Offrez-vous un quart d'heure d'évasion : lisez !

Compilation premiers chapitres
Littérature Adultes



#10marsjelis

MINISTÈRE
DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

centrenationaldulivre.fr

Quart d'heure
de lecture national.

Avant-propos

Le deuxième mardi du mois de mars, le 10 mars en 2026, le Centre national du livre (CNL) encourage toutes les Françaises et tous les Français à lire 15 minutes, seul ou de manière collective, silencieusement ou encore à voix haute... L'objectif de cette initiative est de faire de la place dans son quotidien pour un quart d'heure de lecture… ou plus !

Pour vous aider dans la mise en place de ce quart d'heure de lecture, le CNL vous propose une compilation de premiers chapitres à lire le 10 mars, majoritairement issus de la rentrée littéraire de janvier 2026.

Le CNL remercie l'ensemble des éditeurs ayant contribué à cette mise à disposition d'extraits d'ouvrages de leurs catalogues à l'occasion de la cinquième édition du Quart d'heure de lecture national.

Retrouvez toutes les initiatives du Quart d'heure de lecture référencées sur la carte de notre site institutionnel. Vous pourrez également télécharger notre kit de communication, comprenant les visuels à partager sur vos réseaux sociaux avec le #10marsjelis.

Quart d'heure de lecture national.

Sommaire*

Dub Éditions

- Eeva Tikka (traduit par Marc Géraud), *Images brûlantes* - Page 5

Éditions Créer

- Luc Bergougnoux, *Le retour des hirondelles* ⚠ - Page 48
- Pascale Blazy, *Improbable reliquaire* - Page 75
- Anne Comtour, *Lavinia* - Page 102

Éditions de la Table Ronde

- Virginia Evans, *La Correspondante* - Page 122

Éditions de l'Aire

- Alice Rivaz, *L'Alphabet du matin* - Page 161
- Sonia Zoran, *La Fille de sel* - Page 190

Éditions du sous-sol

- Julia Lepère, *La mer et son double* - Page 223

Éditions Emmanuelle Colas

- Bruno Doucey, *Où que j'aille* ⚠ - Page 251

Éditions Le Lampadaire

- Krishna Monteiro (traduit par Stéphane Chao), *Le mal de Lazare* - Page 293

Éditions Maurice Nadeau

- Vicente Luis Mora, *Mitteleuropa. Les carnets secrets de Redo* ⚠ - Page 297

Éditions Mercure de France

- Sophie Avon, *Les filles* - Page 313
- Cécile Guidot, *Je suis la fille de Casanova* - Page 333

Quart d'heure de lecture national.

Éditions Noir sur Blanc

- Aurélien Gautherie, *L'enfant du vent des Féroé* - Page 359
- Malgorzata Lebda, *Vorace* - Page 376

Éditions Phébus

- Sarah Louise Butler, *Ciel noir, cœurs battants* - Page 391
- Stephene Gillieux, *Ici tombent les filles* ⚠ - Page 408

Éditions Sans Crispation

- Stéphane Blanchet, *Le dernier cerf-volant* - Page 424
- Cartographie Messyl, *Spirit* ⚠ - Page 431

Éditions théâtrales

- Marcos Caramés-Blanco, *Bois brûlé* - Page 438
- Milène Tournier, *Ophélie, j'étais un récit* - Page 456

JC Lattès

- Julien Dufresne-Lamy, *Elizabeth va très bien* - Page 472
- Nicolas Delesalle, *L'art du ricochet* - Page 491
- Christopher Laquieze, *La rose perdida* - Page 510
- Claire Léost, *J'écrirai votre histoire* - Page 526

Julliard

- Philippe Besson, *Une pension en Italie* - Page 539
- Cécile Desprairies, *L'enfant du doute* - Page 582

La contre allée

- Guillaume Aubin, *Paysages Voraces* ⚠ - Page 625
- Gilles Defacque, *Créer c'est résister* - Page 650
- Perrine Le Querrec, *Mutines* - Page 657

Les Éditions de l'Attente

- Sandrine Elichat, *Miskine la prof* - Page 679
- Emmanuelle Heidsieck, *Depuis la nuit des temps* - Page 698
- Thibault Marthouret, *365+1* - Page 716

Les Escales

- Megan Hunter, *Jours de lumière* - Page 736
- Grégory Nicolas, *Un trésor* - Page 757

Librio

- Colette, *Le Blé en herbe* - Page 780
- Alexandre Dumas, *Gabriel Lambert, le bagnard de l'Opéra* - Page 808
- Judith Gautier, *Isoline* - Page 846
- Franz Kafka, *La Métamorphose* - Page 868
- Maurice Leblanc, *L'Évasion d'Arsène Lupin* - Page 889
- George Sand, *Pauline* - Page 912

Seuil

- Susanna Bissoli, *Les Fulgurés* - Page 931
- Olivier Charneux, *Une vie probable* ⚠ - Page 945
- Hadia Decharrière, *Trois fois Jacqueline* - Page 979
- Néhémy Dahomey, *L'ordre immuable des choses* ⚠ - Page 996
- Cathy Karsenty, *La fille de ma mère* - Page 1007
- Hadrien Laroche, *La mort clandestine* - Page 1020
- Kinga Wyrzykowska, *Princesse* - Page 1037
- Matthias Zschokke, *Pierre Le Gris* - Page 1054

Stock

- Julien Barnes, *Départ(s)* - Page 1071
- Christophe Boltanski, *Le trait de côte* - Page 1109
- Olivia Elkaim, *La disparition des choses* - Page 1136
- Étienne de Montéty, *Il y a une autre rive* - page 1177
- Tobie Nathan, *L'assassin du genre humain* ⚠ - Page 1197
- Éric Reinhardt, *L'imparfait* - Page 1232
- Colombe Schneck, *Philip & moi* - Page 1282

Quart d'heure
de lecture national.

Les Éditions de Minuit

- Michèle Audin, *La Maison hantée* - Page 1318
- Thomas Clerc, *Paris musée du XXIe siècle, le dix-huitième arrondissement* - Page 1346
- Laurent Mauvignier, *La Maison vide* - Page 1375
- Pauline Peyrade, *Les Habitantes* - Page 1417
- Yves Ravey, *Que du vent* - Page 1438
- Jonas Sollberger, *Viens Elie* - Page 1455

Éditions Bruno Doucey

- Maram Al-Masri, *Je te menace d'une colombe blanche* - Page 1474
- Bruno Doucey, *Glaciers* - Page 1510

Avertissement : Les textes suivis d'un pictogramme ⚠ peuvent aborder des thèmes sensibles tels que la guerre, le suicide et/ou contenir des scènes de violence, à caractère sexuel ou encore de maltraitance animale.

*Ce sommaire est interactif. Si vous consultez ce document sur un appareil électronique, vous pouvez cliquer directement sur le titre pour y accéder.

Eeva TIKKA

Eeva
TIKKA

IMAGES BRÛLANTES

Traduction inédite et présentation par Marc Géraud

DUB ÉDITIONS

IMAGES BRÛLANTES

DUB ÉDITIONS

IMAGES BRÛLANTES

Eeva Tikka

Palavat Kuvat
Finlande, Gummerus, 1988.

Illustrations de la couverture et du roman :
Jérémy Leray

Diffusion/Distribution : CEDIF - Pollen
ISBN: 979-10-346-0956-7



©DuB éditions - eb.edition@gmail.com
34bis rue de Clérisseau - 30 000 Nîmes
www.dubeditions.com

Traduction et présentation
de Marc Géraud

Eeva Tikka est née en 1939 à Ristiina en Finlande. Elle est l'auteur de nombreux romans, et a reçu différents prix. Elle est traduite en français pour la première fois.

Marc Géraud est traducteur de l'allemand et du finnois. Il a consacré sa vie à quelques passions, dont la médecine et les langues étrangères.



Préface

à la traduction en français de l'ouvrage
d'Eeva TIKKA,

Palavat kuvat

Marc GÉRAUD, 2025

Voici une publication qui pourrait être dite « hors » ; hors-catégories, hors-normes : il s'agit d'un roman d'une écrivaine finlandaise, Eeva Tikka, écrit en finnois (la Finlande a deux langues nationales, le finnois et le suédois ; avec, pour être complet, une langue régionale reconnue aussi comme langue nationale, le sámi). C'est une autrice contemporaine, qui est née le 31 juillet 1939. Connue en Finlande, et ailleurs aussi (elle a été traduite en allemand, suédois, russe, estonien, letton et israélien), elle est pour la première fois traduite ici en français.

Disons-le tout de suite, ce n'est pas un « policier scandinave ». D'une part, la Finlande ne fait pas partie de la Scandinavie (Norvège, Suède, Danemark, et éventuellement Islande). Mais surtout, il s'agit d'un roman à l'écriture radicalement poétique, avec un mode de narration bien particulier et une exploitation habile et délicieuse des particularités linguistiques du finnois, qui donne un cachet qu'il faut espérer rendu par la traduction. Un petit aperçu de grammaire finnoise s'avérera intéressant.

Le finnois a longtemps été considéré comme la seule langue non indo-européenne parlée en Europe : on la qualifie de langue ouralo-altaïque

ou ouralienne. En fait, il y a d'autres exceptions : notamment l'estonien (un parent très proche), le hongrois, le basque et les langues caucasiennes parlées en Europe. Les langues ouraliennes parlées par une majorité de locuteurs en Europe, et ayant un statut de langue officielle, sont le finnois, l'estonien et le hongrois ; les autres (mordve, toungouse, permien, tchérémisse etc.) sont parlées par des minorités, parfois nombreuses. En tant que langue non indo-européenne, le finnois cumule un certain nombre de spécificités.

Ainsi, il faut savoir qu'il n'y a pas de genre grammatical en finnois : pas de masculin ni de féminin (ni de neutre), aucune indication relative à un sexe, un genre, à la virilité ou la féminité. S'il n'y a pas précision explicite du genre, ou du prénom, ou de certains éléments de l'environnement (vêtements typiques etc.), impossible de savoir qui parle. Alors que le « qui » qui parle, en français, est pétri de déterminations – genre, nombre, article défini, indéfini, partitif etc. Par voie de conséquence, il n'y a pas de pronom personnel genré, un seul pronom pour la troisième personne singulier : « *hän* », pour « il, elle ». Il s'y ajoute : l'absence d'articles comme nos « le, la, un, des » etc.) Tout cela doit être «rajouté » par la traduction – ou ne pas l'être, c'est selon. Ajoutons qu'il s'agit d'une langue dite agglutinante : les mots simples, les mots composés, les déclinaisons, les conjugaisons, le pluriel, les possessifs se composent tous par adjonction de suffixes qui s'empilent à la fin du mot. La déclinaison ne compte pas moins de 15 cas (plus de 27 si l'on y ajoute les cas adverbiaux, vestigiaux, séquellaires et fossiles). On décline les substantifs, les noms propres, les adjectifs, les chiffres, certains adverbes… Au total, le finnois, dépourvu de nombre de « petits mots » propre aux langues « analytiques », est donc une langue beaucoup plus économique, voire concise, que le français.

Or il se trouve que le roman ici présenté, « *Palavat kuvat* » – *Images brûlantes* – fait (c'est notre thèse) un usage fort de toutes ces sources de vague et d'indétermination qui se traduit, chez le locuteur indo-européen, à la première lecture, par un effet garanti de dépaysement. Et il le fait pour poser ses questions, essentiellement, je le pense, celle de l'identité : qui est qui, si nous sommes si changeants, si divers, parfois si versatiles ou labiles, traversés de contrastes ou… de rêves ?

Le roman tourne autour d'un personnage féminin qui n'est jamais nommé par son nom ou prénom, et qui apparaît le plus souvent par le signifiant : *nainen* (femme), ou : *hän* (elle). Quand il fonctionne au style direct, le personnage est « *minä* » = je, le « Moi » (le « *minäkertoja* », le narrateur qui dit « je »). Sachant que la personne se cache souvent dans la conjugaison : les pronoms personnels précèdent rarement le verbe, qui se suffit à indiquer la personnaison. Il y a deux « Je » dans le livre d'Eeva Tikka : la femme, l'homme. De toute façon, en général, dans cet ouvrage, Eeva Tikka ne donne aucun nom ou prénom à ses personnages principaux. Parmi ceux qui bénéficient d'entrée d'un prénom, il y a surtout Leevi ; d'autre part, un homme récurrent dans le roman est censé dans les dernières pages répondre au prénom de « Samu ». Il y a aussi Elsa, Heikki, mais ils ne sont jamais en position de Je.

Le roman commence par une « *nainen* », une femme, qui s'absorbe dans la contemplation d'une peinture rupestre (selon une communication personnelle d'Eeva Tikka, il s'agit de la fresque rupestre de Ristiina, actuellement Mikkeli, à Astuvansalmi dans le Sud-Est de la Finlande, qui se trouve au bord du Lac Saimaa, toutes localités évoquées dans notre roman). Et plus particulièrement dans

celle de la figure de la « kallionainen » – traduction : femme du rocher, qui est un personnage figuré dans cette peinture rupestre. Il est question d'un lien de parenté entre elles. La narratrice, celle qui dit « je » (« *minä* »), celle qui contemple la femme du rocher, est (probablement) celle que nous suivons dans l'histoire du roman. On ne saura rien de son nom, elle semble « épinglée » à plusieurs moments de sa vie (enfance, jeunesse avec son mari Leevi, vieillesse dans l'île).

Il y a aussi dans cette histoire un homme, qui apparaît sous la forme du soldat (évocation des guerres Russo-Finlandaises des années 1939 à 1945), du père et ancien mari, du chasseur de vison, de l'éleveur de rat, du « lutin » et enfin du batelier. On sait son prénom uniquement, et à la toute fin du roman : il s'appelle Samu, c'est un prénom finnois. Cet homme lui aussi paraît fracturé en plusieurs fragments.

L'histoire du roman est donc l'histoire de la « rencontre » (qui est plutôt une « non-rencontre », la lecture montrera comment) entre une femme et un homme. Cette narration procède par succession de tableaux, que l'on pourrait qualifier de « tranches de vie », constituant chacun un chapitre sans titre et non numéroté. Tous ces chapitres (il y en a cinquante) se regroupent en neuf sections ayant chacune un titre (un seul mot), elles-mêmes divisées en trois parties, elles aussi dépourvues de titre mais numérotées. L'articulation narrative entre ces « tranches de vie » est assez lâche : elle n'obéit pas à un motif historique déterminé, à une suite chronologique qui s'étendrait tout au fil du texte.

Considérons le cas de « la » femme : les tranches de vie qui font intervenir un Je féminin sont celles – d'une femme d'une tribu qui vit à l'époque préhistorique, – d'une femme contemporaine

mariée avec Leevi, un homme dont elle se sépare (elle peindra le portrait de son mari), – d'une peintre qui a choisi de s'isoler quelque temps sur une île (la Finlande est très riche en îles et en îlots…) pour peindre auprès de la fresque rupestre. D'autres instances surviennent plus sporadiquement : – une femme qui est professeure d'arts plastiques, – l'enfant du puits, – la femme qui visite les églises, – la jeune enfant qui va à l'école du dimanche… Nous sommes amenés par toute sorte d'indices à penser qu'il s'agit si ce n'est d'une même personne, au moins d'une même « lignée ». Il n'est pas possible dans le cadre restreint d'une préface introductive de s'attarder sur l'analyse de la psychologie de chaque femme ; disons que les thèmes les plus insistants sont ceux : du rapport amoureux, de la maternité et de la vieillesse.

Pourquoi traduire un livre écrit en finnois ? Ici, un petit peu d'autobiographie. J'ai commencé l'apprentissage du finnois en 1991. J'ai toujours aimé les langues étrangères, comme une promesse d'altérité dans la pensée et la vie. J'avais auparavant appris l'allemand, pour des raisons essentiellement professionnelles, et j'ai traduit une trentaine d'ouvrages allemands (surtout techniques, dédiés à des formes strictement délimitées du savoir). J'ai appris l'allemand très studieusement, d'une manière continue, constante. Le finnois en revanche, je l'ai appris par phases : moments d'études, suivis de périodes plus ou moins longues de délaissement, auxquelles succédait un regain de période studieuse etc. Cela fait maintenant six ans qu'à l'occasion d'une remise en forme de mes différents travaux, j'ai décidé de ré-apprendre (pour la, je crois, septième fois) le finnois de manière constante, systématique, intensive, en recourant *larga manu* à l'exploration de la littérature finnoise, et ce par immersion (dans ladite littérature). Cette

exploration a été une véritable pêche miraculeuse : j'ai découvert une littérature magnifique, poétique, inventive, d'une beauté linguistique extrême, avec des écrivain-e-s de première grandeur. Je cite, bien sûr Eeva Tikka, mais aussi Leena Krohn, Eeva-Liisa Manner, Uuno Kailas, Yrjö Kaijärvi, Mika Waltari, Arto Paasilinna et tant d'autres. Cette littérature a, je le pense, des traits communs caractéristiques. D'abord l'omniprésence de la nature. Ensuite une dimension poétique évidente et consubstantielle. Souvent un zeste, une touche de fantastique-féérique-fantasy-onirique. Enfin une exploitation magique du génie linguistique du finnois. Il faut ajouter à cela une pincée d'humour (cf. Arto Paasilinna). Cela étant, chaque auteur naturellement décline personnellement son rapport à la langue et à la littérature.

J'ai connu l'écrivaine Eeva Tikka lors de ma recherche systématique d'autrices finnoises accessibles à un lectorat français. Et je puis dire que la lecture de « Palavat kuvat », l'ouvrage que nous présentons, a vraiment été un « coup de foudre ». Dès son début si calme, énigmatique, infiniment poétique, j'ai été « accroché »… J'ai du coup exploré l'œuvre de cette écrivaine de génie : nouvelles, contes, poésies, romans. Dans tous ces textes se trouve cet aspect « miraculeux » qui la caractérise tant, et ce merveilleux « réalisme sensoriel »… J'avais déjà depuis plusieurs années apostasié tout lien avec la traduction, qui était pour moi avant tout la traduction allemand > français, pourtant je me suis mis en tête – de traduire cet ouvrage. Ce que j'ai fait, je dois le dire, dans une période où je relevais d'une grave maladie, et où ce retour (pour moi) à la pratique de la poésie a été salutaire.

Les choses se sont compliquées quand j'ai dû partir en quête de l'autrice elle-même. Il

a fallu bien un an de démarches pour réussir à la joindre. D'abord, silence des éditeurs originaux. Impossibilité de se procurer les coordonnées d'Eeva, même auprès de la Société de Littérature Finnoise. Mais, finalement, intervention de personnes providentielles ! Je cite ici celle de Satu Sorvo, du site Suomen Tekijänoikeudellinen Yhdistys Ry (Société de droits d'auteurs), qui la première m'a orienté vers le site décisif, Sanasto.fi (site des copyrights finlandais). Site qui m'a répondu par la voix de sa Secrétaire, Katarina Toivola, qui m'a fourni gracieusement toutes les coordonnées permettant de joindre Eeva Tikka, qui s'était révélée être la détentrice des droits d'auteur pour l'étranger. Celle-ci a fort amicalement répondu à mes demandes et contacté l'éditrice de cet ouvrage, Emma Breton, pour lui faire part de son accord pour la traduction, signant donc le contrat de cession des droits. Et elle s'est depuis révélée une charmante correspondante épistolaire.

J'ai dit que l'ouvrage d'Eeva Tikka est un livre à l'écriture foncièrement poétique. Or il se trouve que, comme le dit Arthur Rimbaud, et comme sans doute bien d'autres avec moi, « je me suis reconnu poète ». La « littérature » ne m'intéresse que comme « domaine de pratique poétique » ; je ne m'intéresse guère aux « intrigues », aux narrations à étages, paliers, schémas, structure ou arborescence, mais bel et bien au verbe dans sa dimension, donc, poétique-créatrice-fondatrice-poïètique. Ainsi, c'est en poète que j'ai abordé Palavat kuvat. Aussi, le flou, voire le relâchement de l'articulation narrative, non seulement ne me gênent pas, mais même me paraissent un élément fondamental, générateur d'une espèce d'ensorcellement. Et c'est ici que la boucle se boucle. En effet j'ai publié mon unique opus de poésie intitulé « Nous voyons un éclat de

soleil sur le sol » en 1999. Et je l'ai publié dans une maison d'édition, Théétète, devenue Lucie édition, qui n'est autre qu'une émanation… des éditions du Champ Social, maison mère de « DuB édition ». À l'époque, deux Nîmois, Yannick Breton et Bernard Quérol, m'avaient contacté pour traduire un ouvrage en allemand d'August Aichhorn (un éducateur-analyste contemporain de Freud). Ce que j'ai fait (l'ouvrage, *Jeunes en souffrance* [préfacé par S. Freud], est paru en 2000 et a été réédité en 2005). Des liens s'étant tissés, je leur ai ensuite demandé s'ils étaient partants pour publier un livret de poésie : ce qui fut fait. Or Yannick Breton n'est autre que le père d'Emma Breton, l'éditrice de ce roman, qu'elle édite dans sa collection « DuB édition ». Si je me suis tourné à nouveau vers cette équipe d'éditeurs, c'est donc en poète, sachant qu'ils ont l'esprit et l'ouvrage poétique. Et en effet, je puis dire que l'ouvrage d'Eeva Tikka m'a touché dans ma fibre poétique.

Au moment de laisser la lectrice et le lecteur au seuil de cet ouvrage, je voudrais remercier :

– Anna Kokko-Zalcmann († 2023). Professeure à l'INALCO de Paris, anciennes Langues'O, c'est elle qui m'a prodigué les premiers enseignements du finnois, qui procédaient par voie… postale (cours à distance oblige – c'était dans les années 90…). Nous ne nous sommes jamais rencontrés autrement qu'épistolairement, peut-être par ma faute. Je le regrette. Je lui adresse, à travers toute sorte d'espaces, mes remerciements les plus chaleureux. Anna Kokko-Zalcmann était la fille d'un grand écrivain finlandais, Yrjö Kokko.

– Hanne Haapasalo, ma professeure de finnois. C'est elle qui m'accompagne actuellement dans ma continuation de l'étude du finnois. Je puis dire que c'est grâce à elle que ce livre a pu voir le jour. Elle sait pourquoi.

– Et bien sûr, last but not least, Emma Breton, qui accueille ce livre dans sa collection « DuB édition ». C'est elle qui a soutenu tout au long de sa maturation et de sa préparation ce projet. Nous nous sommes rencontrés sur bien des points, notamment un amour commun de la Finlande.

Je remercie enfin tous ceux qui rendent possible une approche et une traduction contemporaine et moderne d'un langage aussi lointain, complexe et fascinant que le finnois : ce qui va des chercheurs, des enseignants, des rédacteurs de dictionnaires, aux éditeurs d'ouvrages, et aux fabricants d'outils de traduction de toute sorte.



L'image du rocher ne permet pas de déterminer l'âge de la femme. Cependant elle n'est pas vieille, ses seins almes racontent qu'elle a été immortalisée à un âge fécond. Hormis cela, je ne sais rien d'elle. Était-elle jeune quand elle a commencé à donner la vie ? Quand cela s'est-il achevé ? À quel âge a-t-elle été vieille, a-t-elle vécu longtemps ?

Je ne sais pas grand-chose de son époque. La mienne est différente, elle me garde captive comme elle était, elle, prisonnière de son propre temps. Je suis dans une époque différente, mais au même endroit qu'elle. Pourtant je ne sais pas si elle reconnaîtrait ce lieu comme le même que le sien : le paysage a changé après elle. L'eau était alors beaucoup plus haute, elle couvrait les îlots et les rochers du rivage visibles maintenant. Ce haut terrain rocheux en arrière du détroit avait à peine été mis à nu à cette époque. Le paysage d'alors est aussi difficile à imaginer que son visage, car dans l'image du rocher, elle est dépourvue de traits. Aucun de ces arbres ne l'a vue, mais leurs ancêtres constituaient une forêt murmurante, vaste et profonde, et le bruit du vent dans leur feuillage était le même. L'eau aussi est la même, même si elle a changé d'innombrables fois dans son cycle sans fin. À travers l'eau, j'essaie de trouver une relation avec elle, et aussi à travers le rocher, à travers la pierre. C'est l'équilibre pétrifié de la pierre que le temps a le moins changé.

Son image miroite sur le film de l'eau lorsqu'elle se penche vers elle. L'eau accepte rarement d'être paisible au point qu'elle se voie précisément, mais cela n'a guère d'importance, elle regarde son image dans d'autres femmes vieillissantes aussi âgées qu'elle. Parfois elle palpe son visage, le reconnaît sous ses mains. Le sang circule, la peau vit, et elle se

souvient de l'homme qui avait été sien. L'homme a été inhumé, accompagné par des chants de lamentation, mais il revient, il est de retour ici, il fait circuler le sang, et elle ne peut demander si ses compagnes d'âge ressentent la même chose. Elle est vieille, elle devrait être bientôt prête, mais sa vie ne désire pas mourir. Il n'y a pas de tombe pour la vie. La vie continuera plus longtemps qu'elle : elle qui a des enfants.

Elle touche le tronc de l'arbre qui pousse sur le rivage. Cet arbre était petit quand elle était enfant. Que se souvient-elle de cette époque ? Son enfance s'est noyée, mêlée à celle de ses propres enfants. L'arbre a grandi à côté d'elle et au-dessus d'elle, et envoyait ses propres enfants dans le monde. Il n'est pas encore un vieil arbre, comme elle est un vieil être humain, il pousse encore chaque année, et à chaque printemps, son pollen teinte de jaune la surface de l'eau. Elle ne verra pas la mort de l'arbre avec lequel, un temps, elle fut enfant. L'arbre vit plus longtemps, la tribu de la femme a besoin de la ténacité des arbres et de leur force pour augmenter ses propres forces qui s'épuisent vite.

Maintenant elle désire se regarder, elle, regarder son visage, qui n'a pas oublié, où le sang circule encore. Elle s'en va vers le rivage, tôt par un matin calme, quand l'eau est tranquille. Pendant quelque temps, elle se regarde en face jusqu'à ce qu'elle conçoive : moi. Sa mère avait la même apparence quelques années avant sa mort. Elle se penche plus près de son visage, et à cet instant-là un poisson s'élance depuis l'ombre d'une roche, son visage se met à trembler, se disloque, ses traits s'enfuient et se dissolvent dans l'eau.

Elle ne veut pas mourir avant d'avoir vu le fils de son fils ; jusqu'à présent, la femme de son fils a mis au monde deux filles.

Le miroir est à côté de la fenêtre du chalet, à moitié derrière le rideau. Je tire le rideau et regarde : moi. Visage du miroir, connu, vu plusieurs fois par jour ; ici seulement, il est plus rarement regardé. Des rides et des sillons évoquent l'image d'une vie de souffrance et de sacrifice. Je cherche mon propre visage sous eux, j'essaie de lisser ces sillons, mais ils appartiennent maintenant à mon visage. La naissance de ces rides n'a pas nécessité d'amour ni de sacrifice, mais seulement les années, le vieillissement. À la fin, elles sont le lot de tous, sans égard pour la personne et la qualité de sa vie ; lentement, un filet descend sur le visage, comme jeté dans un lac d'août, il devient une partie du visage, celui-ci est préparé à quelque chose, tout le corps a été baigné dans la senne du changement.

Moi, je lutte contre cela. Je ne suis pas prête. Je ne suis pas mûre, mes graines restent des graines immatures

Je suis montée au sommet du rocher, haletante, peinant à trouver mon chemin. La falaise avec les peintures rupestres s'abîme au-dessous de moi dans les profondeurs. Je jette un coup d'œil prudent vers le bas : il y a de l'eau. Au-dessus de celle-ci se dressent de grands blocs anguleux que l'usure des temps a détachés de la roche. Il s'en détachera encore davantage, jusqu'à ce que tout le rocher se soit effondré. Le monde existera-t-il si longtemps ?

L'eau d'en bas, de la profondeur, et la cataracte abrupte qui y tombe convoquent dans mon esprit le souvenir du puits dans lequel je regardais enfant. L'eau est aussi sombre et étale que l'eau de ce puits, et tout aussi plongée dans l'ombre. Et si le profond mouvement de la terre fait invisiblement bouger l'eau du puits, celle de ce lac est reliée au même système, et toutes constituent un seul grand courant, les eaux sous la terre et sur la terre et dans le ciel. Et l'être humain, comme tous les vivants, est dans sa plus grande partie constitué d'eau : l'eau des arbres et des nuages et du puits et du lac se retrouve en lui, il nage et plonge et s'enfonce dans cette eau, en soi-même.

L'enfant était attirée par le puits, mais avait peur. L'eau l'intéressait, elle s'en approchait dès qu'elle en voyait, mais il était rare qu'elle aille sur le rivage de la mer ou du lac. Elle ne savait pas nager, mais en elle subsistait peut-être le souvenir d'avoir flotté dans les eaux amniotiques, et maintenant, pour une raison obscure, un malaise l'étreint : quelqu'un a parlé d'une voix courroucée, et le monde s'est enfoncé dans un profond nuage.

Je me souviens de ce puits ; le soleil brillait sur son couvercle bien que le monde fût dans un nuage. Sur le couvercle, il y avait une grosse pierre, et elle ne pouvait demander à personne de la faire rouler. Toute seule, elle ne roulait pas, c'est pourquoi elle a

commencé à la pousser. Au début, elle ne bougeait que peu, puis elle s'est déplacée davantage, et en mobilisant toutes ses forces elle a réussi à la pousser sur le côté. Elle est tombée au sol avec un bruit sourd.

Il fallait encore soulever le couvercle du puits qui était presque aussi pesant que la pierre. Mais lui aussi a dû céder.

L'eau scintillait dans la profondeur et reflétait mon visage. Il semblait étranger, sombre et exigeant dans ce miroir rond et mystérieux. Il me regardait directement, ses yeux ouverts me fixaient avec gravité, dans l'expectative. Il était là, noyé, et l'on m'avait toujours mise en garde contre la noyade, elle était le pire de ce qui fût possible, et se trouvait maintenant si proche. Mon moi, le moi du puits, noyé, voulait que je sache quel effet cela faisait, qu'est-ce que cela faisait d'être dans l'eau et d'être morte, et j'ai regardé derrière moi : il n'y avait personne dans la cour ou à la fenêtre, personne pour venir me rattraper si je tombais. Je tomberais, et je saurais. Il y avait là le puits et l'eau et le visage, et derrière le visage, dans l'eau, le ciel.

J'ai avancé en rampant jusqu'à ce que la moitié de mon corps soit au-dessus du puits. L'eau s'est assombrie, le ciel a disparu, le puits grondait et tintait, j'entendais un cri lointain. Qui appelait ? À quelle distance dans le puits fallait-il aller, jusqu'où se prolongeait-il et où m'amènerait-il ? Le cri venait de la profondeur, loin : là-bas, et moi j'avais déjà vécu longtemps, aussi longtemps que grand-père, et elles avaient été nombreuses les nuits ténébreuses. Innocemment et lumineusement, j'ai compris que ce n'était pas une obligation de vivre, que l'on peut sauter, que l'on peut partir.

J'avais la permission et l'invitation, mais je ne suis pas partie. Mon savoir innocent a disparu, il s'est brouillé, j'ai senti la prise de la vie qui se

fissurait. C'est encore le cas. On a une corde autour de la taille, quelque chose retient ici, et la mort effraie quand elle n'est plus volontairement choisie. Quand sa forme et ses traits se déterminent, la peur commence. J'avance un peu plus sur le bord de la falaise, l'effroi de la chute me fait fuir. Même s'il ne me restait plus que le jour de demain et aucune raison de le vivre, je désirerais le vivre.

J'étais sans doute une enfant étrange. Maintenant je suis une adulte étrange.

MÈRE



Je regarde le travail ébauché dans la journée et je vois qu'il n'en sortira rien. Qui suis-je vraiment, amatrice peu douée qui a compris trop tard ce qu'elle voulait faire. La hâte est venue, il a fallu partir sur l'île dans la solitude volontaire, afin que les dons éclosent sans que rien ne les en empêche. En automne, pour que la venue de la grande inspiration ne soit pas gênée fût-ce même par les bateaux à moteur et les autres locataires de chalets.

Il fallait faire quelque chose de grand : étaient en concurrence l'élan de la falaise rocheuse, le chamane, et la femme-mère nourricière. Il y avait un plan, et un avenir que je créerais moi-même. Je suis venue pour le trouver, puisque le temps menace d'être compté. Je suis venue pour me sauver de cet écoulement vain du temps, deux semaines sont beaucoup quand on les utilise correctement.

J'examine mon ébauche ratée. Je puis apprendre de mes erreurs, mais dans un premier temps il faut apprendre à les trouver. Je cherche, j'étudie, et j'espère avoir trouvé – mais non, ce travail est seulement insipide et insignifiant. Une véritable erreur serait une consolation, je pourrais corriger et continuer, mais ceci est un travail entièrement dépourvu de talent. La peinture rupestre que j'ai esquissée ici était censée commencer à prendre vie dans mon travail, à travers moi.

Mais demain je peindrai aussi des campanules, les dernières de la fin de l'été, qui sont restées en vie dans un recoin du rocher. Je ferai le genre de tableau qui me convient : petit, mignon, délicat. Ce sont eux aussi qu'on achète, à bas prix, mais moi j'offre les miens en cadeau. Je vais préparer ici les cadeaux de Noël, si bien que je ne perdrai pas de temps. Je découpe les grandes toiles que j'avais en réserve pour en faire de plus petites, je commence à descendre à mon propre niveau,

j'impose moi-même des limites à ce que je fais. Je pratique un hobby : je ne crée pas. C'est ainsi que cela s'est passé jusqu'à maintenant.

Je décide de brûler l'ébauche, c'est peut-être puéril, mais ainsi, elle ne me tourmentera plus. Si rien d'autre ne naît, au moins naîtra la flamme.

Est- ce que je pourrais me contenter de cela ?

Je jette l'ébauche dans la cheminée, tout entière, sans la déchirer ni la froisser. Elle prend feu par le bord, monte, grandit, paraît de façon surprenante vraiment bonne. Ses couleurs franches, ses formes humaines et animales tremblent et palpitent de vie, impatientes. Le rocher résonne comme mille tambours. Une créature se tient au sommet du rocher, être humain ou animal, dans ses yeux passe un désir brûlant, mais ensuite tout s'éteint. Ils ont disparu, mais pendant un instant je les ai vus tels que je les avais conçus, et j'ai vu mon tableau achevé. Mais c'est passé si vite. Pendant un petit moment, tout est là, puis plus rien.

En rêve, l'ébauche brûlante s'élève de l'obscurité, immense comme la falaise où se trouvent les peintures rupestres. Des formes humaines et animales grandeur nature courent, égarées, comme paniquées, l'une d'elle vient droit sur moi, c'est un enfant, il n'a pas le temps de me rejoindre, le feu le saisit, je tends ma main pour le sauver, mais il brûle sous mes yeux.

Le jour suivant, j'étudie soigneusement la paroi rocheuse, mais je ne trouve pas la moindre trace d'une forme d'enfant. Parfois je crois la voir, mais elle virevolte rapidement et s'enfuit, c'était une pierre et un lichen formant des motifs.

Il n'y a pas non plus d'enfant dans les dessins du panneau d'information où les images du rocher sont reproduites sous forme plus accentuée. Elles

sont là, noir sur blanc, même les images qui, sur le rocher, sont déjà décolorées et ont perdu leurs contours, se fondant dans la roche, l'eau et l'air, fuyant sous une couverture de lichen crustacé et de mousse. L'élan et la femme se défendent mieux, mais l'enfant a déjà disparu, peut-être que la pierre vient de s'effriter, que l'image s'est détachée de son cadre, pourtant il est présent. Il est là. Je l'ai vu. Il parle depuis le rocher : mère, dit-il.

Elle rince le filet dans l'eau, les écailles de poisson scintillent et sont emportées, les gouttes éclaboussent le visage. Le filet est raide et lourd, peut-être tressé avec des lanières d'écorce de saule.

Elle a des hanches et des cuisses fortes. La chevelure est foncée, la peau brune, les mains sont larges et rugueuses. Trapue, elle a des formes de femme. Elle n'a pas à avoir honte d'elle-même parmi les autres femmes de la tribu. Ce sont l'eau et la terre qui l'ont faite telle.

Elle retire le filet de l'eau, le secoue. Les gouttes filent vers le lac. Ses longs cheveux sont humides jusqu'aux pointes, elle pose le filet sur la pierre et démêle sa chevelure avec ses doigts. Quand elle lève ses bras, les seins sont visibles, grands et féconds sous le vêtement. Elle est au meilleur de son âge, femme fertile, son lait ne tarira jamais. Il est suffisant, comme celui de l'ourse qui pendant les mois d'hiver nourrit son nouveau-né dans son antre.

Son homme est chasseur et pêcheur, ignorant de l'art de lire et d'écrire, comme elle. Ils restent là où ils sont, les mots écrits ne les incitent pas trompeusement à hésiter et à errer, à croire et à espérer. Ils savent quand il est temps de lancer les filets et quand il est temps de les relever. Ils connaissent les saisons de l'eau et de l'air, des arbres et des animaux. Et il paraît qu'ils ne sauraient pas lire ? Ils marchent tous deux le long de la ligne courbe de la grève et lisent tout le temps, dans les traces du sable, dans les nuages, dans les arbres. Ils lisent dans les formes et les couleurs et les motifs, les bruits et le silence, les odeurs et les parfums. Ils touchent la peau de l'autre, lisent le désir de l'autre, disparaissent derrière le rocher à l'ombre des aulnes. L'eau et l'air murmurent plus loin. Ils s'unissent.

Quel genre de vie est-ce là, peut-être parfaite, ne sont-ils pas des enfants de la nature ? Je suis trop romantique si je crois cela. Mais personne ne peut non plus le nier.Quand les voies de l'esprit n'étaient pas encore trop sinueuses, quand l'ombre des pensées ne recouvrait pas la joie des sens, quand le savoir venait de la nature où l'on se reproduisait sans réfléchir au but de toute chose, elle pouvait au moins être sans problème.

Quand l'homme du rocher aime la femme du rocher, les rocs ne se fendent pas et l'orage ne tonne pas. Le vent passe dans les aulnes glutineux du rivage et fait briller leurs feuilles crantées, les vagues rincent infatigablement la plage, leur jouissance est pure comme le sable de la rive. Il n'y a en elle ni sentiment de faute, ni peur ni déception, car l'être humain n'a pas encore appris à s'arracher à lui-même d'une main ce qu'il reçoit de l'autre.

La femme enfante.

La lumière du feu se reflète sur les parois du foyer et sur le visage de la vieille femme qui aide à l'accouchement. Les peaux, sous la femme qui enfante, sont trempées de sueur. C'est une nuit d'avril, de l'eau tombe sur le feu par l'ouverture dont s'échappent les étincelles. Les gouttes grésillent, on entend aussi le murmure du vent dans les pins humides. Ces bruits se noient dans les halètements et les cris de la femme.

Elle crie plusieurs fois, plusieurs fois elle appelle à l'aide le Grand Esprit, qui tantôt semble proche, tantôt à nouveau inconcevablement lointain dans l'affairement sombre et inquiet de la nuit. Elle appelle l'homme, le père de son enfant, qui se trouve dans les glaces du printemps, parti à la chasse aux phoques, et dort maintenant protégé du vent au flanc de l'îlot, emmitouflé dans une peau. Le feu, que l'eau de pluie fait grésiller, éclaire les hommes endormis et leur butin. Juste derrière le dos de l'homme se trouve une femelle phoque tuée et un petit phoque laineux et taché de sang, qui encore, la veille au matin, tétait le lait nourrissant de sa mère, et son ventre s'arrondissait. La femme crie à nouveau, mais l'homme n'entend pas. La femme crie, comment son petit va-t-il ? Le Grand Esprit se tait, la mort passe dans l'ouverture du foyer, et le feu s'obscurcit. Les lèvres de la vieille femme remuent, des mots inintelligibles hésitent dans le silence, avant qu'un nouveau cri ne les fasse taire.

L'homme sur la glace se réveille, rajoute du bois au feu de camp, l'œil satisfait de son butin, il se souvient de la femme. Et l'enfant, premier né, voit le jour dans le murmure du vent d'avril, qui vers le matin se transforme en tempête et commence à faire bouger les glaces. Avec le sang et le lait de sa mère, il deviendra fils de la tribu.

Les glaces bougent. La femme entend leur bruit en allaitant l'enfant. C'est un garçon solide, à la chevelure sombre. Il saisit avidement le sein, il compte bien vivre. La mort ne passe plus dans l'ouverture de la porte, mais le soleil envoie ses messages et annonce que le printemps arrive. Il est bon pour l'enfant de naître près de l'été, c'est un présage de bonheur, disent les vieilles femmes quand elles viennent voir l'enfant. Et la mère croit leur parole.

Au troisième jour après la naissance de l'enfant, elle se tient sur le banc de sable avec les autres femmes et regarde vers la glace : les chasseurs de phoque arrivent. La glace est pleine de crevasses et d'eau, ils avancent lentement, tirant un traineau. L'un des hommes avance plus rapidement que les autres, il est impatient, il désire arriver à destination avant les autres. Ses vêtements et ses chausses sont mouillés, mais le soleil le réchauffe déjà et le vent est printanier, il a hâte ; inquiet, ses yeux cherchent parmi le groupe de femmes. Il voit la sienne et l'enfant dans ses bras. Il crie, c'est un cri de salutation et un cri de joie, il est le père du garçon.

La femme du rocher s'agenouille près du feu. Dans la lueur du brasier, je vois son visage, qui m'est inaccessible. On ne lui a pas donné de visage sur l'image rupestre, et je n'en ai pas trouvé, mais maintenant, en ce moment, je le vois. Puis il disparaît.

Je le regarde comme j'ai regardé le visage de ma mère, une fois, quand elle était accroupie devant le four du sauna, et attendait que le feu soit bien allumé. Je crois que c'était la première fois que je regardais le visage de quelqu'un pour tirer quelque chose au clair, pour comprendre qui était cette personne. C'était le jour de la fête des mères, j'avais chanté avec les autres à la réception organisée à cette occasion. « L'amour [*lempi*] de ma mère est grand et profond, l'œil de ma mère est clair et bon, son front limpide et sa main si tendre, qui d'autres en a une pareille, qui ? »

Je savais que le mot *lempi* signifiait amour [*rakkaus*], et qu'il appartient aux mères d'aimer.

J'ai regardé le front de ma mère. Le feu l'éclairait, mais je n'ai pu distinguer s'il était limpide. Elle le fronçait très souvent, et même quand elle ne le fronçait pas, il était marqué de petites rides. J'ai essayé d'étudier ses yeux mais il m'a été impossible d'y réussir discrètement. Quand elle s'est retournée et m'a regardée, j'ai rapidement entrepris de graver ses yeux dans ma mémoire : étaient-ils clairs et bons ? Elle m'a regardée avec des yeux ordinaires et m'a dit :

– Que fixes-tu du regard ? Va demander à tante Haapanen si elle vient au sauna chez nous.

Je suis sortie du sauna pour aller dans la cour. Il ne faisait pas encore sombre, la scie n'était pas occupée si bien qu'on l'entendait. Il y avait au ciel une chose rouge en flammes, c'était le soleil qui toute la journée avait cheminé dans la fumée, car il y avait le feu dans le dépôt de bois.

Je fredonnais : – Clair et bon, en passant par les escaliers pour aller au chalet des Haapanen. Le fourneau du sauna de la tante Haapanen s'était effondré, et elle était vieille. Elle racontait souvent qu'elle m'avait aidée à venir au monde. – Ne serais-je pas venue sans aide ?

– C'est un miracle que tu sois restée en vie, petite tu étais toute bleue, tellement bleue, soupirait-elle.

– Pour moi le bleu est une belle couleur ! disais-je en guise de défense.

– Il n'est pas beau quand c'est un nouveau-né qui est bleu. Il a fallu longtemps pour que la respiration se mette en marche chez toi.

– Maintenant elle marche fort bien ! ai-je vanté en prenant ma respiration.

– Allons, pourquoi ne marcherait-elle pas puisque c'est moi qui l'ai faite marcher à l'époque, dit la tante Haapanen. C'était grâce à la tante que je respirais.

Un jour, il y avait dans la cuisine des Haapanen une grosse femme dont la voix rendait un son râpeux du fait d'une toux quand elle disait :

– N'est-ce pas Elvi qui a essayé au début de le faire partir ? J'avais entendu quelque chose.

– Que pourrais-tu avoir entendu, avait dit la tante Haapanen en l'interrompant rudement. – Parler quand un enfant écoute !

– Ils ne comprennent pas, rien de tout ça en tout cas, avait dit la femme pour se défendre, mais elle n'avait pas continué.

Maintenant, il n'y avait là-bas que tante Haapanen disant qu'elle viendrait au sauna si seulement elle cessait de souffrir. Je me demandais ce que cela pouvait signifier, en revenant par la cour. Ça empestait la fumée. Grand-père avait passé la journée à éteindre le dépôt de bois, et était maintenant en train de le surveiller pour que le feu ne se rallume pas. À la place d'un père, j'avais grand-père, mais ce n'était pas une mauvaise

affaire. Grand-père pouvait même être mieux, en tout cas il ne frappait pas comme les pères. Le père de Kerttu frappait, et le frère de Kerttu avait menacé leur père avec un fusil, mais avait tiré à côté. C'était dommage, ce genre de père aurait pu mourir, avais-je pensé, et je me réjouissais de ne pas avoir de père, puisque même sans, on pouvait vivre fort bien. Il y avait moins de peurs, car on n'avait pas à craindre un père comme celui de Kerttu.

J'étais vraiment satisfaite de ma vie. On ne récitait pas de psaumes chez nous comme chez Sirkku, et cela aussi c'était bien, on pouvait vivre même sans psaumes. Ils ne faisaient que rendre les gens rigides, ils donnaient envie de sauter dehors, mais à la mère de Sirkku, ils faisaient venir les larmes aux yeux, et elle me disait :

– Viens plus souvent chez nous écouter la Parole, ma chérie, puisque tu ne peux pas l'entendre chez toi.

Le soleil dardait sa lumière rouge à travers la fumée et commençait à se dilater ; peu de temps avant sa disparition, il se transformait en une vilaine trainée rouge, et il bougeait comme s'il avait dit quelque chose. J'ai couru à l'intérieur, il n'y avait personne. Mère était encore au sauna et grand-père en train de surveiller le feu. Sur la commode, il y avait une photo de grand-mère que je ne connaissais pas, et une photo de ma mère jeune, à une époque où je n'existais pas encore. Sur cette photo en tout cas, le front de ma mère était limpide, mais encore une fois je ne pouvais rien distinguer concernant les yeux. Je réfléchissais pour savoir ce qu'elle avait essayé de faire partir, et pourquoi il ne fallait pas parler de cela quand un enfant écoutait.

C'est la seule fois que l'on parla de cela en ma présence. La voix brisée par la toux de la femme était restée dans ma mémoire, et cette chose que

je ne comprenais pas brûlait parfois mon esprit comme la méchante trainée rouge du soleil dans le ciel.

Beaucoup plus tard, j'ai bien sûr compris de quoi elle avait parlé, et ce qui avait été entendu. À l'époque, j'ai regardé le visage de ma mère avec attention, dans la faible lumière d'un jour d'hiver. Une amie m'avait parlé en chuchotant d'une jeune fille qui était morte pour cette raison, en essayant de faire partir un enfant avant son terme. Il y avait eu beaucoup de sang, racontait l'amie, plus de sang que l'on n'en avait jamais vu ! Et l'enfant était un minuscule enfant-nain, mais il avait pourtant un aspect d'enfant, et on l'avait jeté, et la jeune fille était morte.

J'ai regardé le visage de la mère mais je n'ai posé aucune question, je ne désirais pas savoir. Le front de ma mère n'était pas limpide, ni son œil clair, mais elle était ma mère. Il n'y en avait pas d'autre.

La femme du rocher se penche, balaye le feu, le ranime à partir de la braise, il s'embrase avec de grandes flammes. Son front est rongé par les intempéries, ses yeux piquent du fait de la fumée. Mais elle n'a pas voulu renoncer à un seul des enfants qu'elle a portés, jamais semblable idée ne lui est venue à l'esprit. Les esprits mauvais sont en action quand l'enfant, parfois, s'échappe de la matrice avant son terme. Les femmes effacent rapidement les traces de la fausse-couche, emplies de crainte et sans parler, afin que les esprits mauvais n'aient pas le temps de prendre place dans leur matrice aussi. Tachés de sang, les peaux servant de couche et les habits sont brûlés dans un feu allumé dans la forêt, et on ne laisse pas les enfants s'approcher, ni surtout les mères enceintes.

La femme du rocher demande au Grand Esprit de protéger les enfants qu'elle porte, afin

qu'ils puissent venir au monde en sécurité et bien formés. Quand le vent fait vaciller le feu et quand les étincelles crépitent, elle croit avoir reçu une réponse et se met avec confiance à ses travaux.

Mais moi, je n'ai pas reçu de réponse. Moi je n'ai pas confiance. Pourtant j'aurais voulu un enfant. Le Grand Esprit me rejetterait-il ? Et ma mère, qui avait peut-être tenté quelque chose, peut-être pas, quelle réponse lui a-t-on donnée ? L'enfant, on lui a permis de vivre. Une enfant bleue, que l'on a fait respirer. Elle respire encore.

La dernière fois que j'ai vu ma mère en vie, j'ai à nouveau regardé attentivement son visage. Elle n'était pas la mère de la fête des mères que l'enfant avait chantée, mais cela n'avait pas d'importance, maintenant que la vie m'avait montré à moi aussi son visage. Le vent est passé sur ce dernier, il s'est ridé et assombri comme la surface du lac.

Je deviendrai une bonne mère, ai-je pensé. Et pour que ma bonne disposition à la maternité soit pleinement mise à profit, les enfants devaient être plusieurs, peut-être quatre. Quatre enfants, c'était ma commande à la vie, et elle ne paraissait pas déraisonnable, je croyais qu'elle se réaliserait si seulement je trouvais d'abord un homme. Je n'imaginais pas que cela puisse devenir un problème : il y en avait, des hommes, et moi-même je n'étais pas mal. En ces temps-là, j'étais satisfaite de mon visage, j'en avais réalisé plusieurs belles photos pendant mes études pour devenir professeure d'arts plastiques et figuratifs.

J'ai eu mon diplôme, et je n'avais pas encore d'homme, une relation ratée derrière moi, c'était tout. Les enfants aussi tardaient, ils attendaient l'homme que moi j'attendais, ils étaient cachés derrière lui alors qu'ils m'appartenaient. Ils n'étaient plus quatre, ils étaient trois et ensuite seulement deux : ceux-là cependant, je les voulais absolument, une fille et un garçon. J'ai vu en rêve un bel enfant potelé qui s'amusait sur la plage, il jouait avec des pierres qui ressemblaient à des œufs d'oiseaux, et les mouettes le regardaient amicalement.

Puis j'ai rencontré Leevi. Ses yeux se sont arrêtés sur moi, au début je ne les aimais pas vraiment, mais ensuite je me suis habituée : après tout, ils étaient quand même les yeux d'un être humain. Je ne comprenais pas ce qu'ils voulaient, mais je connaissais ma propre volonté et je devinais que lui aussi voudrait vivre une bonne vie d'être humain.

Il était plus expérimenté que moi, mais je n'ai pas vraiment su quel était son passé. En temps de guerre, il n'était pas allé au front, il s'était occupé à d'autres tâches. Je ne désirais pas connaître ses relations féminines passées, le principal étant qu'il soit maintenant définitivement mien. Même son

enfance m'est restée inconnue, il ne semblait pas en avoir un quelconque souvenir. Parfois cependant il racontait quelque chose, mais disait aussitôt après : bof à quoi bon.

À quoi bon, pensais-je. Après tout il est un homme et il deviendra le père de mes enfants, ces mêmes enfants que la vie a jusqu'à présent cachés. Alors il a dit : – Pas d'enfants. Pas dans ce monde.

– Quoi ? J'étais stupéfaite. – Comment ça « pas dans ce monde » ?

– C'est ce monde qui vient de tuer des millions de ses enfants.

– Mais c'est la paix maintenant ! Et on a besoin de nouveaux enfants à la place de ceux qui ont été perdus.

– C'est ça, des nouveaux à tuer quand il sera temps une nouvelle fois, quand on sera fatigué de la paix, comme ça se passe toujours. Bientôt, nous serons trop.

– Que se passerait-il si tous pensaient ainsi, ai-je murmuré, ébranlée. – La vie se terminerait sur-le-champ sans même qu'il y ait la guerre.

– La vie ne s'arrêterait pas, a-t-il dit.

– Au contraire, elle ne ferait que commencer à prospérer car l'être humain ne la perturberait plus.

– Donc tu ne veux pas engendrer ces perturbateurs ? Hais-tu les enfants ? Hais-tu les êtres humains ? ai-je demandé. Et je m'effrayais de voir combien peu je le connaissais puisque je ne savais pas cela, puisque ma foi enfantine m'avait trompée. Je sentais mon visage se durcir, la jeunesse le fuyait.

– Donne le jour à l'enfant d'un autre si tu le veux absolument, a-t-il promis gentiment, sans répondre à ma question.

– Et toi tu ne dirais rien ?

– Eh bien, je pourrais bien dire quelque chose. Je ne peux pas maintenant m'imaginer cette situation. Et je ne savais pas qu'un enfant était si important pour toi. Tu n'en as rien dit.

– Parce que je pensais que tu devais parler le premier. Je pense que c'est ça l'ordre. Si l'on vivait au siècle dernier, tu ne parlerais pas ainsi. À l'époque on considérait les enfants comme une richesse, alors que les conditions de vie étaient plus mauvaises qu'aujourd'hui.

– C'est ça, c'est là que tu aimerais pouvoir enfanter, dans une petite ferme obscure où grouillent les punaises et les cafards. Tu accoucherais de dix enfants qui se nourriraient d'écorce de pin et mourraient d'épidémies, et tu dirais qu'ils sont une richesse. Et la mort aurait un petit sourire satisfait, c'est sûr, toi aussi elle t'aimerait bien, tu ferais ces enfants au péril de ta vie. Imagine ça !

– Moi je n'imagine rien, moi je désire un enfant en ce moment, pour moi-même et pas parce que je serais l'épouse d'un fermier. Et pour toi ; tu peux dire ce que tu veux.

Je croyais encore en lui. J'ai allumé une bougie : à sa lumière, ses mots ont perdu leur contour et se sont dissous en un doux sourire. Ils n'étaient que des mots. Quand un enfant viendrait, il en serait content, il serait père. Moi je serais mère. Je jouerais avec mon enfant sur la plage ensoleillée, et la mort ne serait pas.

Je me le suis promis. C'est sûr, nous ne vivons pas encore à une époque dénaturée au point que nous devrions nous refuser de former une famille. Partout il y avait des familles, qui vivaient, habitaient, construisaient. Elles allaient de soi, en aucune manière nous n'étions plus mauvais que les autres, insuffisants, moi en tout cas je ne l'étais pas. Mon mari ne pouvait pas démissionner de l'avenir, en tout cas pas maintenant qu'il s'était marié avec moi. Quelle période étrange il imaginait vraiment vivre ! Aujourd'hui était aujourd'hui, demain était demain, et le temps ne s'arrêterait pas là.

J'ai essayé et j'ai réussi : j'ai commencé à attendre un enfant. Je ne l'ai pas dit tout de suite

à Leevi, non par peur de parler, mais parce que je désirais d'abord être heureuse seule. Je pense que c'était la meilleure période de ma vie : quand je croyais et ne savais pas. Je croyais que le miracle de la vie s'était produit. Les spermatozoïdes de Leevi étaient comme ceux des autres, aussi vifs et volontaires, chacun d'entre eux essayait d'être le premier à rompre la membrane de l'ovule et à s'unir à ses mystères d'où nait l'être humain. L'enfant était déjà en train de naître : chaque jour se produisait un nombre incommensurable de choses. Je vivais comme avant, j'allais au travail, je revenais à la maison, je préparais le repas, je bavardais avec Leevi, mais à l'intérieur de moi se produisaient plus d'événements que je ne saurais en concevoir.

Je n'ai pas compris non plus ce qui s'est produit à la fin, je me suis refusée à comprendre. Il s'est produit une fausse-couche hémorragique banale, le temps des imaginations était passé.

J'ai pensé que c'était la faute du spermatozoïde, le spermatozoïde de Leevi. Il était le spermatozoïde à tête noire du désespoir, en lui se trouvait, à la place du mystère de la vie, le mystère de la mort. Peut-être n'avait-il pas d'autres spermatozoïdes, peut-être son sperme était-il un torrent de mort. C'est lui que j'avais accepté, car je ne savais pas.

Je n'ai pas vu l'embryon qui est parti. Je savais que c'était le troisième mois et qu'il avait déjà, bien qu'inconcevablement petit, l'apparence d'un enfant. C'est comme tel qu'il est resté dans mes pensées : les yeux transparaissent à travers les paupières, le nez, les lobes des oreilles, la bouche se dégagent des brumes de l'inconscience. Le moi est né, pour bientôt disparaître. Car il n'y a pas de place dans l'auberge, et il est vain de chercher la crèche salvatrice.

J'ai été malade. Leevi a su ce qu'il s'était passé, il a essayé d'en parler, mais moi je ne voulais pas. Tu l'as rejeté, pensais-je. Dans ton monde, il n'y avait pas de place pour notre enfant. Dans ton monde, les gens se marchent sur les pieds, l'air est en train de s'épuiser, ils sont pleins de haine. Le cercle de la mort se resserre autour d'eux. Ils ne veulent rien, ils ne s'opposent pas à la destruction, elle est leur libératrice et ils l'attendent.

Tu es le héros de l'incroyance. Moi je ne suis pas une héroïne, je suis seulement une femme sans enfant. Cela, c'est toi qui l'as fait.

Mais un enfant a eu cette courte vie en mon sein. Quelque chose y est né, et a laissé un souvenir dans mon esprit et dans mon corps. Quelque part, c'est ce que je sentais, j'ai quand même un enfant, il grandit en moi, encore et toujours, il a des doigts, des orteils, un visage. Il grandit à partir de moi, il est vrai pendant un bref instant, je l'entends rire. Il regarde le loup dans les yeux et ne craint point.

La femme cueille des baies dans le petit marécage. Dans le marécage s'élève un rocher abrupt. À la place du marécage, il y avait autrefois un étang, mais cela, la femme ne le sait pas. Maintenant, il y a un marécage, et dans le marécage, il y a des baies, et au pied du rocher, au bord de la forêt, un fourré sec et moelleux. C'est là qu'elle pose l'enfant sur une peau, au soleil. Il babille puis s'endort.
La femme cueille des baies jaunes, le soleil les a mûries et leur a donné un goût de soleil. La femme goûte le soleil dans sa bouche et sur sa peau, avec ses mains et ses yeux. Tout vit par le soleil, les baies et les arbres et l'être humain : elle. Sans le soleil, son enfant ne serait pas né. Elle est heureuse et se sent bien, mais ensuite passe en elle le frisson de la peur. Elle ne sait pas ce que c'est, ce qui menace ; les baies se retirent dans leur cachette parmi les touffes d'herbe, sur le soleil s'étend un voile. Le cœur de la femme transparaît à travers elle, tout comme le cœur de l'élan dans l'image du rocher. Ici, dans ce lieu sans protection, il est aisé de viser. Elle se retourne pour regarder son enfant.

Alors elle voit le loup. Il est tout près de l'enfant et regarde son visage. La femme ne peut pas bouger, pas crier, quelque chose bloque sa bouche et verrouille ses membres, elle ne peut que regarder.

Le loup regarde de près l'enfant endormi, il scrute directement son visage. L'enfant bouge, ouvre les yeux, voit le loup, sourit. Le loup remue la queue, puis il n'est plus là, il a disparu comme une ombre dans le flanc du rocher.

La femme rejoint son enfant, il semble qu'un très long moment se soit écoulé depuis qu'elle l'a laissé sur cette peau, dans le fourré. Il dort, il est parfaitement paisible. Rien n'indique qu'il a vu le loup. La femme touche sa joue, la caresse, réfléchit.

Elle décide qu'elle ne dira rien à personne de ce qui s'est passé, car elle pressent que c'est quelque chose de fatal. Ce sourire, que le loup a reçu, était le premier sourire de son fils. Son fils a été regardé par le loup, il est déjà à moitié perdu, et l'amour en elle se contracte en une douleur qu'il est difficile de concevoir. La douleur fait croître une cicatrice autour d'elle, mais elle ne rend pas l'amour plus facile à porter.

Même en son sein, l'enfant grandit sans cesse, il développe des doigts, des orteils, un visage, et elle ne sait pas quand ni comment il aura en elle sa forme définitive. Mais quand il naîtra, il sera constitué, il ne lui manquera rien. Il sera bon pour la vie, mais aussi pour la mort.
D'abord meurt une petite fille qui est née d'elle. Dès après l'arrivée de la neige, elle a cessé de jouer dehors avec les autres enfants, et elle est restée couchée sous une peau, bien qu'elle eût déjà appris à courir. L'hiver est long et brutal et venteux, l'enfant tousse. Elle lui donne le sein, le lait en elle suffira aussi longtemps qu'il sera nécessaire. Mais l'enfant maigrit, et un matin elle repousse le sein et dorénavant ne s'en soucie plus. Elle ne demande rien et ne semble pas souffrir, elle regarde seulement les flammes du foyer, les yeux illuminés. Elle a reçu sa mesure de vie et meurt âgée de deux ans, et sa mère n'a rien à dire à ce sujet. On n'interroge pas la mère. Nombre d'autres enfants meurent aussi ce même hiver, mais au printemps et à l'été, il en nait autant de nouveaux.

Son plus grand enfant, le garçon regardé par le loup, est le plus fort et le plus sain des enfants de la tribu. La fierté de la mère se mêle cependant de peur car elle se souvient du loup, même si personne n'a remarqué quoi que ce fût de particulier chez l'enfant. Le loup n'a peut-être fait que lui promettre

sa force ? C'est un garçon courageux, il se plaît au coin du feu, mais ne craint pas non plus l'obscurité. Le regard inquiet de la mère le suit souvent, et remarque ce que les autres ne remarquent pas : le soir, le garçon se glisse derrière les habitations, hors du cercle lumineux des feux, et il regarde la forêt obscure, le dos tourné aux autres, comme s'il attendait quelque chose.

Parfois, la mère le suit, l'appelle doucement, dit plusieurs fois son nom, pour qu'il ne l'oublie pas, son nom d'être humain et le nom de la tribu. Il obéit encore et vient, et ses yeux clairs rencontrent le regard de sa mère.

C'est une nuit lumineuse. La femme a été réveillée par la voix de son fils, mais la couche de l'enfant est vide. Ne viens pas, disait clairement la voix. Ne viens pas, appelait la voix, et elle se lève précautionneusement pour ne pas réveiller son homme endormi. La nuit est humide, et au-dessus de l'eau flotte une brume ; une odeur épaisse de poisson monte du rivage et tous les bateaux sont à leur place : le garçon n'est donc pas allé sur le lac. Le cri d'un oiseau aquatique sort du brouillard. Rapidement, elle monte sur le rocher et regarde l'eau vaste et brumeuse, et son éclat argenté là où de la lumière coule des nuages. Elle croit voir l'éclair rapide d'un banc de corégones blancs au-dessous de la surface, ici et là dans la brume s'ouvre un trou où une forme passe et disparaît, c'est une nuit étrange. Sur les aiguilles des pins tremblent des gouttes, elles ne tombent pas, elles attendent.

Elle est une femme fertile et elle a plusieurs enfants, mais cette nuit elle ne cherche que l'un d'entre eux, comme s'il était unique. À ce moment-là, elle ne se souvient que de cette unique naissance, la première, sa matrice ne se souvient que d'elle et se recroqueville de douleur. Le loup déambule, majestueux, dans la nuit, il tient ce qu'il a promis,

et l'enfant de la femme n'oublie pas son premier sourire. Une lueur passe dans cette étrange nuit, l'enfant n'a pas oublié, rien ne lui a fait oublier : ni les plus belles berceuses, ni les navires et les javelots taillés par son père, ni les jeux de chasse avec ses camarades d'âge. Le père est fier de lui, a promis de faire de lui un grand chasseur, et bientôt l'enfant accèdera à sa première véritable expédition de chasse. Lui-même veut devenir un grand chasseur, mais il ne peut oublier ; il a été séparé des autres pour toujours. Il ne le sait pas encore, mais s'en souvient.

La femme redoute le moment du savoir, elle voudrait retourner en arrière, mais à nouveau retentit la voix du fils : ne viens pas !

– Je viens ! répond-elle. Je suis ta mère, celle qui t'as enfanté, qui t'as nourri, attends-moi !

Elle descend de l'autre côté du rocher. Les épicéas tendent leurs branches dans un mouvement de rejet, les araignées tissent fébrilement des toiles sur son passage. Le geai miaule avec la voix du vautour pour la tromper, mais elle se précipite vers l'avant, loin, dans l'inconnu, jusqu'à ce qu'elle se heurte à un mur de brume. Et elle reste là. Elle ne voit pas devant elle et ne veut pas rebrousser chemin, car elle sent la présence de son fils, et dans la brume flotte l'odeur du loup.

Elle reste là longtemps, elle s'appuie du regard sur le mur de brume qui ne cède pas un mètre. Elle tombe à genoux contre lui, colle son visage sur lui, ferme ses yeux.

Quand elle les rouvre, un soleil matinal brille sur le petit marécage qui s'étend devant elle. De l'autre côté se trouve le rocher abrupt et au milieu, l'étang au-dessus duquel volettent les libellules réveillées à l'instant. La surface de l'étang tremblote, le vent et la lumière y dessinent des signes mystérieux, mais son esprit est lourd. Quelque chose s'est passé derrière la brume, elle

ne sait pas quoi, mais le chagrin est descendu dans son esprit, et le matin qui s'éclaircit ne l'efface pas.

La femme revient sur ses pas. Le soleil n'a pas encore réveillé sa tribu endormie. Elle entre silencieusement dans l'habitation : son fils, celui qu'elle cherchait, dort ici profondément sous une peau de renne. La mère se penche au-dessus de lui, elle sent son odeur, et en elle se trouve la senteur de la forêt et de l'enfant. Ses cheveux sont humides de brouillard. Il appartient à l'autre.

Je sais moi aussi ce que c'est que perdre. C'est pourquoi la femme, l'être humain dépourvu de visage, faite de bâtonnets, acquière un visage et une forme, un cœur et un cerveau et des pensées, se détache du rocher et veut venir avec moi. Je la prends avec moi. Je ne suis pas mère, mais moi aussi j'ai perdu un enfant. Je sais ce qu'elle ressent ; elle est immortelle dans son chagrin.

Le fils part à sa première expédition de chasse avec son père et les autres chasseurs de la tribu. Il a reçu un nouveau javelot, non plus un javelot d'exercice mais un vrai, de ceux avec lesquels on tue. Il semble puissant, debout dans cette troupe d'hommes, et l'instant est pour lui solennel, il veut partir, il est comme n'importe quel garçon de la tribu. L'homme, son père, lui a appris l'usage du javelot. Le regard du loup est sur son cœur comme un sceau, sent-il son poids et sa chaleur, ou est-ce pour lui seulement un rêve étrange vu il y a longtemps ?
Ils partent. La femme regarde leur départ, mais le chemin contourne le rocher et disparaît dans l'épaisseur de la forêt.

Ils séjournent longtemps dans la forêt, plusieurs jours. Les journées raccourcissent, pendant la nuit l'hiver aiguise ses outils derrière les rochers : on entend des sonneries et des martèlements et de longues entailles difficiles à distinguer dans la nuit. Ces bruits le traversent, et l'attente semble durer intolérablement. Au matin, l'or des bouleaux de la rive opposée s'est clairsemé et assombri. Le vent redouble et se fait tempête, sur le rocher, le pin qui ploie au-dessus du vide, en proie à l'effroi, s'accroche à un autre pin. La tempête assombrit l'étang derrière le rocher et fait tourbillonner un vent furieux le long du mince détroit.

Ils arrivent un après-midi au moment précis où il commence à faire sombre. Il est tombé un

peu de neige, elle s'est enfoncée dans les plis du paysage, devenant presque invisible. Pendant la journée, la femme a vu plusieurs cygnes voler en file au-dessus du lac, ils apportaient avec leurs ailes la première chute de neige.

L'un des enfants a grimpé sur le rocher et voit le premier les arrivants, il crie et court à leur rencontre. Les femmes se rassemblent sur la place pour attendre, mais elle, la mère du garçon, reste à sa place dans l'ombre de son habitation et s'appuie contre un arbre. L'enfant la tire pour l'entrainer avec lui, son propre enfant, son plus jeune fils, mais elle n'arrive pas à faire un pas en direction des arrivants. Elle va apprendre ce qui est vrai et ce qui est rêve, et quel rêve est vrai. Elle attend, encore un peu de temps.

Puis les arrivants sont sur la place du village, ceux qui étaient partis, et le garçon n'est pas parmi eux. La femme voit cela mais elle ne s'étonne pas, elle ne frémit pas, elle ne questionne pas. Les autres femmes jettent un coup d'œil vers elle, le regard douloureux et lourd de son mari la cherche, mais elle ne s'avance pas, elle ne se couvre pas de terre et de la cendre du feu, elle ne se jette pas au sol pour hurler. Son chagrin est déjà complet et il est plus sombre que la cendre et la terre, il est silencieux parce qu'aucun cri ne peut en éliminer ne serait-ce qu'une goutte. Il est comme une source glacée au bord du marais sous un grand épicéa.

Les hommes ont un butin abondant, il y a aussi une peau de loup. La femme la regarde et entre silencieusement dans sa demeure.

Ce soir, on ne célèbrera pas la fête de l'arrivée, même si le butin est abondant. On s'acquittera de toutes les tâches en silence et sobrement.

La nuit est longue. L'homme de la femme dort, la femme le regarde, lui et son sommeil miséricordieux. La nuit ne finit pas. Jamais le matin

ne poindra, jamais le feu de la cuisine ne sera rallumé, jamais les enfants ne s'éveilleront pour manger et jouer. La nuit bruisse, encore et toujours, les peaux à l'odeur de résine pèsent sur les corps, le chasseur dort, la femme veille. Le chasseur était revenu affamé de la forêt, la femme lui avait donné à manger. Alors qu'il dort, il paraît encore affamé. Des créatures aux yeux sombres, à la fourrure touffue, folâtrent dans son sommeil, les unes voltigent gracieusement, d'autres de façon gauche et maladroite. Il tend sa main pour prendre son javelot, et saisit le bras de la femme, si fortement que c'est douloureux.

Au matin, il y a davantage de neige par terre. La femme regarde l'ecchymose sur son bras, et comprend que le chagrin de son mari est aussi grand que le sien. Elle comprend aussi que l'homme n'ait pas raconté ce qui s'est passé. Le garçon ne reviendra plus. La femme commence à assouplir la peau du loup à la lueur de la neige et du matin qui se lève lentement.

HÉROS



Elle attend son homme qui doit rentrer de la chasse à l'ours. C'est un autre automne, il s'est écoulé un an depuis la perte du fils, et pendant tout ce temps il n'a pas été question de lui. La femme voudrait parler, mais elle ne le peut pas, car le silence de l'homme a un but, et elle n'ose pas le braver, elle reste silencieuse.

L'automne est avancé. La nuit, il fait plus clair et parfois il gèle, les serpents avancent avec raideur et commencent à chercher le chemin de leurs trous. Un matin, elle voit une grande vipère, si grande qu'elle en paraît un peu irréelle. C'est la vipère péliade qui avance lentement sur le rocher comme une coulée brillante et noire, et son mouvement est celui de l'eau, ses couleurs sont celles de l'eau noire et argentée. La femme la regarde avancer sur le rocher en direction de la forêt. Elle sait où elle doit aller pour l'hiver.

Elle attend son homme et ne se révolte pas, c'est ainsi qu'il faut être. Beaucoup d'autres femmes du village attendent comme elle, les hommes sont partis nombreux à la chasse à l'ours. Elle n'attend qu'un seul d'entre eux, son corps rayonne de plénitude et de chaleur, bien que l'eau prenne des teintes froides, et que les forêts se vident. Et si l'homme ne revient pas, s'il reste auprès de son fils ? La femme imagine une vie sans son homme : c'est comme un lac qui gèle, la peau se couvre de givre, la glace s'étend depuis les rives jusqu'au grand large, et la nuit elle se fissure, des hurlements de nostalgie passent rapidement de rive à rive. Il n'y a pas de vie sans homme !

La nostalgie tour à tour la réchauffe et la rend rigide comme un serpent qui se prépare pour l'hiver.

Ils arrivent. Ils ont deux ours. Ils les portent au milieu d'eux, leurs visages sont graves du fait de la tension, mais les yeux brillent gaiement de

triomphe. Ils déposent les ours sur le champ devant les habitations et appuient leurs javelots contre eux. Une foule bruyante les entoure, la femme s'approche pour mieux voir son mari. L'homme est resté longtemps parti, et son visage paraît changé. Elle regarde l'homme, mais l'homme regarde l'ours : il l'a abattu. Il est le héros, et il est l'homme de la femme, et aussi son héros.

Quelqu'un ouvre la gueule de l'ours, elle est immense et ensanglantée. Un enfant crie et court se réfugier auprès de sa mère, mais d'autres enfants s'approchent, curieux, touchent les dents de l'ours, reculent puis les touchent à nouveau. Ils rivalisent à qui osera plonger sa main le plus loin dans la gueule de l'ours. Leurs doigts se teintent de sang, ils les lèchent.

On dépouille les ours. Le soir, des feux brûlent sur la place, et il y a beaucoup de bruit, de chants, et les javelots nettoyés brillent. Les peaux des ours sont suspendues entre des pieux, leurs têtes sont tournées vers le haut, les bouches sont ouvertes, la lueur du feu brille sur les dents. La fumée et l'odeur âcre de la viande grillée coupent le souffle.

Les chasseurs prennent leurs javelots et dansent, l'homme de la femme danse aussi. En dansant, il regarde la tête de l'ours et s'incline devant sa gueule, il danse de joie et de fatigue jusqu'à ce que, titubant, il tombe sur la dépouille devant le feu. Il rit, les tambours résonnent. On lui apporte de la chair de l'ours, il mange, puis on lui apporte un breuvage dans un récipient. Tout en buvant, il jette par-dessus le bord du récipient un regard à sa femme, et il la voit, elle et non pas l'ours, et maintenant seulement la joie de son arrivée envahit la femme. Maintenant seulement, il est revenu auprès de sa femme.

Il repose le récipient de breuvage, il se lève et s'appuie sur son javelot, regardant toujours la

femme. Il est plus spectaculaire que tous les autres hommes. La femme le précède dans l'habitation et attend à nouveau, mais maintenant elle n'a pas besoin d'attendre longtemps. L'homme arrive bientôt.

La femme le touche, au début précautionneusement, de tout son corps elle désire toucher l'homme, à nouveau sien. Elle recouvre le corps de l'homme de son propre corps, pour lui donner sa propre odeur, à la place de celle de l'ours. Elle chuchote : oublie l'ours.

L'homme rit, on n'oublie pas un ours comme cela, simplement. Il oublie les nuits dormies dans la forêt, les jours de marche jusqu'à l'épuisement. Il oublie le danger, il oublie le javelot. Mais l'ours, il ne l'oublie pas, il est dans son sang. C'était une femelle somptueuse au pelage foncé, et la femme comprend qu'il ne désirait pas autre chose en la poursuivant. Maintenant, il lui incombe de se changer en ours pour l'homme, de gonfler pour devenir somptueuse, de se hérisser pour devenir hirsute, d'attirer l'homme dans une poursuite joyeuse et moite.

Et si son javelot s'était rompu pendant le combat ? Et si l'ours avait gagné ? Alors l'homme serait mort.

La femme pense à cela, et pendant un moment éblouissant, incroyable, elle est du côté de l'ours contre son homme. L'instant a la brièveté de l'éclair, le javelot se brise contre la poitrine de l'ours, l'ours attaque, l'homme a le dessous. L'ours tend ses griffes. L'homme meurt.

Mais alors même qu'elle pense cela, l'homme pénètre en elle, et il est vivant, bien plus vivant que dans son souvenir, lui le pourfendeur d'ours, le vainqueur, et la femme est sa proie, et dehors la fête joyeuse continue.

Voilà, il fallait qu'elle ait son héros. Sinon, peut-être qu'il n'y aurait pas eu de joie dans sa vie, car les hivers étaient longs et la mort passait en eux comme en son propre champ.
Beaucoup plus tard dans le temps, moi aussi j'avais un chasseur d'ours en guise de mari. Une fois, Leevi m'avait confié son rêve : il voulait aller chez son cousin pendant les vacances d'automne et participer à une chasse à l'ours.
– Mais tu n'es pas chasseur, lui ai-je dit.
– Effectivement. Mais je sais tirer, je peux participer.
– J'ignorais que tu savais tirer. Où as-tu ton arme ?
– Je pourrais en emprunter une, mon cousin en a plein. Un jour il a été question qu'il me prenne dans l'équipe.
– Pourquoi alors ne vas-tu pas dans une équipe de chasseurs d'élans ?
– Je ne peux pas, je ne suis pas membre de leur société de chasse. Mais c'est vrai, je sais tirer maintenant, moi aussi je suis allé à l'armée pendant mes périodes.
– Tu t'es entrainé à tirer sur des gens pour tirer sur un ours.
– C'est toi qui dis ça, fait-il en riant.
– Quel sens y a-t-il à dire que tu es bon pour l'équipe des ours, mais pas pour celle des élans ?
– Il n'y a pas de sens là-dedans. Où y en a-t-il en général ?
Il était difficile de l'imaginer marchant l'arme sur le dos. Il était difficile de croire qu'il voudrait le faire. Cette part de sa vie ne m'appartenait pas, et je ne désirais pas qu'elle m'appartienne, il s'agissait de ces secteurs où il avait à se battre seul.

Il est parti à la chasse à l'ours.

Il porte un fusil à la queue d'un petit groupe d'hommes, il transpire dans son accoutrement de chasseur car ils vont trop vite pour lui : c'est qu'il est habitué à se déplacer en voiture. Il n'aime pas les

balades en forêt ni la vie dans les lieux déserts, je le sais. Les branches d'épicéa vert foncé lui griffent le visage. La résine colle à ses mains. Il est à bout de souffle. Mais il participe parce qu'il désire quelque chose.

Les autres sont devant, marchent à toute vitesse. Où va-t-on avec tant de hâte, dans quelle direction l'ours s'enfuit-il de la forêt ? Il marche plus vite pour que les autres ne le sèment pas, ce serait idiot, car lui aussi désire quelque chose. Du coup, ils accélèrent leurs pas.

Au milieu d'un bois d'épicéas, des arbres ont été abattus et ont laissé une clairière, à la lisière de laquelle se trouve un petit carré d'avoine rabougri. Comment se fait-il qu'il y ait de l'avoine dans un bois d'épicéas, si loin dans la forêt ?
– De l'avoine pour l'ours, lui explique le cousin.
Les hommes du village l'observent, l'air un peu amusé et en même temps prudent : pourvu qu'il ne gâche pas toute la chasse, qui sait ce que ce monsieur du Sud pourrait faire. Quand ils arrivent ici, ils ont tendance à être un fardeau dans toutes sortes de tâches. Or la chasse à l'ours est une affaire sérieuse.

Il ne pose plus aucune question. La nuit, on s'assoit autour du feu, on boit du café noir comme du sang d'ours. Le sommeil s'empare des hommes, les fait sursauter, il met entre leurs bras d'abord la femme, puis l'ours. Qu'est-ce que le rêve leur fait faire, dans la pénombre du sommeil, tirer sur la femme et emmener l'ours au lit. Au réveil, on est fâché, il fait froid, le brouillard monte des bords de la clairière, un geai crie son courroux dans un épicéa. Il se lève pour rajouter du bois dans le feu, mais le cousin le voit et le lui interdit. Plus de feu, pour que l'ours ne perçoive pas l'odeur. On l'attend dès le point du jour.

Il fait froid, les membres sont ankylosés et l'esprit est engourdi, mais rien n'y fait. Le sourire de

commisération de l'épouse fait monter la colère dans son esprit et avec elle une bouffée de chaleur ; elle prétend ne pas avoir été au courant qu'il savait tirer ! C'est typique d'elle, elle ronge, elle rogne. Il aurait fallu partir sans rien dire de l'ours. Il y a aussi un maître d'exploitation plus vieux qui est gênant, il a l'air de s'être réservé le coup mortel, donc de tirer lui-même sur l'ours. Est-ce le privilège de quiconque ? Il n'y a qu'un seul ours, et par conséquence un seul coup mortel.

Le cousin expose cela et dit à mi-voix :

– Il a déjà douze crânes d'ours sur son armoire, et son seul souci est d'en avoir plus. Et peut-être bientôt quinze ?

– Où les a-t-il eus ?

– Où ? C'est lui qui a tiré. Il ne voudrait pas de ceux que d'autres ont abattus.

– Ah.

Il éprouve presque de la haine envers le vieil homme, et en même temps l'envie d'aller voir ses crânes.

L'ours arrive au champ d'avoine et on ouvre le feu. Tout se passe étrangement vite, il est stupéfait par la taille colossale de l'ours, et en même temps il entend un coup de feu et tout de suite après un autre. L'ours s'en va en courant rapidement comme s'il n'avait pas été touché, il pense : il s'est sauvé, mais d'un côté vient un autre tir, et l'ours s'effondre. Une fois encore, on tire.

Il ne sait pas précisément qui, dans la troupe, doit être considéré comme ayant abattu l'ours. Lui-même n'a pas eu le temps de penser à tirer, mais quand même il a participé à la chasse, si tant est que l'on puisse parler de chasse quand on a marché en forêt et quand on s'est assis autour d'un feu de camp. On n'a pas besoin de chasser l'ours une fois qu'on a inventé les carcasses et les carrés d'avoine.

Cela paraît un peu niais, c'est comme si on avait tiré sur une vache échappée dans le carré d'avoine.

On célèbre la fête dédiée à l'ours mort dans l'école du village. Les villageois ont décoré la salle de classe avec des pommes de pin et de la vigne vierge flamboyante, et quatorze crânes d'ours prêtés par le vieux maitre d'exploitation. Leurs orbites sombres paraissent pensives et tristes. Il se prend à penser que l'ours est sûrement un animal doué de pensée, y compris celui que l'on vient d'abattre. Mais il ne pense plus, il est une attraction, que l'on transporte de la cour à la classe de gymnastique pour éviter que les chiens ne viennent ronger et détériorer la précieuse peau.

La bouche de l'ours est maintenue ouverte pour que la redoutable gueule soit visible. Les gens s'agglutinent tout autour, les enfants enfoncent leurs doigts dans la bouche de l'animal. Quelqu'un crie, l'ours aurait mordu, un petit pleure pour de bon quand les plus grands l'amènent toucher sa fourrure. Pas besoin d'avoir peur, assurent-ils, il est mort, regarde juste ! Mais le petit n'en croit rien.

On forge le projet de vendre la chair de l'ours à un restaurant, pour l'instant on mange une soupe d'élan. Les gens rient et plaisantent, font semblant de manger de la soupe d'ours, quelqu'un prétend avoir trouvé une trichine dans son assiette. On parle de l'os pénien de l'ours, le commerçant du village demande s'il peut l'acheter, mais il appert qu'il a déjà été promis à l'avance à un maître de forêt, contre une grosse somme naturellement.

– Il y a de la demande, dit le porte-parole de la société de chasse. – Ce n'est pas le machin de n'importe quel garçon.

– À quoi l'utilise-t-on ? veut savoir quelqu'un, et on le lui dit, au cas où il ne le saurait vraiment pas. L'effet

est formidable, dit-on, supérieur à la poudre de bois de renne. On rit, quelques femmes désapprouvent. Les crânes d'ours aux yeux de ténèbres sourient lugubrement de cette grande connaissance de l'être humain.

Le cousin s'approche, murmure quelque chose à propos de l'équipe et d'une bouteille, invite à se joindre à lui. Lui y va, taquine la bouteille avec les autres, essaie d'entrer lui aussi dans l'ambiance, même après coup. Il regarde de près dans les yeux le propriétaire des crânes, et dit :

– Splendides, tes crânes.

– En effet c'est un splendide crâne d'ours, répond le propriétaire.

Mais le cerveau est petit là-dedans, dit le cousin en titillant à nouveau la bouteille.

– Le savoir est emballé serré chez l'ours, dit quelqu'un.

Le savoir, le savoir de l'ours. Il n'a plus envie d'être avec les autres, il sort, s'arrête aux escaliers. Il voit dans le ciel au Sud-Est une étoile lumineuse. Elle pend à la corniche de la nuit en tremblant, hésitant entre s'accrocher ou tomber.

Le jour suivant il est rentré à la maison. Il avait attrapé la grippe en se gelant la nuit à attendre l'ours, son nez coulait et sa voix était enrouée. – On a eu l'ours, raconte-t-il, un gros morceau.

– C'était un mâle ou une femelle ? ai-je demandé comme si cela avait été important, mais quelque chose semblait nécessiter une question.

– Comment le saurais-je, je n'ai pas posé de question et je ne l'ai pas regardé dans les yeux.

Puis il s'est souvenu, a parlé de l'os pénien, l'ours était donc un mâle. Il a parlé du vieux chef d'exploitation et des quatorze crânes, et de la fête de village.

– Est-ce que vous avez dansé ?

– On a dansé à la fin. Quelqu'un a joué de l'accordéon, un tout jeune garçon. C'est comme ça là-bas.

– Alors, ça valait sans doute le coup ?

– C'est sûr. Si seulement cette maudite grippe ne m'avait pas attrapé.

Il est allé se coucher en reniflant. Puis il s'est quand même levé pour s'asseoir, comme s'il s'était rappelé qu'après un retour, il faut enlacer son épouse. Il a essayé de m'embrasser, je n'ai pas accepté d'abord.

– La grippe c'est contagieux, ai-je dit.

Puis tous les deux nous avons cédé, et j'ai dit comme si j'offrais un gros cadeau :

– D'accord. Qu'on l'attrape tous les deux s'il le faut, pour une fois qu'on couche ensemble dans le lit.

Il m'a embrassée, mais rien n'est venu en plus. Ça n'a pas réussi, peut-être n'y avait-il pas de libido. Il a accusé sa grippe et sa fatigue.

– Si tu avais pris ce truc, quoi qu'il ait été, ai-je éclaté de rire. – Cet os pénien, tu l'aurais pris et amené comme mascotte de lit.

– Il était déjà vendu, dit-il.

– Pour beaucoup d'argent, tellement que nous n'aurions pas pu payer. Donc tu dois te contenter de ce qui arrive gratuitement, si cela arrive. Maintenant ce n'est pas arrivé. C'est comme ça.

– Ça ne fait rien, on dort, ai-je dit.

Il avait froid ; il a pris du cognac et m'a regardée par-dessus le bord du verre. On voyait dans ses yeux qu'il n'était satisfait ni de son voyage ni de son retour. Il aurait voulu arriver en héros, mais son héroïsme n'était pas de ce monde. Rien ne pouvait arranger cela, quoi qu'il entreprenne. Je ne pouvais pas le soutenir, les choses m'étaient étrangères. Pourquoi était-il déçu de son voyage, puisque l'ours avait été pris ? Maintenant, c'est sûr, je comprends, mais pas à l'époque. Je l'ai couvert à la fois tendrement et ironiquement.

Il s'est réveillé à cause d'un cauchemar, lui qui en général n'avait pas de rêves ou en tout cas

le prétendait. Pour la première et la dernière fois, il a essayé de m'expliquer son rêve. Il a regardé par-dessus le bord du verre de cognac, et ses mains tremblaient.

– Cette étoile, dit-il, elle est tombée. – Elle est tombée, et il est resté un trou noir dans le ciel. Mais ce n'était qu'un rêve, je n'en ai pas souvent.

L'homme de la femme du rocher ne vit pas inutilement. Il a fait plusieurs enfants à sa femme. Sans penser aux choses vaines, il suit sa route et s'éveille chaque matin en sachant ce qu'il faut faire ce jour-là. Et il le fait. Il connaît sa place et son rôle dans la vie, même si en tant qu'être humain il ne réalise pas consciemment un projet d'existence.

Il accepte sa femme, celle qui est devenue partie de lui, pourquoi la femme devrait-elle être différente, quelqu'un d'autre ? La femme est là, elle est ce qu'elle est, accomplit ses tâches et est à cette époque jeune et forte, il est bon de coucher avec elle et elle est féconde. Que le Créateur protège la tribu contre les femmes stériles, celles qui portent la mort dans leur matrice !

L'homme parcourt la forêt et l'eau et la glace, mais il revient toujours auprès de sa femme. S'ils ne parlent pas d'amour entre eux, cela ne signifie pas qu'il n'y en a pas. On ne parle pas non plus beaucoup des arbres, et pourtant ceux-ci existent à chaque instant et sont une partie de leur vie : ils n'auraient pas de vie sans arbres, ils sont de la tribu de la forêt, ils ont une alliance éternelle avec les arbres. L'alliance de l'homme et de la femme est plus brève mais aussi forte, aussi indispensable.

L'homme de la femme du rocher ne vit pas inutilement et ne meurt pas inutilement. Quand il vivait, il était uniquement un des hommes de la tribu, quoique le plus important de tous pour sa femme. En mourant, il devient davantage, et une fois qu'il est mort, on ne l'oubliera pas. On se souviendra longtemps de lui, on fera à son sujet un chant que l'on chantera de génération en génération.

Il se lève tôt le matin, quand la femme et ses enfants dorment encore, et il regarde par la porte de la demeure le matin glacial. Il regarde au-delà du détroit et voit des tétras lyre à la cime du bouleau.

Son regard brille. Bientôt il skie à travers le détroit, s'approche précautionneusement des tétras, protégé par les buissons de la rive, et il en abat un : la flèche file comme un murmure, le grand oiseau tombe sans bruit dans la neige, le givre descend du bouleau en un voile brillant quand les oiseaux prennent leur essor.

Il extrait l'oiseau, le seul qu'il ait abattu, de la plaque de neige. C'est un magnifique coq tétras. Il envisage de faire avec les plumes de la queue un chapeau avec lequel jouera le plus jeune garçon, sain et actif. Il voit dans son esprit la joie du garçon et sourit.

Dans l'air glacial, les premières fumées s'élèvent des habitations ; dans la plupart d'entre elles, on dort encore. Il part skier au loin le long du détroit, à l'embouchure du détroit il a placé dans un trou de la glace un piège pour capturer des poissons. Le soleil de mars étend ses premiers rayons entre les troncs des arbres. La femme s'éveille dans la demeure, s'étire, ouvre ses yeux et voit que l'homme est parti. Ce n'est pas chose rare, le jour se levant plus tôt, le sommeil de l'homme est devenu plus bref. La femme sent encore sa chaleur sous les peaux, il n'est pas loin. Elle se souvient alors qu'elle a eu un rêve : ils sont jeunes, l'homme grave des signes sur un tronc de pin. – Quel est ce signe ? demande la femme, elle sait qu'il y a toutes sortes de signes et qu'ils ont leur propre signification, mais elle n'a jamais vu un tel signe auparavant. – Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle à nouveau car l'homme ne répond pas, de la résine coule de la blessure de l'arbre, rouge et gluante, rappelant le sang qui coagule.

Le rêve est encore présent et plonge son esprit dans l'inquiétude. Elle se lève pour ranimer le feu dans le foyer, recouvert pendant la nuit par une couche de cendres. L'odeur de la fumée vient

à ses narines, rassurante. Aussi longtemps qu'il y a du feu, il y a de la vie. Le feu peut-il mourir ? Est-il possible que les choses se passent de telle manière que plus personne ne sache l'allumer, pas même la foudre quand elle frappe dans la forêt ? C'est à cela qu'elle est en train de réfléchir quand elle entend au loin le cri de son homme. Elle sort et le cri résonne à nouveau, c'est un cri d'avertissement et les hommes commencent à sortir des demeures, avec leur javelot et leur arc. Venant de l'embouchure du détroit, de derrière les rochers, on entend un vacarme et d'autres cris, étrangers. L'ennemi !

Une fois encore la femme entend son homme crier, et c'est un cri d'agonie. Elle dévale le talus pour aller voir, mais on la saisit, on l'empêche d'avancer, on rassemble les femmes et les enfants à l'intérieur d'une casemate en bois.

Le combat ne dure pas longtemps, la tribu a la chance avec elle. Deux hommes sont blessés, mais l'homme de la femme du rocher est mort, il est le seul. En mourant il a sauvé la tribu : il a été le premier à s'opposer aux ennemis, il a averti la tribu de se préparer au combat, et lui-même a tiré toutes ses flèches de derrière le rocher, et abattu maints hommes depuis sa cachette. Quand les flèches ont été épuisées, c'est la mort qui l'attendait, mais cela, il le savait depuis le début. S'il avait voulu sauver sa vie, il aurait fui dès qu'il avait repéré les ennemis, pour se protéger auprès de sa tribu endormie. Mais alors, les pertes auraient été plus grandes. Ainsi, il a retenu l'ennemi, il a donné aux hommes de sa tribu le temps de se préparer au combat, il a tué et blessé plusieurs ennemis, si bien que dans le combat, les siens ont eu l'avantage.

Tout cela, il l'a fait. Mais encore une fois, la femme ne comprend pas, son cœur est pétrifié et muet de douleur lorsqu'on porte son homme du haut de la berge escarpée jusqu'à la place du

village. Quelqu'un derrière lui porte le grand tétras noir. Un vieux chasseur, parent de l'homme, arrache les magnifiques plumes de la queue du tétras et en orne le défunt. Entouré de plumes noires, le visage de celui-ci est jeune et beau. Il n'y a de sang que sur les vêtements et sur la neige, sombre sur les vêtements, clair sur la neige.

Quelqu'un entonne un long chant, à voix basse. Un autre allume un grand brasier. Le feu n'est pas mort.

Le visage de l'homme est jeune et beau. La femme se remémore son rêve et le comprend.

Le faon naît en pleine forêt, dans une clairière où grandissent de jeunes pousses. La foudre en son temps a embrasé la forêt, le feu en brûlant a laissé une trouée dans laquelle ont rapidement poussé une végétation claire, des aulnes et des bouleaux et des sorbiers, et le cerfeuil et le géranium ont grandi pour fleurir, attirés par le soleil. L'endroit est chaud et abrité, et offre une nourriture abondante. Le faon passe ici les premiers temps de sa vie, dans le chatoiement de la lumière et de l'ombre, écoutant les bruits du vent et de la pluie, entouré de l'odeur protectrice de la mère, abrité par les jeunes pousses des épicéas.

Après avoir un peu grandi, il part de son taillis natal et apprend à connaître toujours plus largement la grande forêt. Au début, il suit sa mère, puis il se débrouille seul. Il lui pousse de petits bois, c'est un jeune et mince élan mâle, et le temps venu il cherchera et trouvera sa femelle. Les années font croître en taille ses bois, il les porte comme sa couronne à travers la forêt, par-dessus les marais, dans les montagnes rocailleuses. Il se penche pour boire et voit sa couronne dans l'eau, dans le miroitement de l'eau, claire et attirante. Il touche l'eau de ses bois, et l'image s'enfuit.

Il traverse le détroit en nageant tout en gardant sa couronne fièrement dressée au-dessus de l'eau. Il combat pendant le rut d'automne et remporte la victoire, et la plus belle femelle le suit pour lui donner un descendant au printemps suivant. Il supporte bien des hivers rudes, il évite les dangers causés par la chasse et les bêtes fauves. À la pointe de ses bois une étoile claire brille parfois dans le soir glacial.

Maintenant l'élan est vieux. Avec ses dernières forces, mais toujours droit et altier, il grimpe au sommet de la falaise du rivage et s'y tient debout. L'eau s'obscurcit dans la profondeur,

au bas du rocher. L'élan se dessine contre le ciel, sa couronne flamboie dans le rougeoiement du couchant. Il se tient immobile et se donne à la nuit. La nuit le prend.
Au matin, l'élan n'est plus là, mais son image rayonne, rouge, sur la roche de la falaise abrupte. Le vent du matin lève des vagues à la surface de l'eau. Le mouvement de la lumière, de l'eau et de l'air berce le rocher. L'élan vit.

C'est leur élan, pas le mien. Je le vois dans la lumière et la brume et la verdure, puis il disparaît dans son reflet.

Mon élan gît sur la route. Comment pourrais-je l'oublier ? Sa couronne est brisée, comment pourrais-je l'oublier ? Comment pourrais-je oublier ses yeux morts, ouverts ? Comment ne repousserais-je pas celui qui a fait cela ?

Le matin était limpide et sans vent, Leevi conduisait. On ne parlait pas, on était en train de revenir d'un mariage de cousins, mauvaise nuit dans le motel du village et départ matinal pour rejoindre la maison. La voiture se déplaçait dans un paysage immobile, l'air glacé comme du verre maintenait les forêts à leur place, dans les prairies basses et les cuvettes marécageuses flottait une légère brume. Je pensais, je crois même l'avoir dit tout haut, que ça allait être une belle journée. Leevi a dit ou pensé que « sans doute ». À son habitude, il n'avait pas de croyance dans les bons présages, l'incrédulité était son arme, même s'il n'était question que de météorologie. Et d'ailleurs il avait souvent raison, un jour débuté de façon prometteuse pouvait tourner à la pluie, et son incrédulité s'en trouvait renforcée. Moi, je regardais le paysage où se répétaient les mêmes motifs, et les signes montrant que des êtres humains habitaient et vivaient ici. Je me rappelais le mariage de la veille, le jeune couple, très jeune, la

fiancée attendait un enfant et n'en éprouvait nulle honte, un enfant qui attendait son tour derrière la robe de mariée blanche et le bouquet de fleurs nuptial, dans sa cachette heureuse. Et la vie n'était pas près de disparaître du monde.

L'élan a bondi devant la voiture depuis le taillis, du côté droit de la route. Quand nous l'avons heurté, j'étais sûre que j'allais mourir avec lui, j'étais plus prête à mourir que maintenant, car la peur n'avait pas eu le temps d'intervenir. J'ai senti qu'il était venu maintenant, ce grand moment qui approchait, si grand que la vie semble à côté de lui une esquisse impossible, pitoyable, misérable qui toujours et partout est condamnée à rester inachevée. Oui ! Je serais morte sans peur, mais cela ne m'a pas été accordé ; pendant un bref instant, je n'ai plus rien vu, j'entendais un bourdonnement qui s'éloignait et je m'imaginais être à l'intérieur de la mort. Mais alors j'ai entendu Leevi jurer à côté de moi et j'ai compris que je n'étais pas morte. Je n'étais même pas inconsciente, la voiture était dans le fossé, Leevi m'a aidée à sortir et m'a fait asseoir sur le talus : – Est-ce que ça va ?
– Ça va, ça va.
– Ne regarde pas, a-t-il dit, et j'ai regardé. J'ai vu tout de suite que l'élan était mort, il était déjà bien qu'il n'ait pas souffert, qu'il n'ait pas couru jusqu'à la forêt, blessé. Sa mort n'est pas restée inachevée comme ma mort de tout à l'heure, à laquelle mon âme était prête mais que mon corps n'a pas pu suivre, et qui a pris du retard. Je n'ai rien ressenti en regardant l'élan mort, mort il y a si peu de temps que la vie continuait en lui sous certaines formes. Ses yeux s'étaient arrêtés sur la dernière chose qu'ils avaient vue, la forêt de l'autre côté de la route. Sa course continuait là-bas, ininterrompue, et la forêt ne finissait pas, et la grand-route ne lui faisait pas obstacle. J'ai regardé ses bois pulvérisés, j'ai regardé

les yeux, le sang, le pelage ensanglanté. J'ai regardé et n'ai rien ressenti, et ensuite j'ai vomi. Leevi examinait la voiture accidentée, il regardait la route et attendait que de l'aide arrive. Il semblait que nous étions les seuls êtres humains sur cette route, condamnés à jamais à suivre l'élan mort.

– Étrange qu'il ne nous soit rien arrivé, j'ai un peu mal au genou, et je crois que ton ventre est chamboulé, dit Leevi. – La voiture est inutilisable, elle est assurée. Mais c'est le pauvre élan qui est le pire. C'est une sacrée carcasse, c'est vrai, mais sa grande taille ne l'a pas sauvé. Ne le regarde pas de si près, pour ne pas revomir. Si les bois avaient été intacts, je les aurais pris, en souvenir.

– Souvenir de quoi ?

– De ça. Sauvetage in extremis.

J'ai vomi de nouveau et j'ai pensé que je n'étais pas sauvée, de rien ; j'ai essayé de le lui dire mais il a parlé d'autre chose, il était comme excité. Une voiture est enfin arrivée et il lui a fait signe de s'arrêter. Un homme blond et corpulent en est descendu, bénissant la bonne fortune d'avoir fait que l'élan ait embouti notre voiture et non la sienne. Ils ont tiré l'élan un peu plus sur le côté pour que les voitures puissent passer, en le traînant par les sabots ; il n'a pas beaucoup bougé, et l'homme est parti devant pour appeler la police avec le téléphone le plus proche. D'autres voitures et d'autres gens sont venus, on a pu déplacer l'élan, puis les policiers sont arrivés. Leevi était comme un héros parmi eux, il claudiquait, ses vêtements étaient tachés de sang, il jurait en toute liberté. Quelqu'un a donné un coup de pied à l'élan en disant qu'il faudrait tous les tuer pour ne pas mettre le trafic en danger, puisqu'ils ne comprenaient pas qu'ils devaient rester dans la forêt mais venaient sur la route ; un autre a pris la défense des chasseurs, disant qu'il fallait bien leur laisser du gibier : pour un chasseur d'élans, ne pas

partir en forêt à l'automne, c'est la fin de tout. Celui qui parlait ainsi était un homme grand à la voix fluette, qui avait un garçonnet avec lui. J'ai regardé le garçon, il avait peut-être dix ans et il semblait démuni, se tenant à côté de son père près de l'élan. On aurait dit qu'il se sentait mal ici et pourtant qu'il devait y être. Moi non plus je ne me sentais pas bien. J'aurais préféré partir avec l'enfant, j'aurais préféré dormir d'un sommeil d'élan. Leevi parlait et s'affairait, le contact de la mort l'avait requinqué. Nous étions sauvés.

– Ne dépasse pas comme un fou, c'est une ligne continue !
– Qu'est-ce que ça empêche ? Allez, maintenant !

Sa voix exprime une excitation satisfaite, il accélère, l'air siffle sur les flancs de la voiture qui roule sur la voie de la mort, devant lui se dresse une colline escarpée, la mort se tapit derrière elle, là-bas le dernier tourniquet se ferme et le voyage se termine, ce voyage mené par un fou se termine enfin – mais non ! Depuis la colline, la vie s'ouvre, vaste, passionnément aimée après la peur : forêt sombre de résineux et jaune clair de bouleaux, champs moissonnés où reste un chaume haut, troupeau paisible de moutons sur la pente verdoyante, têtes toutes orientées dans la même direction. Un camion arrive en face tardivement. Je vis encore.

Je dis à Leevi :
– Si tu veux exposer ta propre vie, je n'ai rien contre. Mais moi je ne désire pas mourir. Et pense à ceux qui viennent en face !
– Tu ne comprends pas ! dit-il.
– Celui-là, qu'est-ce qu'il a à ralentir, il ne laisse pas passer le plus rapide ! Et le jeune camarade !
– Il ne ralentit pas : il y a une limitation de vitesse. Ce n'est pas une question d'honneur pour tout le monde de rouler aussi vite que la voiture le peut.
– Ce n'est pas une question d'honneur ici. On double maintenant, il y a juste assez d'espace pour ça. Qu'en dis-tu, on a réussi ! On a toujours le temps, tu te plains pour rien. Qui a perdu la vie cette fois-ci ?
– C'est heureux qu'elle ait été épargnée. On aurait aussi bien pu être en morceaux. La voiture et toi et moi, et peut-être quelqu'un d'autre. Est-ce que tu comprends ?

Son visage est excité et lumineux quand il dit :

– Oui je comprends. C'est ça. Le danger, c'est bien réel, il doit l'être pour qu'ensuite on se sente vivant. Et vivre un petit moment fait vraiment du bien.
– Mais cette sensation ne dure pas longtemps. Jusqu'au dépassement idiot suivant.
– On est toujours arrivé à temps, dit-il.

Peut-être espère-t-il qu'on n'ait pas toujours le temps ? Peut-être désire-t-il mourir ? Peut-être désire-t-il m'entraîner moi aussi dans sa mort ? Je décide que c'est la dernière fois que je roule avec lui, sur une route qu'il a choisie.
On s'approche à nouveau du conducteur qui nous précède, on est maintenant juste derrière lui. De petites têtes blondes apparaissent fugitivement sur le siège arrière, une fillette se retourne pour nous regarder d'un air sérieux. Une famille, des enfants, ils ont des raisons de rouler prudemment. Ils se retrouvent derrière nous, l'homme au volant hoche la tête, une petite main s'agite par la fenêtre. Le crépuscule s'installe, les forêts s'éteignent. Les collines s'ouvrent sur l'obscurité, la route est ouverte à la nuit. On ne parle plus.

Une fois, je l'attendais tard à la maison, il revenait d'un voyage professionnel. Je veillais et j'attendais, et je me le reprochais : pourquoi cette attente, alors que manifestement il est resté pour la nuit ? Je n'avais juste pas sommeil, je brassais toutes sortes d'imaginations dans mon esprit et j'étais inquiète. Je voyais sa voiture réduite à l'état d'épave, et lui-même écrasé à l'intérieur : ce qui devait arriver tôt ou tard avec sa façon de conduire était arrivé. Mais une autre imagination montrait sa voiture intacte, dans une cour étrangère, et lui-même tout aussi intact dans le lit d'une femme étrangère.

Et il n'avait pas appelé. Il ne pensait plus que c'était nécessaire. D'autre part, s'il est mort, il est inutile de l'attendre, pensais-je froidement, mais

du même coup je redevenais inquiète. Ces deux images me tourmentaient, s'embrasaient à tour de rôle en moi, et je ne savais pas laquelle j'aurais choisie : celle où il était fidèle et mort ou celle où il était vivant et infidèle.

Il est arrivé au petit matin. Il n'avait pas l'air d'avoir passé une nuit gratifiante avec une femme.

– Pourquoi arrives-tu à cette heure ? lui ai-je demandé. – Que s'est-il passé ?

– Rien, a-t-il répondu. – J'ai eu un accident.

– Tu es pourtant revenu avec ta propre voiture.

– Oui, elle n'a rien de grave.

– Et toi ?

– Moi non plus.

– Quel genre d'accident ?

– Du genre pas grave et où je n'ai rien eu, a-t-il dit et il est allé dormir. Il dormait encore quand je suis partie travailler, mais tôt dans l'après-midi, quand je suis revenue du travail, il était levé et bricolait dans la voiture ; il l'examinait l'air concentré, tapotait, regardait le pare-chocs de près, attentivement, flairait, – tout juste s'il ne léchait pas. Puis il a pris quelques outils et a rampé sous la voiture. Il s'y trouvait encore quand je suis revenue l'appeler pour manger, mais aucun bruit ne s'entendait sous la voiture.

– Hé, tu dors ? ai-je crié, et je suis allée à côté de la voiture.

Il a grommelé quelque chose.

– As-tu besoin d'aide ? ai-je demandé.

– Ça se pourrait, a-t-il dit en riant.

– Est-ce que je viens ?

– Viens si tu veux.

Pourtant, il a été surpris quand je me suis glissée à côté de lui sous la voiture. Il s'est tourné un peu et m'a regardée avec étonnement. J'ai pris sa main tachée de graisse de moteur.

– Que s'est-il passé ? ai-je demandé.

– Maintenant dis-moi ce qui s'est passé.

– Rien, tu vois bien que je répare la voiture.

– Je ne te vois pas réparer la voiture. Tu es là, c'est tout.

– Oui, je me repose. Et j'essaie de me souvenir. Pars, tu ne m'es d'aucune aide ici. Tu salis juste tes vêtements.

Je ne suis pas partie, j'ai essayé de lui soutirer des informations. Il bricolait quelque chose dans une position inconfortable avec ses outils ou il faisait semblant, ma présence clairement l'irritait mais je m'en fichais. J'ai le droit d'être avec lui, pensais-je. Peut-être que je ne l'aime plus, mais j'ai le droit.

– Bon, alors on s'en va, a-t-il dit et il a juré.

Nous sommes allés prendre un bain ensemble et ensuite au lit. Il a déversé en moi quelque chose d'autre que son désir, et je l'ai accepté sans comprendre ce que c'était, dans l'ignorance, presque effrayée. Quand il s'est endormi pour un bref moment, j'ai observé son visage, inquiet même dans le sommeil, et les profonds sillons de son front. Je sentais qu'il était en train de partir, et j'avais envie de lui demander de ne pas le faire, de promettre que je le suivrais dans tous les accidents qu'il organiserait. Mais le sentiment qui m'aurait permis de demander et de promettre, je ne l'ai pas trouvé en moi. Son temps était passé. C'était un autre temps. Cependant, j'étais à l'époque particulièrement proche de lui, ce jour-là et dans ces moments-là.

Il s'est réveillé en sursaut et a dit :

– C'est vrai il le faut. J'ai écrasé quelqu'un.

– Tu as eu un rêve, ai-je dit.

– Non, dit-il.

– Tu veux écouter ?

– Pourquoi ne voudrais-je pas.

– Je viens de voir ces grenouilles dans un rêve, a-t-il raconté.

– Mais elles n'étaient pas en rêve quand je les ai vues hier soir. Il était tard, presque nuit, d'où sont-elles arrivées ? Elles brillaient toutes blanches dans les phares de la voiture. Je suppose qu'elles s'étaient mises à se déplacer parce qu'il pleuvait, et qu'il faisait noir et plutôt chaud, la plus grande partie d'entre elles a traversé mais beaucoup sont passées sous les voitures, je me suis étonné de leurs longues pattes qui étaient comme des jambes humaines. Elles se faisaient écraser et les roues de la voiture patinaient sur elles. Tu sais, à ce moment-là je me suis souvenu de toi, j'ai pensé que tu étais à la maison, peut-être que tu attendais, pour une raison bizarre tu m'attendais au lieu d'être chez quelqu'un d'autre. Je me suis souvenu de toi et en même temps je pensais que tu étais déjà ailleurs, partie, que personne n'était à la maison, j'ai eu hâte de voir ce qu'il en était. J'ai roulé comme j'ai l'habitude de rouler, plutôt vite, je ne sais pas faire autrement. L'aiguille du compteur a commencé à osciller sensiblement et les phares de la voiture s'enfonçaient dans le noir, parfois il y avait l'éclair des yeux d'un animal. J'ai eu un instant de sommeil, j'ai été réveillé par un sursaut en sentant quelque chose sous la voiture, mais quand j'ai regardé derrière moi je n'ai rien vu et il faisait nuit, alors je n'ai pas jugé nécessaire de revenir en arrière. J'ai roulé un long moment avant de pouvoir faire demi-tour, j'ai roulé dans l'autre sens jusqu'à l'endroit où je m'imaginais que ça s'était passé, mais il n'y avait rien là-bas. Cependant, ce que c'était a pu ramper jusqu'au fossé ou jusqu'au fourré.
– C'était quoi ?
– Ce sur quoi j'ai roulé. C'était beaucoup plus grand qu'une grenouille, ça m'a réveillé. Maintenant je suis tourmenté car je ne sais pas si c'était un être humain ou un animal. Et il aurait fallu faire un signalement à la police.

– En tout cas, maintenant c'est trop tard, ai-je constaté. – Et c'était peut-être un lièvre. Quoi qu'il en soit, tu peux être content que ce n'ait pas été un élan.
– Je ne suis pas content de ça, a-t-il dit. – Si cela avait été un élan, je n'aurais pas besoin de réfléchir à ce que c'était. Un être humain, qu'est-ce qu'il aurait fait en pleine nuit sur cette route ? Ce n'était pas une collision, c'était comme si je roulais sur une chose couchée sur la route. Pourquoi quelqu'un se coucherait-il sur la route ? Alcoolisé, inconscient, mais d'où serait-il venu, il n'y avait là-bas que des bois, la forêt. Aucun être humain ne se couche sur la route à un endroit pareil s'il ne désire pas mourir.
– Arrête de réfléchir, ai-je dit. – Si on trouve quelqu'un écrasé sur la route, ce sera sûrement aux nouvelles dans le journal de demain. Mais maintenant allons manger, le repas est prêt depuis longtemps.

Il n'y a rien eu sur cette affaire dans les journaux du lendemain ni dans ceux des jours suivants.
– Tu vois, ai-je dit à Leevi. – Tu as eu un rêve ou bien tu as imaginé tout ça, ou alors c'était un animal couché sur la route, déjà prêt à mourir, ou pourquoi pas un objet inanimé, un sac tombé d'un chargement ou autre chose. Tu peux être tranquille, lui ai-je dit miséricordieusement comme si je lui donnais l'absolution. Mais en secret je pensais que ce n'était pas un mal qu'il puisse souffrir un peu, car ce n'était que par chance qu'il n'avait causé la mort de personne jusqu'à présent.

On n'a plus jamais reparlé de cette histoire. Pourtant, parfois, je remarquais qu'il y pensait encore ; l'idée s'était accrochée à son esprit et continuait à le tourmenter. Lorsqu'il devait rouler dans l'obscurité, quelqu'un surgissait soudain de la forêt et se jetait sur la route, s'y allongeait, voulait mourir. Il se disait que cette personne avait

ses raisons, qu'elle en avait le droit, que tout être humain en a le droit. Lorsqu'il pensait ainsi, il se sentait mieux

II

Eeva TIKKA

Partie seule dans la nature, une femme contemple sur la paroi rocheuse une peinture rupestre datant de milliers d'années. La peinture ocre laisse encore deviner la représentation d'une femme féconde ayant vécu là il y a fort longtemps... Qui était-elle ? Combien d'enfants a-t-elle eus ? Combien d'années a-t-elle vécu ?

Isolée dans une cabane finlandaise, la femme repense à sa vie, à l'homme qu'elle a aimé et dont elle est séparée, à sa mère au moment de mourir, à la maternité qu'elle n'a pas connue... Mais elle n'est pas seule, dans cet archipel d'îles, un homme vit en ermite, reclus depuis très longtemps.

Traduit en français pour la première fois, le roman d'Eeva Tikka parle de solitude, du temps qui passe, de l'automne finlandais, et des relations des hommes entre eux et à la nature.

IMAGES BRÛLANTES

Illustrations : Jérémy Leray

LUCIE ÉDITIONS

ISBN: 979-10-3460-956-7

9791034609567

17 €

DUB ÉDITIONS

Luc Bergougnoux



LE RETOUR DES HIRONDELLES

Polar

Créer



Natif de Haute-Loire, Luc Bergougnoux vit aujourd'hui dans la Nièvre où il enseigne l'histoire et la géographie. Dans ses romans, il explore l'opportunité de concilier l'attachement au terroir familial, la passion de l'Histoire ainsi que la liberté qu'offre l'écriture d'emprunter des chemins de traverse.

Du même auteur

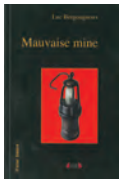
Polars historiques avec Camille Defaux à gauche



Le soldat perdu, 2011, Éd. du Roure



Casque à pointe, 2014, Éd. du Roure



Mauvaise mine, 2017, Éd. du Roure



Un écureuil sous la neige, 2022, Éd. Créer



Gévaudan, les ombres de la bête, 2018, Éd. des Monts d'Auvergne



Esplantas, un château en Gévaudan, 2019, Éd. du Roure



La Rose de Jéricho, 2023, Éd. Créer



L'abbaye de Pébrac, 2024, Éd. Créer

© Éditions CRÉER

Version papier ISBN : 9782848198132
Version numérique PDF : 9782848198149
Version numérique EPUB : 9782848198156

Luc Bergougnoux

LE RETOUR DES HIRONDELLES

Créer

PER COMMENÇAR

Longtemps le village ne fut pour moi que le théâtre d'un long cortège lugubre progressant à pas lourds sous un ciel plombé.

Il convenait de s'habiller de sombre, de s'apprêter longuement dans la perspective d'un rendez-vous que nul ne désirait. Comme le font tous les enfants, je singeais les adultes, observant leurs gestes mesurés, la contrition qui figeait les visages, tendant l'oreille aux paroles murmurées.

À l'heure dite, la famille vint s'entasser dans les voitures, épaule contre épaule dans une promiscuité réconfortante, avant de rejoindre sur l'unique route qui serpentait dans la vallée des véhicules qui convergeaient au ralenti vers une destination qui m'était inconnue. Dans l'habitacle, le silence pesant laissait à l'imagination le loisir d'anticiper les instants à venir. Je comprenais bien où nous allions, mais j'ignorais tout des rites et balançais entre crainte de l'inconnu et excitation coupable.

Il pleuvait je crois, ou peut-être pas. Peut-être simplement la pluie convient-elle mieux à ma mémoire. Arrivées à destination, les voitures tâchèrent, en un ballet chaotique, de trouver une place dans un espace inadapté à une telle invasion. Le claquement

des portières se propagea dans la vallée qui parut sortir de sa torpeur en renvoyant aux intrus l'écho de leur impudence. Dans la fraîcheur du matin, des groupes se formèrent réunissant les lointains cousins, les amis d'enfance, les visages oubliés qu'on retrouve soudain. Je demeurai circonspect devant la posture à adopter. La solennité de l'instant pouvait-elle être compatible avec de chaleureuses retrouvailles ? Tout à mes interrogations, j'emboîtai le pas des parents qui s'engagèrent dans les ruelles étroites.

La plupart des maisons semblaient abandonnées. Aux fenêtres, les toiles d'araignées formaient des voiles horizontales pareilles à des paupières closes. D'une toiture éventrée s'élevait le feuillage d'un arbre devenu l'ultime locataire des murs branlants. De la foule qui grandissait s'échappaient des conversations futiles, parfois même quelques rires incongrus. On évoquait les récoltes, les succès de chasse, le temps qui, décidément, manquait de clémence. À l'approche de l'église, en s'engageant dans la pente raide qui conduisait vers les hauteurs du village, les voix se firent plus discrètes, devenant murmures avant de s'éteindre tout à fait. Au sommet de ce qui m'apparut comme un col lointain, le clocher élancé dominait de toute sa hauteur le hameau à ses pieds.

Sur la partie gauche de la rue, quelques façades donnèrent de curieux signes de vie. Les rideaux de dentelle s'agitèrent timidement, à peine écartés par des mains sans âge. Trônant sur l'unique banc qui occupait un replat de la côte, deux silhouettes noires guettaient l'arrivée des premiers de cordée. Echappées des fichus qui leur couvraient la tête s'envolaient des mèches blanches livrées à la brise

du matin. Solidement campées sur des bâtons de fortune aussi tortueux que des pieds de glycine, elles se préparaient à tenir leur rôle dans une pièce maintes fois répétée. L'instant venu, elles salueraient gravement les visages amis, étudieraient les intrus et se détourneraient ostensiblement des ceux qui leur évoqueraient de lointaines fâcheries. Longtemps après que la foule aurait disparu, elles pourraient à loisir commenter, la journée durant, la tenue des uns, l'absence des autres, sans oublier le nombre des participants qui déterminerait la popularité du défunt.

Arrivé à leur hauteur, je devinai que mon identité devenait l'objet de leurs murmures. Je me glissai alors entre des jambes amies, loin des yeux inquisiteurs, comme à couvert d'une forêt mouvante. Afin de leur échapper tout à fait, je laissai mon esprit se distraire de la fuite d'un chat, surpris dans son sommeil, qui se faufila furtivement entre le bas des murs et les pieds des roses trémières.

Au terme de l'ascension, au pied des marches de granite qui conduisaient au porche de l'église, le bâtiment me parut plus que jamais imposant. Porté par la foule, je vécus l'entrée et ce qui allait suivre comme un rite initiatique, l'occasion unique de découvrir une part des mystères qui peuplaient le monde des adultes. La suite se révéla globalement décevante. L'endroit me parut bien trop froid et sombre pour prétendre abriter une quelconque force supérieure. Éteints par la grisaille du dehors, les vitraux ne parvenaient pas à habiller les murs qui demeuraient dans une pénombre que la lueur vacillante des bougies perturbait à peine. Plus que tout, le prêtre s'avéra loin d'être à la hauteur de mes attentes. Engoncé dans une chasuble inadaptée

à sa corpulence de gastronome, il prononçait d'une voix de fausset des mots qui me parurent tout sauf magiques. Bien que la présence du cercueil m'ait impressionné, c'est surtout le souvenir d'un trop long ennui qui me reste en mémoire.

Je ne sais plus qui était le défunt, quel était mon âge ni même si j'avais été autorisé à assister à l'inhumation dans le si joli cimetière à flanc de colline où repose désormais une partie de ma famille. Ce qui demeura longtemps ancré, c'est cette image d'un village en lambeau sous un ciel de plomb. Il fallut y revenir, découvrir que le soleil pouvait en offrir un tout autre visage, s'apercevoir que des êtres pas toujours hostiles peuplaient encore ses ruelles. Il fallut surtout me pencher sur son histoire comme on apprend à connaître l'ami qu'on vient de rencontrer. L'ultime étape nécessaire à conforter ces liens tient peut-être dans l'envie de faire de ce lieu le cadre d'un texte qui me permette d'explorer ce que j'ignore encore et qui se livre plus difficilement.

I-UN

En raccrochant le combiné en bakélite, l'adjudant Camille Defaux balançait entre des sentiments contradictoires. La satisfaction d'échapper au quotidien de la brigade se confrontait aux nécessaires démarches administratives à venir. Afin de compenser l'ébullition trop matinale qui colonisait son esprit, il prit le temps de façonner avec application une cigarette de tabac gris. Après avoir soigneusement inséré chaque brin dans le fin cylindre de papier *JOB* puis vérifié minutieusement la perfection de son œuvre, il se rendit à l'extérieur pour se camper en haut des marches du perron de la gendarmerie. Un timide soleil printanier se glissait entre les collines pour chasser les ombres de la nuit. Doucement, une marée montante d'ocre jaune vint teinter les pavés de la cour jusqu'aux pointes mal cirées de ses bottes réglementaires. Après avoir actionné la molette de son briquet à pétrole, il emplit goulûment ses poumons avant de laisser son regard se perdre dans les couleurs encore incertaines de l'horizon.

Il mesurait à peine la gravité des faits que le maire de Pébrac venait de lui exposer. Depuis l'enfance, alors qu'il passait les longs mois d'été à aider ses grands-parents aux travaux de la ferme, Camille entretenait

avec Victor Blanchet de solides liens d'amitié. Après les jeux d'enfants, c'est la boue des tranchées qu'ils avaient partagée quelques semaines durant. À présent lui revenaient les intonations angoissées de la voix de son ami qui grimpaient curieusement dans les aigus à l'heure de monter à l'assaut. C'est cette même panique qu'il avait perçue au téléphone quelques instants plus tôt, réminiscence sonore prompte à le ramener vingt ans en arrière.

L'apparition du brigadier-chef Char lui permit de s'extirper des limbes de ce passé qui s'obstinait à assombrir le présent. De caractère ordinairement enjoué, le gendarme affichait une mine renfrognée qu'expliquait probablement l'impressionnant coquard violacé qui maquillait outrageusement son œil droit. La veille au soir, la fermeture des cafés s'était avérée plus musclée qu'à l'ordinaire. Un client aviné ayant cru bon de dégrader les traits poupons du brigadier-chef résidait à présent sur la paillasse crasseuse de l'unique cachot de la gendarmerie.

– Mon adjudant…

Tête baissée, Char s'apprêtait à entrer au plus vite afin d'éviter les commentaires désobligeants de son supérieur. Bien que la situation ne manquât pas d'amuser Camille, il prit soin d'épargner le jeune homme, allant jusqu'à adopter un ton paternel pour s'enquérir d'éventuelles douleurs pugilistiques. Méfiant autant que touché par l'attention que lui portait l'adjudant, Char répondit d'une voix mal assurée :

– La nuit a été difficile, mais ça peut aller. Maintenant, j'irais bien lui caresser un peu les côtes en guise de réveille-matin !

– Si je considère l'état de son nez, il me semble que tu as déjà pris un peu d'avance, non ?

Char rougit à peine sans aller toutefois jusqu'à exprimer d'hypocrites remords.

– Il fallait bien le maîtriser. C'est qu'il était agité le bougre !

– Peu importe, tu as bien fait, il sera moins laid avec le pif de travers. Et puis il y a bien plus urgent.

Le brigadier-chef prêta l'oreille tant son supérieur était peu coutumier de ce ton alarmant. Camille souffla un épais nuage de fumée blanche avant d'écraser son mégot.

– Le maire de Pébrac m'a appelé ce matin. Le père Flaghac est mort. Selon Victor, les circonstances réclament impérativement notre présence.

– Le curé ?!

– Eh oui, ils meurent aussi.

– Monsieur Blanchet ne vous en a pas dit davantage ?

– Si, mais je préfère me rendre compte par moi-même. Je vais te confier la brigade pour la journée, à condition que tu oublies ton poivrot dans sa cellule.

Char se redressa, ragaillardi par la mission de confiance autant que disposé à renoncer à ses velléités vengeresses.

– Je rentrerai en fin de journée pour expédier la paperasse et lancer les procédures utiles. Avec l'Église dans le coup, je crains de provoquer quelques foudres pas forcément divines.

Après que Char l'eut quitté, Camille demeura un instant encore à profiter de la douceur du matin. Lorsque la cloche de Saint-Gall sonna huit heures, il se décida à quitter son perchoir pour entamer

une journée qui s'annonçait bien plus intense qu'à l'ordinaire.

Il ne lui fallut qu'un tour de manivelle pour mettre en route sa Renault Vivaquatre. Longtemps réfractaire aux machines pétaradantes, il s'y était converti quelques mois plus tôt. Ses mollets vieillissants peinaient de plus en plus à venir à bout des trop nombreuses côtes qui parsemaient le pays. Il se lassait aussi de devoir attendre la disponibilité de l'un ou de l'autre afin de le conduire où bon lui semblait. Ce monstre d'acier de presque deux tonnes cédé à vil prix par un compagnon d'armes clermontois présentait aux yeux de Camille de substantiels avantages. Outre le fait qu'il pouvait y charger à peu près n'importe quoi, son approche reconnaissable de fort loin lui assurait une route dégagée. Prudemment garés sur le bas-côté, véhicules et passants patientaient au passage de la bête, d'autant plus alertés que l'inexpérience du chauffeur n'était ignorée de personne. Derrière la fenêtre de la gendarmerie, Camille ne vit pas le visage grave de Char sur lequel se dessinait une moue dubitative. Celui qui avait longtemps fait office de chauffeur se voyait dépossédé d'une fonction de confiance qu'il jugeait plus valorisante que subalterne.

De son côté, Camille avait pris goût au pilotage. Bien que son engin ne s'avérât guère plus maniable qu'un char d'assaut, il poussait le moteur jusqu'à ses limites, faisant hurler les freins à chaque virage, frôlant dangereusement les accotements instables. La route bucolique et sinueuse qui conduisait à Pébrac devint le terrain d'un jeu périlleux qui satisfaisait le goût de l'adjudant pour les fils de rasoir. Hommes

et bêtes assistèrent sidérés à cette course folle qui réveillait les hameaux assoupis et faisait trembler les vitres aux mastics fatigués.

L'équipage parvint pourtant à bon port dans un laps de temps que Camille jugea satisfaisant. Les ruelles basses du village étant trop étroites, il abandonna son véhicule dans une entrée de champ dont il espérait pouvoir s'extraire sans encombre. Defaux n'avait jamais aimé Pébrac, y revenant toujours à contrecœur. Trop de deuils, trop d'efforts, de renoncements aussi, pour que les instants heureux n'aient l'espace suffisant pour prendre le dessus. Le site l'oppressait avec ses maisons étriquées, accolées les unes aux autres. Elles lui apparaissaient comme autant de suppliantes agenouillées aux pieds de l'abbaye qui surmontait l'ensemble de toute sa gravité austère. Ses penchants anticléricaux n'étaient sans doute pas étrangers aux sentiments qui l'animaient à l'instant d'engager ses pas dans l'ultime virage qui précédait la mairie. Ayant atteint sa destination, il s'obligea à une halte devant le monument aux morts qui faisait face à la maison commune. Devant l'obélisque frappé de la flamme des martyrs et couronné d'un buste de poilu, Camille relut la liste qu'il connaissait pourtant par cœur. Chaque nom le renvoyait à un visage, une voix, un souvenir commun de soir de fête ou de longues journées de fauche. Submergé par ce flot d'images et de sons surgis du passé, c'est une ombre immense venue se fondre à la sienne qui le contraignit à reprendre pied dans le présent.

Victor Blanchet était un géant placide. Ce corps massif qui culminait à près de deux mètres constituait un fardeau pour cet esprit soucieux de

discrétion. Depuis l'enfance, il marchait le dos voûté, la tête vainement rentrée dans les épaules, pareil à une montagne tâchant de passer inaperçue dans une plaine hostile.

– Toujours aussi étonné de ne pas y voir ton nom, Camille ?

Camille se souvint de l'inauguration du monument et des sentiments partagés avec Victor.

– Et toujours soulagé de ne pas y voir le tien, mon ami.

Ils échangèrent une longue poignée de main, laissant au silence le soin de retisser leurs liens.

– Suis-moi, dit Victor en s'engouffrant dans la mairie dont la porte sembla soudain ridiculement étroite.

Le modeste édifice concentrait l'essentiel de ses fonctions dans l'unique pièce du rez-de-chaussée que deux fenêtres ouvertes sur la vallée baignaient d'une chaude lumière. Derrière la longue table destinée à recevoir les membres du conseil municipal, les symboles républicains trônaient entre les registres qui emplissaient les bibliothèques de part et d'autre. Sous le buste en plâtre d'une Marianne sévère, le portrait officiel d'Albert Lebrun formait une sorte de contrepoint. Derrière ses fines moustaches, le président semblait réfréner un léger sourire que ne démentaient pas ses yeux pétillants de malice. Les deux drapeaux qui encadraient ce couple improbable apportaient la martialité nécessaire au tableau.

Victor retira le béret qui protégeait ses rares cheveux à présent grisonnants et le jeta sur une chaise avant d'inviter Camille à s'asseoir près de lui. Sur son long visage émacié, le temps avait accentué les

rides d'inquiétude qui barraient son front comme autant de lignes sur lesquelles auraient pu s'inscrire les drames de sa vie. Si la guerre l'avait épargné, du moins en apparence, la perte de sa femme, deux ans après son retour, demeurait une blessure à vif. Mariés en treize, ils n'avaient partagé que quelques mois de vie commune avant que Jeanne ne disparaisse d'un « chaud et froid ». Nul ne savait s'il s'agissait de la grippe espagnole ou d'une pneumonie, mais l'expression possédait le mérite de réunir toutes les possibilités. Depuis lors, remarié avec Ernestine, veuve de guerre dont il avait adopté l'unique enfant, Victor partageait son temps entre sa modeste ferme et ses fonctions d'élu reconduit de mandat en mandat tant son investissement au service de la communauté était salué par chacun. Si Camille lui connaissait bien cette gravité, elle lui parut infiniment plus prononcée à l'instant où Victor vint le fixer gravement avant de libérer les mots ressassés depuis plusieurs heures déjà.

– C'est Jean Pouget qui l'a trouvé, le cantonnier. Tu sais qu'il fait un peu tout, ici. Ce matin, à six heures, il allait récupérer ses outils dans les caves du monastère pour remonter un mur communal. Le père Flaghac gisait dans le fond, entre les tonneaux. Jean a d'abord cru à un malaise, mais en approchant sa lampe à pétrole il a vite compris que c'était bien plus grave.

– Au téléphone, tu as évoqué une « mare de sang »…

Victor soupira comme s'il reconstituait la scène.

– Oui. Quand Jean est venu me chercher, j'ai, naturellement, voulu constater les faits par moi-

même. Crois-moi, le curé est salement amoché. Je n'ai pas vu ça depuis cette fichue guerre et je m'en serais bien passé.

– Des traces de coups, de blessures particulières ?

– Ça, Camille, c'est ta partie. J'ai constaté qu'il était bien mort, je te laisse volontiers la suite.

Les deux hommes se levèrent, coiffèrent béret et képi avant de quitter la mairie pour emprunter l'étroit chemin qui grimpait vers l'église et le monastère qui la jouxtait. Ils marchèrent en silence, pesamment, évitant les regards interrogateurs qui les suivaient aux fenêtres. Parvenu au terme de l'ascension, Camille leva la tête vers le massif clocher carré qui lui parut moins hostile que d'ordinaire. Au soleil à présent bien installé, les pierres les plus claires semblaient dominer les plus sombres. Cet étrange agencement de quartz, de basalte, de granite et de grès possédait la faculté rare de refléter les humeurs du temps. Ils longèrent la fontaine où coulait une eau limpide dont l'écoulement accompagnait gaiement le chant des oiseaux indifférents aux drames humains. Ils laissèrent sur leur gauche les marches qui conduisaient au porche de l'église pour s'engouffrer sous l'arche voûtée qui marquait l'entrée de la cour du monastère. C'est à cet instant que leur parvinrent des éclats de voix dont ils ne tardèrent pas à comprendre la provenance.

DOS

Devant les portes de la vaste cave qui s'étendait depuis la façade principale du monastère, le cantonnier, casquette officielle vissée sur le crâne, bombait le torse face à la petite foule des curieux. Il ne s'agissait pour l'heure que des habitants de la cour qui occupaient les modestes logis formant jadis les communs de l'abbaye. Les hommes, pour la plupart ouvriers agricoles, vaquaient depuis l'aube aux travaux du jour au sein de leurs exploitations respectives. Restaient femmes, enfants et vieillards que la présence immobile de Jean Pouget avait attirés au dehors. Le silence obstiné dans lequel se murait le malheureux agissait comme un aimant à hypothèses et sa position devenait de minute en minute plus délicate face au désir croissant de percer le mystère.

À l'approche du duo et plus particulièrement de l'uniforme de Defaux, les conversations se firent murmures avant de s'éteindre tout à fait. Sans prêter attention aux regards inquisiteurs, Camille et Victor empruntèrent le passage que leur ouvrait le cantonnier. En un instant, ils abandonnèrent la clarté printanière pour le noir d'encre d'un gouffre insondable. La fraîcheur des lieux les saisit en même temps que la cécité. Dans un rai de lumière

s'immisçant entre les gonds de la porte, Camille devina les formes caractéristiques d'une lampe à pétrole dont il s'empressa d'allumer la mèche. Un halo orangé vint alors révéler les voûtes de pierre qui se succédaient vers un infini de ténèbres. Un instant, l'adjudant s'imagina en Jonas, prisonnier de la cage thoracique d'un animal fantastique.

Précédant Victor, il s'avança précautionneusement jusqu'à distinguer la forme du corps étendu dans la partie de la cave qui faisait office de cellier. Les habitants de l'abbaye et des bâtiments annexes y stockaient le vin de l'année dans des tonneaux aux douelles noircies par les moisissures. Sur une étagère, des cierges de tailles différentes voisinaient avec des bocaux de légumes, formant une curieuse proximité entre le spirituel et le temporel. Defaux balaya d'abord lentement la scène en déplaçant sa lampe en arc de cercle. Le père Flaghac reposait sur le côté, le visage aux trois quarts dissimulé dans la poussière du sol, sa soutane couvrant son corps à la manière d'un linceul délicatement déposé. La lumière artificielle donnait au sang une teinte brunâtre, mais aussi un éclat particulier. De larges taches s'étalaient devant le corps sans que leur abondance soit suffisante à expliquer le décès. En s'approchant, l'odeur métallique mêlée à celle des moisissures et à l'air saturé d'humidité imposa à l'enquêteur un temps d'adaptation. Lorsqu'il eut retrouvé un semblant de souffle, il découvrit le visage tuméfié du prêtre, ses mains entaillées et les lacérations qui parsemaient son habit sacerdotal. C'est à une violence extrême que le père Flaghac avait été confronté, des gestes puissants et déterminés auxquels sa frêle constitution

ne pouvait faire barrage. Si les causes exactes de la mort ne pouvaient être définies, son caractère criminel semblait établi à moins qu'une improbable fureur autodestructrice n'ait soudain saisi le malheureux curé. Hormis une cruche et quelques cierges gisant sur la terre battue, Camille ne repéra aucun objet particulier susceptible d'éveiller son attention à proximité du cadavre. Il nota cependant que la rigidité du corps, en dépit du froid ambiant, indiquait que la mort remontait certainement à plusieurs heures.

Jusque-là, Victor s'était tenu dans l'ombre et Defaux ne se remémora sa présence qu'à l'instant de rebrousser chemin. Il avait commis une erreur de débutant en laissant Blanchet le suivre jusque-là. Son ami devenait aussi suspect que n'importe lequel des habitants du village. Peut-être même davantage si l'on considérait la force physique du maire rapportée à l'état de la victime.

– Tu penses aussi que c'est criminel ? As-tu remarqué des choses qui m'auraient échappé ?

Camille adopta un ton détaché, assez diplomatique pour ne pas blesser, mais suffisamment ferme pour établir les prérogatives de chacun.

– J'ai quelques idées, oui. Cela relève désormais de l'enquête et tu comprendras que je m'impose une certaine discrétion. Pourrais-tu te charger de téléphoner au docteur Portel afin qu'il réquisitionne une ambulance et vienne au plus vite jusqu'ici ?

Victor n'insista pas, s'engageant simplement à satisfaire la requête du gendarme. Sans la relever, Defaux perçut la déception de son compagnon tout en l'estimant nécessaire à la poursuite sereine de son enquête.

À l'extérieur, Pouget menaçait à tout instant d'être piétiné par les matrones qui formaient une ligne compacte et déterminée de corsages protubérants. Il accueillit avec soulagement le retour des autorités auxquelles il confia volontiers la charge d'assouvir cette soif collective. Defaux déploya ses bras dans un geste dont l'amplitude parut embrasser l'ensemble de la foule.

– Reculez, s'il vous plaît. La douceur du ton conjuguée à la puissance du geste suffit à apaiser les tensions. Chacun obtempéra, se repliant prudemment sans renoncer pour autant.

– Finirez-vous par nous dire ce qu'il se passe là-dedans ?

Comme il faut toujours un chef à une troupe, Camille ne fut pas surpris de découvrir celle qui s'avançait dans leur direction. Plus âgée que la moyenne des manifestantes, bien plus mince aussi, Madeleine Pic s'imposait cependant par une autorité naturelle que nul ne songeait à lui contester. Defaux la connaissait depuis toujours. Servante à douze ans, placée dans une famille de paysans un peu plus aisée que les autres, elle était devenue la bonne des sœurs de Saint-Joseph qui occupaient l'aile est de l'abbaye, en même temps que celle des différents curés s'étant succédé depuis lors. De dix ans son aînée, il se souvenait de la manière dont elle chassait les enfants qui osaient s'aventurer dans les lieux dont elle estimait qu'ils relevaient de ses prérogatives. Armée d'une baguette de noisetier, elle ne retenait pas son bras face à ceux qu'elle voyait comme des nantis à l'oisiveté insupportable. Camille avait été de ceux-là, subissant les coups de Madeleine autant

que s'appliquant à lui jouer des tours revanchards. C'est elle que le gendarme fixa tout en s'adressant à l'assemblée.

– Si Jean a si bravement défendu l'entrée de la cave, c'est parce qu'il attendait mon arrivée. Ce matin, en prenant son travail, il a découvert le corps sans vie du père Flaghac.

Il se tut brièvement afin de laisser à l'onde de choc le temps d'atteindre les esprits. Certains demeuraient pétrifiés, saisis par la surprise, tandis que d'autres échangeaient leurs émotions ou se signaient en murmurant un début de prière. Seule Madeleine demeurait de marbre en faisant un pas vers le gendarme pour lui lancer froidement :

– Peut-on au moins savoir pourquoi tout ce mystère ?

Devant la suspicion, Camille savait devoir se montrer clair et sans ambiguïté afin de couper court aux spéculations.

– Je pense que ce décès est d'origine criminelle. J'entame dès à présent une enquête et j'aurai besoin que chacun d'entre vous se tienne à ma disposition.

Cette fois, même les enfants cessèrent leurs jeux et c'est un frisson qui parcourut le public. Aux prières se mêlèrent les premières larmes rapidement suivies des interrogations dont Madeleine se fit à nouveau le porte-voix.

– Ça veut dire qu'il y a un assassin parmi nous ?!

En chef de meute, son regard allait de l'un à l'autre, mesurant son influence, focalisant l'énergie collective afin de renforcer la sienne. Camille ne se départit pas de la sérénité qu'il affichait jusque-là.

– Soyez tranquilles, je prends l'affaire en main et je compte bien la résoudre au plus vite. Bien entendu, l'accès aux caves est interdit avant la levée du corps qui se fera dans la journée. De par ses fonctions, Monsieur Pouget continuera de s'assurer que cet interdit soit respecté.

Le cantonnier se leva dans un garde-à-vous assez grotesque pour susciter quelques sourires dans l'assistance.

– Je dois me rendre à la cure puisqu'il me semble que le père Flaghac logeait au-dessus. Quelqu'un en aurait-il les clés ?

Bien qu'anodine, la question visait avant tout à désamorcer la bombe Madeleine. Sachant pertinemment que la domestique était la seule susceptible d'avoir accès aux appartements du prêtre, Defaux espérait isoler la fauteuse de trouble avant qu'elle ne semât la panique dans toute la communauté.

Prise de court et grommelant, pour la forme, d'inaudibles protestations, elle fouilla dans la poche de sa blouse avant d'en extirper le sésame qu'elle tendit au gendarme d'un geste mécanique.

– Auriez-vous l'amabilité de m'accompagner, Madame Pic ?

Ne voyant d'autre issue, elle obtempéra de mauvaise grâce, signant ainsi un second succès diplomatique pour Camille. Sans commentaires et de son habituel pas empressé, elle devança le gendarme sans se préoccuper de vérifier s'il lui emboîtait le pas.

L'improbable cortège emprunta l'escalier de pierre qui longeait la haute tour ronde aux allures de donjon médiéval qui formait l'angle sud-ouest du carré parfait que dessinaient les bâtiments de

l'ancienne abbaye. Si les moines avaient été contraints de déserter le site à la suite de la Révolution, il conservait des fonctions essentiellement religieuses. Une poignée de sœurs de Saint-Joseph demeuraient dans l'aile est, assurant diverses tâches allant du catéchisme jusqu'aux soins vaguement médicaux. La partie sud abritait les fonctions plus spécifiquement sacerdotales. Le rez-de-chaussée recevait la cure ainsi qu'une vaste pièce devenue église de fortune. Le curé occupait, quant à lui, deux pièces du premier étage.

Toujours murée dans un silence qui se voulait réprobateur, Madeleine se campa face à l'épaisse porte en chêne encadrée par de vigoureux ceps de vigne. En introduisant dans la serrure l'antique clé en fer forgé, elle mit tout de même en garde son importun visiteur.

– Faudrait pas tout salir ! J'ai fait le ménage de fond en comble hier !

Camille vérifia ostensiblement ses semelles avant de s'engager dans le hall du bâtiment. Ce dernier se composait d'un couloir étroit ouvert sur l'escalier qui menait à l'étage. De part et d'autre, deux pièces aux dimensions égales se répondaient dans une apparente symétrie. Defaux connaissait bien l'endroit pour l'avoir fréquenté enfant. C'est là que ses camarades recevaient l'enseignement du catéchisme et qu'il était contraint de les accompagner, l'été, sous l'œil vigilant de sa grand-mère qui l'escortait jusqu'au perron. De cet espace aux élégantes boiseries héritées d'une époque faste pour le monastère, il gardait surtout en mémoire la haute fenêtre qui ouvrait sur l'extérieur. C'est par cette issue que son regard et ses pensées s'envolaient, par-delà les vitres et le mur du jardin, vers les berges

fraîches de la Desges dont les truites le détournaient irrésistiblement des voies du Seigneur. En apparence, peu de choses avaient changé. Les bancs s'alignaient toujours le long des cloisons et le bureau du curé se plaçait encore face à la lumière du jour, non loin de la cheminée aux jambages moulurés. Seule trahison de la mémoire, le meuble semblait soudain bien plus petit, loin de la masse vaguement menaçante derrière laquelle trônait le curé d'alors. Avant de s'intéresser aux documents qui parsemaient le sous-main de cuir patiné, Defaux estima nécessaire de mener son premier interrogatoire. Se tournant vers Madeleine demeurée en retrait dans l'embrasure de la porte, il se risqua à une première question.

– Vous m'avez dit avoir fait le ménage hier, c'est bien ça ?

Les mains enfouies au plus profond des poches de sa blouse, elle le regarda en plissant les yeux.

– C'est bien ce que j'ai dit.

Ses petits yeux noirs et ronds évoquaient, irrésistibles, ceux d'un épervier en chasse. Conjugués à la courbure de son nez trop fin, le mimétisme devenait flagrant, conduisant à réduire ses interlocuteurs au statut de mulots livrés à un destin funeste.

– À quelle heure avez-vous terminé ? Le père Flaghac était-il présent ?

Cette fois, le rapace adopta une posture plus défensive, aux aguets d'une menace soudainement perçue. Bien que suscitant la crainte de ses contemporains, Madeleine Pic alimentait également les ragots qui égayaient les journées passées autour du lavoir. Sa position de domestique imposait une proximité avec le curé qui ne manquait pas de générer quelques

fantasmes. Elle consentit à répondre sans dissimuler sa méfiance.

– Je suis partie comme tous les jours après les vêpres qui sonnent vers sept heures. Le père était à son bureau pour préparer la prochaine messe.

Camille contourna le bureau sur lequel il aperçut des feuillets épars qui consignaient des extraits d'évangiles, des ébauches de sermons et des notes plus personnelles qu'il plaça de côté. Sans relever la tête, il poursuivit son interrogatoire.

– Vous n'avez rien remarqué d'inhabituel, pas de visite sortant de l'ordinaire ?

Elle parut, cette fois, produire un effort de réflexion que Defaux interpréta comme un signe de bonne volonté.

– Non, rien. Je n'ai vu personne, mais je ne suis pas toujours derrière lui, hein ! C'est que j'ai de l'ouvrage ici.

– Je n'en doute pas, c'est immense et vous travaillez aussi chez les sœurs de Saint-Joseph, il me semble ?

– Seulement pour donner la main. Un peu de lessive, de cuisine…

– Et vous vivez au deuxième étage, c'est bien ça ?

Elle parut se renfermer à nouveau.

– Oui, depuis plus de vingt ans.

Camille n'insista pas, conscient de toucher un point sensible.

– Pourrais-je accéder à l'appartement du père ?

Sans répondre, elle se contenta d'un geste las qui invitait le gendarme à la suivre.

Le prêtre n'occupait qu'une petite chambre de l'étage que jouxtait un modeste cabinet de toilette.

Un lit clos se nichait dans le pan de mur opposé à la fenêtre. Seuls un crucifix et une gravure de saint Pierre de Chavanon, le fondateur de l'abbaye, venaient orner les papiers peints défraîchis. Là encore subsistaient quelques traces d'une aisance passée. Encadrements de portes moulurés, reliquats de stuc au plafond, cheminée individuelle, laissaient imaginer la relative aisance des moines d'antan. Un unique élément, dans cet espace dépouillé, vint éveiller l'intérêt de l'enquêteur.

– Êtes-vous venue faire le lit ce matin ?

Madeleine observa à son tour les draps parfaitement disposés.

– Non. Je l'ai fait hier. Il n'a pas dû dormir là…

Camille songea que le curé n'en avait surtout pas eu le temps. Il quitta la pièce sans commentaire et s'engagea dans l'escalier conduisant au deuxième étage. Sa guide s'affola brusquement en le voyant emprunter les premières marches.

– Il n'y a rien à voir en haut ! Et puis c'est privé !

Le gendarme se voulut apaisant, puisant dans ses réserves de patience.

– J'y suis obligé, je dois inspecter l'ensemble des lieux que fréquentait la victime au quotidien.

– Mais il ne fréquentait pas ma chambre !

Tout le poids des rumeurs et des malveillances accumulées tenait dans ces quelques mots.

– J'en suis certain et ça ne m'intéresse pas. Je ferai vite et ne toucherai à rien qui ne concerne l'affaire.

Elle demeura sur le palier, aussi vaincue que déstabilisée, impuissante en regardant le gendarme

grimper à l'assaut d'un univers qu'elle protégeait farouchement.

Pascale Blazy



Improbable reliquaire

Une nouvelle enquête de Clarisse



Créer



Pascale vit en Haute-Loire où elle est bibliothécaire. Après quelques nouvelles plébiscitées dans des concours d'écriture, elle publie un recueil de contes, un roman médiéval et des romans policiers. Clarisse, intrépide bibliothécaire, est le personnage récurrent de ces enquêtes.

http://pascaleblazy-livres.over-blog.com
pascalivres@yahoo.fr

Du même auteur

La Légende du Violon noir - Éd. Jeanne d'Arc - 2008

La Croix de Résurrection - Éd. Jeanne d'Arc - 2012

Jusqu'à la lie - Éd. du Roure - 2018 - Prix Catedraticos 2021 (Le Puy-en-Velay)



La série « *Cosy Crime* » avec Clarisse, la célèbre bibliothécaire de Manadieu !

Champagne Caviar & meilleurs vœux - 2e édition Éd. CRÉER - 2022

Disparition à Manadieu - Prix Velay 2015 - 2e édition - Éd. CRÉER - 2022

Rendez-vous manqués… - 2e édition - Éd. CRÉER - 2022

Je reviendrai à Manadieu - 1re édition - Éd. CRÉER - 2022

Le rituel du scarabée - 1re édition - Éd. CRÉER - 2023

Mortel pain d'épice - 1re édition - Éd. CRÉER - 2024

Improbable reliquaire

Une nouvelle enquête de Clarisse

À mes parents.
À mon mari.
À mes enfants et petits-enfants.

© Éditions CRÉER
Version papier ISBN : 9782848198101
Version numérique PDF : 9782848198118
Version numérique E-PUB : 9782848198125

Pascale Blazy

Improbable reliquaire

Une nouvelle enquête de Clarisse



Créer

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure.

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte.

Chanson d'automne – Paul Verlaine (*Poèmes saturniens*)

Fini l'été
Violent orage
Colchique fleuri

Mardi

Les premiers jours d'octobre avaient mis brutalement fin à l'été indien. Les températures avaient chuté après un gros orage, invitant les Manadéens à sortir les lainages. Les salons de jardin, les cactus et autres plantes fragiles avaient regagné les abris pour l'hiver.

Après quelques jours de grisaille, un soleil pâle éclairait cette matinée.

Dans les allées du jardin public, jonchées de feuilles mortes, les élèves de la classe de CE, chaudement vêtus, s'étaient éparpillés. Ils allaient, les yeux rivés au sol, cherchant les plus belles feuilles.

Jordi, toujours à l'affût d'une bêtise, s'était glissé dans la gloriette, attendant, le cœur battant, le moment de jaillir de sa cachette pour effrayer ses camarades. Comme ils tardaient, il tourna la tête et vit, posée sur le banc, une curieuse boîte. Il s'en approcha et l'ouvrit. Mû par l'adrénaline, il se rua hors de son abri en hurlant.

La maîtresse, Denise Defix, se précipita à sa rencontre, suivie par le groupe.

Le garçon se jeta dans les bras de son enseignante en pleurant. Entre deux hoquets, il répétait : « il y a un squelette ».

Denise calma l'enfant et retint les plus téméraires, prêts à s'élancer à la découverte.

Lorsqu'elle eut canalisé toutes les énergies, elle s'avança seule vers l'abri végétal et y pénétra. Elle en ressortit aussitôt, s'efforçant d'afficher un sourire.

– C'est une blague ! Halloween en avance, dit-elle rassurante. C'est un squelette en plastique !

Elle éloigna le groupe de la gloriette, les cantonnant dans une allée afin de poursuivre leur collecte, puis elle s'isola pour téléphoner à sa directrice et appeler la gendarmerie.

La directrice fut réactive, quelques minutes plus tard, une ATSEM venait chercher les enfants.

La maîtresse fit ranger ses élèves par deux.

– Vous allez retourner à l'école avec Laura, vous irez en classe, vous avez un exercice de grammaire à faire, pour lequel il faudra vous appliquer. J'ai téléphoné à la mairie pour signaler l'incident, quelqu'un va venir récupérer la boîte afin qu'elle n'effraie pas une autre personne, je vais rester ici en l'attendant. Dès mon retour, nous prendrons le temps de parler de cette découverte. Je compte sur vous pour garder votre calme.

– On va pas à la bibliothèque ? dit une voix timide au milieu du rang.

Bon sang, elle avait oublié !

– Non pas pour le moment, on s'en tient à ce que j'ai dit. Allez !

Elle appela Clarisse, la bibliothécaire, pour la prévenir.

– J'arrive ! répondit celle-ci.

Sans plus attendre, Clarisse saisit sa veste, attrapa son chapeau et se dirigea à grands pas vers sa

collègue, Camille, qui remettait de l'ordre dans les revues.

– La classe de CE ne vient pas, Denise est au jardin public, ils ont trouvé une main. Je t'expliquerai. À tout à l'heure !

Clarisse arriva avant la gendarmerie. Elle trouva l'institutrice à l'entrée de la gloriette.

– Ça va ? demanda-t-elle.

– Oui, rude découverte.

– Raconte.

– Nous étions venus chercher des feuilles pour un projet en arts plastiques et Jordi, notre Jordi, toujours prêt à la sottise, s'est faufilé dans la gloriette, sans doute pour faire une blague à ses copains ou pour que je le cherche, et il a découvert ça !

Elles pénétrèrent sous l'abri.

C'était un étui à violon, noir et usé, à la doublure beige et fatiguée. Sur le fond étaient déposés le squelette d'une main et un archet. Autour du poignet était joliment noué un ruban rose pâle.

Clarisse s'empressa d'en prendre des photographies.

– Jordi a dû être choqué, comment va-t-il ? s'enquit la bibliothécaire.

– Oui, il a eu une sacrée frousse. J'ai dédramatisé en prétextant une blague pour Halloween, mais nous allons en parler sérieusement dès mon retour en classe. Je ne sais pas trop quelle attitude adopter, la nouvelle va se répandre rapidement et mon stratagème ne tiendra pas longtemps.

L'arrivée de l'adjudant-chef André Marchand et de sa brigade l'interrompit.

– Clarisse ! Déjà là ! s'exclama le chef des gendarmes. Tu as un sixième sens ?

– Bonjour André. Non, tout simplement Denise m'a appelée pour décommander notre rendez-vous suite à sa découverte, alors…

– Tu es gentiment venue lui tenir compagnie, n'est-ce pas ? la coupa-t-il.

– Tout à fait, répondit la bibliothécaire, un rien agacée par le ton sarcastique de l'adjudant-chef.

Les gendarmes prirent possession de l'espace et expulsèrent les quelques curieux massés dans l'allée. L'un se plaça à la grille interdisant l'entrée, tandis que les deux autres matérialisaient la scène de la découverte au moyen de la rubalise.

François, employé municipal, responsable des espaces verts, fut admis dans l'enceinte du jardin. L'adjudant-chef s'entretint avec lui. Le parc serait fermé au public au moins pour la journée, le temps de permettre à la brigade scientifique, qui était attendue, d'effectuer les relevés et prélèvements nécessaires.

Marchand revint interroger l'enseignante. Avant de la libérer afin qu'elle regagne l'école, il lui signifia de passer à la gendarmerie pour faire une déposition en bonne et due forme. Il entendrait aussi le petit Jordi avec ses parents.

Une fois Denise partie, il saisit Clarisse par le bras pour la reconduire vers la sortie.

– Madame Arto, je pense que votre place…

– Arrête André, tu me fatigues, chaque fois tu me fais le coup de « madame Arto » et bla, bla, bla ! Tu sais très bien que je vais mener mon enquête alors reprenons notre collaboration qui a toujours bien fonctionné, n'est-ce pas ?

– Tu es vraiment têtue, ma chère ! J'ai du travail, on se verra plus tard. Tu sais pourtant que ce n'est pas légal de te promener sur une scène de crime, tu n'es pas assermentée, alors, fais un effort.

– OK André, mais es-tu certain que ce soit la scène du crime ? dit-elle avant de prendre la direction de la sortie. À ce soir, je passe te voir.

Elle quitta calmement le parc, le cerveau déjà en ébullition.

À la grille, René, le correspondant de la presse locale, agitait la main pour attirer l'attention de l'adjudant-chef. Maintenant qu'il était en retraite, il avait tout loisir pour être à l'affût des scoops.

– Alors adjudant-chef, qu'est-ce qu'on a ? questionna-t-il.

– Un étui à violon renfermant le squelette d'une main vient d'être découvert dans la gloriette, répondit Marchand, une enquête va s'ouvrir. Nous n'avons aucune idée de la provenance de cet objet, ni de son contenu. Nous vous informerons des avancées de l'enquête dans la mesure de nos possibilités, je vous rappelle que parfois certains détails sont tenus secrets pour le bon déroulement de nos investigations.

Il fit signe à l'équipe de la brigade scientifique qui arrivait, la fit entrer et l'accompagna jusqu'à la gloriette.

– C'est une main de femme, fut la première remarque de la légiste, pas très jeune. Coupure nette au milieu de l'avant-bras. Je pense que la main a été cuite pour en détacher les chairs. Pour le reste, André, tu liras mon rapport.

– Quand tu dis cuite…

– Oui, bouillie comme un pot-au-feu. C'est une excellente technique pour nettoyer les os et pour les conserver.

– Tu veux dire que…

– Je veux dire que ton assassin a coupé le membre et l'a plongé dans l'eau bouillante jusqu'à ce que les chairs se détachent. Je pense que cette main a été coupée depuis longtemps.

– Longtemps comment ?

– Je ne sais pas, mais pas hier si tu veux mon avis.

– Ce serait un peu comme un trophée ?

– Pourquoi pas. Au lieu de le placer dans du formol… c'est une autre façon de conserver, de collectionner.

La légiste recula et fit signe à deux hommes qu'elle avait terminé. Ils fermèrent l'étui et le firent glisser dans un sac plastique, en le maintenant à l'horizontale.

Un peu perplexe et surtout pas mal inquiet par cette idée de collectionneur, l'adjudant-chef regagna la brigade.

À la médiathèque, Clarisse se faufila sur la pointe des pieds, jusqu'à son bureau. Camille était en pleine lecture d'un album avec la classe des plus petits de la maternelle.

Sans plus attendre, la bibliothécaire se connecta à internet et fit la recherche des disparitions en Haute-Loire sur ces dernières années. Elle se cantonna aux disparitions de femmes : la main n'était pas celle d'un enfant et, à la vue de la finesse du squelette, elle ne lui semblait pas correspondre à celle d'un homme.

Elle tomba sur des articles de presse, certaines affaires étaient résolues. Elle se dit qu'André aurait certainement de meilleures informations puisqu'il avait accès aux fichiers de la gendarmerie et de la police.

Elle sortit d'un tiroir de son bureau une liasse de papier, sur laquelle elle avait noté des titres de CD, qu'elle relut attentivement. Elle devait compléter cette liste, elle passerait la commande directement en ligne auprès d'un prestataire spécialisé.

Elle fit une pause, se saisit de son téléphone et composa le numéro de son ami Armand.

– Allô c'est moi, tu déjeunes chez toi aujourd'hui ?

– Bonjour Clarisse, oui effectivement.

– Tu as assez pour moi ?

– Oui, on se débrouillera.

– Alors tu peux ajouter mon assiette. À tout à l'heure !

Elle raccrocha.

L'envie de partager sa découverte avec son ami d'enfance la titillait depuis qu'elle avait quitté le jardin public. C'était avec lui qu'elle avait l'habitude de mener ses enquêtes, il était toujours de bon conseil, même si parfois elle le trouvait un peu trop frileux. Elle n'avait pas osé le déranger à l'officine, en plein travail. Impatiente, elle suivait l'évolution de la petite aiguille sur la pendule murale de son bureau.

Camille qui avait congédié le groupe arriva, curieuse de connaître la raison du départ précipité de sa supérieure.

Elle ne se fit pas prier pour lui montrer les photographies.

– C'est stupéfiant ! se contenta de dire l'assistante-bibliothécaire.

– Je pense que c'est la main d'une femme. J'aimerais bien savoir qui. André a dû lancer des recherches concernant les disparitions.

– C'est sans doute la première chose à faire.

– À midi, je déjeune chez Armand, je t'abandonne.

– Pas de souci, répondit Camille en se dirigeant vers le réfrigérateur. D'ailleurs, c'est l'heure.

– Bon appétit ! dit Clarisse en s'approchant du portemanteau.

Elle enfila sa veste parme et vissa sur sa tête son fidèle chapeau violet. Elle était adepte de l'élégance des Années folles et depuis ses vingt ans s'habillait ainsi. Le violet était sa couleur préférée, elle déclinait ses tons dans toute sa garde-robe. Elle ne prit pas le temps de sortir ses gants de son sac.

Dans la cuisine, Armand attendait Clarisse, se doutant bien de l'objet de sa venue. Il avait préparé une salade composée sous l'œil attentif de ses chats.

Alibi, chat noir et blanc, avait été recueilli un soir d'hiver suite au décès de monsieur Bellanger[1], Coriandre et son petit Chatterton étaient venus plus tard.

Lorsque la porte s'ouvrit pour laisser entrer la bibliothécaire, ils en profitèrent pour filer dans le jardin.

– J'imagine que tu connais la nouvelle, dit Clarisse en quittant sa veste.

– Quelle nouvelle ? interrogea Armand amusé.

1 - Voir *Champagne, caviar & meilleurs vœux*, Éd. Créer.

– Allez, tu me fais marcher. Qu'en ont dit tes clients ?

– Je pense que tu en sais davantage qu'eux, puisque, si j'ai bien compris, tu étais sur place. Je te rappelle que tu n'as pas de légitimité à conduire une enquête, ne va pas encore te mettre dans des situations impossibles !

Le sourire aux lèvres, elle prit le temps de s'installer à table, elle poussa même le luxe jusqu'à se servir, détaillant les ingrédients de la salade.

– Tu as mis tout ce qui te tombait sous la main, dit-elle. Un peu éclectique, mais parfait !

Armand ne releva pas, il se contenta de se servir à son tour et de manger en silence. Du coin de l'œil, il observait son amie, se demandant à quel moment elle allait lancer la discussion. Il lut quelques signes d'agacement, elle arborait cette moue boudeuse qui signifiait son désaccord. Enfin, après quelques bouchées, elle se leva, prit son sac et sortit son téléphone.

– Regarde, dit-elle en lui tendant l'appareil où s'affichaient les photographies prises au parc.

Armand s'en saisit et les fit circuler, revenant parfois en arrière, zoomant sur certaines.

– Alors, ton avis, monsieur le passionné de médecine légale ?

– Main de femme, main droite, je pencherais pour âge mûr…

– Âge mûr ? Dans les combien ?

– Je ne sais pas, mais pas une jeune femme, c'est sûr. On dirait que les os ont été bouillis afin d'en détacher les chairs. C'est un excellent procédé de conservation.

– Tu es sûr ? C'est glauque.

– Attends, ce sont des photos ! J'extrapole. Le ruban a sans doute son importance.

– Une sorte de lien, d'attachement ?

– Oui, ça se tiendrait, un attachement, une appartenance me paraît pas mal comme interprétation. Reste à savoir quels étaient les liens entre la propriétaire de la main et son bourreau.

– Tu dis son bourreau, tu penses donc que c'est l'œuvre d'un homme ?

– Cela reste à prouver. Par contre l'étui est ancien, bien conservé, la personne qui le possédait en a pris grand soin, étui à violon. Regarde, si on agrandit cette partie de la doublure, on distingue des initiales, effacées par le temps ou volontairement ?

– Fais voir, dit-elle en passant de l'autre côté de la table. Oui, tu as raison. On peut supposer que la main est celle d'une violoniste.

– L'archet qui l'accompagne semble être de bonne qualité, sans doute en bois de pernambouc. J'ai lu un article, c'est une essence très rare, protégée, qui vient du Brésil. Maintenant, les archets sont souvent en fibre de carbone. Donc un archet ancien. La mèche en crin de cheval est plutôt neuve. Regarde le bouton de réglage, en ébène incrustée de nacre avec une bague… je dirais en or. Archet de luxe, de compétition peut-être.

Clarisse buvait ses paroles, les yeux fixés sur les photographies qu'il agrandissait pour les besoins de son introspection.

– Une violoniste… avec un tel archet, on peut penser à un instrument prestigieux.

Ils étaient silencieux, réfléchissant chacun de leur côté.

À la médiathèque, Clarisse accueillit une classe. Elle leur rappela le fonctionnement d'une bibliothèque, son organisation et le classement des documents. Avec les plus grands, elle avait pris l'habitude de consacrer la première séance de l'année scolaire à cette explication ou à une remise en mémoire pour ceux à qui elle avait déjà servi ce discours l'année précédente, ce n'était pas du luxe pour certains. Les élèves s'en allèrent ensuite choisir le livre qu'ils emporteraient et pourraient consulter jusqu'à leur prochaine venue.

Une fois la classe partie et la salle d'accueil rangée, la bibliothécaire rejoignit son assistante dans le bureau. Camille avait exploré, sur internet, des sites de musique afin de dresser une liste des nouveautés, ce qui permettrait d'étoffer la commande.

À l'arrivée de sa supérieure, elle mit l'eau à chauffer, elles boiraient un thé avant d'ouvrir au public.

Bien évidemment, la conversation dériva sur la découverte de l'étui à violon. Clarisse lui montra à nouveau les photographies et lui fit part des déductions d'Armand.

– Une violoniste disparue, près de chez nous. C'est intrigant, dit Camille.

– Oui, en effet. Je me demande bien qui a pu déposer cet étui dans notre jardin public.

– Cette histoire de violoniste disparue me fait penser à cette virtuose dont on avait beaucoup parlé, il y a deux ou trois ans je crois. C'était en Suisse ?

– Oui, maintenant que tu le dis, j'ai son nom sur le bout de la langue. Mince ! Pas le temps de chercher sur internet, c'est l'heure !

Elles terminèrent leur thé, lavèrent leur mug et se rendirent dans la salle de lecture. Camille prit la place à la banque de prêt, tandis que Clarisse allait ouvrir la porte.

Madame Brun, l'incontournable madame Brun, fit une entrée à sa mesure. Elle était les yeux et les oreilles de Manadieu avec son amie Adèle Bonnet. À toutes les deux, elles connaissaient quasiment toute la population : Paulette Brun avait fait des ménages dans un grand nombre de foyers, tandis qu'Adèle, institutrice, avait appris à lire à tous les bambins du bourg et des villages voisins.

– Bonjour Clarisse, alors raconte !

– Bonjour madame…

Elle attrapa la bibliothécaire par le bras et la conduisit dans le coin des revues.

– Alors, dis-moi qu'est-ce que c'est que cette histoire de violon au jardin ?

– Je ne sais pas vraiment de quoi il retourne, il a été trouvé un étui à violon avec le squelette d'une main dans notre jardin public ce matin.

– Oui, c'est l'école qui a donné l'alerte, mais tu y es allée. Tu as une idée ? C'est qui dans la boîte ?

– Si je le savais, l'enquête serait terminée, mais elle commence !

– Tu vas t'y pencher ? Tu sais bien que notre adjudant-chef a besoin de ton petit coup de pouce pour boucler ses enquêtes, lança-t-elle avec un vigoureux clin d'œil.

– Vous savez bien que je ne suis pas habilitée…

– Taratata ! On compte sur toi ! Adèle va arriver, tu nous tiens au courant.

Elle laissa Clarisse, un peu étourdie, pour aller s'installer à une table avec le quotidien qu'elle épluchait, consultant en priorité son horoscope.

Adèle arriva quelques minutes plus tard. Plus discrète, elle salua les bibliothécaires d'un geste de la main et s'en alla s'asseoir près de son amie. Elles chuchotèrent. Paulette, très agitée, gesticulait sur sa chaise.

À la gendarmerie, dans son bureau, l'adjudant-chef Marchand s'entretenait avec Denise Defix, encore un peu émue de sa découverte. Elle avait repris presque mot à mot sa déclaration de la matinée.

– J'ai reçu Jordi accompagné de son père, il n'a pas l'air très choqué.

– Détrompez-vous, je pense qu'il fera bien quelques cauchemars et qu'il ne remettra pas les pieds au jardin sans appréhension.

– Ce n'est pas l'impression qu'il m'a donnée.

– À la récréation, il a fanfaronné devant ses camarades. Il a joué les héros, mais au fond de lui… Il aime qu'on le remarque. Il est très intelligent, mais il cherche toujours à se mettre en avant, c'est dommage.

– Il m'a demandé à qui appartenait la main et si nous allions faire une enquête.

– Cela ne m'étonne pas. Ma pirouette « blague pour Halloween » n'a pas tenu longtemps. Nous avons pris le temps de parler en classe et Jordi a affirmé que cette main était une vraie, qu'elle ne ressemblait pas du tout à celles en plastique que l'on trouve dans les magasins pour Halloween. Il en a tout naturellement conclu que c'était la main d'un mort. J'ai abrégé le débat en disant qu'une enquête serait menée et qu'il

fallait attendre les résultats. J'avoue ne pas être à l'aise avec cette histoire, cela me questionne vraiment, je ne sais pas quelle attitude adopter. Fichue découverte !

– Je pense que vous avez bien fait de mettre en avant l'enquête. Je vous remercie pour votre déposition. Bien entendu si vous vous souvenez d'un détail supplémentaire, contactez-nous.

– Oui, bien sûr.

Clarisse avait trouvé la journée bien longue. Dès la fermeture de la médiathèque, elle avait pris la direction de la gendarmerie.

À cette heure, André devait avoir regagné son logement de fonction.

Elle poussa donc la porte de l'immeuble voisin de la brigade et gravit les marches deux à deux. Reprenant son souffle, elle sonna.

– Ah Clarisse ! Je t'attendais, dit l'adjudant-chef en ouvrant la porte.

– Alors, raconte ! s'exclama-t-elle en pénétrant dans le salon.

Elle jeta sa veste et son chapeau sur l'accoudoir du fauteuil avant de s'asseoir et de poser son sac près d'elle.

– Bonsoir, puis-je t'offrir quelque chose à boire ?

– Oui, volontiers. Ce que tu veux.

André Marchand se rendit à la cuisine et revint bientôt avec un plateau chargé de deux verres à pied.

– Il me reste un fond de vin blanc, cela ira ? J'ai mis quelques olives. Sers-toi.

– Merci. Alors ?

– À ta santé, Clarisse !

Comme à son habitude, Marchand prenait son temps. C'était devenu une sorte de jeu entre eux, cette complicité-compétition l'amusait beaucoup, l'agaçait aussi parfois, surtout lorsque Clarisse lui cachait des informations.

– Alors, cette main ?

– On attend les conclusions de la légiste, c'est la main d'une femme. Elle pense qu'on l'a fait bouillir pour la nettoyer et la conserver.

– Dégoûtant ! s'exclama-t-elle, elle féliciterait Armand pour sa perspicacité. Vous avez lancé des recherches sur les personnes disparues ces dernières années ?

– Bien entendu, mais nous n'avons pas grand-chose. Une femme aurait correspondu au profil, mais elle a refait surface au bout de quelques mois. Elle avait quitté le domicile conjugal pour suivre un amant et, s'étant aperçue de son erreur, était revenue.

– En Haute-Loire ? Vous avez ratissé plus large ?

– On commence par la région Auvergne.

Clarisse fit la moue et se concentra sur son verre.

– Tiens, prends une olive, dit André en lui tendant la coupelle.

– Merci. Qu'est-ce que vous allez faire ?

– Bonne question.

– Les autres personnes disparues sont des adolescentes et des enfants.

– Zut ! S'il n'y a rien en région, vous allez élargir encore ?

– Oui sur toute la France, dit-il en se retenant de souffler, un peu agacé par l'empressement de Clarisse.

– Penses-tu que la musique soit une piste ?

– Sans doute, sinon pourquoi placer cette main dans un étui à violon ? En plus avec un archet.

Elle fut tentée de lui parler de l'interprétation d'Armand, mais elle décida de la garder pour elle, on verrait plus tard. Elle sourit.

– Et ce ruban ? Un symbole ?

– Je vois que tu as bien observé. Aurais-tu pris des photos avant mon arrivée ?

– On ne peut rien te cacher, mon cher !

– Alors, donne-moi ta version.

– Je pense à une violoniste.

– Tout porte à le croire, en effet. Une violoniste disparue près de chez nous… je ne vois pas. Tiens, au fait, sais-tu qu'il y a une enseignante qui a été portée disparue il y a deux ou trois ans, mais elle a refait surface et démissionné de son poste ?

– Une enseignante ? Tu m'intrigues. Comment s'appelle-t-elle ?

– Attends je cherche…

André prit son téléphone et consulta la liste des disparitions qu'il avait reçue dans la journée.

– Voilà, j'y suis. Clémence Martin.

– Quoi ? Clémence Martin, mais elle a été en poste ici !

– Attends, ne t'emballe pas, elle a peut-être un homonyme, et puis je te dis qu'elle a refait surface et qu'elle a démissionné de l'Éducation nationale. C'est l'inspection académique qui a communiqué la lettre aux services de police.

Clarisse restait silencieuse.

– Clarisse ? Que se passe-t-il ?

– Rien, rien…

– Ne commence pas à inventer une histoire.

– Je n'invente pas une histoire, mais…

– Mais. Stop ! Je te dis que Clémence Martin a changé de travail et qu'elle coule sans doute des jours heureux dans un coin de Haute-Loire ou ailleurs.

– On sait où elle habite ?

– Qu'est-ce que cela peut faire ?

– Est-ce que tu sais où elle est domiciliée ?

– Non, le rapport de police ne le précise pas.

– Tout de même, j'aimerais savoir. Elle était très sympathique, j'avais eu beaucoup de plaisir à travailler avec elle. Mais, j'y pense, elle jouait du violon !

– Clarisse, calme-toi !

– Oui, tu as raison, je m'emballe. Si la police a clos le dossier, c'est que tout va bien. Bon, je vais rentrer. Tu me donneras des nouvelles de notre main.

Une fois au *Vieux Logis*, Clarisse avait troqué sa robe contre une tenue de détente d'un violet soutenu. Comme elle n'avait pas faim, elle s'installa dans son canapé en compagnie de ses chats. Miss, la chatte rousse, s'empressa de se blottir contre sa maîtresse, tandis que Chopin, chat tigré à poils longs, plus indépendant, se contentait de l'observer en s'étirant sur le tapis.

Elle réfléchit un instant, puis se saisissant de son téléphone mobile, elle se mit à écrire un SMS à Denise Defix.

– *Bonsoir. Comment vas-tu après cette découverte ?*

Elle attendit l'œil rivé sur l'écran. Comme la réponse tardait, elle surfa sur internet, puis finit par se préparer une tartine de fromage. Elle commençait

à éplucher une pomme, quand le signal d'un message retentit, ce qui la fit se précipiter sur son appareil.

– Bonsoir. C'est dur. Je suis un peu déstabilisée, pas facile de dialoguer avec les enfants.

– Oui je comprends. Comment va Jordi ?

– Tu le connais, il joue les héros devant les copains, mais je pense qu'il a été choqué.

– J'imagine oui. Ses parents vont gérer.

– Oui, ils sont très à l'écoute de leur fils, cela devrait bien se passer. De mon côté, je ne vais pas reprendre le débat. Nous en avons parlé et je leur ai dit qu'il allait y avoir une enquête. Jordi a tout à fait compris que le squelette n'était pas en plastique. Bref, nous allons poursuivre nos activités. Je vais les emmener dans la campagne pour compléter notre collection de feuilles mortes. Nous allons les coller pour réaliser des arbres. Je m'appuie sur les différentes interprétations de Piet Mondrian, il y en a de magnifiques.

– Oui, je connais, ils sont vraiment très beaux, je suis curieuse de voir ce que vous allez faire.

– Tu passeras ou je te ferai des photos.

– À propos des photos, en fouillant dans mes archives, j'en ai trouvé de Clémence avec ses élèves, nous avions fait de chouettes projets ensemble, sais-tu ce qu'elle devient, elle était partie au Puy je crois ?

– Oui, je vois qui tu veux dire, nous nous sommes croisées, c'est moi qui l'ai remplacée. Je ne la connaissais pas, elle doit toujours être au Puy, elle avait demandé un poste là-bas depuis longtemps, elle était très contente d'avoir enfin une mutation. Cela fait maintenant cinq ans que je suis ici.

– Ah déjà ! Passe une bonne soirée. À bientôt.

– *Merci. Toi aussi.*

Clarisse était pensive. Il fallait qu'elle trouve le moyen de savoir où était Clémence.

Anne Comtour
Préface de Marie-Jo Bonnet



Lavinia

Créer

À Jarig Plantinga

Remerciements

Une fois de plus, merci à toutes celles et ceux qui me soutiennent dans l'écriture et m'ont supportée dans cette nouvelle parturition. Dans le plus grand désordre :
Valérie Marty, éditrice infatigable, Maryvonne Mazoyer, correctrice indéfectible, Donata Barella qui me fait aimer Rome, Élise Fontenaille qui déménage… et bien entendu Jarig Plantinga.

En couverture reproduction du tableau *Mars et Vénus*, vers 1595, Lavinia Fontana, huile sur toile 140 x 116 cm. Fondation Casa de Alba Palacio Liria Madrid.

© Éditions Créer
version papier ISBN : 9782848198224
version numérique PDF : 9782848198231
version numérique E-PUB : 9782848198248

Anne Comtour

Lavinia



Éd. Créer

Préface

Avec son intuition de poète, Anne Comtour a choisi de nous présenter une artiste italienne encore peu connue en France, en tout cas bien moins qu'Artemisia Gentileschi, mais qui est appelée à le devenir grâce à plusieurs découvertes survenues ces derniers temps.

D'abord, deux grandes expositions organisées en Europe. La première en 2024 à Dublin, à la National Gallery of Ireland, uniquement consacrée à cette artiste bolognaise du XVI^{e} siècle sous le titre *Lavinia Fontana : Trailblazer, Rule Breaker*, « Pionnière et briseuse de conventions ». La seconde est une exposition itinérante qui, sous le titre *Women artistes and their companions*, s'est déroulée au Bucerius Kunstforum de Hambourg en 2023 puis au Kunstmuseum de Bâle en 2024.

On remarquera que les musées français se tiennent en dehors du mouvement. Mais la découverte toute récente d'un tableau de Lavinia Fontana dans les réserves de la Chartreuse de Douai, va certainement rebattre les cartes. N'est-ce pas le signe qu'un nouveau regard se met en place sur les femmes artistes susceptible à leur redonner des œuvres autrefois attribuées à des hommes.

C'est ce qui s'est passé à Douai grâce à un programme d'étude et de restauration des peintures italiennes conservées dans les réserves. Philippe Costamagna, spécialiste du maniérisme italien, a reconnu la main de Lavinia sur un tableau légué au musée au milieu du XIX^{e} siècle et inventorié sous le nom du peintre flamand Pieter Pourbus.

Ce renouveau d'intérêt pour l'œuvre de Lavinia Fontana n'en est qu'à ses débuts. Jusqu'à présent, il n'existait pas de biographie en langue française, et les deux catalogues des expositions sont en anglais.

La très belle œuvre choisie par Anne Comtour pour la couverture montre bien ce renouveau du regard sur une artiste qui a ouvert de nombreuses portes. Notamment, celle de la contestation des rôles sexuels avec cette *Vénus et Mars* datée de 1595. Elle peint Vénus de dos dans une scène qui illustre habituellement les amours des dieux, et ici l'adultère. Mais surtout on voit Mars qui « met la main aux fesses » de Vénus, pour parler trivialement, signe d'une absence de consentement de Vénus accentué par son regard plus que surpris.

Que cette *Vénus et Mars* soit l'œuvre d'une femme ajoute à l'étonnante transgression que s'est permise l'artiste. Car dans la vie, Lavinia est mariée. Elle aime son mari, semble-t-il, leurs onze enfants le prouvent, mais peut-être aussi un autre tableau exposé au musée

des Beaux-Arts de Rouen sous le titre Vénus et l'Amour (Cupidon). Dans cette œuvre de 1592, c'est l'amour seul qui est exalté, thème peu fréquent chez les femmes. Si l'on retrouve les éléments du registre néoplatonicien de la beauté parfaite, le modelé antique du drap mouillé et la virtualité picturale de Lavinia, un autre élément ajoute à la sensualité de cette Vénus, le bras tendu de l'archer Cupidon et la flèche qui suit son regard : c'est sur l'arc lui-même, celui qui décoche la flèche du désir qu'elle a signé : *Lavinia Fontana sp(onsa) di Zappi faciebat 1592*. Fontana, sponsa, épouse de, car la flèche est dirigée vers la Dame.

Lavinia Fontana a bénéficié de deux atouts décisifs : elle est née dans une famille de peintres, et elle a grandi à Bologne, grand centre intellectuel et artistique italien où les femmes allaient à l'université. Cela explique peut-être qu'elle soit la première femme à mener une carrière artistique digne de ce nom tout en ayant mis au monde onze enfants. Elle pratiqua tous les genres et fut reçue à la cour du roi d'Espagne comme auprès du pape Clément VIII, et fut la portraitiste renommée de la noblesse bolognaise tout en gardant sa singularité de peintre.

Même dans les tableaux de commande elle introduit un élément original, comme dans le petit tableau conservé au musée des Beaux-Arts de Cherbourg sous le titre *L'adoration des mages*. La composition et les coloris fastueux lui donnent une ampleur remarquable, comme l'a noté Maria Teresa Cantaro qui l'a rapprochée de celle réalisée par son père, Prospero Fontana pour un couvent de Bologne. Elles sont toutes deux construites de manière semblable à partir du décentrement de la scène évangélique sur le côté latéral. Mais la comparaison s'arrête là, car Lavinia inscrit son œuvre dans une contrainte compositionnelle qui lui donne plus de profondeur et de force. Le foyer est l'élément catalyseur des lignes. De la tête de la madone partent deux diagonales qui impriment

à l'ensemble un jeu de composition dynamique en zigzag, interrompu par les lignes verticales. La scène baigne dans une atmosphère laïque, un climat de cour (les habits) avec des traits exotiques, cette arrivée des rois mages étant l'occasion d'une fête mondaine, au chromatisme «liquide», légèrement maniériste qui en ferait une description naturaliste. Mais le travail sur la lumière transcende ce climat aristocratique. La scène est éclairée par une double lumière. La lumière naturelle du soleil levant qui s'accorde bien avec l'arrivée des rois mages, et la lumière mystique, celle qui émane de l'enfant Jésus et commande le jeu des ombres du premier plan. Enfin, on est frappé de voir le roi mage qui tient son présent en demi-lune au-dessus de la tête du Sauveur, revêtir un aspect si féminin. Est-ce la touche spécifique de la femme artiste ?

On ne s'étonnera pas que Lavinia Fontana ait peint elle aussi une *Judith et Holopherne* (musée de Cracovie) à l'orée du XVII^{e} siècle. En pleine Contre-Réforme, elle ne pouvait ignorer le personnage de Judith, héroïne par excellence du fait qu'elle commet une faute morale (tuer Holopherne) pour sauver son peuple de la tyrannie. Si nous avons tous en mémoire l'extraordinaire *Judith et Holopherne*, d'Artemisia Gentileschi, qui est une scène de meurtre, il est intéressant de noter que chez Lavinia, la scène se situe après le meurtre. Elle tient la tête du général Holopherne qui est située en bas du tableau, presque dans l'ombre. Toute la lumière est sur Judith, l'héroïne, qui vient d'accomplir un meurtre libérateur. Artemisia peindra sa Judith douze ans plus tard et l'on peut dire que ce personnage biblique marque l'entrée des femmes artistes dans l'univers symbolique de l'Image, avec cette caractéristique pour Lavinia d'avoir peint sous les traits de Judith son autoportrait.

Marie-Jo Bonnet

Puoi cercare: a Bologna nessuna strada ha il nome di una donna!

Tu peux chercher : à Bologne, pas une seule rue ne porte le nom d'une femme !

Donata Barella, Bracciano, octobre 2024

Les femmes ne peignent pas de nus

— Peindre une femme nue ! Mais, Lavinia, c'est une folie !

— Pas une femme, une déesse : Minerve.

— Sur la toile, où est la différence ? Une déesse incarnée, c'est une femme !

— J'aurais dû peindre un homme ? Mars privé de cuirasse ? Apollon cherchant son pagne ?

— Lavinia, les femmes ne peignent pas de corps dénudés, c'est interdit !

— Ah oui ? Et les hommes, leur avons-nous donné l'autorisation de nous peindre nues ?

— En avez-vous jamais discuté avec votre père ? L'auriez-vous fait de son vivant ? Lavinia, vous êtes aussi reconnue que lui maintenant. Prospero Fontana, peintre à la cour du pape ! Et vous-même portraitiste de Paul V. Vous risquez d'être chassée, Lavinia ! Comment voulez-vous que le pape garde auprès de lui une peintre qui montre des femmes nues ?

Lavinia sourit, puis pose la main sur l'épaule de sa nouvelle amie :

— Cecilia… Sais-tu qui m'a commandité ce tableau[1] ? Le neveu du pape, lui-même : le cardinal Scipion Caffarelli-Borghèse[2] !

***

Discuté ce sujet avec mon père, qui savait tout, qui m'a tout appris ? Pas durant ma formation.

Nous étions bien trop occupés à peindre des Saintes et des Madones, ensemble ou séparément. J'avais un faible pour les Saintes, je les trouvais plus belles que les Saints. Il y a plus à regarder sur une femme que sur un homme.

Mon père ne faisait aucune différence entre ses apprentis et moi, sauf son affection qu'il me donnait sans réserve. J'étais sûre qu'il me traitait comme leur égale. S'ils ont peint des nus et moi pas, c'est que nul ne m'en a commandité, pas plus qu'à mon père. Il a peut-être évité de m'en proposer, trouvant qu'il me permettait assez de transgressions et qu'un jour cela me, ou nous, poserait des problèmes.

Nous restions dans nos rôles d'artistes post-tridentins : à la production conforme aux principes du concile de Trente. J'étais renommée pour mon habileté de peintre, pour ma vertu, pour ma piété paraît-il. Je ne m'en plaignais pas, cela simplifiait les rapports sociaux.

---

1 - *Minerve s'habillant*, 1613, huile sur toile, 258 x 190, Galerie Borghese, Rome.
2 - *Scipion Caffarelli Borghese, 1577-1633. Neveu du pape Paul V. Mécène, fondateur de la Villa Borghese, devenue la Galerie Borghese.*

Mes premiers nus sur commande je les ai exécutés au moins dix ans avant la mort de mon père. Il n'a pas proposé de les signer à ma place.

— Tu es la première pittrice[1] à peindre des nus, remarqua-t-il.

— Il est temps, répondis-je. Je vais sur mes quarante ans !

Je crois qu'il était fier de moi.

1 - Femme-peintre. En un seul mot en Italien, depuis toujours.

Mon enfance

Je suis née à Bologne en 1552. Quel jour ? Nul ne sait : mon père se trouvait à Rome, appelé par le pape Jules III pour la décoration de sa villa Giulia, à peine achevée.

Le 24 août il revient en toute hâte et se précipite, enfin me précipite sur les fonts baptismaux de San Pietro entre deux parrains. Nobles et généreux, afin de m'épauler dans l'avenir[1]. Pressé lui aussi, ou impressionné par leur presse et leur prestance, le sacristain oublie de noter ma date de naissance. Et même le nom de ma mère !

Mes parents formaient un couple uni. Sans jamais surprendre entre eux de gestes amoureux, je sentais qu'ils s'aimaient, qu'ils nous aimaient, Flaminio, Emilia et moi.

N'en déplaise au sacristain, ma mère portait un nom célèbre : Antonia de Bonardis, fille des imprimeurs les plus réputés de la ville[2]. Donc j'ai grandi parmi les livres. Belle

1 - Agostino Hercolani et Andrea Bonfiglioli.
2 - Grâce à sa dot, Prospero a pu acheter une maison sur l'élégante via Galliera et lui adjoindre un atelier.

compagnie pour une petite fille et pour sa sœur : nous partagions nos découvertes, nous lisions à deux voix. En italien, en toscan, en latin. Bien sûr les thèses universitaires nous échappaient encore, mais les noms des philosophes, historiens, naturalistes… nous sont vite devenus familiers. Plus tard, certains m'ont commandé leur portrait.

La bibliothèque bien fournie de mes parents renfermait le livre de Giorgio Vasari *Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes*[1]. Mon père y figurait. Une seule femme se trouvait dans ces pages[2]. L'idée d'en avoir un jour les honneurs me tentait.

Emilia, comme moi, aimait aussi la musique : très tôt elle a appris la flûte, et moi l'épinette. Le dessin faisait partie de notre éducation. Ma sœur s'y sentait maladroite, moi plus habile : j'aimais tracer les contours des monuments, je m'appliquais à reproduire des objets, des visages. Parfois je m'aventurais dans l'atelier de mon père.

Il trônait comme un dieu parmi des toiles, des cadres et des panneaux de bois qui me paraissaient immenses. L'air sentait la colle et la térébenthine.

De grands savants, des philosophes venaient poser, ou s'entretenir avec lui de politique, religion, philosophie, de l'évolution des lettres et des arts. Mon père les peignait entourés d'objets relatifs à leur fonction : globe terrestre,

1 - 1511-1574. Peintre, philosophe, architecte… *Le vite de'più eccelenti architetti, pittori et scultori italiani, da Cimabue infino a'tempi nostri.* Vasari publie des mises à jour jusqu'à sa mort. Première véritable *Histoire de l'Art.* Première traduction française : intégrale : 1839-1842. 10 volumes.

2 - Properzia de'Rossi. Voir plus loin.

vieux manuscrits, compas, statuettes… Il possédait une riche collection d'objets anciens.

Des garçons en blouses tachées pilaient, mélangeaient des poudres, des terres colorées[1]. Parmi eux, Agostino Carracci, Lodovico son cousin, et bientôt son jeune frère, Annibale. Mon père collaborait aussi volontiers avec Georgio Vasari, Lorenzo Sabatini, puis avec ce Flamand, Denys Calvaert : mon aîné de onze ans, que je trouvais si beau… Parti pour l'Italie il s'était fixé à Bologne afin d'étudier à l'atelier Fontana. Je n'en faisais pas encore partie : il n'était pas question pour ma sœur ou moi d'un quelconque métier.

1 - Pour plus de détails sur la compositions des peintures, lire *Sofonisba,* p 12-13. Anne Comtour, Éditions Créer, septembre 2022.

Bologne en ce temps-là…

Bologne flâne sur ses ponts, se mire dans ses canaux qui rendraient jaloux Vénitiens sûrement et peut-être même Hollandais. Depuis le Moyen Age l'eau dérivée de plusieurs rivières alimente des machines hydrauliques aux secrets bien gardés. Grâce à elles la ville est devenue prospère et son renom dépasse les frontières. Moulins à grain, scieries, forges, tréfileries, laveries, tanneries… et surtout tissages.

Nos lainages et nos soieries sont fort prisés. Avec le portrait d'une noble dame ou d'un beau seigneur, je participe à la gloire du modèle, de sa maison, à ma propre renommée ainsi qu'à l'embonpoint du pécule familial, Dieu merci. Mais je fais aussi la promotion de nos tisserands, orfèvres, et couturiers. La mode nous vient de l'Espagne, qui nous domine par sa puissance économique, mais nos tailleurs savent la dégager des lourdeurs castillanes. Ici, comme en France, nous avons la grâce ! La légèreté ! Quant aux joailliers, comme ils savent asservir le métal ! Tailler, sertir les pierres de couleur… Ils créent même des bijoux pour chiens : les roquets sont à la mode, maintenant ! L'amateur peut choisir entre nos *can*i *bolognesi,* délicieuses

boules de longs poils blancs, les épagneuls et autres poméraniens métissés de chinois. Je n'en voudrais pas chez moi mais leurs colliers, boucles d'oreilles… peuvent rehausser le teint de leur maîtresse, ponctuer le tableau, et bientôt je me plairai à reproduire méticuleusement ces détails.

Pas étonnant que les *maîtres de forges* soient rétifs à l'autorité traditionnelle des nobles.

Car Bologne, deuxième cité des États Pontificaux[1], est gouvernée conjointement par le légat du pape et par un sénat issu d'au moins cinquante familles nobles : autant de mécènes, parfois rivaux. Pour les artistes, c'est un avantage de notre ville sur Florence ou Mantoue, dominées respectivement par les Médicis et les Gonzague. À ces vieilles familles d'aristocrates s'ajoutent banquiers, marchands aux jeunes fortunes, facilement collectionneurs de tableaux et objets d'art.

Dans une ville riche, l'on s'habille, décore, et l'on s'instruit : *Bologna la Dotta,* Bologne la Docte, possède la plus ancienne université d'Europe, elle devance de peu la Sorbonne. Elle professe en priorité le droit, sa consœur parisienne la théologie. Est-elle ouverte aux femmes ? Bettisia Gozzadini[2] est devenue la première professeure européenne de droit et de philosophie. Elle a obtenu son doctorat avec la note maximum[3]. Mais elle avait cru bon de se travestir en mâle tout au long de ses études.

Plus tard, Novella d'Andrea[4] prend au pied levé la chaire de son père malade : Giovanni d'Andrea, juriste

1 - La première est Rome, comme on le sait.
2 - 1209-1261.
3 - Le 3 juin 1236.
4 - 1312-1346 ?

en droit canon. Obstacle : sa beauté ! Elle doit enseigner derrière un rideau (transparent ? Sûrement !) afin de ne pas *troubler* les étudiants. C'est du moins ce que raconte Christine de Pisan, cette poétesse franco-italienne[1].

Novella épouse un juriste émérite. Sa sœur également, elle-même enseignante à l'université de Padoue.

Bologne se proclame aussi avec orgueil la ville de Properzia de Rossi[2]. Quel personnage ! Quel mérite elle a eu de s'imposer comme sculptrice dans cet univers masculin. Elle s'est fait remarquer en sculptant des noyaux de pêche[3]. Puis elle taille dans le marbre un bas-relief audacieux : *Joseph et la Femme de Putiphar. S*elon certains, ce serait une allusion à sa vie intime d'épouse adultère, compromise avec un jeune amant. N'empêche, cette scène biblique orne la cathédrale San Petronino.

Lorsque le pape Clément VII vient à Bologne sacrer Charles-Quint *roi des Romains,* il invite Properzia de Rossi comme sculptrice à sa cour. Hélas, elle meurt. En pleine gloire[4]. Elle a quarante ans.

---

1 - In *La Cité des Dames,* 2e partie, 1405. Christine de Pisan est considérée comme la première femme de Lettres française ayant vécu de sa plume. Venise 1364-Poissy (monastère) 1430.

2 - 1490-1530.

3 - Ce n'est pas une plaisanterie ! Lisez Vasari. Elle taillait camées (en relief) et intailles (en creux).

4 - Alors ? Une rue, une place qui porte un nom de femme, à Bologne, c'est pour quand ?

Pittrice !

Une peintre en cache une autre… ou l'inspire

J'avais dix-huit ans quand Emilia est morte, peu après son mariage. Ma sœur, ma compagne. Nous avions déjà connu le deuil avec Flaminio. Peu à peu mon père s'est senti vieilli, fatigué, incapable de continuer à produire au même rythme fresques, tableaux, retables. D'où érosion du train de vie familial.

Il s'est alors tourné vers moi comme héritière… de son talent et de ses soucis pécuniaires.

Devenir peintre professionnelle, cela m'a paru naturel. Comme à lui. Ma mère était à la fois inquiète et fière.

Avec mon père et les apprentis, j'ai perfectionné ma manière. Et nous nous sommes immergés dans la décoration de *Corpus Domini.*

Cent ans plus tôt, des franciscains avaient fondé ce monastère et confié sa direction, avec beaucoup d'insistance, à Catherine de'Vigri.

Étrange femme, cette Catherine[1].

Dame d'honneur de Marguerite de Ferrare, elle avait étudié lettres, philosophie, musique, peinture à la cour ducale, ainsi que l'art de monter à cheval. Une éducation princière ! Elle adorait la danse, les bals, et bientôt *les beaux partis* se manifestèrent à ses parents.

Marguerite de Ferrare épouse Roberto Malatesta, prince de Rimini et la presse de la suivre.

Catherine refuse. Elle préfère, oh surprise, mener une vie de prière et d'œuvres charitables.

Ses parents, consternés mais bons chrétiens, pleurent et tempêtent, puis se soumettent à cette volonté probablement divine.

Catherine rejoint une communauté de béguines augustiniennes, qui se transforme en monastère de Clarisses. En 1432 elle y prononce ses vœux perpétuels. Cent-vingt ans avant ma naissance.

Dans sa cellule, elle dessine, peint des tableaux, des miniatures infiniment délicates et inspirées. Elle a des visions, des extases. Elle compose des cantiques, des poèmes, puis des traités de vie religieuse et de théologie. Contemplative, elle saura aussi s'affirmer dans l'action en tant qu'abbesse.

Une vague de miracles a eu lieu après sa mort. Son corps ne se décompose pas, une eau parfumée s'en dégage, au point que les sœurs doivent régulièrement renouveler son linge, ainsi que tailler ses ongles et couper ses cheveux.

1 - Fêtée le 9 mars. Béatifiée en 1520, canonisée en 1712.

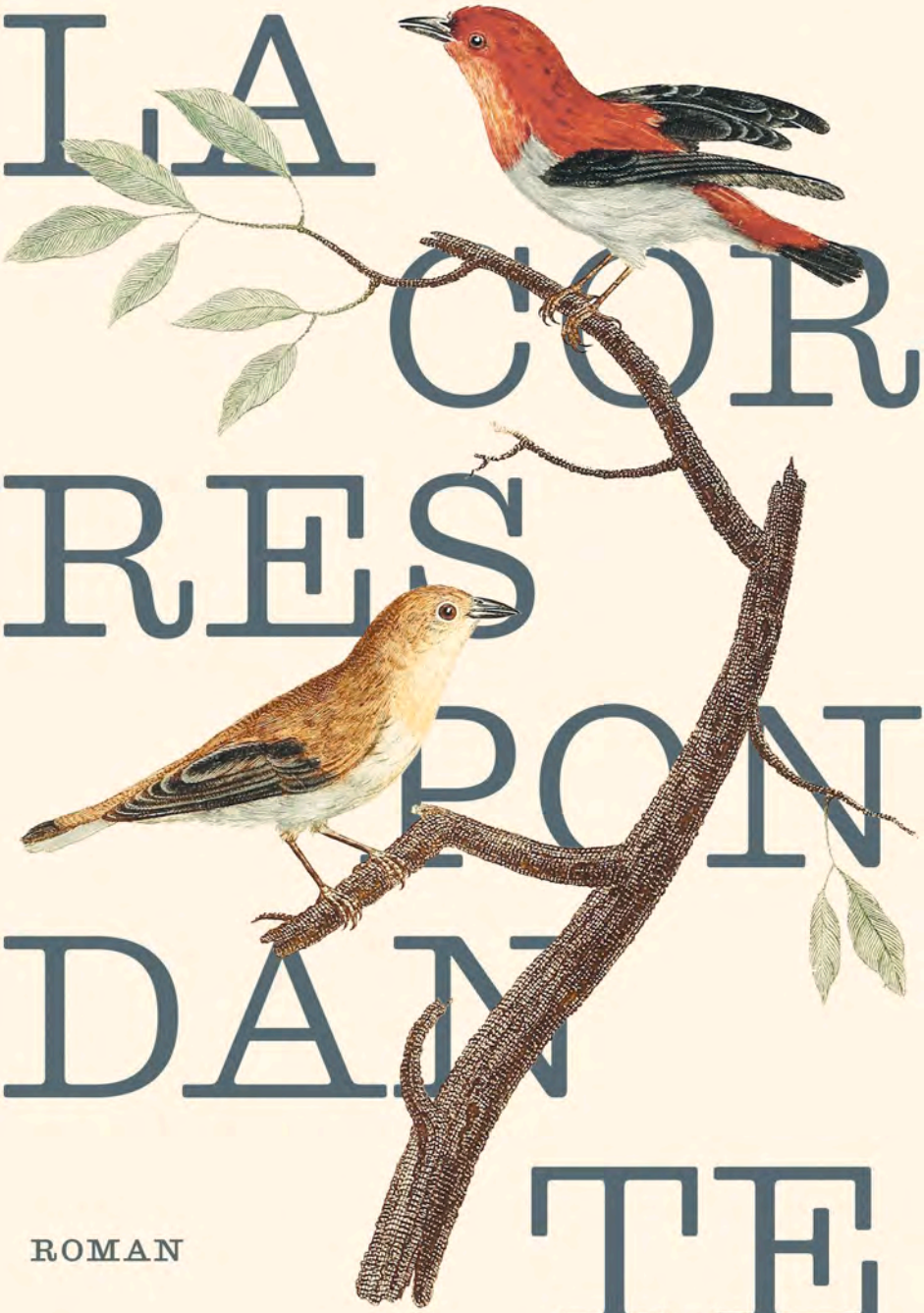
Croyances populaires ? Illusions collectives, suscitées par une personnalité hors du commun ?

Catherine exerce sur moi une attraction certaine. Pourquoi ? Sa vie échappe à la banalité et c'est ce que je souhaite pour la mienne. Comme elle, je dessine, je peins. A-t-elle renoncé au mariage, s'est-elle cloîtrée dans un couvent afin de pouvoir libérer son talent ? Ce n'était pas forcément un bon calcul ! Heureusement ses sœurs étaient fières d'avoir parmi elles une artiste et sa réputation s'est même répandue chez les bourgeois.

Le silence, la solitude. La patience et la liberté d'écouter des voix intérieures, d'apprendre et affiner des savoir-faire, sans les contraintes d'une vie de famille et de société. Je l'imagine entre les murs blancs de sa cellule, entourée de livres, pinceaux, couleurs. Je vois de mes yeux intérieurs ses longues heures de méditation, religieuses ou pas. Ses exaltations. Ses découragements peut-être. Cloîtrés ou non, les artistes sont des voyants : leurs regards vont au-delà des réalités immédiates. Je possède ce regard, j'en suis sûre. Et je veux m'affirmer comme artiste. Mariage ou monastère… existe-t-il un autre choix ? Aurais-je la chance d'opter pour la bonne voie, sans le faire exprès ? Je crois surtout que rien ne m'empêchera de développer mes dons. Dieu, ou la vie, sont ennemis du gâchis.

VIRGINIA EVANS

LA CORRESPONDANTE



ROMAN

COLLECTION QUAI VOLTAIRE

LA CORRESPONDANTE

Virginia Evans

LA CORRESPONDANTE

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Leïla Colombier



Titre original : *The Correspondent*.
Crown, an imprint of the Crown Publishing Group, a division of Penguin Random House LLC.

© Virginia Evans, 2025.
© Éditions La Table Ronde, 2026, pour la traduction française.
26, RUE DE CONDÉ, PARIS 6e.

La citation (p. 11 et 306) de Joan Didion est extraite de *The White Album*, © Grasset & Fasquelle, traduction de Pierre Demarty, 2022.

editionslatableronde.fr

NOTE DE L'ÉDITEUR

Nous avons fait le choix de conserver les adresses postales dans la langue originale et leur graphie, souvent abrégée :

Ave. : avenue
AZ : Arizona
Bookstore : librairie
CA : Californie
Conn. ou CT : Connecticut
Dr. : drive (allée)
Hall : résidence universitaire
MD : Maryland
Ms. : Misses (« Madame », pour une femme non mariée)
NJ : New Jersey
NW : Northwest (nord-ouest)
Pa. : Pennsylvanie
Pl. : place
Rd. : Road (route)
St. : Street (rue)
TN : Tennessee
TX : Texas
UCLA : University of California, Los Angeles

Les titres des ouvrages sont en français lorsqu'une édition française existe (liste en fin d'ouvrage).

À Mark, avec amour

« Ce que j'ai accompli pour moi-même est d'ordre personnel, mais ce n'est pas exactement la paix. (…) La plupart d'entre nous ont vécu de manière moins théâtrale, mais demeurent les survivants d'une époque singulière et repliée sur soi. »

Joan Didion, « Au lendemain des années soixante », *The White Album.*

Avant-propos

Le lundi, autour de dix heures ou dix heures et demie, Sybil Van Antwerp peut enfin emporter la tasse de thé noir irlandais teinté de lait jusqu'à son bureau. Le lit est fait, la vaisselle mise à égoutter sur un torchon à côté de l'évier, les plantes arrosées, les étagères époussetées. Elle ajuste la position de la chaise, puis regarde quelques instants par la fenêtre, vers son jardin et le fleuve en contrebas, vers les quelques voiles triangulaires blanches qu'on aperçoit au loin, le ciel qui se reflète dans l'étendue d'eau, les villas carrées d'Annapolis sur la rive opposée. Avec satisfaction, elle repositionne le bloc de papier à lettres et la raisonnable pile, constamment renouvelée, des prochains livres qu'elle lira. Elle arrange les stylos dans le pot à crayons. Compte ses timbres. Vérifie le paquet de lettres qu'elle a reçues mais auxquelles elle n'a pas encore répondu ; la liste de celles qu'elle a l'intention d'écrire ; le tas de pages retournées dans le tiroir, une lettre qu'elle écrit depuis des années et qu'elle n'a encore jamais envoyée. Sybil est mère et grand-mère, divorcée, retraitée d'une brillante carrière dans le droit, toutes choses bien présentes autour d'elle, mais c'est cette correspondance…

Même chose le mercredi.

Le vendredi.

Et le samedi.

Le lundi, autour de dix heures ou dix heures et demie, Sybil Van Antwerp s'assoit à son bureau. La correspondance constitue sa façon de vivre.

Felix Stone
7 rue du Papillon
84220 Gordes
FRANCE

2 juin 2012

Felix, mon cher frère,

Merci pour la carte d'anniversaire, le stylo-plume et le livre, commencé dès que je l'ai reçu (jeudi) et terminé aujourd'hui. Tu avais raison : c'est surprenant et électrisant, inventif, tout ce que j'aime. Soixante-treize ans ou soixante-douze, ça ne change pas grand-chose si tu veux mon avis, arthrite, constipation, troubles du sommeil, ah et j'ai décidé d'arrêter de me teindre les cheveux. Je me fiche un peu de mon anniversaire, tu le sais, mais ça me fait toujours plaisir que tu y penses. Trudy et Millie sont venues, bien sûr, pour partager des petits-fours et jouer aux cartes. Les enfants ont tous les deux pensé à moi – Bruce m'a fait livrer une tarte aux fraises directement d'une pâtisserie (même s'il vient le week-end prochain nettoyer la gouttière) et elle était immangeable, je l'ai jetée. Ça a dû lui coûter une fortune. Fiona m'a appelée de Londres. Elle m'a dit qu'elle ne reviendrait pas avant Noël parce qu'elle court à droite à gauche pour le travail ; et voilà qu'elle a remporté un appel d'offres à Sydney, nom d'un chien, et restera un mois en Australie. Elle me jure que ça ne dérange pas Walt qu'elle soit si souvent en déplacement, mais entre nous, je ne vois pas comment leur mariage pourrait tenir. Il est sans doute trop tard pour qu'elle ait des enfants. (Non qu'ils essayent. Du moins, elle ne m'en a pas parlé. Je me fais rabrouer chaque fois que j'aborde le sujet.) Theodore Lübeck, qui vit plus loin dans ma rue, m'a apporté un

bouquet de roses de son jardin, comme il le fait chaque année ; c'est adorable de sa part, bien que ce soit un hérétique de ces terres sans loi d'Amérique de l'Ouest.

Comment va la France ? Et Stewart ? Qu'écris-tu en ce moment ? Merci de m'inviter, tu ne manques jamais de me le proposer. J'ai adoré The Château, c'est vrai, mais j'ai beau être curieuse de voir où tu vis, c'est non, je ne viendrai pas. De la même façon qu'on se délecte d'un après-midi d'été en intérieur climatisé et que, mettant le pied dehors, on est assailli par une chaleur moite et accablante, j'ai dans l'idée qu'une carte postale de France avec ses champs de lavande et ses tournesols est bien plus séduisante que ne l'est la France en réalité. Voyager est devenu un tel parcours du combattant de nos jours, les contrôles de sécurité, les réglementations sur les dimensions des valises et toutes les crèmes et la solution pour lentilles qu'il faut transférer dans des petits flacons. Franchement, ça ne me dit rien, et je t'avais prévenu que je ne viendrais pas quand tu as changé de continent.

En fouillant dans des cartons, j'ai retrouvé cette photo (ci-jointe) prise le jour où on t'a amené de chez les Sœurs. Avec ton petit pantalon, et pas un cheveu sur la tête ! Te voilà revenu à ton point de départ. Maman est splendide, je n'ai vu aucune autre photo d'elle dans ce tailleur vert, mais je m'en souviens parfaitement. Je me souviens de ce moment comme si c'était hier. Il y avait eu une grosse tempête, pas de pluie mais un vent impressionnant, et un arbre était tombé dans la cour, il y avait des branches et des brindilles partout, et je me souviens aussi que Mrs. Curry, la voisine, avait préparé un pot-au-feu et une tarte au chocolat pour le dîner, et que j'avais attendu tout l'après-midi de voir arriver la voiture avec toi dedans. Mitsy n'avait pas pu venir faire le ménage ce matin-là, à cause des fils électriques qui coupaient le pont de Canton après la tempête, alors j'avais fait la poussière, les lits, ouvert les rideaux. Qui a pu prendre

la photo, à ton avis ? Heloise, la sœur de Maman, était venue me garder, mais je la vois mal prendre des photos. C'est notre portrait de famille, j'imagine. Il est pour toi, j'ai une photo du jour où on m'a amenée.

Mes amitiés à Stewart, bien sûr,

Ta sœur qui t'aime,

Sybil

Post-scriptum : Au fait, j'ai eu un petit accident hier soir. Trois fois rien, je vais bien, mais la Cadillac est chez le garagiste. Un désagrément plus qu'autre chose, je t'assure.

2 juin 2012

Cher Mr. Lübeck,

Merci pour les délicieuses roses que vous avez déposées sur le perron le jour de mon anniversaire, le 29 mai. J'ai bien eu également votre message vocal ce matin. Je suis rentrée chez moi en taxi hier soir après un léger accident de voiture, mais tout est sous contrôle.

Cordialement,
Sybil Van Antwerp

Ms. Ann Patchett
c/o Parnassus Books
3900 Hillsboro Pike
#14
Nashville, TN 37215

2 juin 2012

Chère Ann,

Je vous écris afin de vous féliciter pour votre dernier roman, Anatomie de la stupeur, que mon frère m'a offert pour mon anniversaire. Je l'ai terminé ce matin. Nous sommes aujourd'hui samedi, et je l'avais commencé jeudi, ce qui parle pour soi, même si vous ne pouvez pas le savoir puisque je suis une inconnue pour vous, enfin pas tout à fait, nous nous étions écrit par le passé, au moment où j'avais lu Bel canto, votre premier best-seller, au tout début de ce millénaire, et où vous m'aviez répondu en me complimentant sur ma calligraphie et en m'invitant à vous appeler par votre prénom. Vous vous souvenez peut-être, ou peut-être pas, selon la quantité de courrier que vous recevez et lisez quotidiennement, que j'avais beaucoup aimé Bel canto, mais je trouve ce nouveau roman encore meilleur. (Par souci de clarté, je dois préciser que je vous avais écrit après avoir lu le précédent, Dans la course, mais que ma lettre était restée sans réponse, ce qui n'est pas un problème, inutile de vous tracasser.)

Il me faut en général quatre jours pour lire un roman de longueur moyenne, mais j'ai dévoré Anatomie de la stupeur, quel fabuleux décor que l'Amazonie, et ces femmes intelligentes, d'une formidable complexité, que sont le Dr Singh et le Dr Swenson. Comment avez-vous développé tant de connaissances sur ces sujets

– l'Amazonie, la science ? Y êtes-vous allée ? J'ai commencé à vouloir jauger la proportion de réalité et de fiction quand il a été question de l'écorce d'arbre. Ce passage où le serpent géant sort de l'eau pour se jeter sur le bateau et enrouler son corps musculeux autour de l'enfant, Easter, sous le regard horrifié des Américains – j'ai trouvé le silence de la scène hautement cinématographique. J'ai cessé de respirer pendant, je ne sais pas, cinq pages, peut-être plus. Sans oublier bien sûr le Dr Swenson, enceinte à son âge (mon âge ! Elle a soixante-treize ans, comme moi). Quelle affaire. Quand, vers la fin, ils extraient le bébé de son ventre, j'en avais des sueurs froides, et en même temps c'était merveilleux de lire l'histoire d'une femme de sa génération, si complexe, effrontée, avec son intelligence, sa dignité, mais aussi ses erreurs, et de découvrir une couche de sa personnalité après l'autre. Je ne suis pas scientifique, j'ai fait carrière dans le droit, mais j'ai retrouvé en elle certains reflets de moi-même. Les questions morales impossibles qui poussent le lecteur à faire son procès. La sidération qui nous prend, à ce moment de la vie – une sorte d'étonnement mêlé de confusion, qui se rapproche de l'inquiétude, de la peur sûrement. Comment en est-on arrivé là ? Comment est-ce possible ? Ma belle-sœur Rosalie et moi échangeons des livres et je suis certaine qu'elle aimera celui-là, cela tombe très bien.

Si vous passez un jour par Annapolis, gardez à l'esprit que je serais ravie de vous héberger. J'habite une petite maison, nichée dans un charmant quartier ancien, où les demeures sont espacées et les arbres immenses. Elle fait face au fleuve d'un côté, et l'étage consiste en une grande chambre d'amis, avec sa propre salle de bains ainsi qu'une lucarne donnant sur le Severn – de là, on peut voir les bateaux et les villas de l'autre côté, et juste sous la fenêtre, mon jardin, que j'entretiens soigneusement. Je vis seule, et ne monte l'escalier que pour faire

le ménage après avoir reçu de la visite, vous y seriez parfaitement tranquille et, je crois, à votre aise. Je ne suis pas écrivain, mais si je l'étais je trouverais que l'endroit se prête bien à l'écriture d'un livre, alors encore une fois, vous êtes la bienvenue si vous venez par ici. Ce n'est qu'à un jet de pierre de Washington DC.

En attendant votre prochain livre ou votre visite, recevez ma sincère considération.

Sybil Van Antwerp

Suite 2 juin 2012, pages précédentes NON ENVOYÉES

J'ai démoli l'auto. Je revenais d'une présentation à la bibliothèque, il faisait nuit, et j'ai foncé dans un muret de béton. Il y a peu de chances de réparer l'engin, d'après le garagiste. Je vais bien physiquement, mais ça m'a affreusement secouée. Affreusement. L'accident lui-même – le bruit, l'image de la Cadillac en miettes – mais aussi parce que ce qui s'est passé c'est que… ce qui s'est passé. Je ne suis pas sûre. Enfin

Ce qui s'est passé, je crois, c'est que je sortais du parking de la bibliothèque, avec la lumière dans le dos et avançant vers l'obscurité, tu vois, enfin – difficile à dire précisément. Je conduisais comme j'en ai l'habitude, lentement mais sûrement, et puis il est arrivé quelque chose. Je ne me souviens pas dans le détail, mais je crois que d'un seul coup, je ne voyais plus rien. Je ne voyais plus rien ! Est-ce possible ? Ce laps de temps a-t-il duré une fraction de seconde ou plusieurs minutes ? C'est comme si ma vie était un film interrompu par un écran noir, tu comprends, seulement je n'en suis pas certaine, voilà ce qui m'inquiète. Je ne suis pas certaine que ma vue ait été à l'origine de ce gouffre noir. Ce n'est pas comme si j'avais fermé les yeux ; plutôt comme si le moment avait disparu de ma mémoire, jusqu'à celui où je fonçais dans le mur. Et ce n'est pas la première fois que ça m'arrive, cette sensation d'effacement. Voilà ce qui me fait peur. Comment une telle chose peut-elle se produire ? J'imagine que je vais devoir m'y faire, Poulain – à ne plus voir. J'imagine qu'il s'agissait de ça. Je savais, sur le principe, que j'allais devenir aveugle, mais ça restait une éventualité. Là, il semble que ce soit en train d'arriver, que c'en soit la première manifestation, et je n'avais pas imaginé que ce serait comme ça. Si confus.

L'auto a été remorquée, un taxi m'a ramenée chez

moi, et je suis restée assise là toute la nuit, redoutant l'obscurité. Redoutant d'éteindre la lumière.

Je fais des cauchemars. Je t'en avais peut-être parlé. Dans ces cauchemars, je vois toujours, mais je sais au fond que je suis aveugle. Alors je regarde les bateaux à voile par la fenêtre, mais soit ils sont flous, soit on dirait la nuit – même si je suis certaine qu'il fait jour. Ou bien je suis dans le jardin mais je ne reconnais pas les fleurs – Qu'est-ce que c'est que ça? je me dis. Ou je regarde le texte d'un roman mais les lettres et les mots n'ont aucun sens. Le pire de ces rêves, c'est celui qui revient tout le temps, où je suis assise à mon bureau pour écrire, il y a le bloc de papier à lettres, mes stylos, les enveloppes, et ma main est comme la patte d'un chat, elle les effleure mais n'arrive pas à les attraper. Ou alors j'attrape le stylo et il se tord comme une nouille entre mes doigts. Je le presse contre le papier et il ramollit, ou se désintègre. Il y a bien une version du rêve où je parviens à déposer de l'encre sur la page, mais ça n'a aucun sens – je n'arrive pas à écrire un seul mot, ce ne sont que des gribouillages. La peur de la cécité telle que mon inconscient se la figure. On aurait pu croire que je ferais des rêves de simple trou noir, ce qui serait sûrement plus proche de ce qui m'attend, cela dit si je rêvais de trou noir je suppose que… je ne rêverais pas du tout. Je serais seulement endormie, mais à ce stade de ma vie, je ne crois pas pouvoir dormir sans rêver, l'esprit est bien trop saturé pour cela. Bien trop hanté.

Le Dr Jameson, mon ophtalmologue, dit qu'étant donné mon état de santé général, une fois le processus entamé cela peut prendre un à dix ans avant d'être complètement terminé, et qu'à mesure que cela s'aggrave, la vue peut en quelque sorte aller et venir. Je vais devoir prendre rendez-vous. Je vais le faire aujourd'hui. Je n'ai rien dit à personne en dehors de Rosalie et du petit Harry, le garçon dont je t'ai déjà parlé avec qui

je corresponds une fois par mois, le fils du juge James Landy, mon ancien collaborateur. Ah, et je l'ai dit aussi à Joan Didion, l'écrivain. Je n'en ai pas parlé à Bruce ni à Fiona.

À : grandmaalicelivingston@yahoo.com
DE : sybilvanantwerp@aol.com
DATE : 2 juin 2012 13:00
OBJET : À propos de la réunion du club jardinage le 4 juin

Chère Alice,

Je suis au regret de ne pouvoir assister à la réunion du club jardinage ce lundi 4 juin et suis navrée de rater la présentation sur le pH des sols et ses conséquences sur la croissance des hortensias, mais j'ai un rendez-vous que je ne peux pas déplacer.
Je vous retrouverai en juillet.
En outre, si un vote devait avoir lieu à la réunion de lundi (4 juin) pour savoir si nous devons quitter la salle de catéchisme pour le sous-sol de l'église afin d'accueillir un plus grand nombre de participants, je vote un « NON » des plus fervents. Les membres du club sont déjà si nombreux que c'en est malcommode. Nous nous entendons à peine pendant le quart d'heure de discussion. Qui plus est, le sous-sol est humide, probablement infesté de moisissure, et le comité de l'église tarde à juger prioritaires les rénovations nécessaires à l'utilisation de cet espace.

Je t'embrasse,
Sybil Van Antwerp

À : sybilvanantwerp@aol.com
DE : Fiona.VanAntwerpBeau@cgemarchitects.com
DATE : 25 juin 2012 03:31
OBJET : Bonjour de Sydney

Maman, j'ai eu Bruce au téléphone hier soir, qui m'a dit que tu avais embouti la Cadillac. Pourquoi tu ne me l'as pas dit l'autre jour par texto ? Il m'a raconté que tu étais rentrée dans une sorte de barrière (??) mais que tu vas bien (??) Tu ne l'avais pas vue, ou c'est que tu pensais à autre chose ? Ça ne te ressemble pas… Bruce dit que tu n'as rien et que tu n'as pas besoin de voir un médecin, mais avec Walt on préférerait que tu te fasses examiner. Je n'essaye pas de te commander, c'est juste que je m'inquiète.

Je sais que Bruce t'a proposé de te rapprocher de chez lui. Tu y as réfléchi ? Ça te permettrait de voir Bruce, Marie et les enfants plus souvent, et il m'a dit qu'il serait ravi que tu sois là. J'ai fait quelques recherches et j'ai trouvé un charmant petit village senior à moins de deux kilomètres de chez lui, qui s'appelle Happy Hills (tu peux cliquer sur le lien). Ils proposent des cottages indépendants (avec patio) ou des appartements (sans patio), et les modalités restent à voir, mais ta maison se vendrait cher, même si elle mérite un rafraîchissement – ce genre de parcelle en bordure de fleuve est très demandée. N'hésite pas à me dire si tu veux que je passe quelques coups de fil pour me renseigner. C'est peut-être à méditer.

Je rentre à Londres le 1er juillet. Appelons-nous à ce moment-là. J'ai un emploi du temps serré ici, et le décalage horaire n'arrange rien. À vite,

Fiona

Ms. Van Antwerp
17 Farney Rd.
Arnold, MD
21012

1er juillet 2012

Chère Ms. Van Antwerp,

Merci d'avoir joint à votre dernière lettre le Livre d'énigmes. Je l'adore, et j'ai trouvé toutes les solutions, sauf pour trois des codes à percer. Comment ça va ? Avez-vous acheté une nouvelle voiture pour remplacer celle que vous avez abîmée ? Je vais assez bien. Voici ce qui s'est passé en juin :

1. Mes parents m'ont (ENFIN) offert un chiot, après des années à les supplier. C'est une golden retriever et je l'ai appelée Thor, comme mon dieu grec préféré, le dieu de la guerre.
2. Nous allons partir en safari au Botswana pour Thanksgiving parce que ma sœur Susannah travaille pour les Cors de la paix là-bas.
3. Mon projet pour le concours de sciences a obtenu le deuxième prix. Merci de m'avoir aidé à rédiger le texte. Le jury a dit que mes recherches étaient irréprochables, mais une fille plus petite que moi (elle n'est qu'en sixième !) a construit une baleine robotisée qui peut nager dans l'eau. Maman a dit que ses parents l'avaient forcément aidée, parce que son père est ingénieur, et que mes parents à moi ne m'ayant pas aidé, je pouvais être aussi fier que si j'avais été premier – c'est débile puisque je n'ai pas gagné, mais en même temps je suis un peu d'accord avec elle.

4. Ma psychiatre, le Dr Laura, a dû déménager en Alaska parce que son mari travaille pour une compagnie pétrolière, ce qui est écœurant comme je lui ai dit, et qu'il a été délocalisé. J'ai un nouveau psychologue, le Dr Oliver, et je le déteste. Il a mauvaise haleine et des flocons sur le dessus de la tête, et aussi une énorme croûte dégoûtante, et chaque fois qu'il se penche sur son carnet pour écrire quelque chose je ne vois que ça et j'ai envie de vomir. Je m'empêche très fort de lui dire quoi que ce soit, et Maman dit qu'à chaque séance, si j'arrive à le garder pour moi, j'aurai droit à une barre chocolatée qu'on ira acheter au 7-Eleven. J'ai tenu pendant le premier rendez-vous, sans problème, et j'ai eu un Twix. Le Dr Laura me faisait me sentir moins bizarre que je le suis, mais le Dr Oliver me fait me sentir plus bizarre que je le suis (je crois).

J'ai hâte de ressevoir votre lettre le 15 juillet. J'aimerais aussi aller dans votre librairie d'occasion pour voir s'ils ont d'autres vieux livres de science-fiction comme celui que vous m'avez envoyé pour Noël, à savoir H.G. Wells.

Amitiés,
Harry Landy

Post-scriptum : Je garderai vos pierres. Moi aussi, j'aime bien utiliser ce code pour parler des secrets. Je suis un excellent gardien de pierres. Je n'ai pas dit à mon père, ni à personne, que vous deveniez aveugle. Pourquoi c'est un secret?

Post-scriptum 2 : Vous croyez que le président Obama sera élu pour un deuxième mandat?

Sybil Van Antwerp
17 Farney Rd.
Arnold, MD 21012
USA

18 juillet 2012

Syb,

La France est sublime ! Il ne manque que toi. Stewart se prélasse toute la journée en maillot de bain à lire des magazines et cuisine le soir. Je travaille un peu à un feuilleton pour le Times et je fais du vélo tous les jours (à un rythme raisonnable, ne va pas croire que je fais des efforts), et je vais à pied jusqu'aux magasins tous les après-midi chercher du pain et du fromage. J'ai reminci, malgré la nourriture et le vin.

Le gris t'ira bien (avec un peu de chance ce sera argenté), mais attends avant de les couper ; trop de changements d'un coup. Tu devrais les garder à longueur d'épaules.

Je te conseille d'éviter ce genre de remarques à ta fille à propos de son mariage, les choses sont déjà assez tendues – et rentrer à six heures tous les soirs n'a pas empêché ton propre mariage d'être un vrai bourbier. Les temps ont changé, beaucoup de femmes font des enfants à la quarantaine.

La photo est magnifique. Merci. Je l'ai encadrée et accrochée dans le salon, tous mes amis l'ont adorée. Ils n'arrivent pas à croire, avec mon accent, que je sois irlandais. Quand j'y réfléchis, tu sais, c'est tout de même une drôle d'histoire, deux orphelins comme nous qui deviennent finalement des Stone et vivent dans une maison avec du personnel. Une vraie success story. Tu as l'air mature pour neuf ans, et grave comme toujours. Coupe

au carré bien nette, mocassins et pullover, on croirait une poupée, mais ce regard que tu as ! Ça me tue. Tes petits yeux méfiants, et l'expression de ta bouche. J'ai l'impression de me souvenir exactement comment tu étais enfant, alors que ce n'est pas possible. Je ne connais que les photos.

Je monte à Paris la semaine prochaine
voir quelques spectacles,
Xxxx,

Felix

Au fait – ça va, la voiture ?

Rosalie Van Antwerp
33 Orange Lane
Goshen, CT 06756

10 août 2012

Chère Rosalie,

Je n'ai pas de nouvelles. J'attends ta réponse à ma dernière lettre, mais je ne peux pas attendre éternellement. Je sais que tu mènes une vie plus mouvementée que ma paisible existence, alors je prends sur moi pour t'écrire à nouveau. Paul a-t-il reçu son nouveau fauteuil roulant? Lars tient-il le coup?

Tu ne devineras jamais la dernière à laquelle j'ai eu droit de la part de mon ingrate progéniture. Tu te souviens que je t'ai dit avoir eu un petit accident de voiture. Bien. Tout est rentré dans l'ordre, et il me fallait une auto plus moderne, je suis donc propriétaire d'une Coccinelle Volkswagen dernier cri (on croirait une créature du futur, d'un joli rouge), toujours est-il qu'un mois après l'accident je reçois un mail de ma fille. Il se trouve qu'elle n'est pas à Londres mais à Sydney, en Australie, si bien que le message arrive dans ma messagerie à quatre heures du matin, et le pire, c'est que DEPUIS L'AUTRE CÔTÉ DU GLOBE elle a entendu dire par son frère que j'avais eu un pépin, et elle a un tas de conseils à me donner, au premier rang desquels celui de vendre ma maison (qu'elle juge vieillotte, à rafraîchir) et de m'installer dans une maison de retraite. Elle a quelques conseils pour ma sécurité financière (voilà PRÉCISÉMENT pourquoi je n'ai jamais dit aux enfants combien de dollars je possède exactement). De toute évidence, ils en ont parlé dans mon dos. Ça me rappelle une affaire dont on avait entendu parler avec Guy, ça remonte à au moins… oh,

au moins la fin des années 80 – d'une femme à peine plus vieille que moi qui avait POURSUIVI ses enfants parce qu'ils avaient vendu sa maison sans son accord pour la placer dans un endroit qui relevait plus de la prison ou de l'asile de fous que de la résidence pour personnes âgées. Des rats dans les cabinets, ce genre de choses. Cette femme a vécu un enfer. J'ai encore son visage en mémoire. Elizabeth Franklin, elle s'appelait, une toute petite chose qui se tenait à la barre et brandissait son sac à main rongé par les rats pendant la nuit. Abominable. Pas une seconde je n'ai imaginé que ça puisse être moi, mes propres enfants. Tu veux savoir ce que j'ai répondu : rien. Elle est rentrée de Sydney et m'a appelée ce matin – j'ai vu son appel et je l'ai laissé atterrir sur le répondeur. Cette enfant ne manque pas de culot, je peux lui accorder ça. Elle aurait le cran de couler le Titanic. Tu imagines ? Elle n'a strictement aucun lien avec ma vie, elle pourrait aussi bien vivre sur une autre planète, elle me voit une fois par an tout au plus, et elle estime que le moment est venu pour moi de m'installer dans une toute nouvelle maison de retraite à Falls Church ! Eh bien c'est hors de question.

Sans transition. J'ai écrit à Ann Patchett après avoir fini Anatomie de la stupeur, et hier matin sa réponse m'attendait dans la boîte aux lettres ! Une adorable carte postale avec un chien. Je suis toujours heureuse d'avoir un petit mot en retour. Je lis La Porte des larmes d'Abraham Verghese (j'ai dû vérifier l'orthographe, pour celui-là). C'est très long. Que lis-tu ?

Je t'embrasse,
Sybil

Monsieur le juge James Landy
98 Dumbarton St. NW
Washington, DC 20007

3 septembre 2012 (Labor Day)

Cher James,

Commençons par le plus important. Comment va Harry ? Il m'a semblé affreusement mélancolique dans sa dernière lettre. C'est une bonne chose d'avoir enfin pris un chien, mais je crois qu'il faudrait aussi lui trouver un autre psychologue que ce Dr Oliver. Il a l'air parfaitement effrayant. Êtes-vous certain qu'il n'est pas pédophile ? Et d'ailleurs, puisque nous sommes dans le vif du sujet, je ne crois vraiment pas, vous le savez, que Harry ait besoin d'un thérapeute. Gardez pour votre génération cette manie de disséquer une intelligence remarquable pour en faire un problème.

Ensuite, je suis sûre que vous l'avez appris, mais au cas où ce ne serait pas le cas, et au cas où comme tous ces parjures vous n'auriez pas été capable de conserver un abonnement à la presse (ÉCRITE, éditée correctement et pas barbouillée de publicités clignotantes) et l'auriez vu seulement sur internet, je vous joins la nécrologie. (Guy est mort ce week-end.) L'article est assez plat, sans caractère, on sent bien qu'il s'efforce de coller à un langage neutre qui ne risque pas de soulever une quelconque polémique, mais c'est une jolie photo, avec le palais de justice en arrière-plan. Je crois que c'est celle qui était parue dans les journaux quand il avait pris sa retraite. Il a l'air très distingué. Rendez-vous compte, il me faisait l'effet d'un vieux croulant à l'époque, HA, et voilà que j'ai presque atteint l'âge qu'il avait.

J'étais allée le voir, il y a quoi, plusieurs mois main-

tenant. Je voyage peu, vous savez. Je me rends à droite à gauche, mais je n'entreprends pas de longs trajets. L'an dernier, Bruce m'a donné un système GPS pour l'auto, et la chose me parle. Vous en avez un aussi ? C'est très astucieux. On rentre une adresse, on fixe l'appareil sur le pare-brise grâce à une ventouse, et la carte se déplace en même temps que la voiture et une voix dit en anglais « Tournez à gauche ici, tournez à droite dans cinquante mètres », ce n'est donc pas faute de savoir m'en servir, mais je ne le fais pas. Allez savoir pourquoi, mais passons, tout ça pour dire que j'étais allée le voir. (Guy, j'entends. Ces dernières années, il ne bougeait plus de sa maison dans notre baie.) J'ai dû prendre le Bay Bridge. Croyez-moi, je déteste conduire sur le Bay Bridge. J'ai toujours détesté ça. Six kilomètres, tellement haut perchés que ça donne la nausée, j'étais cramponnée au volant. Ça faisait bien rire mes fils, quand on y allait pour la journée, que je sois incapable de parler d'un bout à l'autre du pont. Bref, j'ai passé environ une heure avec lui jusqu'à ce qu'il soit trop fatigué, et je ne vous cache pas qu'il n'avait déjà plus toute sa tête. C'est affreux, de décliner mentalement comme ça. Guy n'oubliait jamais aucun dossier, pas un seul, jusqu'aux AVC en cascade et la crise cardiaque l'an dernier. Quand on pense à toutes ces années, à tous nos dossiers, à notre mémoire commune. Pour être franche, je n'y allais pas de gaieté de cœur, ça me donnait un drôle de frisson, intérieurement. Quand je suis arrivée il s'est mis à me conter fleurette comme si j'étais une sorte de prostituée, même si le jour a fini par se faire dans son esprit. Il a mentionné le palais de justice, c'est comme ça que j'ai su qu'il avait retrouvé le chemin jusque là-bas. J'y allais surtout pour Liz. Je ne lui ai pas parlé depuis, mais il paraissait évident que Guy n'allait pas tenir encore longtemps. Mon Dieu, j'espère que je ne vivrai pas jusqu'à quatre-vingt-treize ans. Quel cauchemar.

Il y avait une double page sur lui dans le Sun d'hier, et vous n'allez pas me croire, mais c'est sur MOI qu'Alex Toole a choisi de faire sa rubrique « Qu'est donc devenu… » (c'est à peine croyable) : « Qu'est donc devenue Sybil Van Antwerp ? » J'ai eu le souffle coupé en lisant le titre. Franchement, quelle absurdité. Vous le croyez ? (Moi, je ne l'aurais pas cru possible. Jamais de la vie. Du grand n'importe quoi.) La journaliste dit qu'elle a essayé de me contacter ; ce qui est tout à fait faux, mais même si c'était le cas je ne l'aurais pas honorée d'une réponse. Quoique la chose soit ridicule, j'ai malgré tout acheté quelques exemplaires du journal pour pouvoir envoyer la nécrologie et le reste aux enfants, à Felix, etc., je joins donc aussi l'article car je ne doute pas que VOUS allez adorer.

Comment va Marly ? Comment vont les filles ? Harry m'a dit que vous partiez en Afrique. Faites bien tous les vaccins nécessaires. Et comment va Washington ? (Washington, si vous voulez mon avis, est un carnaval en délire, mais quoi de neuf, à part cela ? Je dois dire que je suis agréablement surprise par le président Obama. Quel excellent orateur, je pourrais l'écouter lire l'annuaire.) Je vais bien. Nous avons eu un beau printemps. Mes dahlias resplendissent, je suis très contente. Et voilà à quoi j'en suis réduite, une vieille dame en train de faire son rapport de jardinage pendant que vous vous échinez à tenir la barre, au centre du monde, afin que le navire ne coule pas.

Cela me fera plaisir de vous voir, en supposant que vous serez à l'enterrement. Le journal dit que la cérémonie est repoussée, ce qui est franchement malvenu. On ne laisse pas les morts errer ainsi dans les limbes, mais personne ne me demande mon avis.

Sincères amitiés
Sybil

Pièce jointe

QU'EST DONC DEVENUE SYBIL VAN ANTWERP ?

The Baltimore Sun opinion / Éditorial
par Alex Toole, chroniqueuse

Monsieur le juge Guy D. Donnelly, de Frederick, Maryland, et de St. Michaels, Maryland, est décédé. Beaucoup connaissaient le juge Donnelly pour ses vingt-huit années de service à la cour d'appel du Maryland, dans le comté de Frederick (1971-1999), un homme de peu de mots, sérieux, réfléchi, qui présidait avec un sens éclatant de la justice, respecté de toutes les parties, et réputé féministe. Un véritable mouton à cinq pattes, de nos jours. Il est mort chez lui, avec deux femmes à ses côtés : son épouse Elizabeth, et sa fille Nancy Louise (épouse Young) – mais qu'est donc devenue l'autre femme de sa vie ?

Son nom est apparu dans toutes mes recherches sur Donnelly et sa carrière de juge, il était cité dans chaque interview ; ses initiales figuraient sur chaque document ; son visage était là aussi, sur les croquis de la salle d'audience ; on apercevait même sa petite silhouette sur une photo montrant le magistrat en train de quitter le tribunal après l'arrêt explosif *State of Maryland v. James Ross*, une affaire de meurtre devenue nationale en 1982. Sybil Van Antwerp, une femme d'à peine un mètre cinquante, à lunettes, chaussée d'élégants escarpins, les cheveux toujours tirés en chignon, est connue pour avoir été la greffière en chef du juge pendant presque trente ans. Ils sont tous deux partis à la retraite le même jour de 1999, et l'on sait peu de choses sur elle, en dehors de sa position auprès du juge. Elle semble même s'être volatilisée.

Les informations dont on dispose sont les suivantes : Van Antwerp était première de sa promotion à la faculté de droit de l'université de Virginie (UVA), dont elle est sortie diplômée en 1967, année qui avait vu se conclure l'éreintante procédure *Thackery Materials v. Harold Boyne*, au cours de laquelle Guy Donnelly (alors avocat dans

un cabinet privé) avait représenté les victimes. Pour rappel, il s'agissait d'une affaire d'amiante utilisée comme ignifuge dans la construction de navires de guerre, ce qui avait provoqué une amiantose chez des centaines de marins, des dizaines d'années après leur service militaire. Donnelly, désormais très demandé, avait plus de travail qu'il ne pouvait en abattre et recherchait un partenaire, or l'un de ses proches amis, ancien avocat et professeur à la faculté de droit de l'UVA, lui souffla le nom de Sybil Van Antwerp, dont la perspicacité, le tempérament et la rigoureuse déontologie pourraient lui être utiles.

Le cabinet Donnelly and Van Antwerp était né, et selon plusieurs de mes sources, le courant est tout de suite passé. De vingt ans sa cadette, Sybil Van Antwerp est vite devenue l'associée de Donnelly. Ils travaillaient main dans la main sur chaque dossier. « Ils étaient un seul et même cerveau, raconte Elizabeth Donnelly. Elle était son égale. Son épouse de travail, comme ils l'appelaient. Ça ne me posait pas de problème : il avait besoin d'elle. »

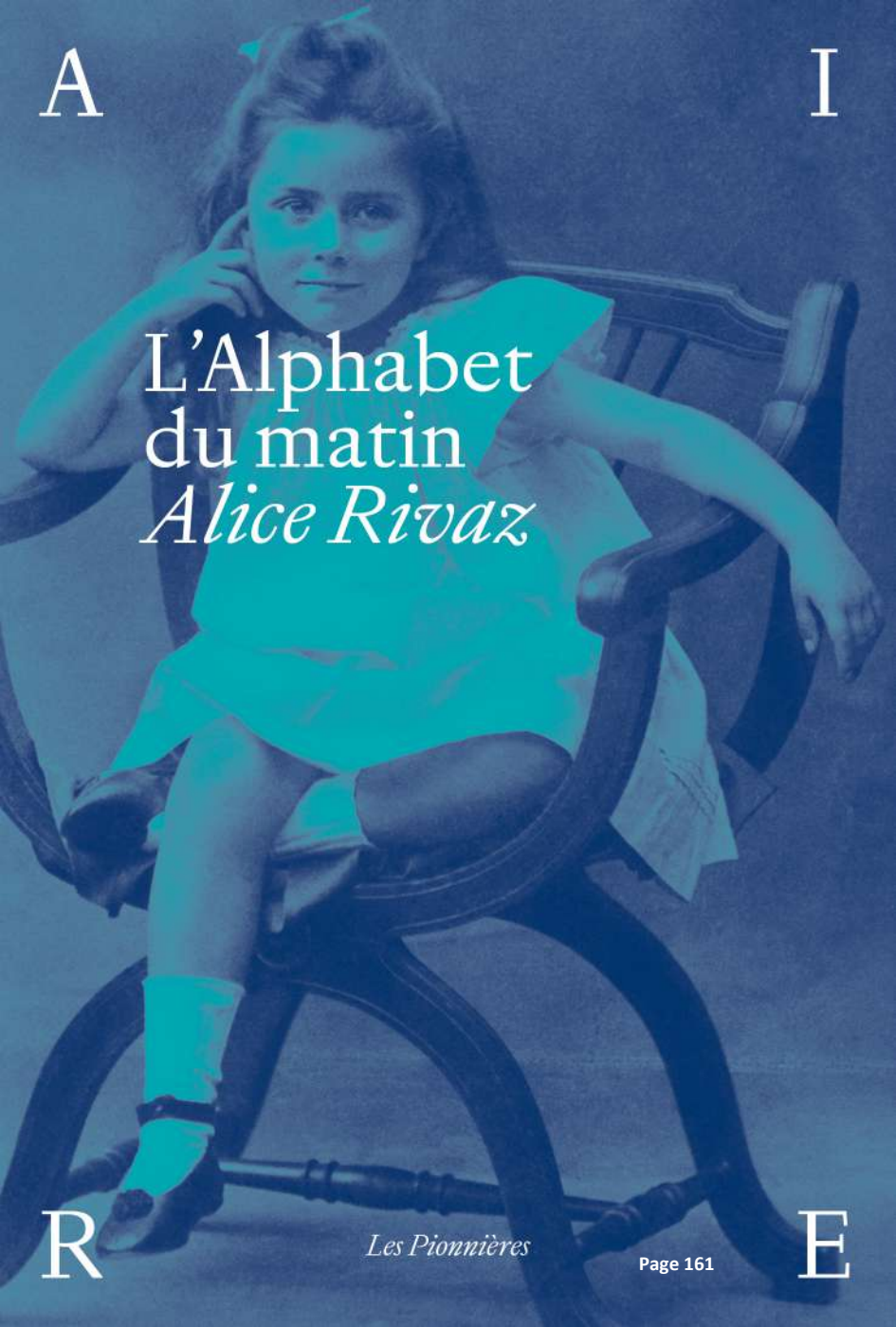
En 1971, Guy Donnelly a été nommé à la cour d'appel du Maryland, à Frederick. Devant les possibilités qui s'offraient à elle, reprendre le cabinet qu'ils avaient créé, trouver un nouveau partenaire ou bien se trouver un autre cabinet tout en élevant ses trois jeunes enfants, Sybil Van Antwerp a choisi la quatrième option. Elle l'a suivi. Elle a abandonné le prestigieux cabinet et le salaire qui allait avec pour se ranger derrière Donnelly, en modeste greffière. Dans un article du *Washington Post* de l'époque, le journaliste disait avoir tenté d'obtenir un commentaire de la part de Van Antwerp, qui avait refusé. Le cabinet a été fermé sans tarder et elle a suivi Donnelly au tribunal en qualité de greffière en chef.

« Tout le monde était stupéfait, m'a affirmé Watts Doyle, avocat principal du cabinet Ridley, Doyle, Mack & Loughlin et ami de Donnelly et de Van Antwerp, quand je lui ai téléphoné à Key Largo où il a pris sa retraite. C'était une première. Être greffier ne rapportait rien, et elle avait acquis une excellente réputation. On était tous très surpris. Tous.

Mais quelque part, pas tant que ça. Personne n'aurait imaginé qu'ils puissent se séparer. C'était Butch Cassidy et le Kid. » Et plus tard : « Quand ils exprimaient un avis – c'était d'une clarté et d'une précision de géomètre. Il suffisait de passer un court moment avec eux autour d'une table pour voir qu'ils se complétaient intellectuellement. Ils fonctionnaient en circuit fermé. En duo. Il lui portait un respect qu'il ne réservait à nul autre. Les gens disaient que si elle avait été un homme, c'est elle qui aurait été le juge. Elle était brillante. »

À l'heure de se remémorer la vie et la carrière remarquables du juge Guy D. Donnelly, je ne peux m'empêcher de m'interroger sur sa vénérée greffière. Jusqu'où s'étendait leur partenariat, et par ailleurs, aussi charmante et idyllique que semble avoir été cette collaboration bien rodée, un poste de juge est-il voué à être partagé ? Ne doit-il pas plutôt, par nature, revenir à un seul et même individu ? N'est-il pas dans la nature même du concept de juridiction de conférer le pouvoir de condamnation à un *individu*, qu'il soit élu ou nommé ?

Van Antwerp disparaît de la vie publique à partir de son départ en retraite, même s'il semble qu'elle vive à Annapolis, Maryland, ou dans ses environs. J'ai usé de tous les moyens dont je disposais pour tenter de la joindre, et n'ai trouvé ni numéro de téléphone ni adresse mail.


A
I
L'Alphabet
du matin
Alice Rivaz
R
E
Les Pionnières

L'Alphabet du matin

« Clarens ! doux Clarens ! lieu de naissance
[du profond amour ! »[1]

Byron

1 Lord Byron, *Childe Harold's Pilgramage*, chant III, strophe 99, vers 923 : *Clarens! sweet Clarens, birth-place of deep Love!*

LIVRE PREMIER

Le visage maternel

Les hommes, les femmes, les petits enfants, ce furent d'abord des visages, des voix, parfois des mains. Les corps n'existaient pas, ou si peu, ni les vêtements qui les cachaient. À peine apercevais-je le mouvement des jambes sous les longues jupes évasées de maman[1], tandis que j'emportais jusque dans mon sommeil les paupières bordées de cils, les joues, les fronts et la peau qui les recouvrait d'une soie douce.

Plus tard, en descendant de fontaine en fontaine le long de la rue du Port, jusque chez ma grand-mère[2], non loin du débarcadère de Clarens, il fallait constamment lever la tête pour atteindre tous ces visages qui apparaissaient à la hauteur des portes, dans les embrasures de fenêtres, sur les bancs du jardin du Kursaal[3]. Je les cueillais au passage avec les

[1] Les parents de la narratrice se réfèrent à ceux d'Alice Rivaz, Marie Ida Golay-Etter (1873-1958) et Paul Emmanuel Golay (1877-1951).

[2] À Clarens, la famille Golay loge à la rue du Port 29 ; quant à la mère de Paul Golay, Julie Eugénie Golay (1836-1909), elle vit avec sa sœur Élisa Marceline (1840-1922) au numéro 6 de la rue Centrale, actuelle rue des Artisans.

[3] Les descriptions sont fidèles à la configuration réelle des lieux dans la première décennie du XX^e^ siècle : la rue du Port

mots inconnus qui tombaient parfois de leurs lèvres, mais un jour je deviendrais grande et je n'aurais plus besoin de me tordre ainsi la nuque pour les suivre longtemps des yeux. Je pensais qu'ils avaient toujours existé et qu'aucun ne changerait jamais, surtout pas celui de maman. Or, rien ne dure de ce qui, pour nous, importe le plus. C'est la leçon que nous passons notre vie à apprendre. Elle est longue et très difficile. Personne n'en vient jamais à bout, car pour chacun le temps arrive au galop d'abandonner la place en laissant à d'autres le soin de se casser la tête, de se briser le cœur, sans jamais la comprendre.

Maman, c'était un visage clair, brillant, lisse et ferme comme celui d'une statue, un front très droit qu'elle portait haut, tel un drapeau de vaillance, de loyauté et d'obstination. Ce front, c'était aussi son bouclier. Plus elle le dressait, plus l'enjeu à défendre était important. Il devenait parfois glorieux comme le serpent d'airain[1]. Quand elle l'opposait aux mots de papa, ceux-ci n'auraient pu faire sur ce front la moindre égratignure, ni la plus petite fissure par où se faufiler afin d'entamer une si farouche volonté de résistance. Comme s'il avait lancé des ballons de caoutchouc contre le mur de la maison, les mots lui revenaient, intacts, balles perdues qui n'ont pas

descendait effectivement vers le débarcadère de Clarens, longeant des maisons en surplomb et un jardin en terrasse attenant au Kursaal – un bâtiment accueillant concerts, jeux et activités mondaines construit en 1881.

[1] Livre des Nombres 21:4-9.

servi. C'est pourquoi, déçu, irrité, il les jetait en l'air avec un grand bruit. Parfois les murs tremblaient et les mots me traversaient comme des épées. Mais le front maternel n'avait pas bougé. Il demeurait dressé devant nous, inexpugnable citadelle.

Sa peau était aussi serrée et lisse que le tissu amidonné des petits cols blancs comme neige ajustés fièrement à l'encolure de ses robes et de ses chemisiers, en souvenir des diaconesses de l'Hôpital de Saint-Loup dont elle avait porté le costume de novice pendant une année entière[1]. Elle se glorifiait de ne jamais se laver qu'à l'eau glacée et au savon de Marseille, « comme toutes les sœurs de Saint-Loup », ajoutait-elle d'un air de bravade. « C'est le meilleur traitement pour la peau, Ma-petite-fille, on ne se frotte jamais assez… Et puis, quelle économie ! Quand je pense à cette pauvre tante Louise[2] et à ses savonnettes parfumées si coûteuses… tu te souviens, Antoine, la dernière fois qu'elle est venue du Caire pour ses vacances… la petite n'était pas encore née… Tu disais que tous ces parfums te donnaient la nausée… Tu te souviens ? »

— Qui ? répondait au hasard l'interpellé, dont l'esprit vagabondait à des milliers de lieues du cercle familial.

[1] Comme elle n'a pas été consacrée, il n'y a pas de trace d'Ida Etter dans le registre des diaconesses de Saint-Loup.

[2] Il est ici question de la tante de la narratrice, qui a pour modèle Élisa Louise Etter, sœur aînée d'Ida Golay-Etter, née le 26 juin 1871. Sur la date de son décès, voir note 1, p. 225.

– Qui ? Quelle question, mais voyons, *celle* dont je parle… Comme toujours, tu n'écoutes pas… Pourtant, quand il est question de savonnettes de luxe… Pauvre sœur, si peu sûre de son avenir… avec elle, je me demande toujours où l'on va…

Se poser une telle question en murmurant le nom de tante Louise, ou celui de tante Angèle[1], donnait au visage de celle qui le formulait une expression de gravité et d'inquiétude qui en disait long. La ligne qui délimitait le profil de son front et de son nez devenait encore plus droite que d'habitude. Parfois elle m'apparaissait aussi rectiligne qu'un fil à plomb. Elle demeurait incrustée en moi aussi fortement qu'étaient gravées les initiales de mon père sur le bâton d'ivoire qu'il emportait chaque jeudi soir dans sa serviette, quand il allait diriger son chœur mixte[2].

Quand maman libérait son lourd chignon et en retirait les grosses épingles de corne qui, pendant le jour, en assuraient la solidité, ses cheveux ruisselaient en cascade jusqu'à ses genoux. Ils étaient si abondants que leur poids lui donnait souvent de terribles maux

[1] Alice Marie Diserens-Etter (1875-1960) est le troisième enfant de la fratrie, qui compte encore Émile Charles Etter-Chappuis (1877-1941). Tous les quatre sont nés d'Henriette Louise Ponnaz (1846-1894), de Lutry, et de Jean Etter (1843-1878), de Ried bei Kerzers, mariés à Lutry en 1870.

[2] Fondé aux alentours de 1906 et dirigé par Paul Golay, le chœur mixte de Clarens fait ses débuts avec deux soirées musicales et littéraires, les 14 et 15 mars 1908 ; la société compte alors trente-huit membres. Au départ de Golay, sa direction sera reprise par M. Jomini, lui aussi instituteur.

de tête. Quand elle y passait le peigne ou la brosse, on les voyait se cabrer, se dresser et s'éparpiller de tous les côtés à la fois, comme si quelque chose les avait effrayés, et qu'ils aient tenté de fuir pour se résorber dans l'espace en répandant tout le fluide électrique dont ils étaient chargés. Ou peut-être se révoltaient-ils à leur manière d'être ainsi tordus, serrés, traités sans façon, telle une pâte docile, eux dont chacun en particulier étincelait comme un fil d'or et de lumière.

— Tu as les plus beaux cheveux du monde, lui disait mon père, mais tu ne sais pas les mettre en valeur… Tu devrais aller chez le coiffeur… Il leur donnerait un pli…

Aller chez le coiffeur !

— Ça ne m'est jamais arrivé et cela ne m'arrivera jamais, se récriait-elle avec véhémence, comme si l'époux lui avait proposé une démarche monstrueuse, à laquelle rien ne pourrait la contraindre, pas même les supplications réitérées des deux êtres qu'elle aimait le plus au monde et qu'elle aurait ainsi comblés de joie.

Devant notre déception, elle cherchait des arguments sans réplique : « Jamais une diaconesse de Saint-Loup ne perdrait son temps chez un coiffeur !

— Tu n'es plus à Saint-Loup que je sache… Tu es ma femme… La coquetterie est un devoir d'épouse… »

L'exaspération maternelle atteignait alors son comble. Le beau front éclatait de révolte, de lumière concentrées, de farouche opposition. Puis, à bout d'arguments, l'indignée finissait par hausser les

épaules : « Je ne sais pas pourquoi j'écoute de telles balivernes… Tu m'étonnes… Antoine… Tu m'étonnes beaucoup… » Enfin, comme sous l'effet d'une pensée inattendue, mais impérieuse, qui bannissait définitivement toute idée de rendez-vous chez le coiffeur ou autre frivolité condamnable, elle se levait de sa chaise :

— Ne mettons pas deux pieds dans un soulier !

Joignant alors le geste à la parole, elle descendait le vieil escalier en courant, et le remontait tout aussi vite. À peine avais-je eu le temps de m'apercevoir qu'elle était descendue à la cave chercher un plein panier de pommes de terre ou un seau de charbon et de bois.

Venait alors le moment de faire quelques visites. Elle remplissait un petit panier : cela ferait plaisir à grand-maman, à la vieille tante Louise[1], à tante Angèle, à M^me^ Fournier, au vieux Léon, et à nous encore davantage, car, disait-elle, ne voyant pas le lien fâcheux que mon père aurait pu établir entre ses paroles et le refus qu'elle venait de lui opposer, « rien n'est aussi agréable dans la vie que de faire plaisir aux autres… c'est la seule chose au monde qui ne laisse que de beaux souvenirs… » Et si un scrupule se levait alors dans son esprit, ce n'était pas celui que son compagnon attendait : « Hm !… hm !… murmurait-elle, je sais bien que la main gauche devrait ignorer ce que

[1] Élisa Marceline Golay, restée célibataire (voir note 2, p. 19 et note 1, p. 112).

fait la droite…[1] C'est très difficile… Je me demande si beaucoup de chrétiens parviennent à un tel détachement… Comment ne serait-on pas heureux en se souvenant qu'on a fait plaisir à quelqu'un… »

En promenade, elle marchait si allégrement que je devais courir à ses côtés pour ne pas me laisser distancer. Elle ne s'arrêtait que pour admirer les fleurs, les arbres, les bêtes et les petits enfants. Elle parlait à ceux-ci avec des mots pleins de gaieté et de rires qui se posaient sur eux et les attachaient à nos pas comme avec des laisses. Et surtout, elle leur donnait toujours quelque chose de bon à manger ou à sucer qu'elle m'avait primitivement destiné, désirant me faire une surprise au moment où je m'y attendrais le moins – quand je commencerais à traîner les pieds, ou à m'ennuyer à mourir chez grand-maman – mais qui se trouvait dans son sac à point nommé pour être distribué chemin faisant. Un petit attroupement se formait autour de nous, et nous déambulions en une sorte de cortège, avec des chats dans les jambes et des gamins qui nous suivaient en se bousculant.

Pour rien au monde je n'aurais lâché sa main, de peur qu'elle ne se trompe d'enfant.

Longtemps le visage maternel se posa sur mes yeux pour les fermer à tout ce qui n'était pas lui. Il me masquait jusqu'à la couleur des jours, jusqu'à l'odeur de l'herbe et des fleurs. Il étouffait la voix des enfants qui voulaient jouer avec moi. Mes yeux ne savaient que le regarder, tout mon être que le respirer,

[1] Évangile selon Matthieu 6:3.

et plus encore, le boire ! Mes mains n'étaient faites que pour toucher la robe qui recouvrait un corps si précieux ; mes pieds, c'était pour trottiner autour de ce centre aimanté ; mes oreilles pour me repaître des mots tendres à moi destinés. Tout devenait félicité quand la main, la voix, le regard de celle que j'aimais peuplaient mon proche univers, mais tout se ternissait, se couvrait de brume quand ils s'en retiraient : « Ne reste donc pas toujours pendue à mes jupes, à me regarder bouche bée… Va… Va jouer un peu plus loin, Mon-Trésor… » Mais il y avait de la colle sous mes semelles quand j'étais près d'elle. Je me sentais trop bien. Comme un poisson dans l'eau. Elle était l'eau.

Même le moment le plus désagréable de la journée, celui de sortir du lit le matin, de se laver, de se vêtir, puis de se laisser coiffer, s'imprégnait de bien-être secret tant elle savait captiver mon attention à l'instant délicat de démêler mes cheveux embroussaillés au cours de ma nuit agitée. Elle passait alors le peigne avec tant de douceur dans les nœuds qui s'y étaient formés que c'en devenait une caresse, puis elle enroulait mes longues mèches autour de ses doigts afin de les transformer en boucles. Encore à moitié endormie, je dodelinais de la tête selon le mouvement de la brosse ou d'un baiser qu'elle me donnait. Mais déjà je me réjouissais d'avoir bu mon bol de lait chaud, car ensuite commencerait la journée que nous vivrions ensemble et pendant laquelle, malgré les travaux de ménage, les repas à préparer, les imprévus, elle s'ingénierait à me donner tout le temps qu'elle pourrait. Nous jouerions à la dame,

à la marchande, au médecin, à l'école, au chemin de fer, au bateau, au loto, aux billes. Au moment de surveiller la marmite, elle mettrait dans mes mains inexpertes des pinceaux chargés de couleur. J'aurais du papier noir pour y peindre des grains de gui et des poules blanches. Des feuillets seraient pliés en deux, en quatre, en dix, puis découpés, de manière à donner naissance à des rondes de petites filles et de petits garçons, à des maisonnettes avec leurs cheminées et leurs fenêtres, prêtes à être coloriées. Au moment de préparer une compote de pommes, des minuscules quartiers seraient mis de côté pour que je puisse les cuire dans mon petit fourneau. Nous ferions aussi des bulles de savon en soufflant dans le trou de vieilles bobines, et ce serait à qui de nous deux réussirait la plus grande, la plus irisée, celle qui irait voguer le plus loin dans la rue du Port quand nous les lâcherions une à une par la fenêtre. Les ciseaux, les aiguilles, le fil, sortiraient parfois de la corbeille à ouvrages, et du tissu serait coupé, assemblé, cousu et métamorphosé en vêtements neufs pour mes poupées. Nous irions aussi au jardin ou en promenade, parfois très loin de Clarens, en pleine campagne. Tout en marchant d'un bon pas, j'apprendrais des noms de fleurs, de plantes, d'oiseaux, et plus important que leur nom, la joie de les regarder et de les admirer. Et entremêlant le tout, ce serait à toute heure et en tout lieu, les histoires inlassablement racontées, écoutées, redemandées, sues par cœur à force d'avoir été entendues, et pourtant toujours nouvelles par la joie qu'elles me donnaient.

Mais en passant d'un plaisir, d'un jeu à l'autre, je demeurais souvent anxieuse de les voir brusquement s'interrompre, car l'expérience m'avait appris que le moment venait infailliblement où quelqu'un frapperait à la porte, où nous irions visiter ma grand-mère, où mon père reviendrait de l'école[1]. Alors tous les sortilèges de notre vie à deux se briseraient comme du verre. Le monde des grandes personnes se refermerait sur moi comme un pesant couvercle, distillant l'ennui, le malaise. Je me retrancherais en un point irréductible de moi-même, m'y tiendrais repliée, absente, attendant que revienne le moment où grâce à un nouveau tête-à-tête avec ma seule amie, je me retrouverais enfin.

Si je ne connaissais pas encore toute l'étendue de son pouvoir, déjà je le subissais. Je ne savais pas encore que le jour viendrait où je manquerais d'étouffer sous son poids de séductions, de domination et d'incitations irrépressibles. Horreur du moment où il faut écarter le visage de sa mère comme un écran qui vous cache le monde. Notre vie n'est qu'une course de visage en visage. Un seul suffit parfois pour faire éclater le cœur, tant il le remplit. Mais le premier et le dernier est le même pour tous. « Maman », appelle celui qui va mourir, même s'il est un vieillard, et même s'il s'est débattu toute sa vie pour lui échapper. Je me suis bien débattue. Se débattre, n'est-ce pas s'avouer ligoté, se reconnaître

[1] Instituteur en poste à Rovray à la naissance de sa fille, Paul Golay est nommé à Clarens en 1904, où il enseigne jusqu'en 1910.

vaincu ? Reste la ruse, l'arme du faible. Le seul risque que court alors le plus fort est d'être trompé sans qu'il le sache. Pauvre mère, si forte, si confiante, mais parfois si trompée et abusée, et de toutes les façons possibles, par ceux qui l'aimaient…

Maman, ce n'était pas seulement un visage, mais aussi des mains. Innombrables, très petites, rapides, légères, douces, efficaces. Elle en avait pour tout, la lessive, le balayage, la vaisselle, la couture, la cuisine, le jardin, et même pour la mécanique. Rien ne leur résistait. Dès qu'elles touchaient une chose, elles la transformaient. Ce qui était laid devenait beau. Ce qui ne fonctionnait plus, fonctionnait de nouveau. Ce qui était sale devenait propre. Là où n'existait encore aucune forme, où l'on ne voyait qu'une substance, un morceau de tissu, un chiffon, une pelote de laine, un tas de farine, naissaient bientôt un tablier, une robe, des socquettes, une tarte. Et même ce que papa ni moi n'aurions jamais voulu mettre dans notre bouche et avaler, devenait quelque chose de si bon à manger que nous en redemandions. Quand elle sortait ses mains de l'eau bouillante et de la vapeur, celles-là apparaissaient roses, presque transparentes. Mais quand elle pétrissait la terre du jardin, plantait des semis, repiquait les fraisiers, ses mains se gantaient de noir comme celles d'un ramoneur. Au moment d'enfiler une aiguille et de s'asseoir à côté de sa corbeille à ouvrages, elle remuait des doigts de tulipe blanche, des mains de blancs d'œufs battus en neige. Son anneau de mariage brillait parmi les

mousselines, les piqués, le nanzou, la batiste. Et quand elle donnait une leçon de français ou d'allemand, comme cela lui arrivait parfois, au moment où elle tournait les pages de la grammaire ou des dictionnaires, l'anneau d'or brillait. Sur sa face interne étaient finement incisées les initiales de mon père et les siennes, ainsi que la date de leur mariage[1]. Lui-même en portait un tout semblable. Un jour, ils les avaient échangés comme un traité d'amour, en or, gravé pour la vie. Les anneaux portés par ces deux êtres aux cœurs tant de fois désunis et tant de fois réunis, comme le sont des royaumes tour à tour associés et dressés l'un contre l'autre, sont aujourd'hui enclos dans une petite boîte de carton glacé. L'un des deux est plus petit et plus mince que l'autre, tant la matière en a été usée par les mouvements de la main combien active dont il fut si longtemps la seule parure tolérée. « L'or est une substance précieuse », me disait-elle avec respect. C'est pourquoi, même aminci par l'usure, l'anneau dure longtemps, plus longtemps que les mains maternelles qui ne sont que de chair et de peau, substance combien fragile et sans durée, dit la leçon difficile que ne m'aident à comprendre ni les mots de la foi, ni le langage de la raison.

[1] Les parents d'Alice Rivaz se sont mariés à Lutry le 15 novembre 1900.

Le songe paternel

Mon père, c'était une barbe noire, de velours très épais, et une pipe derrière un grand journal. Il y demeurait caché si longtemps, et sans remuer, qu'un petit soupçon infamant germait parfois dans l'esprit de sa compagne. « Dors-tu ? » lui demandait-elle à brûle-pourpoint. Mais ce n'était qu'une double feinte de l'un et de l'autre, et quand l'écran du journal disparaissait dans un bruit de feuilles froissées, les yeux paternels se montraient non pas endormis, mais remplis à pleins bords de toutes sortes de choses lointaines qu'il retenait entre leurs longs cils noirs, tant elles étaient précieuses pour lui. On s'apercevait alors qu'il ne nous voyait pas, même s'il posait son regard sur nous, car tous ses beaux trésors s'interposaient entre lui et nous. Il en était de même quand il semblait observer quelque objet. En dépit de son air attentif, voire faussement intéressé, nul doute, il ne le voyait pas. Ainsi, quand on installa l'électricité, cette importante innovation dans notre existence lui échappa jusqu'à ce que l'épouse lui mît littéralement le nez sur sa nouvelle lampe de travail. Hélas, au lieu de l'entendre pousser l'exclamation émerveillée et reconnaissante qu'elle avait imaginée, elle avait vu

l'époux s'asseoir distraitement à sa place habituelle, comme si de rien n'était, et se mettre à corriger les devoirs de ses élèves, sans s'apercevoir que sa vieille lampe à pétrole d'opaline blanche avait disparu et qu'une lumière toute nouvelle, produite miraculeusement par le simple jeu d'un bouton fixé au mur, éclairait désormais son écriture un peu fantasque. La donatrice se moqua de lui, non sans une certaine tristesse, déjà si souvent éprouvée qu'à celle-ci se mêlait parfois une malicieuse satisfaction, surtout quand il lui arrivait de comptabiliser les étourderies de l'époux. « C'est bien sa troisième distraction depuis une heure… » Et à mesure que le chiffre montait, elle exultait davantage, comme si elle avait assisté à un match, espéré même secrètement que le nombre des distractions paternelles en cette seule journée allait encore s'élever et atteindre un nouveau record, ce qui lui donnerait, bien sûr, le plaisir sans prix de les condamner. Elle se mettait à les guetter. Mais souvent la distraction de son compagnon ne faisait que la décevoir. Elle réduisait à néant tous ses efforts pour le réintégrer dans notre univers prosaïque. C'était là, pour lui, une arme défensive tout aussi efficace que l'était pour sa partenaire le beau front lui tenant lieu de bouclier. Contre de telles absences se brisaient patience et ténacité. Parfois elle cherchait des explications qui n'étaient que de simples constatations :

— Il est toujours plongé dans Ses-Idées, disait-elle à regret, m'apprenant ainsi le nom des trésors paternels.

Les Idées-de-mon-père, c'était un nuage dans lequel il s'enveloppait et d'où nous disparaissions à ses yeux. À cause d'elles, il lui arrivait d'être convoqué au Département de l'instruction publique et à la Commission scolaire[1]. « C'est très grave d'être convoqué », disait maman. « Département » et « Commission scolaire », vocables déplaisants, restaient parfois suspendus sur nos têtes des semaines durant, chargés du pouvoir de nous rendre malheureux. Ils étaient là, rôdant autour des Idées-de-mon-père, les guettant comme des chiens affamés prêts à les attraper au vol pour les dévorer.

— Il n'est pas à prendre avec des pincettes, disait maman quand il allait à Lausanne. Il en revenait le soir, enveloppé dans son nuage, n'en sortant, le visage sombre, que pour nous annoncer sa décision de quitter l'enseignement. C'était la pire chose qu'il pût dire à maman, pire encore que de lui conseiller d'aller chez le coiffeur, celle contre laquelle front et vaillance maternels demeuraient impuissants et protestations sans pouvoir : « Quitter l'enseignement ! Tu es fou ! Peux-tu me dire ce que tu ferais pour gagner ta vie ? » avait-elle beau s'exclamer. Il ne l'entendait même pas, car dans ces moments-là, il cessait même de nous voir. Son regard nous traversait comme une

[1] Lorsque Golay débute sa carrière pédagogique, le Département de l'instruction publique et des cultes a ses bureaux à Lausanne, rue Saint-Étienne, avant de déménager à la place de la Cathédrale. Ce département organise l'enseignement à l'échelle cantonale (plans d'études, inspection, formation des enseignant·es), tandis que le fonctionnement des écoles locales est supervisé par les commissions scolaires communales.

vitre derrière laquelle il aurait discerné quelque chose de beaucoup plus intéressant que nous.

Contrairement à lui, quand maman regardait quelque chose ou quelqu'un, on pouvait être sûr qu'elle le voyait dans tous ses détails. Rien ne lui échappait, pas même la plus légère égratignure sur mes genoux si souvent couronnés, ni le plus petit trou à mes bas ou à mes chaussettes. Papa et moi pouvions lui demander la place de n'importe quel objet. Jamais elle ne se trompait. Elle n'avait pas son pareil pour retrouver les gants, les mouchoirs, les stylos perdus.

Quand elle regardait son compagnon, on comprenait qu'elle le voyait non seulement dans son ensemble, mais dans tous ses détails. Dès qu'il se trouvait dans son champ de vision, et sans qu'il s'en doutât, elle se mettait aussitôt à le passer en revue de haut en bas et de long en large avec une curiosité inlassable. Elle semblait le voir pour la première fois de sa vie, ou s'attendre à découvrir encore sur sa personne quelque particularité inconnue et fort remarquable que seules sa patience, son attention la plus soutenue lui permettraient de détecter enfin. Parfois toute cette peine n'aboutissait qu'à la découverte d'une petite tache sur le rebord d'une manche, ou le revers du paletot qu'elle venait habilement de remettre à neuf et de laver dans du panama. Elle posait alors son ouvrage, se levait, s'approchait de l'époux avec tous les signes de la surprise et de la désapprobation :

— Comment donc as-tu fait cette tache ? Je t'avais pourtant recommandé de mettre ta serviette à table…

— Qui ? sursautait mon père, car une fois de plus, il ne savait de quoi il s'agissait.

Quand une attention d'aussi longue durée ne donnait lieu à aucune surprise, à l'énoncé d'aucune question, maman n'en persistait pas moins à l'exercer, et cela, même quand elle s'attaquait à quelque travail de couture particulièrement absorbant. Tandis qu'elle coiffait son doigt d'un petit dé, puis se mettait à casser le fil, à l'enfiler dans le trou de l'aiguille, ses yeux ne restaient jamais rivés sur celle-ci plus longtemps qu'il n'était nécessaire pour piquer le tissu au bon endroit et réussir le plus petit point possible. À peine avait-elle tiré le fil que son regard s'élançait de nouveau sur le nuage gonflé d'idées grâce auquel mon père, le dos bien calé contre le dossier de son fauteuil Voltaire, nous tenait à distance. Hélas, elle avait beau tenter de percer les nuées protectrices du songe paternel, espérant y discerner la promesse d'un rayon de soleil qui les dissoudrait et mettrait l'époux à découvert, complètement à sa merci, aucune éclaircie n'était en vue. Je voyais son visage se couvrir de perplexité. L'attente ne faisait que commencer, et elle serait longue. Il faudrait exécuter de nombreux petits points, tirer le fil mercerisé qui devenait le fil du Temps jusqu'à ce que reviennent l'époux vers elle, le père vers moi, à la faveur de quelque circonstance banalement quotidienne, parfois tout simplement pour se mettre à table.

Mon Dieu, donne l'onde...

Il arrivait cependant que mon père descendît de sa montagne pour refaire notre connaissance, s'assurer que nous existions toujours. Brusquement, il semblait faire fi de toutes ses cachettes et de leur mystérieux contenu. C'était nous désormais – mais pour combien de temps ? – et alors que nous ne l'espérions plus, qui devenions ses précieux trésors, reflétées l'une et l'autre dans ses prunelles sombres, à l'abri de ses longs cils, protégés sous ses épais sourcils noirs. Bientôt, tout allait devenir possible. Il prenait toute la place, il n'y en avait plus que pour lui.

Je m'apercevais alors qu'il possédait des bras et des jambes comme tout le monde, avec lesquels il se mettait à exécuter toutes sortes de mouvements inattendus et très comiques dans l'intention de nous faire rire. Hélas, il n'y avait que moi pour entrer dans le jeu. Maman restait sérieuse, un peu interloquée, marquant un rien de déception, voire de désapprobation, car, après une si longue attente, elle avait espéré de lui autre chose, une manifestation personnelle de caractère plus noble, plus « élevé », des mots affectueux et rassurants plutôt que de la gymnastique et des pitreries. De plus, elle n'avait garde

d'oublier la Commission scolaire, le Département, le récent voyage à Lausanne.

— Voyons, Antoine, tu oublies ton âge, disait-elle à ce père de vingt-huit ans d'aspect si nouveau, si insolite, qu'il me semblait sorti d'une boîte à surprises, sorte de polichinelle projeté devant moi par le jeu de quelque ressort invisible.

Mais il n'avait cure de ce genre de réprobation. Il se mettait à dire des phrases bizarres. C'étaient, paraît-il, des plaisanteries, dont maman prétendait ensuite que certaines n'étaient pas du meilleur goût. On reconnaissait ces dernières à ceci : elles tombaient dans un silence soudain comme une pierre dans un puits sans fond. Maman faisait celle qui n'a pas entendu et passait à un autre sujet, évoquant les pauvres malades de l'hôpital, la dernière crise d'arthrite de ma grand-mère, les ennuis de tante Angèle qui avait tant de peine à nouer les deux bouts[1]. Un instant, père se tenait penaud, déçu, humilié d'avoir raté son effet.

Ainsi se tenaient-ils en haleine. Une vie entière n'est pas suffisante pour aller au bout d'un tel jeu, et chaque journée apporte avec elle, dans son panier d'heures bonnes ou mauvaises, quelque motif puéril, grave ou tragique, pour le recommencer. L'enjeu reste le même. Invisible, c'est cependant lui qui mène les batailles. Il me fallut longtemps pour lui donner son vrai nom.

[1] Alice Marie Etter (voir note 1, p. 22) pratique toujours son métier de lingère à Lutry après son mariage avec Ernest Émile Diserens, agriculteur, le 17 mars 1897.

Mais déjà le vaincu fourbissait de nouvelles armes, car il avait bien d'autres tours dans son sac.

Par exemple, il extrayait son violon de sa boîte oblongue et noire, le démaillotait de ses langes de soie, le coinçait entre sa barbe et son épaule, et se mettait à tirer l'archet sur les cordes, après l'avoir enduit de colophane. Ce qu'on entendait alors ressemblait à quelque plainte d'un oiseau malade, puis au miaulement du chat de nos voisins, les Granchay[1], puis au grincement d'une porte. Enfin, alors qu'on ne l'espérait plus, s'élevait un son moelleux, tremblant, que le musicien s'attardait à prolonger le plus longtemps possible en nous jetant un regard de triomphe. C'était si beau qu'il n'était plus possible de supporter de nouveaux miaulements ou de nouveaux grincements de cordes sans se mettre à rire et à se boucher les oreilles, ce que, femmes cruelles, nous nous hâtions de faire pour le taquiner. Lui, vexé, escamotait son instrument et se rabattait sur sa flûte. La tenant des deux mains, il l'approchait vivement de sa bouche et exécutait alors de ses doigts, sur les clés de métal qui en obturaient les ouvertures, une danse habile et rapide. Il ne tirait que de très jolis sons de sa flûte. Maman prétendait que cela provenait de la forme de ses lèvres. Il en est ainsi de tous les instruments à vent, me disait-elle. Le son qu'on en obtient dépend de ce détail. Celles de mon père étaient très douces quand il m'embrassait et je

[1] La maison du 25, rue du Port, dont le terrain jouxte le numéro 29, est le domicile de la famille Mayor (voir également les notes 1 des pages 62, 63 et 77).

comprenais qu'elles puissent former d'aussi jolis sons. Tout en soufflant, il balançait ses coudes de droite et de gauche comme pour bercer l'instrument et aider les sons à sortir de leurs petits trous, avant de les en détacher le plus délicatement possible, telles des bulles de savon qu'un mouvement trop brusque aurait pu faire éclater.

Autant les airs qu'il jouait sur son violon étaient lugubres et disharmonieux, autant ceux qu'il tirait de sa flûte pouvaient être joyeux, entraînants. À nous les faire entendre, il lui arrivait même de ne plus tenir en place et de se mettre à marcher autour de notre table ronde en m'invitant à le suivre d'un pas martial et bien scandé. L'un derrière l'autre, nous déambulions une bonne douzaine de fois autour de ce centre de rotation, puis il s'arrêtait brusquement pour secouer avec vigueur son instrument qui se mettait à dégorger du liquide, au grand scandale de maman, prompte à chercher la serpillière. C'était de la salive accumulée pendant qu'il jouait. J'aurais bien voulu, moi aussi, souffler dans cette flûte, autant pour produire des sons que ce ruisselet peu appétissant. Mais j'avais beau essayer. Je ne réussissais à produire ni sons, ni bave.

Une fois la flûte rangée dans son étui, le concert semblait terminé. Eh bien, non ! Au lieu de s'enfermer de nouveau dans son royaume d'idées, papa se postait devant nous, droit comme un « i », coq qui se dresse sur ses ergots, soldat à l'alignement qui fixe un général invisible et attend de lui un mystérieux signal. Bientôt, sans changer de position, ayant

capté le signal, il entonnait une chanson. Sa barbe tremblait de plaisir comme les gorges des pinsons pendant qu'ils vocalisent pour éblouir leur femelle, et nous retenions notre souffle pour mieux l'écouter, ne remuant pas le petit doigt jusqu'à ce qu'il se soit tu. Il ne chantait que de très belles chansons. Celle que je préférais était une prière :

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits oiseaux,
Et l'onde et la rosée aux plaines…[1]

Les paroles en avaient été écrites par le plus grand poète qui ait jamais existé, disait-il, un véritable demi-dieu égaré parmi les hommes. Elles étaient plus belles que celles des psaumes chantés dans les églises. Il les apprendrait aux enfants de sa classe. « Bien sûr, s'avisait aussitôt l'épouse, bien sûr, tu n'as pas eu assez d'ennuis comme ça… »

— Et pourquoi ne pourrais-je pas leur faire apprendre un poème de Victor Hugo[2] ?… Qu'est-ce qui

[1] Les strophes 13 (celle que Rivaz cite ici) à 18 de l'*Hymne de l'enfant à son réveil*, d'Alphonse de Lamartine, ont été mises en musique par Alfred Dassier en 1875.

[2] Deux souvenirs semblent ici se télescoper : d'une part la chanson tirée de Lamartine qui plaît tant à la narratrice (attribuée à tort à Hugo), et d'autre part l'attitude pédagogique frondeuse de Paul Golay. Dans un contexte scolaire qui valorise la loyauté envers les institutions, les textes de Victor Hugo, particulièrement ses écrits en défense des opprimé·es et des pauvres, étaient perçus comme subversifs.

m'en empêcherait, veux-tu me le dire ? C'est ridicule, tout de même nous n'en sommes pas là… Dès demain, je l'écrirai au tableau noir et ils le copieront…

— Tu feras comme tu voudras, si tu crois qu'il t'est permis de sortir ainsi du programme…

« Pourvu… pourvu, pensais-je, qu'il soit permis de sortir du programme. »

La chanson comptait de nombreuses strophes et j'en connaissais beaucoup mieux la mélodie que les paroles. Elle ressemblait au vol d'un grand oiseau emportant sur ses ailes la voix de père et les mots du poète afin d'en faire offrande au Bon Dieu. Parfois la mélodie redescendait vers nous pour se reposer un peu. Elle n'était plus qu'un filet d'eau claire, une fleur qui se penche sur sa tige, un enfant qui va peut-être pleurer. Mais la prière reprenait son élan, remontait vers l'azur :

Donne au malade la santé,
Au malheureux le pain qu'il pleure,
À l'exilé une demeure,
Au prisonnier la liberté…

La chanson terminée, mon cœur restait grand ouvert. Le vaste monde le remplissait.

Mon père semblait plutôt inquiet de l'effet qu'il venait de produire sur maman. Le silence était vite rompu et mon cœur vidé d'un seul coup. Le chanteur demandait s'il avait bien tenu le point d'orgue ou bien décroché le la…

D'abord elle le rassurait :

— Tu as une très jolie voix de ténor, c'est incontestable…

À peine avait-il eu le temps de se rengorger qu'elle profitait de l'occasion pour y aller d'une petite mise en garde : « Mais si tu continues à fumer sans cesse, tu finiras par l'abîmer… »

Alors, pour lui montrer que sa voix était loin de se détériorer et qu'il restait en pleine possession de ses moyens, il entonnait une nouvelle chanson, cette fois-ci en s'attardant sur les points d'orgue sans reprendre sa respiration, hissant sa voix jusqu'au si bémol. Il se tenait devant nous comme un chien qui fait le beau, se lançant dans des vocalises de plus en plus téméraires. Son visage devenait pourpre, gonflé, crispé par l'effort. Il semblait ne plus pouvoir s'arrêter de chanter. Hélas, le charme n'opérait plus. Bientôt une autre voix, vibrante d'impatience mal dominée, intervenait sans pitié :

— Je crains qu'on ne t'entende jusqu'au débarcadère… Voyons… tu n'es tout de même pas à l'opéra !…

La gloire et le plaisir du soliste mon père, si cruellement et lucidement percés à jour, se dissolvaient d'un seul coup. La mélodie, elle aussi cassée comme un fil, disparaissait sans laisser de trace dans le grand vide qui se creusait autour de nous. Semblable à une serrure, mon cœur se fermait à double tour. Père se retirait dans son tout grand nuage et Dieu sait quand on pourrait de nouveau l'en déloger, et si, dans ce cas, ce ne serait pas pour se quereller avec maman – de toutes petites disputes en ces temps-là, mais

déjà j'en avais le souffle coupé, la langue sèche. Il ne s'agissait le plus souvent que d'un mot, d'un endroit. Heureusement, les dictionnaires étaient là pour donner raison à l'un ou à l'autre, pour confirmer que la capitale de Costa Rica était bien San José et non pas Quito comme l'un des deux – probablement mon père – l'avait imprudemment affirmé, car sans les dictionnaires, la joie nous aurait longtemps caché son visage. Les petits dictionnaires appartenaient à maman. Elle en avait toute une collection et certains, disait-elle, contenaient tous les mots qui existent en deux langues. Elle recourait souvent à eux quand elle donnait des leçons[1]. Mais il arrivait aussi que la vérité ne figurât dans aucun dictionnaire, et la situation se faisait grave, car où la trouver, mon Dieu, quand, par exemple, père s'écriait qu'il n'avait « jamais dit cela », et que maman rétorquait : « Si, tu l'as dit… Je t'affirme que tu l'as dit… Essaie de te souvenir… oui, oui, tu l'as dit… » Ou encore quand mon père affirmait que les choses ne s'étaient pas passées de la façon décrite par maman. J'ignorais lequel des deux avait raison, tout ce que je savais c'était que les récits de ma compagne de tous les instants étaient colorés, intenses, mouvementés, racontés et mimés de manière à me tenir en haleine. Ainsi, quand les gens couraient dans la rue, c'était toujours très vite,

[1] Avant son mariage, Ida Golay-Etter a travaillé comme gouvernante à l'étranger pour soutenir financièrement sa mère, frappée par une pauvreté extrême après le décès de son mari – un emploi alors fréquent pour de jeunes Vaudoises qui cherchent à gagner leur vie en enseignant le français tout en s'occupant d'enfants.

ventre à terre, comme le vent, comme l'ouragan. Et quand ils souffraient, c'était atrocement, et jamais personne n'avait jusqu'ici enduré pareil martyre. Et dans mon village natal[1], quand l'orage avait éclaté, ce fameux soir de juillet, un mois avant ma naissance, les éclairs s'étaient succédé sans interruption pendant toute la nuit, illuminant les chambres comme en plein jour ; on aurait pu mettre la main sur n'importe quel dictionnaire et même y chercher des mots allemands en petites lettres gothiques, si difficiles à déchiffrer. Et quand j'étais tombée gravement malade, l'année précédente, n'était-ce pas un miracle que je ne sois pas morte ? Le médecin s'était dérangé deux fois au milieu de la nuit : « Tu te souviens, Papa, combien nous étions désespérés ? »

— Qui ? répondait celui qui n'écoutait plus et dont les yeux ne se posaient plus que fictivement sur nous.

S'il avait écouté, certes, il aurait dit que les choses s'étaient passées tout autrement. Je n'avais eu qu'une petite maladie de rien du tout et maman avait une imagination fertile, à quoi l'accusée aurait rétorqué : « Bien sûr, c'est toi qui vas me dire ce qui est arrivé, toi qui ne fais jamais attention à rien… et que ta fille pourrait mourir que tu ne t'en apercevrais pas… Hier soir, souviens-toi, eh bien, sans moi, tu aurais oublié d'aller diriger ton chœur mixte… »

[1] Alice Rivaz est née à Rovray le 14 août 1901.

A I

La Fille de sel

Sonia Zoran

R E

Sonia Zoran

La Fille de sel

Éditions de l'Aire

L'âme adore nager.
Pour nager on s'étend sur le ventre.
L'âme se déboîte et s'en va.

Henri Michaux, *La Paresse*

Un jour d'été, au ras de l'eau, les pages de mon livre se sont décollées. Mauvaise fabrication, effet du soleil ou, au contraire, de l'humidité, l'une après l'autre, elles se séparaient. Dès que je les avais lues, elles s'envolaient, emportées par le vent de mer.

Quelle surprise de les retrouver, une par une, ou deux, ou trois, quelques jours plus tard, ailleurs dans l'île, dans les rochers du chemin côtier ou sur la plage des bébés. Mais les mots ne sont-ils pas faits pour cela... voyager dans l'espace et le temps, au risque de se perdre ? J'ai ramassé ces pages, devenues précieuses. Glissées dans une enveloppe rouge dont elles dépassent à la verticale, sur mon bureau, elles m'accompagnent. Elles me parlent du vent et de l'eau, de séparation et de liberté.

Ce récit a surgi ainsi. Par instants, par fragments. L'île, ses habitants, les hommes de l'aube et celui qui criait dans la nuit, les souvenirs de l'enfance et l'ombre immense, tout est lié. Dans un mouvement de fond, brassé par les vagues et les oscillations de la mémoire.

En voici les reflets miroités, mille fois recomposés...

Je t'ai regardé longtemps respirer et ne pas respirer. Des jours entiers, c'est plus que longtemps et c'était plus que regarder. Je respirais avec toi, je cessais de respirer avec toi. Presque une minute de rien, puis une quinzaine d'inspirations profondes et de souffles réguliers. C'était comme nager. Comme si nous étions à la mer et pas dans cette chambre où tu étais venu pour mourir.

Les pauses étaient des voyages vers un ailleurs sans air, comme quand on part sous l'eau. Les retours en surface étaient paisibles, puissants. J'avais l'impression d'aller loin avec toi. Sans parvenir à tenir le rythme : l'apnée oui, pas les remontées. Tu m'as appris à nager, mais pas assez à respirer. Je ne parvenais pas à inspirer et expirer aussi profondément et régulièrement que toi.

L'avant-dernier jour, les pauses se sont prolongées. Je n'ai même plus essayé de te suivre. Tu es parti au large. Je ne sais pas où, mais je t'ai vu t'éloigner. Je t'ai regardé, sans bouger, sans pleurer. On ne pleure pas quand le dauphin plonge.

Ta chambre était une espèce de non-lieu. Tu ne devais pas y rester. Tu ne voulais plus aller à l'hôpital, tu aurais souhaité mourir à la maison, cela se fait encore là-bas, parfois. Ici, on dit qu'il faut une force de titan ou une folie de fille pour se croire capable d'accompagner une telle agonie. Nous avons renoncé. Les soins de ce home et les médicaments sans cesse ajustés pour écoper l'eau dans tes poumons, tu en avais besoin. Nous aussi. Si tu avais dû lutter pour respirer, je n'aurais pas pu te parler. T'encourager à retrouver la mer.

J'ai fini par l'aimer, cette chambre, puisque tu es parti lentement. J'ai aimé ces jours de janvier, froids et clairs. La chambre donnait sur un carrefour, mais s'ouvrait aussi sur les montagnes et un grand bout de ciel. Orientée face au lac, invisible, mais si proche. Chaque matin, des mouettes sont venues virer devant la fenêtre. La première fois, j'ai cru, espéré même, qu'elles soient venues te chercher. C'était peu avant midi, l'heure à laquelle je mettais de la musique. Des chansons qui invitaient aux envolées solitaires, tel *Galeb i ja*, le goéland et moi. Un hymne populaire, qui perd son souffle s'il est traduit, sauf à s'asseoir sur un rocher, là-bas, au pays des îles, des pierres et des guerres. Les yeux dans le bleu, le noir enfoui en soi,

on craint moins ces élans méprisés dans les salons feutrés. Parler aux mouettes et aux goélands, les suivre du regard et de tout son être, c'est important.

Au début, par instants, tu me regardais encore. Tu me serrais la main, puis tu semblais te rassembler, te refermer, pour parvenir à respirer. Chaque jour, j'ai observé le vol des oiseaux blancs, probablement nourris par un pensionnaire plus vaillant. Chaque jour, ton corps semblait fondre sous le drap et ton visage changeait, plus lisse, plus mince, comme sculpté.

Tu es parti au matin du douzième jour.
Apaisé, peut-être.

Je veux retrouver la fenêtre ouverte sur le bleu. C'est dans l'île que j'espère reprendre l'histoire qui murmure en moi. Celle que tu n'as pas su me raconter. Cette histoire, ce n'est pas seulement celle de Slaves du Sud, venus de lointains Orients, pour s'arrêter, comme échoués, au bord de l'Adriatique, et se mêler aux peuples anciens. C'est autre chose que je perçois, sur ce bout de terre rouge et de roche blanche qu'ils appellent Otok.

Otok est une île, si petite qu'elle pourrait devenir prison ou s'ouvrir jusqu'à se perdre, dans toutes les directions. Ses habitants y ont des mots, des chants et des gestes qui disent comment vivre seuls et ensemble, face à l'horizon. Je veux retrouver ces femmes et ces hommes qui, à l'heure où les oiseaux se taisent, se posent face au large, pour écouter le vent et l'eau.

Otok c'est mon seul héritage. Je veux nager tout autour pour la connaître et l'enlacer comme le fait la mer. Chercher les éclats des écailles sur les quais, et rencontrer l'odeur du soleil dans les ruelles. M'allonger dans les filets la nuit et grimper sur la colline à l'aube. Pour contempler l'île, et me sentir chez moi. Même si ça ne l'est pas.

Je veux des *z*, des *k* et des *a*, pour que le couchant étincelle en *zalazak sunca*[1]. Et chuchoter au crépuscule en murmurant *suton*. Je veux des *ts* et des *tch*, qui sifflent ou caressent. Des syllabes qui cascadent et rebondissent, plus haut et plus bas qu'en français. Je veux parvenir à frotter les consonnes, telles les cigales au sommet du pin noir : *I cvrči cvrči cvrčak na čvoru crne smrče*[2]. Danser dans les sons, comme le poète Nazor. Chanter avec les hommes et rire avec les femmes, le soir sur le port. Et nager dans cette langue, qui coule en moi et resurgit parfois, même si je ne la maîtrise pas.

[1] Pour la prononciation, voir la note explicative à la page 337.

[2] Premier vers du poème de Vladimir Nazor « Cvrčak » (« La cigale »).

Pendant toute l'année de ton chemin vers la mort, je me suis endormie en imaginant l'île. Les façades lissées par la lumière, dressées dans une mer assombrie, plissée par le vent du soir. Allongée dans une barque, juste devant le village, bousculée par des vagues irrégulières, bercée par leurs mouvements contraires. Le sommeil venait au moment où j'acceptais de dériver, regardant les maisons tanguer, sans chercher à me redresser.

Dans la barque et dans mon lit, en voyage au bord de la vie.

Sur mes joues, l'air frais des montagnes. Et celui du large.

Respirer. Respirer encore. Et fermer les yeux sous le soleil.

Le rectangle bleu

Otok est une île très petite, et même toute petite. Si l'on pouvait la mesurer en ligne droite, de la première plage caillouteuse, au nord-ouest, jusqu'au dernier escarpement, au sud-est, on compterait trois ou quatre mille pas. Mais on ne la traverse pas tout droit.

Otok est une île toute petite, dont il n'est pas facile de faire le tour. Il paraît que si l'on parvenait à longer la rive tout autour, son pourtour avoisinerait les dix kilomètres. Mais on ne le peut pas, sauf à marcher parfois dans l'eau, pour échapper aux broussailles épineuses, ou à nager pour passer au large des grands rochers blancs.

Certains affirment que cette île est minuscule : à peine deux kilomètres carrés de superficie. Mais ça ne veut rien dire : Otok n'est pas carrée. Elle a plutôt la forme d'une pince de crabe ou de homard. Une pince de terre sortie de la mer.

Arriver dans l'île c'est facile. C'est ce que l'on pense quand on ne la connaît pas. De grands bateaux blancs la relient plusieurs fois par jour à la côte, dans deux directions. Il y a aussi des *taxi-boats*. Des voiliers, des zodiacs, des canots de location, des hors-bord, qui

filent au large vers les îlots et leurs criques, isolées mais très fréquentées. Et même des kayaks. Au milieu de ces mouvements croisés vont et viennent les barques en bois des insulaires. Au printemps et en été, le trafic est tel que l'on pourrait se croire dans une lagune, un peu à l'écart de Venise. Mais Otok se situe bien plus loin au sud. Otok est autre.

Arriver semble facile.
C'est ensuite que l'île s'éloigne.

J'ai découvert Otok par hasard, comme on jette un caillou dans l'eau. Je l'avais repérée sur une carte, elle se trouvait non loin d'un archipel désert que je souhaitais parcourir. Un jour de juin, il y a longtemps, j'ai loué un logement pour une semaine, imaginant faire de cette île minuscule un point de départ.

L'appartement était vaste, avec des meubles blancs, des coussins et des lampes qui l'étaient aussi. Mirage d'un luxe immaculé dans un édifice de quatre étages, dont le dernier était encore en chantier. Ce presque immeuble était curieusement posé en haut d'une pente abrupte. Seule une étroite bande de béton, tracée entre broussailles et jardin, permettait d'y accéder, en poussant une brouette pour hisser les bagages ou les provisions.

Ce logement appartenait à un couple franco-russe et surplombait « la Plage », la majuscule étant exprimée par un léger temps d'arrêt. Si la baie turquoise avait un bel arrondi, elle se révélait plus proche d'un remblai de pierres et graviers divers. Les touristes et leurs enfants la rejoignaient néanmoins par dizaines en fin de matinée, en petits groupes bruyants, manifestement heureux d'échapper à la station balnéaire

de la côte. Sans douche, ni parasols, ni toboggan, ni marchand de glaces, la plage insulaire devait leur paraître sauvage. Au milieu de l'après-midi, ils repartaient en un cortège effiloché. En guise de lampions, les baigneurs rougis balançaient à bout de bras les reliefs du pique-nique et les gourdes vides. L'invasion se limitait aux heures chaudes, quand le village est endormi ; il y a sur Otok du tourisme sans animation ni pénétration.

J'évitais la plage, mais ne parvenais pas pour autant à sentir l'île. J'y passais pourtant tout mon temps, ayant vite compris que je ne parviendrais pas à rejoindre l'archipel désert. Les horaires de la compagnie locale de navigation, conçus pour les déplacements entre les îles et la côte, ne permettaient pas de prendre le large. Otok n'étant manifestement pas un bon point de départ, j'y faisais des ronds, différentes sortes de ronds, dans toutes les directions.

*

Comme toutes les îles, même petites, Otok a sa propre géographie. Au nord, des champs d'oliviers, délimités par des murs de pierres sèches, parfois effondrés. Pour s'y promener, il faut tantôt les franchir en les escaladant, tantôt les suivre pour cheminer dessus : les anciens entassaient les trop nombreux cailloux parsemant les champs, avant de les aligner pour séparer les parcelles ou créer des sentiers surélevés. Vers le sud, l'île se divise en deux pointes, avec deux forêts de pins, traversées par des crêtes de karst. Des vagues rocheuses qu'il ne faut pas confondre avec les murs-sentiers, au risque de se perdre. Les crêtes n'étant que ce qu'elles sont, sans destination.

Je marchais seule, longtemps. Au milieu des oliviers ou des pins, j'apercevais parfois les signes d'une présence humaine : un arbre récemment taillé, une bouteille abandonnée, des pierres plates formant un escalier. Mais pour aller plus vite, ce qui peut paraître absurde, les villageois semblaient préférer le chemin asphalté qui traverse l'île en son centre. Presque plat et presque droit, il a la largeur d'une petite route. Même s'il n'y a pas de voitures sur Otok.

Le chemin route – on dit *put* – relie les deux villages. Très proches, mais tout à fait distincts. Placés l'un sur la tête du homard, entre ses pinces, l'autre sur son flanc, ils sont séparés par deux cimetières, posés côte à côte au centre de l'île, sur une ébauche de colline. Les villages se trouvant en quelque sorte « en bas », leurs morts entre eux. Celui du sud, Porat, s'étire tout en longueur, dans une baie profonde. Celui du nord, Ponistrina, est rassemblé autour d'une petite anse. Ses ruelles s'éloignent du port en étoile.

Tous deux regardent vers le large, en se tournant le dos. Il paraît qu'avant, et même récemment, les villages étaient non seulement différents, mais aussi ennemis. Le bateau de ligne s'arrête deux fois, dans cette île qu'on dit petite.

*

Tout au long de cette première semaine, j'ai eu l'impression étrange de me déplacer dans un décor, que je traversais comme engourdie. Dans le village du nord, Ponistrina, j'étais éblouie par la clarté des façades en pierre. Et comme assourdie. Il a fallu plusieurs traversées, pour que j'en comprenne la cause : le silence.

Ou du moins l'absence de sons humains. Si la mer et le vent, les insectes et les oiseaux m'accompagnaient partout, je passais dans les ruelles sans percevoir ni musique ni éclat de voix. Pas de plaisanteries, de rires, ni même d'interpellations. Les insulaires semblaient marmonner, pour autant que je puisse en juger, ils étaient le plus souvent posés en biais, ou le dos tourné. Même dans la rue la plus fréquentée, celle du boulanger, je ne croisais que peu de regards, toujours impassibles. J'avançais dans une lumière intense et une indifférence qui l'était aussi.

Sur Otok, je marchais beaucoup, et n'arrivais nulle part. La petite église se révélait d'une beauté rare, avec son clocher arrondi, évoquant à la fois l'oignon et la tulipe. Fallait-il grimper les quelques marches jusqu'au porche et se retourner soudainement, pour voir si quelqu'un avait bougé sur le quai ? Surprendre, peut-être, le hochement de tête du pêcheur penché sur ses filets ?

Le village en étoile ressemblait à une carte postale, mais au bout du quai, une grue miniature ponctuait une esquisse de chantier naval. Deux barques, inclinées sur des tréteaux de bois, présentaient leur flanc décapé. Tout incitait à imaginer une activité, et même la vie. Même si rien ne se passait. Ni sur le port ni en moi.

*

Le jour du départ, je me suis assise à la terrasse du bar. Troublée par ce lieu étrange, mais prête à le quitter sans me retourner. Je croyais connaître les îles, qui ont chacune leurs usages et leurs exigences. Les îles

sont des mondes, qui se révèlent parfois hostiles face à une curiosité déplacée. Mais Otok ne faisait pas front, on n'y élevait pas le menton ni la voix. C'était plus fort que ça : l'île entière se dérobait, avec ses habitants. Plus qu'une distance, c'était une absence.

J'avais passé une vraie semaine de vacance, au singulier. Seule une femme âgée m'avait abordée. Me voyant sur une trottinette, elle s'était exclamée :

— Laisse ça aux enfants ! Tu es bien trop vieille pour ne pas savoir marcher et pas encore assez pour souffrir à chaque pas !

J'étais bien assez vieille pour tenter d'échapper à l'ennui et assez jeune pour essayer la seule distraction à ma disposition, mais j'ai renoncé à le lui dire : elle ne semblait pas disposée à plaisanter. En pantalon et polo bleu marine, presque un uniforme, elle se tenait les mains sur les hanches et me toisait. J'allais me contenter d'un grognement, quand j'ai réalisé que je n'avais rien à perdre ici, et je lui ai répondu que j'essayais de m'amuser un peu. Elle a éclaté de rire.

— Dans ce cas, c'est différent ! Il n'y a pas d'âge pour s'amuser !

Ses yeux brillaient étrangement et son rire était libre, mais j'avais déjà renoncé à découvrir Otok.

De la terrasse du bar, je regardais les deux tamaris qui encadraient un banc fraîchement repeint en gris tourterelle. En arrière-plan, le petit chalutier blanc et bleu, avec ses filets rouges. Ce village avait le sens du détail. Mais à part ça... Même Iva, la jeune fille qui détenait les clefs de l'appartement, n'avait jamais dépassé un bref salut, lorsque nous nous croisions. Quand elle est arrivée, en short effrangé, les cuisses et les joues rondes et brunes, elle voulut savoir si j'aimais

l'île, et semblait réellement souhaiter une réponse. Pour la première fois, elle se tenait face à moi et non tournée sur le côté, comme en partance. Cette île est aussi belle que particulière, ai-je dit. Même si je crains d'être un peu passée à côté. Par excès de politesse, j'ai cru bon d'ajouter « je reviendrai peut-être un jour… »

Iva m'a regardée. Ses yeux étaient si clairs qu'ils passaient du bleu au vert, suivant la lumière. Elle s'est pincé le menton, le temps d'une brève hésitation, pour demander si je voulais voir une vraie maison de village avant de partir.

— Tu vivais à l'écart, chez un Français qui se contente de louer aux étrangers, sans rien leur expliquer. Et lui, il ne parle à personne, quand il vient passer quelques jours de vacances. C'est simple, nous ne le connaissons pas ! Dans cette maison, ce serait différent, tu serais avec nous. C'est tout près, tu viens ?

Je l'ai suivie dans une ruelle, puis dans une autre, qui donnait sur l'eau. À l'angle du quai, une toute petite maison de pierres. Un escalier extérieur montait au premier. Iva a ouvert la porte. La mer était là, au bout de la pièce, cuisine et séjour réunis. Un rectangle bleu.

J'ai rencontré la mer à quatre ans. On m'avait promis du bleu partout, « une immensité ». En arrivant sur la plage, c'était autrement. Un labyrinthe de chaises longues. Les *lettini* de Rimini, alignés et classés par couleurs, comme mes crayons.

Dans l'eau, c'était différent. J'ai compris pourquoi la mer avait son propre nom. Sans montagnes pour l'emmurer, elle était intensément vivante, elle bougeait, me bousculait et me portait. Je pouvais sentir les vagues me soulever, comme toi et Maman, quand nous jouions aux sauts de géant, moi suspendue à vos bras. Et la mer avait un goût, très différent de celui du lac : quand je léchais mes lèvres, je retrouvais les bâtonnets au sel. Je les mangeais par poignées, chez nous, si loin de cette plage. J'en prenais autant que j'en avais le droit, je les passais dans la main gauche, puis je les sortais de mon poing fermé, un par un, pour les aborder par les côtés.

Tu étais heureux que j'aime autant le sel. Tu disais qu'il venait de la mer et que j'allais le retrouver dans l'eau. Ce qui semblait agacer Grand-Père. « C'est faux, coupait-il, tu sais bien que ce sel est sorti des mines de Bex. C'est notre sel des Alpes. » Alors tu murmurais « il vient de la mer quand même », et tu tournais la tête.

Tu murmurais rarement, mais avec le papa de maman, jamais tu n'élevais la voix.

Nous étions partis en vacances avec les grands-parents, qui avaient offert le voyage. Rimini, c'est au bord de l'Adriatique, ce sera bien pour lui, avaient-ils dit. Toi, tu n'avais rien dit. Le premier jour, tu semblais perdu sur cette plage si longue. Tu restais debout sans bouger face à cette mer si peu profonde. Tu aurais voulu aller un peu plus loin, chercher une crique, voir s'il n'y avait pas des rochers quelque part. Mais nous avions voyagé en train et la plage s'étirait jusqu'à se fondre dans l'eau tel un mirage. De toute façon, il paraît qu'il n'y en avait pas, de criques ou de rochers. Ici, c'est bien pour les enfants, ont affirmé les grands-parents, en te priant de ne pas faire l'égoïste.

Quelques jours plus tard, tu t'es levé et tu es entré dans le labyrinthe des *lettini* en annonçant « je vais nager un peu ».

— Tout seul ? Tu vas te baigner seul ? a demandé Grand-Père.

Tu avais déjà disparu derrière les parasols, quand il a décrété que la famille allait venir aussi. Le temps de cheminer jusqu'au bord de l'eau, tu étais déjà parti vers le large. D'abord en marchant. Longtemps. On pouvait te suivre facilement, tu étais le plus grand. Puis en nageant. Plus longtemps encore. Par moments, tu semblais disparaître.

Grand-Père a dit :

— Mais où veut-il aller ? C'est bien lui, là-bas ?

Nous faisions de grands signes. La tête qui flottait au loin ne réagissait pas. Ce ne devait pas être toi. Nous avons continué, avec plein de têtes différentes. Les gens nous regardaient gesticuler en vain. Certains se

sont approchés pour demander si tu te noyais. Ton absence se prolongeait et les grands-parents hésitaient, fallait-il appeler les secours ? Maman a déclaré que tu serais fou de rage.

— Il ne va quand même pas tenter de traverser à la nage…

Elle aussi semblait hésiter.

Traverser quoi ? Il n'y avait que du bleu devant nous. La mer n'était-ce pas un peu comme le ciel, infini ?

— Non, a répondu Grand-Père, la mer ce n'est pas comme le ciel. Là-bas, de l'autre côté, c'est chez lui.

À Rimini, j'ai appris que « chez lui » c'était chez toi, et pas chez nous. Mais chez toi, la mer y était aussi.

*

Dans le rectangle bleu passe parfois un grand bateau blanc. Des barques colorées. Et le petit chalutier. Suivant ma place, à table ou sur le canapé, je ne vois que les bateaux et l'eau, ou, en regardant vers le sud, trois îles. De parfaites demi-sphères, vert foncé. Si je prends du recul, face au large, qui ne l'est pas vraiment, le bleu s'arrête devant une autre île, longue. Une suite de douces collines. On dirait un serpent de mer au repos. Le matin, la créature est dorée.

J'ai repoussé mon départ. Je dors dans la petite chambre du haut, sous la fenêtre, identique à celle du bas. Bien avant l'aube, les bateaux me réveillent. Les barques en bois ont des moteurs qui soufflent et toussent au démarrage. Souvent elles calent, puis elles reprennent leur élan avec un gémissement. Le moteur recommence à tousser, mais plus légèrement, il pète un peu, puis soupire. Teuf-teuf-pfff. Quand il a trouvé

son rythme, la barque se prend pour une locomotive à vapeur. Je l'écoute s'éloigner, dans des froissements d'ailes. Les oiseaux du quartier ont été réveillés eux aussi, mais ne chantent pas encore. Et je me rendors, jusqu'à la prochaine sortie.

Le matin, les bateaux traversent l'espace de gauche à droite, l'un après l'autre, laissant le silence se rétablir entre deux passages. Les *gliseri* – nom donné ici à tout ce qui n'est pas en bois – accélèrent bruyamment en direction du large, les barques, elles, longent la rive au près. J'aime leur timbre, rond et grave, unique, même si leurs moteurs diesel sont quasiment identiques. Depuis mon lit, il suffit que je me redresse pour les apercevoir. J'ai commencé à m'asseoir, même endormie, comme si je répondais à un appel. Je vois alors une barque orange, une autre verte avec une large ligne blanche, une mauve avec un liseré gris. Certaines sont en plastique, mais de forme effilée et dotées d'un moteur à l'ancienne, telle celle du Ventre. J'appelle ainsi un villageois qui sort toujours l'un des premiers. Son bateau a un très joli son. L'homme et la barque tracent des cercles très lentement devant le village. Il porte toujours un maillot ou un t-shirt parfaitement blanc, comme ses cheveux. Son ventre est proéminent, mais il se tient très droit. Et parfois, il chante. Avant de comprendre que c'était lui, j'entendais une voix lointaine, belle et haute, venue du large. Je me rendormais en rêvant de sirènes. Maintenant, je me demande s'il y a une sirène qui écoute le Ventre.

*

Après les vacances à Rimini, nous sommes partis plusieurs étés en Toscane. Là, tu ne risquais pas de vouloir rejoindre l'autre rive à la nage. Et il y avait des rochers, autour desquels nous pouvions apprendre à plonger.

Nous logions dans une caravane, au bord de la plage, sous des pins parasols. Tu aimais nos voisins italiens : le père, noiraud à la peau si brune, ressemblait à ton petit frère, avec le même grain de beauté sur la joue. Il travaillait au chantier naval de Gênes et jouait avec toi dans les vagues, les jours de tempêtes. Il n'y avait plus personne dans l'eau, quand vous vous lanciez à la rencontre de l'écume, en criant *Mamma mia !* comme nous quelques instants plus tôt.

Au retour, nous traversions les montagnes. En haut du col se trouvaient les enclos des chiens. Nous espérions, Petit-Frère et moi, voir les grands saint-bernards. Je rêvais de toucher les chiots. Mais nous ne nous arrêtions jamais. Tu semblais toujours pressé, et inquiet. Un jour, le douanier a froncé les sourcils. Tu lui avais donné le papier bleu, qui s'appelait un titre de voyage, valable seulement dans les pays voisins. Tu n'avais pas de passeport, seulement un permis de séjour désigné par la lettre B. C'était mieux que A, mais moins bien que C. Je le savais, mais je n'y comprenais rien. Le douanier a fait un drôle de mouvement avec son nez, il a tordu ses lèvres et s'est penché tout près de la voiture.

— Monsieur, suivez-moi. On va vérifier tout ça...

Tu as baissé la tête. L'homme a ajouté :

— Les enfants viennent avec nous !

Tu ne nous as pas regardés. Maman a bredouillé des protestations : elle possédait un passeport, elle, et même un rouge à croix blanche. Mais cela n'intéressait pas le douanier.

— Ce n'est pas le sujet Madame. Vous, vous restez là.

Il séparait les syllabes et sa voix martelait, comme un piolet :

— Ne compliquez pas la situation. Les enfants sont bien inscrits sur le titre de voyage de Monsieur, oui ou non ?

Chez Maman non plus, ce n'était pas vraiment chez nous.

*

Au fil des aubes, certains m'ont vue à la fenêtre. Esquissant parfois un geste de la tête ou de la main depuis leur bateau. Au début, je me suis baissée en vitesse, j'étais plus qu'à moitié nue. Mais j'ai réalisé que, depuis la mer, je ne devais être qu'une tête sortie de l'ombre, une gargouille.

Le soir sur le port, certains semblent me reconnaître. Je ne sais pas si ce sont les hommes de l'aube.

La maison est tel un phare, au milieu du village. Un phare que je peux quitter ou rejoindre à la nage. Je longe la rive, vers le nord, jusqu'à la queue du homard, qu'on appelle *Punta*, la pointe. Je sais désormais où la roche forme des chaînes de sommets immergés, dentelés et rosés comme ceux du Sinaï. C'est là que vivent les demoiselles noires, de petits poissons sombres et dansants. Ensuite le fond s'adoucit, je rencontre quelques anémones, avant les prairies de posidonie visitées par des saupes argentées à lignes jaunes. J'aime observer les labres multicolores qui veillent autour de leur rocher alors que passent les mulets blancs. Au retour, je sais que j'approche de la maison quand je retrouve le vieux réfrigérateur, les casseroles et les assiettes cassées, dans un amas de grandes pierres, peuplées de crabes et de coquillages. Je me demande comment les objets et ustensiles sont tombés à la mer – une vaisselle maladroite, une fête explosive ou une dispute définitive ?

Bien que je ne connaisse encore personne, malgré quelques amorces de conversations, je commence à aimer l'île. Parfois je l'observe depuis la mer, je tourne la tête pour la regarder à travers mon masque à moitié immergé. Je la vois ainsi tout entière : beige et sable

dans le bleu de l'eau, jaune broussaille puis verte, sur ses hauts.

La nuit, je reste dans le monde de l'eau. Je dors dans mon lit, mais avec elle. Parfois, c'est le silence qui me réveille. Quand la *bonaca* est telle que la mer se tient immobile. J'attends alors le retour d'infimes clapotis.

*

— Tu as entendu, cette nuit ? La mer qui respirait doucement...

La voix de Riba semble sortie du mur. Il fume, seul sur le port, presque invisible, appuyé contre la façade du bar. Le ciel s'éclaircit à peine. Sa veste coupe-vent est fermée jusqu'en haut, comme s'il craignait la caresse de l'aube.

— Tu as senti le souffle léger de la mer assoupie ? On dirait qu'elle est venue s'allonger près de nous, au pied de la maison, n'est-ce pas ?

Quand Riba m'a posé cette question, j'ai su que j'avais trouvé à qui parler.

Riba, c'est un surnom qui veut dire Poisson. Mais je ne l'ai jamais vu dans l'eau. Il se déplace presque toujours à vélo et il roule vite, même dans les ruelles. Si vite qu'il dérape souvent dans les virages à angle droit. Avant de s'arrêter pile, pour éviter les collisions. La bicyclette se soulève alors, comme si elle allait se cabrer, pourtant Poisson ne tombe pas, les pieds toujours prêts à retrouver le sol. Il est rapide, mais plus vraiment jeune, et ses cheveux sont coupés si court qu'il semble presque chauve. Sa barque est l'une des plus belles du village. Je le vois souvent passer, cigarette allumée, petite luciole de l'aube, il regarde l'horizon.

Il paraît que j'habite dans la maison de sa cousine, Nadalina. C'est Iva qui l'a dit quand elle nous a présentés, elle a ajouté que Riba avait vécu en Belgique et parlait français. Mais lui, il n'avait manifestement pas envie d'épiloguer :

— La Belgique, c'est fini pour moi, je n'y retournerai pas, a-t-il précisé. Et ici, on parle notre langue ! a-t-il asséné, avant de cracher l'allumette qu'il mâchonnait.

Ce matin, Riba semble plus calme, presque accueillant. C'est la première fois qu'il s'adresse à moi et il m'a même souhaité la bienvenue sur les quais.

— Tu as raison, c'est à l'aube qu'il faut venir sur le port. Avant le lever du soleil, quand la nuit se fait légère, au moment où l'air devient soudain frisquet. Tu peux alors sentir le sommeil du village, et entendre ce que murmure la mer. Plus tard, c'est fini : dans vingt minutes, il y aura les cris des goélands, puis ceux des enfants, le bruit des bateaux. Trop de monde et d'agitation.

Il est drôle : je doute qu'il puisse y avoir de réelle agitation à Ponistrina. Mais il n'a pas tort, l'aube révèle l'infime. Je me demande quand même si je parviendrai à me lever tous les jours aussi tôt.

— Peu importe, dit-il. Tu n'as même pas besoin de sortir. Dans une maison comme la tienne, tu vis avec la mer !

Aux premiers trissements d'hirondelles, quand le soleil arrive sur le clocher, Riba déclare qu'il est grand temps de prendre le premier café de la journée. Et file.

Julia Lepère

La mer et son double



Roman

Éditions du sous-sol

Un roman de

LA MER



& SON DOUBLE

Julia Lepère

© Éditions du sous-sol, ❷❿❷❻
Couverture : *Flammes*, Jane Graverol, © Adagp, Paris, ❷❿❷❺
Conception graphique : Cyriac Allard
Éditions du sous-sol – ❷❷, rue du Pont-Neuf ❼❺❿❿❶ Paris
contact@editions-du-sous-sol.com
ISBN : ❾❼❽-❷-❸❽❻❻❸-❿❸❼-❽

La mer et son double

Julia Lepère

Roman

Éditions du sous-sol

À Mathias Bourre, époux, boussole
et ancre, dont le regard
et la musique ont accompagné ce récit.

À toutes nos aventures, passées et à venir.

Nous aurons trop rêvé
Aux prairies qui s'exaltent
Quand soufflent les bisons
Sur les pousses vineuses
Aux sierras du solstice
Où montent les proscrits
Mélodies à tue-tête
Sableuses de réveils
Des orpailleurs de troisième or
Tentent leur chance dans l'orage
À fleur de grives sur la grève
Lui le verdict du pèse-esprit
Mots tard venus des vieux périples
Un enfant que je sais
S'y grisera le cœur

Pierre Lepère,
L'Imprévu de tout désir

Nous avons fait de la nuit et du jour deux signes, et nous avons effacé le signe de la nuit, tandis que nous avons rendu visible le signe du jour [...].

Le Coran, Sourate 17,
Le Voyage nocturne, v. 12

PROLOGUE

“La ville s’y connaît en ténèbres et les ténèbres lui suffisent.”

Stephen King, *Salem*

La ville de P. est étroite.

Les deux voies principales qui la composent se croisent et, du nord au sud, de l'est à l'ouest, il est impossible de s'y perdre. En de rares occasions, il pleut et alors les rues débordent, la ville s'engloutit. Puis le manège recommence, l'assèchement des crues et les larmes qu'on ne sait pas verser.

Molly Fall disait de la ville de P. qu'elle était semblable à toutes les autres.

Si l'on excepte peut-être le dédale de ses rues, la chaleur à crever, la mer comme un mirage et les pensées pesantes empêchant de s'y rendre, ce chien enragé à éviter, les gestes répétés, le vent plombé les avis de tempête le sable qui s'immisce jusque dans les maisons même fenêtres fermées mais qu'est-ce que vous voulez, toute chose a ses particularités, comme cette fleur rouge que j'ai trouvée et qui ne meurt jamais.

La ville paraît déserte, la plupart du temps. Sauf pour quelques présences solitaires, aux habitudes incongrues, qui suivent leur propre écho dans les rues. C'est qu'il y fait si chaud que ses habitants ne sortent pas de la journée. Et le soir, leur démarche alanguie traîne à la recherche d'alcool, en ces instants où accorder l'espace du dedans à celui du dehors semble une question de vie ou de mort. *Puisqu'il faut brûler*, dit Molly se resservant un verre – Molly qui boit en cachette, lorsque tous les clients du café sont partis.

La poussière des corps, la nuit venue, tombe sur les pavés.

Sous certains lampadaires, elle dessine sur le sol un ciel étoilé. On pense aux ancêtres venus chercher de l'or. À cette transformation des sédiments des veines sous-marines, au magma refroidi des volcans. Aux hommes courbés sur l'eau boueuse, remuant le tamis. Avec cette soif de lumière propre à ceux qui ont erré trop longtemps au-dessus des gouffres de la mer.

Ces conquérants se sont approprié la ville de P., chassant les natifs qui s'y trouvaient jusqu'à ce qu'il n'en reste pratiquement aucun. Une poignée d'entre eux a survécu comme elle le pouvait, en dehors des territoires connus.

On peut parfois voir rôder leurs descendants, qu'on nomme les Exilés, reconnaissables à leurs silhouettes longilignes, à leurs visages tatoués de formes géométriques, leurs peaux de la couleur du sable, leurs cheveux d'un noir profond, presque violets. On ne sait pas où ils vivent mais on parle de trous creusés, de souterrains qui quadrillent la ville.

Toutes sortes d'histoires circulent sur eux. L'une d'elles raconte qu'ils sont arrivés par un pont maintenant submergé qui reliait P. à un autre pays, sombre et glacial, et que c'est l'inhospitalité de ce foyer qui les a poussés à chercher une terre plus clémente.

L'on raconte aussi que, lorsque les colons ont débarqué sur ce nouveau territoire, ils ont trouvé un peuple devenu fou, à cause de cette chaleur qu'ils n'avaient jamais tout à fait réussi à apprivoiser, hostile à tout étranger, un peuple de sauvages, aux coutumes barbares, aux terribles maléfices. Et qu'ils soient vrais ou non, ces récits permettent au moins d'empêcher les métissages, qu'on croit néfastes pour

les habitants de P. Censés mener tout droit à l'errance ou à la folie.

Il n'en reste pas moins que les maisons de P. portent toutes la marque des natifs, sous la forme de colossales pierres noires qui constituent leur base. Les colons n'ayant pas réussi à les extraire de la terre sableuse où elles prenaient racine, ils ont fini par en prendre leur parti et ont érigé leurs murs blanchis à la chaux à partir de ces fondations plus sombres que les dragons des abysses, dont la peau absorbe les rayons lumineux, dont les dents transparentes hantent les profondeurs.

Lorsque le volume du soleil s'étendra et perdra sa mesure, P. disparaîtra, comme le reste de la Terre. Mais pour l'instant l'astre répand sa chaleur sur la cité et révèle les moindres détails de son étrange architecture, face à l'éternité du désert. Pareille à une anomalie, une excroissance sur un corps qui l'ignore, P. se trouve aux confins d'un territoire inhabité.

On trouve des magasins dans la ville, mais la plupart sont vides. À travers les vitres sales, on aperçoit des poutres recouvertes de toiles d'araignée, des murs troués, des débris de verre. Sur leurs enseignes, les inscriptions ne sont plus lisibles. Et personne ne pense à en réparer les portes, les volets qui claquent pendant les ouragans et finissent, un à un, par se décrocher. Un sculpteur en fera, plus tard, des jouets pour les enfants. D'autres boutiques ont un aspect relativement intact mais sont abandonnées, les objets en devanture figés depuis une éternité, le rideau de fer jamais levé.

Au croisement de la rue transversale avec la rue centrale, un couvent. Lieu de rassemblement

où le sculpteur a son atelier, où le pianiste donne ses concerts. Où chacun peut venir vaquer à ses occupations, ses nombreuses pièces garantissant l'isolement.

Vers l'ouest, la rue transversale débouche sur la place de l'église, que surplombe un château. Seule hauteur de toute la ville, ce dernier se dresse au sommet d'un promontoire rocheux constamment menacé par les dunes. Le château vient s'y loger comme s'il était la continuité de la pierre même. En contrebas, de l'autre côté, des collines de sable rouge s'étendent à perte de vue.

L'on arrive à la ville par le sud, par le désert. Juste avant de pénétrer dans l'enceinte, figurée par une grossière muraille de pierres ocre, il faut traverser un champ de ruines. Ce sont les monuments sacrés des Exilés. Certains sont enfouis dans le sable, d'autres semblent s'écrouler à l'arrêt : des pyramides et des temples, des statues de dieux aux allures monstrueuses ou animales. La lumière de la Lune les révèle et elles brillent alors de milliers de gemmes, revêtent des teintes violettes. Molly les appelle ses *étoiles chutées*.

Dès que le jour se lève, elles retrouvent cet aspect rude et noirci qui blesse l'œil des habitants mais auquel ils se sont habitués, comme un mal nécessaire.

Dans son axe longitudinal, la ville est prise entre ces divinités fracassées et la mer ; dans son axe transversal, entre le château et la forêt millénaire. Située près d'un lac maintenant asséché, la forêt abrite d'énormes arbres déracinés, dont quelques troncs sont devenus pierre sous l'effet de la lave, bien avant l'âge des humains.

La mer et son double

Un café se trouve juste à la sortie de P., sur le trottoir de droite de la rue principale, en face d'une école désaffectée.

La ville se transforme à partir de là, les pavés s'effacent pour laisser place à un chemin de terre battue qui mène tout droit au cimetière. D'abord les morts, ensuite la mer.

Le cimetière de P., sorte de labyrinthe inachevé, a la particularité de surpasser la ville en taille. En un temps inconnu, une comète y a creusé un cratère et a par là détruit bon nombre de tombes. Les Exilés avaient laissé ce trou ouvert à tous les vents, c'était le repaire des vautours et des chacals lorsque les colons sont arrivés. À présent, la cavité fait partie intégrante du cimetière : elle sert de fosse commune pour les criminels ou les gens de passage, trouvés morts par hasard.

Toutes les pleines lunes, un grand feu permet aux âmes de s'échapper. Alors, la fumée monte, comme un signal au-dessus de la ville, jusqu'aux oiseaux qui déchirent les présages à déchiffrer.

En sortant du cimetière, P. semble vouloir se jeter dans la mer sans y parvenir. Elle y est transparente et calme. Des poissons sautent parfois hors de l'eau. Quelques rochers émergent à l'horizon, mais jamais nul bateau n'en trouble la ligne de fuite.

Jour 0

Des cloches sonnent trois coups,

L'astre entre en immersion.

Jour 7 après Savannah

Latitude : 25° 00′ 00.0″ N
Longitude : 70° 00′ 00.0″ W
4e jour d'immobilisation. Atlantique Nord, zone de la mer des Sargasses. 28 °C.

Jack s'est jeté. La phrase tombe comme un couperet sur la table autour de laquelle l'équipage est rassemblé. Un crissement de dents sur du fer, quatre syllabes qui prennent corps dans les regards noyés, les cernes creusés par les typhons et les récifs, dans le bruit incongru des machines.

On était au cœur de la tourmente, mais le capitaine jurait qu'on allait s'en tirer. Des jours que la tempête faisait rage, qu'on se faisait bringuebaler par les bourrasques maudites et les pluies torrentielles. Le vent hurlait jusqu'à la plus profonde des cales, le chargement du cargo tanguait dans tous les sens, sans parler des hommes. Les hommes n'étaient plus que des marionnettes à bout de souffle, détrempées par l'eau tentaculaire, accomplissant leurs tâches mécaniquement, le désespoir au ventre.

Ils avaient déjà beaucoup dévié de leur trajectoire initiale et aucun contact radio n'était possible. La veille, le navire avait d'abord tangué de droite à gauche, et de plus en plus fort jusqu'à se retrouver

presque tout à fait retourné. En se redressant, la violence avait été telle qu'on aurait dit qu'une main divine s'abattait sur eux. Des conteneurs avaient été brisés dans le choc, d'autres étaient passés pardessus bord, immédiatement avalés par les tourbillons qui apparaissaient tout autour du cargo et qu'ils essayaient à tout prix d'éviter. *C'était le ventre de la mer alors qui s'emparait de vous*, disait le capitaine, la force d'attraction irrésistible vers le fond, et le bateau devenu légende de plus, vaisseau fantôme dont les âmes ne trouveraient jamais le repos.

Il fallait attendre, attendre et endurer, espérer aussi. Manœuvrer le cargo de telle sorte qu'il ne se fasse pas avaler. Une interdiction ferme avait été donnée de se rendre sur les ponts depuis le matin.

Mais Jack avait désobéi.

Le capitaine les avait tous rassemblés avant le dîner pour leur annoncer, et sa voix, rendue rauque par ses années d'efforts pour rivaliser avec celle de l'océan, était parfois couverte par les mugissements d'un vent qui n'avait plus de direction. La tempête avait un peu diminué mais le cargo tanguait toujours dangereusement. Un moment de répit dont il s'était immédiatement saisi.

Cela s'était passé en début d'après-midi. Malgré l'heure et la saison, la nuit était tombée, de gros nuages s'amoncelaient à l'horizon. Sur la crête des vagues, des silhouettes de papier paraissaient marcher et faire tournoyer, dans leurs mains déchiquetées, des poignards noirs comme du basalte. Du soleil, on n'en voyait pas la trace, seulement parfois les souffles de terrifiants cyclones éventraient

ces monstres gonflés de pluie et de foudre, laissant entrevoir une clarté blanche qui ne rappelait rien de familier. Le capitaine était remonté à la passerelle pour tenter d'apprécier leur position exacte et voir si les appels donnaient enfin quelque chose. La boussole tournait sans arrêt, comme prise de folie, et aucun canal ne fonctionnait. Il semblait que les radios retranscrivaient seulement le bruit du vent hurlant, au-dehors, et il y avait dans ce sifflement ininterrompu quelque chose de maléfique.

C'est là qu'il avait vu Jack. L'orage assombrissait toujours le ciel, mais il l'avait reconnu à un éclair qui avait brusquement tout illuminé. Jack, *comme dans un rêve*, Jack dangereusement proche du rail de sécurité, pris entre l'écume et le fer. Il s'était précipité pour aller le chercher et lui faire passer le goût de la désobéissance. Mais, avant même d'avoir eu le temps d'ouvrir la porte, il avait vu le jeune homme basculer et se faire emporter par une vague scélérate. Il n'y avait malheureusement pas à réfléchir à ce qui s'était passé : monter par un temps pareil, a fortiori se tenir si près du bord, c'était du suicide. Le capitaine n'avait pas eu l'indécence de formuler cette certitude à voix haute. D'ailleurs, tous le savaient déjà.

Il s'était contenté de hocher la tête, machinalement, la capuche de son ciré dégouttant sur ses cheveux, le long d'une barbe dont la blondeur était menacée par la grisaille du plus mauvais temps qui soit – celui de l'âge. Sur ses paupières, ses joues, cela traçait des larmes. Le capitaine avait passé plus de temps sur les mers que sur terre et son visage en gardait une absence, que seuls masquaient les

rayons du soleil et les vents contraires. Nul ne pouvait soutenir longtemps ce regard, c'était le ressac et la lame écumante alors qui vous tapait dans les tempes et vous laissait, seul et hagard, sans plus de direction. Dans les yeux du capitaine, il n'y avait pas de place pour les hommes. Il avait serré les mains de chacun des membres de son équipage, sa porte était ouverte si l'un d'entre eux avait besoin de parler.

Après la disparition de Jack, on a fouillé sa cabine. On y a trouvé des lettres, des poèmes – certains à moitié calcinés. On n'a pas lu les lettres, à peine parcouru les poèmes. Tout a été remis à sa place, dans le tiroir fermé à clef. Par respect pour les morts.

On les donnera à sa famille, ses effets et le reste. Si on arrive un jour quelque part, si la Terre arrive à tourner dans le bon sens, cette fois.

Jour 4 après Savannah

1er jour d'immobilisation.

Jack avait pris les jumelles pour regarder au large. C'est là qu'il l'avait vue, la langue de terre qui s'avançait, désertique. Les constructions anciennes, les troncs pétrifiés par la lave, les maisons noires et blanches.

Il avait regardé un bon moment, puis avait reposé les jumelles dans la cabine du capitaine, était retourné à son poste.

DANS LE CAFÉ QUI POURRAIT ÊTRE UN SALOON

Je suis venue ici tourner un film qui n'existe pas.

Je suis arrivée dans la ville de P. souffrant d'un mal inconnu, armée d'une caméra et d'un drone.

J'ai essayé de filmer la prolifération invisible, tout autour et en moi, mais l'image m'a mise en mille morceaux.

La ville de P. est peuplée de personnages qui se croisent les uns les autres, parfois sans se voir.

Il y a le sculpteur, le pianiste, Peter, un chien maigre, enragé, qu'il faut éviter certains soirs. Il y a une tenancière, un poète, un prêtre vêtu de noir. Des enfants anonymes et sauvages.

Il y a Molly Fall, qui tourne plus vite que le soleil.

*

Le premier lieu que je découvre à P. est son café. Après avoir passé les sculptures et les pyramides

des Exilés, je suis entrée dans la ville et j'ai simplement marché tout droit, sans croiser âme qui vive. L'inscription sur l'enseigne est à moitié effacée, mais on peut tout de même déchiffrer ceci : *Café.. B..T.. monde*. Il ressemble à s'y méprendre à un saloon, avec ses portes battantes et son écriteau défraîchi, sa façade en bois et sa petite salle à l'arrière.

Molly a l'habitude de faire du cerceau juste devant. Parce que c'est aussi sa maison, qu'elle y vit seule avec sa mère. Le cerceau de Molly tourne, disproportionné par rapport à sa taille, strié de noir et de blanc. Lorsqu'il va très vite, la jeune fille s'efface dans l'ombre de la poussière qu'il soulève. Plus tard, je filmerai longtemps Molly, dans sa disparition.

Avant, il paraît qu'un cheval était attaché à l'entrée du café. Qui appartenait peut-être au père de Molly, même si personne ne l'a jamais vu ni ne connaît son identité. Sans doute un cow-boy de passage, ayant réussi par miracle à quitter P. en laissant derrière lui femme, fille et cheval. Quoi qu'il en soit, l'animal restait des heures dans la moiteur et Molly lui donnait souvent de l'eau pour qu'il ne tombe pas malade, ne s'évanouisse pas. À présent, seules l'auge et les mouches rappellent sa présence. Molly lui parle parfois, comme à un ami invisible et s'enfuit avec lui, quand personne ne regarde. Elle passe pour être un peu fantasque et les gens disent que c'est à force de vivre seule avec sa mère, sans père et à la fois de voir passer tant d'hommes à

cause des activités de la mère de Molly, les gens le disent à voix basse, même si, à P., tout le monde s'occupe de lui-même et que personne n'irait venir critiquer quelque chose qui contribue, dit-on, à l'équilibre de la ville, où il n'y a pas de violence de ce genre, d'ordre sexuel s'entend, ou très rarement, où tout se régule d'ailleurs en général par soi-même et où tous les rituels sont respectés, et puis il en faut bien, de ces femmes-là, *il y en a toujours eu*, disent les hommes qui s'estiment toutefois heureux que cela soit tombé sur la tenancière plutôt que sur leurs femmes leurs sœurs ou leurs filles, elle n'est fille et sœur et femme de personne, elle, que l'on sache, il est vrai qu'elle est mère mais ce n'est pas la même chose et puis toujours polie, c'est comme si elles étaient deux, celle qui sert au comptoir et celle qui, dans la chambre, plus tard, vous comprenez, et d'ailleurs il viendra un moment où tout naturellement on le dit c'est Molly qui montera les marches et attendra, elle aussi derrière la porte et alors certains hommes commencent déjà à convoiter Molly, à la regarder d'un certain œil, à imaginer de ces choses puisque bientôt, ils se le disent cela sera permis, pour quelques pièces laissées sur le comptoir et Molly est jeune encore mais ce n'est qu'une question de temps, une poignée d'années composées de secondes et de minutes et d'heures, d'un défilé de saisons qui toutes se ressemblent dans la ville où rien ne pousse et alors on essaye parfois de frôler (comme on passe pour entrer dans le café, et l'on fait mine que c'est par accident) la robe qui flotte au vent et le cerceau les cingle, c'est que Molly a son périmètre de sécurité mais les regards, eux,

sont inévitables, salissent partout son corps et lui donnent envie de crever les yeux qui les charrient, et elle crache dans leur dos dès qu'ils entrent et cela ne date pas d'hier ; c'est que Molly,

À cause d'une sensation de brûlure dans le ventre à voir aller et venir et marteler les bottes dans l'escalier du café menant à la chambre de sa mère, à force d'entendre leur bruit lorsqu'elles s'ôtent et de voir la porte fermée tressaillir aux mouvements brusques du lit, a pris l'habitude de fuir et de faire fuir les hommes, de leur dire *Non*, depuis l'enfance, un seul petit mot depuis l'étrange visage tanné par le désert, toujours le même, *Non* et ce *Non* l'accompagnera tant et si bien, Molly Fall, que le poète l'appelle *Celle qui dit non*, tant et si bien que ceux qui convoitent Molly n'osent jamais lui parler, à la vue des éclairs jaunes lancés par ces yeux trop grands, cernés, à la vue de la figure farouche, griffée de partout, aux ongles sales et aux doigts rongés, parlant toute seule et soignant sa peur et sa colère avec un seul mouvement, celui de faire tourner son cerceau autour de sa taille, sans bouger, des heures durant.

Alors les hommes souvent se le disent, le soir dans le café, qu'il va falloir qu'elle en fasse, des efforts, celle-là, si elle veut un jour reprendre le commerce, et Molly les écoute et murmure son *Non*, fait des plans pour fuir à l'autre bout du monde dans un pays lointain où il ferait toujours froid, où les vents se lèveraient comme autant de chevaux pour l'emmener au-dessus de montagnes sacrées, la nuit le jour Molly y pense, s'enfuir, elle rêve que son père revient la chercher, elle imagine qu'il lui ressemblerait un peu, qu'il serait plus grand et plus

fier que tout le reste des habitants de P., qu'elle le reconnaîtrait à son cheval, elle rêve aussi d'un feu de joie qui détruirait la ville de P., à force qu'il y fasse si chaud et que rien ne s'y passe jamais Molly rêve de radeaux dans l'eau et dans le ciel, Molly rêve que par son tournoiement elle change le cours du temps qui fait pousser ses cheveux allonge ses jambes et couvre ses yeux d'ombres de plus en plus féroces, car par-dessus tout Molly a peur de devenir adulte, elle aurait fait n'importe quoi pour que la transformation ne s'opère pas alors elle s'imagine enfant éternelle dans une époque de magiciennes et de sorciers où des chasseurs rapporteraient de l'ancienne forêt des animaux fantastiques comme ceux que le sculpteur fabrique, et Molly aurait le pouvoir de leur rendre la vie et la mort n'existerait plus, tout reviendrait à sa place, inchangé jusqu'à la fin des temps et Molly peut continuer à imaginer comme ça jusqu'à la fin des temps, jusqu'à ce que toutes les étoiles explosent et illuminent de rouge ses rêveries car son imagination ne connaît aucune limite peut-être parce que Molly est différente des autres, c'est que le réel l'indiffère, et parfois on dit même qu'elle est folle, ce mot s'échappe dans les ruelles pavées de P., toutes ces histoires qu'elle se raconte à voix basse par terre dans le café en pensant que personne ne l'entend, et que cela c'est d'abord à cause de l'ombre du père, que c'est l'hérédité inconnue, le couvent a entendu résonner cette histoire que Molly a dans ses veines du sang impur d'Exilé, et que c'est la raison pour laquelle ses cheveux châtain clair prennent, quand vient la nuit, de ces reflets violets qu'on dit maudits.

Le soir, le café se remplit. Seuls deux hommes y viennent pendant la journée : un poète, et le prêtre de la ville de P.

Le poète ressemble à un explorateur qui aurait mal tourné. Il s'assoit toujours à la même place : une petite table près de la fenêtre, non loin de l'entrée. Toujours la même barbe taillée, le même chapeau rapiécé aux larges bords cachant une figure aux rides profondes, au nez à la forme de bec, aux yeux gris enfoncés dans leurs orbites. Triste lueur, de celles qui couvent des souvenirs brisés.

Un jour, la tenancière me confiera que les murs de la maison du poète sont épinglés de cartes d'un pays où il a voyagé plus jeune. Un pays envahi par la jungle et le fleuve, aux vallées impénétrables habitées par des oiseaux aux couleurs de flèches empoisonnées. Là, les lianes étouffent tous les bruits, la forêt tropicale vous paralyse dans sa moiteur. Les ricochets de la pierre dans l'eau révèlent des trésors inaccessibles, faits pour piéger les voyageurs. Il n'est pas rare de trébucher sur des ossements humains dans cette terre hostile où l'on ne se déplace qu'en pirogue, sous l'œil torve des crocodiles. Le poète projette sans cesse d'y retourner, rumine des pensées de départ sans jamais les assouvir. C'est que certains lieux vous ensorcellent, vous laissant à jamais orphelin d'une part de vous-même : ce morceau d'âme peut dormir sous la terre ou dévaler la pente d'une montagne morte. Mais le poète est presque un vieil homme à présent, et

la vigueur qui lui serait nécessaire pour accomplir son grand voyage lui manque.

Il parle souvent seul ou à la tenancière, sa voix de plus en plus forte et sa pensée de moins en moins compréhensible à mesure que les verres se vident. À partir d'une certaine heure, le poète commence à émettre des théories sur la nature exacte de la ville de P., les événements étranges qui s'y produisent. C'est de ces fabulations qu'il espère tirer un roman où l'espace et le temps n'auraient plus leur fonction habituelle.

> Je voudrais surtout parler d'un combat perdu d'avance. D'êtres qui se propulsent volontairement jusqu'au bord de la mort, au bord de la chute et qui tournent leurs regards vers eux-mêmes pour soudain, se condamner. Une chevauchée près d'une falaise, un pistolet sur la tempe pour jouer, c'est nager trop loin et ne plus savoir revenir, tu vois ? Et après il est trop tard, on a la marque du vampire sur soi, la vie telle qu'on l'a toujours connue paraît banale, mécanique, tout ne se déroule plus qu'en noir et blanc. C'est être dans le monde sans lui appartenir. C'est bien ce qui se joue ici, la désobéissance fondamentale aux règles tacites de la société et même de la nature, tu ne trouves pas ?

Personne ne lui répond. On entend le cri aigu des frottements du torchon sur les verres, puis le bruit de marteau qu'ils font lorsque la tenancière les pose sur le comptoir. Sa robe est d'une couleur bleu nuit, ses ongles jettent des éclairs écarlates dans la salle vide.

À force de regarder les mots du poète se perdre dans les cercles d'humidité laissés par les chopes, je finis par y voir des planètes d'une autre galaxie, prisonnières d'un cosmos invisible. Me revient ce livre lu plus jeune : l'histoire d'un peintre ayant fait poser sa femme des heures, des jours, des années durant, pour tenter de retrouver la vigueur d'une œuvre de jeunesse. Son seul et unique chef-d'œuvre. L'écrivain racontait la femme nue qui s'amaigrissait dans le grand atelier, à la lueur d'un poêle mal entretenu, les pleurs de l'enfant délaissé dans la pièce d'à côté. Et je crois que l'enfant dans le livre était mort, et que le tableau avait fini par ressembler à une chose cassée, où les larmes de la femme formaient des couteaux. Le peintre avait sacrifié la vie réelle à la vie rêvée. Et derrière ce rêve, il n'y avait rien, que lui-même.

De fait, le poète écrit peu. Seulement des bribes, suivant la douleur vive d'une évidence, le battement de son pouls, traçant ce que lui dicte un étouffement. Il me dit trébucher sur ses phrases, balbutier, trembler aux croisements des silhouettes tandis que le corps de la tenancière semble le cerner, ce corps dont les formes se noient dans le velours d'une robe usée, *une mer épaisse, caverneuse d'un siècle éteint*, écrit-il avant de s'arrêter. La chaleur de son sang diminue, l'angle mort de son regard perçoit Molly tournoyer. Il me dit que ses personnages lui font peur, qu'il ne peut se permettre de leur donner une existence. Qu'il ne sait pas ce qu'ils feraient, quels crimes ils pourraient commettre. Voilà pourquoi le poète est si malheureux, pourquoi il lui faut plonger son regard dans l'alcool qui s'amenuise, pendant

des minutes qui ressemblent à des heures, et fixer la porte du café avec une stupeur naïve, dans l'attente que quelqu'un entre et rompe le sortilège.

Du dehors lui parviennent les cris des enfants, le chant de Molly, parfois, un aboiement. Il se méfie du chien errant. Il se méfie des horloges, des hommes et surtout des femmes lorsqu'elles sont encore des filles et ressemblent à Molly, du caractère hagard de ses pensées et des songes devenus réalité, à la nuit tombée. Alors, il les évite : dort, boit, écrit dans le même geste somnambule. Avant de sortir, à la fin de la journée, il déplace les chopes sur une autre table, plie le papier jauni de la nappe où les mots se chevauchent sous les ratures, la range dans sa sacoche et crie à la tenancière de mettre ça sur sa note.

Le poète garde un couteau caché dans une doublure de sa veste, juste au cas où. Sa main frôle le métal froid, et il respire mieux. Mais cela, personne ne le sait. Il est mal vu, dans la ville de P., de posséder des armes si l'on n'est pas de la Milice des Justiciers.

Le poète habite sur la route du cimetière, isolé du reste de la population. Il préfère être plus près des morts que des vivants, il aime les bruissements que font les cendres, la nuit, les fleurs brisées des caveaux, les corbeaux tournoyants. Leurs bruits d'ailes en dedans l'apaisent jusqu'au sommeil.

Sur le prêtre, je ne peux rien dire pour l'instant. Une silhouette blanche dans un costume noir, étriqué. L'éclair vert d'un œil perçant l'obscurité du café. Une démarche si furtive qu'elle pourrait appartenir au monde marin, des mains qui s'agitent

dans le silence. Il se tient la plupart du temps au comptoir. Parfois, monte à l'étage.

Je répugne à en faire un véritable personnage de mon histoire.

Mais nous n'en sommes encore qu'aux balbutiements. Je fais des allers-retours de la salle du café à l'auge vide, je regarde Molly tourner, surveille la course involontaire du soleil.

Comme tout le monde, j'attends qu'il disparaisse. J'attends qu'il soit enfin mon tour d'oublier.

Et puis, pour que le temps passe sans moi, je filme.

Je filme les doigts du poète crispés sur son stylo, l'angle que fait sa main légèrement déformée avec la table. Je filme la tenancière, son visage vieilli prématurément, difficile à regarder en face, ce visage offert avant même d'être capturé, tandis qu'elle tire sur une cigarette gardée trop longtemps en bouche dont elle écrase à présent le mégot je filme le rouge, la trace des lèvres humides sur le filtre même si tout me semble faux, de mauvaise qualité, la réalité trop crue ou pas assez et comme le jour descend je filme le poète endormi, ses gémissements depuis l'abîme puis, lorsque je lis sur ses lèvres le prénom de Molly, un instant il me semble que c'est lui qui fait tomber la nuit.


Bruno
Doucey
Où que
j'aille
ROMAN
Emmanuelle Collas

Mönichkirchen
22 avril 1941

Un silence de mort règne dans la salle du quartier général où le Führer est sur le point de faire son apparition. Mains dans le dos, lèvres serrées, habité par une vision, il traverse la pièce à grands pas, sans un regard pour l'assemblée qui se dresse devant lui comme un seul homme au cri de Heil Hitler ! Seule l'intéresse la carte de la Méditerranée que l'on a placardée au mur pour l'occasion. 15

La tête se tourne d'abord vers le sud. Le Caire, Alexandrie, le canal de Suez. Les autres n'ont qu'à suivre ses pensées : les panzers de Rommel progressant dans le désert, les victoires de l'Afrika Korps et, lorsque le verrou britannique sautera, l'accès aux champs pétrolifères du Moyen-Orient.

Mais le Führer a déjà quitté les sables d'Égypte. Cou tendu vers le haut de la carte, jambes dressées sur ses ergots, il scrute ce que les autres ne voient pas : la ligne septentrionale des Balkans où les troupes de la Wehrmacht et les Waffen SS viennent de terminer le travail, le détroit du Bosphore, la Crimée. Plus loin encore, hors des limites de la carte, la tache aveugle de la guerre, la tache rouge sang qui l'obsède, cette Union soviétique sur laquelle il lancera bientôt les

griffes du IIIe Reich. Un démon possède désormais le corps du Führer. Le combat qui l'attend est un combat de titans. Bientôt, il défiera Staline sur son propre terrain. Non, il ne défiera pas Staline, il le laminera et débarrassera le monde du communisme. La tectonique des blocs, le choc des continents, c'est précisément là qu'ils doivent se jouer. Rien ne peut arrêter la puissance qui est en marche. Lui seul a vocation à régner sur le monde.

Brusquement, la tête du Führer s'incline à nouveau vers le sud, comme s'il suivait une frégate imaginaire à travers la mer Égée. Un pas en avant, puis deux, ses mains qui se disjoignent dans le dos, et ce poing qui s'abat sur la carte au milieu de nulle part, à mi-distance du continent africain et des côtes orientales.

16

Chypre ? Malte ?

Manifestement, plusieurs hauts gradés ont du mal à suivre les pensées du Führer. Seul le général Student, qui l'a rejoint devant la carte, décode l'impératif silencieux qui agite le maître de l'Allemagne.

— Oui, Herr Führer, c'est là qu'il convient de faire débarquer nos troupes. Ce bout de terre hautement stratégique, il nous le faut.

Les deux hommes se penchent en même temps sur la carte pour observer de plus près la forme étrange qui ferme le périmètre éclaté de la Grèce. Puis le général Student se redresse, sûr de son fait.

— Herr Führer, parce qu'elle se situe au carrefour de trois continents, la Crète est le territoire le plus approprié à nos ambitions.

Ses propos paraissent suivre le raisonnement muet du Führer.

— Nous sommes à 300 km de la Cyrénaïque et de l'Égypte. Un point d'appui idéal en Méditerranée, la base dont nous avons besoin pour lancer nos forces armées vers le nord.

Sans dire un mot, le majeur du Führer pianote sur la forme allongée de l'île dont son œil perçant détaille les contours.

Le général Student a compris. 17

— Eh bien, oui, Herr Führer... La Crète est la cinquième plus grande île de la Méditerranée, la plus vaste de la région. Un peu plus de 8000 km². Une terre de montagnes et de bergers. Pas de quoi nous effrayer. Nous devrions la prendre en deux jours.

Soudain, le doigt du Führer s'agace sur le liseré de la côte nord, qu'il semble vouloir griffer d'est en ouest. Le général Student se reprend, d'un ton moins assuré.

— En effet, Herr Führer, les villes et les terrains d'aviation se trouvent au nord, principalement du côté de Chania et d'Héraklion. Des ports et des aérodromes... On peut donc débarquer nos troupes par mer et par les airs.

Dans un geste d'agacement, l'index et le majeur du Führer se croisent à deux reprises, obligeant le général Student à se reprendre.

— Je veux dire... par air et par mer. D'abord une immense opération aéroportée, la plus vaste jamais organisée, avec des Junkers et des planeurs... Nous songeons à plusieurs milliers de paras, histoire de frapper vite et fort.

Puis le débarquement de nos troupes au sol. En deux temps trois mouvements, la Crète deviendra une terre du III^e^ Reich. Nous pourrons alors apporter un soutien logistique à Rommel en Afrique et nous lancer, par le sud, à l'assaut de Moscou.

Hitler s'est redressé, satisfait. Ses mains ont retrouvé leur position dans le dos. Ses petits yeux noirs fouillent le visage de son interlocuteur.

— Très bien. Et quel nom pour cette opération éclair, Herr General ?

— Nous pensons qu'elle pourrait être placée sous le signe d'un dieu grec. Mercure, par exemple. Il était le dieu de la guerre.

— Erreur, Herr General ! Mercure n'était pas le dieu de la guerre, mais celui du commerce et des messagers. Mais va pour Merkur ! Je vous laisse le soin d'organiser cette opération. L'affaire doit être pliée dans un mois.

Mönichkirchen
25 avril 1941

Ce vendredi 25 avril 1941, dans le train privé qui stationne en gare de Mönichkirchen, en Basse Autriche, le commandant en chef des Forces armées allemandes a toute raison d'être satisfait. Il faut dire que chaque jour de la semaine aura apporté son lot de victoires. Lundi, le jour même de son cinquante-deuxième anniversaire, le Führer a pu se réjouir de la capitulation de l'armée royale grecque, signée par le général Papagos, un vieux soldat à la mine déconfite devenu ministre de la guerre. Puisque le terrain est nettoyé, les troupes de la Wehrmacht stationnées à Larissa vont pouvoir être déployées ailleurs.

Et voici qu'il s'apprête à signer l'ordonnance n°28, destinée à mettre sur pied l'opération Merkur. Le maréchal Göring avait raison : ce général Student est loin d'être un imbécile. Épatante, cette idée d'organiser une opération aérienne sur la Crète ! Ce sera sans conteste la plus grande invasion aéroportée de l'Histoire. Des milliers de parachutistes allemands surentraînés, le fleuron de la Wehrmacht, largués sur un caillou. Ah ! Les vieilles pétoires des bergers grecs ne feront pas long feu. Le monde se souviendra longtemps de ce fait de

guerre. Une prouesse technique et militaire, comme seul le IIIe Reich en est capable.

Hitler va et vient à grands pas dans le wagon où est aménagé son bureau. Décidément, cette annexion de la Crète est une bonne idée. Elle répond aux directives ultra-secrètes qu'il a données en décembre dernier aux responsables de ses troupes aéroportées :

« La mission de notre aviation sera de renforcer l'attaque dans toutes ses phases ; et pour rendre l'assaut possible il faut comprendre que pour s'emparer des points d'appui britanniques sur les îles grecques on ne peut débarquer que par les airs. »

Comme toujours, le Führer voit loin et clair. Une fois la Crète annexée, trois portes s'ouvriront : l'une vers le sud, où la Wehrmacht fera jonction avec l'Afrikakorps de Rommel ; l'autre vers l'est, afin de s'emparer de Chypre et, de là, sauter sur Le Caire et le canal de Suez... Le pétrole, les trésors de la mer Rouge, Zanzibar, les comptoirs de l'océan Indien ; la troisième vers le nord, pour prendre l'Union soviétique par surprise, là où personne ne s'attend à devoir colmater une brèche.

Hitler va et vient dans son bureau, avec la frénésie d'un homme habité par des visions. Oui, le IIIe Reich posera bientôt sa botte sur ce caillou. L'affaire est jouée d'avance, une formalité pour ses troupes parachutistes, le nec plus ultra de l'Allemagne nazie, des combattants aussi solides que les Waffen SS. Et de là, de là...! L'excitation du Führer est à son comble. Si le monde n'était qu'une carte, il y a

longtemps qu'il serait allemand. Mais procédons par ordre : le sud et l'est d'abord, même si ces axes de guerre n'en font qu'un. Demain, la croix gammée flottera sur les minarets, du Caire au golfe Persique, comme elle flotte aujourd'hui sur l'Acropole.

Hitler s'arrête à nouveau devant la carte, regard rivé sur sa partie la plus septentrionale. Les mots crient dans sa tête. Des images d'une violence inouïe envahissent son cortex cérébral. Il a soudain envie d'arracher la carte du mur, de la lacérer, de piétiner les immenses territoires de l'Union soviétique, de les recouvrir de sang humain, de boue, de merde. Là ! Sa baguette vient de frapper la carte. Là ! là ! là ! Le Führer en est sûr, l'Empire germanique ne pourra régner sur le monde que s'il foule à terre le monde slave. Abattre Staline est un devoir sacré. S'emparer de la Grande Russie, une mission divine. Anéantir les bolcheviks, un bienfait pour l'humanité. Là ! là ! là !

Soudain, les pensées qui fusaient dans sa tête s'apaisent. Hitler vient d'avoir une vision précise de l'avenir : les Slaves, tous les Slaves, deviendront des esclaves. Oui, c'est cela : s'emparer de l'Union soviétique pour disposer d'un inépuisable réservoir de main d'œuvre. Du Finistère français aux rives de l'Oural, de l'Atlantique aux confins de l'Asie, tout sera à lui. Le monde entier n'aura bientôt plus qu'un seul maître : Adolf Hitler !

Le Führer fait un pas en arrière et regarde l'île qui ferme l'angle sud-est de la Méditerranée. La Crète... Auparavant, il faut passer par là. Un blitz isolé ! Une annexion éclair ! Après quoi...

Une heure plus tard, le Führer est confortablement installé derrière son bureau.

Une fois signée la directive n°28, qui entérine le plan exposé par le général Student, il demande qu'on lui apporte la « liste spéciale » des parachutistes qui sauteront sur la Crète. Il veut vérifier qu'un nom figure bien parmi les volontaires désignés d'office. Le nom d'un homme qu'il a longtemps admiré, mais qu'il enverrait volontiers au casse-pipe. Un traître, à qui il offrira bientôt la chance de mourir en
22 héros.

La main du Führer effleure la couverture du magazine posé sur son bureau. Lisse, souple, particulièrement attrayante avec cette photographie montrant un officier allemand entouré de jeunes Italiens.

Quelle date de publication ?

25 février 1941. Parfait, parfait.

Dans la partie supérieure de la couverture, le nom du magazine se détache en lettres rouges. On ne voit que lui : *Der Adler, L'Aigle*.

En dessous, la mention : *Waffenbrüderschaft der jungen Nationen*, Fraternité d'armes des jeunes nations.

En voilà encore une bonne idée ! se dit-il en feuilletant la quatrième parution de ce magazine créé en 1939 pour la propagande de la Luftwaffe. L'éditer en plusieurs langues et le diffuser partout dans le monde, c'est cela qui est révolutionnaire. Hitler entend encore le Reichsmarschall Goering lui exposer son plan :

— Ce magazine sera édité par le groupe de presse August Scherl Verlag, basé à Berlin, Herr Führer. De leurs

presses sortiront des versions en six langues : l'allemand pour le Reich, la Suisse alémanique et les Volksdeutsche, les populations germanophones ; l'anglais pour le Royaume-Uni et les États-Unis ; le français pour la Suisse romande, la Belgique et la France ; l'espagnol pour l'Espagne et l'Amérique latine, principalement l'Argentine, le Mexique, le...

Le Führer avait alors manifesté un signe d'impatience.

— Six langues aujourd'hui, mais une seule demain : la langue germanique qui régnera sur le monde !

23

Ce vendredi 25 avril 1941, dans le train privé qui stationne en gare de Mönichkirchen, le Führer retourne fébrilement le magazine qu'il a entre les mains. En quatrième de couverture, une publicité pour un ouvrage qui contient plus de 550 photographies de l'anthropologue autrichien Hugo Bernatzik, l'homme qui photographie le corps des femmes étrangères comme personne, celui qui ouvre le rideau des alcôves et vous donne presque irrésistiblement l'envie de vous servir. Pour assurer la promotion de son livre, qui ne sera édité qu'en langue allemande, la photographie de deux négresses nues, offertes au regard, et cette légende :

Jeunes filles noubas vêtues de feuilles
(Soudan anglo-égyptien)

La concupiscence noire ! se dit le Führer, avec l'envie soudaine de tourmenter ces corps de sauvageonnes nubiles.

D'un geste nerveux, il retourne le magazine et entreprend de le feuilleter pour trouver ce qui l'intéresse. Là... voilà ! Trois pages consacrées au héros qui sautera bientôt sur la Crète :

Ein grosser Sportsmann wird Fallschirmjäger
Un célèbre sportif devient parachutiste
Parfait. Parfait.

Ciel de Crète
20 mai 1941

Max est assis aux avant-postes. La carlingue du planeur ne lui laisse que peu de place mais les autres se sont tassés pour concéder un espace suffisant au colosse dont les épaules feraient presque craquer la toile de l'uniforme. Casque vissé sur la tête, filet de camouflage prêt à être déroulé, il attend le moment de se jeter dans le vide. 25

Avec sa pélerine de couleur verdâtre, ses gants d'alpiniste, ses bottes à semelles de caoutchouc lacées à mi-mollets, son pantalon rembourré aux genoux, le matelassage qui gaine son buste, il fait l'effet d'un extraterrestre. Les autres aussi d'ailleurs, mais aucun d'eux n'a la carrure de l'ancien champion du monde poids lourds de boxe.

Pour la quatrième fois, Max vérifie son équipement : le parachute dont les sangles enserrent sa poitrine et son ventre, le poignard et le pistolet à la ceinture, le paquetage de survie qui doit lui permettre de tenir deux jours... Une boîte de viande en conserve, du pain enveloppé dans du papier d'aluminium, du chocolat vitaminé, du sucre et de l'acide tartrique, un bidon de boisson rafraîchissante, des tablettes de pervitine et de benzédrine, une seringue hypodermique

avec un cocktail à base de caféine en cas d'extrême fatigue. Mais lui n'en aura pas besoin. Se battre, tenir, durer, il sait ce que cela veut dire. Sur le ring, le champion en a vu d'autres.

Une grimace vient de sillonner son visage d'ordinaire impassible. Max porte la main à son ventre. Ah, ces fichues coliques qui lui tordent les boyaux depuis la veille au soir ! Il n'a pourtant pas abusé de la bière et du schnaps, que l'intendance a fait distribuer en abondance, à la veille du combat, aux paras qui sauteraient sur la Crète. Impossible d'en parler aux autres, à une demi-heure du grand saut. Il n'est pas de ceux qui chient dans leur froc de trouille. Il regrette même de s'être plaint ce matin à son commandant d'avoir mal au ventre. Pour un peu, le gradé se serait foutu de lui. « Eh bien, mon vieux, vous pourrez toujours vous faire porter pâle quand nous serons en Crète. Le personnel médical décolle avec nous. »

Max serre les dents et se concentre sur ce qu'il aura à faire dans quelques dizaines de minutes, quand le planeur survolera la Crète. Se placer dans l'ouverture de la carlingue, jambes repliées, tête tendue vers l'avant, regard rivé sur les nuages, et puis bondir dans le vide, bras dressés dans les airs, tomber, tomber, tomber, jusqu'à être soudain freiné par l'ouverture du parachute. Une fois, au sol, enrouler au plus vite l'immense toile et s'en débarrasser, retrouver les camarades qui se seront posés dans le même secteur que lui, s'assurer que la voie est libre, et partir à la recherche des conteneurs que les Junkers auront largués avec un parachute à matériel. « N'oubliez pas, soldats, c'est là que se trouvent les armes lourdes, fusils, mitrailleuses, mortiers », leur avait-on

dit avant le départ. Bon sang, non, on ne va pas l'oublier ! Quand on saute aussi peu armés, on est pressés de retrouver son matériel. Lorsqu'ils verront des milliers de parachutistes allemands, fusils mitrailleurs en main, les bergers crétois n'auront plus qu'à déposer leurs gourdins et leurs vieux fusils, et à se rendre. Le commandant le leur a bien dit sur le tarmac, dans le rugissement assourdissant des moteurs : « Ce sera une opération éclair ! La Crète doit être prise en deux jours ! »

Combien sont-ils dans le planeur ? Max détaille ses camarades. Dix, avec lui. Et au moins quinze autres dans l'avion qui les tracte.

Voyons, Max, essaie de faire fonctionner ta caboche, même si le vrombissement des moteurs et les turbulences qui secouent les passagers obligent à se concentrer sur des réalités très physiques. Certains ont parlé d'une opération de cinq cents avions, des escadres de bombardiers Dornier, de Junkers, de Heinkel, de Messerschmitt, qui survoleront la Crète en plusieurs vagues et largueront des milliers de paras. Lui fait partie de la première vague, celle qui survient avec l'aube. Celle qui frappera vite et fort.

Un instant, Max ferme les yeux pour mieux se concentrer sur les gestes à accomplir. Ils sont dix, serrés comme des harengs dans la carlingue du planeur, mais il est le seul à bénéficier d'un statut de parachutiste d'élite. À trente-six ans, il fait partie des cadres. Un roc sur lequel les autres ont envie de s'appuyer. *Ein grosser Sportsmann*, comme ils disent. L'athlète le plus célèbre de la division.

Au mess, l'autre jour, un officier est venu parler boxe avec lui. Il lui a demandé de dédicacer le magazine *Der Adler*, où trois pages lui étaient consacrées. Pensez donc, l'ancien champion du monde de boxe Max Schmeling – «notre Max», comme disent les jeunes Allemands – engagé volontaire dans les troupes de parachutistes, la fierté du III^e^ Reich, le corps armé que préfère le Führer. Dix photographies de Max à l'entraînement, au sol et dans les airs, dix photographies pour cerner la volonté d'un homme inflexible, pour mettre

en évidence son enthousiasme et son ardeur, son sens de l'entraide et de la camaraderie. Pour donner l'exemple, tout simplement.

Ce jour-là, Max s'était étonné de voir que l'officier savait presque tout de lui. Sa naissance en 1905 à Klein Luckow en Poméranie-Occidentale, dans le land du Mecklembourg, au nord-est de l'Allemagne, une région aux abords de la mer Baltique qui compte de vastes forêts et d'innombrables lacs. Ses débuts dans la boxe amateur, les échelons franchis un à un jusqu'à ce jour de juin 1930, où il est sacré champion du monde poids lourds, après avoir battu l'Américain Jack Sharkey. Son titre perdu deux ans plus tard face au même boxeur. Et puis le combat homérique qui l'avait opposé à Joe Louis, en juin 1936, au Yankee Stadium de New York. Sans doute le point d'orgue de sa carrière, une victoire gravée dans le marbre, une page de l'histoire de la boxe. L'officier parlait du combat, comme s'il avait été présent dans le stade.

— Pour une bagarre, c'était une sacrée bagarre ! Joe Louis, l'idole américaine, au tapis à la 4^e^ reprise, puis vaincu par K.O. au 12^e^ round !

Par discrétion, l'officier n'avait pas évoqué la revanche organisée deux ans plus tard, en juin 1938, le jour où Joe Louis avait battu Max par K.O. technique dès le 1er round. Une humiliation. Une de ces défaites qui vous rayent des tabloïds. L'épisode le plus cuisant de la carrière du champion. Au mess, ce jour-là, les deux hommes avaient tu ce moment de bascule, mais chacun savait qu'après cette défaite Max Schmeling n'existait plus pour Hitler. Son nom avait disparu des journaux.

— Et dire que vous voilà maintenant un combattant des Fallschirmjäger, les parachutistes de la Luftwaffe ! D'autres batailles et d'autres exploits vous attendent, Max.

Avant de rendre l'ancien boxeur à son repas, l'officier avait sorti une autre photographie de sa poche, une photographie d'actrice de cinéma que Max n'avait eu aucun mal à identifier.

— Ah ! ainsi vous connaissez ma femme.

L'officier avait souri.

— Oui, cher Max, je sais que vous avez épousé la star du cinéma Anny Ondra en 1933. Je l'ai vue dans plusieurs films du cinéaste originaire de Prague Karel Lamač, ainsi que dans un film un peu plus ancien de ce cinéaste britannique ou américain, je ne sais plus, passé maître dans l'art du suspense. Alfred Hi...

— Alfred Hitchcock. Il est britannique.

— Oui, c'est cela même.

— En effet, ma femme a joué en 1929 dans le premier film parlant d'Hitchcock, *Chantage.* Elle y incarne Alice White, la fiancée d'un détective de Scotland Yard qui se trouve

entraînée dans une histoire sordide. Un flirt qui tourne mal. Au moment où elle essaie une robe, le type l'agresse et tente de la violer. Elle saisit un couteau de cuisine qui se trouve à sa portée et le frappe à mort.

Max Schmeling avait eu un petit rire amusé.

— Une guerrière, Anny ! Mais bien sûr, nous sommes au cinéma. Dans la vie, elle est plus douce.

L'officier avait marqué un temps de silence.

— Anny Ondra… Il me semble que son père était officier dans l'armée austro-hongroise.

— Je vous le confirme.

— Et je me suis laissé dire que vous êtes amis avec la famille Goebbels…

L'athlète avait furtivement opiné du chef, puis fait comprendre à son interlocuteur que la discussion touchait maintenant à sa fin.

Un brusque changement ramène Max Schmeling à la carlingue du planeur. Le câble vient de se décrocher. D'un coup, les passagers sentent que leur embarcation n'est plus tractée dans les airs par un Junker et que ce sont désormais les ailes légères du planeur qui les portent. Le vrombissement des moteurs s'éloigne. La pression qui les collait au siège laisse place à une sensation d'immobilité, comme si l'espace et le temps étaient soudain mis en suspens. Un calme étrange s'empare de l'habitacle, à peine troublé par le sifflement du vent sur le fuselage du planeur. Ils ne volent plus, ils glissent en silence dans le ciel, au-dessus des montagnes de Crète.

— Tenez-vous prêts, les gars !

Max sait qu'il sera le premier à se jeter dans le vide. Une fois la porte ouverte, il n'y aura pas une seconde à perdre. Il se projettera en avant et bondira dans les airs, aussitôt rejoint par les camarades qui le suivent. Des centaines, des milliers de parachutes blancs fondront alors sur le sol crétois.

Dans un instant... Ah ! c'est un peu comme lorsque retentit le gong qui sonne la reprise sur le ring, se dit l'ancien boxeur. Au signal, tu agis. Tu fais ce que tu as répété d'innombrables fois à l'entraînement, sans te poser de questions, confiant en tes capacités. Quelques minutes encore. Le temps de vérifier une dernière fois l'équipement qui devrait lui permettre de sortir de ce combat la vie sauve : la poignée du parachute, sur laquelle il n'aura qu'à tirer, le poignard dans son fourreau, le pistolet à la ceinture.

Aucune peur, juste ce frisson de l'attente anxieuse, le palpitant qui s'accélère à l'heure de faire le grand saut. Mais ce ventre qui gargouille, ces spasmes qui lui tordent les boyaux. Ah ! il trouvera bien un buisson, en bas, dans la campagne crétoise. Une fois soulagé, il redeviendra le lion qu'il a toujours été. Un combattant. Un guerrier. Sa bonne étoile le protège, comme le protège ce qu'il a glissé dans la poche intérieure gauche de sa veste, là, tout contre son cœur : une photo d'Anny, regard langoureux et bouche entrouverte, et les trois feuillets minutieusement pliés du reportage photographique que *Der Adler* lui a récemment consacré. *Ein grosser Sportsmann*... Oui, c'est bien de lui dont il est question. Lui, le premier Européen à détenir un titre de champion du monde professionnel des poids lourds, l'icône sportive du

IIIe Reich. Lui, que son manager Joe Jacobs, originaire d'une famille d'immigrés hongrois, surnommait parfois le « Uhlan noir », en raison de son épaisse tignasse sombre. Lui, que les autres suivent un à un dans le vide, tandis que le planeur poursuit sa route.

Anogia
2 septembre 1941

Je suis si peu de chose, juste un petit bout de femme sur cette terre, mais prête à tout pour défendre ma liberté.

L'invasion aéroportée du 20 mai, je l'ai vécue avec effroi, je pourrais presque dire dans la terreur. Je me trouvais à Réthymnon, dans la petite chambre que j'occupe depuis que je suis venue vivre ici, loin des miens, pour gagner ma vie et tenter de poursuivre mes études.

J'avais passé une mauvaise nuit, une de ces nuits d'attente anxieuse, où l'on sent que quelque chose va se produire, que l'on est incapable d'identifier. La veille, il y a d'abord eu la vague de mitraillages et de bombardements sur des objectifs stratégiques, les déflagrations qui tonnaient au loin, les aérodromes de Maleme, Réthymnon et Héraklion violemment endommagés, des dizaines de chasseurs britanniques détruits au sol. Et puis le silence, le calme de la nuit qui précède la tempête.

C'est à l'aube que tout a commencé. On a d'abord entendu au loin les bombardiers allemands, venir de l'ouest et déferler au-dessus de Maleme et de Chania, une première vague d'assaut qui nous parvenait comme une rumeur, annonçant

d'autres vagues et des heures sombres pour toute la Crète. Les gens disaient : « Ça y est, nous y sommes, la guerre est chez nous. Après avoir pris les Balkans et la Grèce, les soldats du Reich veulent maintenant s'emparer de la Crète. Le débarquement commence par l'ouest et, peu à peu, vous le verrez, les troupes allemandes déferleront vers l'est. Elles ratisseront tout le pays. Mais pourquoi, pourquoi ? Qu'avons-nous fait ? »

Trois heures plus tard, les premiers habitants qui avaient fui Chania parvenaient aux portes de Réthymnon. Ils décri-

vaient des scènes de chaos. Une nuée d'avions allemands qui avaient obscurci le ciel, à l'aube, et qui avaient largué des milliers de parachutistes. La plupart des gens s'étaient retrouvés piégés. Seuls quelques-uns avaient pu fuir, au sud en direction des montagnes, ou à l'est, vers Réthymnon.

Une opération aéroportée... Je n'avais jamais entendu parler de cela, je n'avais jamais imaginé une chose pareille.

En milieu de matinée, j'avais acquis la conviction que d'autres vagues auraient lieu, dans un balayage d'ouest en est qui toucherait bientôt toutes les villes de la côte nord : Réthymnon, où je me trouvais encore, Héraklion, Neapoli plus à l'est, Sitia à l'autre bout de l'île.

Quand j'y repense, il y avait là quelque chose de prévisible, mais que nous n'avons pas vu venir : une invasion massive par les airs pour préparer un débarquement maritime, une attaque surprise au petit matin.

Mais à quand la deuxième vague ? À quand la ville de Réthymnon, sa vieille forteresse, le port, les petits quartiers populaires pris par l'ennemi ? Un voisin, descendu dans la rue, avait eu une réponse pleine de bon sens.

— Quand ? Eh bien, le temps que les centaines d'avions qui ont déferlé sur Maleme et Chania partent et reviennent.

J'avais froncé les sourcils, sans trop comprendre.

— Après avoir largué les parachutistes sur les villes de l'ouest, les avions de la Wehrmacht sont sans doute repartis quelque part en Méditerranée, à Athènes ou en Italie, sur une base militaire où les attendent d'autres parachutistes. Dans quelques heures tout au plus, ils seront là avec un contingent tout neuf, prêt à sauter sur la Crète. L'opération n'est pas terminée.

Ces explications ont suffi à me convaincre. En milieu de matinée, ma décision était prise : partir, fuir, m'éloigner de la zone de risque. Je ne savais ni où ni comment, mais j'avais l'intime conviction que je ne devais pas rester à Réthymnon, dans ma petite chambre, à attendre que l'armée allemande envahisse la ville.

Me battre, avec celles et ceux qui envisageaient déjà de faire front à l'ennemi, qui ressortaient les vieux fusils, qui s'armaient de tout ce qu'ils pouvaient trouver, couteaux, serpes, fourches, gourdins, non, ce n'était pas possible. Je n'avais jamais appris à manier les armes, moi, la petite Crétoise de dix-huit ans, qui me retrouvais seule dans une ville qui serait bientôt assiégée, à deux jours d'autocar de mon village et de ma famille, loin des montagnes où j'avais toujours vécu, et j'étais terrorisée à l'idée d'être prise au piège dans la ville.

J'ai mis l'essentiel de ce que je possédais dans un baluchon, c'est-à-dire presque rien, j'ai fermé la porte de ma chambre, et je suis partie, comme cela, sans prévenir le patron de la taverne où je travaillais presque chaque soir de la

semaine pour subvenir à mes besoins, partie sans bien savoir ce que je faisais, où j'allais, ni combien de temps il me faudrait pour atteindre un endroit sûr. Je suis sortie de la ville à grands pas et j'ai tourné le dos à l'ouest, la peur au ventre, le cœur tambourinant à toute vitesse dans ma poitrine.

Je savais bien, en partant de Réthymnon, qu'il me serait impossible de rejoindre le village de mes parents, de l'autre côté de l'île, sur les pentes sud du mont Dikti. Trop loin. Trop incertain. Sans doute cinq à six jours de course à travers les collines, les hauts sommets et les plateaux, cinq à six jours à chercher une piste, à couvert des regards, loin des axes routiers où l'armée allemande aurait tôt fait de lancer ses escadrons meurtriers. Non, ce qu'il me fallait, c'était gagner les premières montagnes et les immensités sauvages du Psiloriti, les villages escarpés où la résistance parviendrait peut-être à tenir tête à l'armée ennemie. En chemin, je trouverais bien des grottes où m'abriter, des sources où me désaltérer, des orangers et des néfliers dont les derniers fruits ne seraient pas encore tombés. Survivre seule dans la montagne, je savais le faire, cela ne me faisait pas peur, mais la ville sous le joug des fusils, la ville quadrillée par l'ennemi, les rues de la ville battues par les bottes allemandes, oh non ! non, cela je n'aurais pas pu le supporter.

Au fond, ce 20 mai, j'ai fait ce que me dictait mon instinct. Fuir pour sauver ma peau, trouver refuge dans la nature, rejoindre les lieux qui m'ont toujours été familiers. Et tant pis, si cela peut paraître lâche, si c'est une façon bien peu collective de se tirer d'affaire. Poussée par une sorte de nécessité, j'ai agi comme un animal qui décampe devant la

menace. Mes jambes ont parlé pour moi, elles qui savent si bien courir la montagne, qui sont infatigables, et qui m'ont déjà permis de traverser la Crète de part en part lorsque j'étais plus jeune. Je n'ai sans doute pas eu tort de filer ce jour-là, puisque je suis encore vivante.

Vivante et libre.

Je me trouvais sur les hauteurs, à deux heures de marche de Réthymnon, lorsqu'ils sont revenus. Ce fut d'abord un grondement sourd porté par le vent d'ouest, puis des rugissements, mille rugissements venus du ciel, où chaque bombardier allemand, comme la lame d'un sabre passant à toute vitesse, semblait vouloir lacérer l'espace. Des avions par centaines, qui découpaient des lambeaux d'azur, les carlingues en acier qui obstruaient la lumière, la fureur et la destruction sous le soleil de mai. Tapie sous les arbres, j'ai vu les bombardiers allemands larguer des milliers de parachutistes aux abords de la ville. Une pluie d'hommes armés jusqu'aux dents venus pour soumettre notre pays. J'ai vu leurs corps projetés dans l'air, tomber comme des fétus de paille, piquer vers le sol à la vitesse d'une pierre lancée du sommet d'une falaise, puis être soudain freinés dans leur dégringolade par les parachutes qui s'ouvrent. Mille et mille champignons blancs qui oscillent dans l'air, la mort qui flotte indécise dans le vide, avant de s'abattre sur le sol de mon pays, mon beau pays infesté de criquets, le ciel bleu du mois de mai envahi de méduses. Ah ! les hurlements que j'avais envie de pousser alors, la violence et la peur que cela faisait naître en moi. Quelquefois, un avion survolait les hauteurs où je

me trouvais avant d'obliquer vers le nord, en direction de la ville et de la bande côtière, grosse mouche d'acier noire qui lâchait en plein vol sa ponte mortifère.

Un essaimage meurtrier.

La mort par les airs.

En bas, les maquisards les attendaient. Embusqués derrière des rochers, adossés aux murs des villages, cachés dans les cabanes de bergers, à plat ventre entre les pierres, ils étaient bien décidés à ne pas laisser l'ogre nazi avaler la Crète sans résistance.

En chemin, j'ai croisé des hommes qui venaient de toutes parts pour prêter main forte aux habitants de Réthymnon qui seraient bientôt assiégés. Ils déboulaient de la montagne, arpentaient les collines, se rassemblaient en petits groupes pour rejoindre les zones d'où provenaient déjà les premières déflagrations. Un paysan plus âgé que mon père, accompagné de deux jeunes gars d'allure farouche, dévalait les pentes que j'étais en train de gravir, fusil en main.

— Ne reste pas là, petite, va te mettre à l'abri. Bientôt, ça va barder.

Il a pointé le ciel du doigt, et il a ajouté :

— Ils sont dix fois plus nombreux que nous et possèdent des armes automatiques, mais nous connaissons le terrain comme notre poche.

L'un des deux jeunes a également pris la parole :

— Ils sont maîtres des airs, mais une fois tombés au sol leurs soldats seront comme des perdrix, incapables de reprendre leur vol. À nous de viser juste.

Trois mots échangés, puis ils ont repris leur route. Je les ai vus franchir les escarpements d'un pas sûr et disparaître dans la vallée, où les combats commençaient à faire rage.

J'ai marché sans relâche en direction de l'est. Une marche difficile sur les talus épineux, entre les chardons et les pierres tranchantes, à l'écart des hameaux où je craignais de tomber sur des patrouilles ennemies. À quelle distance me trouvais-je du village d'Anogia, sur le versant nord du Psiloriti, là où vivaient des cousins de mon père que je n'avais pas revus depuis l'enfance ? Cinquante, soixante kilomètres peut-être, que je tenterais d'avaler sans jamais emprunter la route ni les sentiers muletiers, coupant à travers les collines, remontant les ravines, me faufilant dans l'épaisse végétation qui borde les contreforts de la montagne. Ma peur se diluait dans l'effort. Je marchais, marchais, marchais pour échapper un temps à l'invasion allemande, certaine que les troupes ennemies buteraient au pied des sommets et que je ne pouvais trouver de refuge qu'en altitude.

— Toi, Zena, tu es une Crétoise de la montagne ! m'avait dit un jour une amie qui m'avait invitée à passer un dimanche avec ses parents dans un cabanon au milieu d'une oliveraie, à proximité de Réthymnon, où nous suivions l'une et l'autre des cours dans l'école pour filles de la place Mikrasiaton.

— Et toi, Hana, une Crétoise de la campagne ! avais-je répondu en souriant, heureuse de passer une journée d'octobre avec sa famille dans la douceur des collines.

— Pas vraiment, Zena. Tu sais, nous habitons en ville et ne venons ici que de temps à autre, pour profiter du bon air

et des joies simples de la campagne. Dans deux mois, nous reviendrons pour la récolte des olives. Tu pourras te joindre à nous, si le cœur t'en dit.

Elle avait marqué un temps de silence, puis elle avait repris :

— Tes parents ont aussi des oliviers, Zena ? Je ne connais pas la région d'où tu viens. Allez, raconte-moi.

Ce jour-là, j'ai parlé longuement de ma famille et de mon village accroché aux pentes des montagnes, dans le dème de Ierapetra. J'ai évoqué le plateau où nous vivons, au pied de quatre hauts sommets, Lazaros, Spathi, Afendis Christos, Psari Madara, tous situés à plus de deux mille mètres d'altitude. J'ai vanté à Hana le poumon forestier de la région, les pins sauvages dont les racines courent le long des roches, les érables, les noyers et les poiriers, les oliviers sauvages qui se trouvent en contrebas, la petite vigne de mes parents, la récolte de la résine, la vue incroyable sur la mer de Libye qui s'offre à nos yeux lorsque nous grimpons sur les rochers, la bonne terre aux abords du ruisseau où sont cultivés nos légumes, les chèvres qui cavalent en liberté dans les montagnes, les vautours, les aigles et les faucons qui tournoient dans le ciel, la source sacrée dont l'eau, toujours fraîche, coule même en été sous le platane vieux de plusieurs siècles, là, juste à côté de la petite chapelle. J'ai décrit le travail de tisseuse de ma mère et l'ébénisterie de mon père, connu dans toute la région pour la qualité de ses meubles, les ruches de notre village qui produisent le meilleur miel du monde.

— Hana, sais-tu que l'on nomme ma région Melissokipos, le Jardin des abeilles ?

Mon amie m'a écoutée avec une attention émerveillée.

— Que j'aimerais connaître ton village, Zena ! Qu'elle est riche et belle, notre terre crétoise !

À cet instant, le père de mon amie s'est mêlé à notre conversation.

— Horiatopoúles, jeunes filles des montagnes et de la campagne, l'une de la mer Égée, l'autre de la mer de Libye, vous avez raison, ce sol est le nôtre, nous devons le protéger.

D'un ton grave, le père de Hana a évoqué la guerre qui faisait rage un peu partout dans le monde, les ambitions folles d'Adolf Hitler et celles de Mussolini, les menaces que l'un et l'autre faisaient encourir à la Crète. Et puis, il a vanté les capacités de résistance du peuple crétois, la façon dont nous sommes parvenus à défendre notre terre, notre langue, nos traditions, sous le joug des Arabes andalous, de Venise, de Gênes, des Ottomans...

— Croyez-moi, les enfants, le drapeau allemand ne flottera jamais sur la Crète !

Sept mois plus tard, que reste-t-il de cette affirmation empreinte de fierté et de confiance dans nos capacités de résistance ? Pas grand-chose, hélas. Les aéroports et les infrastructures militaires ont été bombardés, des milliers de parachutistes sautent maintenant sur la Crète, et l'on sent la puissance du III^e^ Reich prête à tout pour s'emparer de la dernière île grecque encore libre. Les troupes du Commonwealth présentes sur notre territoire – des Anglais, des Néo-Zélandais, des Australiens en place depuis l'automne dernier – parviendront-elles à repousser l'invasion allemande ? Si tu en étais sûre, Zena, tu serais restée à

Réthymnon, me suis-je dit à moi-même. Cette gigantesque opération aéroportée, cette déferlante… Comment ne pas être inquiète ? Comment ne pas redouter de voir notre pays passer sous contrôle allemand ?

Réveil difficile, ce mardi 2 septembre 1941. Les méduses du débarquement ennemi sont revenues hanter mon sommeil. Elles m'empêchent encore de remonter à la surface de ma vie. Me pétrifient. Me tétanisent.

Je devrais être à Réthymnon, sur le point de reprendre mes cours à l'école de la place Mikrasiaton, mais elle est fermée, sans doute réquisitionnée par l'occupant, et je suis là, seule, dans une minuscule chambre prêtée par des cousins, sans savoir combien de temps je devrai rester à Anogia, à demi cachée, à demi recluse.

Trois mois déjà.

Tandis que la bataille fait rage, qu'une partie des hommes d'Anogia ont rejoint la résistance, que la lutte s'organise comme elle le peut, le drapeau allemand flotte sur la Crète. J'aurai passé l'été ici, à aider les femmes à accomplir leurs tâches quotidiennes. J'ai pétri le pain. J'ai pris part aux récoltes. J'ai raccommodé des tenues déchirées. J'ai aidé des mères à soigner leurs fils blessés, quand les gars revenaient au village, amochés par la guerre, une balle fichée dans l'épaule, un genou explosé, une main arrachée par une grenade. Avec les femmes du village, j'ai pleuré les fils disparus, les maris tués, les neveux sommairement exécutés par l'ennemi. J'ai même appris à fabriquer des munitions.

Depuis trois mois, je me rends utile, comme je l'aurais fait si j'avais pu rejoindre les miens dans la forêt de Selekano, là-bas, au loin, sur les contreforts sud d'une autre montagne. Mais quelque chose s'est arrêté ici. Quelque chose qui m'étouffe et me méduse.

Chez moi, l'immobilité est mauvaise conseillère.

Maquis crétois
19 mai 1941

Voilà cinq jours que Nektarios marche dans la montagne crétoise pour rejoindre les villes de la côte nord. Il est parti de l'est dans la nuit de jeudi à vendredi, un fusil en bandoulière et un poignard à la ceinture. En chemin, il a récupéré son cousin Yannis, à l'ouest du Lassithi, dans ce hameau où les bergers emmènent les troupeaux en altitude, maintenant que la neige a laissé place à des touffes d'herbes grasses. Ensemble, ils ont traversé la plaine de la Messara, rejoint les collines situées au sud d'Héraklion, puis longé les contreforts de la plus haute montagne de Crète, en direction de Réthymnon.

Lors de la dernière réunion du Parti, dans la deuxième quinzaine de mars, le chef avait été formel : la guerre franchira bientôt la mer Égée, la Crète ne restera plus très longtemps étrangère à la tragédie qui déchire le monde.

Lorsqu'un camarade avait demandé quels étaient les signes avant-coureurs de cette possible importation du conflit en terre crétoise, on lui avait répondu que l'arrivée des troupes du Commonwealth, en novembre dernier, était un signe à prendre très au sérieux.

— Les Alliés redoutent que l'Allemagne nazie ne fasse main basse sur la Crète. Resterons-nous les bras croisés, camarades ? À nous d'organiser la défense de l'île !

Une semaine plus tard, le 6 avril, les troupes nazies envahissaient la Grèce. Le 21, elles occupaient Athènes. Le 23, le roi Georges II et le gouvernement Tsouderos pliaient bagages pour trouver refuge en Crète. Autant dire que la terre du roi Minos était la prochaine sur la liste.

46 Depuis qu'il avait pris sa carte au KKE, le Parti communiste grec, Nektarios n'avait jamais imaginé qu'il aurait à se battre pour défendre sa patrie. Comme tous les gars de son âge, il avait effectué son service militaire, quatre ans plus tôt, bien avant que n'éclate la Seconde Guerre mondiale. Il avait appris le maniement des armes et acquis, à force d'entraînements, une certaine forme de discipline dans l'exécution des ordres et l'organisation des missions de terrain. Mais la guerre, non, jamais il n'avait pensé la faire. Pour preuve, le berger venait de demander la main de Melina, la deuxième fille de Manolis et Athina Apostolidis, une des familles du hameau de Selekano, dans le dème de Ierapetra.

— La plus belle fille du coin, lui avaient dit ses amis, et pas bêcheuse avec ça !

Puisque les autorités tardaient à décréter la mobilisation des hommes en âge d'aller au front, que le gouvernement grec s'était couché devant les nazis, qu'il y avait une terre à défendre, Nektarios n'attendrait pas sans rien faire que le drapeau allemand flotte sur son village. Il allait rejoindre la résistance, s'engager pour son pays.

Melina ne l'avait pas retenu. Elle aussi était habitée par un fort sentiment patriotique. Dans sa famille, les hommes s'étaient toujours battus pour défendre leurs terres. Celui qu'elle aimait ne ferait pas exception à la règle. Le soir du 15 mai, elle avait retrouvé Nektarios à la sortie du village, à l'orée du bois de conifères, où débutait la longue marche qu'il allait entreprendre. Ils s'étaient enlacés, dans les effluves de résine et de plantes aromatiques. Durant le long baiser qu'ils avaient échangé, les mains de Nektarios avaient caressé la poitrine qui tendait le corsage de Melina, avec le sentiment très net que tout l'or du monde se trouvait sous ses paumes. Leur étreinte n'était pas allée plus loin, mais chacun frissonnait de la tête aux pieds de la présence brûlante de l'autre.

— Je reviendrai bientôt, mon amour, je te le promets. Je reviendrai et nous nous marierons.

Maquis crétois
20 mai 1941

Il aurait été difficile d'arriver plus à point. En approchant de Réthymnon après cinq jours de marche, Nektarios et son cousin entendent le vrombissement des avions allemands. Ils aperçoivent au loin la nuée des parachutistes qui sautent sur la Crète, aussitôt visés par des tirs d'artillerie venus du sol. Bientôt, ils sont au cœur de la tempête, sur une colline hérissée d'arbustes, de buissons et de rochers, où ont été installées des positions de tirs pointés vers le ciel.

— Ce sont des soldats néo-zélandais, s'écrie Nektarios. Viens, glissons-nous parmi eux !

L'instant d'après, un gradé leur fait signe de se coucher sur le sol, derrière une grosse barre rocheuse surmontée de fil de fer barbelé. Des rafales de mitrailleuses et des explosions retentissent de toutes parts. Déjà, les premiers paras allemands touchent le sol, par centaines, comme s'il en pleuvait. Les uns parviennent à se regrouper pour former de petits bataillons qui s'organisent et partent à l'assaut des hommes embusqués ; d'autres tombent seuls au milieu des épineux et des pierres qui jonchent la colline, désorientés, loin de l'endroit où ils étaient censés se poser. Ils se débarrassent des

harnais, abandonnent la toile de leur parachute et cherchent aussitôt à se mettre à couvert. Les uns courent sous les arbres aux formes noueuses ; d'autres s'abritent derrière les murs de pierres sèches. Les plus chanceux parviennent à atteindre les conteneurs métalliques entourés de gros bourrelets de caoutchouc que les Junkers ont également largués. Tout ce dont ils ont besoin pour partir à l'attaque est là, dans ces caisses, fusils, mitrailleuses, mortiers, grenades, munitions, sans oublier les réserves d'eau et de nourriture, le matériel chirurgical que les médecins devront récupérer.

50

Au sol, derrière leurs postes de défense, les soldats du Commonwealth et les Crétois armés de fusils de chasse comprennent que leur survie dépend en grande partie de ces conteneurs tombés au hasard en pleine nature. Ils visent les paras qui s'en approchent. Chaque fois que l'un d'eux s'écroule, dix autres rappliquent et les batailles qui s'engagent, pour empêcher les paras de récupérer les armes lourdes, sèment le feu et la fureur.

Déjà, des corps jonchent le sol. Le sang ruisselle sur les pierres, vite absorbé par la terre et la poussière.

Nektarios n'a pas mis longtemps à se mettre en position de tir. Embusqué entre deux rochers, il tient un éperon qui lui offre une vue dégagée sur la colline. Son cousin est un peu plus loin. L'un et l'autre sont armés de fusils de chasse à deux coups, qu'il faut sans cesse recharger, mais ils visent juste. D'un regard, ils se sont compris : l'un tire lorsque l'autre réarme, et gare à ceux qui tenteraient de s'approcher. Voyant que deux solides gaillards tiennent la position, les soldats

néo-zélandais se sont déplacés. Eux aussi voudraient bien parvenir à mettre la main sur les conteneurs que d'autres avions viennent de larguer, au petit bonheur la chance.

Cinq soldats allemands sont déjà tombés sous les tirs du berger. Soudain, c'est un sacré colosse qui se trouve à une centaine de mètres devant lui, casque vissé sur la tête, pistolet pointé dans sa direction. Le para avance en direction de l'éperon rocheux d'où sont partis les coups qui ont atteint plusieurs de ses camarades. Dix pas, quinze pas, trente pas, il avance d'arbre en arbre, de muret en muret, avec une agilité qui fait oublier combien sa haute stature le désigne aux tirs de l'ennemi.

— En voilà un qui ne connaît pas la peur, murmure Nektarios. Un sacré client.

L'homme progresse encore, habité par une confiance que peu de soldats affichent en pareilles circonstances. Il est sûr de son fait. Cet éperon, il le prendra à lui tout seul. Ce Crétois qui veut l'atteindre à coups de chevrotine, il le délogera de sa position. Merde ! il n'est pas là pour faire de la figuration.

Vingt pas encore. Nektarios entrevoit maintenant les traits de son visage. L'œil noir, les sourcils broussailleux, le menton carré, le nez épaté et aplati de ceux qui se sont beaucoup bagarrés, épaules taillées dans le roc, le soldat allemand fait front à la menace.

— Si ce tir ne l'arrête pas, c'est à mains nues que nous finirons par en découdre, marmone le berger grec.

Il arme une nouvelle fois son fusil, tandis que son cousin, mal placé, ne parvient pas à tenir le colosse à distance.

Nektarios le sait, il n'a qu'un coup avant de voir le para bondir sur son repaire. Son œil jauge la distance. Son bras ne tremble pas. En un éclair, il ajuste le soldat allemand à la mire de son arme, retient son souffle et presse sur la détente. Un pas, puis deux, l'autre paraît hésiter avant de s'écrouler dans un cri, face contre terre.

Anogia
21 septembre 1941

Quatre mois. C'est le temps qu'il fallait pour que les choses changent. Ici, je ne suis pas la seule fille à vouloir m'émanciper des tâches que l'on attribue depuis toujours aux femmes. Qui sait si la guerre n'est pas en train de faire naître une femme nouvelle.

Envie de couper mes cheveux.

Envie de porter un pantalon.

Hier, dans la montagne, tandis que j'apportais un panier de ravitaillement à un petit groupe de résistants planqués sur un piton rocheux, j'ai croisé une fille de la région vêtue d'un treillis militaire, une arme au poing, cartouchière croisée sur la poitrine. Il n'y avait ni doute ni fragilité, ni provocation ni fanfaronnade dans son regard, juste l'assurance d'être à sa place dans un monde qui refusait de basculer sous la domination de l'Allemagne nazie. Nous nous sommes à peine parlé. J'ai vidé le contenu du panier à l'entrée de la grotte où ils avaient installé leur campement. Elle m'a remerciée et elle a dit simplement :

— Sois prudente en redescendant au village. Remplis ton panier d'herbes de la montagne, on ne sait jamais. Les

patrouilles allemandes sont de plus en plus fréquentes dans le secteur.

Et puis voilà qu'aujourd'hui le garçon auquel je pense depuis deux ans est de passage dans le secteur. Yorgos Psychoundakis, le berger intrépide d'Asi Gonia, rencontré pour la première fois en septembre 1939, juste avant la guerre. Yorgos de passage à Anogia. Yorgos qui court la montagne comme personne. Yorgos – je le devine – qui est en mission pour la résistance crétoise.

Notre rencontre en fin de journée, tandis que les ombres s'abattent sur le versant nord de la montagne, n'aura duré que trois minutes, mais ces trois minutes portent en elle l'énergie d'une transformation de ma propre vie.

— Oh, Zena ! Quelle surprise et quelle joie de te retrouver ici, deux ans après les journées que nous avons passées ensemble ! Est-ce vraiment le hasard qui te met sur ma route ?

— Yorgos, heureuse moi aussi de te voir. Mais d'où viens-tu ? Où vas-tu ?

Mon ami, je le voyais bien, bouillait d'impatience de reprendre la course qu'il avait interrompue en m'apercevant au bord du sentier sur les hauteurs d'Anogia. Agent de liaison, me suis-je dit, sans risquer d'autres questions.

Nous nous sommes regardés intensément, comme si chacun cherchait dans le regard de l'autre des réponses aux interrogations que nous nous refusions de formuler.

— Je ne fais que passer, Zena, tu t'en doutes bien, n'est-ce pas ? D'où je viens, où je vais, impossible de te le dire, sauf à prononcer ces noms de code qui ne te diront rien.

Il a marqué un temps de silence, puis il a repris avec le zèle que je lui connaissais :

— Je viens de Snowdon, Zena, et j'espère bien atteindre Starlight avant que la lune ne soit haute dans le ciel.

Il m'a regardée, presque amusé.

— Ah ! que de surprises la vie nous réserve ! Écoute-moi, Zena, je ne sais pas ce que tu fais ici, à Anogia, si loin de ton village et des tiens, et je ne veux pas le savoir, mais je connais ton tempérament, je connais tes ressources. Si d'aventure tu veux nous rejoindre et courir les montagnes de long en large comme je le fais, un seul contact utile : un officier des services de renseignements de l'armée britannique que l'on surnomme « Mister Aleko ».

Il a marqué un temps de silence, puis il a repris :

— Retiens bien ce nom.

Ses yeux ont pétillé de malice.

— Aleko. Allez, go !

L'instant d'après, Yorgos a disparu comme il était venu, sa foulée, légère et vigoureuse, découpant des arpents de paysage à mesure que les ombres étendaient leur emprise sur la terre.



9 782955 909775

LE MAL DE LAZARE
Krishna Monteiro

Éditions
Le Lampadaire

Nouveautés n°05

1

Je t'ai appelé Lazare, je t'ai nommé Lazare, je t'ai baptisé Lazare. Je t'ai appelé Lazare, et pourtant je n'ai jamais su ton nom. Ce soir-là – la nuit commençait à tomber –, Lazare, du haut de la colline je t'ai vu au loin sur le sentier. Le pas sec comme celui de l'homme du poème, les bras lourds, engourdis, tu parcourais la route qui bientôt déboucherait sur la mer. Route qui n'était pas du Minas Gerais, mais que tes pieds foulaient pourtant. Les faisceaux lumineux projetés par les hommes découpaient l'obscurité, imprimaient une ossature de sang sur ta peau, et les voix, juste derrière toi, montaient d'un ton, changeaient de timbre, excitaient les chiens. Mais écoute, Lazare : la mer ne tardera pas. Une fois la montagne gravie, il y aura le sommet ; et à la fin, qui est proche, la descente le long de la pente couverte d'arbustes. La fin. Tes pieds la poursuivent, ils atteignent le sommet. Ils sentent le poids de tes genoux, de tes mains qui s'y appuient, de ton buste qui reprend son souffle et qui se retourne pour que tu puisses regarder en arrière. Si tu avais regardé quelques minutes plus tôt, tu aurais peut-être aperçu, dans la dernière lueur, les rabatteurs, les chasseurs et les dizaines d'hommes et de femmes et d'enfants derrière eux, qui gravissent, s'obstinent, escaladent, s'agrippent, pieds et mains, à la roche. Tu aurais vu les premiers : attentifs, hésitants, et les derniers, les retardataires. Regarde (j'oublie ; il fait nuit) : pendant un moment ils se trompent, ils s'engagent dans le mauvais chemin. Ils prennent un sentier qui, en vérité, ne les mènera pas à toi, et s'ils continuent dans cette direction,

ils se perdront, te donnant le temps nécessaire pour fuir. Mais non, ils sont bientôt alertés par les chiens.

Au loin, le son rauque d'une cloche sonne dans une église. Ton corps halète, près du mien. Je m'approche, je touche ton cou et tes cheveux. Ta main droite est un cornet posé sur ton oreille, qui écoute attentivement. Car, s'il est certain que tu ne peux rien voir, tu entends : les aboiements des chiens, les vociférations des hommes, la poussière qui retombe après avoir été soulevée par leurs pas, et aussi les insectes et les plantes, les herbes oscillant dans les champs et jusqu'à la ville qui se dilue au loin, dans l'obscurité profonde. Et maintenant que je te vois descendre en direction de la mer et, comme un aveugle, trébucher et te redresser entre les rochers et les arbustes, poursuivi par la haine de ceux qui à cet instant passent également près de moi, je m'interroge, Lazare ; je me demande pour quelles raisons je t'appelle ainsi ; pour quelles raisons je te baptise, te nomme ainsi seulement maintenant. Peut-être à cause de tes mains meurtries, de ton dos courbé. Je t'ai appelé Lazare parce que je n'ai jamais su ton vrai nom ; et, si nous voulons avoir une chance de comprendre ensemble pourquoi j'ai agi ainsi, nous devons peut-être – toi, moi et tous ceux qui nous écoutent – quitter un instant cette nuit dans les montagnes et aussi la plage en contrebas, oublier ta fin qui approche, et retourner ensemble au premier jour, à la première fois que je t'ai vu.

2

C'était aux abords d'une autre nuit. Je revenais d'une de mes promenades à travers ces bandes de terres qui prolongeaient les pâturages et se transformaient en pierre, à l'approche de la mer, avant de tomber dans l'eau, rochers verticaux. J'avançais tranquillement, convaincue d'être seule. C'est alors que dans le premier virage, devant moi, j'ai vu la silhouette d'un homme. Je dois te dire qu'en m'approchant de ce que je croyais être une apparition, un mirage, et en m'apercevant que c'était de chair et de sang, avec des membres comme les miens, ma première réaction fut de t'ignorer. Il m'aurait suffi de le faire. Mais je ne l'ai pas fait. C'est peut-être ta manière vague, indécise, de marcher qui m'a incitée à aller à ta rencontre ; et en m'approchant encore – j'ai vu tes chaussures, ton mauvais pantalon, j'ai touché ton épaisse chemise en coton – j'ai observé tes yeux et la manière dont ils se posaient sur les formes du monde, alors que tu te dirigeais vers l'endroit d'où je venais, et c'était comme si tes gestes se rappelaient les miens ; comme s'ils étaient miens, qu'ils les dupliquaient. J'ai interrompu ma marche. J'ai regardé derrière moi. Tu continuais de marcher peut-être pour rejoindre ce même belvédère où je me trouvais peu de temps auparavant. Le bruit discret de tes chaussures se faisait toujours plus ténu, imperceptible. Au belvédère – une construction en planches solides qui plongeait presque dans l'abîme et dans les airs – je prends position à côté de toi, les mains sur la balustrade. En vérité, nous semblions tous deux, à cette heure et en ce lieu, lire de la même manière la

parole des plantes et des arbustes, là juste en contrebas de la bordure de sable et d'eau. En te regardant j'en ai conclu que nous voyions avec les mêmes yeux, avec le même regard, comme si mes pupilles étaient les tiennes, comme si étaient tiennes mes pauses et mes silences, comme si cette route pleine de virages et de détours, qui conduit jusqu'à la ville, cette route déserte, connue de peu de gens, était pour nous le meilleur des refuges. C'est peut-être pour cette raison que je t'ai suivi.

Nous quittons le belvédère. Nous nous éloignons de la mer par la même route. Je marche à quelques mètres derrière toi, mes pieds effleurent le sol, comme les tiens. Nous cheminons à travers cette absence de chaleur et de lumière qui succède au jour et à la faveur de laquelle, autour de nous, sans que nous nous en apercevions, les animaux sortent des feuillages. Ils se réveillent, courent jusqu'à la route ou ses abords. Ils nous observent derrière les barrières et les clôtures, toi devant, moi derrière. Le chemin monte, descend, le tumulte bruyant de l'océan se perd en une rumeur assourdie à peine troublée par quelques insectes. Nous continuons, le pas régulier, sec. Quelque chose en moi se détend comme se détendent tes épaules, ta nuque et tes bras, à mesure que nous nous éloignons de la source de tous les bruits. Lorsque nous atteignons les pâturages et que nous n'entendons plus rien, ni personne, tu t'arrêtes de marcher. Debout, les pieds rivés au sol, tu restes immobile et, postée derrière toi, je suis des yeux le mouvement de ta tête et de ton front que tu lèves.

Mais, lorsque nous repartons, lorsque nous approchons de la ville, ta nuque se raidit aux premiers bruits, premiers signes d'une présence humaine.

3

La ville : des voix assourdissantes, nos mains qui se lèvent d'un même geste, les ruelles, les avenues, les bruits de pas, les bouches qui vantent les marchandises au milieu du vacarme des sabots et des roues. Ton corps avance, raide, rapide, les ongles plantés dans ta paume ; j'accélère pour suivre ton pas. La plage où tu mourras un jour s'éloigne, s'estompe. Ton corps interrompt sa course devant un immeuble et tu ouvres la porte (portique où est sculpté un ange qui laisse tomber deux ailes rigides comme des vertèbres). Nos pas se joignent, synchrones, et nous montons l'escalier en colimaçon.

VICENTE LUIS MORA

Mitteleuropa

Les carnets secrets de Redo



MAURICE NADEAU

Du même auteur

Fred Cabeza de Vaca, éditions Sexto Piso, 2017

Centroeuropa, Galaxia Gutenberg, 2020

prix Màlaga du roman

Circular 22, Galaxia Gutenberg, 2022

Cubit, Galaxia Gutenberg, 2024

Cet ouvrage a été traduit avec le soutien du Centre ational des lettres.

Cet ouvrage a été financé avec le soutien du Ministère de la Culture et des Sports d'Espagne

Cet ouvrage a été publié sous le titre original de *Centroeuropa*
© 2020, Vicente Luis Mora.
© 2020, Galaxia Gutenberg, SL.

© 2025 Les Lettres Nouvelles - Maurice Nadeau
pour la traduction française.

ISBN : 978-2-86231-645-1
5 rue Malebranche - 75005 Paris
editions.mauricenadeau@orange.fr
www.maurice-nadeau.net
Éditions Maurice Nadeau - Les Lettres Nouvelles

Vicente Luis Mora

MITTELEUROPA

Les Carnets secrets de Redo

Traduit de l'espagnol
par François-Michel Durazzo

MAURICE NADEAU

Au déclin d'une vie tumultueuse qui l'a amené d'un bordel de Vienne en Prusse, pour entrer en possession d'une terre dans une petite ville sur la rive de l'Oder, Redo Hauptshammer rédige ses mémoires au cœur d'une Europe centrale où se sont sédimentés et s'annoncent d'éternels conflits. En voulant enterrer sa femme dans son champ, il découvre les cadavres congelés de soldats qui font obstacle à ses ambitions de fermier...
Dans le style du XIX^{e} siècle, l'auteur signe une fausse autobiographie empreinte de réalisme magique, où l'extraordinaire prolonge la réalité et où le mystère se fond dans l'identité même du personnage principal.

Vicente Luis MORA (Córdoba, 1970) a étudié le droit, la philosophie et la littérature. Reconnu en Espagne comme l'un des écrivains les plus brillants de sa génération, il a publié dix essais, huit recueils de poésie, trois recueils d'aphorismes et de fragments littéraires et six romans. Il nous offre, avec Mitteleuropa, Les carnets secrets de Redo *(*Centroeuropa, *publié par Galaxia Gutenberg, lauréat du XIII^{e} Prix Málaga), son premier roman traduit en français.*

« Impeccable, du début à la fin. » Carlos Zanón, Babelia.
« Éblouissant. » Rodrigo Blanco Calderón.

Traduit de l'espagnol par François-Michel Durazzo.

Image de couverture : G. N. d'après *Portrait de jeune homme* de J. B. Greuze et *Paysage d'hiver* de C. D. Friedrich.

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE
MINISTERIO DE CULTURA
DIRECCIÓN GENERAL DEL LIBRO, DEL CÓMIC Y DE LA LECTURA

9 782862 316451 9782862316451 21 €

À la germaniste Helena Cortés Gabaudan,
avec ma gratitude

À Virginie

Mais, dira le lecteur, est-ce un voyage en Allemagne ou une simple nouvelle que vous prétendez me faire lire ?
STENDHAL, *Le Rose et le Vert*, 1837.

Nous vivons des temps où ceux d'en haut s'attachent une nouvelle fois à faire l'histoire du monde.
THEODOR FONTANE, *Avant la tempête*, 1878.

Elle m'a guidé à travers l'épouvante, et le flot et la vague des espaces solitaires, et m'a ramené sur ce terrain solide.
GOETHE, *Le Second Faust*, 1832,
traduction de GÉRARD DE NERVAL, 1868.

I

De sexe masculin, prussien, hussard et congelé.

Tel fut le premier corps que je découvris en creusant le sol gelé pour y ensevelir mon épouse ; j'écris *mon épouse*, car je n'ai jamais su son véritable prénom, j'y reviendrai un peu plus tard.

Celui qui trouve un corps enseveli dans son champ, sur son propre terrain, suppose que ce ne doit pas être le seul. En quelque sorte, celui qui tombe sur un cadavre craint ou s'imagine que d'autres corps se tiennent peut-être là immobiles, qui attendent leur tour. Après le premier mort, on ne regarde plus du tout les terres d'une région de la même façon, elles ne ressemblent plus vraiment à de riants paysages, mais plutôt à des cimetières.

C'est avec la découverte du corps du premier soldat que l'histoire a commencé, mais on ne comprendra pas bien ce que je désire narrer ici, si je ne reviens pas quelques heures plus tôt à l'entrevue poignante que j'eus avec Altmayer, le bourgmestre. Ou peut-être devrais-je remonter plus loin et remémorer les tristes journées que je vécus à Mayence ? Je prie mon éventuel lecteur de pardonner mes hésitations dans le récit, car ces souvenirs constituent le premier long texte que je me suis proposé d'écrire, et le passé est si large, si long et si profond que choisir l'une de ses parties comme point de

départ constitue, d'une certaine manière, une imposture. Rien ne commence jamais à un instant précis. Notre vie ne débute jamais exactement à la naissance.

Oui, je répéterai en détail la conversation tendue que j'eus avec Altmayer le jour de mon installation dans l'Oderbruch, peu de temps après avoir vu le fleuve Oder et ses splendides reflets argentés glisser sans hâte vers le nord. Je dois rapporter la conversation que j'eus avec cet échevin, au cours de laquelle je commençai à entrevoir les complexités de ces journées de la troisième décennie du siècle où j'arrivai ici, dates dont je ne peux me souvenir avec une très grande précision parce que mon épouse et moi vivions beaucoup trop dans le présent et que, pour nous, tous les jours étaient semblables, heureusement identiques, identiquement heureux, jusqu'à ce qu'elle mourût, car ils furent ensuite malheureusement indifférents, indifféremment malheureux depuis le sombre jour où je la perdis à Mayence ou Mainz, comme on appelle ici cette funeste ville où ma bien-aimée disparut à jamais.

Je dirai tout, n'en doutez pas, mais je vous prie d'être patients, car, avant d'amorcer mon récit, vous me permettrez encore de rappeler la stupéfaction qui fut la mienne à l'instant où, sur les quelques arpents de mon terrain flambant neuf, face au fleuve à portée de fusil qui coulait sans remords, je tombai en creusant sur le visage glacé et surpris de ce Prussien, encore jeune, presque un enfant, dont la casaque était ornée d'un bouton de plus à hauteur du cœur, festonné de sang. Imaginez donc ma surprise, égale à celle qu'il affichait, quand je me trouvai face à face avec lui, tandis que ses yeux grands ouverts se reflétaient dans les miens, après avoir creusé ce sol dur pour offrir six pieds de terre

prussienne à ma si belle femme, en premier et ultime cadeau de mariage. Qui m'eût dit que sa dot macabre consisterait en des charretées de mélancolie, dont je pourrais disposer librement durant toutes ces années jusqu'à aujourd'hui même, où j'ai décidé de commencer à rédiger ces mémoires, afin d'y mettre un peu d'ordre. C'est pour cette raison que je dois exhumer tous ces souvenirs, au cas où quelqu'un les jugerait utiles, peut-être un historien comme mon fidèle Jakob Moltke, d'abord mon cher professeur, puis mon ami, à qui je dois tant et je voudrais dédier cet écrit, pour des raisons que l'on comprendra très vite. Voilà que je me suis à nouveau égaré, mais je veux exposer à l'improbable lecteur de ces feuilles la perplexité que moi, Redo Hauptshammer, né dans un bordel de Vienne au moment où le XVIII^{e} siècle agonisait, je ressentis en allant ensevelir ma femme par un matin glacial et découvris, dans ma nouvelle et modeste terre labourable, le cadavre de ce soldat congelé, qui me regardait, d'un œil imperturbable, comme s'il était mort au combat à l'instant même, en hôte inattendu du royaume des ombres, moi qui venais d'entrer dans celui de Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse. La pelle à la main, je me souvins des paroles d'Altmayer : « Vous allez connaître bien des difficultés là-bas, au bord de l'Oder, car si vous creusez profondément, vous tomberez sûrement sur de l'eau », et je me rendis compte, dès mon deuxième jour dans l'Oderbruch, que sur ces terres ravagées par l'histoire, ce qu'on découvre dès qu'on creuse, ce sont de larges flots de sang.

II

Personne ne peut savoir précisément ce qui l'attend en cours de route. De plus, on est toujours surpris que la vie entonne en même temps deux mélodies de tonalités différentes : l'une grave, l'autre plus grave encore. À ces lignes harmoniques, il en vient souvent s'ajouter d'autres, celles des désastres et des erreurs qu'on commettra, comme des voix dans un chœur. Nous le savions, ma femme Odra (qui n'était pas son vrai prénom) et moi, depuis ce fatidique 4 août où nous nous étions décidés à quitter Vienne, pour mettre en œuvre notre « plan de bataille français ». Notre idée était de passer d'abord cinq mois en France (j'expliquerai plus tard pourquoi par le menu), dans l'intention de nous initier aux travaux des champs, de préparer avec minutie notre représentation sociale et d'affronter notre avenir commun à Szonden, en nous donnant des chances de réussite et, bien que je sois désormais près de vous raconter ces histoires, de même que j'approchais de Szonden au bout de six jours d'un triste et épuisant voyage, à compter de l'horrible événement de Mayence, permettez-moi d'ajouter que la chance peut tourner à l'improviste, sans explication, comme ce fut le cas quand, deux jours plus tard, je découvris deux nouveaux soldats napoléoniens ensevelis ensemble, en creusant pour la deuxième fois mon lopin de terre en quête d'un lieu propice

à l'enterrement du cercueil de ma chère Odra et tout cela d'un coup, puisque les faits se produisaient durant la même quinzaine qui s'était écoulée entre notre passage ensemble à Mayence, après notre expérience française, et ma triste arrivée, tout seul, à Szonden. La vie m'avait gravé au cœur un signe funeste en me dérobant ce que je chérissais le plus, tout en me dotant non sans ironie, presque en même temps, du nécessaire pour me soutenir le reste de mes jours.

Je parvins avec ma charrette dans l'Oderbruch après avoir traversé huit cantons de l'ancienne Marche de Brandebourg. Je savais que Szonden, la petite bourgade où se trouvait le lopin de terre qui devait constituer mon nouveau foyer, était situé sur les rives de l'Oder, le large fleuve qui sépare l'Ancienne Marche de la Nouvelle, non loin de Francfort-sur-l'Oder, presque à mi-chemin entre Berlin et Kostrzyn, une ville aux racines polonaises. Szonden est une localité si petite que son nom n'était et n'est encore connu que dans ses environs, ce qui m'obligeait à demander la direction de Francfort ou de Lebus pour ne pas me perdre en chemin. Mon cheval donnait des signes d'épuisement après le très long voyage passé à nous traîner la charrette et moi, un trajet d'une journée entière, plus neuf heures depuis Magdebourg, dernier endroit où nous nous étions reposés sur une simple couche de paille en partage, une charrette qui, transportant affaires et ballots, faisait son poids, tant physiquement que matériellement, sans parler du cercueil qui contenait Odra.

Lorsque nous vîmes de loin les premières maisons de ce qui semblait être Szonden, je descendis de la banquette de la charrette et j'écartai les couvertures enneigées qui

couvraient le cercueil, au cas où sa vision pourrait servir d'argument décisif dans ce qui allait sans doute être une conversation ardue avec Altmayer, le bourgmestre. Je me souviens de ce moment de lassitude et d'émotion comme s'il se produisait à présent sous mes yeux : l'Oder en partie gelé sur dix coudées à ma droite ; le chemin, couvert de neige ; les tremblements que je ressentais, je ne sais si à cause du grand froid de l'hiver ou du contact avec le cercueil d'Odra ; la conscience que tout ce que j'avais imaginé pouvait soudain tomber à l'eau ; l'évidence que rien ne pourrait aller plus mal.

À bout de nerfs, je décidai de m'asseoir pour me rasséréner, ce que je fis sur la grossière bière en pin qui gardait précieusement ma bien-aimée et dont le couvercle était le seul endroit tiède alentour, car je l'avais protégé. Pour m'apaiser autant que possible, je répétai à voix haute environ onze fois la phrase qu'il me fallait intérioriser jusqu'à la moelle : *Je m'appelle Redo Hauptshammer, je suis né à Vienne de mère autrichienne et de père inconnu*. Je pris également conscience du ton sur lequel je la prononçais, car je ne pouvais laisser mon désespoir me trahir et gâcher les plans soigneusement ourdis avec Odra. Quand j'ouvris les yeux, se tenait debout devant moi un géant, qui m'observait, le regard perdu.

Mince comme une arquebuse, une bouche ouverte qui découvrait les dents inférieures, une expression si peu imbue d'intelligence, ce phénomène était si grand que son visage arrivait à la même hauteur que le mien, bien que je fusse assis sur un cercueil, lui-même empilé au sommet d'une charrette. Le colosse devait mesurer près de douze

pieds. « Je m'appelle Udo », me dit-il, et je compris que de cette manière, il répondait à ma litanie précédente, lorsque j'avais répété mon nom pour m'en convaincre, m'approprier mon nom et mon prénom. Je modulai le ton de ma voix, puisque j'étais déjà dans mon nouveau pays.

— Je crois que ces maisons qu'on peut d'ici apercevoir annoncent le village de Szonden.

— C'est vrai que nous sommes à Szonden.

— Je vous serais très reconnaissant si vous pouviez me conduire devant le bourgmestre.

— Altmayer.

— Est-ce là son nom, celui du bourgmestre ?

— Le bourgmestre Altmayer. Il est treize heures précises.

Je ne le compris pas, son regard était abject, je me dis qu'il était fou à lier, jusqu'à ce qu'il prononçât cette phrase troublante :

— Il y a quelque chose d'étrange chez vous.

Il ne pouvait être si facile de me découvrir, c'était impossible après presque trois ans d'apprentissage avec Odra, après avoir passé sans encombre en France l'épreuve de me mêler plusieurs mois durant à toutes sortes de gens. Il était totalement irréaliste qu'un idiot eût à peine besoin de trois phrases pour lever le voile de ma représentation soignée, et la pensée que peut-être mon accent autrichien déconcertait le géant me calma, puisque je n'en étais pas moins un étranger, un nouveau venu dans une réalité nouvelle. Le fait est que le lendemain, je me souvins de ce moment d'effroi, ressenti un peu avant que Udo ne m'emmenât au numéro 14 de l'Oderstrasse, propriété du bourgmestre Altmayer. Je m'en souvins après avoir

recouvert de terre le hussard de Frédéric-Guillaume II (information fournie par mon ami Jakob) que j'avais mis au jour, en tentant de donner sépulture à ma chère Odra. Peut-être le souvenir de Udo fut-il provoqué par l'ombre effilée d'un de ces cyprès qui séparaient ma ferme de celle de Hans, le métayer voisin, car, à côté de cette rangée d'arbres, je décidai d'entreprendre une nouvelle inhumation, qui s'acheva, une fois encore, en exhumation. Quelle ne fut pas ma surprise quand je trouvai une trace de sang coagulé puis, une coudée plus bas, après l'avoir heurté de ma pelle, quelque chose de très dur en assénant un coup de biais de toutes mes forces. L'objet était si résistant que j'en vins même à penser à un coffre enterré, peut-être plein de pièces de monnaie. Je me demandai si, en pareil cas, les lois de ce pays, dont j'ignorais tout, en attribueraient la propriété à son découvreur.

J'étais déjà en train de m'imaginer une nouvelle conversation avec Altmayer sur ce point, après notre entretien de la veille (sur lequel, je suppose, ce récit reviendra bientôt), quand je découvris avec horreur que le prétendu coffre d'or n'était en fait qu'un corps humain congelé, un *autre* corps humain. Après bien des efforts et l'extraction de près de seize mètres cubes de terre et de neige fondue, j'avais exhumé non seulement le corps tout entier, mais aussi un deuxième cadavre, enterré à côté du premier : il s'agissait de frères jumeaux, en uniforme napoléonien, qui portaient des blessures par balle et baïonnette en divers endroits de leur corps complètement gelé. J'eus grand-peine à retenir mes larmes, car c'était l'un des camarades de ces fantassins qui, par erreur, avait causé la mort de mon

Odra à Mayence. Pour cette raison, je n'eus pas besoin de l'explication ultérieure de Jakob : les uniformes français étaient, avec ceux des Autrichiens, postérieurs à 1790, les seuls que j'étais en mesure de reconnaître. Affligé, je m'assis au bord de la fosse béante, en nage sous l'effort, malgré le froid invraisemblable de cette matinée couverte, devant deux corps en tout point identiques qui dormaient d'un sommeil éternel, tandis que le cercueil de ma femme que j'avais, non sans difficultés, traîné jusqu'au bout de ce champ, me regardait avec perplexité. Pour n'omettre aucun détail, il se remit à neiger.

Je me rendais compte que je n'avais guère intérêt à rester trop longtemps à l'air libre, en sueur comme je l'étais, sans courir le risque de contracter une pneumonie, maladie qu'en aucun cas je ne pouvais me permettre, dépendant pour ma subsistance alimentaire de mes propres bras, si bien que je puisai des forces de ma faiblesse et me remis à creuser environ dix-huit pas plus loin, presque au bord du chemin où prend fin ma terre à l'ouest. Je creusais simultanément en proie à une fatigue, un chagrin et un désespoir qui s'accrurent quand je fis la découverte suivante, mais je reviendrai sur cette nouvelle aberration plus tard, car je crois que le moment est enfin venu de revenir à la veille, lorsque le gigantesque Udo me laissa devant une belle demeure de Szonden, à la porte de laquelle, défiant un froid invraisemblable, le bourgmestre Altmayer nous attendait les bras croisés d'un air sévère.

Sophie Avon

Les filles

roman



Sophie Avon

LES FILLES

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

© *Mercure de France, 2026.*

Pour Héloïse qui est entrée dans nos vies,
pour Léna qu'on a vue naître,
et pour mes amies d'autrefois,
Nathalie, Sylvie V., Sylvie F., Sylvie R.

1970/1971

Elles ont franchi ensemble le grand portail noir, serrées l'une contre l'autre. Camille, longue et brune, Nina, blonde et fluette. Elles étaient un peu perdues pour trouver leur classe jusqu'à ce qu'une grande personne leur indique le panneau. Ce n'est pas difficile, les listes sont affichées, il suffit de lire les noms. Le hasard les a placées ensemble, dans la même sixième. Elles respirent.

Le lycée est immense, rien à voir avec l'école de l'an dernier. Ici, l'espace donne le vertige à cause de ses dimensions et parce que tout y est moderne. Le bâtiment principal est un bloc rectangulaire de quatre étages, d'une longueur impressionnante que souligne une bordure de cornouillers. En face, un édifice jumeau, accessible grâce à un escalier extérieur, abrite

une cantine destinée aux demi-pensionnaires. Au fond, un troisième bâtiment – le bâtiment B – domine un vaste préau dont le sol a l'odeur du ciment frais. Depuis la baie vitrée du préau, Nina et Camille aperçoivent le gymnase en contrebas. Spacieux, flambant neuf, avec des agrès comme on en voit parfois à la télévision.

La cour, elle, est plantée de platanes et d'un grand catalpa. Mais son originalité, ce qui lui donne un aspect inattendu, vient de l'architecture façonnée entre les arbres : des cubes de béton dessinent des anfractuosités et des reliefs. Pas de bancs, aucun siège, juste ces volumes géométriques comme d'énormes dés jetés pour former un territoire aux multiples niveaux. On s'y assoit, on monte, on descend, on saute dedans.

C'est difficile à expliquer, raconte Nina le soir même à son père. Imagine un sol avec des crevasses carrées partout...

Un champ de bataille ?

Nina a du mal à se représenter un champ de bataille. Elle dit : euh...

Avec des tranchées ? insiste son père.

Cette fois Nina percute.

Non, affirme-t-elle, ça n'a rien à voir !

Il fait toujours exprès de ne pas comprendre. Des tranchées !

Sa mère sourit, son père aussi. Mais tous les deux se réjouissent moins quand ils s'aperçoivent que cette sixième soi-disant expérimentale accueille des gamins destinés à une voie de garage. Nina entend son père régler le problème au téléphone. Il est inspecteur de l'enseignement, du genre à veiller au grain.

C'est bien une classe de transition, annonce-t-il une fois que les choses sont rentrées dans l'ordre, sa fille redirigée vers la filière adéquate. Nina ne décèle pas de mépris dans sa voix, sauf qu'il veut que sa cadette soit avec les meilleurs. Elle a dix ans, un an d'avance et beaucoup de potentiel d'après ses parents qui se prénomment respectivement Marianne et Ricky. Ils ne nourrissent pas d'illusions sur ses qualités ni ne rêvent pour elle d'un destin particulier, ils constatent simplement qu'elle a toujours récolté d'excellentes notes et manifesté une assiduité sans faille pour apprendre.

Et Camille ? demande Nina.

Camille va réintégrer la même sixième que toi.

Elle est soulagée. Elle redoutait de voir sa meilleure amie déviée sur une sortie d'autoroute tandis qu'elle caracolait au-dessus. Leur rentrée a été perturbée à cause de cette fausse piste. Le service éducatif tâtonne avec ce lycée tout neuf qui est l'objet d'investissements audacieux. Nina et Camille n'en ont aucune idée, elles se fichent royalement de savoir si leur nouvel établissement est à la hauteur ou pas. Seul le père de Nina se fait du souci, mais c'est un adulte, il s'inquiète pour tout. Moins que d'autres cela dit, moins que Marianne par exemple, toujours prête à affronter le pire.

Dirigées vers la bonne sixième, les deux fillettes font la connaissance de leurs enseignantes – que des femmes. En français, Nina est au premier rang alors que Camille est au fond. Je place les petits devant, a dit la professeure, une trentenaire avec des talons hauts et une bouche aux lèvres boursouflées. Nina l'aime dès la première minute bien qu'elle l'ait mise devant en soulignant sa petite taille. Elle aurait préféré passer inaperçue.

Nina a tout le temps de grandir, ceux qui l'aiment le lui disent sans arrêt lorsqu'elle se plaint d'être toujours la plus près du sol.

14

Ne t'en fais pas, l'a rassurée sa mère, le médecin a dit que tu serais grande, parce que tu as de grands pieds.

Nina regarde ses pieds qui lui paraissent normaux. Elle songe : et si je reste petite avec de grands pieds, qui voudra de moi ? Elle voit sa vie comme un amour long et frémissant auprès d'un partenaire irrésistible. En attendant de le rencontrer, elle colle dans un cahier des photos de mannequins virils qu'elle découpe avec soin dans les vieux magazines de ses grands-parents. Elle les choisit pour leur beauté physique – pas seulement, ils doivent avoir un air de famille étant donné qu'ils illustrent son futur mari à des âges différents. Elle veut que son rêve de papier soit crédible, qu'il ressemble à quelque chose.

Si Marianne voyait le cahier de sa fille, peut-être trouverait-elle bizarre son obsession pour les hommes beaux, peut-être se mettrait-elle à rire. Nina qui a peu de secrets pour sa mère ne lui a rien dit de ses collages. Ils contiennent son cœur, ce qu'elle a de plus limpide et de plus indicible.

Pendant ce temps, son frère, Thomas, 12 ans, crayonne des voitures et feuillette des revues maritimes.

Camille et Nina explorent passionnément leur lycée durant ces premières journées où les magnolias fleurissent une dernière fois avant l'automne. Les filles exhibent leur nombril, les garçons regardent ailleurs. Nina est fière d'être aussi bronzée. Chaque année, elle essaie d'être encore plus foncée. Elle dit : noire. Regarde comme je suis noire ! Sa mère aime le soleil mais l'oblige à se mettre à l'ombre. Nina lui ressemble. Sans soleil, elle meurt. Elle aimerait avoir la peau mate de Marianne et ses pommettes hautes qui ont des reflets d'ambre.

Lydie, la mère de Camille, a le teint pâle en revanche, et aucune envie de prendre des couleurs. Même si elle le souhaitait, elle ne pourrait pas : elle demeure cloîtrée dans son bureau tous les jours jusqu'à la nuit, dimanche compris. Sa fille vadrouille seule dans l'appartement, guettant le retour de sa génitrice qui lui demande pourquoi elle n'est pas couchée lorsqu'elle rentre. Je t'attendais, dit Camille. Elle va vers elle pour l'embrasser mais sa mère se dégage. Tu aurais dû te coucher, ma puce, ça ne sert à rien de m'attendre. Tu as dîné au moins ?

16

Elle ne répond pas, reste vague quand Lydie lui pose de nouveau la question. Elle s'est acheté des sucreries avec son argent de poche, raconte des bobards et puis rejoint sa chambre après avoir quémandé un baiser. Le lendemain, elle se réveille seule. Lydie lui a laissé quelques billets sur la table.

Les parents de Camille se sont séparés il y a longtemps. Nina n'a jamais vu ce père dont sa copine parle avec admiration. Elle le vénère, contrairement à son beau-père qui s'apprête à venir vivre sous leur toit. Camille ne l'aime pas, et Nina, du coup, ne l'aime pas non plus. Ce n'est pas un mauvais bougre, mais les filles sont impitoyables. Elles le trouvent vieux et moche.

Elles se connaissent depuis leur installation dans cette résidence. Elles sont vite devenues les meilleures copines du monde quoiqu'elles soient incapables de se rappeler leur première rencontre. À présent, Nina considère Camille comme une sœur. Elle parle d'elle avec chaleur, prend sa défense chaque fois qu'on se moque d'elle, ce qui arrive parce qu'elle peut être flippante avec sa grande taille et son regard opaque. Elle a aussi un humour très particulier,

assez morbide pour une gamine de 11 ans. Nina chérit cette extravagance. D'une certaine façon, elle s'y sent soumise, et bien qu'elle en ait conscience, elle aurait du mal à définir ce qui l'attire dans la fantaisie sombre de son amie. Certains jours, elle trouve que Camille a une drôle d'odeur. Elle essaie d'en détecter l'origine – lait caillé, terre mouillée ? – et puis renonce.

Quand les filles n'ont pas cours, elles restent dehors, sous le grand préau, entre le bâtiment B et la baie vitrée au-dessus du gymnase. Elles observent les élèves en contrebas qui font des barres parallèles ou marchent en équilibre sur la poutre. Parfois, les gymnastes laissent la place à des leçons de danse et Nina contemple le petit ballet de justaucorps noirs. Pas de garçons, que des fillettes aux pattes d'insectes et aux chignons serrés. Au bout d'un long moment, Nina se détourne et avise le bâtiment B qui recèle des trésors. On y enseigne la musique, le dessin, et même la couture.

La couture ! Non mais pourquoi pas la cuisine ! s'est écriée Nina quand elle l'a appris.

Cela a donné lieu à une discussion animée avec Camille, qui se demandait pourquoi elle avait cet air outré.

Ben quoi ? C'est chouette d'apprendre à coudre et à cuisiner !

Du haut de ses 10 ans, Nina écarquillait les yeux. Elle prétendait mettre la musique au-dessus de tout, et la poésie encore plus haut.

Tu es stupide, l'a taclée Camille. Est-ce que je te reproche d'aimer la danse ?

Elles ne restent pas longtemps fâchées. Entre ces deux-là, le sentiment a une vigueur de jeune animal. Leur affection s'éprouve à coups de fous rires qui n'ont pas de prix. Elles le savent, elles l'ont compris avec les poumons et le ventre. Rire est leur façon de respirer – elles se tordent littéralement, thorax comprimé, genoux pliés, mains entre les cuisses, reprenant leur souffle par nécessité en suppliant l'autre d'arrêter. Elles constatent que leur hilarité insupporte les adultes mais elles s'en fichent. Ils doivent croire qu'elles se moquent, alors qu'en fait, elles se moquent un peu, oui, mais pour durer aussi longtemps, prospérer et rebondir bien après ce qui l'a déclenché, leur rire a d'autres cordes à son arc. Il puise au plus profond de leur solitude de petites filles, dans la reconnaissance immédiate qu'elles ont partagée lorsqu'elles se sont croisées. Elles ne

se ressemblent pas mais elles sont identiques au-dedans – à la recherche d'un air plus vif, loin de la couveuse de l'enfance. Elles rêvent des mêmes choses, se projettent dans un même idéal débarrassé des conformismes de leurs parents, ressentent les mêmes émotions sans limite. Le rire est la clé de voûte de leur union. Il les lie à la vie à la mort.

Dans le bâtiment B, Camille et Nina ont découvert un majestueux piano à queue dont le ventre produit des sons magnifiques. Le cours de musique est barbant, on y apprend des tas de choses sans importance, alors que cet instrument volumineux les excite follement. Nina connaît la musique, son père en écoute souvent, le dimanche en particulier, jour où il ensevelit la maison sous les concertos de Bach et les symphonies de Beethoven. Mais le piano, c'est autre chose. Ce coffre rutilant dont la forme s'arrondit et s'évase jusqu'au clavier est un mystère à lui tout seul. Ses touches d'ivoire, l'alternance des noires et des blanches, tout cela subjugue Camille et Nina.

Entre midi et deux, elles s'aventurent dans son sanctuaire. Elles n'ont pas le droit d'y aller, elles y vont quand même. Nina s'approche,

ouvre le couvercle le plus doucement possible, s'assoit devant le clavier, pose ses doigts sur l'ivoire, enfonce les touches au hasard comme si elle savait jouer. Les coudes sur les genoux, Camille écoute avant de prendre son tour. Elles se livrent ainsi à de brefs récitals cacophoniques dont elles essaient d'amortir les sons. Parfois, elles se laissent emporter avant de brider leurs doigts en espérant que les notes ne s'entendent pas depuis le dehors. Elles transgressent l'interdiction mais comptent bien ne pas se faire épingler. La voracité qu'elles éprouvent à s'emparer de ce qui les entoure leur tient lieu de bravoure.

Un lundi de novembre, Camille se précipite sur Nina, en bas de l'immeuble où elles ont rendez-vous chaque matin. Elle a appris un truc au piano, faut que je te montre, c'est facile et super beau !

Elles décident de rejoindre la salle de musique à la première occasion. Mais les cours de solfège se succèdent et la surveillance du lycée complique leur entreprise. Il y a notamment une pionne qui les persécute. Nina et Camille découvrent que leurs aînés peuvent être inutilement cruels. Celle-ci est

jeune pourtant, elle a quoi ? 25 ou 30 ans ? Un visage gracieux en dépit d'une cicatrice qui va de sa narine gauche à sa lèvre supérieure. Dès qu'elle les voit, elle les pourchasse. Sont-elles assises sur une marche, elles n'en ont pas le droit. Sont-elles réfugiées en haut du gymnase, tranquillement adossées au mur, il faut qu'elles déguerpissent.

Elle est méchante, elle nous déteste ! se plaint Nina à la maison.

Vous avez dû l'agacer, rire entre vous, elle a cru que vous vous fichiez d'elle, plaide son père.

Mais non, papa ! Je te jure !

Elle a un tel accent de sincérité que Ricky est troublé.

Elle a bien une raison pour vous avoir prises en grippe, enfin !

Nina fait non de la tête. On dirait que son père ignore que parfois les gens sont tordus. Pas besoin d'avoir des raisons pour s'en prendre à plus faible que soi, il devrait le savoir avec tout ce qu'il a vécu.

La surveillante s'appelle Malvezin et Nina pense « mauvais venin » le jour où elle lit son nom sur son badge. Malvezin est la pire des matonnes mais la concurrence ne manque pas.

Il y a une très vieille femme qui patrouille dans le secteur du bâtiment B. Elle a des frisettes ridicules, des poches sous les yeux, un gros ventre et des mollets étiques. Elle avance en boitillant, ses pieds mal assurés dans de vieux escarpins dont les talons fichent le camp en arrière. Les élèves l'ont surnommée Louis XIV à cause de ses boucles qui ressemblent à une perruque. Louis XIV est redoutable, toujours à vociférer, à demander des comptes, à pourchasser les mâcheurs de chewing-gums et les chewing-gums eux-mêmes qui collent à ses godasses. Quand elle s'approche d'un groupe, on dirait qu'elle va mordre.

Il y a Roussario aussi. Une petite femme aux joues creuses. Le genre à ne pas s'alimenter, à s'ennuyer avec son mari et à détester les gamins. Elle au moins ne rôde pas dans les couloirs. Hostile mais peu présente. Le seul surveillant masculin est un jeune métis qui essaie d'afficher une expression sérieuse sans arriver à l'être. Les élèves l'aiment bien, il fait partie de ceux qui ne grondent jamais. À part lui, les mines revêches abondent et les traitements de mitard menacent, ce qui n'empêche pas Nina et Camille de profiter du piano à leurs risques et périls.

Ce jour-là pourtant, impossible d'y accéder, tant pis, ce sera pour une autre fois. Elles décident d'aller à la cantine, où les assiettes sont généreuses. Aux heures de pointe et les jours de frites, la lutte est rude pour arriver en premier et bloquer les meilleures places. Elles ont une stratégie qui tient en trois mots : rapidité, souplesse, résistance. Souvent, les autres les regardent avec envie parce que, sans être populaires, elles ont l'aura des gagnantes, acquise rapidement grâce à Bérénice et Julie qui les ont à la bonne. Bérénice a les cheveux si blonds qu'ils paraissent aussi blancs que ses dents, larges, éclatantes, parfaitement alignées. Sa beauté féerique met tout le monde d'accord. Julie est moins belle mais plus piquante. À elles deux, elles imposent un respect immédiat. Nina et Camille ne se demandent pas pourquoi des filles si précieuses les ont élues. Elles sont flattées sans en être étonnées. Elles ne se voient pas comme deux baltringues pas plus qu'elles n'ont conscience de leurs qualités réelles ou supposées. Nina surtout ne se pose pas la question de savoir si elle a de la veine, si d'autres la jalousent ou la protègent. Elle mène sa barque innocemment, dans un mouvement perpétuel où il arrive que le chagrin l'accable au

moment de se coucher. Mais le matin, elle se lève, pleine de vitalité. Elle a encore sept ans à tenir dans ce lycée si elle ne redouble pas. Sept longues années jusqu'à son baccalauréat.

C'est la première fois, lui dit son père, qu'on peut rester de la sixième à la terminale dans le même établissement...

Ah bon, pourquoi ?

Elle n'écoute pas la réponse.

Cécile Guidot

Je suis la fille de Casanova

roman



MERCVRE DE FRANCE

Cécile Guidot

JE SUIS LA FILLE DE CASANOVA

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

© *Mercure de France, 2026.*

Aux enfants que nous demeurons

« Je voudrais que tu fasses écrire sur ma tombe que la grande affaire de ma vie, ça a été de donner du plaisir aux femmes »,

31 août 2023, mon père.

1

Il était moins intéressé par le sexe que par la conquête de l'esprit de celles qu'il convoitait, il aimait le jeu, le ballet de la séduction, il n'était donc pas seulement un jouisseur, il n'était pas un pornographe, ça le distingue de Sade, il était un séducteur et en cela, il avait besoin de conquérir l'esprit en plus du corps ; ce qui l'excitait, c'était de jouer à jeu égal avec les femmes. Il n'était pas Don Juan, cruel et destructeur, qui jouit du déshonneur des femmes qu'il a séduites. Le consentement était la condition du plaisir de Casanova, l'amour le décuplait. Le micro grésilla légèrement, je conclus par Les hommes qui se revendiquent de Casanova devraient commencer par lire ses Mémoires.

Lorsque je m'étais arrachée du siège en plastique qui collait à mes cuisses, le directeur de l'université avait passé sa main autour de mon épaule, son assistante s'était déplacée plusieurs fois pour prendre la photo sous différents angles, avec derrière nous, sur le tableau blanc en lettres noires : *Casanova, la séduction ou la vie.* J'avais regardé une dernière fois le jeune homme qui m'avait fixée pendant mon

intervention, il y avait dans chaque conférence au moins un homme fasciné par la professeure d'université, trentenaire, spécialiste de Casanova. Je me montrais de plus en plus sévère à l'égard de ces hommes qui, en s'identifiant à Casanova, me prenaient pour cible de leur fantasme. En dédiant ma vie, j'exagère, en consacrant la plus grande part de mon temps de recherche à Casanova, je lui appartiens en quelque sorte, et j'appartiens à tous ses admirateurs. Une fois, un écrivain célèbre qui se prenait pour Casanova, m'avait dit Vous êtes la dernière maîtresse de Casanova. J'étais jeune, j'avais répondu très sérieusement Non, je suis chercheuse, spécialiste en littérature du XVIII^e^, il avait eu un geste de la main pour se moquer de ma réponse pompeuse, la cour de femmes qui l'entourait avait ri dans un grand éclat d'une seule voix. Je m'en étais voulu de ne pas avoir eu plus de repartie, j'étais allée pleurer dans les toilettes, et au miroir j'avais déclaré durement, dans différentes grimaces, comme De Niro dans *Taxi Driver* Vous n'êtes pas Casanova.

J'avais décliné la proposition du directeur de l'université de me raccompagner à la gare avec sa voiture, je voulais marcher. À ce moment précis mon téléphone vibra dans ma main, *Papa* s'affichait. Le temps des remerciements réciproques, mon téléphone cessa de vibrer et j'avançai instinctivement en direction de la gare, l'esprit vide et heureux du travail accompli, je connaissais mon sujet, dix ans de travaux de recherches sur Casanova, une thèse qui avait été publiée, une cinquantaine de conférences dans le monde entier, Casanova fascinait partout.

J'avais même contribué au scénario d'un film américain. Et je m'étais fixé l'objectif d'écrire un roman avant mes quarante ans, nous étions le 2 juin 2023, il me restait 266 jours jusqu'au 23 février prochain, et je rêvais de le publier en 2025, année anniversaire des trois cents ans de la naissance de Casanova, le 2 avril 1725. Je n'avais pas écrit une ligne, je n'avais pas la moindre idée de l'histoire. Mes chaussures à talons me blessaient, je n'avais pas pris en compte cet élément dans mon ambition de regagner la gare à pied, je ne les portais que pour les conférences, je sentis mon téléphone vibrer dans ma poche.

— Papa, excuse-moi, je sors d'une conférence.

Il me demanda Où, et j'eus un moment d'arrêt comme si j'étais perdue dans un monde où tout se ressemblait, où les avenues, leurs noms, les gares, les gens étaient les mêmes.

— Brest.

— Il fait beau ?

Sa voix était étranglée par les larmes, je pensai qu'il était arrivé quelque chose à ma grand-mère de quatre-vingt-douze ans. Ou à ma mère, sortie de la dépression, qui avait basculé dans un excès de joie de vivre inquiétant.

— Il fait beau mais on dirait que tout peut changer d'un coup.

— Sylvie m'a quitté, elle a découvert que j'avais une liaison.

Je m'immobilise, le souffle coupé.

— Avec qui ? je murmure.

— La kiné de ta grand-mère. Elle vient trois fois par semaine pour son genou.

— Je croyais que c'était un homme.

— Oui au début, maintenant c'est une femme. Depuis trois mois. Elle vient d'arriver dans la région. Suite à une séparation. Tu sais, j'ai repeint la cuisine de ta grand-mère. J'étais là quand elle venait, on parlait pendant qu'elle s'occupait du genou. Et voilà !

— Et voilà quoi ?

— Je n'ai pas pu résister, c'est une belle femme. Elle s'appelle Florence.

— Elle a quel âge ?

— Cinquante-trois ans. Elle n'arrivait pas à monter une bibliothèque chez elle. Je lui ai proposé de l'aider. J'y suis allé un mercredi après-midi, elle m'a offert l'apéritif pour me remercier et je l'ai embrassée.

— Papa, c'est pas possible. Comment Sylvie a su ?

— Je téléphonais à Florence dans le cerisier, Sylvie est arrivée discrètement et elle a écouté.

— Pourquoi tu téléphonais dans le cerisier ?

— Je cueillais des cerises. D'habitude, j'entends toujours Sylvie arriver, en voiture, ou à vélo. Là elle m'a surpris.

— C'est qu'elle se doutait de quelque chose.

— Elle recevait des appels anonymes.

— Disant quoi ?

— Qu'elle était cocue, que c'était bien fait.

— Tu sais de qui ça peut venir ?

— Non, c'était une voix de robot.

— Comment a réagi Sylvie ?

— Elle est allée directement chez Florence qui a d'abord

tout nié. Elle a même interrogé ta grand-mère qui a été très bien. Elle a dit qu'elle n'avait absolument rien vu.

— Alors qu'elle sait ?

— Oui, depuis le début, elle a bien vu notre manège avec Florence.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Elle m'a fait la morale. Je me sens mal. Sylvie m'a quitté. Florence ne veut plus me voir.

— Pourquoi Florence ne veut plus te voir ?

— Parce que je lui ai un peu menti : je lui ai toujours dit qu'il n'y avait plus rien avec Sylvie, mais Sylvie lui a dit que nous avions encore des rapports. Florence était tellement furieuse qu'elle a tout raconté à Sylvie.

— Je croyais qu'elle avait nié ?

— D'abord oui mais quand elle m'a demandé si c'était vrai que nous avions encore des rapports avec Sylvie, je n'ai pas menti, et elle a rappelé Sylvie pour lui dire la vérité.

Un rire nerveux traverse mon inquiétude.

— C'est pas drôle, je suis malheureux.

— Excuse-moi, papa, mais c'est cocasse ! Vous avez parlé avec Sylvie ?

— Oui pendant deux jours et deux nuits, j'ai d'abord nié, j'ai même juré sur ta tête...

— Tu plaisantes !

— Elle m'a demandé de le faire. Elle m'a mis dehors ce matin à 5 heures. Quand, épuisé par son interrogatoire, je lui ai avoué que j'avais une liaison depuis un mois, elle m'a

dit que je n'avais aucune morale pour jurer sur la tête de ma fille.

— Je suis d'accord avec elle.

— J'ai préféré jurer sur ta tête que sur celle de ta sœur. Toi tu as déjà un enfant, tu as Samuel, tout va bien...

— Jusque-là oui, tout allait bien ! Et ça n'est pas parce que Marion est lesbienne et sans enfant que tout va mal de son côté ! Tu m'as dit trois mois ?

— Je lui ai dit un mois, ça minimise.

— Papa, c'est pas vrai ! Pourquoi tu as fait ça ?

— Je ne peux pas m'en empêcher.

— T'empêcher de quoi ?

Je n'entends plus que le martèlement de mes petits talons sur la chaussée, j'ai envie de les balancer sur les rails que je longe encore. Je me souviens alors de mon rêve de la nuit précédente où je ratais un train, le contrôleur à moustache et uniforme d'un autre temps fermait la porte devant moi, d'un air sévère et punitif. J'accélère. Mon père se tait toujours.

— Papa !

— D'aimer les femmes, de les trouver belles...

— Mais tu aimes Sylvie.

— Bien sûr, ça n'a rien à voir.

— Tu as quitté maman pour Sylvie. Avec toutes les complications, le mot est trop faible, le désastre consécutif !

— Je ne l'ai pas quittée pour Sylvie. Je ne voulais pas. C'est ta mère qui est partie. Je suis allé trop loin. Je l'aimais, ta mère, mais elle n'était pas sexuelle et...

— Papa, s'il te plaît, ne parle pas de maman d'un point de vue sexuel...

— Laisse-moi finir. Et même si elle avait été sexuelle, ça n'aurait rien changé. Le désir s'éteint avec le temps, c'est inéluctable. On fait l'amour en cinq minutes avec Sylvie alors qu'on passait des heures au lit au début. Quinze ans de vie commune.

Mon père se mit à pleurer, je parlais dans le vide, je ne savais pas trop ce que je disais.

On n'est pas préparé à consoler son père d'un chagrin d'amour.

La conversation a été interrompue par Sylvie qui appelait, il m'a rappelée deux minutes après, c'était pour le prévenir qu'elle avait jeté toutes ses affaires dans la rue devant chez elle.

Il fonce avec son Kangoo, mon papa qui pleure.

L'homme le plus fort.

Celui avec qui je jouais à la bagarre sur le canapé le dimanche soir, qui faisait semblant de perdre car j'allais jusqu'à la douleur pour gagner, et il me prenait dans ses bras et nous regardions *Maguy* en famille, celui qui me construisait les cabanes que j'avais vues dans *Copain des bois*, celui qui m'emmenait couper du bois l'hiver dans la forêt, celui dont j'emboîtais toujours le grand pas dans sa ferme, dans ses champs, mon papa agriculteur. Je pouvais passer des heures assise sur le petit siège du tracteur. Pendant les grandes vacances je ne manquais aucune des grandes journées des moissons, la poussière collait à ma peau dans la

chaleur de juillet, je restais jusqu'à la nuit, je regardais dans les phares la moissonneuse avaler les épis, les grandes mains de mon père sur le volant, ses bras dans son débardeur, des bras forts, couverts d'un duvet blond, parcourus de longues veines. Il était le seul à pouvoir me serrer dans ses bras.

Je n'ai pas rencontré d'hommes aussi forts depuis, je ne les recherchais pas peut-être, je devais savoir que les hommes forts ont besoin d'embrasser et de conquérir, qu'ils ne restent pas, c'est ce qu'on leur a appris.

Je voulais conquérir.

Le wagon est clairsemé, je m'installe à une place isolée, j'aime être une passagère légère, sans bagage, sans enfant, inconnue, sans retour. Casanova m'entraîne à travers le monde, je ne suis pas sa dernière maîtresse ou sa dernière conquête, je ne suis pas un corps ou un esprit qu'on annexe, nous sommes deux aventuriers, le mouvement nous constitue, il nous mélange. Une fois la conférence terminée, les questions épuisées, je rejoins mes propres rivages, je ne peux pas toujours échapper aux cocktails mais je ne suis déjà plus là, je pense rivages parce que la mer est là tout autour de cette ville dont je m'éloigne ; il y a des départs pour des îles, pour le monde. Mais je suis une enfant de la terre et des forêts, je monte dans ma cabane dans les arbres et j'écoute les oiseaux. J'ai bientôt quarante ans, je réalise que je me suis beaucoup éloignée de l'enfant que j'étais, je pense à elle, sauvage et libre. C'est peut-être l'enfance de ma fille qui me ramène vers mon enfance. Et c'est aussi

qu'avec l'âge je fais moins d'effort pour être quelqu'un d'autre.

Un jour je vivrai dans une maison au milieu des arbres, aujourd'hui Paris est ma forêt, elle est ma liberté, je peux me fondre entre les corps et les immeubles, je peux être la passagère, l'étrangère, je peux rester à la surface, je peux ne pas dire mon nom, je peux mentir sur mon identité.

Je suis la fille de personne.

J'écris à mon père : Sois honnête avec Sylvie, elle le mérite, demande-lui pardon, dis-lui que tu l'aimes, que tu lui as toujours été fidèle pendant toutes ces années, que tu n'aimais pas cette femme. Je pense à toi, papa. Il me répond : Merci, ma fille, j'ai déjà tout essayé.

Je pense au couple de *L'Identité* de Kundera que je suis en train de lire, ils vieillissent ensemble, ils s'aiment, ils n'ont pas d'enfant, leur amour n'existe que pour lui-même, et un jour la femme dit à son mari Les Hommes ne me regardent plus. Alors elle commence à recevoir des lettres d'un admirateur anonyme qui dit l'observer dans la rue, dans son quartier, ça la transporte, ça l'excite, elle le cherche dans les rues, elle s'habille pour lui plaire, le mari observe ces changements, on ne le sait pas encore à ce stade de l'histoire mais j'imagine que c'est le mari qui écrit ces lettres. Est-ce que c'est un acte purement généreux pour lui prouver qu'elle est encore belle au risque de souffrir des changements qu'il observe, dans le danger de ne plus être aimé, de ne plus l'aimer ? Est-ce une voie

traîtresse et dangereuse pour tester leur amour car finalement ils se trahissent tous les deux et vont révéler à l'autre un visage différent ? Je sors le livre de mon sac, j'ai quatre heures devant moi, je vais savoir.

Avons-nous plusieurs visages ?

Je me retourne sur Casanova, il se tient derrière moi, c'est moi qui le conduis, son visage est familier et inconnu toujours, figé dans les gravures et les peintures, son esprit demeure extrêmement mobile à travers les siècles, il ne cesse d'intéresser les générations successives, justement par son mouvement, justement par sa multiplicité, par la richesse et la simplicité de ses Mémoires.

Ni les montagnes ni les hommes ne sont monolithiques.

Mon téléphone s'allume dans le filet accroché au dossier du siège devant moi : à travers les mailles, le visage de Samuel, mon mari, s'affiche dans un sourire bonhomme.

— Maya a le nez qui coule, j'ai l'impression qu'elle a de la fièvre, je ne trouve pas le thermomètre.

— Il est à sa place habituelle sur la petite étagère au-dessus du lavabo.

— Ah oui ! Maya, tu te calmes, elle est infernale. Tu es malade, mais papa est fatigué.

Samuel ne travaille plus depuis un an, il a vendu son restaurant, il réfléchit à son avenir en regardant des films l'après-midi.

— On va appeler maman en vidéo.

— Sam, je suis dans le train.

Il a déjà raccroché, il rappelle, je vois mes traits tirés à l'écran, je compose un sourire rassurant et doux, ma fille apparaît, en larmes, les lèvres tremblantes de colère, je murmure Mon amour, c'est maman, ma chérie, ne pleure pas, je cherche avec ma main libre les écouteurs que je ne trouve pas dans mon sac, ses cris résonnent dans le wagon, je ne regarde pas les têtes tournées vers moi, je m'éloigne, le vacarme entre les deux wagons couvre leurs voix, j'approche le téléphone de mon visage.

— Tu rentres à quelle heure ?

— Vingt-deux heures, je viens de partir de Brest.

— Tu as quelque chose pour son nez ?

— Tu lui fais un lavage avec le sérum phy, deux dosettes par narine. Et tu lui donnes du Doliprane si elle a de la fièvre. Prends sa température.

Je fixe mon reflet dans la vitre du train, barré au niveau du menton, comme si j'avais la tête coupée, par un autocollant *Condamnée*. Une question revient souvent dans mes conférences : Pourquoi on ne lui a pas coupé la tête ? Toujours posée par des hommes. Est-ce qu'ils ont peur pour eux-mêmes ? Ma réponse est invariable : L'ardeur, l'ardeur à vivre, et je parle de son incroyable évasion de la prison de Venise, de sa libération de la prison de For-l'Évêque grâce à la marquise d'Urfé qu'il avait pourtant escroquée. Il est mort quand il a renoncé. Samuel revient dans le cadre du téléphone, je fixe sa barbe devenue grise par endroits, j'entends ce que je sais, que ma fille n'a pas de fièvre.

Je reprends ma place dans le wagon, mon téléphone vibre à nouveau, je place une main devant ma bouche.

23

— Oui, papa, tu as récupéré tes affaires ?

— Oui, mais le chien du voisin les avait dispersées dans la rue, je suis sûr qu'il l'a laissé faire, il ne m'a jamais aimé, il a toujours eu des vues sur Sylvie. Et bien sûr, il s'était barricadé chez lui.

— Et Sylvie ?

— Elle n'est pas sortie de sa maison.

— Laisse passer un peu de temps, sa colère va retomber, vous allez parler, tu vas t'excuser, elle va finir par te pardonner.

— Ça n'est pas ta mère, elle est intransigeante.

— Elle t'aime.

— Oui, mais pour elle, la fidélité, c'est sacré, elle me l'a toujours dit.

Je n'entendis plus, il n'y avait plus de réseau, je regardai la campagne avec gratitude, je ne savais pas ce que c'était la fidélité, j'étais fidèle à Samuel depuis seize ans. En âge de couple, nous étions plus vieux que Sylvie et mon père. Je replongeai dans *L'Identité*, je pensai à mon père, mon regard se perdit dans la campagne, je m'endormis d'un coup et me réveillai dans la nuit à Paris.

Dans le couloir du métro, je décidai d'emprunter la première sortie, j'habitais trop loin pour faire tout le chemin à pied mais je voulais sentir un peu l'air, la ville, je n'étais pas pressée, ma fille dormait, mon père dormait, il m'avait écrit : Je mange chez ta grand-mère pour ne pas être seul. Puis un peu plus tard : Je vais me coucher, j'ai mal au cœur, je prends un cachet pour dormir. Samuel regardait

sans doute un film, je descendis la rue de Rennes, et mes escarpins me blessèrent encore, je sentais des ampoules se former sur mes talons. Je m'assis en terrasse d'un bar-tabac et commandai une bière, j'achetai un paquet de cigarettes et fumai. Je fumais en cachette de mon mari qui fumait mais qui ne voulait pas que je fume pour que l'enfant ne sente pas l'odeur de la cigarette sur sa mère. J'hésitai à retirer mes chaussures mais je craignais de ne jamais pouvoir les remettre. Un homme voulut me parler, je ne répondis pas et fis des gestes étranges pour signifier que j'étais muette ou d'un autre pays, il choisirait ; j'avais assez parlé. Je terminai ma bière d'un trait et voulus encore marcher, je traversai la Seine par le pont des Arts, où, à une époque, il y avait des cadenas accrochés aux garde-corps grillagés qui représentaient l'amour, je n'étais pas fatiguée, je ne sentais plus mes pieds, je regardai les grappes de jeunes dans les bars de la rue Montmartre, je n'étais plus jeune, cette pensée me frappa, je me sentais encore jeune et pourtant j'avais bientôt quarante ans.

Qu'avais-je fait de ma jeunesse ? La question se perdit dans la nuit.

J'ouvris doucement la porte de l'appartement car je savais que Samuel, comme chaque soir, dormait devant la télévision, je le réveillai en le secouant légèrement par l'épaule, je dis Viens te coucher, il ne viendrait que bien plus tard. J'entrai dans la chambre de ma fille endormie, mes mains tâtonnèrent sur les draps jusqu'à sentir son corps, jusqu'à ce que mes yeux s'habituent à l'obscurité et que j'embrasse

son front. J'allai me démaquiller dans la salle de bains, mon visage se décomposait le soir, je ne voulus plus le voir, j'éteignis la lumière et me brossai les dents dans le noir. J'enfilai un T-shirt, une culotte en coton, lus quelques pages de *L'Identité* jusqu'à sentir le sommeil venir.

Au milieu de la nuit, je fus réveillée par une sorte de courant d'air dans la chambre, je me redressai, la fenêtre était fermée, je vis distinctement Casanova assis au bout du lit qui me regardait, tête nue, sans perruque, avec un sourire moqueur, j'ouvris plus grand les yeux et ne le vis plus. Je regardai Samuel qui ronflait bouche ouverte sur le dos, je le fis rouler doucement sur le côté, il ne ronfla plus, je restai assise sur le lit à surveiller la chambre, m'allongeai, me tournai sans trouver le sommeil et allai dans la cuisine. L'horloge du four affichait 5 h 15. Je me fis un café dans la tasse rouge que je préférais et m'installai à la table de la salle à manger devant mon ordinateur. Je commençai à écrire ce qui déferlait dans mon cerveau ensommeillé percuté par Casanova dans ma chambre. Je lui réservais déjà le meilleur de ma pensée et maintenant il venait dans ma chambre la nuit. J'écrivis sur les dernières heures que je venais de vivre, rien d'extraordinaire, Casanova, mon père, mon mari, et moi, en dernier, comme repoussée à la frontière de ma propre vie.

Lorsque ma fille m'appela à 8 heures et que j'allai serrer son corps chaud dans son petit lit, je réalisai que j'avais totalement déserté mon propre corps pendant ces heures d'écriture. Je n'avais pas vu le jour qui se levait, j'avançais,

capitaine de mon propre vaisseau, sur une mer d'huile qui se confondait avec le ciel, sans horizon, et pourtant éblouie. J'emportai le corps de ma fille accrochée à ma poitrine dans la cuisine, j'embrassai sa joue tiède et préparai son biberon.

J'allumai mon téléphone, mon père avait appelé deux fois, je dis à ma fille On va appeler Papi Tracteur, ma fille frémit de joie. Celui qui lui faisait faire des tours de tracteur tondeuse dans la cour de la ferme, qui lui faisait tendre la main pour nourrir les poules et les lapins, qui lui montrait les veaux nouveau-nés dans la ferme voisine, qui l'avait fait asseoir dans la remorque sur la montagne de feuilles mortes alors qu'elle n'avait pas trois ans, pour aller les répandre dans le champ derrière la maison. Celui qui lui ouvrait le monde de la nature et des animaux, celui qui lui faisait surmonter sa peur. Dans l'écran elle le vit pleurer, elle demanda Pourquoi tu pleures, papi, il fit un sourire triste, Je veux voir Caquette, la poule qu'elle avait choisie au marché aux volailles de Louhans. Alors il est sorti de la maison avec son téléphone et il lui a montré Caquette dans l'enclos en terre battue, elle se cachait toujours sous les branches basses du magnolia, elle ne se mélangeait pas aux autres, elle ne pondait pas.

— Est-ce qu'elle a fait des œufs ?

— Toujours pas.

Il se remit à pleurer lorsque sa mère apparut dans le cadre, regard de lynx, un seul œil valide derrière ses grandes lunettes, toujours levée tôt, la première dans le poulailler à quatre-vingt-douze ans, sur son vélo chaque jour par

tous les temps, toujours partante pour les lotos, les bals des dimanches après-midi, les repas des pompiers, les voyages organisés pour découvrir les volcans d'Auvergne ou les chutes du Niagara, le corps fatigué mais dur au mal. Elle avait connu une guerre, les Allemands dans la maison de ses parents, des décennies de travail à la ferme, les vaches et les champs, la maison à tenir, les enfants à élever, elle avait enterré deux hommes, alors quand elle vit son fils pleurer, elle secoua la tête et dit Allez reprends-toi. Elle regarda ma fille dans l'écran, montra toutes ses dents, et dit Heureusement que tu es une fille, toi, tu ne nous embêteras pas. Mon père s'éloigna de sa mère et murmura Elle ne sait pas aimer.

Sur le chemin de l'école, je me souvins que Casanova, au tout début de ses Mémoires intitulés *Histoire de ma vie*, décrivait une scène où « une femme éblouissante » vint s'asseoir sur son lit d'enfant, visite annoncée par une guérisseuse pour le libérer des saignements de son nez. Il devait garder secrète cette visite sous peine de mort.

Le volume un d'*Histoire de ma vie* était dans le tiroir de ma table de chevet, depuis toujours, depuis que j'avais lu les trois volumes d'une traite l'hiver de mes quinze ans, le dernier hiver avant l'entrée au lycée. Ce volume m'avait suivie dans chacune des chambres de ma vie ; c'était le premier livre que j'avais lu à la sortie de ma dépression adolescente, Casanova m'avait emportée dans son appétit et sa joie de vivre. C'était un livre défendu, je l'avais volé à mon père, je prenais sa place, je me coulais dans le regard masculin, j'investissais la liberté des hommes tout

en abandonnant les vêtements de garçon de mon enfance, je compris avec Casanova qu'il n'appartenait qu'à moi de déployer ma force, de mener la vie que je souhaitais.

Je tirai le tiroir si fort qu'il me resta dans les mains, Samuel qui dormait ne bougea pas. Mes doigts parcoururent les pages fines de la Pléiade et s'arrêtèrent à la page vingt :

> À peine couché, je me suis endormi sans même me souvenir de la belle visite que je devais recevoir ; mais m'étant réveillé quelques heures après, j'ai vu, ou cru voir, descendre de la cheminée une femme éblouissante en grand panier, et vêtue d'une étoffe superbe, portant sur sa tête une couronne parsemée de pierreries qui me semblaient étincelantes de feu. Elle vint à pas lents d'un air majestueux et doux s'asseoir sur mon lit. Elle tira de sa poche des petites boîtes, qu'elle vida sur ma tête murmurant des mots. Après m'avoir tenu un long discours, auquel je n'ai rien compris, et m'avoir baisé, elle partit par où elle était venue ; et je me suis rendormi.

Je me remis à écrire comme si je n'avais rien d'autre à faire, alors que de nouveaux mails s'ajoutaient aux mails des jours précédents, ma conférence de Venise restait à préparer, une montagne de vêtements sales débordait du panier à côté de la machine. Lorsque Samuel se réveilla, je me transportai dans le lit chaud et continuai, je n'arrivais pas à m'arrêter, j'écrivais tout ce qui venait, et les pensées et les mots déferlaient, mes mains avaient du mal à suivre sur le clavier.

Plus tard, je retrouvai Samuel dans la cuisine, son territoire, il cuisinait dès le matin, c'était l'activité qu'il préférait,

je lui racontai le chagrin de mon père. L'avoir écrit me permettait d'en faire le récit.

— Sacré Armand !

— C'est ce qu'on dit toujours d'un homme qui trompe sa femme.

— Qu'est-ce que tu veux que je dise ?

— Essaie de me rassurer.

— Il est fort, ça va aller.

— Je crois que je ne le connais pas.

— C'est ton père !

— Justement. Qu'est-ce que tu connais de la vie de ton père en dehors de toi et de ta mère ?

Il garde le silence, il me semble entendre le chemin de ses pensées qui se heurte à une impasse.

— Sylvie va revenir, dit-il.

Sur mon téléphone posé sur la table, s'affiche le visage de mon père, ce visage aux traits réguliers, fins, cette mâchoire bien dessinée, solide et rassurante, ces yeux verts et profonds qui ne dévient pas, ce teint hâlé de l'homme du dehors qui ne craint pas les intempéries, cette chevelure épaisse et drue, grisonnante autrefois brune, un visage dont on vante la beauté – on fait confiance à la beauté – un visage menteur.

— Tu vas m'appeler toutes les heures !

— Mais je ne me sens pas bien.

Sa voix tremble.

— Quand tu te sentais bien, tu ne m'appelais pas, quand tu couchais avec cette femme, tu ne pensais qu'à toi !

— J'étais heureux.

— Heureux de mentir et de tromper Sylvie, de mener une double vie.

J'ai crié.

— Heureux de vibrer encore, murmure-t-il.

— Et maintenant que tout est détruit ?

— Je suis malheureux.

— D'avoir perdu Sylvie ou d'avoir perdu cette femme ?

— Les deux. C'est un équilibre. C'est ma façon de vivre.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire maintenant ?

— Récupérer Sylvie. Est-ce que tu pourrais l'appeler ?

— Hors de question, je ferais comme elle à sa place, je ne te pardonnerais pas.

— S'il te plaît.

Il se remet à pleurer, ma colère vacille.

— Pour lui dire quoi ?

— Que je l'aime.

— Fais-le toi-même.

Je claque mon téléphone, heureusement pourvu d'une coque, sur la table.

— T'es dure, murmure Samuel.

— Et lui, il n'est pas dur pour Sylvie, pour cette femme à qui il a menti, pour moi, de me raconter tout ça. C'est moi qu'il appelle, pas Marion !

— Elle vit à Rio, ta sœur !

— Ça n'a rien à voir ! C'est qu'il n'ose pas. Moi je suis toujours celle qu'on appelle. J'ai porté ma mère dans sa dépression, déjà à cause de mon père parti avec Sylvie, et il recommence. À soixante-neuf ans ! Franchement ! Et il me dit que c'est sa façon de vivre, je rêve !

AURÉLIEN GAUTHERIE

NOTABILIA



L'ENFANT DU VENT DES FÉROÉ

Gjógv

Quelle qu'en soit la raison, s'il vous prend un jour l'envie de savoir à quoi ressemblent les paysages de l'archipel des Féroé, faites comme tout le monde : ouvrez un moteur de recherche, rubrique « Images ». Parmi les photos qui s'afficheront alors, vous tomberez immanquablement sur moi. Savoir en quelle position j'apparaîtrai, ça, en revanche, c'est une autre histoire… Il faut dire que la concurrence est rude.

La première place est acquise, sans aucune contestation possible, à la chute d'eau de Múlafossur. Les couchers de soleil en arrière-plan, l'astre qui plonge dans l'horizon atlantique avec la lenteur dorée des soirées polaires, les bouches bées quasi quotidiennes des promeneurs : autant de preuves irréfutables de la grandeur du spectacle offert ici par la nature. Toute tentative de contester cette suprématie serait aussi vaine que ridicule. On ne badine pas avec la beauté. On s'incline, on l'accueille, éventuellement on la révère, mais badiner, non.

Pour la suite du classement, en revanche, c'est plus ouvert. Le village de Saksun, sur l'île de Streymoy, attire l'œil : ses maisons aux toits recouverts d'herbes folles, avec leur air de cabanes de hobbits, ont de quoi séduire, et la réputation d'un villageois qui accueille les visiteurs impolis fourche à la main et insultes à la bouche titille les curiosités les plus hardies.

Plus au sud, à quelques kilomètres de l'aéroport international de Vágar, il y a un endroit qui n'est pas mal non plus : c'est le Sørvágsvatn. Ce n'est pas tous les jours qu'on peut voir un lac étirer la noirceur de ses eaux *au-dessus* du niveau de la mer, un lac comme posé là, par on ne sait quelle divinité, au sommet des falaises. Pour un peu, on croirait à un montage, une énième supercherie du net. Rien à dire : sur les photos, il a de l'allure.

Le dernier en lice parmi les mastodontes des décors féroïens, c'est le phare de Kallur, à l'extrémité nord de l'île de Kalsoy, petite lueur blanche punaisée sur la crête, d'un côté l'à-pic et son fracas, de l'autre les pentes herbeuses gorgées de l'eau des nuages. Un sale tricheur, ce phare, car depuis peu, à cent pas, le gouvernement lui a installé une voisine qui est un véritable aspirateur à touristes : la pierre tombale de James Bond, aux abords piétinés et boueux, icône des cinéphiles nostalgiques depuis que le plus célèbre agent secret de la planète a passé l'arme à gauche.

Et puis il y a moi, Gjógv. Un village de carte postale au toponyme imprononçable. Ma première

idée était de vous laisser faire quelques recherches sur la prononciation du féroïen, et puis, bien que vieille dame un peu caractérielle et facétieuse, j'ai décidé d'être courtoise. Quand même, vous allez me croiser souvent, alors je vous aide un peu : on dit *Djèkv*.

Rien de particulier ici à première vue. Un village parmi tant d'autres dans l'archipel, posé au bord de l'eau, au milieu de nulle part, auquel on arrive au bout d'une route tranquille qui descend tout droit jusqu'à l'océan après avoir franchi un petit col. Quelques moutons en liberté. Ah oui, une spécificité tout de même : mon port. Enfin, « port », voilà un bien grand mot : difficile d'appeler ainsi quelques mètres de large entre deux pans de rochers. À peine une anfractuosité, une anomalie. Mais qui ne s'est pas assis sur mon unique ponton, espérant malgré lui, avec une gourmandise d'enfant, qu'un drakkar de poche s'engage subitement dans ce bras de mer, ne peut saisir le glorieux des clichés de carte postale. Rien de grandiose *a priori*, mais une échancrure de calme qui a permis à quelques hommes de s'installer ici un jour et de profiter d'un accès facile à l'océan. Ce furent les Joensen qui arrivèrent les premiers, suivis rapidement des Holm, des Hansen, des Kristiansen, des Gaard.

Aujourd'hui, ils ne sont plus qu'une poignée à vivre ici à l'année. À la belle saison, des étrangers déambulent dans mes ruelles une heure ou deux, certains passent la nuit à l'auberge de Gjaargardur

ou dans une chambre d'hôte. Comme une étoile montante à qui l'on demanderait d'où lui vient son succès soudain, je peine encore à comprendre ce que ces gens me trouvent. Peut-être le vert hypnotique de mes eaux. Ou leur sentiment d'évoluer dans un instantané un peu vieilli, quelques amarres rouillées comme les symboles d'un passé révolu, d'une activité naguère foisonnante sur mon quai unique. Je n'ai même pas d'ouverture infinie vers le large, comme l'île de Mykines, la plus occidentale de l'archipel : à quelques encablures, les falaises abruptes et embrumées de Kalsoy ferment mon horizon. Mais elles le nimbent du charme des légendes éternelles. Le charme, aussi, des histoires des hommes. Comme celle qui va suivre.

Jonas

Feindre de dormir était très facile pour Jonas. Faire croire à tout ce petit monde qu'il profitait encore un peu du sommeil du juste en attendant que son cœur s'arrête.

Il n'avait qu'à remonter le temps, s'imaginer au sommet des falaises de l'île d'Eysturoy, quand son grand-père, Dale, l'y emmenait pour admirer la voltige des cormorans les veilles de tempête. À cette époque, il détestait, sur ses pupilles, la sensation moitement salée des embruns, aussi accordait-il à ces derniers l'unique droit de fouetter sa peau. La fouetter jusqu'au sang, avec leur chargement minuscule de sel et de sable. Ses joues irritées et piquetées d'un camaïeu de rouges, peu lui importait. À l'exception de ses yeux. Replié sur lui-même, il les fermait fort, à s'en plisser les tempes, à s'en faire remonter les pommettes. Il voulait être certain que l'ouverture était bien calfeutrée, ses deux rangées de cils parfaitement enchevêtrées, comme un maquis protecteur empêchant toute intrusion

ennemie. Campé sur ses petits pieds, tenant fermement la main du géant qui l'escortait, il se sentait invulnérable. Il se sentait en vie, livré aux éléments mais les filtrant pour s'en imprégner et grandir. L'enfant du vent des Féroé.

Depuis ce temps-là, il avait gardé l'habitude de fermer les yeux quand il voulait rentrer en lui, trouver un peu de quiétude face à l'adversité. Subir les remontrances d'Olga pour avoir une énième fois souillé l'entrée de la maison au retour de la pêche, contenir la colère qui sourdait face aux réprimandes injustes d'un collègue – et cet enfoiré de Sigurd (paix à son âme !) n'en ratait pas une –, entendre les voisins se plaindre en vain du mauvais temps : les raisons n'avaient jamais manqué, et pas une journée sans ce petit rituel d'autodéfense. Avec le temps, il avait appris à maîtriser ce mouvement spontané de repli, simplement, à le rendre moins agressif – y compris envers lui-même. Il s'était rendu compte qu'il n'avait pas besoin d'un effort si intense pour se retrouver seul. Que la sérénité ne s'acquiert véritablement qu'avec douceur et patience.

C'était très facile, il maîtrisait la situation. Ce jour-là était le troisième qu'il gardait les yeux fermés. Il avait beau se réveiller de temps à autre, il les gardait clos, reclus volontaire. Il entendait bien, pourtant, tous ceux qui s'étaient réunis et discutaient dans la pièce d'à côté. Ils attendaient la fin. Sa fin. Ils guettaient. De temps à autre, la porte de sa chambre grinçait, puis le parquet, pour quelques

pas, et il sentait alors la vieille main d'Elin sur son torse, qui vérifiait s'il respirait encore. Il l'imaginait esquissant un sourire léger et doux, rassurée que son cœur batte toujours, mais déçue, presque, que tout ne soit pas terminé. Déçue de ne pas être soulagée. Et quand elle éprouvait ce sentiment, Elin avait honte de ne pas avoir honte. Comme les rares visiteurs, qui n'osaient pas franchir le seuil de la chambre et s'approcher du mourant qu'il était par dégoût ou superstition, sa sœur restait dans l'attente qu'il parte – enfin – vers l'autre monde.

Mais aucun d'eux n'avait compris. Pas même elle. Ils n'avaient pas compris qu'il était déjà mort. Mort le jour où Anna les avait quittés. Le surlendemain, cela ferait cinquante ans. Alors il attendait le surlendemain pour mourir.

L'Étranger

Au fil de mes voyages, en France ou à l'étranger, c'est devenu bien plus qu'une habitude : une véritable manie, contractée dès l'enfance. Folie pour certains, rituel malsain voire pervers pour d'autres, mais c'est ainsi : irrésistiblement, dès que je visite un lieu nouveau et que l'occasion se présente, j'arpente les allées des cimetières. Telle est ma façon de ressentir l'histoire des lieux, de sonder leur épaisseur pour en carotter la mémoire secrète. Intérieurement, je réécris les vies de ces corps inconnus, improvisateur fécond devant les stèles dédiées « À un tendre époux », les « Regrets éternels » et les « Souvenirs affectueux ». Je m'imagine les amours contrariées, les goûters d'anniversaire, les éclats de rire et de voix, l'entrelacs des corps derrière le secret de portes verrouillées à double tour. Je rentre alors chez moi riche de mille souvenirs, comme autant de vêtements tissés du chanvre enivrant de ces existences insondables. Je me métamorphose et mue pour ainsi dire à l'envers : je n'abandonne pas ma peau, j'en revêts

de nouvelles sur la mienne, éponge insatiable et grave qui s'abreuve au passé et enfle à l'infini.

Cette habitude ne s'arrête pas là. Elle se prolonge – et même, ne saurait être tout à fait complète autrement – par une pratique qui paraîtra étrange à bien des gens, qui conclut rituellement mes promenades incongrues. Que mes pieds avancent en silence sur un pavage ancien ou qu'ils fassent crisser des gravillons humides fraîchement ratissés, ils me mènent toujours vers un espace chargé d'émotions : le carré des Anges. J'ai toujours éprouvé une fascination inexpliquée pour ces pierres tombales surmontant des corps anormalement petits, frappées du sceau du scandale, aux dates si proches et pourtant accolées : à peine quelques années, quelques mois, quelques semaines – ou quelques jours. Ici, aux Féroé, gommés par le temps et les assauts du vent, les noms sont pour certains presque impossibles à lire. Peu importe : ma prononciation serait fautive. Les lettres n'ont de toute façon aucune espèce d'importance. Les chiffres, eux… Les calculs ne sont pas compliqués. 1975-1977 : deux ans. 1983-1988 : cinq ans. 1982-1984 : deux ans, encore. Et puis, au bout de la rangée, une tombe à peine plus grande. Et ce marbre arrogant, insolemment fier de cette double ligne d'écriture : 2001-2004, 2003-2009. Ce marbre qu'on voudrait briser pour qu'il n'ait jamais existé. Comment furent traversées ces années terribles ? Pour cette famille, les réjouissances, le drame, le répit, l'achèvement. Je choisis avec soin deux petits cailloux blancs que je

superpose tant bien que mal sur le couvercle froid de leurs corps endormis. Ce minuscule cairn ne résistera pas bien longtemps. Le jardinier de l'église va même sans doute le balayer : « C'est incroyable, les miracles que peut faire le vent : empiler deux cailloux ! » Mais dans ma mémoire leur sommeil sera bien vivant.

Quand la plupart des gens évitent ces allées ou préfèrent détourner le regard, je m'arrête longuement. Je devrais hurler intérieurement à l'injustice, fuir peut-être, mais non. Au contraire, je m'y sens bien. J'ai mis des années avant de comprendre pourquoi. Et la raison en est finalement assez simple : c'est pour moi une expérience de partage poussée à l'extrême, un summum d'empathie. Là, accroupi, recroquevillé, recueilli, j'ai presque perdu moi-même tous ces enfants. Je les pleure en dedans, entouré par un cortège de familles endeuillées, je vois les mères, défigurées par la douleur, poser leur main tremblante sur un cercueil en pin, je vois les pères impassibles et droits, dont les genoux, miraculeusement, ne ploient pas sous le chagrin, les jeunes amis de la crèche ou de l'école s'étouffant dans des sanglots impossibles à contenir. Et pour moi, en moi, déferlent autant de vagues successives, tragiques mais réconfortantes. Des vagues d'humanité.

Anna

Il fallait que ce soit la nuit. C'était une tradition familiale chez les Kristiansen : les enfants naissaient toujours de nuit. Anna entendait la voix de sa mère de façon plus sonore que ces derniers mois, une voix tremblante et incertaine, paniquée, et elle sentait les valvules de son cœur frénétique et saccadé résonner comme deux joueurs de cymbales désynchronisés. Le sang affluait jusqu'à plus soif, des spasmes grandissants contractaient tous ses muscles et la malmenaient au point que la situation devenait intenable. Elle ne resterait plus là bien longtemps. Elle allait enfin sortir.

– Calme-toi, Olga, tout va bien se passer. Elin est allée chercher la vieille Freyja. Elles seront là d'une minute à l'autre. D'ailleurs, je crois les entendre.

– J'ai peur, Jonas. J'ai peur. Tu sais bien ce qu'on raconte…

– Tout ira bien, j'en suis sûr.

Jonas caressa le ventre d'Olga pour la rassurer et Anna reconnut la chaleur de sa paume imposante. Il l'avait déjà cajolée si souvent.

La réputation de Freyja l'accoucheuse avait de quoi faire frémir. Tous les nourrissons n'avaient pas survécu aux mains expertes de l'aïeule, et quelques enfants arboraient de vilaines cicatrices que la rumeur attribuait à sa maladresse ou à une fâcheuse tendance à confondre chair humaine et viande de globicéphale. « On ne peut rien contre la volonté divine », se défendait-elle. Certains lui prêtaient des comportements étranges, prétendaient que c'était une sorcière. Personne ne la fréquentait vraiment en temps normal mais, fait admirable, sitôt que, dans un village, une grossesse approchait de son terme, Freyja apparaissait effectivement comme par magie dans le quotidien des habitants. On la voyait alors prier au sommet d'une falaise, observer de loin les pêcheurs démêler leurs filets…

Tout cela avait de quoi plonger Olga dans la crainte, et l'inquiétude qui avait crû en elle était légitime. Cette Freyja, cette faiseuse de balafrés, qu'elle aille au diable avec ses ustensiles, ses onguents et ses potions ! C'était du visage et de la vie de son bébé qu'il s'agissait ! Elle tremblait, c'est vrai. Mais Jonas était là et tout se passerait bien. Anna sentait toujours la main de son père sur le ventre de sa mère. Elle ne savait pas si cette main rassurait vraiment cette dernière, mais elle était certaine qu'ainsi rien ne pouvait leur arriver.

Les bruits de pas dans l'allée se rapprochaient, de plus en plus nets au milieu de la nuit. Il y eut un bref instant de silence, comme si tante Elin avait

respiré un grand coup pour se donner du courage, puis la porte s'ouvrit brusquement.

– Elle est là. Entrez, dit Elin en regardant par-dessus son épaule.

De l'obscurité surgit alors Freyja. Une grande femme aux cheveux roux délavés, au visage inexpressif, vêtue d'un manteau traditionnel en laine marron. Elle était étonnamment belle pour son âge et d'apparence bien plus douce que sa réputation ne l'aurait laissé prévoir. Olga croisa le regard de Jonas, qui s'éclipsa et laissa les femmes entre elles. Tout se passa bien.

Il était presque trois heures du matin, le 26 juillet 1902. Le jour de la Sainte-Anna.

Vents

De toute éternité je souffle
à en faire mousser l'écume au sommet des vagues
antédiluviennes
fracassées sur les flancs obscurs
de basalte
à en lécher les éclats aiguisés du phénocristal

De toute éternité je creuse
j'érode et je sape
armé de mille fers de sel d'algues de planctons
j'émiette subreptice les faces féroïennes

De toute éternité je bourrasque
à en peigner les herbes hautes
à en crucifier sur les barbelés des enclos
les virevoltants de laine
égarés par les moutons

De toute humanité
les larmes de sel des visages inquiets
du départ des navires

les larmes des visages endeuillés
ruissellent jusques aux tempes
soufflées
du bout de nos lèvres

De toute humanité
les volets mal fermés
je les claque
je les renverse
les jouets à l'abandon
et les fleurs aux cimetières
desséchées dépotées

De toute humanité
je saoule les marcheurs éreintés
aventuriers d'eux-mêmes
explorateurs des horizons
je les assoiffe avant
enfin
qu'ils ne regagnent
le confort enveloppant
d'un feu de cheminée
tout de pierre ceinturé

Małgorzata Lebda

Vorace

Traduit du polonais par Lydia Waleryszak



LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Le cerisier sauvage

Dunaj aboie. Mais ils sont déjà là, tels que dans mes souvenirs. Affamés, agités. Ils luisent, comme si leurs ailes avaient été arrosées d'essence. Le violet s'y décline, l'azur, le rouge, le jaune.

La volée tournoie au-dessus du village.

Juin a laissé entrer beaucoup de soleil. Depuis le début du mois, les fruits des cerisiers sauvages sont gorgés de sucre.

Grand-père, qui élude la maladie de Grand-mère, à qui les rituels autour de la maladie sont étrangers, lui qui de la maladie ne veut rien savoir ni rien toucher, observe depuis la véranda les étourneaux descendre vers le verger.

Il cogne un bidon de lait avec une tige en fer. L'écho se répercute dans la vallée.

Je l'observe. Les martèlements doivent aussi résonner en lui. Son corps tremble. Sa peau est pareille à celle des hommes des Carpates, me dis-je. Le bronze. L'ébène.

Les étourneaux prennent leur envol, ils sont légion. Lorsqu'ils passent au-dessus de la maison, ils jettent une ombre sur le sol de la chambre ouest, celle qui, les mois frileux, est chauffée par un petit poêle en fonte.

Après un moment, ils reviennent au verger.

Ils sont obstinés.

Les martèlements métalliques qui s'ensuivent les font sursauter nerveusement. Leur écho les maintient en vol.

Grand-père fait une pause pour allumer une cigarette. Eux profitent du silence et se posent sur les vastes ramures de l'arbre. Ils remplissent leurs petits corps de fruits.

Ils ont appris à reconnaître le silence, dis-je à Ann.

Oui, acquiesce-t-elle.

Ann est, ici, une clarté. Elle s'intéresse à la lumière, et elle-même est lumière. Elle est arrivée de bon matin, de son pays lointain, dans la chaleur de Maj. Elle porte encore en elle le voyage, des parfums étrangers : le freesia, le patchouli. Elle est à côté de moi dans la véranda, elle habitue son regard à l'été naissant.

Ses yeux cherchent la lumière.

Ann connaît la lumière.

Elle étudie la lumière.

Elle guette la lumière.

Elle lit l'avenir dans la lumière.

Du bout des doigts, j'effleure son décolleté, à l'endroit même où prennent forme les constellations de ses grains de beauté.

Ann dit : Il faut les compter.

D'accord, je lui réponds.

Enfant, j'aimais compter les nævi sur la peau de ma grand-mère. Elle me cachait peu de choses. Elle me laissait dénombrer les petits points qui parsemaient son dos, mais aussi sa poitrine. Elle permettait à mon regard de s'insinuer dans les replis de son corps, comme le pavillon de l'oreille ou le creux du coude.

Tu viens aussi de mon corps, disait-elle.

Nous passons de la véranda à la chambre ouest. La mélodie de mon grand-père parvient jusqu'à nous. Grand-mère

observe l'ombre projetée par la nuée d'oiseaux. Elle lève une main amaigrie comme pour demander la parole.

Là-bas, dit-elle, et elle désigne l'armoire.

Elle nous demande de sortir ses robes d'été. Cela me surprend. Au quotidien, Grand-mère porte les pyjamas que je lui achète au marché de Stary Sad, la petite ville voisine. Elle aime les vert pastel.

Je dispose les robes sur le canapé-lit.

Celle-là, souffle Grand-mère.

Elle a choisi la rouge sang. Je la prends dans mes mains. Du velours.

Apporte-la-lui, me demande-t-elle.

J'obéis sans un mot de protestation.

Dans la véranda, Grand-père finit sa *Klubowe*, c'est ainsi, par nostalgie du passé, qu'il appelle toutes les cigarettes, et je fais comme lui. Il saisit la robe entre ses doigts. Sa peau accroche le tissu. Il hume le velours.

Róża, dit-il.

Je le regarde. Ces dernières années ont asséché son corps. Ses yeux se font de plus en plus fuyants, renfermés, insaisissables. Grand-père n'est plus capable d'échanger ni de soutenir un regard. J'aimerais le voir plus fort, je songe.

Il se retourne et dit : Suis-moi.

Je le suis.

Il se dirige vers son atelier.

Là, il confectionne une sorte de croix avec des branches de noisetier, qu'il habille ensuite avec la robe rouge sang de Grand-mère. Il examine son œuvre. Arrange les épaulettes en mousse qui donnent à l'objet une expression de surprise, comme si, vivant, il haussait les épaules.

Ça ira comme ça ? me demande-t-il.

Ça ira, je réponds.

Je sais qu'il a besoin de mon approbation. Ici, avec cette maladie, il n'y a de place pour aucune objection.

Grand-père approuve mon approbation. Il prend le mannequin et se rend au verger avec son squelette habillé.

Une procession lui emboîte le pas : le chien Dunaj et le chat Klakier.

Grand-mère nous observe par la fenêtre de la chambre ouest. De ses ongles, elle gratte la peau de sa joue. Je connais ce réflexe. Il apparaît chaque fois qu'elle observe quelque chose. Elle est capable de se gratter tout entière sans s'en rendre compte.

Grand-père installe une échelle contre le tronc du cerisier. Je l'assiste. Il pose prudemment ses pieds sur les échelons. Il atteint le sommet. Fixe l'épouvantail à une branche au moyen d'un fil de fer.

Un épouvante-faim, dis-je à mi-voix.

Le vent anime la robe rouge de Grand-mère. Il y pénètre et remplit l'espace qu'occupait autrefois la chaleur de son corps. J'ai l'impression que la robe prend vie.

L'esprit du verger, dis-je à Ann, qui nous rejoint.

Rien ne me trouble autant qu'une robe rouge, chantonne-t-elle.

Les étourneaux tournoient au-dessus de l'arbre.

De retour dans la chambre ouest, je demande à Grand-mère si elle se rappelle avoir porté ce vêtement au printemps dernier. Il y a des photos.

Elle acquiesce.

Le rouge soulignait ses cheveux gris.

Tu sais, me dit-elle. À l'époque, la maladie devait déjà être quelque part en moi. Tu te rends compte ?

J'acquiesce.

Du bout des doigts, j'examine la plaie qu'elle s'est faite en se grattant la joue.

Nous passons le reste de la journée à nous relayer à la fenêtre de la chambre ouest pour observer le verger. Le rouge sang de la robe se mêle aux cerises qui mûrissent au soleil. Nous cueillerons les fruits préservés des becs des oiseaux pour Grand-mère. Grand-père en fera des confitures sucrées.

La chambre ouest

Pour la maladie, nous rénovons la pièce située dans la partie ouest de la maison. Dans mon enfance, elle nous servait de chambre froide, les mois d'été. Nous y conservions la viande des cochons que nous tuions à l'occasion des fêtes religieuses. Mes grands-parents y entreposaient aussi des meubles, de vieux tableaux, des conserves en bocaux, des pots de miel de miellat, des cartons remplis de décorations de Noël. Suite à la tragédie qui a frappé mes parents et ma tante il y a de cela plusieurs années, Grand-mère en a fait sa tanière.

On installera bientôt des radiateurs, ici, dit Grand-père depuis le seuil.

Oui, j'acquiesce.

Avec sa maladie, ta grand-mère ne doit pas prendre froid.

Oui, oui, j'acquiesce.

Je peux supporter le froid, intervient Grand-mère, mais débarrassez-moi de ce rose.

Oui, oui, j'acquiesce.

Ce rose me fait penser à de la viande, explique-t-elle.

Oui, j'acquiesce.

Il faut repeindre en blanc, demande-t-elle.

J'acquiesce.

J'obéis. Si j'ai fait ce long voyage, si j'ai laissé derrière moi ma vie dans ma ville de lumière, c'est pour être obéissante.

L'obéissance, dis-je à Ann.

L'obéissance, répète-t-elle en passant sa main sur mes cheveux.

Le deal

Nous entamons la rénovation de la chambre. La maladie semble exiger de nous des mesures et des actes spécifiques.

Nous collaborons, nous dealons avec elle, je songe.

Elle nous tient, nous aussi, dis-je à Ann en lui passant les jardinières que j'avais rangées ici, quand j'étais encore adolescente.

Nous travaillons à deux. La maladie nous lie par ce travail physique. Nous avons besoin d'épuiser nos forces.

Les yeux de Grand-mère sont vigilants.

Les yeux de Grand-mère suivent chacun de nos mouvements, ils observent, observent encore.

Bossons jusqu'à n'en plus pouvoir, dis-je.

Grand-mère inspecte la chambre à tout instant, elle hoche la tête, elle observe, observe encore. L'idée que ses plantes vertes et ses tableaux de dévotion ressortiront mieux sur des murs blancs lui plaît beaucoup.

Il faut repeindre en blanc, répète-t-elle.

Les consignes sont simples : du blanc.

Nous grattons les anciennes couches de peinture à l'aide de spatules. Nous nous relayons, quand nos épaules et nos avant-bras deviennent trop douloureux. J'ai de la poussière dans la bouche, je la sens crisser sous mes dents.

Je tiens l'échelle sur laquelle Ann se trouve. Elle se bat contre le mur. Ses épaules sont nues, saupoudrées des fines particules qui s'y déposent. Ses muscles travaillent. Elle est belle quand elle manipule la spatule. Elle retire les couches successives de peinture qui ont été appliquées ces trente dernières années. Ces couches nous en apprennent beaucoup. Y sont inscrits les grands événements qui nécessitaient qu'on rénove la pièce : baptême, communion, confirmation, et maintenant, maladie. Je reconnais chacune des couleurs retirées.

Si on les étudiait plus attentivement, peut-être nous en apprendraient-elles davantage, à l'image des profils de sol qui témoignent des changements opérés dans un environnement particulier ?

L'histoire de cette maison se répand sur le sol.

Nous faisons de la place pour un nouveau chapitre.

Ann est belle quand elle fait travailler son corps, son esprit, sa parole, quand tout ce qui est elle se met en mouvement.

Nous avons besoin de clarté, dis-je à Ann en mélangeant la peinture.

Oui, acquiesce-t-elle.

Nous barbotons dans le blanc.

La nuit, tandis que la peinture sèche, j'entre dans la chambre pour observer l'intérieur.

Hou-houuuu, hou-houuuu, je fais d'une voix forte.

J'entends Ann dans mon dos.

Hou-houuuu, hou-houuuu, répète-t-elle après moi.

Le son vibre dans cet espace d'une dizaine de mètres carrés.

La poussière nous fait tousser. Elle s'est insinuée dans nos gorges. Nous crachons du blanc.

Le lendemain matin, nous montrons la chambre à Grand-mère.

C'est blanc, dit-elle.

Elle pose ses mains fraîches sur nos visages et caresse nos joues comme elle caresse Dunaj, lorsqu'il rentre de plusieurs jours de vagabondage.

Grand-mère commence à installer ses plantes vertes dans la chambre ouest.

La vie, la vie, répète-t-elle.

Après deux pots de calathéa, elle est prise d'une faiblesse. Elle s'assied par terre, s'adosse au mur. Sans souffler mot, nous prenons le relais, nous devenons ses mains. Nous portons jusqu'à la chambre ouest les plantes remisées dans l'entrée pour la durée des travaux : aloès, asperge des fleuristes, fougère, géranium, lierre de Sibérie, cactus de Noël, philodendron, croton, dragonnier, bégonia, caladium.

Les yeux de Grand-mère sont vigilants.

Les yeux de Grand-mère suivent chacun de nos mouvements.

Les yeux de Grand-mère observent, observent encore.

La bossue

Quand l'odeur de la peinture a disparu, nous passons la nuit dans la chambre ouest. À trois. Nous ignorons alors que cela restera ainsi, que nous passerons ensemble les nuits suivantes. Mais pas encore. Pour l'instant, la lune apparaît.

La voilà qui se lève, la bossue, me dis-je.

Je m'habitue à la promiscuité.

Nous nous partageons un lit et un canapé-lit.

Nous retirons nos couches de vêtements diurnes.

Nous mêlons nos odeurs.

Mes femmes, je songe en m'endormant. Elles sont belles et elles embaument, elles embaument.

La gorge

Dans la chambre j'entends les respirations de Grand-mère et d'Ann. La nuit a fait cesser l'agitation diurne de nos pupilles. Depuis que la maladie s'est invitée chez nous, je m'endors la dernière.

Seule ma garde est forte, me dis-je. Personne ne parvient à veiller aussi longtemps.

Dans un coin de la pièce, le petit poêle en fonte libère sa chaleur. Les derniers jours de juin ont apporté ici, dans la vallée, une certaine fraîcheur.

Ça ne va plus tarder.

La lumière.

La lumière fend nos visages. Je regarde Ann, dont les traits sont éclairés par les phares des véhicules qui transportent les vaches à l'abattoir. Elle ouvre les yeux, ils sont immenses, sans fond. Ils observent le phénomène et lorsqu'ils croisent mon regard, ils s'arrêtent.

Ann veille avec moi un moment.

Toutefois, elle ne parvient pas à tenir la garde aussi longtemps que moi.

Elle glisse vers le sommeil.

Mais là, ah ! ça commence. À quelques dizaines de mètres de la chambre ouest, les grands véhicules amorcent le virage, leurs phares illuminent l'intérieur de la pièce.

Il fait clair, puis sombre.

Clair, puis sombre.

Clair.

Sombre.

Clair.

Cela dure des milliers d'années.

J'ai le temps, je songe.

Les véhicules transportent des animaux destinés à l'abattage. J'imagine les corps des vaches, chauds, humides.

Enfant, il m'arrivait rarement de rester éveillée jusqu'à ce moment particulier. Parfois, je m'endormais, et ce spectacle ne me tirait de mon sommeil que lorsqu'il battait déjà son plein. Des sons l'accompagnaient, les mêmes qu'aujourd'hui, gutturaux, prolongés, de ceux qui, au lieu de se diluer dans l'espace, sont capables de rester longtemps suspendus au-dessus du village.

Les beuglements des vaches.

Les aboiements des chiens.

Le tumulte de la nuit.

Et puis, il y a encore les odeurs. Celles du lisier, de l'urine, de la sueur.

Les corps de mes femmes se dessinent nettement lorsque, dans leurs lents déplacements, les phares des camions Jelcz les éclairent. Selon l'angle de la lumière ou l'obscurité de la pièce, leurs visages sont tantôt vivants tantôt morts.

Grand-mère est allongée sur le côté, une main sous sa joue gauche. Elle est pareille à un enfant. Comme celui qu'on voudrait de moi.

Cependant, l'heure n'est pas à la vie. C'est la mort qui occupe mes pensées. C'est elle que je sers. Grand-mère est mon enfant. Je suis la mère de ma grand-mère. C'est bien ainsi, me dis-je.

Le corps d'Ann est étendu juste à côté. Sa peau de porcelaine ne cesse de m'émerveiller, comme la blancheur de ses cheveux, de ses cils et sourcils. Nous partageons une sorte de gémellité, mais aussi, nous en avons toutes deux conscience, une singulière ressemblance avec le prodigue, qui nous unit plus encore.

Les corps des femmes qui me sont chères réagissent à la lumière. Derrière les paupières, leurs globes oculaires se mettent en mouvement.

Encore un petit instant.

Elles ouvrent les yeux.

L'une après l'autre.

Grand-mère regarde la lumière et dit dans un souffle : L'eau ou le feu s'en chargera.

Ann, de nouveau réveillée, pose ses pieds nus sur les lattes du plancher, ses ongles sont d'un rouge grenat. Comme moi. Nous les vernissons pour nous-mêmes, et non plus pour nos proches, qui sont loin désormais. Ils doivent être loin, je ne leur permets pas de s'approcher de la maladie. J'appartiens à la maladie. Pas à eux. Il n'y a de place, ici, que pour Ann. Elle seule est capable de plonger ses orteils manucurés dans le fumier ou dans le compost, d'y patauger.

Des sœurs dans la déliquescence, je songe.

Ann enfile le manteau de Grand-père et sort de sa poche un paquet de Klubowe.

Viens, me dit-elle.

Je m'emmitoufle dans une couverture et lui emboîte le pas. Grand-mère suit du regard la lumière qui court au plafond.

Elle s'est peut-être rendormie, me dis-je, mais son regard reste éveillé. Le plus terrible, c'est quand ses yeux se fixent quelque part et que l'on ne sait plus à qui ils appartiennent vraiment.

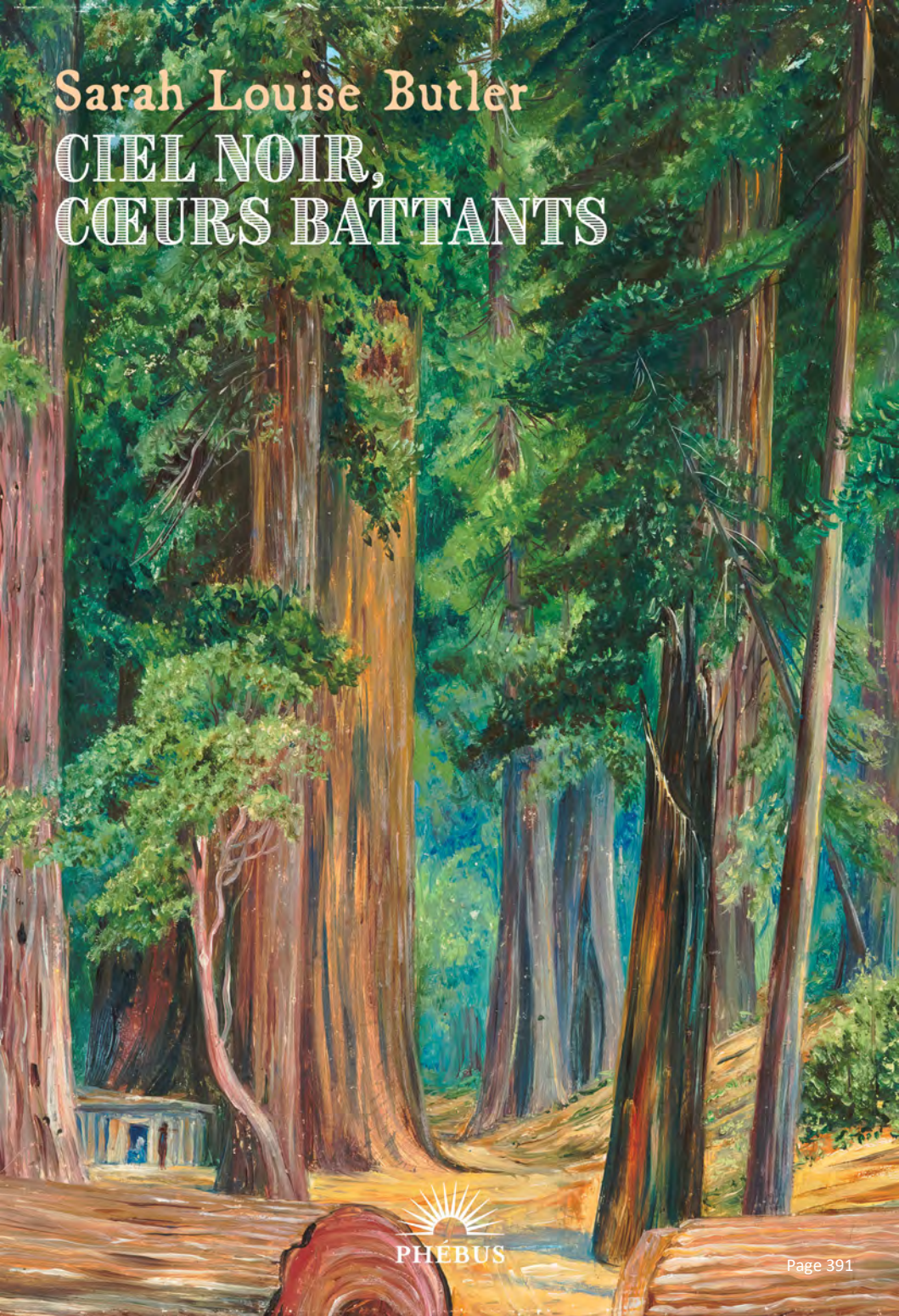
J'entre dans la véranda. Je sens la fraîcheur.

Le concert, dis-je à Ann.

Elle me tend la cigarette qu'elle vient d'allumer.

Sarah Louise Butler

CIEL NOIR, CŒURS BATTANTS



PHÉBUS

1

Je me réveille à l'air libre sous un ciel gris, dans le calme surprenant d'un matin d'août dénué de chants d'oiseaux. L'odeur de feu de bois est pesante, la clairière qui m'entoure, recouverte d'une fine couche de cendres. Une lueur rougeoie entre les arbres : c'est le soleil qui apparaît derrière la crête des montagnes. Cette fraîcheur matinale ne va pas durer, il faut que je m'active.

Je m'extrais de mon sac de couchage. Mes genoux craquent quand je me lève. Je traverse la clairière. Mon jet d'urine forme une flaque qui s'étale lentement sur le sol de la forêt : la seule forêt pluviale tempérée intérieure au monde, et pas une goutte de pluie depuis un mois. Pas de pluie, pas de nuages, et pas de ciel bleu non plus – rien que cette fumée de bois causée par les feux de forêt au sud, à l'ouest et au nord.

Et à l'est : la cabane dans les arbres. Même si c'est irrationnel, une partie de moi l'imagine encore exactement telle qu'elle était alors. Des murs faits de rondins, un plancher irrégulier jonché des maigres possessions de cinq enfants – nos casquettes usées et nos shorts en jean effrangés, nos couteaux de poche, notre

attirail de pêche et nos bandes dessinées gondolées d'humidité –, une fenêtre unique, dont la vitre fissurée laissait entrevoir un pan de forêt et les montagnes au loin.

Je vais chercher mes vêtements suspendus la veille à une branche de mélèze, et les secoue pour en enlever la cendre avant de les enfiler. Je remets mes chaussures de marche et fourre le reste de mes affaires dans mon sac à dos, que je cale ensuite sur mes épaules en ajustant les lanières. Un dernier coup d'œil à mon campement de fortune, puis je prends le vieux sentier qui part vers l'est, et gravis les montagnes que je dois traverser pour atteindre l'autre côté.

La cabane avait été construite entre les troncs de trois cèdres adultes, perchée à plus de quatre mètres de haut. On y accédait à l'aide d'une échelle de corde que nous remontions chaque soir. Nous dormions les uns contre les autres dans des sacs de couchage que nous avions achetés d'occasion et qui sentaient le moisi. Nous nous nourrissions de truites arc-en-ciel, de baies sauvages, de charcuterie en promotion et de donuts de la veille. L'écorce de cèdre était douce au toucher, le sol de la forêt tapissé de mousse. Une mésange avait fait son nid dans le creux d'un arbre ; nous avons vu ses oisillons éclore, grandir, se couvrir de plumes et prendre leur envol. Des écureuils poussaient des cris d'alarme chaque fois que l'un de nous sortait de la cabane ou y remontait. Pendant tous ces mois, ils ne s'étaient jamais habitués à nous.

Nous étions en 1979, à un peu plus d'une centaine de kilomètres de ma position actuelle, sur le versant ouest de ce col de montagne qu'aucune route ne traverse. Des premières chaleurs de l'été aux premières gelées de l'automne, cinq enfants s'étaient créé un cocon dans les branches de ces cèdres majestueux. Ma sœur de 15 ans, Fletcher, mon frère de 14 ans, Silver,

ma sœur Fawn, qui avait eu 10 ans en juillet. Et puis moi – un minuscule gamin de 5 ans constamment anxieux – et ma jumelle Calliope, légèrement plus grande et infiniment plus téméraire.

À travers les arbres, j'aperçois la balise signalant le chemin de randonnée du col du Caribou que j'ai découverte la veille, juste avant la tombée de la nuit. « Sentier non entretenu. Risque d'accident élevé », peut-on lire sur le panneau criblé d'impacts de balles. « Promenade déconseillée. »

La mousse craque sous mes semelles tandis que je m'enfonce sous les branches à franges des cèdres, traversant le lit d'une rivière à sec pour rejoindre la piste.

– On t'a trouvé dans une boîte à biscuits qui flottait sur la rivière, avait dit Silv.

Il était allongé sur un matelas de mousse bleue dans la cabane. La pluie tombait à verse, tambourinant sur le panneau d'aggloméré gonflé qui nous servait de toit, faisant tinter les boîtes de soupe en conserve vides que nous avions placées là où il y avait des fuites.

– C'est pas vrai ! ai-je rétorqué.

Ils paraissaient sérieux, cependant l'idée complexe que mes grands frères et sœurs ne me disaient pas toujours la vérité avait commencé récemment à germer dans mon esprit. J'ai jeté un regard en coin à Calliope mais, pour une fois, elle n'en savait pas plus que moi.

– Bon, trêve de plaisanterie, a dit Fletch. J'essayais d'attraper des truites arc-en-ciel avec ma canne à pêche, et mon hameçon s'est planté dans le col de ton tee-shirt.

– Je lui ai dit de te remettre à l'eau, que c'était pas encore la saison, a renchéri Silv, mais elle m'a répondu que le garde-pêche pouvait aller se faire foutre.

– Ça s'est pas passé comme ça ! a protesté Fawn, qui s'est mise à réfléchir. Ce qui s'est passé, c'est que tu as volé tout droit dans une vitre et que tu t'es cogné la tête, alors je t'ai ramassé et je t'ai mis dans une boîte à chaussures. Tu as dormi pendant trois jours. Et puis tu t'es réveillé ! Tu as commencé à battre des ailes, mais sans arriver à t'envoler.

– OK, mais sérieusement, a repris Silv. Tu as poussé parmi les morilles. On t'aurait fait revenir dans du beurre pour te manger en omelette, mais tu avais pas l'air très, comment dire… appétissant.

– Ils te racontent que des conneries, a dit Fletch.

Silv a lancé un oreiller dans sa direction, qu'elle a esquivé ; quelques plumes duveteuses sont tombées à ses pieds.

– Un balbuzard t'a pêché dans la rivière. Il était en train de retourner à son nid pour nourrir ses petits quand un aigle l'a pris en chasse, et tu as glissé de ses serres alors qu'il essayait de lui échapper. Alors j'ai couru et je suis arrivée juste à temps pour t'attraper.

Elle a essayé de mimer la scène aussi fidèlement que possible dans l'espace exigu de la cabane, plongeant comme une joueuse de champ extérieur lors d'un match de base-ball, glissant sur son sac de couchage pour me réceptionner.

Je l'ai observée en me demandant si cela correspondait à la façon dont je commençais à percevoir ma propre existence. Je me suis imaginé en train de tomber, sur le point de finir écrasé au sol, impuissant, mais atterrissant par miracle dans les bras de ma sœur aînée. Je la voyais me retournant et m'examinant,

comme un galet trouvé au bord de la rivière qu'on glisse dans sa poche pour le rapporter chez soi.

– Ça s'est passé comme ça ! ai-je annoncé.

Fletch a repris sa bouteille de soda et l'a levée comme si elle portait un toast à l'assistance. Le tonnerre a retenti, me faisant sursauter. Calliope a ri et m'a donné un coup d'oreiller, puis Fawn à son tour. Nous n'avions pas besoin d'être discrets. L'orage couvrait le moindre bruit ; il était si fort que personne n'aurait pu nous trouver ce jour-là.

J'étais trop excité pour rester en place et je me suis mis à sautiller. Fletch m'a dit d'arrêter, car je risquais de passer à travers le plancher – ou, pire, de renverser le Dr Pepper de quelqu'un –, alors j'ai bondi sur mon frère pour tenter de le plaquer au sol, et il a feint de ne pas faire le poids. Fawn et Calliope faisaient pleuvoir des coups d'oreiller de l'Armée du Salut sur nous. Des plumes et du duvet volaient dans tous les sens. Silv m'a laissé le déséquilibrer et, alors que nous tombions tous les deux, il m'a retenu pour éviter que je ne me cogne par terre.

La piste est sèche et agréable sous mes semelles. Une odeur de cèdre et de bois brûlé se dégage de la poussière que je soulève à chaque pas. Un tronc d'arbre bloque le passage. Je grimpe par-dessus, prenant garde à protéger mon genou fragile. J'ai à peine eu le temps de me remettre en route que je suis pris de la première quinte de toux de la journée, causée par toute cette fumée, comme si j'avais du papier de verre dans les poumons. Cela finit par passer, et j'essuie les larmes qui me sont montées aux yeux. La ceinture ventrale de mon sac à dos comprime mes hanches déjà endolories. J'ai une légère coupure sur l'avant-bras,

mais je ne sais plus comment elle est arrivée là. Quant à mon cerveau malade, c'est une autre histoire.

Le jour où j'ai décidé d'arrêter de conduire, j'ai couru du supermarché à ma voiture sous une violente averse. Une fois à l'intérieur, j'ai posé mes sacs de courses sur le siège passager et j'ai mis le contact, mais je ne me rappelais plus comment actionner les essuie-glaces. J'ai jeté un regard impuissant au volant et au tableau de bord, aux leviers et aux commandes dont j'avais soudain oublié le fonctionnement. J'ai essayé de prendre du recul dans l'espoir que la mémoire me reviendrait par automatisme, mais mon geste demeurait suspendu, hésitant. J'ai appuyé sur un gros bouton rectangulaire, et un voyant lumineux s'est mis à clignoter. J'ai paniqué, persuadé que le voyant était en train de donner l'alerte – à un spectateur invisible, sermonneur, qui s'apprêtait à fondre sur moi. J'ai rappuyé sur le bouton et le clignotement a cessé. Je me suis renversé contre le dossier de mon siège, le cœur battant à cent à l'heure.

La pluie continuait de laver le pare-brise à grandes eaux, transformant le paysage en scène floue d'un gris verdâtre. Une rafale a secoué le véhicule et une grappe de samares d'érable vert vif s'est abattue sur le pare-brise. Essayant de nouveau d'enclencher les essuie-glaces, j'ai tiré sur une manette juste au-dessus de mon genou et entendu le capot s'ouvrir.

Je suis descendu de voiture. La pluie froide a rapidement trempé ma chemise et mouillé mon cuir chevelu dégarni. J'ai soulevé le capot et fait semblant de jeter un rapide coup d'œil au niveau d'huile, avant de le refermer avec fracas et de battre en retraite dans l'habitacle. Après m'être essuyé le visage, j'ai repris l'examen du tableau de bord.

Je devrais arrêter de conduire.

Saisi du réflexe instinctif de nier cette évidence, je me suis mis à appuyer sur chaque bouton et tourner chaque manette dans tous les sens, jusqu'à ce que les essuie-glaces finissent miraculeusement par fonctionner et que je puisse prendre la fuite, agrippant le volant de mes deux mains moites de sueur. Un mauvais pressentiment, teinté d'une sensation proche de la terreur, m'a suivi jusqu'à ce que je gare ma voiture et remonte la courte allée devant chez moi. Malgré tous mes efforts, je n'avais rien pu faire contre ce dernier trou de mémoire. Essayer ne suffirait plus.

Il ne faisait aucun doute que mon esprit commençait à me jouer des tours et, au-delà de la panique, le caractère inéluctable de la situation m'apparaissait clairement. Mon cerveau ne m'avait jamais semblé marcher tout à fait normalement, mais je n'avais pas encore pris la mesure de ce qui était en train d'arriver. J'avais acheté récemment mes premières lunettes de lecture sans me rendre compte que ma presbytie naissante revêtait un sens plus large, qu'elle ne s'appliquait pas seulement à ma vue, mais aussi à mes souvenirs. De vastes pans majeurs et de brefs instants cruciaux de mon passé proche se brouillaient. Pourtant, je voyais encore nettement de loin et je me souvenais toujours de détails vieux de plusieurs dizaines d'années.

La douceur de la doublure en flanelle du duvet que je partageais avec Calliope. La texture épaisse du ragoût de bœuf aux pommes de terre que nous mangions froid, à même la boîte. Les rayons pâles du soleil qui s'infiltraient entre les rondins de la cabane à l'aube.

Même l'été, les matinées étaient fraîches, et le grondement de la rivière presque assourdi par le chant des oiseaux. Mon frère

et mes sœurs, assis dans leurs sacs de couchage, se passaient une boîte de céréales cabossée, dans laquelle ils puisaient leurs Lucky Charms par poignées. Silv m'a tendu la boîte, mais j'attendais que Calliope se réveille. Je lui ai donné un petit coup de pied, elle s'est tournée de l'autre côté en ronchonnant.

– Qu'est-ce que vous mangeriez là tout de suite, si vous aviez le choix ? a demandé Fawn.

– Un cheeseburger au bacon, a répondu Silv, la bouche pleine.

– Un jambon entier, littéralement, a dit Fletch.

– Moi, je mangerais ce gâteau au chocolat vachement stylé que mamie rapportait parfois du travail, a déclaré Fawn. Celui avec les cerises et la crème chantilly.

– Tiens, avale tes Lucky Charms à moitié desséchées à la place, a proposé Silv en lui tendant les céréales pour attraper sa guitare.

Il lui a fallu quelques minutes pour accorder l'instrument, puis il s'est mis à jouer. Le son des cordes a rempli notre petite cabane. Calliope aimait bien cette chanson, alors j'ai à nouveau essayé de la réveiller, mais elle a poussé un geignement avant de s'enfoncer encore un peu plus dans notre duvet. Je regardais la petite bosse qui saillait de la gorge de Silv tandis qu'il chantait d'une voix grave et rauque.

– Et toi, Rufe ? m'a-t-il demandé en reposant la guitare. Qu'est-ce que tu mangerais ?

J'ai longuement réfléchi.

– Des fraises ! me suis-je exclamé. Les toutes, toutes petites. Pas celles qu'on cueille à la ferme.

– OK, a approuvé Fawn. Mais qu'est-ce que tu mangerais du temps d'avant ?

Je l'ai regardée sans comprendre. Cela faisait des semaines que nous n'avions pas trouvé de fraises sauvages.

– Je veux dire, l'ancien temps d'avant, a-t-elle précisé en désignant la cabane d'un geste. Avant d'arriver ici.

– Mais on a toujours été ici !

J'étais content de ne pas être tombé dans leur piège cette fois, mais le sourire de Fawn a disparu. Celui des autres aussi.

Fletch a posé la boîte de céréales.

– Rufe, tu te rappelles vraiment pas ?

Le doute m'a envahi. J'ai détourné le regard, caressant du doigt les petits trous causés par des braises dans mon sac de couchage. Fletch a continué d'une voix plus douce. J'ai relevé les yeux.

– Tu penses vraiment qu'on a toujours vécu ici ? Comme ça ?

– Euh, je me souviens peut-être… du train, ai-je répondu, peu sûr de moi.

C'était un souvenir si flou que je n'étais pas certain de sa réalité : un vacarme de tous les diables, une lumière fugace dans le noir, et le souffle froid du vent. Je me suis mis à trembler et Fletch s'est précipitée pour m'entourer de ses bras minces et musclés. Au bout d'un moment, elle m'a relâché.

– Oui, c'est comme ça qu'on est arrivés ici, mais… a-t-elle hésité en étudiant mon visage, les mains toujours posées sur mes épaules. Tu te rappelles vraiment rien de ce qui s'est passé avant ?

J'ai secoué la tête.

– Rufe… a-t-elle repris.

Silv lui a touché le bras. Elle s'est tournée vers lui, puis de nouveau vers moi.

– Bon, d'accord, a-t-elle concédé.

Sur ce, elle a ouvert la trappe, déroulé l'échelle, et elle est partie.

Silv et Fawn ont échangé un regard que je n'ai pas su interpréter, et Fawn s'est glissée près de moi dans son sac de couchage.

– C'est pas grave, m'a-t-elle rassuré. On est tous ensemble, c'est ça qui compte.

Le fond de ma gorge s'est noué, ça me picotait. J'ai cligné des yeux pour ravaler mes larmes.

– J'ai mal à la gorge. Il y a quelque chose de… coincé à l'intérieur.

– Ça va aller, a dit Fawn en me caressant la nuque. C'est sans doute rien qu'une arête de poisson.

– Sans doute rien qu'une plume minuscule, a renchéri Silv. Faut plus que tu manges de mésanges.

– J'en ai jamais mangé ! ai-je protesté, mais l'étonnement a tari mes larmes.

Je savais qu'il plaisantait. Pourtant j'avais un doute. Et si c'était encore une chose que j'avais oubliée ?

Je poursuis mon chemin parmi les souches d'arbres couvertes de mousse et les myrtilliers dépourvus de fruits. La chanson que Silv jouait me tourne dans la tête. Un classique de Pink Floyd, mais l'été de mes 5 ans, j'étais persuadé qu'elle était de lui. C'était *sa* chanson, avec ses héros et ses fantômes. Ses braises et ses arbres. Même des années plus tard, quand je l'ai entendue à la radio pour la première fois et que j'ai compris mon erreur, je n'ai pas pu m'empêcher d'examiner les environs à la recherche de son visage, de sa voix rauque d'adolescent, qui avait dû changer depuis, quoi qu'il leur soit arrivé par la suite.

Il avait neuf ans de plus que moi et, cet été-là, je le croyais invincible. Je les ai tous crus invincibles jusqu'au bout. Fletch dans ses tee-shirts noir et blanc – Led Zep, Black Sabbath – et son jean délavé qui avait appartenu à Silv, avec ses cheveux noirs à la garçonne et ses yeux gris-bleu foncé. Silv dans sa veste en

jean aux manches coupées pour révéler ses biceps d'adolescent, avec ses cheveux lisses aussi noirs que ceux de Fletch, courts sur le devant et longs derrière, qui lui tombaient en cascade sur les épaules. Fawn avec sa longue chevelure blonde et ses grands yeux bleus, son k-way rouge qui lui descendait aux genoux, ses manches trop longues qui refusaient de rester retroussées. Et Calliope, avec son tee-shirt Superman, sa casquette de base-ball des Toronto Blue Jays et son jean rapiécé aux genoux, comme le mien ; nos boucles châtains, coupées à la va-vite avec les minuscules ciseaux du couteau de poche de Fletch, nos yeux sombres, identiques, constamment braqués sur nos aînés, pour étudier la topographie de chacune de leurs expressions. Fletcher, Silver, Fawn, Rufous, Calliope. Nés de la même mère et de trois pères différents. Vêtus d'habits qui gardaient l'odeur de la rivière dans laquelle ils étaient lavés. Tous les cinq portant des baskets trouées aux talons, aux semelles et aux orteils.

Les continents séparés pleurent-ils la Pangée ? S'ils pouvaient de nouveau se rencontrer, se souviendraient-ils de leur unité ? Mais peut-être n'ont-ils pas tous survécu à la séparation. Peut-être le plus petit d'entre eux a-t-il sombré, sous l'effet dévastateur de la fuite des autres.

Le soleil, apparu derrière les montagnes, brille dans le ciel gris – une sphère rouge au contour net. Un ballon d'enfant, échappé des petits doigts qui n'ont pas su le retenir. Devant moi, les sommets s'étirent jusqu'à l'horizon, s'estompant progressivement dans les nuages de fumée. Une immense pruche de l'Ouest, enracinée plus loin dans la forêt, déploie ses branches jusqu'à la piste. Je tends le bras en passant et en caresse les extrémités l'une après l'autre. *Tope-là, tope-là, tope-là !*

Et les cendres continuent de pleuvoir.

2

Calliope et moi étions allongés dans la cuvette de la rivière. La brise était chaude, le ciel du même bleu vif que les yeux de Fawn. Fletch et Silv étaient à la ferme où ils cueillaient des fraises contre quelques dollars, mais Calliope et moi n'avions plus le droit de les accompagner après ce qui s'était passé la fois précédente, alors Fawn avait dû rester avec nous. Elle lisait son livre, assise sur la berge, tout en nous surveillant du coin de l'œil. Nous avions couru à travers les arbustes épineux, torse nu cette fois, si bien que nous étions couverts de plaques d'urticaire. L'eau froide calmait la douleur, mais nous n'avons pas tardé à grelotter.

– Hé, tes lèvres sont toutes bleues, Rufe ! Sors un peu.

Fawn a pataugé vers nous et m'a soulevé par les aisselles.

Nous avons grimpé sur un rocher chauffé par le soleil, et elle m'a enveloppé dans une serviette fine qui grattait. Un merle d'eau, gêné par notre présence, s'est envolé au ras de la rivière en appelant ses frères et sœurs. Bientôt, nous avons été assez revigorés pour tremper nos orteils dans l'eau, et de petits poissons sont venus nous chatouiller, mordillant nos pieds calleux.

– Tu t'rappelles la fois où on s'est noyés ? Quand on avait 4 ans ? m'a demandé Calliope.

J'ai secoué la tête. Je ne me rappelais pas grand-chose avant la nuit du train, et nous avions alors déjà 5 ans. Calliope aimait bien m'interroger sur ce qui s'était passé avant, pour voir si la mémoire me reviendrait. Et, parfois, elle inventait.

– Je rigole, a-t-elle dit en tirant sur une de ses boucles mouillées, avant de la sucer. Ça t'est arrivé qu'à toi. Moi, je savais déjà nager.

Je l'ai regardée en essayant de me remémorer la scène.

– Je t'aurais sauvé, mais Fletch l'a fait avant moi.

– Je sais.

Je n'avais pas besoin de m'en souvenir pour être convaincu que c'était vrai.

– J't'aurais jamais laissé t'noyer. Et si quelqu'un essaie un jour de nous séparer, je le mordrai !

Je n'avais aucun mal à la croire. Calliope avait croqué le petit doigt de ma main droite avant notre naissance, et elle n'avait pas cessé de mordre depuis. Silv disait que, quand ses dents d'adulte sortiraient, on passerait tous un sale quart d'heure. Un taon a atterri sur mon dos et Calliope l'a éclaboussé avant qu'il me pique. Un autre s'est posé sur sa tête et je lui ai rendu la pareille. Elle a décrété qu'il nous fallait capturer une libellule dans notre épuisette et la garder en laisse pour qu'elle nous défende.

La libellule, affolée, bourdonnait dans le filet tandis que Calliope essayait de lui attacher un long brin d'herbe autour du ventre, mais l'herbe cassait chaque fois.

– Il nous faut un truc plus solide ! Comme un cheveu long, a-t-elle dit.

Nous aurions pu simplement demander à Fawn, mais Calliope ne voulait pas prendre le risque qu'elle nous dise non, alors nous

sommes sortis de l'eau et nous nous sommes approchés d'elle par-derrière, discrètement. Calliope a tendu la main avant de filer en vitesse, un des cheveux clairs de notre grande sœur entre les doigts. Fawn s'est retournée et m'a vu.

– Aïe ! Rufous ! Qu'est-ce que tu fais ?! a-t-elle crié en se frottant le crâne.

– C'est pas moi, c'est Calliope ! ai-je lancé en courant jusqu'à l'endroit où nous avions laissé l'épuisette.

Nous avons essayé d'attacher le cheveu autour de la libellule, mais ni ma sœur ni moi ne savions faire de nœuds, aussi nous nous sommes contentés de l'enrouler encore et encore. La libellule n'a pas chassé les taons ; elle décrivait simplement des cercles furieux en vrombissant, tandis que je m'efforçais de tenir l'autre extrémité du cheveu.

– Ça glisse trop ! me suis-je exclamé.

– Donne ! a dit Calliope.

Mais quand j'ai voulu lui passer notre laisse improvisée, la libellule nous a échappé. Elle s'est sauvée avec le cheveu de Fawn flottant dans son sillage, comme une araignée au bout du fil de sa toile déchirée.

La nuit du train, il faisait froid quand nous avons pris la fuite. J'ai trébuché, Silv m'a rattrapé, puis il s'est remis à courir en me portant dans ses bras. Mes sœurs couraient aussi, juste derrière. Nous avons gravi tous ensemble le talus qui bordait le chemin de fer. Le train passait lentement, un wagon après l'autre, interminable. Son sifflement a retenti dans la nuit. Où était Calliope ? J'ai tourné la tête et je l'ai vue agrippant la main de Fletch tandis qu'elles filaient à toutes jambes sur les talons de Fawn. Silv m'a serré la cuisse.

– Accroche-toi !

Il me tenait fermement d'un seul bras, ses doigts enfoncés entre mes côtes. Il a sauté et nous sommes restés suspendus en l'air un instant avant de rouler au sol. Il a protégé mon crâne de sa main pour amortir le choc, qui m'a coupé le souffle : nous étions à l'intérieur d'un wagon sombre. Mon frère m'a poussé sans ménagement au fond et a tendu un bras à l'extérieur pour hisser Fawn. Il a répété son geste jusqu'à ce que tout le monde soit à bord, le visage éclairé par la lune. Le train faisait un bruit du tonnerre et prenait de la vitesse. Les ombres du dehors défilaient à toute allure sous nos yeux.

Voici la liste de ce que j'avais : un grand frère, deux grandes sœurs, et une jumelle qui était aussi une sœur. Deux yeux et deux oreilles, un nez et une bouche, plus dix orteils, neuf doigts entiers, et un moignon que je frottais quand j'étais anxieux. Fletch disait que cela me porterait bonheur, comme une patte de lièvre intégrée.

J'avais mon tee-shirt Superman et un autre, jaune, dont Fawn avait coupé les manches pour moi. Un jean aux genoux rapiécés, et un short coupé dans un jean. Une paire de baskets d'une pointure de moins que celle de Calliope, même si nous étions jumeaux, une veste à capuche sans plus de cordon et à la fermeture Éclair cassée. Deux slips. Et ma casquette des Blue Jays, encore plus sale que celle de ma jumelle. Une fois, j'ai demandé à Silv pourquoi l'oiseau sur ma casquette était bleu et blanc, contrairement aux geais que nous voyions d'habitude. Il m'a expliqué qu'il y avait plusieurs sortes de geais, et que ceux de ma casquette vivaient loin d'ici, de l'autre côté des Rocheuses.

– C'est là d'où on vient nous aussi ?


STEPHENE
GILLIEUX
Ici tombent
les filles
roman
PHÉBUS

prologue

C'est une renarde jeune encore, mais suffisamment aguerrie pour chasser seule le lièvre, l'écureuil et le campagnol sur la Butte. Au fond de sa pupille verticale luit la ruse de sa race, et un éclat singulier, qui tient à sa personnalité indépendante et curieuse. Elle aime observer les humains qui habitent là, cherchant en vain une leçon à apprendre de leurs rites, de leurs échanges brefs, de leur voix qui ne couvre que trois octaves, de leur façon de vivre en horde. Née il y a quelques années, au-dessus du mélézin, où la prairie commence et les terriers creusent la roche, la jeune femelle s'est aventurée plus bas au fil des ans. Dans la pinède, et finalement, à la lisière de la clairière, où elle se tient maintenant, la queue soyeuse, dense, rangée contre son flanc. C'est un spécimen roux comme on en trouve en abondance dans presque toutes les régions de ce monde, appartenant à l'espèce qui a survécu. Les autres, renards à longues ou à petites oreilles, gris, insulaires, de Magellan, pâles, de la pampa, de Patagonie, polaires, de Rüppell, des sables, des savanes, des steppes, du Tibet, ont tous disparu.

Le grand dérèglement les a effacés des nomenclatures. Ne reste que l'espèce vulgaire. La sienne.

Le bipède qu'elle observe est sorti de nuit. Il se tient près de leur tanière. Il n'a pas de queue et dans sa main, sous la lune, le métal étincelle. Elle s'avance, s'assied, plante ses pattes droites, plus sombres que le pelage clair de son poitrail. La fraîcheur du sol de la clairière refroidit ses coussinets. Ses glandes anales marquent cet endroit nouveau de la Butte, un petit bout de leur territoire. Ce bipède-là est souvent dehors, à suivre les traces du chef de meute. Il apprend à chasser derrière l'homme plus grand, plus fort, plus autoritaire que les autres. Il a le même âge qu'elle. Loin du temps de la portée, mais pas tout à fait arrivé à l'âge où il faut s'accoupler pour creuser son propre terrier. Elle non plus n'est pas encore tourmentée par les exigences de la reproduction.

Le garçon s'arrête net, la hache pendue au bout de son bras. Il esquisse quelques pas dans la clairière, puis ralentit. Les vibrisses en alerte, la renarde s'approche à son tour, et se pose. Il répète son manège. L'odeur d'ammoniaque de sa sueur assaille son museau. À sa façon d'humain, il se montre sans doute curieux, veut jouer peut-être. Alors, elle lance un cri de contact, s'annonce, le salue. En guise de réponse, il n'émet aucun son, écarte simplement les lèvres qu'il a roses, comme l'intestin de la souris. Dévoile des dents élimées. La femelle réduit la distance encore, relève ses commissures sombres, exhibe ses canines, ses incisives, ses molaires, également aiguisées. Elle capte chaque onde dans l'air grâce à ses oreilles mobiles tandis que le garçon se déplace, lève le pied maintenant, se croyant invisible. Il

veut jouer, à présent que les présentations sont faites, la certitude s'ancre en elle.

Sous la lune, des bonds joyeux la propulsent, de droite et de gauche. Il s'est figé, mais son iris se meut dans ses drôles d'orbites. La renarde ne s'arrête pas, décrit un cercle vif autour de lui, dans un sens, puis dans l'autre. Sa course est une invitation. Et soudain, le garçon plonge, s'abat sur elle. De lointains souvenirs de roulades entre renardeaux lui reviennent. Elle s'apprête à chahuter avec lui aussi. Mais il affermit sa prise, ferme son museau étroit de sa seule main gauche, et serre, toujours écrasé sur elle. Il ne joue pas.

Sa mâchoire craque, brisée sous le choc. Une souffrance inconnue d'elle, électrise son être entier, en alerte, mais trop tard.

La hache s'abat, d'abord sur la queue soyeuse, qui se sépare du corps fuselé. Le feu s'allume à l'intérieur, des milliers de brasiers lui arrachent des glapissements, déformés au sortir de sa gueule cassée.

La hache s'abat, tranche la patte sombre, poisseuse de sang. Fend le ventre doux jusqu'à l'utérus neuf. Atteint les vertèbres derrière. Le monde se fait lointain soudain, preuve que quelque chose d'inédit approche. La mort qu'elle anticipe avec l'instinct des bêtes.

La hache s'abat une dernière fois. Elle ne voit pas où. La douleur bientôt cesse. Elle ne sent plus rien quand enfin, sa tête se détache pour de bon du corps.

Dag a trois ans quand le père décide de quitter la ville. Ils étouffent dans l'appartement perché tout en haut de la tour de métal. Souvent, elle descend avec sa sœur Pihla jusqu'au hall d'entrée. Il y fait frais. Presque moins de trente-cinq degrés les bons jours. Assises, elles sentent sur leurs cuisses la tiédeur du carrelage. Il n'y a plus d'hiver dans la cité. Le béton l'a transformée en piège à chaleur. Dag a connu cela, pourtant elle n'a plus aujourd'hui aucun souvenir de cette vie à l'intérieur, dans un air artificiel. De l'impossibilité de sortir, six mois sur douze. Des rues qui brûlent les pieds et sentent le caoutchouc fondu des pneus. Des trottoirs qu'on emprunte, le flanc collé aux bâtiments, pour profiter de l'ombre. À douze ans, on ne se rappelle pas les brumes de sa petite enfance. Aujourd'hui, le passé de Dag est empli des images du domaine où elle a grandi. La Butte la constitue, elle est son territoire, son dehors et son dedans. Là-haut, l'air circule toujours. Et même s'il se fige, brûlant et trouble, monte des sous-bois la respiration des pins, frémissement dans la fournaise. Le père décide donc

de quitter la ville, Dag a trois ans, sa sœur Pihla quatre, et la mère est grosse d'un nouvel enfant.

Pour la famille de la Butte, mettre au monde une fille ou un garçon ne dessine pas l'avenir de la même façon. Quand Dag est née, un fils est mort. Pihla le lui raconte souvent : Dag n'était pas seule dans le ventre maternel. Elle partageait l'utérus avec un jumeau. Un fils qui n'a pas survécu, expulsé, inerte et bleu dans sa gangue blanchâtre. Pour tous, c'est Dag qui l'a tué. Même Pihla, pourtant sa plus sûre alliée, semble le croire. En inversant ainsi le cours du destin, en tuant le fils attendu, Dag a gagné dès sa naissance une certaine aura, marquée de la lumière mauvaise de la sorcière, celle par qui, six générations auparavant, est arrivée la malédiction. La crainte superstitieuse qu'elle lui inspire a conduit le père à donner à sa fille le prénom promis au fils. Il paye son dû à la sorcière, apaise son courroux dont pourraient naître, même depuis l'au-delà, d'autres tours cruels. Dag est l'unique fille de la lignée à porter un prénom de garçon. Un prénom de garçon mort. Dans le temps d'avant la vie, quand ils étaient encore la chair de la mère, Dag a incorporé un peu de la nature du frère. Peut-être qu'en échange, elle a cédé aux puissances des limbes une part d'elle-même. Mais de cela non plus, elle ne se souvient pas.

Les premiers souvenirs de Dag remontent à sa rencontre avec la Butte. Ils sentent la résine, la litière du sous-bois, le romarin, et résonnent des cris gais de Pihla. La famille s'est frayée un passage jusqu'à la cabane de berger de l'arrière-grand-père. Abandonnée à la végétation depuis

une génération, elle s'est intégrée au paysage. Des fougères hautes cachent les fenêtres closes, la pierre moussue de ses murs se confond avec la falaise contre laquelle elle s'adosse. Sur les tuiles du toit, une couche épaisse d'humus a libéré une prairie miniature. La forêt fermée leur barre la route. Aux abords de la bâtisse, on devine la clairière où elle se tenait jadis, à présent envahie de jeunes pins. Le père n'est pas inquiet. Ces bois lui appartiennent et dessinent un large périmètre autour de la maison. Il envisage déjà d'abattre les arbres pour faire respirer la structure, apporter la lumière. Il dégagera un chemin jusqu'au parking en contrebas, d'où ils sont partis à pied.

Pihla et Dag, ravies de jouer aux aventurières, ouvrent la marche, armées de leurs bâtons. Elles écartent la broussaille, frappent les chardons, étouffent des rires sous les arches silencieuses des pins. La mère, essoufflée et maussade, tient son ventre énorme. Elle avance sur le tapis d'aiguilles en direction de la cabane, cherchant à éviter la griffure des branches les plus basses. « Tu veux me faire vivre ici », dit-elle, prenant sans doute la mesure de ce que cet exil implique. Mais c'est vrai qu'il fait bon à l'ombre des pins. Ils ont l'impression de respirer, enfin. Et le père s'anime, ses bras tracent dans l'air les courbes de la future maison qu'il leur construira. Il a postulé comme garde forestier et la commune a accepté. La famille s'installe donc dans la cabane de l'arrière-grand-père.

Du plus loin qu'elle s'en souvienne, Dag a toujours servi le père, la mère, puis Finn. Sa vie de service a commencé avec sa vie sur la Butte, selon les règles qu'applique le père

qui les tient lui-même de l'aïeul Luis. Les sœurs connaissent ces règles sans qu'il ait eu besoin de les exposer. Elles ne s'insurgent pas contre cet état de fait. Depuis leur plus jeune âge, elles sont une main-d'œuvre à domicile. Dag ignore qu'un père peut espérer autre chose pour ses filles et s'attacher à elles de la même façon qu'à ses fils. Son père à elle lui apparaît comme une donnée nécessaire à son existence. Il est celui qui connaît la langue de la montagne, construit et chasse. La mère de son côté anticipe, planifie, dirige. Elle agit peu, se laisse servir. En échange, elle a prolongé la lignée. D'elle sont sortis Mette et Finn. Pareille aux reines chez les termites ou les fourmis que Dag observe dans la clairière, la mère est au centre, mais sa mission n'a pas l'exubérance de celle du père. Sa réclusion et sa réprobation sont une autre donnée nécessaire sur la Butte.

Quand Dag est née, dans les circonstances qu'on sait, l'humeur de la mère s'est assombrie. Dag ne l'a jamais connue gaie, mais aux dires du père et de Pihla, sa naissance, le mauvais coup qu'elle lui a fait de vivre à la place du fils, n'a pas arrangé son état. L'infirmière a laissé des somnifères pour faire disparaître dans le sommeil le souvenir du jumeau. Il faut à la mère un courage colossal, un courage de reine termite, pour habiller Dag, la laver, la nourrir, alors qu'elle ne supporte pas la vision du bébé rouge et hurlant. Parfois, ses forces la quittent au point qu'elle ne tient plus debout, et elle prend les médicaments. C'est à cette époque peut-être qu'elle se met à rêver, seule dans sa chambre, à une autre réalité. Elle a souvent dit à Dag par la suite qu'elle aurait dû la noyer dans l'évier, la jeter par la fenêtre, ou l'enterrer dans la forêt. Elle a résisté

tant bien que mal aux impulsions qui l'ont traversée pour ne pas réveiller la sorcière et ses intentions malveillantes. Au prix de son silence, de son absence, de la désertion affective, Dag est restée en vie.

Servir, pour Dag, c'est justifier sa place dans la lignée, la famille, la fratrie. Servir, c'est mériter cette place, payer son dû. Luis, l'arrière-grand-père, a décidé que les filles des générations à venir seraient ainsi employées. Et en effet, la vie de service les distrait du sort qui leur est réservé. Elle permet à chacun d'accomplir son œuvre. Il y a beaucoup à faire sur la Butte. Tenir la maison, s'occuper des repas, de la lessive, du potager, dépecer le gibier, vider le poisson, le sécher. L'aînée, par tradition, commande à la cohorte des sœurs. Elle prend ses ordres de la mère, et distribue les corvées. Au début, elles ne sont que deux. Pihla aimant diriger, et elle, Dag, qui préfère désobéir.

Peu après leur arrivée sur la Butte, Dag assiste avec l'aînée à l'accouchement de la mère. Dans le dos de l'infirmière, montée tout exprès jusqu'à la clairière, elle voit une autre sœur les rejoindre, d'abord accrochée au corps maternel, puis lâchée à la même vie qu'elles, la corde visqueuse qui la retenait à l'intérieur sûr, sectionnée et repliée en un nœud, comme une preuve. La mère jette au nourrisson un regard fatigué, le temps de vérifier que l'enfant est une fille. Ensuite elle la nomme. La troisième sœur de leur fratrie s'appelle Mette. Un an plus tard, quand vient le terme d'une nouvelle grossesse, la tornade a coupé la Butte du reste du monde. Pihla et Dag restent près de la mère parce qu'il n'y a personne d'autre. Dag garde des souvenirs confus de la scène

qui se mêlent à d'autres épisodes de sa vie, au dépeçage des bêtes, aux coulées de boue des saisons de tempête, aux cadavres en bouillie parsemant la clairière après les pluies de roche. Elle se rappelle en revanche précisément l'excroissance de chair entre les cuisses ridées du bébé qui réveille l'intérêt sur le visage maternel. Celui-là se prénommera Finn, il n'est pas de la même espèce qu'elles. Il est né garçon.

Elle comprend alors que leur fratrie, la sixième depuis la sorcière, est maintenant au complet. Après Finn, il n'y aura plus d'enfant. La mère semble presque heureuse, elle ne les rabroue plus à toute heure du jour. À cette époque-là, elle est encore debout, vaillante, distribuant ses directives aux côtés de Pihla. Parfois, Dag les entend se parler. Elles échangent des consignes pour plier, vider, ranger, laver, pétrir, éplucher, chauffer. Ces mots secs et efficaces que Dag surprend viennent lui serrer le cœur. La façon dont la mère les dit surtout, en regardant Pihla droit dans les yeux, en lui offrant entièrement sa confiance, est une preuve d'amour qu'elle refuse obstinément à la cadette. La mère ne porte jamais le regard sur Dag, fixe seulement un point au-dessus ou à travers elle. Et quand elle lui adresse la parole, c'est toujours comme si elle ne lui était pas adressée vraiment. L'arrivée de Finn contente aussi le père, installe sur son visage perpétuellement inquiet un air de sérénité bienvenu. Pour la famille de la Butte commence une période de relative insouciance. Le père rehausse la charpente de la maison, construit un étage en soupente où il juche une mezzanine et une chambre pour Finn, ouverte sur la clairière. Dag et les sœurs couchent là où elles s'endorment.

Sur le sol de la salle commune, devant la cheminée, sous la table. Elles se savent de passage.

Mais elles grandissent, deviennent plus visibles, encombrent. Pour honorer le fils, le père veut une maison accordée à sa tranquillité retrouvée, et il s'agace de les trouver étalées à même le sol quand il se lève. Cela réveille sa mauvaise humeur, fait pleuvoir les ordres comme jamais. Un jour, sans consulter la mère, il s'attelle à la tâche, assemble les planches en panneaux, perce une ouverture supplémentaire dans le mur de la cuisine. Il ne prévoit pas de fenêtre dans cette pièce. Il veut juste un espace pour les soustraire à leurs regards. Les filles ont la place d'y poser leur matelas. Mette dort contre le corps chaud de Pihla. Dag, un peu à l'écart, à droite de la porte.

Dans cette salle qu'elles ont baptisée le dortoir, elles se reposent, mangent, se tiennent compagnie. Elles s'appellent aussi, éprouvent le plaisir coupable d'entendre leurs prénoms. Ils sont un legs, le seul hommage que la mère ait rendu à sa famille scandinave dont Dag ne connaît rien. Pourtant, bien que nommées, les filles ne sont jamais appelées. La mère ne prononce pas leurs prénoms. Quand elle a besoin d'elles, elle se débrouille pour se faire obéir. De leur côté, les filles s'arrangent pour comprendre. Le père, quant à lui, siffle. Son prénom, pour Dag, sans doute à cause du jumeau mort, est une promesse de dignité qui lui est réservée pour plus tard, le jour où elle la méritera. Une fois qu'elle aura prouvé sa valeur de garçon, pense-t-elle. Entre sœurs pourtant, dans le dortoir, elles se font le don de leurs prénoms. C'est comme offrir sa confiance à l'autre, avant qu'il ne la gagne. Même dans le dortoir, elles

parlent peu entre elles, habituées au silence des échanges, au langage efficace du service réductible à quelques mots, un doigt pointé, un sourcil levé. Elles n'ont pas besoin de grands discours pour être heureuses ensemble. Plus que le père ou la mère, songe souvent Dag. La mère perpétuellement irritée qui traque la poussière à longueur de journée, cherche à refouler l'air de la forêt et le vent de la montagne derrière les volets fermés, les rideaux tirés, tourne le dos quand il est question de chasse et de gibier, et ne trouve plus le sommeil qu'avec les somnifères. Le père qui a pris ses quartiers sur la mezzanine jouxtant la chambre du fils.

C'est à l'école que Dag finit par percevoir combien sa famille est différente. Les autres filles semblent pouvoir parler à leurs parents librement. Cela la surprend beaucoup au début, puis elle s'y habitue. L'école est un lieu où des règles spécifiques s'appliquent. Madame D. les encourage à s'adresser directement à elle quand il leur vient une question. Dag le fait rarement, effrayée par le son de sa propre voix en public. Les enfants, surtout les petits, embrassent leurs parents, les serrent dans leurs bras, et les parents se laissent étreindre, souvent même rendent les étreintes. À ce sujet, toutes les trois sont d'accord. Aucune n'aimerait être touchée de la sorte. La seule idée d'un rapprochement entre elles et le père les révulse. Elles pensent ne pas en avoir besoin, elles qui ressentent la caresse de leurs prénoms comme la plus intense des tendresses.

Son prénom dit par Madame D. procure à Dag une brûlure vive qui fait mal et plaisir à la fois. C'est une surprise et un émoi tels qu'ils suffisent, à eux seuls, à créer chez

elle la passion de l'école. Elle y aime tout. Le français, les chiffres, l'histoire, la vie de la montagne, des plantes et des bêtes. Apprendre, savoir, et vouloir apprendre encore pour toujours plus savoir. Mais surtout, elle aime sentir le poids de sa parole. À l'école, elle s'entend penser.

Les enfants du village les tiennent à l'écart. Aucune ne se fait d'amis, pas plus que Finn d'ailleurs. On observe à la dérobée ce teint trop hâlé par le soleil pris toute l'année, les mains, coudes et genoux calleux, la blouse simple qu'elles portent hiver comme été. Leur phrasé haché les distingue aussi. Les mots viennent plus facilement aux gamins de la vallée, ils se nouent sans effort en bavardage. Pour les sœurs, un verbe suffit. Lave, mange, donne. Sur la Butte, elles n'en disent pas beaucoup plus à la fois. Parfois Dag entend, pendant les récréations, ces histoires sur la sorcière dont descendrait leur famille. Les autres en parlent sans savoir, mais cela ne lui déplaît pas d'appartenir à la légende. Surtout, ses camarades lui font l'effet d'être incapables. Les garçons ne savent ni chasser ni conduire. Les filles ignorent comment on vide le poisson, pleurnichent après être tombées, se plaignent d'avoir froid ou chaud, rechignent au moindre effort… Le comble c'est qu'on les sert, comme si elles n'étaient pas en état de servir.

Finn est né sur la Butte, dans la chambre de la mère où il n'ose pas entrer, sur le lit qu'elle ne partage plus avec le père, recouvert des draps qu'il voit parfois sécher dans la clairière. À ce moment-là, celui de sa naissance, la mère était sûrement fière de lui, pense-t-il. Aujourd'hui il doute d'être le fils qu'il faut. La mère ne s'intéresse pas à lui. À huit ans, il se devine déjà décevant. La chambre maternelle est le domaine réservé de l'aînée. Pihla détient le privilège d'ourdir avec elle les plans pour la maison, le ravitaillement, les lessives, les repas, les horaires. La logistique secrète qui exclut Finn et le rend oisif. Il imagine entre Pihla et la mère la proximité qui lui manque. Cette grande sœur, parce qu'elle dépasse d'une tête tous les élèves de l'école et découpe les bêtes sans faillir, projette une ombre menaçante sur son statut de fils. Finn est le seul garçon de la fratrie. En tant que tel, il est le garant de la préservation du nom et de l'avenir de la lignée, le père le lui a expliqué.

Le matin, quand le soleil n'est pas encore levé, et qu'ils doivent prendre le chemin de l'école, Finn a peur. Son cœur

s'emballe alors que les silhouettes noires des arbres allongent leurs rameaux vers eux. Ils laissent en amont un ciel dégagé pour pénétrer le brouillard accroché aux sapins et aux hêtres, là où les troncs se resserrent, où dans les sous-bois plus humides, aulne vert et sorbier des oiseleurs profitent du demi-jour. Le sentier escarpé qui descend la Butte n'est pas toujours praticable, rétréci l'été par des arbustes piquants, glissant et emboué après les pluies de déluge, enseveli sous les congères les lendemains de tempête. Les sœurs s'en accommodent mieux que lui. Mette sautille au-dessus des racines. Dag a pris l'habitude d'incursions hors du chemin, on la voit disparaître dans la brume, s'enfoncer dans les bois, reparaître en aval, des herbes plein les poches de sa blouse. Finn suit Pihla qui fend le brouillard. Le bruit régulier du pas de l'aînée le tranquillise. Lui se tord la cheville, pressé d'échapper aux sous-bois ténébreux. La forêt est du côté des sœurs, pense-t-il. De l'inquiétant et intime pouvoir des sœurs.

Le père lui a parlé de la sorcière. Elle a vécu bien avant sa naissance, quand les premiers ancêtres se sont installés sur la Butte, fuyant un pays qui aujourd'hui n'existe plus. Elle a semé le malheur sur des générations, qui ont vu les moutons mourir sous les pluies de grêle, le bois pourrir, la terre s'assécher. Les fils ne survivaient que pour souffrir la famine et le désespoir. L'ombre de cette lointaine aïeule effraie encore le père. Le malheur pourrait revenir, la sorcière resurgir. Elle aura forcément alors les traits d'une sœur. Finn sait qu'il doit se méfier d'elles, des filles et de la forêt. Il sait aussi que bientôt, quand son pied pourra atteindre la pédale, il devra savoir manœuvrer le pick-up garé sur le parking. Il ouvrira la marche à la place de l'aînée, il conduira les filles à

STÉPHANE BLANCHET

NOUVELLES

LE DERNIER CERF-VOLANT



ÉDITIONS SANS CRISPATION

Sans Crispation éditions
95300 Pontoise
sanscrispation-editions.fr
ISBN : 9782493535474
©Sans Crispation éditions 2026
Illustration : Stéphane Blanchet

Table des matières

Trois blancs de dinde	09
Tes dents, Abel !	25
Le dernier cerf-volant	37
Un an avant la descente	51
Cafards	64
Boomba	72
Ju-Ju	83

Le dernier cerf-volant

Après les informations, j'achetai sur le port un cerf-volant jaune avec une queue orange. Ce matin, je le faisais voler sur la plage quand une bourrasque venue du large le rabattit sur le sable. Je le ramenai vers moi pour le relancer, mais la baguette de bois de l'armature centrale s'était brisée. Je pensai à la colle à bois dans le tiroir de la cuisine et regagnai la maison avec le cerf-volant cassé. Je voulus le montrer à Mona, mais elle n'était plus là. Sur la table de la cuisine, je trouvai un mot : « Georges, je pars, il faut partir… » Je fourrai la lettre dans la poche de mon manteau puis déposai le cerf-volant sur la table. La situation se compliquait : la colle à bois que je comptais utiliser pour le réparer avait séché. À l'extérieur le ciel noircissait, mais je décidai malgré tout de prendre la voiture en direction du port et de la quincaillerie.

Tandis que je longeais la mer, une longue file d'hommes et de femmes à bicyclette, chargés de lourds sacs à dos, roulait en sens inverse sur la route. Des enfants en bas âge étaient assis à l'intérieur de paniers sanglés aux guidons et aux porte-bagages. Les plus âgés pédalaient sur des vélos trop hauts pour eux. Les parents les poussaient dans le dos et leur

criaient d'avancer. À la radio, le président parlait d'une voix tremblante, cassée.

Je me garai à proximité de la quincaillerie encore ouverte. À mon entrée dans la boutique, deux hommes s'insultaient au comptoir. Je saluai le propriétaire qui empaquetait sa marchandise.

— Dépêchez-vous, dit-il. Je ferme, mon gars.

— Vous avez de la colle à bois ?

Le marchand pointa du doigt un rayonnage de marteaux, de vis et de clous, à l'arrière de l'échoppe. La colle m'attendait sur l'étagère du milieu. Je choisis la plus chère puis me dirigeai vers le comptoir où les deux hommes de tout à l'heure se tiraient à présent par le col, le teint rouge et le souffle court. Près de la caisse étaient posés une gourde et un thermos à café dont le prix pendait encore au bout d'un fil.

— Je l'ai pris le premier !

— Tu rêves, mon pote !

Le marchand abandonna ses cartons et fit le tour du comptoir.

— Quand vous aurez fini de vous battre, je pourrai encaisser le monsieur !

Les deux hommes s'écartèrent de la caisse, continuant à s'insulter ; je payai la colle en liquide puis quittai la boutique.

À l'extérieur, le soleil dardait ses rayons entre les nuages noirs. Mona avait sans doute pris le ferry

jusqu'à Porstmouth, vers l'Angleterre. J'avais encore le temps avant que tout commence. Plus j'y pensais, plus j'avais envie d'un verre.

Je suivis la marina jusqu'au bar des goélands, là où Mona et moi buvions souvent une bière le dimanche après-midi après avoir regardé les bateaux. Le bar semblait fermé. Le rideau de fer était à demi tiré sur la façade de bois vermoulu, mais des voix provenaient de l'intérieur ; je passai la tête sous le rideau ; des clients étaient assis et parlaient fort. J'entrai et m'accoudai au comptoir. Derrière la baie vitrée donnant sur la mer, le voile de nuages noirs, couleur d'hématomes, avançait rapidement vers la terre. Les mouettes volaient bas. Elles hurlaient dans le ciel. Le vent n'était pas tombé, j'avais bon espoir de faire voler le cerf-volant avant la nuit.

Le barman habituel, un torchon à carreaux sur le bras, me salua d'un clin d'œil.

— Sale journée, hein ?

— J'ai cassé mon cerf-volant.

— Une bière ?

— Une bière.

Le barman tira la bière puis la posa devant moi. Les trois autres clients étaient des petits vieux au teint rougeaud et aux cheveux gris, vêtus de cirés et de bottes en caoutchouc. L'un était accoudé au comptoir à ma gauche, le nez dans sa bière ; les deux autres

conversaient, assis à la table dans mon dos.

— Je savais qu'*elle* reviendrait, Louis, disait l'un. *Elle* revient toujours.

— Ouais, ma grand-mère disait ça aussi, répondit l'autre, s'essuyant la moustache sur sa manche.

Je sortis le tube de colle de ma poche de manteau et commençai à lire l'étiquette.

— Je ne peux pas partir, vous comprenez ? me dit le petit vieux accoudé au comptoir.

Je hochai la tête. Il continua :

— J'ai toujours habité cet endroit. Mes parents y sont nés et ma femme y est enterrée… Vous croyez qu'ils pourraient se tromper, monsieur ?

— Je ne sais pas, dis-je. Ma femme est partie ce matin, et je dois recoller mon cerf-volant.

Le vieux dodelina de la tête et but une gorgée de bière.

— Vous croyez qu'on doit les croire ? Enfin, ce qu'ils disent à la télé ?

Le téléphone vibra dans la poche de mon manteau.

— Excusez-moi, je dois répondre. Ce doit être ma femme, Mona.

— Hé, Louis, encore un qu'est cocu avec les Anglais ! ricana le vieux dans mon dos.

Je pris l'appel.

— Mona ?

— Georges, je…

CARTOGRAPHIE MESSYL

POÉSIE



ÉDITIONS SANS CRISPATION

Sans Crispation éditions
95300 Pontoise
sanscrispation-editions.fr
ISBN : 9782493535429
©sans crispation éditions 2025
Illustration : *Night and birds*, Cartographie Messyl

SPIRIT

Cartographie Messyl

Poésie

05h50

Je dirai
Je déteste choisir
Je déteste entre ça et ça

C'est extrêmement cruel

Il faut l'ombre et la parcelle de lune dans la pupille du chat

(je voudrais voir des nuits –

07h39

Activités réduites
Esprit éther
Légère hypothermie et couverture de survie
Réponses cognitives nulles
Pensées peanuts et olives noires

Arborescence du langage

J’entends bradycardie dans la sphère du cœur
Les artères réclament leur dû

Neurones et synapses une artillerie lourde
Il est des temps où les propos se heurtent à notre propre balbutiement

Se dire qu’on est habile alors qu’on tangue la nage du chien

Il est des temps où relativiser ne relève plus de l’option

Nœud caudal
Et

Reprendre un café

Des fois, j'fais des trucs chelou avec ma bouche et puis je regarde ce que ça donne dans la glace
Ouvrir grand la gueule et attendre
Déformation de la bouche rien d'autre
Je suis raide dingue
Je suis raide dingue
C'est tout
Point

CARTOGRAPHIE MESSYL

SPIRIT

« Les fantômes sont bavards autant
qu'ils fendent ma gorge
Certains sont de ce monde comme
des spectres avides
Mais
Je prends le temps du réveil
Je prends le temps long du réel »

Cartographie Messyl, dans cette langue sensible et viscérale qui lui est propre, nous livre, après «***FRACTALE et j'ai le ventre rond de toutes ces enfances»***, un deuxième recueil foisonnant qui pulse, déploie sa «part animale», «tout en pointant les absents et leur étrange lumière».

Illustration : Cartographie Messyl

Conception : Rebecca Gadegbeku & Rayân Sarr

14 €

Distribution

Pollen...

9 782493 535429

POÉSIE

SPIRIT

CARTOGRAPHIE MESSYL

ÉDITIONS SANS CRISPATION

Marcos Caramés-Blanco

Bois brûlé



éditions THEATRALES

Bois brûlé

Du même auteur

Aux éditions Théâtrales

DANS LA COLLECTION « THÉÂTRALES JEUNESSE »

Bouche cousue, in *Troisième regard - saison 3,* 2022

DANS LA COLLECTION « RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN »

Gloria Gloria, 2023

Marcos Caramés-Blanco

Bois brûlé

éditions
THEATRALES
Journées de Lyon des autrices et auteurs de théâtre

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. La collection accueille tout naturellement certains textes lauréats des Journées de Lyon des autrices et auteurs de théâtre, comité de lecture avide de soutenir des écritures dramatiques inédites par le choix de textes aux propos ambitieux et empreints de diversité formelle. *Bois brûlé* est lauréat des Journées de Lyon des autrices et auteurs de théâtre 2026 et est publié dans le cadre de ce partenariat et avec le soutien de ce comité.

© 2026, éditions Théâtrales, 47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-986-3 • ISSN : 1760-2947

Photo de couverture : © Izumi Grisinger.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de ce texte, l'autorisation de l'auteur est nécessaire. La demande devra obligatoirement être déposée auprès de la SACD (www.sacd.fr). L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

« Non pas le poème de ton absence,
rien qu'un dessin, une fissure dans un mur,
dans le vent quelque chose, une saveur amère. »

Alejandra Pizarnik, ***Les Travaux et les Nuits***,
traduction Jacques Ancet (Ypsilon éditeur)

Personnages

KARLOTA

MARIA, *fille de Karlota*

LE·A MAIRE DU VILLAGE

J-P, *voisin de Karlota*

LE·A BANQUIER·ÈRE

LE PATRON

LE PASSANT

SEBASTIAN

L'OPHTALMOLOGUE

HILDA, *meilleure amie de Sebastian*

LA RÉALISATRICE

CHARLY, *ex de Sebastian*

LE LIVREUR

LA TECHNICIENNE EDF

LE·A JOURNALISTE

LA DRAG-QUEEN

LE CHASSEUR DE FANTÔMES

UN GROUPE DE VISITEUR·SES

CÉLESTE

UN RAT

LA MÈRE *de Céleste*

LE RÉALISATEUR

L'ASSISTANTE RÉALISATEUR

JULIA

FEMME ROUSSE

HOMME MAIGRE

1. L'ouvrière *(1991-2005)*

au départ
au départ c'est rien
rien
marécage préhistorique sur falaise
en dessous d'un coucher de soleil rose fuchsia éclatant
rien
une étendue délaissée
inoccupée
terrain vague face aux vagues
l'océan encore très haut qui fracasse les pierres
rien
un trou dans la surface
une parcelle caillouteuse
un espace à bétonner
du ciment dans le creux
un vide à remplir
ininvesti
la plaie béante dans le cœur
rien
c'est rien
au départ c'est rien
le début de tout

MARIA.– Maman ?
Silence.
Maman ?

KARLOTA.– d'une route l'autre – *silence* – ma mère – ÉCOUTE KARLOTA – ÉCOUTE-MOI – ÉCOUTE-MOI BIEN – ÉCOUTE-MOI BIEN – JE NE VEUX PAS QUE TU PASSES TA VIE DANS CE TROU À RAT MA PAUVRE FILLE – TU M'ENTENDS ? – JE VEUX QUE TU T'EN AILLES DE LÀ – OK ? – ALORS ÉCOUTE-MOI – ÉCOUTE-MOI ET PARS – PARS – PARS TRAVAILLER AILLEURS – PARS DE CE PAYS

DE MERDE – DE CETTE CAMBROUSSE DÉGUEULASSE – PARS D'ICI ET TROUVE-TOI QUELQUE CHOSE – TROUVE-TOI UN TRUC QUI TE PLAÎT – TROUVE-TOI UN TRUC – AVEC RAOUL – TROUVEZ-VOUS UN TRUC – UN TRUC – JE SAIS PAS MOI – UN TRUC – QUELQUE CHOSE QUI MET LE CONTACT À TON MOTEUR TU VOIS – QUI TE REND VIVANTE PUTAIN – TU VOIS ? – ÉCOUTE-MOI KARLOTA – ÉCOUTE-MOI BIEN – ÉCOUTE-MOI BIEN – JE NE VEUX PAS QUE TU TE LAISSES BOUFFER PAR LE QUOTIDIEN – PARCE QUE JE TE JURE – JE TE JURE MA FILLE – QU'UNE FOIS QUE T'ES DEDANS – UNE FOIS QUE TU SERAS DEDANS – UNE FOIS QUE TA VIE ENTIÈRE AURA ÉTÉ PÉTRIFIÉE PAR LE QUOTIDIEN – UNE FOIS QUE LE QUOTIDIEN SERA TA VIE ENTIÈRE – ENTIÈRE – QUE LA VIE DE MERDE QUI TE SERA FAITE TE BOUFFERA TOUT ENTIÈRE – TU DEVIENDRAS IMMOBILE – COMME TA PAUVRE MÈRE – PAUVRE – PAUVRE ET MORTE – MORTE À L'INTÉRIEUR – ÉTEINTE – COQUILLE VIDE – SEULE AVEC TOI-MÊME – À QUI IL NE RESTERA PLUS QU'À BOSSER – BOSSER – PLEURER – ET FERMER SA GUEULE – ALORS UN DERNIER CONSEIL ET APRÈS C'EST MOI QUI LA FERME MA GUEULE – SUR TA ROUTE – ET JE DIS BIEN TA ROUTE – C'EST LA TIENNE – À TOI – SUR TA ROUTE ET DANS TA VIE – FAIS EN SORTE QUE CE SOIENT LES AUTRES AUTOUR DE TOI QUI FERMENT LEURS GUEULES SUR TON PASSAGE – ET JAMAIS – JAMAIS – TOI QUI LA FERMES POUR AVANCER – LAISSE TOUT LE MONDE COI – ET DÉGAGE – PARS – *long silence* – nationales – départementales – autoroutes – sentiers au milieu des champs – chemins de fer et voies aériennes – des heures et des jours – *silence* – d'un pays l'autre – ne rien comprendre puis comprendre – VOUS COMPRENEZ LE FRANÇAIS MADEMOISELLE ? – je comprends très bien abruti – ALORS RESPECTEZ LES CONSIGNES – permis de conduire 20 points – poings serrés gueule fermée – fiat punto bleu nuit – liberté – Raoul siège passager – Maria dans l'utérus – liberté – rouler – avancer sans cesse – *silence* – et le travail et les chantiers et le temps et les clous – être dans les clous – s'arrêter dans l'impasse – *silence* – interdit de faire demi-tour –

MARIA.– MAMAN.

KARLOTA.– Oui ma chérie ?

MARIA.– Ça fait des heures que je t'appelle.

Silence.

KARLOTA.– T'arrives pas à dormir ?

MARIA.– Non.

KARLOTA.– Qu'est-ce qui se passe ?

MARIA.– Derrière. Derrière toi –

KARLOTA.– Quoi ?

MARIA.– J'ai – j'ai vu. Quelque chose – qui –

KARLOTA.– Respire ma fille.

Silence.

MARIA.– Maman on va où quand on meurt ?

KARLOTA.– C'est quoi cette question ?

MARIA.– Je sais pas, je me demande.

Silence.

KARLOTA.– Bah...

Silence.

MARIA.– Bah quoi ?

KARLOTA.– Bah y a pas mille options hein.
Silence.
C'est soit la tombe, soit le crématorium. En gros quoi. Tu peux choisir ce que tu préfères.

MARIA.– Oui, oui, oui mais – mais – TOI. Le vrai toi. Ton esprit. Ton âme. Tu vois ?

KARLOTA.– Ah, ça. Si on savait.

Silence.

MARIA.– T'as déjà imaginé que t'avais eu une autre vie complètement différente ? Je veux dire – avant ta naissance ?

KARLOTA.– T'en as des questions.

MARIA.– T'as déjà imaginé qu'en même temps que toi y avait d'autres toi en train de vivre des vies parallèles à la tienne ?

KARLOTA.– Non, pas vraiment non –

MARIA.– T'as déjà vu un fantôme ?

KARLOTA.– Non plus.

MARIA.– Elle ressemblait à quoi mamie ?

KARLOTA.– Pourquoi tu veux savoir ça maintenant ?

MARIA.– Je crois que je l'ai vue.

KARLOTA.– Allez ça suffit j'éteins, c'est n'importe quoi là –

MARIA.– Elle était derrière – derrière toi. Puis elle s'est assise au bord du lit et – elle m'a regardée.

KARLOTA.– Tu as fait un cauchemar.

MARIA.– Je suis réveillée.

Long silence.

KARLOTA.– Franchement, pour être honnête, je sais de moins en moins à quoi elle ressemblait.
Silence.
J'ai perdu toutes les photos. On en prenait que dalle. Et chaque jour j'oublie un peu plus son visage. Le pire c'est le son de sa voix, je l'ai complètement oublié.
Silence.
Ça te va comme réponse ?

MARIA.– Des fois j'ai l'impression de voir des choses.
Silence.
De voir des choses d'un autre monde. Comme si je – je vois vraiment. Les morts. Les esprits. Des histoires – des présences –

KARLOTA.– Maria, il est trois heures du mat' –

MARIA.– Elle était juste là.

KARLOTA.– Il est trop tard pour parler de tout ça.

MARIA.– J'ai regardé très longtemps dans ses yeux. Ils étaient très noirs. Rouges. Pleins de sang. Comme si – ils avaient été percés. J'ai l'impression qu'elle me voyait pas. Puis d'un coup j'ai eu mal au cœur – et –

Silence.

KARLOTA.– Oui ?

MARIA.– Et j'ai eu l'impression que j'avais déjà vécu beaucoup de choses. Trop de choses.

Long silence.

KARLOTA.– Maria.

MARIA.– Quoi ?

KARLOTA.– Tu as huit ans.

Silence.

MARIA.– Et ?

KARLOTA.– Et tu te poses trop de questions oui.

Silence.

MARIA.– Est-ce qu'on partira d'ici un jour ?

KARLOTA.– chemin – départementale – nationale – périphérique – autoroute – péage – périphérique – nationale – départementale – chemin – sillon – oui – on partira – on repartira – on prendra les routes – encore – l'horizon à perte de vue – un kilomètre – cent – cinq cents – mille kilomètres dans les roues de la fiat punto – et on ira – voir – voir – construire – construire – construire – des maisons – partout – des maisons – des maisons de taille – de maître – des maisons individuelles – de plain-pied – à étages – des immeubles – des maisons en pierre – en bois – couvertes de crépi – aux poutres apparentes – aux toits en tuiles – aux toits en ardoise – aux toits en tôle – des maisons bien faites – comme il faut les faire – au milieu de taudis à la dérive – des vieilles granges à retaper – des adorables chalets en bois – des villas à construire sur des terrains au dénivelé vertigineux – et à chaque fois une vie possible – ici la vie de famille bien rangée – chambre des parents chambres des enfants

cuisine salon petit jardin les géraniums qui pendent du balcon en bois – ici la vie solitaire à reconstruire du départ – petit studio mal isolé au carrelage gris où il fait froid – ici une vie de travailleuse – la maison fonctionnelle sans âme aux couleurs beiges – ici la femme libre dans sa *tiny house* – ici la vie d'artiste – cabane futuriste au milieu des champs – délire d'architecte – ici l'œuvre d'art – la maison – la mienne – et les gens qui ferment leurs putain de grandes gueules – et Raoul qui ferme sa putain de grande gueule – et Maria qui dort la nuit – et envolée – envolée – envolés les repas – envolés les habits propres – envolé le travail – envolé le quotidien – EH BAH ELLE EST OÙ KARLOTA ? – EH BAH ELLE EST OÙ KARLOTA ? – ELLE EST OÙ MAMAN ? – MAMAN ? – MAMAN ? – eh bah elle est PARTIE – par-tie – a déserté – a tout plaqué – s'est envolée – s'est réveillée –

KARLOTA.– Maria réveille-toi.

MARIA.– Qu'est-ce qui –

KARLOTA.– Je veux te dire quelque chose.

MARIA.– Il est quelle heure ?

KARLOTA.– Tais-toi. Écoute-moi.
Silence.
Je vais construire une maison.

MARIA.– Quoi ?

KARLOTA.– Une maison. Une belle maison.

MARIA.– Bah oui maman c'est ton travail.

KARLOTA.– Chut.
Silence.
Une maison pour moi. Pour nous. Pas pour les autres. Pour y vivre. Pour moi. La plus belle maison du pays. Tu m'entends ?

MARIA.– Je peux me recoucher ?

KARLOTA.– Écoute-moi.
Silence.
Je vais partir quelques jours. Toi tu restes avec ton padre. Et surtout tu t'inquiètes pas.

MARIA.– Mais – maman mais –

KARLOTA.– Ça ira. C'est sûr.

Silence.

MARIA.– Tu reviens vite ?

KARLOTA.– Fais de beaux rêves ma fille.

le beau rêve
ou tout plaquer
à toute allure
fiat punto sur route sinueuse
roule
roule
roule
jusqu'à s'arrêter là
ici
juste là
à la lisière
tout au bout de la route
là où s'arrête le bitume
où la chaussée devient chemin
où le sillon devient terreux
où les pneus s'enfoncent dans la boue
là où démarre l'océan
donc au bout
forcément au bout
tout au bout
encore un peu
c'est là

KARLOTA.– C'est là ?

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– C'est là.

KARLOTA.– C'est là.

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– C'est là oui, c'est là.

KARLOTA.– D'accord.

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– Voilà.
Silence.
Ça avait peut-être un peu plus de gueule sur l'annonce, j'entends.
Silence.
En même temps, vu le prix... Bon.

KARLOTA.– Et c'est bien constructible, on est d'accord ?

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– Non c'est pour jouer aux boules.

Silence.

KARLOTA.– Vous rigolez.

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– Bah oui c'est constructible. Sinon on le vendrait pas.

KARLOTA.– Pardon, je suis un peu conne.

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– Vous voulez foutre quoi ici ? Une cabane de pêche ?

KARLOTA.– Non, un arc de triomphe.

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– Ok vous êtes drôle.

KARLOTA.– Je veux construire une baraque.

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– Là-dessus ?

KARLOTA.– Oui.

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– Ah ouais.
Silence.
Pour y vivre ?

KARLOTA.– Vous me déconseillez ?

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– Pourquoi ça vous intéresse ? Vous êtes d'ici ?

KARLOTA.– Non.

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– Eh bah vous êtes bien la première.

KARLOTA.– À quoi ?

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– À débarquer.
Silence.

Vous savez, ici, c'est pas... un endroit où on – VIENT. D'ici, on PART. En général.

KARLOTA.– C'est ce que je cherche.

Silence.

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– Vous êtes bizarre. Je vous aime bien.

KARLOTA.– Je veux être tranquille.

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– Ah bah c'est sûr qu'ici vous allez pouvoir être seule face à vous-même. Vous avez pas d'enfants ?

Silence.

KARLOTA.– Non.
Silence.
Par contre... Le bruit... C'est très fort là, non ?

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– Quel bruit ?

KARLOTA.– L'océan.

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– Ah, ça. Voyez, je l'entends même plus.

KARLOTA.– Comme quoi.

Silence.

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– On s'habitue à tout.

Silence.

KARLOTA.– Parfaitement.

Silence.

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– C'est sûr.

Silence.

KARLOTA.– Qu'est-ce qui est arrivé à votre œil ?

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– Curieuse. Je vous demande où sont passés vos deux doigts qui manquent, vous ?

KARLOTA.– Je me les suis sciés. À la circulaire.

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– D'accord.

Silence.
Sympa.

KARLOTA.– Sans faire exprès hein.

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– Vous me rassurez.

Silence.

KARLOTA.– Je découpais des poutres à trente-sept mètres de hauteur. J'ai fait l'erreur de regarder en bas pendant que je passais avec la scie. J'ai eu le vertige. Et SCHLAK. Les deux doigts par-dessus bord. D'un coup.

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– Vous êtes dans le BTP ?

KARLOTA.– Charpentière, ouais.

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– Vous êtes bien brave.

KARLOTA.– Ouais.
Silence.
Et vous vous faites quoi ?

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– Dans la vie ?

KARLOTA.– Ouais.

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– Bah techniquement, entre autres activités, je suis maire du bled.

KARLOTA.– Y a un maire ici ?

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– Vous me faites rire.
Silence.
Vous savez dans ce pays, partout où il existe une âme errante je vous garantis qu'il existe un fichier pour l'inscrire, une case à cocher et un maire pour administrer.

KARLOTA.– Y a des maires partout.

LE·A MAIRE DU VILLAGE.– Même là.

KARLOTA.– Même là.

ici même
construire
une maison

là
où commence l'océan
où se tord la falaise
au milieu de rien
sinon
à quelques centaines de mètres
une centrale nucléaire
et de l'autre côté
une décharge publique
des croix chrétiennes en ferraille verte
forgées sur les côtés de la départementale
vestiges des usines qui ont mis la clé sous la porte
et un pauvre lampadaire sans ami
ici
c'est la nature
et c'est tout gris
ça n'a rien de spontané
ici même
commencer les travaux
et d'ici là
construire
superposer les strates
commencer les travaux

KARLOTA.– *(dans une cabine téléphonique)* MAIS JE COMMENCE À PEINE RAOUL, je te jure. Je te JURE putain. Encore quelques semaines par pitié, mais par pitié. Quelques semaines, une ou deux, trois ou quatre, je sais pas moi, MERDE je te demande pas la lune en fait c'est DINGUE ça. Bah ouais. Bah ouais. Bah OUAIS, c'est ta fille aussi ouais au cas où tu l'avais pas encore pigé ces neuf dernières années mon couillon. Bah ouais. Je veux juste finir le terrassement, OK ? Bah ouais ça prend du temps. Bah ouais. Bah c'est facile d'ouvrir sa gueule quand on a jamais coulé une dalle de sa vie. Non je te dirai pas où c'est. C'est une surprise. Ouais. Bon allez je te laisse. Non je peux pas la prendre au téléphone faut que j'y aille. Je vous rappelle plus tard. Ouais. Ouais. Ouais. Salut. Tchao.

Milène Tournier

Ophélie, j'étais un récit

Avec Mégane Arnaud à la conception et à la dramaturgie



éditions THEATRALES

Ophélie, j’étais un récit

De la même autrice

Aux éditions Théâtrales

Et puis le roulis, 2018

De la disparition des larmes, 2022

27 fois la muraille de Chine : je me suis posé la réponse, 2024

Chez d'autres éditeurs

Nuits, La P'tite Hélène, 2019

Poèmes d'époque, Polder 184, 2019

L'Autre Jour, Lurlure, 2020

Je t'aime comme, Lurlure, 2021

Se coltiner grandir, Lurlure, 2022

Ce que m'a soufflé la ville, Le Castor Astral, 2023

Puisque chacun pourra partir, chacun pourra rester (avec Philippe Quinta et Rémi Tournier), Éditions Unicité, 2023

Cent portraits vagues, Lurlure, 2024

Duplex avec chambre en bas in *Q1,* J'ai lu, 2024

La Table du poème, Lurlure, 2024

Et m'ont murmuré les campagnes, Le Castor Astral, 2025

31 kilomètres aujourd'hui, Lurlure, 2025

Milène Tournier

Ophélie, j'étais un récit

Avec Mégane Arnaud
à la conception et à la dramaturgie

éditions
THEATRALES

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer.

© 2026, éditions Théâtrales, 47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-987-0 • ISSN : 1760-2947

Photo en couverture : baie du Mont-Saint-Michel, détail © 2010, G. Mandrillon.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de ce texte, l'autorisation de l'auteur est nécessaire. La demande devra obligatoirement être déposée auprès de la SACD (www.sacd.fr). L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

Personnages

LE CIEL, *qui voit et raconte*

OPHÉLIE, *la fille de Polonius, la sœur de Laerte*

HAMLET, *le fils de Gertrude, le fils du roi mort, le beau-fils du roi*

CLAUDIUS, *le frère du père d'Hamlet, l'époux de Gertrude, l'oncle et beau-père d'Hamlet, le roi du Danemark*

GERTRUDE, *la mère d'Hamlet, la veuve du précédent roi, l'épouse de Claudius*

POLONIUS, *le père d'Ophélie et Laerte, un conseiller du roi*

LAERTE, *le frère d'Ophélie, le fils de Polonius*

GUILDENSTERN *et* ROSENCRANTZ, *deux amis d'enfance d'Hamlet*

FORTINBRAS, *le fils du roi de Norvège*

DEUX GARDES

DEUX SOLDATS

DEUX FOSSOYEURS

DEUX ACTEURS

DEUX PROSTITUÉES

DEUX SŒURS RELIGIEUSES

UN SERVEUR

UNE BICHE

L'action se passerait au Danemark.

Acte I

Scène 1

LE CIEL.– On a vu toute l'eau se retirer, sans reprendre son chemin en cercle, de retomber après. La rivière devenir brume, et l'onde partir, par le haut, comme si une main la soulevait. Vu se décharner le bleu, jaillir, brun, nu, le lit. Vu s'intriguer les bêtes qui venaient boire. Les bêtes s'intriguent, ça se passe dans l'oreille, comment soudain celles des biches s'écartent, des deux côtés vraiment du visage, et guettent. Ça se passe dans l'immobilité. L'ombre seulement, prête encore à détaler, mais les pattes et le museau absolument à l'arrêt. Vu les bêtes venir à une, et revenir en meute. Vu bramer les élans, la gorge levée au-dessus de la tourbe, et leur cri durait longtemps. Les soldats sont venus. Ils ont traversé le cours vide, à pied. Où ils entraient avant seulement avec leur cheval, le noyant jusqu'à la croupe, ils ont franchi aisément. Vu la fille aussi, venir. Les soldats avaient traversé en largeur, d'une rive à l'autre, plusieurs fois, peut-être par jeu, ou par jubilation d'un nouveau passage frayé. Elle, la fille, est entrée dans le lit vide et l'a descendu très doucement. Elle a refait le chemin muet de l'eau comme un grand constat ou une hésitation très longue. Une chose, là depuis longtemps, depuis toujours, une évidence alors, n'y était plus. Une chose avait bougé dans l'image qu'elle avait sous les yeux et il aurait fallu, pour n'en rien penser, vouloir n'en rien penser, par l'une de ces contorsions que l'esprit peut plus que le corps, de reculer et ne plus voir ce qu'on a vu. Un présage, un augure, quand le réel manifeste avant son advenue, par bribes, par pointes, un événement qui s'élève dans le regard et n'existe que si on les prend, bribes, pointes, en compte, ou ce sera à rebours qu'il faudra se retourner et les voir : c'est vrai que déjà, c'est vrai qu'on aurait dû, on aurait pu, pourquoi n'a-t-on pas, si seulement, trop tard... Ce n'est qu'à la nuit tombée qu'on a vu la fille rejoindre le bord et courir au cimetière, sa course aussi dératée qu'avait été austère sa descente.

Scène 2

Ophélie marche dans le cimetière, elle tient contre son ventre, comme un bouquet, sept saumons.

OPHÉLIE.– Vite. Certains lieux sont pour qu'on y reste et dans ceux-là il y a une table, ici tout dit « va-t'en, fais ce que tu dois faire, car on n'entre pas ici sans une chose à faire, et va-t'en, va-t'en avant d'être prise ». Voilà, ma procession courte. Et pas de libation. Pour pleureuse, que moi. Et le cortège se finit où il commence, de malheureuse moi à impassible moi, puisqu'il n'y a même pas de chagrin à avoir, qu'un constat : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept poissons ce soir sont morts. Sept, presque une portée. Ceux qui naissent ensemble on les dit frères, et ceux qui meurent le même jour ? Vite ou je vais perdre contre la lune – contre la lune et les gardes. Ici ? Non, mort, tu es mort mais vivant tu étais pêcheur. Des poissons près du pêcheur. Comme empirer dans la mort la vie. Ici ? Si vorace, tu les dévorerais, ou pire. Là, ma mère. Et que ses mains prennent soin d'eux. *(La terre résiste, trop dure.)* Ah non. Pas revenir au château avec encore eux comme un cadeau avec lequel on vient et qu'on doit reprendre. Certaines choses veulent bien qu'on les laisse pattes en l'air comme la bête qui s'ébrouait quand la cloche a sonné, mais d'autres veulent qu'on aille au bout. Ah, c'est terre dure, à fouiller des coudes plutôt qu'aux mains. Il faut les coudes, leur dextérité brutale, obstinée, les coudes et m'en servir comme de moignons, si les moignons sont plus vengeurs qu'avoir des mains. Nuit, mêle-toi à la terre pour l'adoucir, nuit, comme si tu étais l'eau. Ce n'est pas un sacrifice. Puisque sacrifice voudrait que la soustraction commise d'une chose chère qu'on retranche le soit en plus de l'état naturel. Mais les sept saumons sont déjà morts. Et il faudrait, pour un sacrifice, mais pour quel miracle ?, en tuer sept autres, ceux-là exprès comme on prépare une danse l'après-midi qu'on montre le soir. Ce n'est pas un rituel, puisque si je ne parle pas *(elle se tait)*, personne ne chante...

HAMLET.– *(en parallèle, sur la tombe de son père, allongé)* Nuit, je t'implore, comme un fœtus tu vois. Avec leur véhémence de fœtus, qui doivent fendre le royaume d'un corps pour voir la lumière par leur œil de crâne. Nuit, je t'implore, enroule-moi comme une vague et roule-nous ensemble. Si lui ne peut pas revenir, que moi j'aille. Je t'ai facilité l'œuvre, vois, venu

où tu pourras nous saisir les deux, mon père et moi, comme une chatte gratifie d'un seul coup de langue ses deux jumeaux. Comme tu l'as pris, prends-moi. Qu'est-ce qu'il faut faire pour être pris, je veux dire en plus de se donner ?

OPHÉLIE.– Personne ne chante mais on parle. Là, une tombe qui parle. Qui bouge, qui parle. Ou quelqu'un ? Et celle, la tombe, du roi. Un vivant au milieu des morts, miracle.

HAMLET.– Qui va là ?

OPHÉLIE.– Moins fort, fou : les gardes, tu vas nous trahir.

HAMLET.– Je serais habile, trahir la présence de qui je ne savais pas qu'elle était présente.

OPHÉLIE.– Donc aussi la nuit ? Peu importe quel astre, lune, jour, toi, ton visage au cercueil.

HAMLET.– Oui, comme un brigand, sur mon père, privé de deuil comme l'enfant de son bon dessert qui a tant profité du jeu qu'il a cassé le vase.

OPHÉLIE.– Et ton châtiment est notre nouvelle loi. Le cimetière interdit.

HAMLET.– Qu'il puisse, mon père, le roi, être mort. Et qu'elle puisse, ma mère, être la nouvelle femme du nouveau roi, la nouvelle femme du frère du mort, ma mère être ta femme, Claudius. Mais quelle catin. Faut-il que tu aies agi avec elle, ma mère, comme les marionnettes qu'on engrosse de nos mains pour par sa voix à elle me ventriloquer des inepties à toi, que seulement toi, oncle atroce, Claudius, infâme boue porcine, peux avoir inventées : que orphelin gâté on me doit tirer d'affliction et qu'ainsi les malades qu'on éloigne de l'objet de leur dépendance, on doit m'éloigner du mort pour que je n'y songe plus.

OPHÉLIE.– Touche. Je les ai trouvés sur la rive comme un grand vitrail brisé. Leurs ventres s'agitaient sous l'air comme sous un poison. Des cloques entouraient les nageoires. Les yeux suffoquaient.

HAMLET.– Comment tu les as ressuscités ?

OPHÉLIE.– D'abord je les ai mis dans ma bouche, j'espérais qu'ils boivent. Mais ils mouraient encore alors j'ai appuyé – où est ton cou – là, sur l'ouïe

et l'ouïe, pour que n'ayant plus d'eau, ils n'aient plus non plus d'air, et être sûre que leur mort meure.

HAMLET.– *(Il hurle.)* Ah ! Ils sont...

OPHÉLIE.– Morts. Oui, où on est ?, morts bien sûr.

GARDE 1.– Qui va là ?

OPHÉLIE.– On vient – et comment ne pas, avec tes cris, je ne lui confierais pas le château au garde qui ne viendrait pas. Ne hurle plus et ne respire pas.

HAMLET.– J'ai, autour, quelques bons modèles.

GARDE 1.– Qui foule le silence ? Brigand, je t'entends, montre tes hanches. *(Il circule entre les tombes, effrayé. Pendant qu'il parle, Ophélie enterre les poissons dans la tombe du roi.)* J'espère brigand que c'est toi. Allez qu'on se connaisse, ne me laisse pas seul brigand. Brigand ? J'avais les épaules larges comme un temple mais la respiration dedans capricieuse, et on n'a bien voulu de moi qu'ici. Garde. Garde et pas soldat, garde à frôler chausses les crânes. Le vent. Ici rien ne bouge alors tout frissonne. Une fougère. Pourquoi on a des sensations partout on a trop de sensations on a trop de chevilles trop de poignets trop de peau sous la manche retroussée. Ou il faut décider. Que non, que rien. Me voir moi-même demain, c'est le matin, ce sera le matin. Ce soir il ne m'arrivera rien. Le savoir mais en être certain, le savoir comme l'apprendre depuis demain. Calme-toi mon cœur, on peut être calme. Mais ah quoi ? *(Il s'avance près de la tombe du roi.)*

OPHÉLIE.– Va, sauve-toi.

Hamlet court.

GARDE 1.– Brigand ! Qu'épée je te perce.

OPHÉLIE.– C'est moi, c'est Ophélie. Une douleur m'est montée comme une grande faim, de celles qui nous dressent la nuit pour aller pencher gosier au gibier et chiper petit bout cru, eh bien pareille faim mais de tristesse et j'ai eu besoin. Venir là, parler à ma mère.

GARDE 1.– Je vais le dire au nouveau roi.

OPHÉLIE.– Et il t'offrira toutes les nuits la garde du cimetière, si tu en as tellement peur mais que tu en prends tellement soin. Va, je te suis.

GARDE 1.– Je ne dirai rien mais j'ai vu.

Ils sortent. Passe dans le cimetière une ombre massive, qu'Ophélie voit.

Scène 3

Salle du conseil. Gertrude et Claudius, seuls, avant le conseil.

GERTRUDE.– Un diable hors de ta boîte, Claudius, dressé couché, dormant mais haletant, rêvant et bondissant, tu bondissais, j'ai cru qu'avait repris cette mauvaise coutume, médiévale, ancestrale, des brigands qui laissaient dans les couches des aiguilles empoisonnées pour détrousser le dormeur. Mais non, ton propre dard t'éperonnant toi-même.

CLAUDIUS.– On me poursuivait Gertrude, on m'attaquait.

GERTRUDE.– Il était un temps, médiéval, ancestral, où un corps le matin quel qu'il soit, mais plus encore celui le corps d'un roi, n'était jamais trop assuré d'aller jusqu'au soir et le soir au matin. Mais nous avons changé d'époque, il n'est plus l'heure de ces crises et cauchemars.

CLAUDIUS.– On me dévorait. On s'approchait et on me dévorait.

GERTRUDE.– Qui, on ? Fortinbras on ?

CLAUDIUS.– On, quelqu'un du rêve.

GERTRUDE.– Bien sûr il faut faire méfiance quand on a glissé dans le trône, mais aussi il faut faire confiance. Une grande part du règne c'est ça Claudius, le savant équilibre entre méfiance et confiance, qui fera ne jamais tourner le dos complètement, mais aussi qui permettra qu'on boive à une coupe goulûment sans s'interroger sur un poison, parce que le peuple apprécie cette spontanéité-là, des mains qui saisissent la coupe. Claudius, fais confiance. Je serai ta part de méfiance.

CLAUDIUS.– De défense, Gertrude, de défense ! *(Le conseil entre.)* J'aurais souhaité premier conseil moins tonitruant. Mais c'en est une, c'est une guerre. Les guerres il faut les reconnaître, comme l'animal au loin et qui s'approche, dans une seconde il est là, tout jailli, sans le temps de sa forêt.

Je vous regarde, meilleur miroir si vous êtes les hommes d'ici, de ce royaume, et c'est vous voir qui me terrifie mais vous voir aussi qui me donne le courage. Un homme, et même un roi, ça veut s'encourager des autres hommes, c'est à ça que se servent les hommes entre eux, se faire fondre le courage, de se voir de trop près le visage, les visages pères, les visages fistons, et aussitôt courage se le rendre. Parce qu'il est un temps où la peur elle-même, par alchimie d'urgence, se mue en courage. Et ce temps est aujourd'hui. Fortinbras attaque. On est attaqué. Pas attaqué, mon rêve. Attaqué, notre Danemark, depuis sa Norvège. Il a cru que si la table est fêlée c'est le temps de s'approcher et prendre la maison. Que le roi mort, moi son frère juste recouronné, c'est l'interstice idéal pour s'en prendre à notre royaume, à nos sources. Que je serais si faible qu'on puisse compter sur la mort de mon frère et mon règne pour faire ce qu'on n'avait pas encore osé, comme l'enfant attend que sorte son père pour supplier sa mère de, ce soir, le laisser veiller. Mais moi aussi, j'ai attendu. Ces terres qu'il bave et convoite ne sont pas broutille d'atlas ; nos terres, nos sources, nos richesses. L'armée de Fortinbras est l'armée d'un enfant. S'il n'est pas d'âge pour régner, si le règne effectivement nous tient hors de cette mesure laïque, civile, du temps, sans doute lui a-t-il, tout de même, les épaules encore frêles. Lances, épées, haches, armures, que tous s'équipent. Soldats. Les gardes, aussi. Relevez et chargez les canons. Tous. Les canons font forte impression.

GERTRUDE.– Forte. Surtout quand les voilà qui se retournent contre leur tireur.

POLONIUS.– C'est vrai que les canons sont albatros moins faciles à manier que les colibris de l'infanterie et qu'un sur deux de leurs boulets va justement dans le ventre qui le lançait.

CLAUDIUS.– Dommage bien chétif, Polonius, eu égard à l'intimidation qu'ils inspirent.

POLONIUS.– C'est vrai aussi que leur éloquence noire, juchée de remparts, fait souvent taire l'ennemi.

CLAUDIUS.– Sortez toutes couleuvrines, le basilic, et même les barces. Cavalerie, hommes d'armes, écuyers, coutilliers, archers, qu'on double les lignes de troupes à pied. Hallebardes, arbalètes, arquebuses, que le château rentre dans son état de guerre.

La voix de Gertrude arrête qui s'apprêtait à sortir pour obéir aux ordres de Claudius.

GERTRUDE.– Parfois la meilleure façon de gagner une guerre est de ne pas la faire. Une guerre coûte cher, les caisses ne sont pas si joufflues qu'avant le faste des obsèques. Les mères perdent leurs fils, les sœurs leurs frères. Et leur chagrin ne se retourne pas contre l'ennemi mais contre le roi.

CLAUDIUS.– Ce ne serait pas leur chagrin mais leurs ricanements qui s'en prendraient à moi, si je ne faisais rien et laissais Fortinbras, sous mes yeux pacifiques, nous voler nos terres. Vous voyez une guerre et vous êtes pour la paix. Tout le monde est pour la paix. Vous voyez une guerre et vos phrases commencent toutes par : « À la fin de la guerre... »

GERTRUDE.– Pas la paix. La diplomatie, une diplomatie.

LAERTE.– Pour mon départ ?

CLAUDIUS.– Votre diplomatie n'aura jamais le courage que se trouvent des peuples dans la guerre, cette qualité qu'on ne peut pas prévoir. Parce que tout à coup la supériorité des uns est d'être prêts à mourir. Je vous abandonne les mondanités de fillettes, de couronnes qui soupent ensemble pour parler de comment s'entre-tuer ou différer ça. Je n'aime pas les peut-être perpétuels des ambassadeurs qui répètent cent fois l'accolade qu'ils vont vous donner comme un coup de poignard. Vous avez devant vous un homme, un roi, peut-être pas assez tortueux. Dites que je suis bourru. J'ai besoin moi qu'un oui soit un oui, un non un non, et de cette chaleur qu'ont l'un pour l'autre des guerriers ennemis. Je suis pour la guerre, son grand spectacle rouge et clair de place publique, et pas les cachotteries des courtoisies qui ne font que remettre à l'hiver d'après le conflit. Avez-vous vu une armée avancer quand chaque homme se découvre un frère d'avancer à mille, dans ce mortier que font seulement les chants et la peur, avez-vous vu des souvenirs se tisser là, dans ce vertige des hommes d'avoir quitté les leurs et d'avancer, sans plus même leur prénom, mais pour défendre de leur royaume le nom ?

LAERTE.– Pour mon départ ?

GERTRUDE.– Claudius, je t'assure, malheureusement je te l'assure, que si c'est pour guerroyer tu auras d'autres occasions, il se présente toujours quelques guerres au cours d'une vie comme des invités surprises quand

JULIEN DUFRESNE-LAMY

Elizabeth va très bien

roman



JC Lattès

ELIZABETH VA TRÈS BIEN

Du même auteur :

Dans ma tête, je m'appelle Alice, roman, Stock, 2012.
Deux cigarettes dans le noir, roman, Belfond, 2017.
Les Indifférents, roman, Belfond, 2018.
Jolis jolis monstres, roman, Belfond, 2019.
Mon père, ma mère, mes tremblements de terre, roman, Belfond, 2020.
907 fois Camille, Plon, 2021.
Les Bienheureux, roman, Plon, 2022.
Spectacle 정, JC Lattès, 2024.

www.editions-jclattes.fr

Julien Dufresne-Lamy

ELIZABETH VA TRÈS BIEN

Roman

JC Lattès

Couverture : Le Petit Atelier

ISBN : 978-2-7096-7625-0

© 2026, Julien Dufresne-Lamy

© 2026, éditions Jean-Claude Lattès.
Première édition janvier 2026.

« Ma fin, j'suis pas déçue, le chat m'a eue, on s'attendait
Je ne regrette pas demain, j'm'y attendais et c'est très bien »

« L'oiseau », Solann

Pour Elizabeth une dernière fois,
et pour Apolline.

Sur la page zéro, je tape ce titre, et la magie : un livre existe. Je le prononce à voix haute. Elizabeth va très bien. En silence, je le réalise. Elizabeth va très bien. Je le regarde longuement et sans bruit, comme la couleur inouïe du monochrome. Elizabeth va très bien, je le dis comme une incantation. En chantournant les mots : Elizabeth va très bien. Comme si j'avais encore honte de l'histoire de ma mère.

Elizabeth va très bien. C'est ce qu'on a écrit à son sujet ce vendredi de printemps, quelques heures avant sa mort. En triant ses affaires dans son petit appartement de Provence, j'ai lu cette phrase comme un psaume. Elizabeth va très bien et c'est vrai qu'elle allait bien, qu'elle était encore jeune, vive et belle, qu'elle n'avait aucune alerte suspendue au-dessus de ses jours.

Oui, Elizabeth va très bien.

Ces mots ont été rédigés par un infirmier à domicile pour un contrôle de routine. Une petite note

en pattes de mouche sur un grand cahier ligné posé là, sur la table basse de son salon, parmi les vases céladon, les deux télécommandes et un paquet intact de cigarettes. Sur le cahier gribouillé, c'était même la phrase ultime. Écrite une heure avant sa mort, peut-être deux. Mais quand je l'ai lue, assommé parmi les papiers étranges d'Elizabeth, incrédule de ce qui était en train de devenir sa dernière histoire, je me suis dit que cette phrase-ci serait un beau titre de livre.

Elizabeth va très bien.

J'ai appris la mort de ma mère sur Instagram. Il était tôt, la météo annonçait un samedi radieux après deux mois de temps cafardeux. Avec des amis, nous avions prévu un pique-nique sur le Grand Parc des Docks de Saint-Ouen. J'étais chargé des fruits et j'avais déjà acheté les myrtilles. Je me suis levé après 9 heures, mon chien mâchait sur la courtepointe l'oreille d'une peluche devenue dure, petit bifteck gris. En me relevant, j'ai attrapé mon téléphone comme on attrapait jadis son verre d'eau. Une dizaine de notifications. Je me suis senti acculé, la sensation de devoir rattraper le monde en marche, les yeux oiseux, dans le brouillard sale de mon lit. J'ai voulu commencer par WhatsApp, en me ravisant. Sur Instagram, il suffit souvent de liker. J'ai ouvert le premier message, envoyé d'un compte inconnu, au pseudo bizarre, Fioulafiloute. Le message ne comportait ni bonjour ni au revoir. Il commençait par monsieur et finissait par mère.

Il tenait en une seule phrase et c'est peut-être le cas de tous les principes fondamentaux, les vérités de l'existence :

« Monsieur, je tiens à vous informer du décès de votre mère »

J'ai arrêté de respirer une minute qui m'en a paru mille, les mains lourdes comme de la pegmatite, mon corps cinglé par la simplicité indécente du message. Cela aurait pu être un de ces SMS d'antan limités à cent soixante caractères. Pour le mot décès, il aurait fallu appuyer sur la touche 2, voir apparaître un D, attendre un peu, valider le E. Pour un gain de place, Fioulafiloute aurait peut-être abrégé. Elle aurait retiré le E final. Ma mère serait devenue la mer. Je percevais d'ici ses grands rouleaux se fracasser en écume laineuse savonnant la baie.

J'ai relu le message et j'ai su que c'était vrai. Mon corps le disait, mon pouls qui battait, ma peau transpirant de vérité. À nouveau, j'ai lu les quarante-sept caractères. J'ai alors pensé que c'était faux. Apprendre la mort de sa mère sur Instagram était insensé. Par acquit de conscience, j'ai voulu vérifier. J'ai appelé Elizabeth mais sa messagerie débordait. Puis j'ai tenu à fouiller le compte de Fioulafiloute mais il était restreint. J'ai rappelé Elizabeth et le vide encore, si bien que j'ai cherché à m'abonner au compte Fioulafiloute mais celui-ci devait d'abord m'accepter. Démuni, je n'avais plus

que ce message à lire et à relire et en m'y attelant, tout me paraissait suspect. À coup sûr, Fioulafiloute me faisait une blague. Qui était-elle ? Elle portait bien son pseudo, celle-là. Chaque mot devenait une mascarade. Elizabeth allait très bien. Alors qui pouvait avoir l'idée d'une telle farce ?

Ma mère sans doute.

Elle n'en était pas à sa première fois.

Déjà-vu.

Il y a dix ans, Elizabeth s'était déjà fait porter disparue. Cela s'est passé autrefois mais le sentiment reste tenace, comme une moto qui perpétuellement bondit de bosse en trou, Elizabeth qui tout droit finit de travers, Elizabeth qui dérape, quitte la trajectoire et la route entière.

À cette époque où par à-coups j'ai des nouvelles d'Elizabeth, ma mère organise sa fuite pour attirer mon attention. J'ai vingt-huit ans et c'est un samedi matin pas différent de ce dernier samedi, en ceci que sur le coup de 9 heures, je découvre un message envoyé sur Facebook au milieu de la nuit. Un de ses voisins m'écrit pour m'informer d'un malaise d'Elizabeth. Il est 4 heures du matin, le message se veut lapidaire, petit morse nocturne :

« Suis le voisin de votre mère. A fait malaise dans la rue. Récupéré son chien. Et sac à main. »

Le message provient du compte officiel d'Elizabeth (je dis officiel car j'ai toujours suspecté que ma mère se créait parfois de faux comptes). Ce matin-là, je ne vois aucun signe suspect alors que tout l'est. À commencer, tel un pressentiment, par ce voisin qui s'est introduit chez elle et s'est approprié son téléphone et ses réseaux. J'appelle Elizabeth à répétition, comme je le ferai dix ans plus tard, mais sa messagerie est pleine. Je préviens alors ma cousine Apolline, je mets des amis sur le coup, je passe plusieurs heures à attendre un geste. Sans comprendre, je l'imagine noyée dans la Seine alors qu'elle vit au bord de la Méditerranée parmi les caroubiers, les buissons bas de romarin et les palmiers épuisés. Sans nouvelles depuis des heures, je finis par appeler les hôpitaux de la ville. Aux uns et aux autres, je décris la silhouette et le visage de ma mère et chaque mot au téléphone est une gêne. Je décline son identité. Parfois je cite son ancien nom de femme mariée. Mais aucun établissement ne l'a hospitalisée.

Le soleil tombe quand ma mère finit par réapparaître et s'excuser, elle vient tout juste de sortir de l'hôpital. Elle ne voulait surtout pas m'inquiéter. Elle prend cette voix appuyée comme lorsqu'elle rassurait l'enfant perclus d'anxiété que j'étais. Mais cette fois, j'en demande plus. Elizabeth m'explique avoir fait un malaise en promenant son chien dans le jardin de sa copropriété. Un voisin l'a aidée et

les pompiers sont arrivés. C'est tout. Ma mère raccroche aussitôt. J'essaie de la rappeler pour me représenter la scène mais elle me filtre. Par courts SMS, elle m'écrit d'arrêter de m'inquiéter et je les lis comme un sermon. Une dérobade. Rien qu'un vertige, une baisse de tension, pianote-t-elle dos au mur. Maintenant Elizabeth va aller dormir. Elizabeth a besoin de se reposer. J'insiste une dernière fois pour entendre sa voix et j'ai l'impression amère d'être à nouveau son gentil tout-petit quand Elizabeth n'était que cette mère joueuse et volubile, pleine d'ombres et de fantaisies. Sans enthousiasme, ma mère finit par me céder la corvée. Son ton est bref et brusque, et au téléphone, je me retrouve à lui débiter des banalités, mais tu es où, raconte-moi, est-ce que ça va ? Elizabeth va très bien. À croire que c'est sa spécialité.

Au bout de la ligne, Elizabeth marque des silences pareils à des trous. Je l'imagine parfaitement, assise dans son grand fauteuil crapaud mille fois rapiécé, et sans me le figurer, je me sens penser des idées incapables à formuler. Au téléphone, je tourne autour du pot, déjà lucide de la suite. Dis-moi, comment s'appelle le voisin, j'aimerais le remercier ? Ils t'ont donné des médicaments ? Des examens complémentaires à faire peut-être ? Elizabeth ne sait plus. Lasse d'inventer ou bien est-elle trop fatiguée. L'air de ne pas y toucher, je finis par lui demander si c'est l'hôpital Sainte Musse qui cette nuit l'a

admise mais prise au dépourvu, elle me répond que non. La clinique des Fleurs, finit-elle par lâcher en précisant, tu sais, là où mamie est décédée. En raccrochant, je le sais déjà mais c'est plus fort que moi, je contacte la clinique des Fleurs. Au téléphone, on me dit d'un air assertif que ma mère n'était pas en soins cette nuit. Et l'on prononce cette phrase que j'entends encore sous les coutures de mes tympans. Désolé monsieur, mais je crois que votre mère vous a menti.

Je n'ai jamais fait grand cas des mensonges d'Elizabeth, passant l'éponge pour chaque bêtise, chaque faux pas, chaque idée extraordinaire, et ce second samedi, dix ans plus tard sur Instagram, j'aurais aimé qu'Elizabeth ait à nouveau menti, prise tout entière par une de ces lubies qui poussaient en elle sans que personne ne comprenne. J'aurais surtout aimé que tout ce que je m'apprête à découvrir sur les derniers moments d'Elizabeth ne soit qu'une histoire fantasque de plus. Un mauvais scénario hissé de sa bipolarité comme de sa solitude.

À nouveau, pour ne pas attendre des heures entières un signe d'Elizabeth, j'ai inspecté le compte de Fioulafiloute. Dessus, il y avait une photo de profil, ronde et floue, à l'effigie d'une crique. Le nom aussi d'un lieu en italique, assorti d'une date, *Toulon, été 98*. Au fond, ce compte aurait pu être celui d'Elizabeth, elle qui ne jure que par les plages du Sud. Mais sous une série d'émojis crocodile, j'ai découvert ce nom incomplet, retapé à la hâte sur les moteurs de recherche : F. Murzeau.

Sans plus de précision, les résultats Google étaient maigres mais je me suis mis à fureter les fonds de tiroirs du net, Facebook, Copains d'avant et autres sites vieillissants. J'ai écumé les Murzeau de la France entière en pensant à mon amie écrivaine du même nom, Jennifer. Je passais en revue chaque prénom commençant par F, Florence, Fanny, Flavie, Frida, jusqu'à Florimonde. Le message d'Instagram en boucle dans ma tête, je jouais

au petit bac. Absurde, mais loin de ma mère, c'était tout ce que j'avais.

Qui se cachait derrière le pseudo Fioulafiloute ? J'ai poursuivi les recherches et une envie de rire m'a saisi. J'en étais à chercher la preuve sur Google de la mort de ma mère. Je me suis senti sale et impuissant, comme depuis ces dix dernières années où Elizabeth pour un oui ou pour un non disparaissait de ma vie. Et alors j'ai fini par retourner sur la conversation Instagram et j'ai supprimé le message de Fioulafiloute. Je ne voulais plus le lire, y croire, simplement tenu par le fantasme d'oublier cette histoire, l'effacer comme on efface un gribouillis, fermer pour de bon le réseau social, me lever comme si de rien n'était, préparer mon pique-nique, promener mon animal et taire la mort de ma mère.

Contrit, je suis malgré moi resté face au moteur de recherche. Sur Google, j'ai fini par ajouter la ville d'Elizabeth à ma recherche : F. Murzeau + Toulon. De site en site, j'ai battu la calabre. Société.com, manageo.fr, Vimeo et autres annuaires Hoodspot. En bas de page, je suis tombé sur un avis de décès. Louis Murzeau, père de Bertrand et d'Émilie Murzeau, mort en mars dernier. Puis sur un site recensant les mandataires judiciaires, j'ai découvert le nom de Fiona Murzeau et une domiciliation : Hyères. À peine vingt kilomètres de là où vit Elizabeth. Un numéro de téléphone apparaissait

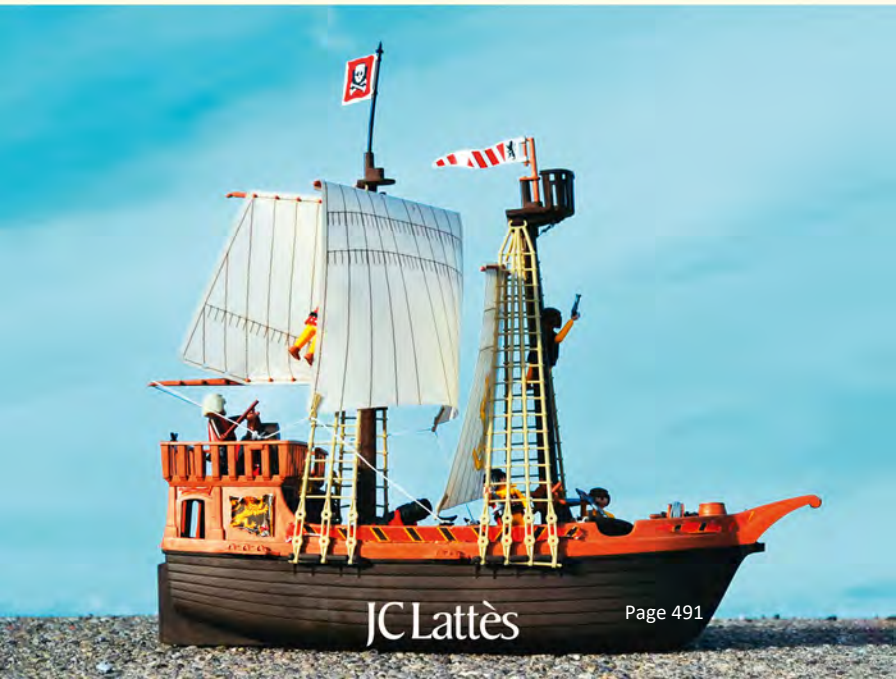
sur l'annuaire juridique. Par instinct, j'ai appelé. Une secrétaire m'a dit bonjour. Quand j'ai décliné mon identité, sa voix s'est assombrie. J'y ai perçu comme un froncement, un tic. Sans ménagement, la femme m'a confirmé la mort de ma mère et tout à coup je me suis retrouvé hors de mon lit, debout et hagard, sur le carrelage de la cuisine, à regarder le ciel d'un bleu insolent, inchangé, c'était un ciel de vérité.

La secrétaire au téléphone était en réalité l'assistante de Fiona Murzeau, la tutrice d'Elizabeth. Elle s'appelait Marie et dans mon oreille, ses mots sonnaient tels des mots oubliés, des mots d'acier brûlé, comme des morceaux subitement arrachés d'un train en marche. *Corps retrouvé à l'aube. Morte sur son canapé. Sûrement une crise alcoolique. Pas étonnée. Crise aiguë la semaine passée.* L'assistante poursuivait une trouble description mais loin, si loin, dans mon train à grande vitesse, je ne visualisais plus rien sinon les alentours. Les paysages recouverts de rosée, recouverts de ma mère. Une plaine intacte, silencieuse, où le vent glacé brosse les fleurs sauvages de ses grandes mains de peigne.

NICOLAS DELESALLE

L'art du ricochet

roman



JC Lattès

L'ART DU RICOCHET

Du même auteur :

Un parfum d'herbe coupée, Préludes, 2015.
Le Goût du large, Préludes, 2016.
Mille soleils, Préludes, 2018.
N'habite plus à l'adresse indiquée, Préludes, 2019.
Valse russe, JC Lattès, 2023 (Le livre de Poche, 2025).

www.editions-jclattes.com

Nicolas Delesalle

L'ART DU RICOCHET

Roman

JC Lattès

Maquette de couverture : Le Petit Atelier.

ISBN : 9782709676267

© 2026, éditions Jean-Claude Lattès.
Première édition : janvier 2026.

1. L'arrestation

Elle se situe peut-être entre le pancréas et le foie. C'est une alarme organique qui doit remonter à la nuit des temps, une glande secrète enfouie entre les chairs au fil des siècles de sélection naturelle, planquée dans les tripes, loin de la raison, et qui se met à vibrer quand quelque chose ne tourne pas rond, quand, avant les yeux, le nez et les oreilles, le ventre se rebiffe et dit : « Non ! »

Je regarde ma montre toutes les cinq minutes. Nous allons rater notre vol. Je le sais, sans identifier pourquoi. Nous attendons depuis deux heures à la frontière entre l'Ukraine et la Moldavie. La pluie roule sur le pare-brise. Marie, la photographe, est assise à côté de moi, à l'arrière du taxi. Nous rentrons de mission. Tôt ce matin, avec Artem, nous avons roulé depuis Kiev jusqu'à

Odessa, puis jusqu'à la frontière, et nous l'avons abandonné pour finir le voyage avec Ivan, le chauffeur chargé de nous ramener à l'aéroport de Chisinau.

Paris me manque. J'en ai marre de partir. J'en ai ras le bol d'inquiéter tout le monde, mes parents, mes filles, ma compagne. La douane ne nous a pas rendu nos passeports. Pour tromper l'attente, je sors de la voiture fumer une cigarette sous l'averse. La pluie est sale. Le ciel est jaune. Un soldat moldave m'avise en russe. Je comprends qu'il m'engueule. Je maugrée et j'écrase mon mégot avant de claquer la porte de la voiture. Marie passe le temps en se mirant sur son téléphone portable. J'ai perdu le mien pendant le reportage. Il gît quelque part dans le fond vaseux d'une rivière ukrainienne. Dans mille ans, des historiens tomberont peut-être sur cet artefact de notre civilisation, ils le sortiront de sa gangue de boue et le feront de nouveau fonctionner. Mon téléphone portable sera la pierre de Rosette qui permettra aux extraterrestres colonisateurs de l'an 3000 de comprendre nos sociétés du début de deuxième millénaire. Ils tomberont sur mes stories débiles postées sur Instagram et comprendront mieux comment l'être humain a disparu de

la surface de la terre. C'est l'histoire que je me raconte pour faire le deuil des milliers de photos et de messages que j'ai perdus.

Je me rappelle le dernier SMS reçu avant la disparition du téléphone : il m'avertissait de la mort de Misha, un tireur d'élite ukrainien complètement fou croisé sur le front quelques mois plus tôt. Il faut aussi faire le deuil de ce type-là, un tueur que je trouvais adorable, c'était plus fort que moi, et qui a bouleversé ma vie bien davantage que je ne saurais l'admettre. À cet instant, depuis l'enfer, il manipule sans que je le sache les fils invisibles de cette scène frontalière.

La pluie cesse. Trois soldats viennent frapper à la vitre de la voiture. Parmi eux, celui qui m'a engueulé pour la cigarette. Ils nous demandent de sortir du véhicule et procèdent à la fouille méthodique de nos valises. Nous n'avons rien à cacher. Le soldat qui m'a dans le collimateur depuis tout à l'heure enfile des gants en caoutchouc noir en me jetant un regard mauvais. Il ouvre les sacs où sont rangés les gilets pare-balles, les slips sales, tripote chaque vêtement comme un médecin légiste palpe l'intestin d'un macchabée dans l'espoir de lui trouver des tumeurs. Après la fouille, sans résultat, les uniformes me prennent

à part et m'emmènent dans un claquement de bottes vers une pièce sans fenêtre, au fond d'un bâtiment gris fait de tôles. J'obtempère. Marie refuse de me laisser partir seul. Elle suit le petit groupe en posant des questions, en essayant de comprendre. Je lui en sais gré. C'est inutile. Les militaires la laissent faire ; ils ne répondent rien. Vraiment, je ne sais pas ce qu'ils me reprochent. Je suis en règle. Je crois être en règle. Parfois j'oublie des choses, mais qu'ai-je bien pu omettre pour me retrouver dans cette situation, je l'ignore. Le soldat a ôté ses gants noirs. Il a un corps sec surmonté d'une tête très symétrique, un visage émacié de sportif, un teint de coureur de fond, de cycliste sans masse grasse, que du nerf, des os, du muscle. S'il n'était pas un humain, il serait un lézard, un animal à sang froid, ou bien un poulet de batterie au cou déplumé. Il me tend une feuille où sont écrites des informations en anglais. J'y apprends que j'ai le droit de garder le silence et de prendre un avocat. Je ris nerveusement. Marie me demande si j'ai un passif avec l'État moldave, un solde quelconque à régler, je réponds par la négative, sûr de moi. On attend sous bonne garde.

10

Nous patientons deux heures, enfermés dans cette salle aux murs décorés de posters datant de l'ère soviétique, dont l'un attire mon attention : des visages de toutes les formes y sont consignés dans une sorte de nomenclature des gueules humaines afin d'aider les douaniers à définir l'origine des gens qu'ils recherchent, qu'ils arrêtent. Russes, Ukrainiens, Tatars, Juifs, Arméniens, Tadjiks, les principales nationalités soviétiques sont représentées. Je me reconnais dans les traits d'un Biélorusse mal embouché. Soudain, enfin, deux types en civil font irruption dans la pièce sans fenêtre. Ce sont des policiers venus directement me chercher depuis Chisinau. Quel crime ai-je commis qui vaille la mobilisation de deux policiers pour me cueillir à deux heures de route de la capitale ? Quatre allers-retours. Les flics se ressemblent. Cheveux coupés en brosse tous les deux, l'un blond, l'autre brun, rasés de frais, sous le T-shirt, des muscles saillants taillés à la salle de gym, flingues à la ceinture, Starsky et Hutch dans une version testostéronée, protéinée. Ils me font penser à un couple de rottweilers. Je ne sais pas pourquoi je vois des animaux partout autour de moi. Ils m'embarquent.

11

Marie se débat à ma place, elle leur pose les questions que je ne pose pas. Ils ne lui répondent pas. Je me laisse faire. Je suis trop fatigué pour être inquiet. Je suis fatigué de vingt ans de reportage et surtout, vidé par les galères qui se sont accumulées ces deux dernières semaines. Rien ne s'est passé comme prévu. Je regarde la scène, presque extérieure à moi, je prends des notes mentalement, je vois les gros bras tatoués m'enfiler les menottes, m'asseoir avec vigueur sur le siège arrière de la voiture de police. Ils n'ont pas besoin de me forcer, mais je sens que ma docilité les ennuie, que mon absence de résistance, de questions, ma soumission les déçoivent. Que vont-ils raconter ce soir en rentrant ? Pas d'action, pas d'outrage, pas de rébellion, pas d'aventure, ce Français s'est laissé coffrer sans histoires.

À peine assis dans la voiture, je remarque le visage soudain apaisé du lézard, ce militaire qui m'engueulait tout à l'heure pour une simple cigarette est attristé et j'ai même l'impression qu'il se prend de pitié pour moi. Il a rempli sa mission, certes, il retourne à ses activités sous ce ciel triste, ces champs neurasthéniques alentours, ces baraques métalliques et cet asphalte revenu de tout, mais il devine lui aussi que quelque chose

ne tourne pas rond. Je vois Marie, interloquée, me glisser discrètement dans la poche son téléphone portable. « Si la situation se dégrade, dit-elle, envoie-moi un code pour que je prévienne l'ambassade de France, "rouge", tu m'écris juste "rouge". On reste en contact grâce au téléphone d'Ivan. » Les portes claquent. Le gros bras aux cheveux bruns démarre en trombe. Son acolyte allume la sirène de police qui se met à hurler alors que nous fonçons sur les routes de campagne de Moldavie, complètement désertes. Derrière, à l'horizon, Marie, les bras ballants, rétrécit, rétrécit, puis disparaît. Je suis à l'arrière de cette bagnole de flics qui se dirige à toute vitesse vers une destination inconnue, sans doute un commissariat ou une prison, entre les mains de gaillards qui me considèrent comme un gros sac de matière contaminée. Je ne sais pas ce qu'on me reproche, ce que je risque. Par expérience autant que par épuisement, je devine qu'il va falloir me laisser porter par le courant. Glisser, surfer, méditer, patienter, renoncer, rebondir. Le bonheur comme l'infortune sont des états transitoires et le ressac recrache toujours les corps qu'il avait avalés.

2. Mathilde

Les plaines moldaves défilent derrière les vitres de la voiture de police. La sirène hurle. Les lascars discutent le bout de gras en roumain. Je ne sais pas quoi faire. Je suis las. La vie est une suite de renoncements. J'ai vieilli, j'ai cinquante-deux ans, j'aime me balader chez Truffaut, je n'ai plus beaucoup de temps et le meilleur est passé. J'ai renoncé à une grande carrière, à des femmes sublimes, à un destin, à la jeunesse. Physiquement, j'ai renoncé aussi. Je suis un peu sourd, je ne peux plus lire sans lunettes. En quatre ans, j'ai perdu deux amis de mort naturelle et trois dents. Sous ma peau se préparent les tragédies de demain, le cancer, l'AVC, le diabète, Alzheimer, les articulations en capilotade, les artères bouchées et toutes sortes de réjouissances communes,

calvitie, varices, sénilité, vote à l'extrême droite, odeur de poireau et de pomme de terre qui suinte de votre peau tachetée et qui empuantit votre appartement, cheveux blancs et rares, couronnes, cataracte, opération de la hanche, et puis le regard plein de commisération des jeunes, l'Ehpad où je chanterai en chœur avec les autres pensionnaires aussi amochés que moi « La Bohème » d'Aznavour sous l'œil attendri des infirmières qui changent nos couches entre deux siestes de huit heures, allongé en position fœtale. Et voilà donc, à la frontière entre l'Ukraine et la Moldavie, un nouveau renoncement. Pas un grand. Pas un de ceux qui vous déclassent pour le reste de l'existence. Juste un petit, un renoncement de poche, un renoncement pour s'habituer au goût des débâcles. Pourquoi on m'emmène ? Je n'aurai pas d'explication avant longtemps. C'est comme ça.

Depuis quand, au fait ? J'ai pris assez tôt conscience que la vie n'était pas un poney club, mais quel a été le premier renoncement ? Je ne sais pas pourquoi je me pose cette question-là à cet instant-là, menottes aux poignets, pendant que les deux types rigolent à l'avant de la voiture dans une langue que je ne connais pas, tandis que

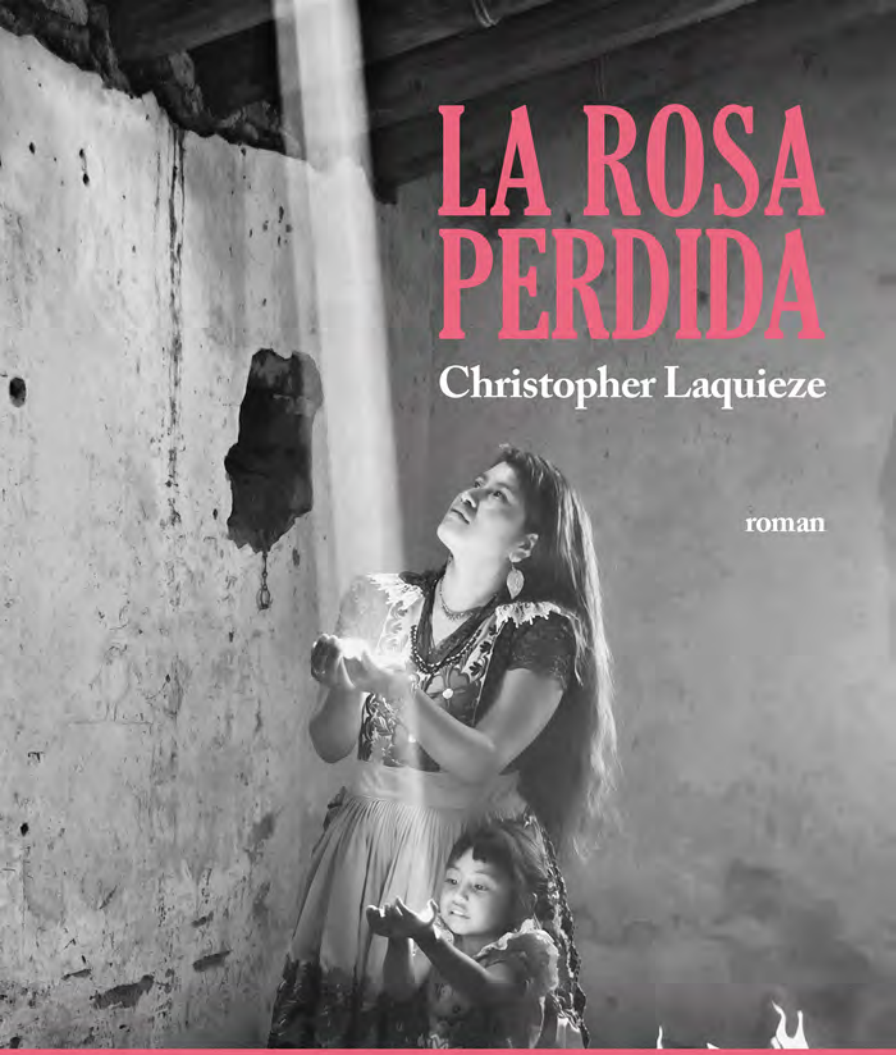
nous sillonnons un pays que je ne connais pas non plus, en route vers nulle part. Peut-être parce que je viens de passer deux semaines épuisantes en Ukraine et que j'ai besoin de vagabonder, au moins en dedans, j'ai besoin d'aller quelque part loin de là où je me trouve. Je suis persuadé que le passé est un lieu, un espace que l'on peut arpenter à loisir, pour peu qu'on ait l'envie d'y voyager. Moi, j'aime m'y promener, j'aime marcher dans les ruines parce qu'il n'y a plus de mauvaises surprises dans le passé, tout y est déjà joué. C'est comme les langues mortes : elles n'évoluent plus, elles ont atteint une forme de perfection en mourant. On peut les apprendre tout entières sans craindre les nouveautés. J'essaie de me concentrer. De plonger dans les strates les plus profondes de ma mémoire. Il est très difficile de regarder au fond de soi les yeux grands ouverts. Je les ferme. J'essaie d'oublier la sirène qui m'assourdit. Une maison. Je vois une maison. Je suis dans un lit, à l'étage. J'ai deux ans. Je suis malade. Non, non, Kolia, ce n'est pas un renoncement, c'est simplement ton premier souvenir, l'étincelle initiale qui a allumé ta mémoire cognitive. Une nausée dans un lit. Trois cent quatre-vingt mille ans après le big bang, la soupe de particules initiales

s'est organisée et la lumière a enfin pu traverser l'espace. De mon côté, après deux années de ténèbres, l'instant où la lumière a jailli du néant est une envie de vomir. Je me concentre davantage. Les policiers moldaves ne s'intéressent pas à moi. Ils conduisent comme des mecs qui n'ont que la force et la vitesse de leur bagnole pour montrer au monde qu'ils sont des hommes. Je fronce les sourcils. Je distingue un tas de terre sur lequel je joue avec un dénommé Pierre. Mon premier copain. Je ne vois pas son visage. Mais je distingue mes mains sales, nos bouches tordues par les rires. C'est la terre qui va aider à construire la maison des voisins. Je vois aussi une allée plantée d'arbres, l'allée qui mène à l'école maternelle de la ville de Pau, je tiens ma mère par la main, encore des souvenirs, les tout premiers. J'ai trois ans. Je me concentre. Je vois les lumières saumonées ou jaunes des tunnels du périphérique parisien qui colorent ma peau dans l'habitacle de la voiture, je regarde mon épiderme, émerveillé par la magie des lueurs qui y dansent. On a déménagé. J'essaie de retrouver dans ma mémoire une goutte de cette légère amertume que laissent dans la bouche l'échec et le renoncement. Je sens enfin quelque chose qui me titille la gorge. Je me vois

dans la cour de la nouvelle école maternelle à Paris. Je suis en moyenne section. Elle a les yeux verts. Elle s'appelle Mathilde. Elle a un parfum de printemps. Je ne peux pas m'empêcher de la suivre des yeux. Je ne sais pas ce qui m'attire irrémédiablement vers elle, sa grâce, son sourire, sa manière de bouger. La nuit, je pense à elle, je rêve de ses beaux yeux verts, de ses cils qui chatouillent mes lèvres et quand s'éteignent les derniers rayons du sommeil, je me lève et je fonce vers elle. Le jour, j'espère désespérément accrocher son regard, créer ce premier contact à partir duquel tout sera possible, un premier baiser, l'amour, le mariage, une maison où nos enfants façonneront à leur tour leurs premiers souvenirs, mais rien ne vient, rien ne viendra jamais. À chaque récréation, elle m'ignore, elle ne cherche même pas à m'attirer dans ses rets par un ingénieux subterfuge, non, elle m'ignore parce que, pour elle, je n'existe pas, je ne suis qu'une silhouette, un décor, je me souviens très bien de cette froide sensation qui me glace l'échine quand je m'en rends compte, puis qui me remonte dans la poitrine pour y creuser un trou de givre. Mathilde n'a d'yeux que pour un gros débile qui joue au football à chaque récréation. Gilles.

J'ai quatre ans et je ne comprends pas qu'on puisse me préférer cet imbécile dont une morve obstrue toujours le cornet de son nez. Comment peut-elle ignorer mon regard sombre, espiègle et désespéré ? Je ne comprends pas que Mathilde ne devine pas que je suis l'homme de sa vie, qu'elle ne soit pas touchée par mon altier port de tête, mon humour irrésistible, ma douceur, mes boucles blondes, qu'elle ne soit pas frappée par l'évidence. Je ne comprends pas et presque cinquante ans plus tard, dans la voiture de police moldave, je n'ai toujours pas compris pourquoi le monde, les choses, les gens nous échappent. Mathilde. Voilà mon tout premier grand renoncement. La première fois que j'ai compris que l'existence n'était pas un buffet à volonté. La première fois aussi que j'ai compris que des choses en apparence belles et douces pouvaient blesser, qu'un parfum de printemps pouvait creuser des trous gelés et causer des douleurs impossibles à partager. La première fois, enfin, que j'ai saisi cette évidence : je ne suis pas un guerrier et je ne me battrai jamais pour exister. Je mettrai des années à m'en remettre. Onze ans pour Mathilde, une vie pour ma lâcheté. Plus aucune fille ne trouvera grâce à mes yeux avant le lycée. Et plus

tard, je ferai toujours preuve d'une grande prudence avec elles. Je regarde les deux abrutis qui conduisent comme des branques. Je me dis qu'au moins, avec ces grands couillons, je ne risque pas de peine de cœur. Je ne risque pas d'aimer.



LA ROSA PERDIDA

Christopher Laquieze

roman

« Vous ne lâcherez pas ce livre.
Il vous garde comme un diamant
dans sa gangue. »

Miguel Bonnefoy

LA GRENADE

JC Lattès

Christopher Laquieze

LA ROSA PERDIDA

Roman



Photo de couverture : © Marcela Taboada, *Haz de Luz*
Maquette de couverture : Le Petit Atelier

ISBN : 978-2-7096-7522-2
© Jean-Claude Lattès, 2026.
Première édition : janvier 2026.

À mes grands-parents,
Aux os tombés de la cheminée,
Aux masques brûlés dans le jardin,
À cette fumée restée collée au ciel…

« Surtout, il lui avait toujours semblé injuste que la vie ait pu recourir à tant de hasards interdits en littérature pour qu'une mort ainsi annoncée ait pu se réaliser sans faux pas. »

Gabriel Garcia Márquez,
Chronique d'une mort annoncée

« — Et à propos, que devient ta mère ?
— Elle est morte, dis-je.
— Déjà morte ? Et de quoi ?
— Je ne sais pas. Peut-être de tristesse. Elle soupirait tout le temps.
— C'est mauvais ça. Chaque soupir est comme une gorgée de vie qui s'en va. »

Juan Rulfo, *Pedro Páramo*

PROLOGUE

Quand Matías Ordoñez dénonça sa mère, elle fut pendue le lendemain sur la Plaza Vieja, et nul ne sut jamais si c'était par amour ou par vengeance qu'il l'avait condamnée.

On en avait vu des sentences – des corps suspendus telles des guirlandes noires – et des bourreaux si superstitieux qu'ils se grattaient le front trois fois, toujours trois, comme pour dire à Dieu : « Ce n'est pas moi, c'est la mécanique. » Un enfant qui fait exécuter sa propre mère n'est pas monnaie courante. Et pourtant, rien ne bougea. Pas une pierre. Pas une paupière. Car ici, on savait que parler, c'était trahir sa propre langue. On savait que certains mots, lorsqu'ils fermentent dans la gorge, n'accouchent pas d'aveux mais de vers, qu'ils irritent, creusent et finissent par pourrir toute une vie.

Pour moins d'un verbe, on finissait pendu ou écartelé dans la cave de la boulangerie, l'antre même du frère du capitaine Vega, où il avait fait de son fournil une salle d'interrogatoire depuis le jour où il avait pris le contrôle du village. Là, il faisait parler les plus récalcitrants.

Depuis, des années avaient passé et plus personne n'osait toucher aux galettes, pourtant délicieuses, car leur parfum s'était mélangé dans les mémoires à l'odeur entêtante de la chair tiède. Même le nom du dictateur, celui entre les mains duquel le pouvoir s'était niché, ne devait pas être prononcé. Oui, dans ce village, étrangement appelé San Jacinto del Río, les mots étaient des pièges. Ils poussaient comme des ronces sous la langue, et un nom à peine effleuré pouvait faire tomber une maison, disparaître un père, ou naître un silence qu'on n'avait pas appris à pleurer.

Dans un recoin de sa cellule introuvable à l'œil nu, Sofia Ordoñez sentait l'abîme qui précède les exécutions. Ce gouffre-là, elle l'avait observé dans le regard des autres bien avant de l'éprouver dans sa propre chair. Le tremblement discret des poignets, la chaleur qui monte dans la gorge, et une paix, singulière.

Jamais elle n'aurait cru que les dernières paroles adressées à son fils seraient tant dénuées d'amour. Peu importe ce qu'elle pensait encore – penser, à ce stade, c'était parler aux fantômes –, une mélancolie acide la submergea. Et dans cet espace suspendu entre la corde et l'oubli, elle imagina une dernière fois caresser la joue de son fils – la douceur d'une peau de nourrisson, comme si le crime pouvait être effacé par ce simple geste.

Elle avait côtoyé tant d'hommes – larges comme des armoires, minces comme des prières, cruels comme des dieux mal finis – qu'elle ne nourrissait plus l'absurde idée

de fuir son destin. Alors, plutôt que de lutter à contre-ciel, elle se laissa bercer par cette existence obligée qui n'offre qu'un faux choix : se battre pour mourir ou se résigner pour survivre.

La veille, la nouvelle avait traversé le village avec la rapidité d'une rafale remontant du río Santa Clara. On ne parlait que d'elle, car parler d'autre chose aurait été trahir, ou pire, nier.

Sofia avait été la seule à résoudre le problème des couples du village. Là où ceux-ci ne se regardaient plus que pour mesurer l'étendue de leur incapacité à s'aimer, elle leur avait offert une échappatoire aussi ancienne que la chair : la Rosa Perdida. Le bordel le plus célèbre du pays était devenu un refuge improbable où les corps se croisaient sans s'empoigner, où l'on déposait le manteau troué de sa douleur.

Au fil des années s'y étaient mêlés des guérilleros descendus des foyers insurrectionnels, des opposants politiques exilés des Andes, des femmes en quête de liberté sous les étoiles tropicales, et même des animaux de toutes tailles, de toutes couleurs, qui venaient se désaltérer à l'ombre du jardin luxuriant, pressentant qu'ici, quelque chose résistait encore à la cruauté du monde.

Sofia Ordoñez, celle qui savait. Celle qui avait vu les hommes mentir sans cligner des yeux, les femmes prier avec des couteaux dans la gorge, et les enfants naître avec du sang sur les paumes. Celle qui connaissait tant

de secrets qu'on se surprenait à murmurer qu'elle aurait dû mourir bien plus tôt.

On arrivait en silence à la Rosa Perdida, le chapeau bas, la tête remplie de rancunes. On en repartait différent, plus léger, l'esprit engourdi de cet oubli poisseux que seules les étreintes fiévreuses savent dispenser. Dans la cour du bordel, on entendait d'abord le caquètement nerveux des poules qui, affolées par un cri trop sec, un souffle trop vif, s'envolaient si haut qu'on les croyait avalées par le ciel. Mais c'était le río Santa Clara qui les happait, là-bas, plus loin, dans ses courants troubles. Elles finissaient par pondre directement dans l'eau. Leurs œufs, ballotés par les remous et les branches mortes, étaient dévorés par les poissons qui grossissaient au rythme des saisons, jusqu'à devenir à leur tour le dîner des pêcheurs du village. Rien ne se perdait à San Jacinto del Río, tout pourrissait en cercle.

Il y avait aussi ces vaches, bénies ou maudites selon les croyances, qui mettaient bas des portées si nombreuses, parfois dix, douze veaux à la fois, que les anciens se demandaient si elles n'avaient pas trouvé là une manière de se multiplier pour alléger le poids de leurs croupes. Elles avançaient avec pesanteur, comme pour s'assurer que la terre sous leurs sabots tiendrait encore quelques instants avant de céder à la fatigue de leur existence.

Et puis les paresseux qui, brusquement, se lançaient dans des courses effrénées le long des *ceibas*, montaient et descendaient avec ivresse, les yeux exorbités, les griffes

agrippées au tronc. On ne savait si c'était la chaleur, la folie, ou quelque espièglerie divine qui les avait ainsi tirés de leur léthargie légendaire.

C'est dans cet environnement hostile et délicat que fermentaient les plaisirs enroulés de la Rosa Perdida dont Sofia était la tenancière. Elle avait compris bien avant tout le monde que le malheur des hommes ne venait pas de leur solitude, mais de l'insupportable présence des autres, trop proches, trop bruyants, trop pleins d'eux-mêmes. Ceux qui entraient dans le bordel restaient anonymes, même si tout le village connaissait leur nom, leur voix, jusqu'à la manière dont ils frappaient à la porte. Une amnésie collective. On oubliait par respect, par honte, ou juste par fatigue. Et c'est ainsi que naquit la rumeur qu'à la Rosa Perdida, on se forgeait des souvenirs avec le privilège de les voir s'effacer avant que la porte ne se referme.

Les femmes aimaient se rassembler autour de Sofia, dans le jardin noyé de lumière où les bananiers courbaient l'échine et où le sucre des goyaves embaumait l'air d'une douceur collante. Entre les feuilles épaisses et les silences, Sofia leur apprenait à apprivoiser les courbes de leurs corps comme on apprivoiserait une panthère, avec grâce et respect. Elle leur enseignait que la liberté ne répondait pas à la voix du monde, ni à celle des hommes, mais qu'elle vivait tapie, dans un repli de chair ou de pensée.

Mais ce soir-là, à la Rosa Perdida, les volets étaient clos. Les filles s'étaient regroupées dans la cuisine, serrées autour des lampes à pétrole, leurs prières suspendues dans l'air. L'odeur du café froid, du vieux savon et de la peur fondue en un parfum que seule la nuit connaissait. Les femmes scrutaient par les interstices l'événement redouté. Elles se tenaient les mains, suppliant que le sort s'égare et oublie Sofia. Elles avaient tamisé les murs et effacé chaque trace de chaleur. Rien ne bougeait. Même les glapissements de plaisir, jadis vifs à faire frissonner les rideaux, s'étaient tus. L'une d'elles pleurait doucement. Assise à l'écart, un chiffon humide sur la nuque, une femme fixait le carreau brisé de la fenêtre, là où l'on voyait passer des ombres sans corps.

— Ils ne la tueront pas, dit-elle. Pas Sofia.

Personne ne répondit. Les villageois ne dormirent pas cette nuit-là. Non par compassion pour Sofia, mais parce que les hommes, englués dans la crasse molle de leurs pensées, se désespéraient de voir leurs plaisirs mourir avec elle. Les femmes, elles, restaient accoudées aux balcons, les bras lourds et les cœurs raidis, les yeux rivés sur cette corde en cercle qui n'attendait qu'une tête pour se remémorer sa fonction. Dans les ruelles, les enfants collaient leurs oreilles contre les murs en argile. Tout le monde fixait la Plaza Vieja comme on fixe un cercueil, mais elle n'avait jamais semblé aussi déserte.

Étrangement, personne n'avait vu le fils maudit. Certains disaient qu'il avait rejoint les enfers de son plein gré. D'autres juraient qu'il s'était noyé dans son chagrin, et que, flanqué de son étrange ami Chicharrón, il fuyait vers le large, espérant que l'immensité de l'eau efface la lente brûlure de la culpabilité.

Rien de tout cela n'était vrai. Matías Ordoñez était assis sur la colline face au río Santa Clara et regardait l'eau noire se tordre sous la lune. Les *guacamayos* se réfugiaient dans le creux des cèdres, brisant les noix des palmiers *Attalea* d'un claquement sec. Depuis qu'il avait quitté la maison close, Matías marchait à la dérive, les mains vides et l'âme pleine, fuyant les regards des vivants. Il traînait son ombre, l'écrasant à toute foulée. Chaque pas brisait la croûte aride de son propre sillage et il croyait encore qu'autre chose que la poussière pouvait germer de ses veines ouvertes au soleil.

La colère ne le quittait plus. Elle dormait en lui, se levait avec lui, mangeait à sa place. Seul Chicharrón avait une idée de l'intensité de la fureur que Matías ressentait, assis sur cette colline face aux eaux épaisses du río Santa Clara.

À trois heures du matin, les soldats, sous les ordres de Salcedo, avaient dressé la potence sur la Plaza Vieja. Les cordes de chanvre, raides et neuves, arrivées dans une caisse scellée de Caracas, furent sorties une à une et accrochées avec une lenteur cérémonielle.

Le Padre, debout à quelques pas, suivait la scène sans broncher. Ses lèvres remuaient, oui, mais la prière qu'il murmurait n'implorait ni grâce, ni rémission. Il n'y avait rien à absoudre.

Sofia Ordoñez n'avait opposé aucune résistance. Deux soldats l'avaient trouvée assise dans la cour de la Rosa Perdida, les mains sur ses genoux et les cheveux défaits. Avant de partir, elle avait imploré qu'on la laisse enfiler sa robe noire, celle dont les coutures avaient été réparées mille fois par Celestina Montenegro qui jurait y lire l'avenir. Elle l'avait senti venir, les coutures de sa robe s'étaient effilochées la veille.

Sofia était allongée dans sa cellule, le dos collé à la pierre tiède, les yeux grands ouverts, plus ouverts que le ciel lui-même, plantés droit, par orgueil ou par foi, dans un horizon qu'elle savait hors de portée. Elle ne voyait rien, sinon un éclat flou.

On ne put affirmer que Sofia avait dormi cette nuit-là. Les soldats de garde racontèrent qu'elle était restée assise sur le bord de son lit, les mains croisées sur sa poitrine comme pour maintenir quelque chose à l'intérieur, et elle avait demandé à voir son fils. On ne lui avait pas répondu.

Une femme de la prison, chargée de lui apporter une couverture, déclara plus tard que Sofia n'avait laissé couler aucun chagrin de ses yeux. Et dans ce souffle brodé

de nuit, elle expira : « La main qui tisse le fil du malheur est la même que celle qui tente de retenir la chute. »

L'aube arriva sans que personne la remarque. La lumière grise s'étirait sur le village, faisant ressortir les ombres noires des arbres de la Plaza Vieja. Les soldats étaient déjà là, alignés telles des pièces rouillées, les uniformes couverts de fientes. Le Padre gravit les marches. Il tenait un livre de prières en cuir de caïman alors que personne ne l'entendait jamais réciter quoi que ce soit. Le prêtre avait toujours eu l'air plus vieux que son âge, mais ce matin-là, il semblait avoir pris quelques années encore.

Sofia Ordoñez apparut au bout de la rue principale encadrée par deux soldats. Elle avançait. La courbe de sa longue robe noire dansait dans ce qui serait ses derniers mouvements.

Les regards se tournèrent vers Celestina Montenegro qui, debout près de la fontaine sèche, laissa couler une unique larme. Cette larme contenait tous les présages étouffés, les vérités qu'on ne voulait pas entendre, et la lassitude d'avoir eu raison. Le destin avait fait son choix.

Redescendu de la colline pour assister à l'exécution de sa mère, Matías ne leva pas les yeux et resta fixé au sol même lorsqu'elle passa tout près de lui. Sofia gravit les trois marches de la potence et planta son regard dans le vide. Elle garda la bouche close et passa sa tête dans

le cercle de la corde. Le nœud coulissant. Le poids. Et le bruit sec.

Le vent du río Santa Clara balaya la place, emportant avec lui le dernier sourire de Sofia Ordoñez.


CLAIRE LÉOST
J'écrirai votre histoire
roman
JC Lattès

Claire Léost

J'ÉCRIRAI VOTRE HISTOIRE

Roman

JC Lattès

Couverture : © Magali Giraudo

ISBN : 978-2-7096-7645-8
© Éditions Jean-Claude Lattès, 2026.
Première édition janvier 2026.

À J., qui sait nos morts bien vivants.

« Ce sont les mots qu'ils n'ont pas dits qui font les morts si lourds dans leur cercueil. »

Henry de Montherlant,
La Relève du matin

1

Qu'est-ce que je peux faire pour vous aujourd'hui ?

Frédéric Grangier pose toujours la même question quand il entre dans la chambre d'un patient. Il ne demande jamais si ça va mieux, ce serait prétendre défier la statistique. Qu'est-ce que je peux faire pour vous, c'est humble, concret, ça veut dire : je ne peux pas grand-chose mais ce pas grand-chose, je le ferai.

L'hôpital désert a retrouvé sa torpeur nocturne après le chaos de la journée. Les soignants épuisés ont rejoint leur famille ; les patients dorment, regardent des séries ou le plafond ; l'équipe de nuit a reçu ses consignes de l'équipe de jour ; Frédéric, le médecin-chef, enfin seul, apprécie la quiétude du moment.

Philippe, chambre 7, sursaute quand il lui pose la main sur l'épaule.

— Pardon, ça m'a fait drôle. À part les aides-soignantes avec des gants, plus personne ne me touche, comme si j'avais la peste.

— Ce n'est pas contagieux, le cancer, répond Frédéric. Qu'est-ce que je peux faire pour vous aujourd'hui, Philippe ?

— Me guérir.

— Vous guérir, c'est difficile, je n'ai pas ce pouvoir. On sait tous les deux que votre maladie est coriace. On a essayé plusieurs traitements, elle nous joue des tours. Mais à part vous guérir, qu'est-ce que je peux faire ?

Long silence, puis :

— Faire apparaître ma mère. Je voudrais tant la serrer dans mes bras. J'avais cinq ans quand elle est morte dans un accident de la route. Je n'ai aucun souvenir d'elle et, toute ma vie, je m'en suis voulu. C'est pas normal. On m'a raconté que je lui cueillais des fleurs. Mais je n'ai rien gardé en mémoire, pas une odeur, une image.

— Je ne peux rien vous promettre, mais ce n'est pas impossible qu'à un moment, elle vous apparaisse. Ce sont des choses qui arrivent.

— Alors j'espère qu'elle viendra me chercher. Et aussi, docteur, en ce moment, je pense à mon grand-père que j'adorais. Il est mort du même

cancer que moi, poumon. À la fin, il s'étouffait. S'il vous plaît, docteur, je ne veux pas souffrir.

Frédéric l'ausculte, lui demande de tousser et le rassure : tout va bien. En cas de gêne, il lui suffit d'appuyer sur le bip à gauche du lit, une infirmière passera.

Sur la table de nuit, Philippe attrape un petit agenda et énumère les dates de ses prochains rendez-vous, le scanner dans trois jours, la séance de chimio le mois d'après. Ils savent tous les deux qu'il n'est pas certain qu'il s'y rende, mais tant qu'il y a des dates inscrites dans un carnet, la vie continue.

— Je vous ai dit que j'étais soudeur ? Faut pas croire, c'est un métier très technique, très précis, ça demande beaucoup d'entraînement pour apprendre le geste. Les jeunes qui arrivent dans le métier croient qu'ils savent, mais ils ne savent rien.

— C'est pareil avec les médecins. Ils démarrent sûrs d'eux et de leurs connaissances et, plus ils avancent, plus ils découvrent leur ignorance. J'étais comme ça, moi aussi.

La nuit tombée, Frédéric s'attarde et les deux hommes se font face, en silence, chacun plongé dans ses pensées.

Heureux, on ne fait pas attention aux plus faibles, bien trop occupé à faire avancer le canot de sa vie. Il faut travailler, aimer, élever ses

enfants, organiser les prochaines vacances. Malheureux, quand il n'y a plus rien, ceux qu'on ne voyait pas surgissent tout à coup ; les cabossés, les vieux, les tordus. Tous ceux qui vivent à l'envers deviennent notre endroit. Le bonheur exclut, le malheur rapproche.

Depuis son divorce, Frédéric ne quitte guère l'hôpital. Marié et père de famille, il ratait ces petits moments avec les patients, trop pressé de retrouver la chaleur du foyer. Après le départ de sa femme, il a perdu la notion du temps. Chaque semaine, la sonnerie de l'Angélus lui signale qu'on est dimanche et, l'été, le ciel devenu rouge, qu'il est l'heure de rentrer.

Philippe se redresse.

— J'ai pas peur de mourir, je suis curieux. Allons voir ce qu'il y a de l'autre côté. J'ai mis en ordre mes affaires, parlé à mes fils, je suis prêt.

Puis :

— Docteur ?

— Oui, Philippe.

— Est-ce que je pourrai quand même reprendre le travail lundi ?

2

Jérôme regarde Olga préparer ses affaires, veille à ce qu'elle emporte ses foulards – elle se bloque si facilement le cou. Trente ans plus tôt, quand il la raccompagnait jusqu'à sa chambre de bonne de l'avenue Junot après leur cours au Conservatoire, il avait noté qu'elle se tenait toujours la nuque et qu'au moment de traverser la rue, elle n'arrivait pas à tourner la tête de gauche à droite, comme une biche affolée.

Amoureux au premier regard, il avait tout de suite aimé sa manière d'être ici mais ailleurs, pleine de vie mais un peu à côté des choses, généreuse mais secrète. Bien trop timide pour oser le premier pas, il attendait d'elle un geste, un regard, un signal qui ne venait pas. Un jour de printemps, il lui avait conseillé un kiné ami de ses

parents qui soulageait les cervicales douloureuses. Elle avait répondu qu'un docteur ne ferait rien à l'affaire, son cou ne se bloquait qu'en sa présence à lui, et l'avait enlacé. Depuis ce geste fou dans la montée vers Montmartre, il lui offre un nouveau foulard à chaque retour du printemps. Jamais ils n'ont passé plus d'une semaine l'un sans l'autre. Jusqu'à aujourd'hui.

— Tu es sûre de ce que tu fais ? lui demande-t-il pour la dixième fois dans la voiture.

Il s'inquiète toujours, c'est sa façon de l'aimer. Elle a beau lui avoir expliqué sans relâche, il ne comprend pas ce qu'elle va faire à Paris, loin de lui. Il roule lentement, prêt à faire demi-tour au premier mot de sa femme. À cinquante ans, elle est restée une adolescente perchée sur un nuage, qui ne sait ni conduire, ni déboucher un évier ou regonfler une roue de vélo ; elle rate le bus, trop absorbée par la lecture d'un chapitre de roman ou l'envol d'un oiseau. La nuit, comme tous les inquiets, elle dort en position fœtale. Parfois, prise de sursauts dans son sommeil, elle fait des bonds dans le lit, il la serre fort pour la rassurer. À Paris, sans lui, elle ne survivra pas. Après toutes ces années, il pensait qu'elle avait trouvé la paix, la tranquillité. Mais Olga ne cherche pas la tranquillité, elle cherche la vérité. Elle lui a dit

qu'elle partait quelque temps. Quelque temps, c'est combien de temps ?

Au moment de passer sur le pont de la Fausse Monnaie, il ralentit, espérant qu'elle change d'avis, éblouie par la vue sur la baie. Marseillais ni l'un ni l'autre, il leur avait suffi d'un week-end après leur mariage pour décider que leur vie serait ici. Chaque matin, avant d'aller travailler, hiver comme été, ils descendent sur les rochers et se baignent face à l'immensité. Chaque matin, à la dérobée, il contemple sa silhouette de jeune fille, sa taille si fine, ses fesses hautes et cambrées.

— Tout ira bien, dit-elle dans une dernière étreinte sur le quai de la gare Saint-Charles.

Elle sent la tristesse de Jérôme couler dans son dos et avance vers le train d'un pas décidé, sans se retourner. Elle sait que si leurs yeux se croisent, elle capitulera.

Dans son sac, la lettre de la directrice de l'hôpital de Fontainebleau qui confirme son embauche pour six mois. De cette ville, elle ne sait rien ; elle n'a qu'un vague souvenir de promenade en forêt dans son adolescence, mais c'était peut-être à Rambouillet.

Plus le train s'éloigne de Marseille, plus l'horizon rétrécit. Les montagnes et les cours d'eau cèdent la place à des champs, friches industrielles, terrains vagues, magasins d'usine. Le bleu du ciel

devient gris sale. A-t-elle jamais fait quelque chose d'aussi fou dans sa vie que quitter mari, travail, amis ? Jusqu'à ce matin, ce départ lui semblait évident, mais plus la destination approche, plus elle se demande si elle n'est pas en train de foncer tout droit dans un mur. Elle pense aux mots de Jérôme : à quoi bon remuer les braises ?

PHILIPPE BESSON



Une pension en Italie

julliard

UNE PENSION EN ITALIE

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

En l'absence des hommes, roman
Son frère, roman
L'Arrière-Saison, roman
Un garçon d'Italie, roman
Les Jours fragiles, roman
Un instant d'abandon, roman
Se résoudre aux adieux, roman
Un homme accidentel, roman
La Trahison de Thomas Spencer, roman
Retour parmi les hommes, roman
Une bonne raison de se tuer, roman
De là, on voit la mer, roman
La Maison atlantique, roman
Vivre vite, roman
Les Passants de Lisbonne, roman
« Arrête avec tes mensonges », roman
Un personnage de roman, roman
Un certain Paul Darrigrand, roman
Dîner à Montréal, roman
Le Dernier Enfant, roman
Paris-Briançon, roman
Ceci n'est pas un fait divers, roman
Un soir d'été, roman
Vous parler de mon fils, roman

PHILIPPE BESSON

UNE PENSION EN ITALIE

roman

julliard

Conception graphique de la couverture : Valérie Gautier
Illustration de couverture : XX

© Éditions Julliard, Paris, 2026
ISBN : 978-2-260-05678-2
Éditions Julliard – 22 rue du Pont-Neuf 75001 Paris

« On ne vient pas en Italie chercher des suavités,
on vient y chercher la vie. »
Edward Morgan Forster, *Avec vue sur l'Arno*

« En quatre jours, il m'a donné une vie entière, un univers,
et a fait un tout des parties de mon être. »
Robert James Waller, *Sur la route de Madison*

À ma mère

Longtemps, dans notre famille, cette histoire a été tue.

Ma grand-mère, pourtant une femme douce, avait imposé le silence à ses filles au moyen d'une sentence prononcée sur le ton de la menace : « Nous ne devrons jamais en parler. » Celles-ci avaient observé le pacte à la lettre.

Ainsi l'histoire était-elle devenue un secret.

Mais vous savez ce qu'il en est : les secrets se fissurent et nourrissent les rumeurs les plus folles.

Aussi, à la mort de ma grand-mère, en 2010, pour que la vérité soit établie ou rétablie, ai-je demandé à ma mère de me raconter – au moins ce qu'elle savait –, puisqu'elle n'était plus tenue par son serment. Elle s'y est refusée. J'en ai conclu que l'effroi à la seule évocation des faits demeurait intact, et que la honte était tenace.

Deux ou trois ans plus tard, j'ai de nouveau insisté, sans doute parce qu'on a besoin, pour finir, de savoir d'où l'on vient. C'était par une après-midi d'automne, nous étions installés dans la véranda, chez elle, je nous avais préparé du thé, elle voguait volontiers dans les souvenirs, le moment m'a semblé propice, elle a lâché prise. Elle a dû estimer qu'elle ne pouvait pas éternellement se soustraire à cette quête des origines.

Après en avoir terminé, elle m'a lancé : « Je te connais, tu ne vas pas pouvoir t'empêcher d'écrire sur ce qui s'est passé cet été-là. Mais les morts méritent qu'on les laisse tranquilles, tu ne crois pas ? »

Au fond, elle me demandait de perpétuer le secret. J'ai obéi, comme elle avant moi.

Pour autant, convaincu qu'il manquait encore des pièces au puzzle, j'ai continué à enquêter dans mon coin. Et ce que j'ai exhumé m'a profondément troublé.

L'an dernier, quelques mois avant sa disparition, alors qu'elle devinait ce qui l'attendait, ma mère m'a finalement murmuré : « Cette histoire est la tienne autant que la mienne. » J'ai compris qu'elle m'autorisait à écrire le livre. Je crois même qu'en réalité, elle me le demandait.

L'opacité n'était plus de mise. L'embarras, telle une digue, avait cédé. Était venu le temps de la réparation.

Livre un

San Donato

Ma mère, c'est la jeune fille, là.

Dix-huit ans.

Avec sa frange et ses cheveux châtains mi-longs, elle a de faux airs de Françoise Hardy. Les gens qui la croisent le lui disent : « Vous ressemblez à la chanteuse, mais si, vous savez, "Tous les garçons et les filles" », et ils se mettent aussitôt à fredonner les paroles, elle finit par murmurer : « Françoise Hardy », en retour ils s'exclament : « C'est ça, Françoise Hardy ! »

Elle a quitté le lycée un an plus tôt pour suivre des études de secrétariat, apprendre la sténo, la dactylo. Sa mère le lui a assuré : c'est un beau métier, secrétaire, on en cherche tout le temps. Suzanne n'a rien répondu, secrétaire ou autre chose, elle s'en fiche, tant qu'elle finit par quitter la maison et gagner son indépendance. D'ailleurs, si elle décroche un travail à la rentrée,

elle pourra l'envisager. En attendant, tous les samedis soir, elle va au bal ou en discothèque avec ses copains, elle sait danser le rock et le twist, elle aime ça. Des photos existent, d'elle sur une piste de danse, les bras tendus vers des garçons, dans une jupe crayon qui enserre ses genoux, je les ai vues ces photos, elles m'ont déconcerté, on n'imagine pas sa propre mère jeune, échevelée, libre, sensuelle.

Dans l'été qui va nous occuper, l'été de 1964, elle ne porte pas une jupe crayon mais un pantalon étroit, en toile, clair, qui s'arrête à mi-mollet, un haut noir ras du cou sans manches, des chaussures plates. Elle prend la pose devant la réplique de la statue de David par Michel-Ange, sur la Piazza della Signoria à Florence. Autour d'elle, des touristes pressés, flous parce que figés en leur mouvement, en noir et blanc. Dans son dos, on devine la masse sombre de la galerie des Offices. Ce cliché aussi, je l'ai vu. Elle a été prise par son père, et précieusement conservée. Sa mère et sa petite sœur, Colette, étaient restées en retrait, derrière le photographe du jour. Il fallait qu'il n'y ait qu'elle, Suzanne, la fille préférée, au pied de la statue, avec le soleil dans les yeux.

Donc, cet été-là, la famille se trouve en Toscane.

Ce n'est pas la première fois qu'ils se rendent en Italie. L'Italie, c'est juste à côté quand on habite Nice.

Ils sont déjà allés à Sanremo, Suzanne n'a pas oublié les massifs montagneux qui se jettent dans la mer, ni le sanctuaire de la Madone de la Côte, perché sur une colline, pas plus que les oliveraies et les champs de fleurs de l'arrière-pays. Longtemps, elle en parlera avec mélancolie, comme si elle évoquait un paradis perdu. Ils ont visité Gênes aussi, « la ville de Christophe Colomb » lui avait précisé son père, elle se rappelle un dédale de places et de ruelles, une profusion de fontaines et de théâtres, des églises visitées au pas de charge. Ils ont séjourné à Turin, ville industrielle où elle n'a rien aimé, sinon les arcades, ces promenades abritées bien utiles dans la rigueur hivernale des climats alpins comme dans les épisodes caniculaires, et la porte Palatine à cause de son gigantesque marché ; elle avait été surprise par le mélange de parfums d'épices. Mais ils ne s'étaient jamais aventurés jusqu'à Florence, ils n'avaient jamais poussé aussi loin.

C'est le père qui a décidé cette expédition, bien sûr.

Paul Virsac est professeur d'italien au lycée Masséna, qui accueille les élèves du Vieux-Nice et des communes avoisinantes. Une étrange spécialité, ou disons une langue peu enseignée à cette époque, sauf dans la région, où on la baragouine plus facilement, tout ça parce que des millions de Ritals ont émigré avant puis après la Grande Guerre dans le but de fuir la pauvreté,

le désordre, de trouver du travail. Si beaucoup ont choisi l'Amérique, certains se sont contentés du sud de la France pour y devenir terrassiers, journaliers agricoles ou lingères. C'est le cas de sa mère, qui a grandi dans les faubourgs de Brindisi et les a quittés à dix-huit ans avec ses parents. C'est elle qui lui a appris le vocabulaire mais surtout la musique des mots, de la conversation, cette musique si singulière, entre la mélopée et l'usage de la mitraillette, entre la roucoulade et l'engueulade. Fier de son héritage, à son tour, il a décidé de le transmettre.

Voilà près de vingt ans qu'il enseigne – depuis que la guerre est finie. Il en a vu défiler, des élèves, essentiellement des garçons, puisque cela fait seulement une année que le lycée est ouvert aux filles ; une petite révolution. Parfois, il en croise, dans la rue, devenus pères de famille, certains sont mécaniciens, vitriers, travaillent à l'aéroport, aux abattoirs, ou exercent la médecine, d'autres ont mal tourné et occupent la page des faits divers, très peu sans doute se souviennent de ce qu'il a tenté de leur apprendre, ça ne l'empêche pas de continuer et d'aimer son métier.

Un détail, sur le cadran de la tour de l'horloge qui est le symbole de Masséna, il est inscrit en latin : « Je souhaite ne compter que les heures heureuses. »

Je me demande si mon grand-père s'est remémoré cette maxime, au cours de cet été où tout devait changer.

Au printemps précédent, en tout cas, il a déclaré : « C'est décidé, en juillet, on part en Toscane. » Personne n'a bronché. Comme d'habitude, il a tout organisé. Et notamment déniché une pension à San Donato in Poggio, un village situé presque à équidistance de Florence et de Sienne, les deux villes qu'il est impératif de visiter, selon lui. Ils s'y rendront avec la 404, c'est moins cher que le train et surtout plus pratique, car ils ont besoin d'un véhicule pour sillonner la région, les vignobles du Chianti, tout ça.

Après coup, Suzanne demandera à sa mère comment la pension avait été choisie et n'obtiendra pas de réponse. Le mutisme avait déjà commencé. Mais elle tenait à savoir, à savoir si seul le hasard avait fait rouler ses dés, elle apprendra finalement que c'est un collègue de son père qui lui a fourni l'adresse, il s'y était rendu quelques années plus tôt, en avait conservé un excellent souvenir, propre, pas cher, les murs épais gardent la fraîcheur, la patronne accueille très bien, avait-il dit, Paul lui avait fait confiance, c'était donc bien le hasard et lui seul qui avait fait basculer leur existence.

Ils prennent la route le samedi 18 juillet précisément. Depuis trois jours, la France est en proie à des chaleurs suffocantes. On annonce de violents orages accompagnés

de rafales de vent. Des grêlons gros comme des balles de ping-pong pourraient tomber sur certaines régions. Ils quittent Nice juste avant le déferlement. Le voyage leur demande près de sept heures, sous le cagnard, ils font une halte dans la banlieue de Gênes. Sur un parking, portières de la voiture ouvertes, ils mangent des sandwiches que Gabrielle, ma grand-mère, a préparés. La scène, une scène de départ en vacances somme toute banale, voire triviale, m'a été rapportée par ma mère. Elle a ajouté : « C'est curieux que je me rappelle ces sandwiches et la fournaise. »

J'ai souri à cette remarque. Car ma mère se souvenait avec une précision confondante de choses anciennes que tout le monde avait oubliées, elle était capable de rester arrimée à des détails que nul n'avait même remarqués sur le moment, le klaxon de la camionnette de l'épicerie ambulante dans le village où nous habitions dans les années 70, le sous-pull que je portais le jour de mon entrée en sixième, le temps qu'il faisait pour ma communion solennelle, au détour d'une conversation elle pouvait décrire minutieusement le vieillard à qui nous achetions des huîtres le dimanche soir en rentrant de Saint-Georges-de-Didonne, ou mentionner une déchirure sur l'auvent de notre caravane, à l'évidence c'est à elle que je dois mon goût des détails.

Dès le lendemain, ils seront à Florence. Et c'est ce dimanche que la photo sera prise, celle au pied de la statue de Michel-Ange ; la date est mentionnée au dos.

Je reparlerai de Florence, des ponts qui enjambent l'Arno, des cathédrales des églises des chapelles des dômes des coupoles des chartreuses des cloîtres à chaque coin de rue, des forteresses et des portes, des palais et des jardins, des musées et des places, des villas et des tours, des théâtres et des cimetières, des voies et des ruelles, des cafés et des boutiques, des marchands de glaces et des vendeurs de souvenirs, des bibliothèques aux murs tapissés de livres jusqu'au plafond où il convient de s'exprimer à voix basse, et plus sûrement de se taire, mais ce n'est pas à Florence que l'essentiel se joue. C'est à San Donato.

À bord de la 404, dont la carrosserie est brûlante, ils entrent dans le village par la Porta Fiorentina, traversent au pas, presque cérémonieusement, une place déserte parce qu'on est aux heures les plus violentes de l'après-midi, lèvent la tête en direction d'un clocher et s'arrêtent au pied du Palazzo Malaspina. Paul, qui ne cesse jamais d'être un professeur, explique que l'édifice date de la fin de la Renaissance mais personne ne l'écoute vraiment, le voyage a épuisé la mère et ses filles qui souhaitent avant tout pouvoir, la première, poser ses valises, les secondes se jeter sur un lit. Paul, qui a lu tout ce qu'il convient de savoir sur le hameau médiéval, se lance néanmoins, dans la foulée, dans une description de l'église Santa Maria della Neve qui jouxte le palais, il évoque saint Thomas d'Aquin qui se serait arrêté par ici, et sa petite famille l'écoute de

moins en moins. Toute à sa fatigue, sa femme, Gaby, ne prête pas davantage attention aux murs de défense ni à la tour de guet qui donnent au lieu l'allure d'une cité fortifiée. À peine a-t-elle remarqué un château à la forme vaguement circulaire. Quant à Suzanne et Colette à l'arrière de la voiture, elles se contentent de promener leur regard sur la campagne avoisinante, sur les collines striées de vignes, main en visière. C'est Gaby qui lance : « Elle est loin, la pension ? » Paul se résigne à abandonner son cours d'histoire, dissimulant son renoncement derrière un sourire : « C'est juste là. »

Gaby et Paul, il faut parler d'eux. Forcément.

Ils se sont rencontrés juste avant la guerre, ils n'avaient pas vingt ans, il était encore étudiant, elle travaillait déjà aux PTT, toute sa vie elle travaillera aux PTT, elle prendra sa retraite avant que le mastodonte ne soit scindé entre France Télécom d'un côté et La Poste de l'autre, elle dira : « Je n'ai pas connu la fin », comme si l'entreprise en perdant son nom avait péri ; un navire qui sombre, que les eaux engloutissent. Il est venu un jour acheter des timbres, c'est elle qui les lui a vendus. Il l'a trouvée jolie, elle ne l'a pas remarqué, les clients ça défile toute la journée. Il est revenu le jour suivant, et celui d'après encore, se plaçant délibérément dans sa file d'attente,

elle a fini par le reconnaître et par comprendre son manège. Au bout de trois semaines, elle a accepté sa proposition d'aller boire un verre après le travail. Ils se sont mariés six mois plus tard. Il avouera : « Gaby est la seule femme que j'aie connue. » Elle dira : « Pareil. Paul est le seul homme. » Elle veut des enfants mais la guerre éclate. Il dit : « On ferait mieux d'attendre. » Elle admet qu'il a raison, fait contre mauvaise fortune bon cœur. Dès la signature de l'armistice, elle exprime de nouveau son désir. Suzanne voit le jour en avril 1946.

De l'extérieur, la *pensione* ne paie pas de mine. Il s'agit d'une vieille masure aux murs de pierre. « On aurait presque pu penser que c'était une ruine », précisera ma mère. Mais dès qu'on entre, c'est autre chose : poutres apparentes, sol en terre cuite, teintes telluriques, et, au cœur de la maison, une cour comme un patio qui crée une arrivée de lumière, apporte le soleil à l'intérieur. À l'arrière, une terrasse se prolonge par un immense jardin, planté d'oliviers. La bâtisse se déploie sur trois étages et propose sept chambres au total. Paul en a réservé deux, pour un prix modique (il fait attention, ils ont toujours fait attention, avec l'argent) : la première pour Gaby et lui, la seconde pour les filles.

Que je vous dise : cinquante ans plus tard, j'ai accompli le voyage jusqu'à San Donato. « Tu n'as pas

pu t'en empêcher », persiflera ma mère. J'avais besoin de voir, de mes propres yeux. Je n'ai pas été surpris en débarquant : tout ou presque était comme elle me l'avait décrit (sa fascinante mémoire, toujours). Certes, le village a été ripoliné, probablement pour complaire aux touristes : des pavés tout neufs et des bacs de fleurs ont été installés sur la route principale, un parking a été aménagé, les façades des maisons ont été restaurées, mais j'ai pu facilement imaginer l'atmosphère que la famille a découverte ce jour de juillet 1964.

En revanche, la pension a disparu ; je le redoutais mais en avoir la confirmation a été un crève-cœur. J'ai interrogé à son sujet de vieilles femmes assises sur un banc et elles n'ont pas su se mettre d'accord, elles se souvenaient bien d'une pension, mais n'étaient plus certaines de sa localisation. L'une a dit : « Ce n'est pas où il y a la Taverna di Ciccino maintenant ? » L'autre a répondu : « Non, tu te trompes. » Pour finir, je suis allé m'installer à la terrasse d'un café, sous des arcades, et c'est là que j'ai commencé à convoquer les fantômes.

Sur place, ils sont accueillis par une dame d'une soixantaine d'années, aux formes généreuses, transpirante et vêtue de noir, qui se présente de manière un peu inattendue : « Mon mari est mort. C'est moi, la patronne. » Suzanne, qui comprend l'italien parce que

son père lui prodigue depuis l'enfance des cours particuliers, se réjouit de cette entrée en matière : elle aime d'emblée cette femme qui n'a pas l'air tellement triste de s'être retrouvée veuve et qui ne boude pas son plaisir d'être – enfin – « la patronne ».

Elle précise : « Je m'appelle Sophia. Comme Sophia Loren. D'ailleurs vous ne trouvez pas qu'on se ressemble un peu, elle et moi ? » Paul, par politesse, acquiesce d'un sourire forcé tandis que son aînée a, là, du mal à cacher sa stupéfaction tant la tenancière et l'actrice n'ont à peu près rien en commun.

Elle s'enorgueillit que la pension soit complète, plus une seule chambre de libre, c'est la haute saison, et les gens préfèrent s'installer ici plutôt qu'à San Gimignano, la ville voisine, où tout est plus cher, « vu que tout le monde veut aller la visiter ». On sent une pointe de mépris dans sa voix, elle a conscience que San Gimignano constitue l'attraction du coin avec sa double enceinte, ses hautes tours, son *duomo*, elle laisse entendre qu'il s'agit d'un piège à touristes, alors qu'ici, à San Donato, tout serait authentique, et le calme vaudrait bien mieux que ces foules entassées qui forment une houle au long des rues.

Alors que Gaby s'impatiente, Sophia croit bon de spécifier qui sont les autres résidents : « Nous avons une dame qui nous vient de Belgique, très propre,

très discrète, un couple de jeunes mariés qui nous arrivent de Palerme, et qui sont beaucoup moins discrets, vous vous en rendrez compte, j'ai beau leur dire de faire moins de bruit, c'est comme péter un bon coup dans le vent. Il y a aussi un Français comme vous, qui part peindre tous les matins et qui rentre le soir avec ses toiles, c'est joli, vous verrez, il a un sacré coup de pinceau. Et nous avons une famille qui habite Naples, mais eux n'ont que des garçons, qui ne s'intéressent qu'au football, ah la jeunesse, hein. »

Et, malgré les valises qui pèsent un âne mort au bout des bras de ses nouveaux clients et l'expression ahurie de Gaby qui ne possède que des rudiments d'italien, Sophia continue : « Le petit déjeuner est servi entre sept heures et neuf heures. Je note que vous avez pris la demi-pension, alors le dîner c'est à dix-neuf heures trente pétantes, vous comprenez on ne peut pas faire plusieurs services. Graziella s'occupera de vos lits et du ménage, elle n'est là que de dix heures à midi et Sandro préparera vos repas. Tout est clair ? »

Les quatre hochent la tête et filent vers leurs chambres sans demander leur reste.

À ce moment précis, tout est en place et personne ne le sait.

Gaby et Paul découvrent leur chambre. Sommaire, avec des murs en pierres blondes, un plafond parcouru de poutres sombres, un sol dallé voué à conserver un semblant de fraîcheur, un lit en fer forgé recouvert d'un drap râpeux et d'une couverture en laine, curieuse pour la saison, un cabinet de toilette avec son lavabo en faïence, un tapis en crin. Et deux fenêtres qui s'ouvrent sur un champ d'oliviers et des cyprès alignés le long d'une allée conduisant à un vignoble. Tandis que Gaby vide la valise pour ranger vêtements d'été et petit linge dans une armoire grinçante qui sent la cire et le renfermé, Paul est déjà plongé dans la lecture d'un guide édité par l'Association française de géographie.

Voyez la scène. Elle dit quelque chose d'eux, bien sûr. L'épouse, concrète, pragmatique, organisée, ordonnée, veillant à ce que tout soit à sa place, que les

chemises respirent, que les shorts en toile ne soient pas froissés. Le mari, rêveur, tourné vers les tableaux qu'il faudra aller admirer, les lieux de culte, les musées, les palais à visiter, les routes de campagne à sillonner. La scène dit aussi quelque chose des couples de ces années-là. Elle, industrieuse, silencieuse, vouée aux tâches indispensables et subalternes. Lui, indifférent, suzerain, considérant que cette répartition tombe sous le sens, ne mérite même pas qu'on s'y arrête. Est-ce que ça a tellement changé ?

Les filles, de leur côté, ne se sont finalement pas attardées dans leur antre, redescendant aussitôt pour voir à quoi ressemble le jardin. Elles sont désormais avachies sur des chaises longues disposées à l'abri d'un olivier. En levant les yeux, elles aperçoivent une vieille femme – pour elles, elle est vieille – dans l'embrasure de sa fenêtre, elles en déduisent qu'il s'agit de la « dame de Belgique », ce seul intitulé suffit à lui conférer une certaine étrangeté. Les filles remarquent aussi une silhouette furtive, celle d'un homme, plutôt jeune, cheveux et barbe noirs, qui s'engouffre dans une pièce à l'arrière de la maison. Suzanne spécule : « Ça doit être le cuisinier. » Colette la croit sur parole.

Colette a dix ans. Elle est donc arrivée huit ans après sa sœur. D'aucuns se sont étonnés de ce si grand écart, ils ont dit : quand on veut deux enfants, on les fait à

la suite, ou de façon rapprochée, on n'attend pas huit ans. Ils n'ont pas imaginé que cela avait pu être plus difficile pour le second. Ils ont plutôt pensé : il y en a un des deux, le mari ou la femme, qui n'en voulait pas. Et ils ont trouvé ça énigmatique si c'était le père, scandaleux si c'était la mère. C'était une autre époque, on se mariait jeune, on faisait des enfants tout de suite, au moins deux, on restait ensemble toute la vie, un soupçon pesait sur ceux qui déviaient.

Une fois l'emménagement achevé, le père rassemble les siens et propose une première escapade dans les environs. Toutes se récrient, assez de bagnole, et puis ils ont tout le temps, ils sont là pour deux semaines. Paul cède à regret. Le reste de l'après-midi s'étire dans une langueur réparatrice, un ennui agréable.

Le soir venu, les pensionnaires se retrouvent dans la salle du dîner. Une pièce elle aussi spartiate, un carrelage rouge-brun, deux grandes tables rondes pouvant accueillir jusqu'à huit personnes chacune, recouvertes d'une nappe blanche, impeccable, en lin épais. Au milieu de chaque table, un bouquet de fleurs de saison, « la touche personnelle de Sophia », apprendront-ils, tandis que chaque couvert est orné d'une serviette en forme pyramidale.

La dame de Belgique est déjà installée. Elle se présente aux nouveaux arrivants, elle se prénomme

Simone et habite Liège. Célibataire, sans enfants, elle voyage seule depuis de nombreuses années, l'Italie étant sa destination préférée. Ma mère me confiera : « Ça m'a impressionnée, cette femme dans sa soixantaine, seule, loin de chez elle, elle ne ressemblait pas aux femmes de son âge que mes parents fréquentaient. » Le peintre se joint à eux alors qu'ils achèvent de s'asseoir. Il salue de la tête, timidement et, découvrant que ses voisins sont, comme lui, français, lance : « Je m'appelle Vincent. Pas Van Gogh, hélas. » Sa blague tombe à plat. Gaby s'efforce de dissiper le malaise : « On nous a signalé que vous étiez peintre, mais ne faites pas le modeste, Sophia assure que vous avez un sacré coup de pinceau, je répète ses mots, hein. Vous nous montrerez vos œuvres à l'occasion ? » L'artiste en herbe rougit en dépliant sa serviette qu'il place sur ses genoux.

Puis les Napolitains et les Siciliens rejoignent à leur tour la salle à manger pour s'y installer ensemble. Leurs exclamations apportent de la vie dans une ambiance jusque-là compassée.

Finalement, Sandro, sanglé dans une veste de cuisine, fait son apparition, afin d'annoncer le menu du soir. À l'évidence, il s'acquitte de sa tâche comme on se débarrasse d'une corvée. On le soupçonne même de juger ridicule ce cérémonial dont il se passerait fort

bien. De fait, c'est Sophia qui y a tenu, afin de conférer un peu de lustre à un repas qui en manque.

Suzanne, en tout cas, constate qu'il s'agit bien de l'homme qu'elle a entraperçu plus tôt et donne un coup de coude à sa petite sœur pour lui confirmer que son intuition était la bonne. Ainsi il restera que la première à avoir vu Sandro est ma mère.

À son sujet, elle dira : « Ce soir-là, au dîner, je lui ai trouvé un air sauvage qui m'a fait un peu peur, je l'avoue. Le genre de type pas commode, à qui il ne faut pas chercher des noises, tu vois ? » Elle n'a eu, en revanche, aucune prémonition. Comment aurait-elle pu en avoir ?

Je songe à cette première apparition de Sandro, j'essaie de toutes mes forces de me la représenter. En fermant les yeux, je vois les cheveux noirs épais, lourds, la barbe fournie mais impeccablement taillée, j'imagine le regard tout aussi noir qui peut se planter sur vous et vous mettre mal à l'aise avant de fuir comme si vous n'aviez jamais existé, l'homme n'est pas très grand, cependant on devine un corps puissant sous l'uniforme, un corps qui pourrait faire craquer les coutures, qui porte en lui une forme de violence, je comprends qu'il n'apprécie guère le rôle qu'on le prie de jouer, ça provoque de la nervosité chez lui,

un refus, c'est ça, j'imagine un homme dans le refus, dans la posture du refus, il entend ne pas s'attarder, de toute façon il paraît économe de sa parole. Il y a sa jeunesse aussi. Il faudrait en dire quelque chose. Trente ans, l'âge a été mentionné par ma mère. On n'est plus vraiment jeune à trente ans, on est un adulte affirmé, peut-être a-t-on une femme, des enfants, peut-être une maison à soi où on rentre le soir. C'est le métier qui fabrique la jeunesse, en réalité. Pour être chef, même dans une pension modeste, il faut avoir roulé sa bosse, fait ses preuves, gravi des échelons, non ? Quelle expérience peut-il faire valoir pour justifier de nourrir quinze personnes tous les soirs avec un menu différent ? La jeunesse, elle s'affirme aussi, bien sûr, dans la sensualité qui se dégage de lui, le désir qu'il doit susciter chez les filles alentour, un désir qu'il n'a pas besoin d'attiser, qui « est déjà là, dès le premier regard » pour reprendre les mots de Duras. En fait, je m'efforce de visualiser l'apparition de Sandro comme l'annonce, inintelligible, d'un cataclysme.

Donc le dimanche, on le sait, la famille se trouve à Florence.

Paul a garé la voiture loin de l'agitation du centre, au pied d'immeubles délabrés jouxtant des constructions plus récentes, là où est logée la classe ouvrière, à proximité d'un supermarché Esselunga pris comme repère et à l'abri d'un pin parasol qui permettra peut-être que le véhicule ne soit pas une étuve à leur retour. Désormais les quatre arpentent les rues pavées de la vieille ville. Quand le père s'extasie devant tel ou tel monument, la mère et les filles se croient obligées de l'imiter. Pourtant, peu à peu, Colette inspecte surtout ses sandales dont les lanières échauffent et irritent sa peau. Suzanne, quant à elle, s'étonne de croiser des garçons entreprenants qui la dévisagent et même la sifflent de loin, le cul posé sur leur Vespa, les cheveux

luisants de gomina. Cela étant, elle ne s'en effarouche pas. Quel mal y aurait-il à plaire aux garçons ? Gaby, quand elle s'en aperçoit, rappelle sa fille à l'ordre. Paul n'y voit que du feu, trop concentré sur les motifs géométriques en marbre vert et blanc, les frises, les clés de voûte, les feuilles d'acanthe et les gargouilles, qu'il photographie avec une application touchante. Ma mère le résumera ainsi : « Quand je repense à ces vacances, je vois mon père la tête levée vers des toits d'églises, des corniches, des sculptures ou des tableaux imposants, il était curieux de tout et, en même temps, il se sentait comme chez lui. En fait, il avait l'air heureux, il l'était sûrement. » Gaby tente de l'entraîner en direction du Ponte Vecchio. Son chef aux PTT lui a assuré que c'était *la* chose à voir à Florence, précisant qu'on y vendait de l'or et des bijoux, avant d'ajouter avec un clin d'œil appuyé : « Tout ce que les femmes adorent, quoi. » Paul promet qu'ils iront mais met en garde contre le flux des touristes : « On n'est pas non plus obligés de suivre le troupeau », s'agace-t-il. La réplique ne manque pas de surprendre Gaby, son mari étant si docile, si conformiste d'ordinaire. L'air de la Toscane, sans doute.

Finalement, après trois bonnes heures de marche, Paul consent à ce que la famille fasse une halte. Sur la Piazza della Repubblica, il repère le café Gilli,

mentionné dans son guide, et propose qu'on y déjeune de *bruschette*, de *focacce*, de cœurs d'artichaut. C'est lui qui passe la commande avec une maestria qui impressionne son épouse et ses filles. Elles ont beau savoir qu'il maîtrise parfaitement l'italien, elles ne le voient jamais le pratiquer, sauf Suzanne quelquefois, mais pendant ses cours particuliers, pas dans la vie courante, et il est alors son professeur, plus vraiment son père. Aussi, le voir dialoguer avec le serveur, oui, ça les remplit d'aise et de fierté.

Suzanne est la seule à comprendre réellement l'échange. Un jour, pourtant, elle deviendra incapable de prononcer la moindre phrase qui se tienne en italien. Il lui restera des bribes, quelques expressions, mais l'essentiel aura été oublié. La disparition du père aura provoqué la disparition de la langue.

Au café Gilli, les filles ont droit aussi à un verre de *limonata*, ainsi qu'à une boule de glace pour le dessert. C'est Gaby qui tient le porte-monnaie. Elle est chargée des économies accumulées au long de l'année pour ces vacances. Elle a dit que c'était possible.

L'après-midi, la visite se poursuit. C'est à ce moment que la photo est prise, la photo de la jeune fille, dix-huit ans, dans l'été incandescent.

La scrutant comme si j'y cherchais un secret qui m'échapperait, je finis par m'intéresser aux badauds

en arrière-plan. Florence, qui se vante d'être la cité la plus raffinée, celle des intellectuels et de la Renaissance, est en train de devenir une destination touristique, animée, populeuse, où des gens venus de partout profitent de leurs congés payés. Bien sûr, ceux qui sont là sont probablement un peu différents de ceux qui choisissent les bords de mer, la plage de Viareggio par exemple, encombrée de serviettes de bain, de glacières, de chaises pliantes et de parasols, qui vont bronzer du côté de Rimini, où le sable crame la plante des pieds, ou même de ceux qui préfèrent les ruines de Rome ou les dédales de Venise, mais ils se déplacent en masse, ils font la queue aux portes des musées, paressent des heures aux terrasses des cafés, passent d'une boutique à l'autre dans une sorte de frénésie pour acheter des parfums ou des savons, du chianti ou de l'huile d'olive, des sandales en cuir ou des camées. Les plus de quarante ans ne veulent plus se soucier des souffrances de l'après-guerre, ils ont presque oublié l'oppression et la pauvreté des années sombres, ils courent voir les films de Dino Risi. Beaucoup sont installés dans de petits hôtels aux tarifs abordables ou des campings avoisinants.

Paul et sa famille leur ressemblent. Jusque-là, à part leurs escapades italiennes, ils ont toujours pratiqué le camping dans l'arrière-pays provençal, plantant

leurs toiles de tente au milieu des pins ou à quelques kilomètres de la Méditerranée. Suzanne n'a pas oublié ces mois d'août où elle partait à vélo avec sa mère et sa sœur sur les routes alentour ou se baignait dans des criques tandis que son père restait pour lire son journal ou jouer à la pétanque.

Quand, en fin de journée, ils rentrent à la *pensione*, ils trouvent le couple de Siciliens lézardant au jardin, étendus l'un à côté de l'autre sur des chaises longues. Elle lit un roman, il caresse nonchalamment son avant-bras, dissimulé derrière des lunettes de soleil. Plus loin, les trois adolescents de Naples tapent dans un ballon de foot, leurs parents sont absents, terminant probablement une sieste dans leur chambre aux persiennes closes. La dame de Belgique a pris au petit matin le bus pour Sienne, elle reviendra par celui du soir. Quant au peintre, Sophia explique qu'il est allé frayer du côté de Cortina, où on fabrique un bon vin de table. Elle a l'air de suggérer qu'il n'est pas contre un petit verre ou deux ou trois. « L'autre soir, vous l'auriez vu, il est rentré dans un drôle d'état mais après tout, on noie sa tristesse dans ce qu'on trouve, hein ? » Aussitôt, la remarque intrigue Suzanne. « Vous savez pourquoi il est triste ? » La tenancière hausse les épaules. « Est-ce qu'on sait jamais pourquoi les gens

sont tristes ? » Avant de rectifier : « Ou alors c'est un genre qu'il se donne. »

À dix-neuf heures trente précises, tout le monde s'installe dans la salle à manger, obéissant au doigt et à l'œil à la consigne de ponctualité. Sandro peut apparaître. Tandis qu'il annonce le menu, des *pappardelle* au sanglier en sauce, un espadon à la sicilienne et des poires à la crème de mascarpone, il ne quitte pas Paul des yeux. Ma mère dira : « Je l'ai remarqué parce que, sur le moment, ça m'a semblé bizarre, on aurait juré qu'il voulait l'intimider mais, après coup, j'ai pensé qu'en fait, il devait avoir le regard dans le vide et c'était tombé sur mon père. »

Ce soir-là, sur quoi portent les discussions ?

Les Napolitains pestent contre Aldo Moro. Voilà plus de trois semaines que leur président du Conseil essaie de bricoler une nouvelle coalition, après la chute du gouvernement que la Démocratie chrétienne avait constitué, contre toute attente, avec le Centre gauche. « Vous ne trouvez pas que cette crise a assez duré ? On passe pour des guignols. Et, de toute façon, ces types ne sont pas faits pour s'entendre ! » Les Siciliens, au contraire, voient d'un bon œil cette alliance des contraires et surtout la fin de l'hégémonie de la DC. Le ton monte. Ils semblent sur le point de s'étriper quand l'arrivée des assiettes garnies de poisson,

d'olives, de câpres, de tomates et d'anchois remet tout le monde d'accord. Ma mère dira : « Je ne comprenais rien, je ne savais pas qui était Aldo Moro mais ce n'était pas ça, l'important. En fait, c'était la première fois que je voyais des gens qui étaient prêts, en moins d'une minute, à en venir aux mains se réconcilier si vite, comme s'ils n'étaient jamais montés dans les tours. Mon père, lui, souriait. Il répétait : "Ils sont comme ça, il faut vous habituer." »

Son père, justement, s'efforce, de son côté, d'animer la conversation à la table des francophones. Et comme il ne se remet toujours pas de la cinquième victoire d'Anquetil dans le Tour de France, et surtout de la deuxième place de Poulidor à une poignée de secondes, il met le sujet sur le tapis. À l'évidence, il aurait préféré voir « Poupou » l'emporter. « Et vous, vous en pensez quoi, Vincent ? » demande-t-il au peintre. « Je n'ai pas suivi la compétition, en fait le sport ne m'intéresse pas, je suis désolé. » Paul tombe des nues. Il était convaincu qu'il n'existait pas un seul Français qui n'ait choisi son camp.

Au moment de servir les desserts, Sophia s'enquiert auprès de ses hôtes de ce qu'ils ont pensé du dîner concocté par Sandro. Tous félicitent bruyamment le chef, ce qui remplit d'aise la patronne. « Ça, on peut dire que je l'ai bien choisi, hein ? » Juste après, elle se

penche vers les convives avec un air de conspiratrice : « Vous savez qu'il n'est toujours pas marié ? À son âge ! Un beau garçon comme lui ! Pourtant, elles ne manquent pas, les filles qui lui courent après, je vous assure. Elles sont faciles à repérer dans le village. Et lui, pas un regard pour elles, pas un mot. Il y en a qui racontent qu'il fréquente une femme plus âgée à Florence, et qui aurait un époux légitime, vous imaginez le scandale si ça s'ébruite. En tout cas, moi, je ne l'ai jamais vue, cette mystérieuse inconnue. Et il ne m'en a jamais parlé. Il faut dire que ce n'est pas un bavard. Dans un sens, je préfère. » Chacun se regarde, ignorant si la tenancière entend jouer les mères maquerelles ou laisse volontairement planer un doute, une étrangeté sur son taciturne cuisinier.

Le lundi, passant outre au dédain manifesté par Sophia, la famille se rend à San Gimignano. Encerclée par des champs d'oliviers et située sur une hauteur, la ville a, de loin, des airs de Manhattan du Moyen Âge avec ses maisons-tours imposantes qui ressemblent à des gratte-ciel avant l'heure. Paul ayant garé la voiture en contrebas, Gaby a le sentiment de devoir réaliser une véritable ascension pour mériter de découvrir les deux rues principales et l'entrelacs de ruelles étroites aux pavés inégaux. Cela étant, elle ne boude pas son plaisir. Les toits en tuiles, les places et les fontaines lui plaisent instantanément. Et elle n'hésite pas à entrer dans chacune des boutiques artisanales qui se présentent à elle, au point que Paul propose de l'attendre dans un bar, un peu à l'écart des touristes. Suzanne demande à l'accompagner quand Colette

choisit de rester avec sa mère. S'installant à une terrasse, pas encore bondée, ils se rendent compte qu'ils ont pris place au pied de la tour du Diable. Les saillies jaillissant des murs impressionnent la jeune fille, lui donnant la curieuse impression de représenter une menace. Dans un sourire énigmatique, son père lui répond qu'il faut s'accommoder du diable.

Le soir au dîner, la scène de la veille se reproduit : Sandro fixe Paul, longuement, délibérément, tandis qu'il énonce le menu, comme s'il cherchait à résoudre une énigme ou bien à exprimer quelque chose mais s'en trouvait empêché par la présence des autres. Cette fois, Suzanne considère qu'un tel comportement ne peut pas être fortuit. Elle se tourne vers son père dans le but sinon de s'en offusquer auprès de lui, au moins d'en pointer la bizarrerie, mais elle en est retenue par la fixité de l'observé, du scruté, sur qui la foudre paraît s'être abattue. Lui reviennent, dans un raccourci biscornu et saisissant, les mots de l'après-midi : il faut s'accommoder du diable.

Le mardi – cela a été programmé – ce sera Sienne, la ville des chevaux fous montés à cru par des cavaliers gonflés d'orgueil et conditionnés par des rivalités ancestrales, fendant une foule chauffée à blanc ; la cité

médiévale par excellence aussi, et c'est ce qui attire Paul, en tout cas c'est ce qu'il assure mais qui sait si, derrière son apparente placidité, ne se dissimule pas le désir informulé d'un déferlement, un goût soudain pour la fureur ?

Dès neuf heures, il s'assoit au volant de la 404 et emprunte la Strada Provinciale. Rapidement, il propose une courte halte à Castellina, un petit bourg là encore au sommet d'une colline, le guide qui lui sert de bible mentionnant « une forteresse et un château féodal ». Comme Suzanne s'étonne de voir beaucoup de vieilles pierres et peu de vraies gens, beaucoup de passé et peu de présent, son père lui explique que les nouvelles banlieues qui, certes, incarnent l'Italie moderne, celle du prétendu miracle économique, ne sont pas forcément des lieux de villégiature. Dans la foulée, la famille traverse les vignobles de San Leonino, où la belle lumière du matin fait éclater le vert des feuillages ; c'est seulement quand ceux-ci vireront à l'orangé, au rouge, au doré qu'on pourra s'atteler aux vendanges. Paul en profite pour proclamer qu'il participait aux vendanges sur les coteaux niçois quand il était gamin, et sa femme et ses filles de lui objecter : « On sait, tu nous as raconté cette histoire cent fois. »

Tandis qu'ils roulent, la radio diffuse « Non ho l'eta » et Suzanne s'exclame : « C'est la chanson qui a gagné

le concours de l'Eurovision ! » Elle explique, rêveuse, que son interprète, une certaine Gigliola Cinquetti, n'a que dix-sept ans. À dix-sept ans, Gigliola « n'a pas l'âge d'aimer », disent les paroles. Mais à dix-huit ?

Au bout de trois quarts d'heure, Sienne leur apparaît enfin.

Leur sont promis, comme à Florence, des églises, des palais, des piazzas, des musées avec leur lot de peintures religieuses et de portraits de nobles, de clair-obscur et de *sfumato*. Mais, à la différence de Florence, de hautes murailles encerclent la ville, des remparts, des tours et des bastions la ceinturent, des portes la défendent. De sorte qu'on peut vite se sentir claquemuré, oppressé. Et c'est précisément ce qui arrive à Gaby, qui, soudain, peine à respirer. On croit d'abord que c'est le soleil trop fort, même avant que midi n'ait sonné aux clochers, que ce sont les rayons qui aveuglent et foudroient, cette pesanteur qui alourdit les épaules. On croit aussi que c'est la foule, trop dense, qui piétine, les bataillons d'estivants, que c'est la multitude. Mais non, dit Gaby, ce sont bien les murailles, élevées, menaçantes, et les rues trop étroites, cet enfermement, comme si la ville se recroquevillait sur elle-même et sur elle, comme si elle allait l'étouffer. On l'assoit au bord d'une fontaine, pour qu'elle en saisisse la douteuse fraîcheur tandis

que Suzanne est mandatée pour aller acheter de toute urgence une bouteille d'eau, glacée de préférence. La jeune fille se fraie un chemin au milieu de la horde, dans le fatras, repère une épicerie, un boui-boui plutôt, avec en son fond un réfrigérateur branlant, rouillé, empli de bouteilles d'eau, elle empoigne l'inattendue récompense, la paie sans être certaine d'avoir acquitté le juste montant et fait le trajet en sens inverse, bousculée par des Allemands impatients, des Italiens lymphatiques, à moins que ce ne soit le contraire, et finalement tend le précieux breuvage à sa mère. Gaby s'en empare comme d'une bouée de sauvetage. Il lui faut plusieurs minutes pour recouvrer un état presque normal. Paul suggère : « On rentre, si tu préfères. » Elle refuse : « Non, tu as dit qu'il fallait absolument qu'on voie la Piazza del Campo. En plus, elle est immense, c'est bien ça ? Si j'ai de l'espace, ça ira bien. » Paul dévisage sa femme avec un air inquiet mais lui obéit et la conduit jusqu'au Campo. Là, c'est pire : sa forme incurvée, inclinée produit l'effet inverse de celui escompté. Gaby a l'impression de tanguer à bord d'un navire. Soudain, elle s'écroule ; elle a perdu connaissance.

Ma mère s'en souviendra ainsi : « Je ne sais même plus comment nous avons réussi à la ramener à la voiture. Je sais juste qu'on est retournés à la pension.

Personne ne prononçait un mot dans la voiture. Je me doute que ma mère a eu un simple étourdissement mais, avec le recul, je me suis demandé – je sais, c'est bête – si elle n'avait pas été frappée par un terrible pressentiment. »

CÉCILE DESPRAIRIES

L'enfant du doute



julliard

L'ENFANT DU DOUTE

DU MÊME AUTEUR

roman

La Propagandiste, Seuil, 2023

essais

Ville lumière, Années noires, Denoël, 2006

Paris dans la Collaboration, Seuil, 2008

Sous l'œil de l'Occupant, Armand Colin, 2010

L'Héritage de Vichy, Armand Colin, 2012

L'Héritage allemand de l'Occupation, Armand Colin, 2019

Voyage à travers la France occupée, 1940-1945, PUF, 2023

CÉCILE DESPRAIRIES

L'ENFANT DU DOUTE

roman

julliard

Conception graphique de la couverture : Valérie Gautier

© Éditions Julliard, Paris, 2026
ISBN : 978-2-260-05774-1
Éditions Julliard – 22, rue du Pont-Neuf 75001 Paris
contact@editionsjulliard.fr

Pour Augusta

1

Un soir à Paris, tapie dans le couloir sombre de l'appartement familial, je vis ma mère debout implorer son mari, Loup, Loup. Assis à son bureau sous la lampe à abat-jour rouge, lui griffonnait machinalement et secouait la tête en signe de refus, les épaules rentrées, sans regarder sa femme. Je n'osai m'approcher.

Il s'agissait de moi et j'étais appelée « elle ». Hélène présentait une prime d'assurance scolaire et une note de dentiste. Je compris que le Loup rechignait à les payer. Qu'avais-je fait ?

Il ronchonnait, Qu'est-ce que c'est que ça. Non, il ne voulait pas s'en occuper.

Ma mère, gorge serrée, s'humiliait.

C'était un échange cruel.

Nous étions au début des années 1960. Femme au foyer, Hélène dépendait financièrement de son mari et recevait un virement mensuel pour ses dépenses courantes.

Alors pourquoi moi ?

À un moment donné, ma mère comprit que son mari finirait par céder et déposa les factures sur le bureau. Il rédigea les chèques avec force mouvements de coude et signature interminable, Tiens. Il ne faudrait pas pousser trop loin.

Hélène s'éloigna en silence, telle une pécheresse, tandis que je battais en retraite sur la pointe des pieds.

*

* *

Enfant, je me doutais bien que quelque chose d'impérieux appelait ma mère à se rendre ailleurs plutôt que de rester chez elle à s'occuper de mes deux sœurs aînées et de moi-même, d'une cousine et de la fille de la bonne. Elle avait le cœur social.

Quand elle ordonnait au personnel, Passez la cire, Frottez les cuivres, Faites l'argenterie, Hélène avait l'impression de vivre dans un magasin d'antiquités.

Et ces femmes de son entourage dans leurs pelisses, dame Vison, tante Astrakan.

C'était une existence sans idéal.

Parfois, avant de sortir, elle restait assise près de la fenêtre, cousant, pensive. Mariée pour la vie. Cela paraissait bien long.

Le Loup menait sa carrière, toujours en voyage à œuvrer au redressement de la France. Elle n'interférait pas dans ses histoires de pétrole. C'était son monde, technique.

Son mari travaillait souvent avec le mandarin de la République, qu'elle appelait Mandarin tout court. Son domaine à lui concernait l'armement, les centrales d'énergie.

De toute façon, leurs domaines étaient liés, elle l'avait compris. Pétrole et armement. Pétrole contre

armement. Les deux hommes avaient l'Afrique en commun.

Ils étaient de « grands pontes ». Le Mandarin traçait, le Loup suivait dans son sillage, sans un mot de trop ni un pas de côté.

*
* *

Toujours près du téléphone, Hélène répondait la première. Soit c'étaient les siens et c'était interminable, soit c'était une amie un peu collante et elle était expédiée, soit c'était quelqu'un d'autre et elle était brève. Je l'entendais murmurer, Ma Sainte Famille m'emmerde déjà.

Je revois ma mère sur le point de partir, pressée, absente, concentrée. Le sac à main extrait de la commode du salon, au tiroir en marqueterie hâtivement refermé d'un coup de genou.

Elle porte sa robe à passepoil cerise.

Devant la glace du trumeau, le bâton de rouge est dévissé, lèvres tracées, pincées, entrouvertes, fermées. Jolie.

Sa jeunesse est tapie dans ses yeux.

La main tapotant légèrement son chignon blond, une épingle ou deux repiquées.

La veste en daim sortie du placard de l'entrée et enfilée à la hâte.

La lourde porte claquée, sans un mot.

J'avais demandé à ma mère comment elle avait rencontré le Loup, Par des amis communs. Ce jour-là, elle était à la campagne, en haut de l'échelle de son verger, occupée à cueillir des cerises. Dans un grand envol de sa jupe d'été, elle avait bondi au sol et s'était redressée, un peu fière, le regard noir et le sourire en coin.

Le couple s'était affranchi de ses différences de milieu, de religion et d'éducation et s'était marié sans attendre.

Un jour, un cousin avait osé poser la question au Loup, Vos parents, comment ont-ils pris votre mariage ?

Mal, avait-il répondu gaiement, Hélène n'était pas à leur goût. Son père avait menacé de le déshériter.

J'avais trouvé une lettre du Loup à sa femme, adressée la veille d'un long voyage sur un pétrolier. Il avait besoin de faire le point sur sa vie. Tu étais si douce et gentille, écrivait-il.

Ma mère n'était pas souvent à l'appartement. Sitôt rentrée de l'école, je déposais mon cartable et l'appelais. Ma voix résonnait dans le silence. La bonne n'avait pas encore repris son travail, l'une de mes sœurs était à l'étude surveillée.

Je filais sur le palier d'en face chez la petite voisine pour goûter et faire mes devoirs. Sa gouvernante avait préparé des crêpes. J'aimais l'école plus que la maison et la demeure des autres plus que la mienne.

Un peu avant l'heure du dîner, je retournais à l'appartement familial où la bonne mettait en train le repas. Ma mère n'était toujours pas rentrée. N'avait pas téléphoné.

Je partais m'affairer et commençais par jeter mes bottines en cuir blanc détestées, l'une après l'autre

dans le vide-ordures, à seule fin de les entendre dégringoler jusqu'au sous-sol de l'immeuble. Ma mère enverrait l'une de mes sœurs les chercher.

Ce que faisait le Loup à son bureau, hormis l'annotation d'épais dossiers, je n'arrivais pas à me le représenter.

Je n'avais pas le droit d'entrer dans sa chambre… mais je le faisais quand même. Quand tout le monde était au temple ou je ne sais où, je caressais de la main les dix volumes du *Grand Larousse encyclopédique* à belle patine vert sombre, fouillais dans son vide-poche pour récupérer quelques sous et m'amusais à déchiffrer sur son globe terrestre les océans et les continents. À mi-chemin des pôles, je suivais la ligne de l'équateur qui traversait l'Afrique. Où était-il en ce moment ?

Je ne répondais pas si on m'appelait. Je n'entendais pas, j'étais en Afrique-Équatoriale française.

J'épluchais les papiers qui traînaient. Qu'avait-il laissé que je pourrais découvrir ?

Dans son tiroir fermé dont il détenait seul la clé, que cachait-il ? Un revolver ? Le livret de famille

y était rangé, recollé avec du scotch jauni, ainsi que les extraits de naissance. Je demandais parfois au Loup la permission de les consulter pour relire des mentions connues par cœur : nom, prénoms, date, lieu et heure de naissance – l'heure surtout me fascinait. J'étais née en pleine nuit.

La porte d'entrée claquait de nouveau. Cette fois, Hélène était de retour, opaque. Il était question de visite à la salle des ventes et le diable sait quoi. Ce n'était pas le moment de dire maman ou de demander quelque chose.

Ma mère m'expédiait au bain, où elle m'oubliait régulièrement. Je remettais au fur et à mesure de l'eau chaude dans la baignoire en regardant les petits plis formés à l'intérieur de mes doigts fripés.

Les sœurs restaient cloîtrées chacune dans leur chambre, porte fermée sur laquelle un panonceau indiquait, Frappez avant d'entrer, Ne pas déranger.
Enfant, je les suivais comme une ombre.

À la cuisine, madame Louve passait sa colère sur la bonne, Vous ne savez donc pas, bougre

d'andouille, que les pommes de terre se cuisent à l'eau froide et à découvert, Vous avez donc la tête où les poules ont l'œuf.

La bonne esquissait un sourire timide qui ne convainquait guère son employeuse, tremblait légèrement, évitait de demander pourquoi « froide » et comment « à découvert », rentrait la tête dans les épaules.

Et cette histoire de tête, de poules et d'œuf. Sa patronne s'énervait pour un rien.

Au prochain jour de repos, la bonne avait rendez-vous avec son apprenti cuisinier, rencontré au manège de la foire du Trône.

Hélène, un peu calmée, se mettait à préparer le dîner, tournant la sauce Béchamel avec la cuillère en bois. Au menu, foie de veau et épinards. Elle menait décidément une vie peu héroïque.

Et ces Sandrine, ces Claudine, ces Liliane et ces Nicole ne la lâchaient pas. Elles la suivaient jusque dans sa maison de campagne, Une-domestique-accompagne-un-employeur-lors-de-ses-déplacements. Aucune échappatoire. La seule solution qu'Hélène avait trouvée était de faire

suffisamment peur à ces gamines pour leur ôter l'envie de bavarder. Leur apprendre à dire, Madame est sortie, est-ce que je peux prendre un message ? Et non lâcher un laconique, Elle est pas là, elle a rien dit. Mais ces filles ânonnaient, bafouillaient. Les gourdes. Les buses.

Ma mère s'occupait des bonnes comme d'autant de cas sociaux. L'une, les dents en avant, était dénutrie. L'autre, fille-mère. Une troisième, au mari entièrement tatoué, en instance de divorce.

Madame Louve en avait connu des lentes, des étourdies, des casseuses. Elle cherchait une petite jeune fille rapide, efficace, qui serait effrayée au début quand Madame lui adresserait la parole. La crainte est le commencement de la sagesse. Un jour, elle fréquenterait un gars bien et quitterait la maison pour se marier. Une gamine sérieuse, qui n'aurait pas mal tourné.

Elle ne parlerait pas, celle-là, ne raconterait rien. Une espèce rare.

Moi, je les aimais bien, les bonnes. À l'appartement familial, je partageais la chambre de l'une

d'entre elles. Les sanitaires se limitaient à un lavabo dans un placard, où la jeune femme se lavait au gant de toilette.

La porte de notre chambre restait fermée. Le Loup n'aimait pas sa musique. De toute façon, il n'était pas souvent là.

Dans le petit transistor de la bonne résonnait l'émission de variétés tant attendue, *Salut les copains*. « La leçon de twist » était débitée à un rythme de mitraillette. La radio pétaradait, De tous côtés on n'entend plus que ça… Un air nouveau qui nous vient de là-bas… Un air nouveau qui nous fait du dégât… Voilà… c'est ça… là, comme ça.

Je regardais la bonne, les coudes pliés, se déhancher sur la moquette et l'imitais. On s'amusait bien.

Cette fille écrivait à son fiancé des lettres d'amour au stylo à bille bleu sur du papier surligné, remplies de cœurs et de marguerites, avançant le bras pour les dissimuler à mes yeux.

Elle recevait aussi parfois son amant la nuit dans notre chambre.

L'homme enjambait le balcon du premier étage et pénétrait par la porte-fenêtre entrouverte.

Je ressentais un coup au cœur à voir bouger les voilages et l'homme apparaître. Les yeux écarquillés, j'observais le couple qui s'enlaçait. J'entendais la bonne dire, Ne t'inquiète pas, la petite dort.

J'ai trahi involontairement son secret en racontant une histoire d'Arabe au turban, comme on le fait quand on est enfant. Scandale, en pleins « événements » d'Algérie.

Le lendemain matin, Hélène attendait la bonne dans le grand salon, assise dans son fauteuil de velours bleu, et juste après qu'elle a traversé le couloir pour la saluer, ma mère lui a annoncé, Je ne veux pas de putain chez moi. Partez.

La fille a été renvoyée séance tenante, frappée par son père venu de province la rechercher, Salope, traînée.

Sa tête a valdingué contre le mur. Ma mère affichait une mine satisfaite.

Les bonnes étaient mes alliées, mais elles étaient des aides furtives.

Les petites bonnes, qu'Hélène giflait de joue en joue.

De toute façon, j'étais de passage. Le Loup supportait difficilement ma présence.

J'allais bientôt revoir ma nounou. À mon retour, une nouvelle bonne serait là.

J'avais beau fouiller dans le sac à main de ma mère, je ne trouvais pas trace de son autre vie. Rouge à lèvres, peigne, mouchoir, épingles à cheveux, quelques billets, un permis de conduire, des notes, des reçus chiffonnés, un chéquier, un portemonnaie. Rien de plus.

2

Le matin, quand il est là, le Loup se prépare tôt. Il a souvent un avion à prendre.

Dans la pénombre de l'aube, je le vois pratiquer ses exercices de gymnastique avec des gestes silencieux. Allongé sur la moquette au pied du lit, il fait ses ciseaux, puis, les mains derrière la nuque, ses abdominaux. Il se retourne, pompes.

Relevé, il décrit de ses bras – tendus, j'inspire, baissés, j'expire – trois ou quatre mouvements. Je sens sa légère odeur de sueur.

Direction la salle de bains. Le Loup a un côté propre mais hâtivement séché. Je le vois enfiler sa liquette blanche en nylon d'une main, tout en passant sur ses joues un rasoir électrique au son aigu et lancinant. Ce sont des nouveautés rapportées d'Amérique.

Quand il applique son eau de Cologne sur le visage, je l'entends murmurer, Le moi est haïssable.

Il claque la porte d'entrée, le chauffeur l'attend en bas.

À ses retours, le Loup a ses rituels.

Il arrive souvent d'une capitale d'Afrique sans prévenir, à l'heure du dîner.

La serrure craque. Debout dans l'entrée, le Loup siffle sur deux tons. Comme l'annonce ma mère, Le facteur sonne toujours deux fois – Si Dieu ne punit pas pour le premier crime, Il punira pour le second. Le cœur me tombe au fond du ventre.

Au premier signal, la bonne s'est rapidement levée en emportant son assiette pour filer à la cuisine – le Loup ne veut pas de domestiques à sa table.

Il entre l'air sévère, le visage soucieux, les sourcils froncés. Je reconnais la ride du lion, mais où est la ride du Loup ?

Il est mécontent de sa vie, déjà harassé du travail qu'il va poursuivre après le dîner.

Le Loup dirige trente mille hommes mais il est toujours le numéro deux de sa société publique.

Il prend quelques décisions. Deux secrétaires travaillent pour lui à plein temps. Il refuse les demandes d'augmentation de ses collaborateurs si celles-ci sont accompagnées de menaces de départ pour la concurrence.

Les choses sont comme elles doivent l'être.

Le Loup n'embrasse personne et personne ne va vers lui. Je me rétracte sur ma chaise. Le courrier d'une main – il détient seul la clé de la boîte aux lettres –, le haut fonctionnaire traverse le salon la tête penchée et se rend à la chambre à coucher, qui est aussi son bureau.

La moindre remarque à son sujet est discrètement murmurée, de crainte que sa mystérieuse faculté d'entendre ce que l'on dit dans son dos n'entraîne de subites représailles.

Tapie dans le couloir, je vais l'observer.

Il pose sur la méridienne sa lourde valise rigide à bras marquée de son chiffre, puis la déverrouille. Bruit sec du déblocage du système. Il défait ses bagages et trie ce qu'il donne à nettoyer et ce qu'il va laver lui-même.

Puis il prend sa grosse serviette de cuir noir à fermoir métallique contenant tous ses dossiers et choisit une autre clé pour l'ouvrir. Il en extrait son carnet de vaccination bleu roi à en-tête de la compagnie aérienne nationale et, après en avoir rapidement vérifié les tampons, murmure, Penser au rappel de la fièvre jaune.

Il feuillette son passeport, qui comporte des cachets dans tous les sens.

La serviette est déposée à ses pieds, sous le bureau en chêne.

À présent, il sort de ses poches des billets de francs CFA froissés de mauvaise qualité, comme de l'argent de pacotille, puis accroche sa veste à un cintre, défait sa cravate de soie et la roule. Il s'assoit sur le lit pour délacer ses chaussures, lentement, soigneusement, la jambe posée en équerre, s'arrêtant parfois pour réfléchir, le visage de côté. Je l'entends murmurer, Pour les rétrocommissions, ils n'ont pas été malins.

Il passe la main dans ses cheveux en brosse, change de jambe, s'attarde au bout de son lacet, regarde dans le vide et marmonne des noms et des

remords, Qu'est-ce qu'on fait pour la PID, on a été un peu directifs.

Le Loup est dans son sas de décompression.

Il défait sa ceinture, enlève et plie soigneusement son pantalon et le suspend à une statuette représentant une scène pastorale. Une bergère est assise sur un tronc d'arbre abattu, un panier de fleurs à ses pieds. Un impudent berger, s'approchant par-derrière, lui dérobe un baiser tandis que le petit chien de la belle aboie dans une touffe de rosiers.

Il marmonne, Porcelaine de Meissen, XVIII^e^, cadeau de maman, sans doute du grand-père.

En slip et chaussettes, il se retrouve dans la salle de bains et procède au rangement de sa trousse de toilette. Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place, comme le répète son patron, le Mandarin.

Il fait glisser d'un tube deux comprimés d'amphétamines, nécessaires s'il veut travailler vingt heures d'affilée. Le Loup fait un usage massif de la benzédrine.

Il se ravise et saisit un comprimé de barbiturique,

hésite avec un autre. Rien de tel pour dormir. Il a une confiance absolue dans la chimie.

J'entends souvent parler autour de moi de maladies de famille, jamais de ceux qui se portent bien. Du côté du Loup, on ne meurt pas de crise cardiaque ni d'apoplexie, même si on a les « intestins pourris », comme il aime à le répéter. Mais aujourd'hui, la pourriture s'opère.

Plus tard, il lavera ses affaires dans le lavabo ; la liquette, accrochée à un cintre, séchera pendant la nuit. L'époux a gardé ses habitudes de célibataire.

Je m'avance vers cet homme auréolé du mystère de ses occupations secrètes et pose une question dont je connais la réponse, M'a-t-il rapporté quelque chose ? Sans parler, il farfouille dans la poche latérale de sa serviette et en extrait des dosettes de sel, poivre et moutarde Amora auxquelles il n'a pas touché dans l'avion. Il les jette sur le lit sans me regarder, Tiens, si ça t'intéresse.

Je les collectionne, *Amora*, amour a.

Quelquefois, il sort de sa valise un régime de bananes plantains et une branche de caféier aux baies rouges, ou encore des pépites d'or natif enveloppées dans du papier de soie ou une somptueuse boîte de chocolats fins. Sur son couvercle de soie blanche a été peint un toucan noir à col blanc au long bec coloré – et qu'importe si le toucan vit en Amérique du Sud et non en Afrique. Ce sont des cadeaux « pour la famille ».

Puis le Loup se lave méticuleusement les mains et rejoint la salle à manger, où tous l'attendent, figés autour de la table.

La cérémonie peut commencer.

3

Le Loup s'assoit et annonce, Ne vous dérangez pas pour moi – personne n'a bougé, chacune a attendu sans toucher à son assiette dont le contenu a refroidi. Il parle toujours aussi fort.

La frugalité est chez lui une règle, Pour moi, ce sera un bol de potage. Fatigué, il se frotte longuement les yeux.

L'époux houspille sa femme qu'il appelle comme un ogre, Femme, le sel. Ma mère court, fautive, de la cuisine à la salle à manger. Revenue à l'appartement familial peu de temps avant le dîner, elle a le regard fixe.

Il décrit en direction de la bonne un geste de rebuffade qui la fait fuir aussitôt, cherche la

faute, Où est passée la muscade. Et le moulin à poivre.

Le Loup ne se soucie en rien de la vie de famille. Il récite comme un automate, sans regarder personne, Qu'est-ce que j'ai fait aujourd'hui, qu'est-ce que j'ai d'intéressant à vous raconter.

Assis de côté, il dévisse machinalement une grande bouteille sans la regarder, le coude sur la table, et se sert avec mélancolie un verre de bière éventée – étiquette rouge, elle est dite « de table », étiquette verte, au goût de houblon bavarois, une boisson de piètre qualité, dans tous les cas. Il la revisse soigneusement en pensant à autre chose. Je l'entends marmonner, Commissions en nature.

Le haut fonctionnaire est sur le point de partager quelques paroles profondes mais ne trouve rien à dire qui soit racontable. Un grand silence règne autour de la table.

Il reprend avec un soupir las, Qui j'ai vu aujourd'hui. J'ai déjeuné avec « On M'bat ». Le Loup traite directement avec les présidents des

nouvelles républiques africaines, qu'il appelle par leur prénom suivi de leur nom de famille.

Il fourre une mandarine tout entière épluchée dans sa bouche et poursuit, Avec la montée de la natalité, il faudrait tous les stériliser. Bruits de mastication.

Parfois c'est, Qu'est-ce que je peux avoir de drôle à vous raconter, dit d'une voix sinistre.

Quand c'est raconté, ce n'est pas amusant du tout. Il répète la chute, espérant une réaction, mais cela ne fait toujours rire personne.

Il se reprend, De toute façon, il n'est pas spirituel de raconter des mots d'esprit. On peut raconter des histoires, des anecdotes, elles ont toujours un sens plus profond. Les mots d'esprit, jamais.

Je vois le Loup malheureux, dans une ironie douloureuse. Quand il est déprimé, il dit, Je suis mélancolique.

Personne ne réagit, Hélène émet une onomatopée approbatrice.

Il s'efforce de reconquérir sa place de *pater familias* mais n'y croit guère. S'il est trop fatigué, tant mieux.

Quand il est dans un mauvais jour, chacune espère éviter ses bouffées de colère. Quelle va être la prochaine, sur qui ça va tomber. Je me laisse glisser hors de ma chaise.

Le Loup peut être capable de paroles brutales et grossières, proférées d'une voix de tonnerre, un vocabulaire dans lequel les matières fécales occupent la plus grande place.

Il m'ignore généralement – je suis une petite fille maigre à la peau mate, pas le genre aux cheveux de blé et regard de ciel. Comme il aime à le répéter, Le blond est davantage ma nuance.

Quand il s'adresse à moi, le Loup évite de m'appeler par mon prénom, Zélie, pour m'affubler de sobriquets moqueurs, Alors, le Chat, on vient lorsqu'on a faim ? Il insinue le poison par ses mots, me tord pour mieux se plaindre ensuite que je sois tordue. Il est mon tourmenteur.

Je me sens bannie du monde des humains. Nous n'appartenons pas au même règne.

J'aimerais tellement pouvoir lui dire, Je ne veux plus vivre avec vous ni garder le moindre lien de

parenté avec vous, en aucune manière, d'aucune sorte ni sous quelque forme que ce soit.

Assise à côté de lui, je feins l'indifférence. Je dois offrir le moins de prises possible. Au moins ne suis-je pas dans son champ de vision.

La tactique du Loup consiste à isoler une enfant, la prendre en faute sur une question de convenances, lui faire la leçon et l'humilier en public. Pourtant, chacune s'astreint aux obligations de civilité et se conforme aux manières de table enseignées – se tenir droite, ne pas parler, terminer son assiette, Oui, c'est parfait, Merci, c'est assez.

Le haut fonctionnaire attaque d'un ton acide, Tu te tiens mal, ma petite fille, tu es vautrée sur ta chaise. Tu manges malproprement, tu sagouines.

L'orthodoxie langagière peut aussi être un levier de redressement, On ne dit pas, Je m'en rappelle, on dit, Je me *le* rappelle. On ne dit pas, Nous avons hérité de la commode de tante Germaine,

on dit, Nous avons hérité *la* commode de tante Germaine.

Que Germaine aille au diable avec ses commodes.

La cérémonie commence. Comment a-t-elle débuté ? Un silence provocateur ? Une réponse jugée insolente ? Un rire nerveux ?

Au moindre prétexte, c'est, Ah, tu vas voir ! Tu vois ma main ? Elle pèse une livre.

Il tombe à bras raccourcis sur l'une des enfants. Chacune est soulagée que ce soit l'autre. Aujourd'hui, c'est ma cousine.

Boule d'effroi, j'observe les deux qui roulent sur la moquette.

Au milieu du salon, dans l'arène formée par les meubles, le Loup administre une correction à l'enfant, déculottée, jetée sur ses genoux et fessée de toutes ses forces. De terreur, elle lui fait pipi dessus.

L'enfant s'accroche, Je t'emmerde. Répète, Salaud. Répète, Je te hais. Répète.

Des cris, des halètements, des coups sourds. Jusqu'à ce que l'enfant, vaincue, sanglote et aille se cacher au bout de l'appartement.

Une famille, c'est la paix et la guerre, souvent la guerre et parfois la paix, mais la guerre dans cette famille, je la découvre chaque jour. Là où je suis tombée, c'est, comme dit ma nounou d'un ton désolé, « Shakespeare », en pire.

La violence est la norme, comparable à rien, partageable avec personne. Spectatrice condamnée à assister par effraction au même film interdit, je suis celle qu'il ne touche pas.

Je n'essaie pas d'aller vers les autres. Ma mère a laissé faire et je fuis le Loup.

Ensuite, le *pater familias* amorce les tentatives de réconciliation par des demandes de pardon, sa grosse patte tendue, paume ouverte, jusqu'à ce que l'enfant cède et revienne mettre sa main dans la sienne, C'est fini, on n'en parle plus. Tu n'en veux pas trop à ton vieux tonton ?

Il est là, comme une idée de bon oncle, de bon père ou de bon parrain.

Les jours suivants, il essaie de réparer les objets cassés à l'aide d'une puissante résine qui porte

étrangement le nom d'une société pétrolière allemande.

Il faut mélanger deux tubes : le premier dégage une forte odeur de poisson pourri tandis que le second répand un liquide opaque, de couleur ivoire.

En ajustant les éléments, le Loup n'essuie pas la glu qui déborde.

C'est comme s'il disait à l'objet, Tu as l'air intact, mais tu es marqué à vie.

Quelquefois, il rentre du bureau l'humeur enjouée et, à la fin du dîner, sort son portefeuille en crocodile pour distribuer de gros billets tout neufs à la ronde, À qui ? Qui en veut ? Il les lève haut au-dessus de lui pour que chacune supplie et tende les bras. À moi, tonton ! dit ma cousine.

Je refuse de jouer.

Ma seule manière de tenir, c'est de haïr l'homme qui me déteste pour me persuader que je le haïssais la première. D'abord, le pétrole c'est gras, c'est noir et ça pue.

Et l'intelligence, c'est pris sur la souffrance.

Une autre fois, une envie de gaieté le saisit. Dans sa chambre-bureau, il écoute à la radio un air de jazz qui swingue, « Begin the Beguine », de Cole Porter. Ou un solo de clarinette, interprété par Mezz Mezzrow.

Dans ses allers-retours entre la salle de bains et sa chambre, en slip de nylon bleu marine, il se balance une claque sur chaque fesse pour marquer le rythme, Et hop.

Dans ces moments-là, il a la flemme d'être méchant.

Le Loup aurait pu mener une autre vie.

4

La vie professionnelle du Loup est liée à celle de son patron, le Mandarin, dont il parle souvent.

L'homme est râblé, petit, velu. Son regard est le contraire de ses yeux qui sont petits eux aussi. Il a l'air doux, il ne l'est pas.

Le Mandarin est issu de la grande institution militaire publique dont il a brillamment réussi le concours, et son classement à « l'École », comme s'il y était encore. Entré à tel rang, sorti dans la botte.

Il s'appuie sur la communauté des siens, généraux, dignitaires et hommes d'État, fier de faire partie de ceux qui façonnent la France, gardiens de sa langue, de sa culture, de son histoire et de ses

traditions. De ceux qui font les décrets-lois, fixent les principes et rappellent les autres à l'ordre quand ça leur chante.

L'homme a toujours occupé de hauts postes de la fonction publique, quel que soit le régime en cours. Il répète souvent, Je n'ai jamais rien eu à demander. La restauration de la légalité républicaine et les changements de Constitution – IVe ou Ve République – n'ont rien modifié.

Pas de contrôle parlementaire, personne au-dessus de lui, à part le chef de l'État. Il sert le Général, qu'il appelle par son seul titre, et dispose d'une grande liberté d'action.

Le Mandarin est responsable de la politique énergétique de la France.

Il cultive le secret. Quelques mots griffonnés peuvent entraîner des bouleversements dans l'industrie française. Ce numéro un prend les décisions et laisse au Loup, son adjoint, le soin de négocier.

Les deux hommes contrôlent leurs déclarations, À chacun son métier, aux journalistes de faire le

leur. Et on n'a rien trouvé de mieux que de ne pas parler et ne pas faire de papiers, Pas un mot à la presse.

Un jour, le Loup a présenté son patron à sa femme, Hélène. L'épouse, l'œil vif, a souri.

Avec ma mère, le Loup et d'autres convives, je vais parfois déjeuner à l'appartement de fonction du Mandarin. Notre hôte incarne à lui seul un idéal d'autorité bonhomme qui n'entend pas être contestée.

Il sait recevoir. Ballet de serveurs en spencer, nappe blanche damassée et ordonnancement de verres à pied en cristal « de riche ». Je ne dois pas dire que tout est délicieux.

Assez sourd, le Mandarin parle fort. De toute façon, je crois qu'il a toujours parlé fort, même quand il n'était pas sourd. Il sait surtout commander. Lorsqu'une question ne lui convient pas, il répond les sourcils froncés qu'il entend mal et personne n'ose répéter.

Amateur de bonne chère, il commande pour ses réceptions les fromages par demi-meules, bien qu'il aime répéter avec componction, sans trop y croire lui-même, Il faut manger pour vivre et non vivre pour manger.

Ce bon vivant peut longuement évoquer un coq au chambertin. Étonnée, je relève la tête.

Le Mandarin est de la gueule, constate le Loup à voix basse sous les moulures du plafond, dans un silence de moquette et de portes closes, tout en appréciant les déjeuners de son patron.

Coupe de champagne à la main, le petit homme plaisante volontiers sur le concurrent de toujours. De quoi est-il la somme ? Ah ! cette société où aucun ingénieur n'a jamais été fichu de trouver un seul gisement.

Mais tout autoritaire qu'il est, il finit par s'ennuyer à présider des tables de moutons bêlants. Ni ses collaborateurs ni sa famille ne le contredisent jamais. Que c'est ennuyeux d'avoir toujours raison !

Au cours d'un repas, j'ose demander d'un air ingénu du beurre pour accompagner un fromage fort.

Il rugit, outré, Tu en veux vraiment ? Ce n'est pas assez gras ?

Je lui fais mon plus beau sourire.

Enfin, quelqu'un lui tient tête. Il essaie de lutter, Obéis, une fois dans ta vie ! Quand on veut commander, il faut d'abord savoir obéir.

C'est justement ce que je ne fais pas.

Alors, d'un air faussement résigné, il laisse tomber à la ronde, solennel, Qu'on apporte du beurre à cette enfant, puisqu'elle le souhaite.

Il est ravi.

Peu à peu, la vie de famille du Loup se mêle à celle du Mandarin. Parfois, il se penche vers moi et me dit, Ton père est trop gentil. Qu'entend-il par là ? Et pourquoi me le dit-il à moi ? Je ne sais pas comment appeler cet homme, qui, je le perçois, veille sur moi de loin, tout en respectant les convenances.

Ma mère commente parfois les affaires domestiques du petit homme, père d'une nombreuse progéniture. Le dernier fils a enfin trouvé quelqu'un. Au retour des vacances, bronzé, décontracté (Hélène évite de dire « pour une fois »), il a fait connaissance d'une « jeune fille très bien ».

Un de ses jumeaux avait aussi rencontré quelqu'un, mais ça n'a pas tenu (ma mère maîtrise les ellipses). Marinette a proposé de rendre la bague.

De son côté, le Mandarin, accompagné de sa femme, assiste aux fêtes de famille du Loup et donne en retour son avis, Le marié a les oreilles décollées, Ses frères ressemblent aux Dalton.

Il est charmeur avec les dames. En aparté, il se moque de lui-même, agitant le petit doigt en l'air. Telle comtesse, prénommée Madeleine, répond au gracieux surnom de Minou. Parmi ses relations, Melpomène est devenue Melpo – la muse du chant est pourtant une grosse mémé –, Martine est Tartinette et ma mère, Hélène, est surnommée Nelly.

Le Mandarin porte sur elle un œil doré et facétieux. Il cite Molière avec esprit, Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour, D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux…

Hélène, sourire en coin, l'écoute, le regard baissé.

À la tête du lit de ma mère, je trouve un article consacré à la politique énergétique française dans

lequel le Mandarin, l'air radieux, annonce, Nous envisageons à long terme la construction de centrales nucléaires dans le but d'assurer l'indépendance du pays. Je crois entendre son rire de gorge saccadé.

Le petit homme se targue de n'être jamais au bureau après sept heures du soir, même s'il envoie de sévères notes de service un 24 ou un 31 décembre, après avoir signé d'interminables listes de nomination – Joyeuses fêtes !

Parfois, il reçoit à dîner le « ménage » formé par Hélène et le Loup. Ménage est un terme solide, comme les aime le Mandarin.

Un soir, alors qu'il présente le cercle de réflexion dont il fait partie, il expose l'air malin leurs idées « aux confins de la droite ». Au club (*prononcé à la française*), on n'est pas très « ouvriers à moustache ». La république est la dernière forme et non la moins malfaisante des gouvernements. D'ailleurs, ils se préparent à publier une réforme du code de la nationalité : a-t-on lu l'article dans leur revue ?

On lève le camp à vingt-trois heures précises, heure diplomatique où l'on se quitte après une

réception. Les invités sont alors fermement priés de rentrer chez eux.

Ce qui fait dire au Loup le soir avec soulagement, avant de ressortir avec sa femme retrouver le Mandarin qu'il a déjà vu dans la journée, Au moins, on ne rentrera pas tard.

GUILLAUME AUBIN

PAYSAGES VORACES



(ÉDITIONS) LA CONTRE ALLÉE

LES PAYSAGES VORACES

GUILLAUME AUBIN

À El sa

PARTIE I

1

L'Opiniâtre, lundi 32 liviorme 519

Marir Tomé, le grand entretien

« L'Éphémérité n'est pas seulement un mode de vie, c'est aussi un modèle politique. »

« Vous avez combien de pages pour votre article ? Que je sache si je vous la fais en version longue ou en version courte. Sinon je sais ce qui va se passer : vous allez devoir couper mes propos, et ça va faire des raccourcis et des contresens. » Le premier contact avec Marir Tomé donne le ton. Elle sera réaliste et efficace, deux qualités qui ont fait son succès. Elle n'a ni l'intention de me faire visiter sa maison ni de bavarder sur le temps qu'il fait. Elle s'est installée et, penchée vers moi comme pour me disputer la conduite de l'entretien, semble impatiente de commencer. Je fais mentalement le tri dans mes notes et entre dans le vif du sujet.

Marir Tomé, vous êtes à l'origine de la théorie de l'Éphémérité. Est-ce que vous pourriez nous expliquer en quoi elle consiste, et comment vous l'avez forgée ?

La théorie de l'Éphémérité, c'est un ensemble d'hypothèses historiques concernant les premiers temps des Femmes dans l'Être : leur origine, leur état d'esprit, leur organisation sociale. La première question à laquelle nous souhaitons répondre

étant : pourquoi des Femmes s'installeraient dans un territoire qui, à bien y regarder, est fondamentalement hostile ? Aujourd'hui, l'Être est considéré comme un allié, voire un principe complémentaire. Mais à l'époque, en l'absence de jaune, l'Être est le prédateur absolu. Il est toujours à l'affût, toujours sur vos pas. Il ne réagit pas comme un animal, il est imprévisible. Il dévore, et c'est à peine si vous savez comment. Du jour au lendemain, des Femmes disparaissent sans laisser de traces. Même si on arrive à faire abstraction de la présence de la mort, la vie dans l'Être est terriblement dure. L'Être occupe le terrain en continu, il y a peu de repères. L'eau est difficile d'accès. Les ressources sont rares. Pas de fruits, de légumes. Il faut se contenter de petit gibier et de quelques plantes pionnières qui poussent dans les trous laissés par l'Être. Les phénomènes climatiques sont extrêmes. Des étés secs, des hivers pluvieux. À côté, la vie dans les Basses-Terres est un véritable paradis. On cueille la nourriture à même les arbres, on cultive, il y a de nombreuses espèces animales. Pourquoi des Femmes pourraient avoir envie de s'installer dans l'Être ? La théorie de l'Éphémérité répond à cette question en considérant qu'il a dû y avoir un élément qui a poussé les Femmes à fuir vers l'Être, à coloniser cette région montagneuse. Cet élément, ce sont les Hommes. Nous pensons que les tribus, les peuples qui vivaient à l'ouest, exerçaient une telle domination sur les Femmes que celles-ci ont préféré une vie âpre à une vie d'esclaves. En d'autres termes, l'installation dans l'Être serait la réaction à une pression.

Cette idée de réaction n'est pas neuve. Elle a déjà été débattue à l'époque où s'est développée la pensée transitionnelle…

Oui et non. L'invention de l'imprimerie a permis la naissance de l'Histoire moderne,

et avec elle la remise en question du récit national issu du *Grand Livre des Femmes*. En quelques années, de nombreux travaux sont venus battre en brèche l'idée d'un peuple immuable, éternel, élu par l'Être. Aujourd'hui, il nous semble évident que notre pays n'a pas toujours été tel qu'il est et que nous sommes passées par plusieurs phases d'installation et de développement. C'est ce qu'on appelle la Transition. Mais il faut savoir que l'esprit critique est une invention récente, contemporaine de l'arrivée de l'imprimerie. Il y a un siècle encore, à part quelques érudites, la science n'existait tout simplement pas. Les Femmes et l'Être formaient une Symbiose, un point c'est tout. La Transition est venue donner un grand coup de pied dans cet édifice. On s'est mises à se demander pourquoi et comment nous en sommes arrivées là. Beaucoup pensaient déjà à une réaction, un élément extérieur qui aurait pu nous avoir poussées vers l'Être. Donc vous avez raison, l'idée de réaction n'est pas neuve. Mais nous ne savons pas exactement quelle forme elle a pu prendre. À ce jour, c'est la théorie de l'Éphémérité qui apporte la réponse la plus convaincante, en faisant l'hypothèse que cet élément extérieur, ce sont les Hommes. Personnellement, je pense que l'Être a toujours été un territoire de fuite pour les Femmes qui vivaient en lisière, sous le joug des Hommes. Mais je pense qu'il y a eu, à un moment donné, une fuite collective, massive, organisée. Il ne s'agit plus seulement de sauver sa peau, mais de se réinventer ailleurs. Et cela implique de faire société. C'est là, je crois, que les jalons de notre culture ont été posés.

En quoi est-ce que cela engendre l'Éphémérité ?

L'arrivée dans l'Être est une période fondamentale. En quelques années, il a fallu mettre en place une société

radicalement différente dans ses valeurs, dans son organisation et son mode de subsistance. J'imagine que ça n'a pas dû être sans difficulté. Se pose alors la question du jaune : quand a-t-il été découvert ? Mais surtout : a-t-il été adopté à l'unanimité ? Pour nous qui avons toutes été élevées avec le jaune, il est difficile d'imaginer qu'on ait pu s'en passer. Mais à l'époque, ça devait être une vraie question. Prendre le jaune est une affaire sérieuse. Il faut avoir compris qu'il rend nos chairs toxiques, et nous protège de la prédation de l'Être. Il faut maîtriser son extraction, son traitement, puis son administration, organiser son approvisionnement à grande échelle. Enfin, il faut qu'une population entière accepte de s'empoisonner la vie, au sens littéral du terme : accepter les vertiges, le mal de crâne, sans jamais un jour de répit. La théorie de l'Éphémérité émet l'hypothèse que le jaune et ses propriétés ont été découverts très rapidement, probablement dès la première génération de Femmes. Puis que la filière du jaune a été mise en place dans la foulée, pour répondre à une population croissante. Mais elle émet aussi l'hypothèse qu'une partie de la population a refusé le jaune, et a donc fait sécession. C'est ce deuxième groupe que nous avons appelé les Éphémères, par analogie avec les papillons du même nom. Pourquoi ? Parce que vivre sans le jaune modifie le rapport au temps. Sans le jaune, les Femmes restent des proies. L'espérance de vie est beaucoup plus faible. Inversement, les corps restent plus libres. Ce groupe fait donc le choix de la précarité plutôt que celui de la sécurité, le choix de la vivacité plutôt que celui de la longévité. Mais cette observation est aussi valable à une échelle macroscopique. L'approvisionnement en jaune est une contrainte qui

rigidifie toute la société, tant sur la question du travail, que sur celle des libertés individuelles. En d'autres termes, l'Éphémérité n'est pas seulement un mode de vie, c'est aussi un modèle socioéconomique et politique.

Est-ce qu'on a des preuves de l'existence de ce groupe ?

De mon point de vue, l'argument le plus probant nous est donné par les cimetières, qui ont été au cœur de mes recherches. Vous savez certainement qu'on considère qu'il existe deux types de cimetières primitifs : les cimetières dits ouverts, et les cimetières dits fermés. Or, les progrès en matière de datation m'ont permis d'établir que ces deux types de cimetières ont le même âge. Contrairement à ce qu'on avait toujours pensé, ce ne sont pas des versions successives de cimetières, mais des versions parallèles. En raison des ressemblances entre nos cimetières actuels et les cimetières fermés, il a toujours été admis que les fermés devaient être l'évolution des ouverts. Pourtant, ils n'ont rien en commun ! Pour moi, la coexistence de ces deux cimetières est la manifestation d'un schisme majeur au sein de la population de Pionnières, qui a vu émerger deux visions irréconciliables de la vie dans l'Être. C'est sur cette base que j'ai développé la théorie de l'Éphémérité et ses corollaires, qui a depuis été étayée par d'autres travaux.

Est-ce que vous saviez que votre livre, *L'Éphémère et le Néant*, serait révolutionnaire ?

Oui, je le savais. Parce que l'Éphémérité est un concept qui va à l'encontre de notre manière de penser. Il remet en question notre Histoire, et atteste de notre crédulité. Ce n'est pas parce que l'idée d'Éphémérité est forte qu'elle choque. C'est parce que nous en sommes choquées qu'elle est forte.

Vos détractrices vous accusent de verser dans le sensationnel, de réécrire l'Histoire selon vos fantasmes. Qu'est-ce que vous leur répondez ?

Encore une fois, le sensationnel n'est pas de mon fait. Je me contente de chercher les points aveugles de l'Histoire, les divergences entre le récit national et la réalité. Quand je trouve des impensés, des dénis, c'est que j'ai bien fait mon boulot. Ce n'est sensationnel que dans la mesure où le déni est sensationnel. Oui, je prends plaisir à crever l'abcès, mais je ne suis pas responsable de l'abcès.

Les hypothèses de l'Éphémérité ne sont pas certaines. Comment pouvez-vous en parler avec autant d'assurance, comme si elles étaient vraies ?

Je n'ai jamais caché le fait que la théorie de l'Éphémérité était, justement, une théorie. Qu'elle possède de nombreuses zones d'ombre. Néanmoins, et c'est pourquoi j'y crois, c'est la seule qui questionne l'arrivée dans l'Être et la phase cruciale d'installation des Pionnières. C'est l'aube de notre civilisation. Les récits qu'on nous apprend à l'école n'expliquent rien. Ce sont des récits unificateurs, des récits romanesques. Aussi, je suis atterrée de voir la mauvaise foi avec laquelle on m'accuse de falsifier. Je ne falsifie pas, je diversifie ! Mes détractrices, elles, ne font que s'accrocher à une Histoire archétypale, cristallisée par le passage du temps, et dont on sait depuis longtemps qu'elle a été inventée dans le but de construire un imaginaire collectif commun. Quelle démarche vous semble la plus falsificatrice ? La mienne ou la leur ? Néanmoins, comme je vous le disais, je ne suis pas étonnée de la résistance que rencontrent mes travaux. Maintenant, reste à savoir si nous voulons nous obstiner dans la mauvaise foi, ou si nous acceptons de regarder en face les conclusions des études éphéméristes.

Vous n'avez pas peur que la théorie de l'Éphémérité fasse des émules ? Que certaines personnes, attirées par des sensations fortes, jouent aux apprenties sorcières avec l'Être ?

Je suis très mauvaise psychologue. La façon dont mes travaux sont interprétés dans la société contemporaine, malheureusement, me dépasse.

Mais vous comprenez l'inquiétude d'une partie de la population, qui pense que l'Éphémérité pourrait donner envie à certaines d'arrêter le jaune, ce qui les rendrait comestibles pour l'Être ?

Je comprends cette inquiétude. Oui, c'est une possibilité. Mais les changements ne se font pas en un jour. Il faut laisser le temps aux idées de faire leur chemin, à la société de s'adapter.

Est-ce que vous êtes en train de dire que vous admettez la possibilité que des jeunes se fassent dévorer ?

Pourquoi seulement des jeunes ? Écoutez, vous voulez me faire dire que j'encourage l'arrêt de la prise de jaune. Ce n'est pas le cas. Je mets seulement à jour l'existence d'une autre manière d'être au monde. Ce que je peux vous concéder, c'est que nos travaux vont avoir un impact et peut-être inspirer des personnes qui ne se reconnaissent plus dans le monde moderne. D'ailleurs, au vu des débats, on peut considérer que l'impact est déjà visible. Mais ça ne sera jamais aussi caricatural et ça n'aura pas les conséquences que certaines veulent nous faire croire.

Vous êtes contre un renforcement du contrôle de la prise du jaune ?

Je ne fais pas de politique. Ce n'est pas à moi de décider.

Mais vous êtes quand même responsable d'avoir répandu l'idée d'Éphémérité !

Pour ce qui est de la répandre, les meilleurs vecteurs sont les journaux, en particulier symbiosistes. À force de crier à tort et à travers que je vais plonger la civilisation dans le chaos, ils exposent le concept en pleine lumière. D'ailleurs, c'est cette exposition à outrance qui a donné à beaucoup de mes étudiantes leurs vocations. Comprenez-les ! Toute votre vie on vous raconte des mythes édifiants. Quand enfin une brèche vient apporter un peu de nuance et de sens, c'est le branle-bas de combat, on s'écharpe pour mieux rester dans l'ignorance. N'importe laquelle de mes élèves prendrait cette levée de boucliers comme une invitation à se poser des questions. La curiosité est notre métier.

Vous ne pensez pas que la vérité est parfois dangereuse à dire, et devrait être tue ?

Dire est la raison d'être de la recherche. Je ne peux pas me taire. Avant, je disais que je ne comprenais pas cette notion de danger. Ce n'était pas tout à fait faux, mais c'était aussi une manière de provoquer. Ce qu'on met derrière ce mot de danger, c'est un danger immédiat, individuel. C'est la peur du changement, de l'insécurité. Je ne dis pas que ce n'est pas légitime, mais à mon sens il est beaucoup plus dangereux de se maintenir dans l'illusion que d'affronter la vérité. La vérité peut faire mal sur le moment. Mais à terme je la crois toujours libératrice

2

Si elle avait su qu'un carnet allait finir par faire tomber le gouvernement, elle ne me l'aurait peut-être pas donné. Mais toute scientifique qu'elle était, elle n'avait pas la capacité de prévoir la chaîne de hasards et de rencontres qui formerait le creuset de notre plus grande révolution.

Je ne me rappelle plus comment nous avons fait l'amour cette nuit-là, ce qui me semble la preuve que nous avons bien joui. Seule me reste l'image de son dos, au matin, qu'elle me tourne et tord, pour plonger sous le lit et y attraper quelque chose. J'en ai imprimé le grain de peau, et les côtes saillantes. Je m'en rappelle probablement car elle n'avait pas l'habitude de se montrer ainsi, le corps débraillé, une jambe à moitié en l'air et les fesses mises à cru par la lumière du jour. Sur le coup, j'ai mis ça sur le compte de la fraîcheur d'une journée qui s'annonce, de l'oubli du carcan social, ou de l'excitation qu'elle pouvait avoir pour certains ouvrages historiques, dont elle aimait me faire part après le sexe. Je n'arrive plus à me souvenir si elle était nerveuse, triste, ou résignée, quand elle m'a donné le carnet, tiré de sous mon lit.

J'ai tout de suite reconnu la couleur du papier, cette présence presque encombrante des fibres, qui font obstacle à la continuité des traits. C'est un papier que je fabrique moi-même à mes heures perdues, une manière de rendre hommage au bois de l'Être qui, même mort, nous donne encore de quoi nous

abriter, nous chauffer, et un support pour écrire nos idées. Un papier grossier et rugueux, qui n'a de grâce qu'à mes yeux, et où je note en vrac ce qui me passe par la tête. Je lui en avais laissé quelques feuilles vierges, persuadée qu'elle n'en ferait rien, les garderait seulement dans un tiroir, comme un trésor d'enfante, ou comme la trace dégradable des jours où nous nous sommes aimées.

Sur la couverture, elle a dessiné la hutte d'un Homme.

- C'est ton papier, me dit Marir au bout d'un moment, mon silence la mettant mal à l'aise. Je l'ai relié pour en faire un carnet.
- Oui, je vois bien. Mais pourquoi une hutte d'Homme ?
- Tu ne la trouves pas belle ? Je voudrais que tu gardes le carnet, me dit-elle. Je sais que c'est interdit. Mais tu as bien de bonnes cachettes, non ?
- Ce n'est pas parce qu'on a de bonnes cachettes qu'il faut y cacher de bons secrets.
- Et si je te demande de le garder en souvenir de moi, est-ce que tu le feras ?

Elle a dû se montrer convaincante, car j'ai conservé le carnet, sans bien savoir dans quoi je m'embarquais. Et surtout : sans comprendre le sens de son geste.

Une semaine plus tard, elle se donnait la mort.

3

La Déboulonneuse, samedi 7 calorme 522

L'Histoire en pleurs

L'historienne Marir Tomé a été retrouvée morte à son domicile. Elle aurait ingéré une dose létale de jaune. Figure de la « deuxième vague transitionnelle », elle était connue pour ses thèses radicales sur la pensée des Pionnières.

Le jeudi 5 calorme, Marir Tomé ne se présente pas à sa réunion hebdomadaire. Et pour cause : la nuit précédente, elle a ingéré une dose de jaune équivalente à 200 fois la dose journalière. Elle s'est suicidée chez elle, dans le village de Garne-sur-Doule, dans la région des Monts, où elle s'était installée depuis quelques années. C'est une voisine qui l'a trouvée dans son lit, inanimée. Ses collègues de l'université de La Bastide, où elle enseignait, sont sous le choc. « Malgré son jeune âge, Marir était notre mère à toutes. C'était une personnalité magnifique, qui puisait sa sagesse dans celle des Pionnières, qu'elle n'avait de cesse d'étudier », témoigne Zupinka Déri, enseignante et amie.

Étudiante brillante, Marir Tomé fait scandale en développant le concept d'Éphémérité, qui soutient que les Pionnières, au moment de leur établissement dans l'Être, n'avaient pas toutes l'intention de fonder une société pérenne, mais

seulement de créer une communauté éphémère, sans enfantes, vouée à disparaître. Insoutenable pour certaines, cette thèse a néanmoins emporté sinon l'adhésion, du moins l'intérêt d'un certain nombre d'enseignantes. En quelques semaines seulement, le concept était repris dans de nombreux médias, sortant du cadre universitaire pour toucher le grand public. Le sujet hystérise les débats, mettant à nu la plaie jamais cicatrisée entre Transitionnelles et Symbiosistes. Pour les Symbiosistes, selon qui l'Être et les Femmes forment un tout indivisible, l'idée même d'une société éphémère est un non-sens, car elle autorise la mort d'un des deux principes. Les Transitionnelles sont nées en réaction à cette vision du monde, défendant l'idée que notre peuple n'a pas toujours vécu dans l'Être, et serait issu de migrations depuis les terres extérieures. Aujourd'hui admise, cette théorie – dite de la Transition – remet en question l'idée d'une union transcendantale entre les Femmes et l'Être. La Transition explique l'origine géographique de notre civilisation. L'hypothèse de l'Éphémérité, quant à elle, propose des réponses sur un autre plan : celui de son origine intellectuelle et philosophique.

Éducation, famille, identité culturelle et territoriale : la théorie de l'Éphémérité ouvre de nouvelles pistes de réflexion pour penser le passé et construire l'avenir, et est rapidement récupérée politiquement. Attaquée par les unes, adulée par les autres, Marir Tomé multiplie les interventions publiques pour que son travail ne soit pas réduit ni instrumentalisé. Elle se révèle une oratrice et écrivaine remarquable. En quelques mois, son nom est sur toutes les lèvres. Elle semble alors promise à une carrière politique fulgurante, et beaucoup voient en elle la future meneuse du mouvement

transitionnel, capable de fédérer l'ancienne garde et la nouvelle génération.

« Elle n'arrivait pas à se fixer de limite. Elle pensait qu'il fallait accepter toutes les sollicitations. Ce qu'elle n'avait pas mesuré, c'était le caractère assassin du milieu, témoigne une chercheuse qui souhaite rester anonyme. Personne ne lui arrivait à la cheville. Nous nous sentons coupables de l'avoir envoyée sur tous les fronts. Il faut dire que c'était une force de la nature. Elle ne paraissait pas pouvoir plier. »

Habituée à l'éthique des joutes universitaires, elle a vite déchanté dans l'arène politique, où intimidation, manipulation et mauvaise foi sont monnaie courante, voire feraient partie de l'exercice. Directe et piquante, elle électrisait les foules. Sa beauté participait beaucoup de son aura. Paradoxalement, c'est sa petite taille qui contribuait à bâtir son mythe de Femme forte. Revers de la médaille, ces caractéristiques physiques ont été exploitées à outrance par ses détractrices, qui ne voyaient en elle qu'une « excitée », voire une « poupée en chaleur » pour Sélique Bonté, particulièrement virulente à son égard. Soucieuse de ne pas rentrer dans un débat stérile, l'historienne n'a jamais riposté directement à ces attaques, s'appuyant uniquement sur le débat d'idées pour prouver sa légitimité. Une stratégie gagnante : en un an, elle gagnait dix points de popularité.

Puis est arrivé le temps des scandales qui, de la bouche même de l'intellectuelle, l'ont brisée. Au printemps 521, *Le Matriote*, connu pour ses reportages diffamants et ses positions symbiosistes, publie un dossier intitulé *Tomé : l'Histoire au goût de stupre*. Une pseudo-enquête au contenu douteux, truffé de témoignages édifiants mais invérifiables, qui dépeignent une Marir Tomé en prédatrice sexuelle, « adepte de la perversion des corps

et des idées », qui userait de son charisme pour séduire les étudiantes et les mettre dans son lit. Des habitudes sexuelles qui découleraient, selon l'article, « de la fascination de l'historienne pour les Hommes et la mort ». Les témoignages font état d'un esprit malade et fétichiste, qui ne jurerait que par le retour à une société primitive. En somme, le chiffon rouge de la peur, réactivé à l'envi dès qu'il s'agit d'attaquer la pensée transitionnelle. Dans le milieu universitaire et médiatique, nombreuses sont celles qui dénoncent une chasse aux sorcières, et notent qu'un nouveau palier a été franchi dans la violence verbale et dans les moyens utilisés, la « journaliste » allant jusqu'à suivre Marir Tomé dans son jardin. Des méthodes inédites qui semblent corrélées avec l'ascension fulgurante de l'historienne.

Marir Tomé dénonce « des pratiques indignes, qui visent à détruire les Femmes et faire taire la pensée critique ». Après quelques mois de flottement, elle se retire de la scène médiatique pour se concentrer sur ses travaux de recherche. Elle publie quelques articles remarquables qui ont un succès d'estime. Moins radicaux sur le fond, ils n'en restent pas moins d'une grande richesse. Elle creuse la vie des Pionnières pour lesquelles elle s'était toujours passionnée. « Sa rigueur et son amour de la vérité historique nous inspirent toutes. Même si nous avons le cœur brisé, nous allons prolonger son travail. C'est ce qu'elle aurait voulu, déclare Zupinka Déri. Nous ne baisserons pas les bras face à celles qui ont intérêt à nous maintenir dans l'ignorance et ont poussé Marir au suicide. Nous ne baisserons pas les bras car il n'y a pas de compromis avec les faits historiques, ni d'avenir dans le fantasme identitaire. »

4

Marir,

Je m'excuse de ne pas t'avoir écrit plus tôt. Je crois que j'avais peur de ta réaction. Que pouvais-je exprimer d'intéressant, à toi qui avais tout compris, de la pensée passée et présente de notre peuple ? Marir, je sais ce que tu me répondrais si tu pouvais lire cette lettre : que je suis bête de penser ainsi. Tu me dirais que tu n'es qu'une modeste historienne qui, dans ses insomnies, imagine des possibles. Tu me dirais qu'on peut comprendre comment pensaient nos ancêtres et pourtant manquer nos semblables. Tu m'énumérerais toutes ces fois où tu n'as pas su être une bonne amie, une bonne amante, par négligence, par méchanceté. Tu me dirais que tu aimes ma plume parce qu'elle est mienne, qu'il n'y a jamais de honte à écrire, jamais de honte à raturer. Que la peur d'écrire est aussi la peur de vivre. Tu m'aurais certainement dit cela, mais en mieux. Avec tes mots de terre et d'éternité. Je sais que tu n'aurais pas aimé me voir pleurer, mais comment va-t-on faire sans tes mots ? Comment va-t-on faire sans ta bouche qui savait embrasser nos peines ? Je suis orpheline de ton amour, et nous sommes toutes orphelines de ta pensée. Je pleure ton corps sec, tes fesses raides. Tu me disais que tu enviais le bois travaillé entre mes mains, caressé puis brisé sur mon genou. Quand je t'ai rétorqué que ce bois était mort depuis longtemps, tu m'as rappelé que l'Être n'est que mort et vie entremêlées, peau qui

s'étire et se rétracte, qu'Il ne perd des plumes que pour mieux se remplumer. Tu m'as rappelé que l'on ne blesse pas l'Être quand on cueille ses branches, et que si on le garrotte parfois pour creuser nos villages, on lui ouvre aussi de nouvelles vallées où croître. Tu étais un bois dur, Marir. Personne n'a jamais rien réussi à tirer de toi. Tu ne donnais pas un baiser de trop. Tu me faisais l'amour trois, quatre fois, toujours dans le même ordre, toujours selon ton scénario de plaisir. Après tu me chassais de ton lit et de ton esprit parce que tu voulais travailler. Il te fallait penser le monde, saisir une idée née de la langueur. Tu disais que j'étais ton laboratoire, une pâte molle. Tu disais que j'étais l'image que tu te faisais des Pionnières : rudes et sans espoir. Des herbes folles qui n'ont pas d'autre ambition que celle de foisonner, de bruire à l'unisson. Marir, je dois te dire que sans toi je n'ai plus envie de bruire. Et si mon corps a prise au vent, ce n'est plus que par fébrilité. J'avais besoin de ta folie d'herbe pour m'abandonner à la mienne.

Marir, je sais qu'on devrait laisser les mortes, mais je n'arrive pas à encaisser ma peine. J'ai besoin de te dire le mal que tu nous fais, que tu me fais. Tu n'as toujours été qu'une sale tête de mule. Maintenant je vois tes fissures, maintenant je vois que le suicide avait toujours été une option. Pourquoi tu n'en as jamais parlé ? Moi, je ne t'ai jamais caché mes angoisses et mon envie d'un couteau sur la gorge. Je t'ai aimée pour ton sourire parfait, ton corps rompu à l'amour, ta langue qui pointe en fin de phrase. Je t'ai aimée pour tes idées. Mais, t'aimant, est-ce que je ne t'ai pas aussi poussée à la mort ? Je pleure, Marir, et mes pleurs sont aussi de rage, parce que tu n'as rien dit. Tu nous as laissées croire que tu allais endurer la critique, la haine, l'intimité piétinée. Et nous t'avons crue. Comme toujours. Parce que c'est ainsi que nous t'aimions. Je me sens coupable. C'est comme si mon amour avait été un fardeau de plus sur tes épaules. Je m'en veux de m'être laissé

aveugler par ta puissance, de t'avoir passé tous tes caprices. Tu me disais que tu voulais travailler, et moi je me laissais mettre à la porte parce qu'il me semblait impensable de contrarier ta pensée, de te mettre des bâtons dans les roues, des doigts dans le cul, alors que tu étais déjà ailleurs, déjà en pensée dans ce passé qui te plaît tant. Je me sentais sale d'être vivante, d'avoir encore envie de toi, quand tu semblais dire qu'il y a un temps pour tout et que le corps se mérite. Je me sentais vulgaire, pâle copie de tes créatures de pensée, tes Pionnières chéries. Tu me trouvais intéressante seulement quand tu voyais ma sauvagerie, mon héritage des temps anciens. J'ai tout accepté, Marir. Tes intuitions géniales comme tes théories fumeuses, sur tout, sur les autres, ou quand tu refusais que je me mette à quatre pattes, soi-disant pour me protéger de moi-même. J'ai accepté tes piques et tes sourcils froncés quand tu corrigeais mes approximations, mes avis sur les choses. Tu peux bien dire ce que tu veux, je n'ai pas inventé ce mépris sourd, ce jugement qui m'empêchait de te faire lire ce que je voulais écrire. Tu peux bien dire le contraire, que tu m'aimais pour mon authenticité, ma spontanéité. Il y a des mots qui ne sont que des cache-misère, et qui ne peuvent rien contre la puissance dévastatrice d'un rire ravalé.

Marir, je veux t'écrire pour te dire comme je t'aime, et je ne fais que te haïr. C'est que ta mort est une plaie à vif. Je ne peux pas te laisser partir sans t'avoir pardonnée. Tu n'avais pas le droit de nous faire ça, de nous faire croire que tu serais toujours là pour nous donner le cap, puis nous abandonner à la nuit tombée. Tu n'avais pas le droit de me condamner à remâcher l'amer de nos silences. J'ai besoin de toi. Que l'on se tienne encore comme deux idiotes contre les idiotes, contre les faiseuses d'ennui, les bêcheuses. Il faut les voir se répondre coup sur coup, multiplier les articles pour te démonter, te faire passer pour ce que tu n'étais pas, une vicieuse, une tricheuse.

Il faut les voir s'acharner à t'empêcher d'être grande, à t'inventer une autre personnalité. Ta mort fait du vacarme, Marir. Je pense que cela te ferait plaisir. Je peux te le dire maintenant, tu n'as jamais brillé par ta modestie. Donc oui, je pense que tu serais fière de savoir qu'on parle de toi. Mais tu serais déçue par la faiblesse des débats, et déçue par tes semblables qui se laissent convaincre à force de bourrage de crâne. Même moi je finis par avoir peur d'entendre leurs mots, peur qu'ils finissent par remplacer mes propres mots sur toi, les mots que nous avons partagés, les mots que tu m'as offerts.

Alors j'écris. Et quand je cesse d'écrire, je vais me balader au parc. Sans but. Une manière de me nourrir du hasard, de dévorer le sort qui m'a arraché mon être aimée, avant que ce ne soit lui qui me dévore. Comme si je me replaçais dans la chaîne alimentaire. Tu disais toujours qu'on avait oublié d'être proies. Que nous nous étions habituées à vivre comme ses invitées. Intellectuellement, je comprends la vie des Pionnières. Mais avec le cœur et l'âme, elle me semble à tout jamais inconcevable, au-delà de mon entendement. Se lever, partir, chasser. Et, sans raison, se faire happer. Ne jamais revenir. Une vie précaire. Une vie sans lendemain, sans projet. Est-ce que je t'aurais laissée partir le matin, si j'avais été Pionnière ? Est-ce qu'on s'habitue à l'angoisse ? Est-ce que le deuil serait moins dur, Marir, si je n'avais pas imaginé mes vieux jours avec toi ? Tu ne voulais jamais qu'on pense au futur. Tu voulais le désir quand il vient, le corps quand il parle, et écrire dans l'instant tes fulgurances de pensées, même s'il fallait pour cela interrompre ton amante en plein geste. Tu avais cette arrogance de vouloir honorer ton instinct, comme tu disais, quitte à me faire du mal. Je crois encore t'entendre te justifier. T'entendre dire que la mort t'a appelée et qu'il n'y a pas à juger celle qui écoute. Je ne suis pas Pionnière, Marir. Je ne pouvais pas concevoir de te perdre sans t'avoir dit adieu. Je souffre. Mais

pour rien au monde je ne troquerais ma souffrance. Elle me donne encore l'impression de t'avoir à mes côtés. Avant, peut-être, de commencer à t'effacer.

T'effacer. T'effacer. T'effacer.

Plus j'écris ce mot, plus je pleure ce mot en train de s'écrire. C'est comme si mes larmes cherchaient à l'empêcher d'exister, tombaient exactement sur l'encre qui le matérialise. Comme si l'oubli était son propre remède. Je cherche à t'effacer. Et immédiatement il faut que j'efface que je t'ai effacée.

Maintenant je comprends pourquoi tu disais que l'écriture nous a tuées.

Je t'embrasse, mon amour.

CRÉER C'EST RÉSISTER

GILLES DEFACQUE

(EDITIONS) LA CONTRE ALLEE

CRÉER C'EST RÉSISTER

variation d'après Deleuze

Créer
C'est Résister
C'est résister à la négation de soi
À l'annulation de soi
À la nullité de soi
À la honte de soi
À l'ensevelissement de soi
À l'ensablement de soi
À l'enfouissement de soi
À l'enterrement de soi

Créer
c'est résister
c'est naître
à nouveau
maintenant

c'est notre plus exacte naissance
c'est notre plus exact acte de naissance
de maintenant
c'est ce qui nous fait tenir debout
ou ce qui nous fait respirer
ou ce qui nous fait manger l'oxygène

et donner de l'oxygène
c'est ce qui nous fait

créer c'est ce qui nous fait
résister c'est faire poids c'est tenir contre c'est tenir malgré tout
résister c'est aussi naître
c'est aussi créer c'est renaître

faire entendre une voix une façon
faire entendre qu'on est là
faire entendre qu'on est qu'on existe

se faire reconnaître comme si on ne nous avait pas reconnu
vos parents vous ont reconnu
est-ce que vous le reconnaissez
peut-être qu'ils n'ont pas encore eu le temps de nous connaître

peut-être qu'ils ne veulent pas encore qu'on existe
alors créer c'est désirer
créer c'est désirer
créer c'est désirer exister
(déchirer chape de plomb chape de honte qui nous coconne – honte de soi – de où l'on vient – honte à jamais de la honte – honte qui nous mutile qui nous casse la gorge

qui nous brise les reins – gibier tué en vol – ne pas se faire remarquer – jamais se faire remarquer – fondre – se fondre dans la masse – dans les murs – rentrer dans les murs – ne pas se montrer – ne pas se mettre devant – faire comme – faire comme si – bien se tenir – c'est-à-dire se tenir comme tout le monde – entrer dans le monde – entrer dans ce qui ne bouge pas – ne varie pas – ne change pas – ne pas se faire remarquer – surtout ça jamais jamais)

Et c'est lutter contre ce qui veut nous ratatiner nous éliminer nous nier
c'est lutter contre tous ceux qui nous font non-exister
y nous dressent des actes de non-existence

celui-là n'existe pas

je n'ai pas à en tenir compte n'entrera pas dans le monde n'entrera pas au monde ne sera pas au monde n'a qu'à aller dans le flot n'a qu'à se confondre dans la foule n'a qu'à se fondre

n'à qu'à – naka – naka

créer c'est lutter contre la bêtise
ouais la bêtise
l'abêtissement
tout ce qui vient ravaler

tout ce qui veut nier
négationner
tout ce qui négationne
tout ce qui veut ravaler la façade
ravaler les pensées
(lisse lisse les pensées – pas d'accroc –)

résister c'est créer ça veut dire quoi ?
ça peut être créer une autre façon de vivre
créer une autre façon d'échange

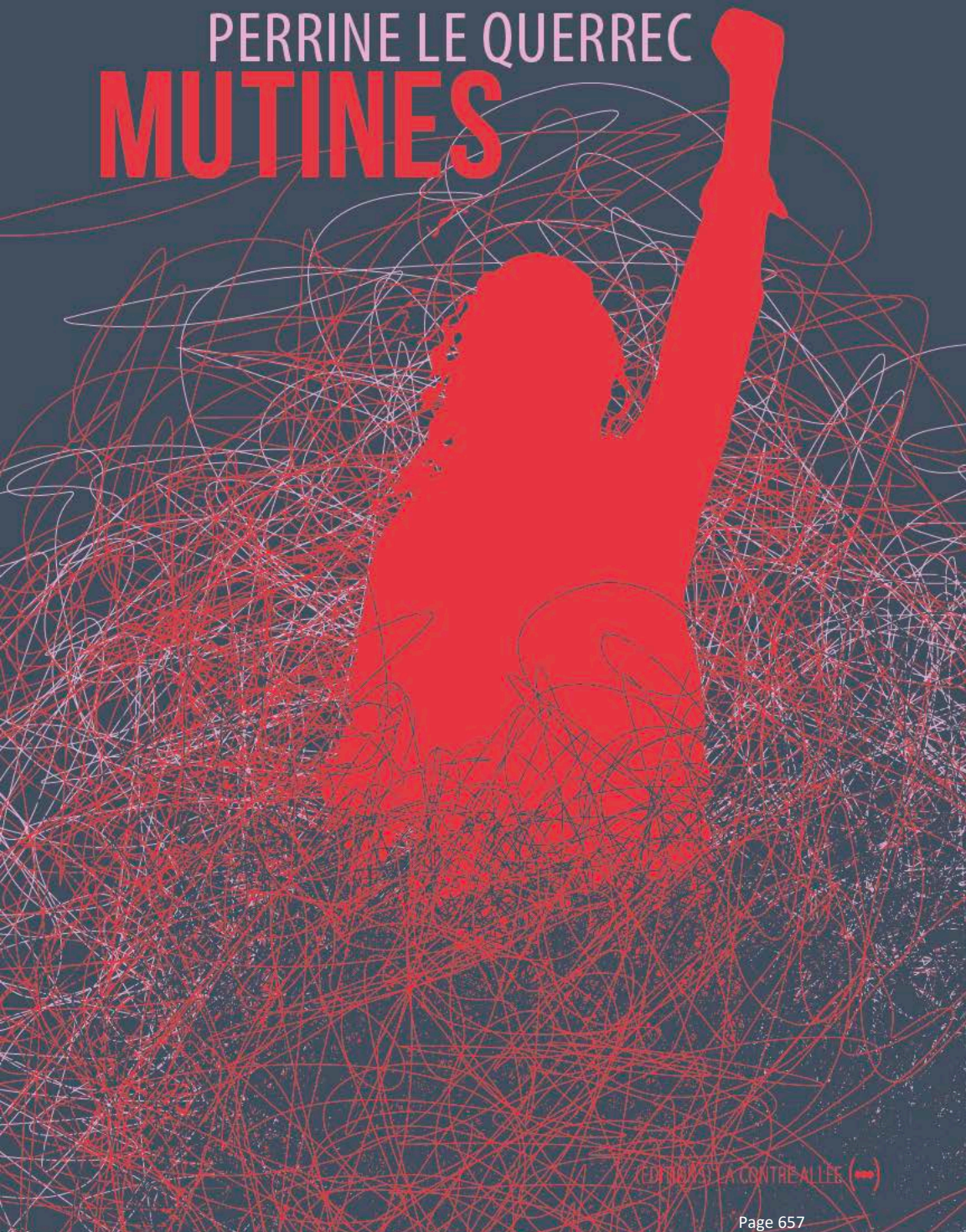
une autre façon de partage
une autre façon de bonjour
une autre façon de dire bonjour
une autre façon de tendre la main
une autre façon de s'embrasser
une autre façon de se parler
une autre façon de s'aborder
une autre façon de se flairer
une autre façon de

La création est affaire de vie d'homme
la création c'est pas les affaires
et elle n'est pas que l'affaire des artistes
et les artistes ne sont pas là pour faire des affaires

la création

PERRINE LE QUERREC

MUTINES



CONNAISSANCE DE LA CONTRE-ALLÉE

MUTINES

PERRINE LE QUERREC

À toutes nos mutineries, passées et futures.

Marie-José Pérec : « Je dis aux filles qu'il faut
défoncer le plafond. »
Libération, 7 mars 2024

Une révolte à la colonie de jeunes filles de Clermont

La colonie pénitentiaire de Clermont est un petit bagne pour les filles qui n'a rien à envier aux aménagements cellulaires de la trop fameuse maison correctionnelle d'Eysses.

Elle détient, dans un mélange vraiment ahurissant, de véritables petites criminelles et de pauvres filles qui n'ont commis aucun délit.

Obsédées par un régime déprimant, les détenus de Clermont ont essayé, il y a quelques jours, de se révolter en masse. Elles ont brisé les portes de leur cellule, délivré celles qui étaient en cachot, molesté leurs garde-chiourme femelles, tandis que des hymnes révolutionnaires s'élevaient de tous les coins de la colonie.

Pendant trois heures les détenues sont restées maîtresses de la maison de Clermont, sans réussir toutefois à s'évader, et il a fallu l'intervention de la force publique pour les maîtriser.

Inutile de parler ici de la répression immédiatement exercée sur les révoltées. Le nerf de bœuf est aussi bien en usage à Clermont qu'à Belle-Ile.

On a caché soigneusement cette révolte au public, mais nous avions prévenu M. Lémery qu'il était naïf de sa part, de croire que l'on ignorait ce qui se passe dans les geôles d'enfants. C'est encore sous son « mandarinat » que ce nouveau scandale a éclaté ; il s'est bien gardé de s'en vanter.

Il s'agit maintenant de savoir si son successeur, qui est un « homme nouveau », va continuer la politique des circulaires et de l'escroquerie morale, ou s'il va seconder les hommes de bonne volonté qui veulent supprimer tous les bagnes d'enfants.

L'Œuvre, 14 novembre 1934

XXXXX

C'étaient des ordres des ordres, sans cesse des injonctions des réprimandes, c'était vivre à genoux vivre le long des murailles c'était périr à douze ans c'était la fin avant le commencement c'est la mort
On était cent, on était deux cents, on était une masse une marée éteinte on était des filles on est des filles et il n'y a rien à voir rien à croire rien à attendre
Nous les pires
C'était la honte pour se lever la honte pour s'habiller la honte à mastiquer c'était être enduite de honte enduite de boue c'était le mal nous le mal c'était comme avoir pieds poings liés c'était tout ficelé tout enchaîné c'est la nuit
Nuit et jour la nuit
Puis nous avons brisé une fenêtre
Et la lumière est entrée

claudine

Nous étions là et au départ ce fut un nouveau silence Panoramique
Nous étions dehors nous étions dans le ciel, depuis combien de temps n'avions-nous pas été si près du ciel ? Vent sur nos visages, l'enfer sous nos pieds, le sourire de Marthe, le sourire de Monelle, la main de Jeanne dans la mienne, nous avions réussi et cette joie nous coupa le souffle, nous coupa la langue. En silence dans l'air vite vite, nos doigts tracent des signes brûlants ils caressent le vide ils tentent ils apprennent, vite vite nous écrivons

LIBRE

Nous savons tracer les lettres têtes en l'air mine de rien les mots d'amour, combien de billets écrits pour Jeanne pour Marie – écritures clandestines ne pas se faire repérer ne rien laisser dépasser s'effacer toujours & de plus en plus & de mieux en mieux disparaître alors que nous
Nous amourachant de l'une de l'autre notre besoin de tendresse nos désirs – ne plus être seule ne plus être maudite

Alors à l'atelier, en classe, savoir écrire mine de rien, écrire sur les tissus la peau les papiers les plus petits – glisser le biffeton dans la paume de l'aimée laisser courir son doigt dans le vide et écrire l'impossible
Écrire on savait

Libre à l'intérieur de la prison
Libre ce si petit mot

Vertige de l'horizon et le vent sur nos peaux, aucun mur, aucune pierre ; j'ignorais que le monde fût si grand comme il s'était refermé avec la lourde porte sur mon dos d'enfant, je l'avais oublié ce monde sans murs
La lourde porte, mon cœur déchiré de douleur – séparée de ma mère
La lourde, sa serrure définitive

Je regarde mes compagnes elles sont éclairées de jour, pour la première fois lumineuses, nous sommes peut-être soixante sur le toit de la prison, soixante sourires, soixante paires d'yeux éblouis. L'étrange vision, nos visages blafards, joues maquillées de la poudre de salpêtre des murs, sourcils redessinés à la mine de plomb des poêles, nous filles aux corps malades de froid et de faim, habillées de l'uniforme laid, le même corps le même âge, de onze à vingt et un ans les mêmes filles bas de laine sabots tablier à carreaux bleus

Je hais
Pour toujours
Les carreaux bleus

Oh le sourire de Geneviève c'est son sourire qui le premier déclencha mon rire, elle tenait sa main sur son sourire la peur que quelqu'un le lui arrache, elle le tenait et il dépassait de chaque côté de sa main, et ses yeux aussi souriaient, ses cheveux son corps tout souriait et ce sourire à ouvert mon rire, un rire de joie et je regarde Jacquotte elle aussi un large sourire comme jamais je ne lui en ai vu et Berthe et Jeanne et Marthe, des sourires inédits, des sourires à carboniser les prisons et ce feu prend, le feu se répand, notre rire s'élève plus fort que les cloches de la chapelle, nos soixante rires de joie, une immense joie une joie libre une joie juste née et nos jupes battent comme pavillon-joie
Deux heures pour atteindre le toit
Deux heures de lutte, mais nous étions là
Notre rire était là
Nous étions là, mauvaises filles, dévergondées, maudites, debout plein ciel. Vivantes. Visibles. Enfants. Enfin. Enfants. Enfin. Enfants
La liberté a un goût sauvage un goût de vertige un goût de pain mordu un goût de ciel et de vagabondage
Notre liberté
Des chiens aboient dans nos ventres c'est brutal la liberté

Puis Jacquotte a dénoué le tablier de Monelle
Et Monelle celui de Berthe, et Berthe celui de Renée, en équilibre sur le toit, avec le vent avec la joie, dénouons, dénouons, et maintenant bras levés, flottent les tabliers, des dizaines de tabliers notre esclavage, les petits carreaux se frottent au bleu du ciel d'abord nous avons parlé comme ça, en équilibre sur le toit, en tabliers rires bras levés. Marie-Ange est là, éblouie éblouissante, Gisèle et Colette la tiennent fermement elle pourrait s'envoler, devenue presque invisible après trois semaines de cachot Marie-Ange est là avec nous c'est pour elle pour nous pour toutes que nous sommes là
Puis de nos gorges se hissa un chant, nos voix terrées enterrées par le silence forcé, ce silence obligatoire qui camisole nos mots, mais nous n'avons pas oublié et ça secoue jusqu'aux larmes ces rires ces chants nos voix
Le masque que les surveillantes nous ont collé, comme le tablier la blouse les sabots le vouvoiement la cellule le cachot les hontes, arraché. Derrière il y a nous notre jeunesse tous nos corps, nos jambes nos ventres nos hanches nos bras, tous nos désirs toutes nos voix nos chants nos cris, nous remplissons le ciel, nous occupons le château entièrement, nous nous projetons dans la ville entière !

Dans les cellules Saint-Joseph, Sainte-Madeleine
Toutes les gonzesses connaissent ma petite Louison
On frémissait en entendant dans la nuit

Nos chants de révolte
Les gaffes sans pitié viennent nous camisoler
Je vous disais : « Ces gens sont sans pitié ! »
Pour un rien, ils nous flanquent une roulée ;
Mais nous ne reculons devant rien
Nous filles de tapin !

Camisolée derrière, mais chantant à pleine voix
Je te dis : « Courage Ninon, fais comme moi ! »
Bandes de vaches, bandes de lâches !
Le jour de la revanche est là
Sur le toit nous chantons !
En sortant on gagnera du pognon
Faut avoir de l'espérance ; montrons-leur notre courage !
Je suis une fille de rien, plus jamais je ne serai sage[1] !

On ne s'entend plus
mutines sur le toit
chanter hurler respirer
jeter sabots cailloux branches
tabliers
Je me trompe ce n'est pas un chant oh donnez-moi les mots pour dire ce qui naît de nos cœurs de nos voix donnez-moi le mot *LIBRE* le mot qui chante qui roule qui roucoule qui explose se prend dans le ciel s'éprend

1. D'après *Le Chant maudit du dortoir*, écrit par Madeline Rivière, emprisonnée à l'école de préservation de Clermont (*circa* 1925), *Les Enfants de Caïn*, par Louis Roubaud, éd. grasset, 1925.

de nous de chacune de nous oh donnez-nous la parole donnez-moi le langage donnez-nous l'hymne la joie la force c'est tout cela qui résonne dévale jusqu'en bas de la forteresse rebondit sur les trottoirs d'où l'on nous a supprimées, renverse les meutes muettes de stupeur visages levés vers nous bientôt bras brandis contre nous
Nous ne sommes plus cagoulées des toiles de sac qu'elles nous enfilent sur le visage lors des promenades
Nous nous regardons nous vous regardons nous vous voyons
Vous tremblez
Le sol remue sous nos pieds
Accusées de crimes qu'ils ont eux-mêmes commis
Nous avons perdu la raison ou leur ville est fondée sur le crime ?

Alors qu'entre les murs chaque minute était une éternité je sais que chaque minute en haut sera trop courte
Alors qu'entre les murs nous étions entourées d'une masse impénétrable et que rien ne parvenait à sortir de nous jusqu'aux mots et aux gestes les plus simples, en haut nous percevons avec précision le moindre bruit le plus infime mouvement, tout
Alors qu'entre les murs nous nous tenions dans les bras en pleurant, en haut nos bras levés nos cris soulevés
Alors qu'entre les murs quels motifs auraient valu de vivre, pas un seul, en haut vivantes

À l'abri sur le toit. Louise sort de sa poche des quignons de pain jamais le pain n'a été aussi bon aussi tendre notre pain dur nous avons faim nous crevons de faim nous hurlons de faim
Nous les mutines, les affamées les survivantes
Vive la liberté ! dans ce monde de punition de dressage – ce monde où il ne se passe rien nous écrivons l'événement
Mutinerie – ce jour différent
Mutines – se réapproprier – un bref avenir
Sauvage
Spontané
Solidaire

La prison nous appartient
Une heure plus tard, on est encore sur les toits
Refuser votre monde – ce monde tel qu'il est
À vos maigres possibles nous préférons l'impossible
Depuis trois heures la pendule s'est arrêtée nous élevons une nouvelle dimension un temps hors la pendule, hors la loi
Nous savons que nous allons mourir – nous continuons de chanter
À peine trois heures
Et à peine
Et ils se précipitent
matons mater les mutines
nous hurlent nous menacent nous insultent nous
armes dangers forces
nous résistons nous crions nous jetons nous

barrage traque assaut
course sur le toit impossible d'aller plus vite d'aller plus loin nous ne voulons pas encore mourir
libres
trois heures pour toute une vie
ils nous plaquent nous crachent nous frappent nous tirent nous poussent
nous tombons
avalées dans la gorge de pierre
nous tombons
tabliers déchirés flottent encore
nous tombons
accrochées aux ardoises
pain dur roule dans les gouttières
sabots perdus

matons mater les mutines
nous font une haie d'horreur
frappées de part et d'autre
nerfs de bœuf façonnés en matraque
nous souffrons
nerfs de bœuf longs de trente à cinquante centimètres
nous hurlons
nerfs de bœuf d'un diamètre d'un demi à un centimètre
nous mordons
nerfs de bœuf fabriqués du sexe de l'animal séché

matons mater les mutines

matraque dure et flexible
nerfs de bœuf dont on se servait sur le corps des esclaves
nous fléchissons
nerfs de bœuf dont on se servira à Dachau
nous rampons
nerfs de bœuf nous déchirent
nous ramènent entre les murs

S'ils nous tuent il faudrait de surcroît qu'ils écrasent notre fierté.

Sandrine Elichalt

Miskine la prof



l'Attente

De la même autrice

- ***La Battue***, Les Ateliers de Traverse, 2015

Sandrine Elichalt

Miskine la prof



Éditions de l'Attente

En couverture : photographie de Loïc Vincent (2025), reproduite avec son aimable autorisation.

© Éditions de l'Attente, 2025
ISBN : 978-2-493426-16-1

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés.

La région Nouvelle-Aquitaine soutient le programme éditorial des éditions de l'Attente.

« (…) l'intime est encore et toujours du social, parce qu'un moi pur, où les autres, les lois, l'histoire ne seraient pas présents est inconcevable. »
Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau*

I

Ils se foutent vraiment de notre gueule !

Journée de pré-rentrée. 9 h 00.
Il flotte dans l'assemblée une atmosphère
légèrement estivale, fatalement de courte durée.
Journée ultra balisée qui débute par un café informel
dans la cour où chacun fait son entrée,
le regard plutôt vif, le teint souvent hâlé,
un sourire un peu contraint aux lèvres,
avec au creux du ventre un mélange subtil
de réticence et d'envie nouvelle.
À présent dans le réfectoire, alignés sur des chaises,
les enseignants de la France entière écoutent,
le dos bien droit, le discours de leur chef d'établissement,
nouvellement nommé, car aucun ne reste très longtemps.

« Allez savoir pourquoi ! »

À ses côtés, l'adjoint-faisant-fonction,
ancien prof ou CPE venu boucher un trou,
histoire de ne plus avoir sa cohorte d'élèves à gérer
dans les conditions qu'il va être amené à faire perdurer.
La réunion plénière achevée,
le gestionnaire nous accueille

avec des pizzas surgelées et du cidre tiède.
La journée se prolonge en ateliers,
puis en conseils d'enseignement séchés par les rebelles.

« Pour ce que ça sert ! »

Le tout faisait sur le papier un programme envoyé le 30 août,
repris de l'an passé
et dont on n'avait pas modifié la date.
Peu importe, on y est.

Ce qui est installé maintenant,
nous l'avons vu arriver.
Pour certains, ce n'était pas un problème,
et les autres n'ont rien pu faire
pour arrêter le rouleau compresseur
12 | des nouvelles réformes et des nouvelles lois
qui allaient mettre à mal notre métier.
Faire grève,
plus une question de principe
qu'une réelle efficacité.
Faire des courriers,
le ministère ne daigne même plus y répondre.

« Alors, comment s'est passée ta rentrée ? »

Question récurrente de mes proches et moins proches.
Ça fait un sujet de conversation
dans les dîners et en terrasse
les premiers jours de septembre.
Alors voici.
Un tour de table où chacun se présente
et le principal qui énonce les résultats déjà connus du brevet.

« Bla-bla-bla… »

Certains collègues surfent sur leur portable,
d'autres écoutent bras croisés sans prendre aucune note,
d'autres encore, moi, font un peu semblant
et jetteront les feuilles dès la fin de la réunion,
comme certains élèves à la fin des cours.

« *Bullshit*. »

Il n'y a rien de réjouissant
dans les nouvelles mesures pour le collège
annoncées par notre tout nouveau ministre,
sans plus de pistes pour leur organisation.
Tout comme il n'y avait rien de réjouissant
dans la nouvelle réforme du bac
posant les principes d'une scolarité à la carte,
atomisant les classes,
privilégiant certains territoires par rapport à d'autres,
précarisant toujours davantage les personnels
qui, privés de postes fixes, se retrouvent isolés.
Plus aucune cohésion possible,
plus aucune résistance donc.
Un des derniers trucs sortis du chapeau gouvernemental,
c'est le PACTE.
Une représentante syndicale prend courageusement la parole
quand le chef daigne la lui laisser, un brin goguenard.
C'est toujours le moment où la gêne s'installe,
où des collègues en profitent pour se lever
et régler un problème particulier,
plus important que l'état de l'école.
Brouhaha assuré, le message est bien passé.

« On pisse dans un violon. »

Un professeur arrive en retard
et rejoint sur la pointe des pieds, le visage contrit,
une des seules places qui restent, tout devant.
Un autre surgit derrière la ligne
formée par les membres de la direction,
les salue d'un mouvement raide de la tête
et remonte toutes les rangées
pour se planter debout au fond de la salle.
Ces arrivées tardives ont un peu distrait l'auditoire
qui commençait à s'endormir.
On se tourne vers ses voisins, on parle des vacances,
on chuchote le nom d'un collègue absent.
La seule chose que l'on attend vraiment,

c'est l'emploi du temps,
promesse d'une année réussie
ou des plus laborieuses.
Revenons au PACTE.
Cet accord censé permettre aux enseignants
de rattraper leurs collègues européens
qui gagnent plus en travaillant moins :
650 heures par an contre nos 720.
Selon l'OCDE [1] nos salaires plafonnent
au 12e rang européen et au 20e
si on exclut primes et heures supplémentaires.
Que devront faire les signataires en échange ?
Participer à des dispositifs « innovants »
auxquels on participe quasiment tous déjà.

« Ils se foutent vraiment de notre gueule ! »

Remplacer leurs collègues absents au pied levé
sans avoir préparé leur cours,
face à des élèves qu'ils n'ont pas forcément.
Une façon d'imposer les « remplacements de courte durée ».

« Cette année le ministère fait preuve de souplesse
mais l'aspect obligatoire du PACTE se profile. »

Faute de volontaires,
les séquences pédagogiques seront encadrées par des AED[2]
et organisées au moyen d'outils numériques.
Cet article 5 du décret qui vend un cours contre une perm,
fallait y penser !

Pas coopératifs les profs ?
Ou plutôt pas fous, ceux qui y voient
une attaque frontale des statuts,
une intimation à travailler plus pour gagner plus,
au lieu de la valorisation attendue et annoncée.
Le principal ne cherche même plus à fédérer.

« Ni même à nous convaincre. »

Il ne parle pas vraiment pour se faire entendre,
on lui demande plusieurs fois de répéter,
impression d'être dans une pièce de Ionesco,
l'absurde étant le sentiment dominant.
Il a l'air de se considérer
comme une simple courroie de transmission
entre sa hiérarchie et nous,
les exécutants, les chieurs
qui fomentent des actions à la noix,
à chaque heure syndicale déposée et tenue.

« Cette poudrière qu'est la salle des profs. »

C'est simple, s'il pouvait gérer son établissement
sans les professeurs
sans les élèves
sans les parents,
ça irait beaucoup mieux !
J'aimerais bien le prier
de paraître moins cynique,
mais je ferme ma gueule.
Personne ne moufte plus,
on en est là.

II

Vous êtes bipolaire ou quoi ?

Je suis au bout du rang, souriante.
Eux, moroses, pour la plupart dans leur capuche,
passent devant moi, adossée à la porte,

« B'jour M'dame ! »

me voilà déjà émue.
Il est si tôt… quoi ? 7 h 55 ?
La promptitude de certains à sortir leurs affaires
— trousse, cahier, agenda, carnet de correspondance —
la nonchalance des autres pour lutter contre
le système, l'autorité, ses représentants, donc moi.
Je fais semblant de les accueillir avec les mots de tous les jours,
pendant que je me bats avec un ordinateur récalcitrant
qui refuse d'afficher ma liste d'élèves,
mon cours et le diaporama qui va avec
et qui là non, je vais devoir faire sans.
Ils attendent.
Vertige.
Que leur ai-je fait pour en arriver là ?
Ils me font une confiance absolue
alors que je me sens patiner dans la choucroute.

Allez, c'est parti pour une impro !
INSPIRE.
Je les regarde derrière leur table, bien droits sur leur chaise
ou au contraire avachis, jambes écartées, les gars.
D'autres encore, la tête dans les bras,
grappillent des minutes de sommeil.
Je pense à la théorie de Foucault,
l'école comme un des lieux d'enfermement.
EXPIRE.
Bientôt ça sonne.

« C'est passé vite finalement ! »

Je fanfaronne mais sors du cours exsangue,
l'haleine sèche et la sueur au creux des aisselles,
moi qui ne transpire jamais.

C'est de plus en plus dur
ou bien est-ce l'effet conjugué
de ma ménopause et de leur passivité ?

À la récréation, pastilles, chewing-gum, bonbons,
toujours à la menthe,
bouteille d'eau, plate ou gazeuse, thermos de thé, jus de fruits,
j'y pense puis je les oublie sur le bureau,
carbure au café de la salle des profs.

À la pause du midi, il y a trois écoles :
les jusqu'aux-boutistes qui mangent à la cantine
des omelettes vertes aux œufs en poudre,
les profs-popotte et leurs petits plats Tupperware,
les survoltés se nourrissant de surgelés et de salades
à même la boîte.

À 13 h 20, les plus organisés se brossent les dents,
sourient rapidement dans le miroir,

« Rien entre les dents ! »

secouent la torpeur de la digestion.
D'autres fument cachés au coin de la rue
puis s'affairent juste avant la sonnerie.
L'un d'eux court de l'ordinateur à la photocopieuse
et de la photocopieuse à l'ordinateur,
à la manière du vampire de Murnau.

« Ah quelle merde ! J'en ai marre ! »

Il tape sur le clavier, souffle.
Il tape la souris sur la table.
Ça sonne.
Bruits de souffrance.

« Ça va être à chier ce cours ! »

Une deux, une deux, une deux, on monte en rang,
tous bousculés sans ménagement.
C'est reparti pour l'après-midi,
avec l'énergie brouillonne
des élèves passés au cran supérieur.
On élève la voix,
on s'est pourtant promis de ne pas gueuler,

« Tu la joues pianissimo jusqu'à la fin des cours. »

Mais non, y'en a toujours un qui appuie là où il ne faut pas,
répond, déroge, met des bâtons dans les roues
du petit vélo qui tournait tourne tournera…

« Vous êtes bipolaire ou quoi ? »

J'adore leur humour, vraiment,
les élèves me font toujours autant rire,
ça me sauve d'une grande colère
qui me ferait dire des horreurs.
Ils ne se rendent pas compte ces mômes
du pouvoir qu'ont les adultes
de les ratatiner sur place,
de les blesser,
de les casser.
Si. Ils se méfient car ils le connaissent
ce pouvoir démesuré des professeurs,
cette colère qui menace de déborder,
quand ils se sentent méprisés par l'institution.

III

Ne vous inquiétez pas Madame !

Les portes du tram libèrent
Un flot de lycéens somnambules
Et, en cette heure obscure, un visage lumineux
Dont je me souviens, sans me souvenir vraiment.

Désordre adolescent sur le parvis glacé :
Jeunesse désinvolte qui commente en fumant
Ce qui passe sous ses yeux,
Tandis que moi je cours… vers quoi ?

Mon regard qui parmi eux circule,
Retrouve celui aux cheveux décolorés
À la Christophe Lambert dans *Subway*.

Mon regard qui s'attarde une seconde de trop :
Un rire qui fuse, tous disparaissent
Dans l'encadrement d'une porte de lycée.

Alors qu'ils entrent, je le repère tout de suite,
l'élève qui prend tout son temps pour traverser la classe,
s'asseoir, sortir un stylo et une pochette, Christophe Lambert.
Il étend ses jambes et me fixe derrière son masque,

un regard plutôt clair.
Ses cheveux décolorés forment une auréole.
INSPIRE.
Je déroule le programme de français,
les enjeux de cette année d'examen,
j'embraye sur mes attentes.

« On va faire des sorties ? »

EXPIRE.
J'acquiesce,
j'ajoute que l'éducation culturelle me tient à cœur.

« Le soir ? »

Ça vient de l'idole de mes 16 ans.
J'acquiesce.
J'ajoute que, je ne l'ai peut-être pas précisé mais,
je souhaite qu'on lève la main avant de parler,
ce n'est pas qu'une question de principe mais,
aussi une question de gestion de la parole en classe.
Les élèves ont l'air déçus.
Ce simple rappel me classe directement
dans le groupe des profs rabat-joie.
Moment de flottement,
j'en profite pour faire l'appel.
C'est là que ça me revient,
c'est le garçon qui joue dans le seul film que j'ai vu cet été.
Puis ça sonne et ils filent.
Certains me disent mollement au revoir,
du bout des lèvres.
Deux filles me regardent en pouffant de rire,
je hausse les épaules,

entreprends de refermer toutes les fenêtres.

« Ne vous inquiétez pas Madame,
elles sont immatures mais pas méchantes. »

Un gars a surgi devant moi,
j'ai reculé instinctivement.
Second moment de flottement,
il quitte la classe avec ses affaires sous le bras.
Voilà comment j'ai fait la connaissance d'Alexandre le Grand,
comme se nommait lui-même cet élève Asperger.

IV

Wesh, c'est quoi cette vieille génération de prof ?

Les élèves passent leur temps à se parler à voix basse,
je suis toujours tentée d'en saisir des bribes.
L'une des filles du 1er rang, une certaine Lison,
après avoir chuchoté à droite et à gauche,
s'avance vers le bureau, se penche :

> « Excusez-moi de vous demander ça, vous auriez pas
> un tampon ou une serviette ? »

Flattée d'être mise dans la confidence,
je lui souris en faisant non de la tête,
je rougis.
Lison, sur mon conseil, se dirige tranquillement vers l'infirmerie.
Celle que je considérais comme un être inoffensif
m'apparait soudain comme la jeune fille
que je ne serai plus jamais,
celle qui me fait prendre conscience
que je n'ai plus mes règles.
Depuis combien de temps ?
Je calcule le nez dans mon sac,
cachant ma gêne aux élèves occupés
à la lecture analytique
de « Réversibilité » de Baudelaire.

Depuis la nuit des temps

Emmanuelle Heidsieck



L'Attente

De la même autrice

Romans et nouvelles

Il faut y aller, maintenant, roman, éditions du Faubourg, 2023

Trop beau, roman, éditions du Faubourg, 2020

À l'aide ou le rapport W, roman, éditions du Faubourg, 2020 (réédition). Première édition : Inculte-Laureli, 2013

Quoi de neuf, Robert ?, nouvelle, L'Humanité, 2015

Vacances d'été, roman, Léo Scheer-Laureli, 2011

Cela se termine comment ?, nouvelle, Écrivains en séries, saison 2, Léo Scheer-Laureli, 2010

Il risque de pleuvoir, roman, Seuil, Fiction & Cie, 2008

Notre aimable Clientèle, roman, Denoël, 2005

Bonne année, nouvelles, éditions du Toit, 1999

Territoire interdit, nouvelles, Syros, 1998 (réédition). Première édition : sous le titre *Boucs émissaires : les sans-papiers*, Syros, 1995

Documents

Et nous vivrons des jours heureux, ouvrage collectif, Actes Sud, 2016

Les jours heureux – Le programme du Conseil national de la Résistance de mars 1944 : comment il a été écrit et mis en œuvre, et comment Sarkozy accélère sa démolition, ouvrage collectif promu par l'association Citoyens résistants d'hier et d'aujourd'hui, La Découverte, 2010 (rééditions actualisées en poche : La Découverte, 2011 et 2022)

Emmanuelle Heidsieck

DEPUIS LA NUIT DES TEMPS

collection **Roman/ces**



L'Attente éditions

© L'Attente éditions, 2026
ISBN : 978-2-493426-17-8

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés.

La région Nouvelle-Aquitaine soutient le programme éditorial des éditions L'Attente.

•••

Premier entretien – résumé

Le sujet se montre cordial et plutôt coopératif. Il est dans une forme étonnante pour un homme de cent-vingt-cinq ans. Il fait du Pilates, du jogging et de la natation dans le lac. Aucun signe de vieillissement particulier, très bonne audition, mémoire presque infaillible. Il explique que la quantité de souvenirs peut parfois parasiter ou brouiller certains détails. Mais, pour l'essentiel, il fait partie des plus-que-centenaires impeccables. Le recensement est en cours. Il semble qu'ils soient entre trente-mille et quarante-mille dans cet état sur un total de deux-cent-soixante-mille dans tout le pays. Il a les cheveux mi-longs, aux épaules, et les a teints en bleu. Un très beau bleu roi. C'est lui qui a lancé cette mode. Ce fut un engouement jusque loin dans les environs. Désormais, ils sont très peu à avoir les cheveux blancs dans sa génération. Il y en a avec des colorations rouges, violettes, orange, jaunes, différents bleus, ciel, turquoise, azur… différents verts, pomme, anis, amande… des rose bonbon, une grande variété de nuances.

Le sujet s'appelle Antoine Rougemont. Il me reçoit dans son studio. Nous sommes assis autour d'une grande table Matteo Thun, en bois clair, relativement abîmée. Il est d'accord pour répondre à mes questions le plus sincèrement possible. Il s'y engage. Il se montre enthousiaste sur l'organisation interne du bâtiment.

Il dit : « Ce principe de tout miser sur l'intergénérationnel est lumineux. Ces grands repas partagés avec des bébés, des enfants, des ados, des célibataires et des couples, trentenaires, quadras… et des très vieux comme moi, c'est très amusant. »

Il dit aussi : « Ce que j'adore, c'est la boîte de nuit. J'y vais souvent pour danser. Et je tiens le bar deux soirs par mois. C'est une part contributive que je comprends. Je ne suis plus capable de travailler dur comme autrefois. Mais je peux donner des coups de main et remplir mon rôle de barman. Vous savez, de mon temps, il y avait des lieux dits EHPAD, vous ne pouvez pas imaginer la tristesse de ces résidences. C'était misérable. Mais ce n'est pas le propos. »

Je suis incapable d'écrire ce mot, il précise qu'il y a un h, que le h est avant le p, on échange sur la place du h. Il me dit que c'est un acronyme, un sigle, mais souhaite clore cette séquence. Il se lève brutalement, va chercher

un papier et un stylo et se rassoit. Il écrit « Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes » et me tend la feuille.

Manifestement, il a besoin de préliminaires. Il ne peut pas aborder le cœur de l'entretien d'entrée de jeu. Pas si simple de repenser à avant. Il fait des digressions. Je ne le brusque pas. Nous avons toute une série de rencontres de prévues. Les choses se feront à son rythme, en douceur. On ne peut prendre le risque d'une décompensation. Tous ces êtres aimés disparus. Tous ces proches, famille, amis, relations… Toutes ces joies ensevelies, et tous ces malheurs aussi.

Il dit : « Ce qui est formidable, il faut l'avouer, c'est le cannabis récréatif gratuit. Un petit joint de temps en temps. Cela fait un bien fou. Je n'avais jamais fumé avant d'atterrir ici. Ni cigarettes, ni cigares, ni pétards. Cela peut expliquer ma santé de fer, du reste. Mais là, je me le permets, quelle détente et quels fous rires. » Il évoque une situation gênante dans laquelle il s'est retrouvé en ayant fumé alors qu'il avait perdu sa serviette au hammam du bâtiment et dit : « J'étais rouge comme une tomate ».

Soudain, on sonne à sa porte. C'est son ami Marc qui vient le chercher pour un tour de canoé sur la rivière. Marc a cent-vingt ans, les cheveux assez courts, coupe

de rocker déstructurée, rouge carmin. C'est très réussi. Je me lève, remercie le sujet pour sa disponibilité et prends congé.

Remarques de méthode

Pour l'instant, je le laisse s'exprimer le plus librement possible. Je ne le reprends pas quand il utilise des tournures proscrites chez nous comme « intergénérationnel », « part contributive », « EHPAD », « récréatif », « comme une tomate » (« comme une tomate », je ne sais pas, on verra si c'est accepté ou pas). Cela le déstabiliserait. Mais il faudra à l'avenir que je lui donne un lexique, des indications sur notre langue. À défaut, il va rester dans son monde, divaguer, et pourrait se refermer sur lui-même.

•••

Deuxième entretien – résumé

Le lundi d'après, le sujet me reçoit chez lui avec un grand sourire. Il semble apprécier de faire partie de cette étude. Il me dit qu'il vient de fumer un joint mais que cela ne contrariera pas notre échange. Je n'en suis pas si sûr.

Pour ce travail de recherche, j'ai besoin qu'il aborde ses activités professionnelles à Paris entre 1981 et 2024, année où il a pris sa retraite. C'est ce que j'attends de lui. Il acquiesce, le regard mélancolique et va nous chercher deux verres de jus de gingembre qu'il a préparés. Il esquive, encore.

Il dit : « Vous savez, je suis conscient d'avoir beaucoup de chance d'être dans ce bâtiment. Mon logement est grand, trente-cinq mètres carrés, quatre mètres de hauteur sous plafond, des fenêtres aux vitres carrées, à l'anglaise. C'était une ancienne fabrique n'est-ce pas ? Une fabrique

des années 1900 qui a échappé aux destructions, n'est-ce pas ? C'est un bel endroit. Et les espaces communs en rez-de-chaussée, la cuisine, la salle à manger collective, les salons, les ateliers… Je suis impressionné par ce que vous tous avez réalisé à partir de cette structure. »

De nouveau, il fait diversion.

Il dit : « Je vais vous faire un aveu. Ne vous inquiétez pas, je vous parlerai de mon travail ensuite. Cependant, il faut que vous sachiez qu'à partir de mon mariage, en 1984, j'ai habité un cent-cinquante mètres carrés, rue Galilée, dans le XVI^{e} à Paris, près du Trocadéro. Trois chambres, grand salon, petit salon, bureau, le grand salon était grand, on peut le dire. Dans ces années, on pouvait se loger si on gagnait un tant soit peu sa vie, voyez-vous. J'étais locataire, du reste. C'était un immeuble haussmannien sans intérêt particulier, classique, le très long couloir qui mène à la cuisine avec porte de service pour la bonne. À mon époque, on ne disait plus « bonne » mais femme de ménage, et elle passait par la porte d'entrée. Mais du temps de mes parents, il y avait chez eux un système de sonneries dans l'office pour les domestiques qui tintaient en fonction des pièces pour qu'ils accourent chambre N°1, chambre N°2, chambre N°3, etc. C'était comme ça. Enfin, mon appartement pour un couple avec deux enfants dans mon milieu, cela n'avait rien

d'extraordinaire. C'était une histoire de standing, vous comprenez ? C'était pratique car nous étions au Tir aux Pigeons, et j'y allais assez souvent en semaine à l'heure du déjeuner ou le week-end. Je jouais au tennis. J'étais plutôt un bon joueur, mais je manquais de souffle. Je me faisais souvent étendre. J'aimais beaucoup le tennis, c'était très distrayant. C'était à la volée que j'étais le meilleur, je faisais des accélérations, de belles accélérations, poc, poc, poc, poc… (il mime le geste en faisant le bruit de la balle, l'air radieux). Avec le recul, je réalise que ce train de vie, comment dire ? Que c'était indécent. De toute façon, on savait qu'on allait dans le mur, et on y allait. En tout cas, pour ma part, je n'étais jamais détendu. Je sentais que quelque chose clochait dans ce confort, ces privilèges, dans l'insouciance. À chaque nouvelle sur le salaire faramineux d'un PDG, j'étais traversé d'une lance d'indignation et d'un terrible accablement. Si vous voulez une liste des salaires des grands patrons, je peux vous préparer cela. J'ai tout en mémoire. »

Le sujet se montre en conséquence très favorable à notre façon de vivre dans la frugalité, le partage, le troc, l'entraide, les tâches, le travail, la sobriété et la fête. Il apprécie le bâtiment et la bourgade. Je lui explique que c'est lors d'un référendum d'habitants que l'on a opté pour la dénomination de bourgade. Je lui raconte qu'il y avait trois possibilités, « village », « bourg », « bourgade »,

qu'on avait éliminé tous les libellés du passé, en cours avant le coup d'État, comme « écoquartier », « écolieu », « communauté » ou « ZAD ». Et je lui glisse que pour « bourgade », j'avais un doute, que cela me faisait penser à « brigade », que j'avais voté pour « village », tout en admettant que le côté désuet de cette option jouait en sa défaveur. Je souhaite ainsi lui montrer qu'il n'y a rien de rigide chez nous, que nous vénérons la souplesse, les décisions consensuelles mais aussi obtenues à la majorité, et que l'on s'incline en bons joueurs.

À cet instant, il a l'air complètement défoncé. Avoir évoqué l'époque de son mariage semble l'avoir démoli, il a les larmes aux yeux. Que faire ?

Il dit : « Comprenez-moi. J'adhère complètement à cette nouvelle société que vous avez mise en place. C'est merveilleux. Comment aurais-je pu imaginer voir cela de mon vivant ? Mon studio, je l'ai dit, type loft, en matériaux bruts, est épatant. Mais, voyez-vous, pardon, je ne devrais pas dire cela, mais je le dis : quand j'étais dans mon appartement rue Galilée, il y avait quelque chose que l'on n'a pas ici et qui me manque, il y avait cette possibilité permanente et infinie de passer d'une pièce dans l'autre, d'une pièce dans l'autre, d'une pièce dans l'autre… »

Je reste interdit. La nostalgie l'a envahi. Je lui dis au revoir, il ne me voit pas et ne me répond pas. Je lui dis que la liste des salaires des grands patrons m'intéresse. Il me regarde d'un air vague et n'a qu'une envie, c'est de me mettre dehors.

À noter : j'ai remarqué qu'il n'avait pas fait son raccord racines. Il avait les cheveux blancs sur le dessus de la tête et bleus sur les épaules. Blancs et bleus. Je suis étonné par ce manque de coquetterie.

Remarques de méthode

Le sujet a évoqué un lieu, Le Tir aux Pigeons. Je n'ai pas voulu l'interrompre pour en savoir plus. J'essaierai une prochaine fois de l'orienter là-dessus. On peut supposer que les habitants de la capitale, en ce temps-là, tuaient les pigeons à la carabine dans la ville. Une coutume des plus étranges. Meurtrière.

•••

LE PROJET DE RECHERCHE

Nous sommes en 2078, dans une zone du sud de la France, en Provence, près du lac de Sainte-Croix. Dans les années 2030 et 2040, le pays a été dirigé par un dictateur d'extrême droite qui a pris le pouvoir à la suite d'un coup d'État militaire en 2032. Puis, une période d'émeutes, de révoltes, de guérillas urbaines et, pour finir, de guerre civile a sévi dans l'ensemble de l'Union européenne. En France, les Républicains affrontaient dans la rue les partisans de la dictature. Et les moyens employés étaient stupéfiants, la guerre en Ukraine ayant relancé l'industrie de l'armement. Avions de chasse, bombardiers subsoniques furtifs, missiles, mortiers, canons Caesar, blindés, roquettes, drones, fusils d'assaut, fusils mitrailleurs lourds, lance-grenades automatiques, mines antipersonnel bondissantes, mines antipersonnel non persistantes… Les batailles étaient d'une intensité redoutable. Les ravages furent innombrables, des villes entières disparurent de la carte comme Nantes, Metz,

Mâcon, certaines furent à moitié détruites. Les pertes humaines se comptèrent en dizaines de millions, un chaos supérieur à celui de la seconde guerre mondiale qui, déjà, avait fait près de soixante millions de morts. Paris n'était pas brillante, de nombreux quartiers ayant été touchés. Lyon et Bordeaux avaient beaucoup souffert. C'était un désastre. On appela ces tragiques affrontements « L'Effondrement ». Cela dura presque vingt ans, jusqu'à épuisement des hommes et des munitions, comme on dit. Naturellement, à cela s'était juxtaposé le changement climatique qui avait décuplé les dommages.

C'était une nouvelle société qui se reconstruisait depuis 2068, essentiellement à partir d'unités autonomes. Certaines se dénommaient « village », d'autres « bourg », d'autres « cité », d'autres encore « hameau » ou « commune » et, dans notre cas, il s'agissait donc d'une « bourgade ». Plus précisément elle se dénommait la « Bourgade-du-Lac ». On y comptait environ deux-mille-cinq-cents habitants qui avaient survécu aux événements et avaient rebâti ce qui tenait encore debout : des fermes, des maisons, des villas, peu d'immeubles et d'infrastructures – routes, ponts, voies ferrées – car ceux-ci avaient été les premières cibles des bombardements.

C'était dans le bâtiment baptisé « W », une immense fabrique de textile désaffectée, que résidaient un certain nombre de plus-que-centenaires, tel Antoine Rougemont. Constatant l'extraordinaire état de santé de la plupart d'entre eux, un sociologue de la bourgade avait imaginé un « Projet de recherche » à réaliser à partir de leurs témoignages. Il décida de recruter une équipe d'une cinquantaine d'enquêteurs qui furent immédiatement conquis par l'entreprise.

Le « Projet de recherche » : documenter, à partir d'entretiens, le cycle précédant le coup d'État. Avec l'Effondrement, il ne restait que peu de traces pouvant donner une notion de cet avant. Car, tout ayant été numérisé, la dévastation avait emporté avec elle le réseau informatique qui n'existait plus. Les archives s'étaient volatilisées. Les ordinateurs étaient au rebus. On communiquait à l'ancienne, par lettres, courriers, télégrammes. On utilisait les documents papier.

Bien entendu, à travers les livres auxquels ils avaient accès, ils connaissaient les grandes lignes historiques : le néolibéralisme à partir des années 1980, la mondialisation, la concurrence entre travailleurs, les délocalisations, les fermetures d'usines et d'entreprises, le chômage de masse, la violence au travail, la souffrance au travail, les privatisations, la montée en puissance

de l'individualisme, la remise en cause des collectifs, la hausse du nombre de travailleurs pauvres, la hausse des inégalités, ultra-riches, ultra-pauvres, ils savaient. « Fils de gauche tu milites, milite / Fils de droite : hérite, profite » comme ils l'entendaient en boîte de nuit dans le titre *France Culture* datant de 2010 du chanteur Arnaud Fleurent-Didier.

Ils disposaient d'essais récupérés ici ou là de Robert Castel, Dominique Méda, François Dubet, Serge Paugam, Yoland Bresson, Bernard Brunhes, Danièle Linhart, Alain Supiot, Norbert Alter ou Ulrich Beck.

Mais rien ne valait de véritables histoires vécues pour comprendre ce qui restait théorique dans les ouvrages consultés. Ces habitants-chercheurs étaient très motivés à l'idée de découvrir les contours d'un monde qu'ils ignoraient. Le travail avait été réparti entre les participants. Il s'agissait dans un premier temps de creuser plusieurs concepts à partir de ce que mettraient en avant les interviewés. Puis, in fine, de réaliser une synthèse parlante et imagée.

Nous étions au début du projet. Celui qui réalisait les entretiens avec Antoine Rougemont s'appelait Tracy.

Le choix des prénoms à la Bourgade-du-Lac avait été un pénible casse-tête finalement résolu en assemblée. Ici, on voulait repartir de zéro, faire du neuf, dans une cohérence d'ensemble, comme un village de Cheyennes ou de Navajos. Mais que de désaccords il fallut surmonter.

Certains défendaient les prénoms amérindiens justement, faisant valoir le parallèle entre un système composé de tribus et le leur, composé de localités. Cela donnait Chenoa, Nuna, Tokela, Isha ou Konda. D'autres estimaient que l'évidence allait à la Grèce antique, le berceau de la démocratie directe, ce qu'ils tentaient de calquer. On aurait alors Achille, Œdipe, Héra, Thaumas ou Perséphone. Mais, rappelaient les détracteurs, c'était une société de classes, hiérarchisée, tolérant l'esclavage. D'autres encore se référaient aux Gaulois – Cantiorix, Leno, Manus –, aux Celtes – Niamh, Yuna, Aelig –, aux Saxons – Trevor, Oslac, Godric – ou aux Provençaux – Honorat, Marthe, Scipion. Chacun avait ses arguments débattus et re-débattus. On en était à plus d'une dizaine de séances qui n'avaient dégagé aucun consensus.

Au cours de cette phase, à défaut d'appellations, on apostrophait quelqu'un à qui on voulait s'adresser en disant : « Oh », « Eh », « Eoh », « Hum », etc. Cela ne pouvait plus durer.

Thibault Marthouret

365+1

Poésie d'anticipation

Demain, il sera trop tard. Demain est un autre jour. De quoi demain sera-t-il fait ? C'est aujourd'hui que se construit demain… Qu'elles relèvent de la banalité d'une conversation à l'arrêt de bus ou s'inscrivent dans le temps long de la conscience, les réflexions sur demain peuplent notre présent. L'auteur propose ici de ne pas remettre demain à plus tard, de le regarder droit dans les yeux, 365 fois, de lui jeter 365 coups d'œil. La lecture invite à déambuler et à s'interroger sur le rapport au temps, à la mortalité, sur les défis à relever et les ressources à puiser pour écrire ce +1, ce demain qui reste en suspens.



l'Attente

Du même auteur

- ***En perte impure***, illustré par Laure Chapalain,
Le Citron-Gare (2013)

- ***Qu'en moi Tokyo s'anonyme***, préfacé par Patrick Autréaux,
Abordo (2018)

- ***Smog rosé***, Atelier de l'Agneau (2021)

- ***Les enfants masqués***, Abordo (2023)

Thibault Marthouret

365+1

— POÉSIE D'ANTICIPATION —

série **Alimage**



Éditions de l'Attente

Pour l'écriture de ce livre, l'auteur a bénéficié d'une résidence
à La Factorie, Maison de Poésie / Normandie.

En couverture : photographie de Franck Pruja.

© Éditions de l'Attente, 2024
ISBN : 978-2-493426-12-3

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés.

La région Nouvelle-Aquitaine soutient le programme éditorial des
éditions de l'Attente.

“Portrait of My Lover as an Omelette”

O to be an undernourished spinster
standing at a window with an omelette
and gazing out
across a cul-de-sac
that shimmers
like the days before sin.

Selima Hill
Portrait of My Lover as a Horse (2002)

001.
Portrait de Demain
en ours polaire
à l'encre sympathique.

002.
Portrait de Demain
en débris de fusée,
en infime probabilité
d'impact sur zone habitée,
en risque infinitésimal
de dégâts humains,
l'infini sidéral
livré sur ton palier.

003.
Portrait de Demain
en grain de poivre
dans une mer de lait.

004.
Portrait de Demain
en mûre granulée, juteuse, sucrée,
un nuage noir au goût d'été
qui éclate sur tes lèvres.
Tantôt Demain se détache du ciel,
tantôt tu dois le dénicher,
plonger le bras dans le roncier.

005.
Portrait de Demain
aux pupilles dilatées,
tremblant derrière le rideau de scène.

006.
Portrait de Demain
en grain de sel
échoué sur l'immensité
de la toile cirée verte.

007.
Portrait de Demain
en oiseau assommé,
à terre, gisant, inerte.
Il aura volé dans tes cornées de verre.

008.
Portrait de Demain
en oiseau revenu
à lui-même : une note cristalline
pourfend les nappes d'obscurité,
brise la sulfure de ton esprit figé.

009.
Portrait de Demain
en invité prématuré,
présence importune,
inopportune sur le canapé,
se mirant dans la surface vitrée de la table basse
puis dans la surface huilée des olives noires,
reflet d'insomnie sur le dos rond des drupes,
invité en avance, haï,
le doigt sur la sonnette,
sous le porche violacé des paupières sans repos.

010.
Portrait de Demain
en amant discret
au rendez-vous fidèle
du coin de nuit.

011.
Portrait de Demain
en journal de la veille
tombé du dossier de la chaise
— les pieds nus du matin se prennent dans hier,
s'emballent dans ses pages caduques.

012.
Portrait de Demain
en gare désaffectée
— herbe sur les rails,
rouille sur les étais,
fiente sur les picots —
secouée par le train du souvenir.

013.
Portrait de Demain
en poésie
et montre à gousset,
en retard annoncé.

014.
Portrait de Demain
imprimé au verso d'aujourd'hui.
La transparence révèle une langue étrangère,
des enchevêtrements
comme les mots d'une ancienne prière
— il faut espérer — une écriture secrète
aussi insondable que la rigole
qui nous sépare d'hier
— croire en l'inespéré.

015.
Portrait de Demain
en passant de dos,
manteau, écharpe,
parfois chapeau,
filature fortuite
jusqu'à ce qu'il s'éclipse

au coin de la nuit
mais s'il se retourne
j'existe.

016.
Portrait de Demain
en échafaudage précaire
sous le sourire inébranlable
de l'apprenti façadier.

017.
Portrait de Demain
dans le studio du peintre
aux murs couverts de vues
du studio du peintre aux murs couverts
de vues du studio du peintre : des toiles
sur des murs dans des toiles
sur des murs, un espace
couché dans des flaques
encadrées par du bois,
un regard plongé
dans de la matière molle.
La matière durcit
mais le regard s'ouvre.
Le cadre sauve le monde autour.

Du conçu naît le faire.
Du fait émerge l'idée nouvelle.
Demain dans le studio du peintre.

018.
Portrait de Demain
en impeccable pain d'argile sur sa tournette :
pas une entaille,
pas une griffure,
aussi lisse qu'un poupon de plastique.
Ébauchoirs, mirettes, spatules
au garde-à-vous dans le grand pot.
Même ce coupe-jarret de fil d'acier,
flanqué de ses deux poignées,
fait mine d'hiverner sur l'établi.
L'ombre portée du matin sera la première entaille.

019.
Portrait de Demain
en masse emmaillotée.
Tu écartes les langes,
observes la surface parfaitement lisse,
l'absence de front, de nez, de bouche, d'œil,
à peine un reflet brouillé,
ton visage sur ce pain de glace

que tu ne reconnais pas,
que tu ne veux pas étreindre,
mais que la vie te tend avec insistance.

020.
Portrait de Demain
devant lequel tu te mets à trembler
— ton reflet prématuré.

021.
Portrait de Demain
en vaisselle de la veille
empilée dans l'évier.

022.
Portrait de Demain
en n'importe quoi très rapide,
n'importe quoi immédiat.
La nuit mouline sur son vélo tout-terrain,
s'engage à toute allure
dans des sens interdits,
charrie sur son dos
un gros cube gardant au frais

le n’importe quoi commandé,
n’importe quoi vite fait mal fait.
C’est quoi ?
C’est déjà là !
C’est demain.

023.
Portrait de Demain
en fenêtre ouverte sur
le vide
la ride
le bide
la remontée acide
— en presbytie.

024.
Portrait de Demain
né d’un plouf,
d’un impact dans la rivière vaseuse.
Une seconde jaillit,
plus qu’un clapotis, une gifle
sur la joue du temps qui passe toujours par là.
Les heures étirent les encyclies
puis la nuit débonde tous les cours d’eau.

025.
Portrait de Demain
en irruption : Demain
est une interruption.
Une branche penchée lacère
le dos nu du nageur qui remontait le fleuve.
Un fond de pensée s'empêtre
dans un filet de mots.
Une semelle du viaduc écourte
un plongeon.
L'aube est un silence, subit,
une main portée à la poitrine,
une balle qui abrège un combat.
Le disque saute sur la platine,
la vie rattrape l'écriture.

026.
Portrait de Demain
en algorithme qui diagnostique dans l'ombre
mes penchants ultra-mélodiques,
mes glycémies stratosphériques,
qui conforte mes petites manies
et mes bas-fonds,
affiche sur mes fenêtres ce qu'il me faut
croire, consommer, aimer,
dénonce sur d'autres ce que j'ose
croire, consommer, aimer.

027.
Portrait de Demain
en lance brandie,
lys dressé, orange,
prêt à cracher son safran
à la gueule basse de novembre.

028.
Portrait de Demain
en caillou convaincu
de bloquer le passage
à la marée montante.

029.
Portrait de Demain
en caillou suspendu
que le temps a lancé.
Le projectile à toute vitesse
frôle le front nu de l'enfant,
cœur mauvais
de la boule de neige bien tassée,
recours perfide
une fois les marrons épuisés.
Il s'écrase sur le pare-brise immaculé
d'un ronflant véhicule fraîchement immatriculé

quittant l'enceinte du concessionnaire
au cheval cabré.
La guerre est déclarée.

030.
Portrait de Demain
en caillou qui, comme tous les cailloux,
vit d'air et d'œillades. La pluie le polit,
les intempéries purifient sur lui les regards.
Un caillou est avant tout un petit autel du voir.
Il arrive qu'il entaille un pneu,
une voûte plantaire, un coussinet novice.
La nuit le remplace par un autre caillou
en tous points identique.
Les hommes se succèdent sur le chemin.

031.
Portrait de Demain
en pierre jetée
sur une tentative de tas,
un amas qui ne veut pas :
pierre après pierre après pierre
dégringole,
l'édifice ne prend pas.
Pyramide, muraille, digue,

les moellons roulent comme des gravats
au bas de la pile labile
comme si l'on ne pouvait plus bâtir l'avenir,
accumuler jusqu'au futur,
qu'au gratte-ciel il fallait à présent
préférer le pierrier.
Où cacherons-nous nos faiblesses ?

032.
Portrait de Demain
en fin de phrase éboulée
— un mot soufflé, étranger,
secourt ta parole,
déblaie le bout de ta langue.

033.
Portrait de Demain
en livre tout neuf.
Dans ton empressement,
tu déchires le kraft du sachet sans anses
offert par ton libraire de quartier,
tu en sors délicatement l'objet,
le portes à ton nez, tends l'oreille

pour t'emplir du premier craquement
de son beau dos lisse et l'aperçois :
la page cornée d'avant toi.

034.
Portrait de Demain
en accident de lecture :
le roman épais
fermé par un coup de vent,
le signet de papier
soufflé aux confins.
Une journée passée à reprendre
où
et qui nous étions
avant la bourrasque.

035.
Portrait de Demain
en pinceau discret
qui s'attarde ici,
repasse là comme un souffle,
souligne quelques accents
sur le visage du jour d'avant.

036.
Portrait de Demain
en doigt itératif
entre deux de tes côtes
et oscillation niaise
entre tes deux oreilles :
Tu dors ?
Tu dors pas ?
Tu dors ?
Tu dors ou pas ?
Je suis là…

037.
Portrait de Demain
en scalpel oublié
sous le flanc recousu
du noctambule.

038.
Portrait de Demain
en île inexplorée,
en contrée des confins
où planter une graine,
se taire,
et n'entreprendre aucun chantier.


Jours
de
lumière
MEGAN HUNTER
roman
LES ESCALES

Megan Hunter

JOURS DE LUMIÈRE

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Caroline Bouet

LES ESCALES

Titre original : *Days of light*
Copyright © Megan Hunter, 2025.

Édition française publiée par :
© Éditions Les Escales, 2026
92, avenue de France
75013 Paris – France
Courriel : contact@lesescales.fr

ISBN : 978-2-36569-960-0
Dépôt légal : janvier 2026
Imprimé en France

Couverture : Nicolas Caminade
Mise en pages : Nord Compo

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Rebecca Sollom

La lumière luit dans les ténèbres,
et les ténèbres ne l'ont point reçue.

Évangile selon Saint-Jean, 1 : 5

Qu'est-ce que tout ce jus et toute cette joie ?

Gerard Manley Hopkins, « Printemps »,
Poèmes et proses, traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Pierre Leyris, Points Poésie

Premier jour

Dimanche de Pâques, 1938

Quand Ivy regardait en arrière, voici ce dont elle se souvenait.

Joseph chantait. C'était l'une des rares choses que son frère ne savait pas faire : sa voix était discordante, divaguait, cherchait la note comme on chercherait à atteindre une corniche tout en haut d'une montagne. Mais de fait Joseph – *leur* Joseph, raisonnable et banal – chantait. Il était allongé sur son lit dans la pièce voisine, entouré des sentinelles de ses murs peints tandis que la fenêtre entrouverte laissait déjà entrer de douces senteurs. Il ouvrait sa grande bouche et sentait la vibration croître dans son ventre, s'élever dans sa poitrine. La musique était là : dans sa gorge, sur sa langue, sifflant entre ses dents. Ivy retenait son souffle pour tenter d'entendre plus distinctement la chanson. C'était un son grave presque continu, un oiseau par un soir d'été ; une tonalité anonyme et sans logis, le son même du désir.

Ivy se représenta Joseph dans son décor à Oxford, les deux piécettes avec leur air de désordre adolescent, sa petite amie, une silhouette à la lisière. Leur père, Gilbert, avait offert un gramophone à Joseph pour son vingt-et-unième anniversaire, et forcément, Joseph faisait danser sa chérie dans son bureau, en prenant garde de ne pas se

cogner dans les fauteuils patauds, dans la table en bois solennelle. Joseph était un bon danseur ; d'un bras, il devait enlacer sa taille. Ivy voyait cette taille – un grand plongeon comme une invitation, son prolongement jusqu'au bras, à l'épaule – mais au-dessus, c'était flou. Joseph n'avait jamais véritablement décrit cette fille au-delà de son prénom – Frances –, et une seule fois, après le dîner et du vin : *ravissante*.

Au fil du temps, Ivy avait rempli ce flou de silhouettes : une fille qui se penchait pour ramasser une pièce de monnaie et se redressait comme une enfant chaussée de bottes en caoutchouc qui a piétiné une flaque d'eau, affichant un grand sourire de plus en plus large. Ou bien une femme plus sérieuse, coiffée d'un béret qu'elle portait incliné sur le côté, avec entre les doigts une cigarette, et sur les lèvres, l'assurance tranquille que l'on doit à l'expérience. Parfois, la silhouette était simple, voire incestueuse : elle-même ou sa mère. Ivy ne s'en blâmait pas : après tout, passé aujourd'hui, ces silhouettes disparaîtraient à tout jamais. Aujourd'hui, la vraie Frances leur rendait visite pour Pâques.

Par la fenêtre ouverte, Ivy sentait la bonté du jardin à l'extérieur, la vérité d'un nouveau matin qui arrivait. Les oiseaux poussaient leurs cris matinaux nerveux et pleins d'attente ; même eux savaient pour aujourd'hui, lui semblait-il. Ils percevaient la nature particulière de cette journée, que même à Cressingdon – *la maison la plus laïque d'Angleterre*, comme l'avait surnommée un jour Mère –, Pâques avait son importance. Cette fête avait son importance pour les arbres et pour les statues grisonnantes du jardin dont seuls les enfants percevaient les mouvements subtils. À six ou sept ans, Ivy avait vu la petite nymphe au bord de l'étang se tourner pour lui faire un clin d'œil. Ce fut, peut-être, l'événement le plus

significatif de son enfance – la magie prouvée, la coquille de la réalité fissurée. Mais lorsqu'elle avait tiré fort sur les jupes de sa mère, Marina s'était contentée de dire *bien sûr, ma chérie*, avant de s'éloigner.

Ivy entendit un bruit dans la cuisine juste en-dessous ; Anne devait être debout depuis des heures, avait dû prendre l'agneau dans le garde-manger, le parsemer de sel et d'herbes pour tenter de dissimuler que l'air avait déjà légèrement asséché la viande. Cette année à Pâques, il ferait chaud, disaient les journaux, pour qui le temps n'était *pas de saison*, mais n'y avait-il pas toujours du soleil à Pâques ? Ivy ferma les yeux, perçut une couture reliant les dimanches de Pâques passés : ceux où ils avaient déjeuné dans le salon, dans le jardin d'hiver, et dans le jardin tout court. Une image de la lumière du soleil à travers une nappe : elle s'était sans doute assise sous la table, enfant, et des morceaux de viande avaient dû lui parvenir via Joseph ou Angus, qui lui avaient tapoté la tête comme si elle était un chien. Dans son souvenir, la lumière du soleil paraissait plus mince, d'une autre couleur même, plus proche du jaune citron, plus légère que ce dense jaune pêche actuellement en suspension autour d'elle. Elle se mit sur le dos, passa sa chemise de nuit par-dessus sa tête et respira son odeur matinale : elle était semblable à une ferme, songeait-elle souvent, dont tant de parties travaillaient de concert pour créer un semblant d'ordre, une forme qui traversait le monde.

Le chant s'était arrêté, mais un autre son lui parvint de la chambre de Joseph, un bruit sourd et un grincement, comme s'il était sorti du lit avant de se raviser et de retourner contre la gravité fraîche du mur peint. Parfois, dans la nuit, elle l'entendait ronfler, un bruit régulier qui lui rappelait le hennissement d'un cheval – le souffle qui pénétrait, chaud, dans leurs profondes narines, leurs

longues exhalations patientes. D'ordinaire, elle était levée avant Joseph, mais elle se demandait à présent s'il s'était réveillé encore plus tôt qu'elle pour profiter du calme de sa propre compagnie tandis que l'odeur du jardin remontait jusqu'à lui.

Mais voilà que le chant reprenait. Il y avait dans sa voix quelque chose d'informe et de doux, une tonalité qu'elle n'avait pas entendue chez lui depuis qu'il était enfant, dans ses offrandes de vers de terre et de pâtés de boue, dans le gémissement soudain de son désaccord à la table du dîner. Elle pensa à ses cheveux tels qu'ils étaient avant, un cercle monacal marron qui lui tombait souvent dans les yeux. Il avait toujours été plus grand qu'Ivy, avait toujours eu deux ans d'avance, mais à présent, elle se le rappelait folâtre, tel un faon ; elle se rappelait la peau douce de ses bras, l'enchevêtrement de ses jambes dans les toilettes extérieures lorsqu'il laissait la porte ouverte. Et maintenant : maintenant il était amoureux, la perspective de l'amour toujours plus puissante malgré la probable guerre, Joseph leur enfant chéri, le seul fils.

Au cours de ces vacances, Ivy avait guetté l'amour sur son frère. Pas seulement guetté : elle avait tâté pour tenter de le trouver à des moments où elle s'était dit que Joseph ne le remarquerait peut-être pas, avait posé sa main l'air de rien sur son crâne ou sur son bras jusqu'à temps qu'il la repousse. Elle avait cru pouvoir percevoir l'amour dans sa peau, comme si celui-ci pourrait conférer à ses bras velus ou à ses genoux osseux une douceur nouvelle, une grâce féminine. Elle s'était demandé, avant même qu'il n'arrive, si son odeur serait différente, si sa voix aurait changé de timbre. Et voilà qu'il était enfin là, ce signal clair, et il n'était ni une chose qu'on voit ni une chose qu'on touche, mais un son, finalement. Il chantait.

Ses pieds étaient nus : l'herbe sur sa peau était une couverture de baisers. Ce fut l'expression qui lui vint à l'esprit : une couverture de baisers, et elle imagina chaque pression humide de la pelouse comme une grande bouche s'ouvrant sur ses talons, sur les tendres coussinets qui se trouvaient sous ses orteils. Ces derniers temps, elle essayait d'écrire de la poésie, de s'accommoder de n'avoir jamais été embrassée, touchée, tentait d'imaginer que la nature la prenait pour maîtresse, que le monde entier – c'est-à-dire personne – pouvait l'adorer. Elle s'assit sur la vieille balançoire dans la petite pommeraie, même si elle savait que le siège humide lui laisserait des marques. La sensation du bois contre sa peau lui plaisait bien, cette estime secrète qui ressemblait tant à celle qu'elle avait envers elle-même, dans le bain, quand personne ne regardait, au discret sentiment d'approbation qu'elle éprouvait alors pour ses seins, ses cuisses, la pente de son coude. Ce bois la tenait, avait-elle l'impression. Il la connaissait. Elle se propulsa toute seule, en déplaçant ses pieds dans la boue.

De là, Ivy voyait toute la maison qui lui tournait le dos, l'espèce de modestie, de timidité presque, dans la carcasse carrée de chacune des fenêtres à l'étage. Elle savait que seul Joseph se trouvait là-haut en ce moment, toujours au lit, curieusement, une heure après qu'elle l'avait entendu chanter. Angus devait être dans l'atelier qu'il partageait avec Marina et qui était caché derrière la courbe de la maison, un pinceau dans la bouche ou entre les doigts. La fête de Pâques ne représenterait pas grand-chose pour lui, encore moins peut-être que pour eux tous : un déjeuner légèrement plus copieux, davantage de gens dans la maison susceptibles de détourner son attention ou de

le désamarrer. Il était voué à devenir un grand peintre, disait-on. Peut-être l'était-il déjà.

Il y aurait la sœur de Marina, Genevieve, et son mari, Hector, tous deux écrivains – elle romancière, lui ancien dramaturge –, venus de leur cottage. Ils poseraient des questions à Angus sur son art, et ce dernier les éluderait avec une inclinaison de tête, un léger retroussement de ses lèvres. Voilà qui avait toujours épaté Ivy : que les gens autorisent Angus à ne pas répondre à une question, tout simplement, sa façon de créer une bulle de silence qu'il faisait rebondir avec décontraction dans l'air au-dessus de la table.

Gilbert serait également des leurs, le père mou de corps et affûté d'esprit, d'apparence si délabrée qu'un jour – à la British Library, excusez du peu –, on l'avait pris pour un vagabond. Une fois, Ivy avait demandé à Marina s'ils divorceraient un jour, et sa mère avait posé sa tasse – elles prenaient le thé dans le jardin. Elle l'avait regardée, le visage fixe, comme si sa fille avait proféré un propos obscène. Et ce alors que Gilbert vivait désormais avec Dorothy – et avant cela, avec Ursula, et avant encore, avec Maude. Mais du moins ces femmes ne mettaient-elles jamais les pieds à Cressingdon. Gilbert venait en voiture avec Bear[1], avait dit Marina – leur vieil ami Rupert, surnommé ainsi en partie parce qu'il était un peu voûté et que lorsqu'il marchait, il donnait l'impression d'être sur le point d'étreindre le monde. Ivy se les figura tous les deux dans la voiture, telles des images contraires de la masculinité : Gilbert flasque et blafard, Bear lisse et ferme comme le bronze.

Au petit déjeuner, Marina avait mangé, ce qui était bon signe. Observer son assiette, c'était comme observer le ciel

1. Bear signifie « ours ». *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

le matin : on pouvait prévoir si la journée serait au beau fixe ou si un orage encore invisible couvait à l'horizon. Aujourd'hui, Marina avait mangé un morceau de pain avec une épaisse couche de beurre et un trait de confiture par-dessus. On ne pouvait espérer mieux, même si elle ne terminerait jamais cette tartine. Un été, elle avait pratiquement renoncé à la nourriture, se retirant dans son atelier pour peindre pendant plusieurs jours d'affilée parfois, et ne sortant que pour se rendre aux toilettes extérieures ou boire quelques gorgées d'eau. Plus tard, Angus avait expliqué à Ivy que sa mère mangeait pendant que tout le monde dormait : *Des petits biscuits à l'eau et au sel,* avait-il dit. *Des poires.* Pour Marina, nourriture et art étaient en quelque sorte incompatibles, tout comme la religion et l'art, voire la politique et l'art dans une certaine mesure. Manifestement, les frontières de l'art devaient être gardées, préservées des intrus qu'étaient le corps et l'esprit. Lorsque Marina mangeait – ou mettait des aliments dans son assiette –, cela signifiait qu'elle consentait à être dans le monde, à rejoindre sa famille dans la vie, du moins pour la journée.

À présent, à l'étage, il y avait du mouvement à la fenêtre du milieu, si soudain qu'il donnait l'impression d'être joyeux, une brusque secousse des rideaux, assez énergique pour les déchirer semblait-il, et voilà que Joseph était là, pas encore habillé, son large torse blanc, une version adolescente de celui de Gilbert. Sa tête se pencha lorsqu'il aperçut Ivy sur la balançoire, et la fenêtre s'ouvrit – elle s'ouvrit ! Ivy sentit la pellicule de solitude se rompre, et quelque chose de plus vivant entrer enfin dans le matin.

Ive ! Qu'est-ce que tu fiches ?

Elle haussa les épaules sur la balançoire, fit une grimace pour se moquer d'elle-même.

Rien !

Quand lui arrivait-il de faire quoi que ce soit ? Il lui semblait que le pensionnat remontait à une éternité, même si une année à peine s'était écoulée. Depuis, une dizaine de carrières avaient été envisagées – au bas mot. Danseuse, peintre, chanteuse. Lorsqu'elle était d'humeur plus noble : infirmière, aventurière. Espionne.

Joseph surgit des portes de la cuisine, une chemise sur les épaules mais déboutonnée, un bon quignon de pain dans la main. Pourquoi donc ses mains semblaient-elles être devenues pain, avoir exactement la même texture et la même couleur que ce qu'elles tenaient ? Ivy avait déjà observé que son frère se fondait dans tout ce qui l'entourait, se camouflait sans peine. Et il y avait quelque chose dans la robustesse même de ses doigts – si ronds avec leurs ongles rabougris – qui lui évoquait de la pâte, qu'elle s'imaginait façonner avec Anne pendant de longs après-midis maussades, lorsque les fenêtres de la cuisine étaient rendues aveugles par la pluie.

Le soleil se déplaça de derrière un nuage, et Joseph s'installa sur un coin d'herbe bien moelleux à côté d'elle. Ses vêtements seraient mouillés, mais elle savait qu'il n'en aurait que faire. *Ils sécheront,* dirait-il en haussant les épaules. Joseph avait confiance dans les processus de la terre – l'inévitable révolution du monde, le passage du soleil – comme Ivy n'en avait jamais été capable. Quand ils étaient petits, Ivy faisait des cauchemars sur la défaillance de la réalité – le ciel qui tombait, l'océan qui devenait aussi vaste et sombre qu'un suaire –, et, avançant à pas de loup sur le parquet grinçant, elle franchissait le passage qui la séparait de la chambre de Joseph afin de se blottir contre son grand dos pulsatile. La dernière fois où cela s'était produit, leur mère les avait trouvés le matin ; elle avait proclamé qu'Ivy était *bien trop grande* pour ça. Ivy sentait encore la fraîcheur des mains de Marina plongeant

sous les couvertures pour les séparer, décoller les deux enfants.

Joyeuses Pâques, murmurait à présent Joseph les yeux fermés, tandis que l'ombre mouchetée des arbres chatouillait ses lèvres, ses paupières. Il était le premier à le lui souhaiter, et il sembla faire de cette journée ce qu'elle était comme ni la cuisine d'Anne ni les cris des oiseaux ne le pouvaient. Chose courante entre frères et sœurs, ils demeuraient des enfants lorsqu'ils étaient ensemble, ils ne pouvaient jamais entrer pleinement dans leur forme adulte, se dresser de leur véritable hauteur. Ivy se demanda pendant une seconde si Joseph cacherait des œufs en chocolat dans le jardin, comme jadis. Mais elle se rappela ensuite : il aurait tant d'autres choses à penser.

Tu es impatient que Frances arrive ?

C'était une question idiote, elle le savait bien, aussi, pour cacher son embarras, elle se propulsa sur la balançoire, et entendit les branches du pommier craquer au-dessus d'elle. Elle adorait la façon dont l'air venait à sa rencontre, vent léger, soulèvement invisible.

Hmmm. À la surprise d'Ivy, Joseph semblait réfléchir à sa question. *Un peu nerveux à l'idée qu'elle rencontre Mater, pour être honnête – et les autres.*

Ces questions avaient toujours été délicates : comment expliquer leur famille au monde extérieur ; fallait-il éprouver de la fierté ou de la honte. *C'est une nouvelle façon de vivre,* avait tenté de dire Ivy à ses camarades de classe. Lorsque sa phrase avait été accueillie par un silence embarrassé, ou, une fois, par une sorte de gros éclat de rire, elle avait été contrainte de retourner aux anciens termes vaseux : sa mère habitait avec son *ami*, Angus, et père devait rester à Londres pour le travail.

Je lui ai raconté – tout, disait à présent Joseph. *Elle est très compréhensive.*

Ivy se pencha en arrière, laissa ses cheveux toucher l'herbe derrière elle et sentit la gravité renverser dans la terre son corps retenu uniquement par la mince planche de la balançoire. Elle avait de la peine pour Joseph, comme si elle était responsable de l'arrangement entre leurs parents, de la proposition compliquée qu'il devait faire à Frances, sa toute première petite amie. Ou du moins *la toute première dont nous ayons connaissance*, comme l'avait formulé Marina, poussant Ivy à imaginer une Oxford nocturne, interlope, et Joseph, une silhouette dans l'ombre coiffée d'un chapeau Panama, embrassant des femmes sous des portes cochères. Cette image l'avait beaucoup amusée : elle savait que Joseph ne ferait jamais une chose pareille. Mais elle, pourrait-elle être embrassée sous des portes cochères ? se demanda-t-elle. Il n'y avait eu que deux baisers dans son existence – elle toucha ses lèvres comme pour trouver une preuve, lâchant pour cela l'une des cordes de la balançoire –, et tous deux avaient été un grand n'importe quoi humide, qui l'avaient fait douter non seulement des baisers, mais de la vie elle-même, des promesses qu'elle contenait.

Elle s'agrippa aux cordes de la balançoire : celles-ci commençaient à lui brûler les mains, mais ce n'était pas déplaisant. Embrasser – et toutes les expansions de cet acte –, n'était-ce pas le summum de l'expérience, d'après ceux qui avaient vécu ? Et qu'avait-ce été pour Ivy ? Une pression cruelle d'un corps (une ferme !) contre un autre, une sensation cauchemardesque de tentative de contact. Pourquoi, s'était-elle demandé, était-ce considéré comme un lien ? La langue d'un inconnu contre la sienne, sa main qui commençait à fouiller dans son chemisier. *Cela ne voulait rien dire pour elle* : elle avait entendu cette phrase quelque part, et la trouvait presque adaptée. Mais ces baisers avaient été pires que rien : ils avaient été des

désastres, et plus encore – ils étaient la preuve qu'elle était fondamentalement seule, qu'elle ne pouvait être atteinte par le toucher. Alors que son frère si, apparemment. Il avait choisi une personne, avait écrit à son sujet dans les lettres qu'il leur avait adressées depuis le trimestre de la Saint-Michel, uniquement de brèves missives pour Ivy mais de véritables dissertations pour Marina, chacune plus emphatique que la précédente. Leur mère avait pris l'habitude de les lire à voix haute en buvant son café du matin, ses lunettes perchées tout au bout de son nez.

Elle est la fille d'un homme d'Église, Angus ! Tu imagines ?

Très saperlipopette, avait lancé Angus en haussant les sourcils avant de mordre à pleines dents dans sa tartine. Ivy l'enviait d'être à ce point détaché des affaires de Joseph ; elle aurait adoré être indifférente à Joseph dans tous les domaines, mais en particulier celui-ci : la réussite de son frère à *trouver quelqu'un*, alors qu'elle-même avait résolument échoué dans cette mission. Et voici peut-être ce qui permettait à Angus d'être à ce point flegmatique : son assurance pure, l'arc dessiné par son omoplate, si long et silencieux, si pleinement lui-même. Il était à Marina, pensaient les gens, mais il était tellement plus : il était à lui-même.

Joseph lança une tête de pâquerette dans sa direction. Il était désormais assis, jambes croisées dans la même posture que la statue de Bouddha de l'atelier, et le pli de son ventre formait une lèvre moelleuse au bord de sa taille.

Réveille-toi, petite rêveuse ! Tu vas tomber de ta balançoire.

La planche de bois avait commencé à irriter ses jambes, même au travers du coton de sa chemise de nuit. Ivy sauta de la balançoire avec une impression de lourdeur et s'allongea à côté de Joseph, où ses cuisses furent apaisées par

l'herbe fraîche dont l'humidité se répandit tout de suite dans son dos. Il y aurait des tâches d'herbe, réalisa-t-elle, et Anne les frotterait, le visage cramoisi au-dessus de la bassine. Ivy ne parvint pas à en éprouver de la culpabilité : elle n'éprouvait pas grand-chose, étendue ainsi sur le sol tel un animal. Les gens aimaient tant le raffinement, mais n'était-ce pas là le plus grand plaisir de tous ? L'apaisement que procure une vie simple : corps, soleil, et en elle, le rythme persistant de son cœur.

Alors, impatiente de revoir Bear ?

Il s'était tourné vers elle, sa joue chatoyante des reflets délicats du soleil et avec un sourire aussi grand que l'embarras qu'elle éprouvait ; il n'avait aucun problème, elle le voyait, elle seule était un enchevêtrement de sentiments, recelait de tels nœuds de honte. Elle libéra ses émotions, sentit le contact de son talon contre le tibia de son frère, fort.

Aïe ! Mollo, Ive. Je te taquine, c'est tout.

Tu m'avais promis.

Sa lèvre inférieure ressortait, Ivy en avait conscience. Elle avait envie de croiser les bras, mais savait qu'elle aurait l'air ridicule, allongée de la sorte sur le dos. Une chaude larme se mit à rouler sur sa joue.

Oh, Ive. Ne…

Joseph s'était assis, plaquait ses cheveux vers l'arrière, signe imparable de son malaise.

Il ne me plaît plus. Je te l'ai déjà dit.

Sa bouche s'était faite toute petite, ses mots étaient saccadés de puérilité. Elle eut l'impression de se regarder, comme au cinéma. Est-ce que cette fille – cheveux en bataille, chemise de nuit humide – disait la vérité ? Elle pensa à Bear, à la dernière fois qu'elle l'avait vu : un peu plus tôt au printemps, par une journée plus fraîche que celle-ci, un mouvement de sa blondeur, sa joue. Ses yeux

plissés au loin, comme s'il guettait un oiseau rare. Elle tenta de le fixer dans son esprit, de trouver une image unique, flottant comme dans l'eau ; il était à présent un triton, torse nu. Elle imaginait sans peine sa queue, les écailles qui la recouvraient, sa façon de monter et de descendre lorsqu'il nageait. Elle eut un sourire en coin, malgré elle.

Eh bien, tant mieux. Il est un peu vieux pour toi, c'est le moins qu'on puisse dire.

Certes, Bear était un homme, pas mythique en fin de compte, mais de la même génération que ses parents. Qu'avait sorti Marina au dernier anniversaire de Bear ? 44, une pure symétrie. Et puis elle : âgée de dix-neuf ans, qu'elle ne faisait pas, disaient souvent les gens. *Un bébé.*

Joseph passa sur ses doigts un épais brin d'herbe qu'il porta à sa bouche puis reposa.

Il m'a offert son livre, tu sais. Assez osé. Ça te tente ?

Ivy secoua la tête, fit une moue dédaigneuse alors qu'elle aurait adoré voir ne serait-ce qu'une page de ce livre. Elle mit une main sur ses yeux au moment où le soleil passait derrière un rare nuage, le jardin entier changeant en un instant, soudain drapé d'ombre. Elle commençait à sentir que Pâques ne serait pas la fête qu'elle avait imaginée, que cette journée n'était pas aussi poreuse qu'elle l'avait semblé à peine quelques heures auparavant. Finalement, ce lieu ne se distinguait pas par sa joie singulière. Elle désirait ardemment avoir un sentiment qui persistât plus d'une semaine, plus d'une heure, même. Mais le monde changeait et bougeait en permanence en devenant lui-même. Joseph s'allongea de nouveau ; il tourna son visage vers elle.

Tu tomberas amoureuse un jour, Ivy, promis. C'est la chose…

Il expira, exactement comme il ronflait – une bourrasque de douce patience.

C'est la chose la plus spectaculaire au monde.

Pour en savoir plus sur l'actualité des Escales,
vous pouvez consulter notre site Internet
www.lesescales.fr
et nous suivre sur les réseaux sociaux

Editions Les Escales

@LesEscales

Pour plus d'information :
#lisez! engagé
www.lisez.com
Imprimé sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Achevé d'imprimé : XXX

GRÉGORY NICOLAS

UN TRÉSOR

ROMAN À BOIRE



LES ESCALES

Grégory Nicolas

UN TRÉSOR

Roman à boire

LES ESCALES

© Éditions Les Escales, un département d'Édi8, 2026
92, avenue de France
75013 Paris – France
Courriel : contact@lesescales.fr

ISBN : 978-2-36569-910-5
Dépôt légal : janvier 2026

Couverture : Nicolas Caminade
Mise en pages : Nord Compo

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Béatrice, puisqu'il faut être toujours ivre.

Et pour mes copains de boisson.

« Lui, Fouquet, n'a pas d'habitudes, pensa Quentin, tout ce qu'il fait possède la dignité charmante du provisoire, il invente son chemin. »

Antoine Blondin,
Un singe en hiver

« Le beaujolais, ça se boit comme de la flotte.
Mais c'est meilleur, toute la différence est là. »

René Fallet,
Le beaujolais nouveau est arrivé

Madeleine a les poings serrés et le cœur ardent. Dos au grand fleuve désormais, elle s'avance vers la maison. Ce n'est pas tant une marche qu'un saut. Sans élan, mais sans filet non plus, et puis les yeux grands ouverts.

Madeleine vit la plus forte émotion de sa vie. Une onde qui dépasse tout, la naissance de son fils ou l'amour tendre, mais trop silencieux, qu'elle portait à ses parents. Enfin, elle a la conviction parfaite d'être à l'endroit où il faut au moment où il faut. C'est comme si ce domaine auquel elle donnera bientôt le nom de « Quatre Épines » l'avait fait venir.

Voilà, elle pousse la porte.

Pour la première fois, elle entre chez elle.

L'odeur est la même que trois mois plus tôt quand elle est venue visiter. Ça sent la vieille poussière, les journaux mouillés et le mulot crevé. Le clerc de notaire s'était protégé le nez du coude tout en s'excusant de l'état du lieu. Il avait parlé de la « tristesse de la fin des histoires » quand Madeleine n'avait vu dans toutes les brèches de la masure que la lumière qui s'y engouffrait.

Les quelques affaires de celui qu'on appelait « le vieux » sont encore là. En tout et pour tout : une table, trois chaises, un poêle à charbon, un bol, une assiette, deux fourchettes, une gamelle culottée de noir, un fusil, une pile gondolée d'anciens *Le Maine libre* dont le plus récent daté du

printemps 1973 la ramène dix ans en arrière, une pendule à coucou, un poste de radio, un lit, un drap, un matelas creux, un seau de nuit émaillé, une bobine de fil noir, un lot d'aiguilles augmenté d'un découd-vite et une vieille gabardine doublée de satin.

Si on devait résumer une vie à ce que l'on possède dans une maison, la vie du vieux a dû être toute petite, pense Madeleine, mais elle se trompe.

La bâtisse lui paraît infiniment plus grande que lorsqu'elle l'a visitée. Les frais pour la remettre en état seront proportionnels, ce qui ne l'arrange pas, mais elle pourra facilement accueillir du monde. Les six autres pièces de la baraque sont vides et les parquets du haut sont marqués à l'aplomb des trois endroits où l'eau est parvenue à percer le toit. Demain, Madeleine ira se faire prêter un bottin pour appeler un couvreur, ou bien demandera une référence au bistrot. Elle sait ce que l'eau peut faire comme mal.

Sa peur, la vraie, ce n'est pas celle de ne pas savoir faire du vin, ni d'être incapable de le vendre ou bien d'être dépassée par cette liane qu'est la vigne. Non, sa peur, sa vraie peur, c'est la solitude.

Elle l'a accompagnée toute sa vie. Déjà gamine, elle préférait les copines martyrisantes à la marelle en solitaire. Ce n'est pas injure faite à Yves, son ex-mari depuis peu, que de dire que ça a été sa chance et que sans cette crainte, elle ne serait pas restée avec lui pendant près de trente ans.

Madeleine a conscience de cette peur qui la fragilise et qui, souvent, lui a fait prendre les mauvaises décisions. Alors, elle promet à la Loire qui se dessine là-bas et à qui elle sourit comme on fait à un ami qui attendait, que cette maison et les vignes devant ne seront ni un refuge ni même une cachette, et surtout pas un tombeau. Elle les ouvrira à toutes celles et à tous ceux qui lui feront le bonheur de venir. Elle veut des rires et du feu, des voix autour de la

table, des enfants qui courent et du vin qui coule. Des mains qui aident et des tas de manteaux accrochés aux patères.

Elle pense qu'elle n'achètera jamais de clé pour fermer la grille du domaine, et cette pensée minuscule la rassure et lui fait de la joie partout dans le corps.

Un petit gamin est arrivé sans bruit, accroché au guidon de son bicross. La roue avant sur le seuil de la porte, il dit :

— C'est toi, madame, qui as racheté la baraque du vieux fou ? Tu crois que tu vas le trouver, toi, le trésor ?

LE VIEUX

Le vieux n'avait parlé qu'une fois du trésor. C'était un soir de cuite. Le lendemain, un mal aux cheveux à pleurer et regrettant les mots dits, il s'était juré de ne plus boire en public si bien qu'ensuite on ne le trouvait à l'apéritif qu'une fois par an, à la sortie de la messe du 15 août, parce que sa mère s'appelait Marie.

Comme ça excitait les gars du bistrot que le vieux évoque son trésor et que ça les encourageait à consommer, le patron lui avait remis une tournée, puis une autre, et encore une autre, sans prendre la peine de rincer son verre, un coup de la Suze, un coup du Picon-bière, un coup de la prune, pour qu'il continue de jacter. Le patron ne lui avait pas servi de vin, car il savait que le vieux ne buvait que le sien, du rouge qui venait de ses cabernets francs. Et ça lui donnait de l'éloquence, au vieux, et même le sourire, tous ces coups gratuits qui l'allumaient gaiement.

Il était radin comme pas deux, franc comme un âne qui recule, bête à manger du foin, méchant comme la teigne. Il n'était gentil qu'avec ses vignes.

Son père les avait plantées à la toute fin du siècle d'avant parce que la bête, le phylloxéra, avait bouffé les parcelles, des cabernets francs donc, et quatre ou cinq ares de chenin, réduits en bouillie, pire que les plaies d'Égypte. Bien pire, oui.

Les souches, le vieux les appelait « mes Américaines » parce que c'était de ce pays que venaient les porte-greffes.

Dans ses rangs, se laissant aller à la rêverie que le travail physique et répétitif autorise, il se trouvait à New York ou bien à San Francisco ou bien à Chicago. Sûr que là-bas, il aurait fait son trou avec les Al Capone et toute la clique, car ça ne lui aurait fait ni chaud ni froid d'abattre un homme dans le dos.

Il l'avait fait, une fois, vingt-cinq ans plus tôt, au début de la guerre de 40. C'était au creux d'une forêt de l'Aisne, du côté d'Hirson. Le bruit du coup de feu avait été un peu couvert par le grondement d'une cascade et il avait volé la gabardine doublée de satin du soldat mort, ridicule prise de guerre, par pur vice. Il ne faisait pas froid.

On lui avait décerné une médaille pour cet « acte de bravoure » quelques mois après son retour de captivité. Presque cinq ans dans une mine de sel et la cornée brûlée aux trois quarts en souvenir. Il ne portait jamais la breloque, au contraire de ses lunettes contre le soleil qu'il chaussait depuis l'aube jusqu'au crépuscule, été comme hiver, temps radieux ou flotte considérable. Les décorations et les titres, ça ne lui faisait pas grand-chose, ses yeux en revanche…

Comme on commençait à mettre en doute son histoire de trésor, et qu'il comprenait malgré la chauffe qu'on le charriait bien trop, le vieux avait invité tous ceux qui l'écoutaient, une demi-douzaine de solides buveurs, à venir voir si ce qu'il affirmait était vrai ou faux. « Demain 11 heures sous la tonnelle, apportez donc vos appareils de photographie et vos gobelets », il avait dit en mangeant le quart des consonnes et en tendant un doigt menaçant vers les cyniques.

Il avait enfilé son paletot, refermé derrière lui la porte du rade, sans saluer la compagnie. Dehors, il s'était coiffé de sa casquette de laine bleu roi et s'était souvenu de la joie partout dans le corps quand il avait découvert son trésor.

Une joie qu'on n'imagine pas. Ça l'avait transpercé de part en part, comme un féroce coup de jus, mais agréable

et délicieux, un sentiment qu'il n'avait jamais éprouvé depuis, même s'il l'avait cherché longtemps et que chaque soir ensuite, il s'endormait en pensant au trésor.

C'était comme son enfant perdu, rien qu'à lui, ou une portée de chatons en mal de mère. L'envie furieuse qu'il avait de le dévoiler au monde n'avait, pendant vingt ans, jamais surpassé la crainte colossale qu'on ne l'en dépossède.

Et ce soir, il avait cédé, c'était sorti d'un coup, comme ça, pareil que les petits barrages qu'il construisait patiemment gamin dans le ruisseau au bas du vallon et qui s'effondraient toujours par l'obstination du courant. Tout ça à cause de la bassesse du bistrotier, et des flatteries de la Suze, du Picon-bière, et de l'eau-de-vie. Merde alors !

Sous la lune nouvelle, le vieux avait tracé sa route pour remonter vers chez lui, un coup à gauche, un coup à droite ; lui qui enviait les bateliers – il enviait tout le monde – quand il relevait le buste les jours de pioche et qu'il apercevait les canots à fond plat qui glissaient, tout doux, sur la Loire, cette fois il l'avait bel et bien, le vent dans les voiles.

Ouvrant la barrière de chez lui, il avait tenté un coup de pied au cul de son chien qui courait à sa rencontre, mais celui-ci l'avait évité facile, d'un bond, et le vieux était tombé, emporté par sa vacherie et ses trois grammes. Allongé sur la terre, les étoiles s'en foutant pas mal de lui. La casquette de laine bleu roi de travers, il avait roulé sur le côté puis s'était relevé en s'appuyant la main sur le genou, y allant de ses bon sang de bonsoir ! Titubant de plus belle, il était rentré dans sa baraque, avait chopé la lampe de poche électrique et était passé voir son trésor près duquel il s'était endormi, contre le garrot de son chien.

Le lendemain, la demi-douzaine de solides buveurs plus le patron et sa femme marchaient sur le chemin menant à la maison du vieux et rigolaient de l'état dans lequel il avait terminé la veille, mais tout même, cette histoire de

trésor, ce n'était pas commun. Dans la joyeuse pagaille, on évoquait des louis d'or, des obligations du chemin de fer, des deutsche marks fauchés aux Boches du temps où le vieux était prisonnier chez eux, ou même des saphirs volés à une comédienne, pourquoi pas. On fantasmait, mais on n'en savait rien.

Ce dont on était certain, c'est qu'on ne lui aurait pas donné ses mômes à garder au vieux, et que, si trésor il y avait, ça ne pouvait qu'être par le concours d'une fourberie quelconque et certainement pas par le fruit d'une action honnête ou d'un héritage régulier. Car il était le dernier d'une famille sans le sou, qu'on avait toujours connue ici, mais qui – par trois guerres, les maladies, quelques suicides mis sur le compte des trop nombreux mariages entre cousins issus de germains, et un peu de malchance tout de même (quatre tués de chez eux et un pignon de maison fracassé dans le même carambolage en 31) – était en train de s'éteindre doucement, comme une chandelle privée de suif.

Et la curiosité, ça fait presser le pas, alors la troupe s'était présentée avec un bon quart d'heure d'avance devant la maison. Il était déjà là, le vieux, sous la tonnelle, comme convenu, moins souriant et moins hâbleur que la veille, un mal de cheveux à pleurer, comme on sait.

« Le premier qui avance, je le troue ! », il avait grogné en même temps que son chien montrait les crocs, et, pour donner tout le poids nécessaire à sa menace, il avait épaulé son fusil et fait feu, presque à hauteur d'homme, et droit en direction de l'escadron de fouineurs.

La colonne avait déguerpi sans demander son reste et, une fois hors d'atteinte, chacun l'avait traité à sa guise de tordu, de maboul, de désaxé et d'assassin, et averti qu'on allait se plaindre au maire en premier lieu et aux gendarmes ensuite.

En dévalant le coteau, on n'avait pas manqué de faire remarquer qu'un coup de fusil comme ça, sans sommation

aucune, soit le vieux était encore plus vrillé qu'on le pensait, soit son trésor, c'était quelque chose. Et, par la rumeur, les louis d'or s'étaient transformés en lingots, les obligations du chemin de fer en titre de propriété de puits de pétrole texans, les deutsche marks en dollars et les saphirs en diamants.

GRÉGORY

Moi, j'ai rencontré le vin un soir d'automne dans une rue glissante. C'était en 2004. J'avais vingt ans, ce qui est vraiment romantique.

Le vin se cachait derrière un homme plus grand que moi, au crâne rasé, au ventre large et rond, ses yeux riaient comme ceux des gamins filous et il portait une boucle d'oreille.

Il était susceptible et lorsque je lui demandai un « bordeaux à garder pour une quinzaine d'euros », je crus un moment qu'il ne me répondrait pas. L'homme me toisa, posa sa main épaisse sur mon épaule et me dit : « Tu ne vas pas acheter du bordeaux, et tu ne vas pas mettre quinze balles. Allez, viens. »

Il me fit descendre dans sa cave d'où je ne repartis que plusieurs années plus tard. Nous nous mîmes d'accord avec Éric. Je porterais ses cartons et il m'apprendrait le vin.

Il m'apprit bien plus : les fromages qui enchantent, les plats qui font regarder la personne d'en face comme pour lui dire : « On partage ça ensemble, ne me déçois pas », la géographie d'un pays, la France, que je ne connaissais finalement pas, la météo qui décide de tout, et aussi les oiseaux qui apportent, avec le vent, les précieuses levures.

Je découvris les tables que l'on dresse, les jarrets et les cocottes, les repas que l'on ne veut pas quitter. Je me délectai de passer les bouillons au chinois, j'admirai les juliennes, les rôtis que l'on barde et les accords mets et vins. J'étais heureux.

Avec mes frères de cuite, nous parlions fort et chancelions sur les pavés. Nous n'avions d'argent que pour le vin. Je devenais malhonnête. L'envie qui était la mienne de goûter à tout me faisait vider les plus grands crus pour les remplacer, une fois achevés, par des vins misérables.

Je revendais plus tard ces flacons travestis à des personnes que j'imaginais incapables de déguster à ma manière.

Je me trompais. Le vin n'est pas à moi.

Souvent j'ai répété, soirs de déprime ou petits matins de fête, quand le moment de la confidence était venu, qu'ensuite tout était arrivé grâce à une clémentine…

Je raconterai bientôt pourquoi, mais il ne faut pas brûler les étapes. Les histoires, c'est comme les nuits d'ivresse ou les montées de col à bicyclette, à se laisser gagner par l'euphorie, on se lance d'emblée sur du tragique, ou bien on emmène trop de braquets, ou bien on attaque costaud sur le gamay et c'est la meilleure façon de se retrouver en rade au deuxième lacet, fin soûl avant 22 heures, ou abandonnant le roman pour de bon après trois chapitres. Et je ne voudrais pas que ça arrive.

Sans clémentine en tout cas, pas d'Anaïs, ni de Madeleine, pas de fous rires, ni de rouge aux joues, pas de Bernard, pas de vélo, pas de joie (en tout cas pas aussi forte, je l'affirmais les yeux pleins de ces larmes d'alcool mélancolique), peut-être moins de peines aussi, d'angoisses et de craintes. Pas d'orage, et pas même de P'tit Bombé.

Pas de Trésor.

Tout aurait été différent, certainement pas pour le reste du monde, mais pour moi, et « c'est déjà pas mal en ce qui me concerne » je rigolais alors, fier de ma connerie.

Je me dis que j'ai eu de la veine d'être témoin de cette aventure ou de cette quête, je ne sais pas bien comment l'appeler. Mais, pour comprendre, il faut laisser les autres parler.

Le mieux ce serait sans doute de revenir à Madeleine, car c'est elle, je crois, qui a eu l'audace d'écrire la première page, au tout début des vendanges 1982, quelque part dans un bled paumé en Anjou.

MADELEINE

Voilà, Madeleine s'en va. Elle a chargé la camionnette ras la gueule, mais en a laissé bien plus qu'elle n'en a emporté, des meubles bien sûr, mais surtout des souvenirs, des habitudes, et sûrement une part d'elle-même.

Elle a donné à Yves le tiers des sous de tonton Job et lui a cédé ses parts du magasin à vil prix alors que son ex-mari ne demandait rien. Elle a voulu partir proprement. Ne devoir rien à personne. Elle culpabilise de s'arracher au pauvre bonhomme si fragile devant sa porte avec son petit coucou de la main et son « bonne route » étranglé juste avant, mais elle n'en pouvait plus, vous comprenez.

Yves l'a compris qui lui a dit le soir d'avant, sincère, mais pataud comme toujours : « Je t'en ai fait voir, pas vrai, ma pauvre vieille ? », et parce que Madeleine hochait la tête et retenait ses larmes, il a semblé à Yves que la soudaine émotion de sa femme l'autorisait une dernière fois à la prendre dans ses bras, ce qu'il a fait en lui promettant d'arrêter la picole, et il a ajouté qu'il serait là, « quoi qu'il arrive », si elle éprouvait la nécessité d'une aide ou le besoin d'une caresse.

Il tiendrait parole, ce bougre d'Yves, pas méchant c'est vrai, mais éternellement faible jusqu'à ce que le choc du départ de Madeleine lui offre la volonté et la force qui lui avaient fait défaut depuis l'âge d'homme pour arrêter de boire.

Il tournerait au Vittel-citron et aux bonbons Stoptout dès ce jour et jusqu'à la fin de sa vie, fermant le magasin

au moindre appel, prenant la 404 pour parcourir en hâte et d'une traite les trois cents kilomètres jusqu'au domaine, que ce soit au prétexte d'un soutirage urgent, d'une prise de force défectueuse sur le vieux tracteur, de quelques stères de vieux hêtre à rentrer, d'un vendangeur absent, s'installant même près de six semaines chez Madeleine pour la suppléer elle et sa clavicule brisée à cause d'une stupide chute à l'entrée du cuvage, et se glissant dans le lit de son ex-femme lorsqu'elle l'y autorisait sans mot dire, une ou deux fois par an…

Chez le notaire, Madeleine a encore les paupières gonflées de tout ce qu'elle a pleuré pour elle-même, et pour Yves. On ne tire pas un trait sur près de trente ans de vie commune comme ça, ce n'est pas vrai.

Sur la route nationale, c'était comme si tous les bons moments, ces fumiers, s'étaient entendus pour se rassembler et en rajouter dans le chagrin. Madeleine s'est reprise, elle s'est mouchée et s'est répété : « D'la merde, le chagrin », et pour duper son esprit et parce que c'est important tout de même, elle a envisagé encore une fois tout ce qui l'attendait pour son « grand projet », celui qu'elle a lancé il y a plusieurs mois et qui lui a fait visiter des dizaines de lieux pour s'arrêter là, sans savoir vraiment pourquoi.

Sa rêverie l'a occupée tout le reste de la route. Ses économies, allégées de l'achat du domaine, lui permettront de tenir deux ans, peut-être trois en tirant le diable par la queue. Sa nature optimiste lui en donne au maximum quatre pour réussir, ou bien elle aura tout perdu, mais elle ne l'espère pas.

Dans le petit bureau de l'étude, le jeune notaire, déjà presque chauve, mais bon filou, a rabattu une longue mèche sur le côté pour faire croire à une chevelure épanouie. *J'espère qu'il est meilleur juriste que coiffeur*, pense Madeleine, et elle rêve du courant d'air qui révélerait la fourberie de la mèche pipeau.

Le notaire fait défiler des documents par piles et ça chamboule Madeleine, elle qui n'a jamais touché à un papier de sa vie, laissant la comptabilité, le passage des commandes, les déclarations des diverses taxes et le paiement des impôts à Yves quand son sens du végétal à elle leur permettait de conserver les fleurs deux fois plus longtemps que la concurrence et diminuer ainsi grandement les pertes.

Yves la surnommait « Mado les pouces verts » en référence à Tistou, le personnage du conte de Druon qu'il lisait parfois, pas souvent c'est vrai, le soir, à son fils Bernard, lorsque celui-ci était gamin et qu'Yves passait son tour pour un dernier verre « vite fait » avec les copains.

Madeleine écoute bien attentivement les informations qui font d'elle la propriétaire du « domaine » composé d'une maison d'habitation, d'un chai, de caves d'élevage, de quatre hectares et demi de terres agricoles plantées de vignes, et de différents matériels de vinification.

Le notaire précise qu'elle en prend possession en son nom seule puisqu'il est mentionné à son état civil qu'elle est « divorcée d'Yves Plaud », et fatalement elle pense de nouveau à lui.

Que fait-il, Yves, à cet instant, alors que le notaire poursuit machinalement la lecture de l'acte ? Tandis que, pour Madeleine, c'est toute une histoire d'être ici au milieu de l'étude avec ces deux hommes.

C'est le maire qui signe pour « ci-dénommé le vendeur », car le terrain et la maison ont fini par être déclarés abandonnés et sont revenus à la commune qui s'est résolue à les vendre après avoir envisagé différentes hypothèses. Pas un seul héritier survivant au défunt, Armand Salocin – « un nom plein de paradoxes » fait remarquer le maire, heureux de son mot –, ni ici ni ailleurs, on a fait les choses en ordre.

Pour en savoir plus sur l'actualité des Escales,
vous pouvez consulter notre site Internet
www.lesescales.fr
et nous suivre sur les réseaux sociaux


Editions Les Escales


@LesEscales

Librio
3€

COLETTE

•

Le Blé en herbe



Le Blé en herbe

D'AUTRES ŒUVRES DE COLETTE
DANS LA MÊME COLLECTION

La Fin de chéri, Librio nº 15
L'Entrave, Librio nº 44

Colette

Le Blé en herbe

Librio

Texte intégral

E.J.L, 1923, 2022 pour la présente édition

1

— Tu vas à la pêche, Vinca ?

D'un signe de tête hautain, la Pervenche, Vinca aux yeux couleur de pluie printanière, répondit qu'elle allait, en effet, à la pêche. Son chandail reprisé en témoignait et ses espadrilles racornies par le sel. On savait que sa jupe à carreaux bleus et verts, qui datait de trois ans et laissait voir ses genoux, appartenait à la crevette et aux crabes. Et ces deux havenets sur l'épaule, et ce béret de laine hérissé et bleuâtre comme un chardon des dunes, constituaient-ils une panoplie de pêche, oui ou non ?

Elle dépassa celui qui l'avait hélée. Elle descendit vers les rochers, à grandes enjambées de ses fuseaux maigres et bien tournés, couleur de terre cuite. Philippe la regardait marcher, comparant l'une à l'autre Vinca de cette année et Vinca des dernières vacances. A-t-elle fini de grandir ? Il est temps qu'elle s'arrête. Elle n'a pas plus de chair que l'autre année. Ses cheveux courts s'éparpillent en paille raide et bien dorée, qu'elle laisse pousser depuis quatre mois, mais qu'on ne peut ni tresser ni rouler. Elle a les joues et les mains noires de hâle, le cou blanc comme lait sous ses cheveux, le sourire contraint, le rire éclatant, et si elle ferme étroitement, sur une gorge absente, blousons et chandails, elle trousse jupe et culotte pour descendre à l'eau, aussi haut qu'elle peut, avec une sérénité de petit garçon…

Le camarade qui l'épiait, couché sur la dune à longs poils d'herbe, berçait sur ses bras croisés son menton fendu d'une fossette. Il compte seize ans et demi, puisque Vinca atteint ses

quinze ans et demi. Toute leur enfance les a unis, l'adolescence les sépare. L'an passé, déjà, ils échangeaient des répliques aigres, des horions sournois ; maintenant le silence, à tout moment, tombe entre eux si lourdement qu'ils préfèrent une bouderie à l'effort de la conversation. Mais Philippe, subtil, né pour la chasse et la tromperie, habille de mystère son mutisme, et s'arme de tout ce qui le gêne. Il ébauche des gestes désabusés, risque des « À quoi bon ?… Tu ne peux pas comprendre… », tandis que Vinca ne sait que se taire, souffrir de ce qu'elle tait, de ce qu'elle voudrait apprendre, et se raidir contre le précoce, l'impérieux instinct de tout donner, contre la crainte que Philippe, de jour en jour changé, d'heure en heure plus fort, ne rompe la frêle amarre qui le ramène, tous les ans, de juillet en octobre, au bois touffu incliné sur la mer, aux rochers chevelus de fucus noir. Déjà il a une manière funeste de regarder son amie fixement, sans la voir, comme si Vinca était transparente, fluide, négligeable…

C'est peut-être l'an prochain qu'elle tombera à ses pieds et qu'elle lui dira des paroles de femme : « Phil ! ne sois pas méchant… Je t'aime, Phil, fais de moi ce que tu voudras… Parle-moi, Phil… » Mais cette année elle garde encore la dignité revêche des enfants, elle résiste, et Phil n'aime pas cette résistance.

Il regardait la plate et gracieuse fille, qui descendait à cette heure vers la mer. Il n'avait pas plus l'envie de la caresser que de la battre, mais il la voulait confiante, promise à lui seul, et disponible comme ces trésors dont il rougissait, – pétales séchés, billes d'agate, coquilles et graines, images, petite montre d'argent…

— Attends-moi, Vinca ! Je vais à la pêche avec toi ! cria-t-il.

Elle ralentit le pas sans se retourner. Il l'atteignit en quelques bonds et s'empara d'un des havenets.

— Pourquoi en avais-tu pris deux ?

— J'ai pris la petite poche pour les trous étroits, et mon havenet à moi, comme d'habitude.

Il plongea dans les yeux bleus son plus doux regard noir :

— Alors ce n'était pas pour moi ?

En même temps il lui offrait la main pour franchir le mauvais couloir de rochers, et le sang monta sous le hâle des joues

de Vinca. Un geste nouveau, un regard nouveau suffisaient à la confondre. Hier, ils battaient les falaises, sondaient les trous côte à côte – à chacun son risque… Aussi leste que lui, elle ne se souvenait pas d'avoir requis l'aide de Phil…

— Un peu de douceur, Vinca ! pria-t-il en souriant, parce qu'elle a retiré sa main d'un trop grand geste anguleux. Qu'est-ce que tu as donc contre moi ?

Elle mordit ses lèvres, fendillées par les plongeons quotidiens, et chemina sur les rochers hérissés de balanes. Elle réfléchissait et se sentait pleine de doute. Qu'a-t-il donc lui-même ? Le voici prévenant, charmant, et il vient de lui offrir la main comme à une dame… Elle abaissa lentement la poche de filet dans une cavité où l'eau marine, immobile, révélait des algues, des holothuries, des « loups », rascasses tout en tête et en nageoires, des crabes noirs à passepoils rouges et des crevettes… L'ombre de Phil obscurcit la flaque ensoleillée.

— Ôte-toi donc ! Tu mets ton ombre sur les crevettes, et puis c'est à moi, ce grand trou-là !

Il n'insista pas et elle pêcha toute seule, impatiente, moins adroite que de coutume. Dix crevettes, vingt crevettes échappèrent à son coup de filet trop brusque, pour se tapir dans des fissures d'où leurs barbes fines tâtent l'eau et narguent l'engin…

— Phil ! Viens, Phil ! C'en est rempli, de crevettes, et elles ne veulent pas se laisser prendre !

Il approcha, nonchalant, se pencha sur le petit abîme pullulant :

— Naturellement ! C'est que tu ne sais pas…

— Je sais très bien, cria Vinca aigrement, seulement je n'ai pas la patience.

Phil enfonça le havenet dans l'eau et le tint immobile.

— Dans la fente de rocher, chuchota Vinca derrière son épaule, il y en a de belles, belles… Tu ne vois pas leurs cornes ?

— Non. Ça n'a pas d'importance. Elles viendront bien.

— Tu crois ça !

— Mais oui. Regarde.

Elle se pencha davantage, et ses cheveux battirent, comme une aile courte et prisonnière, la joue de son compagnon. Elle recula, puis revint d'un mouvement insensible, pour reculer

encore. Il ne parut pas s'en apercevoir, mais sa main libre attira le bras nu, hâlé et salé, de Vinca.

— Regarde, Vinca… La plus belle, qui vient…

Le bras de Vinca, qu'elle déroba, glissa jusqu'au poignet dans la main de Phil comme dans un bracelet, car il ne le serrait pas.

— Tu ne l'auras pas, Phil, elle est repartie…

Pour suivre mieux le jeu de la crevette, Vinca rendit son bras, jusqu'au coude, à la main demi-fermée. Dans l'eau verte, la longue crevette d'agate grise tâtait du bout des pattes, du bout des barbes, le bord du havenet. Un coup de poignet, et… Mais le pêcheur tardait, savourant peut-être l'immobilité du bras docile à sa main, le poids d'une tête voilée de cheveux, qui s'appuya, un moment vaincue, à son épaule, puis s'écarta, farouche…

— Vite, Phil, vite, relève le filet !… Oh ! elle est partie ! Pourquoi l'as-tu laissée partir ?

Phil respira, laissa tomber sur son amie un regard où l'orgueil, étonné, méprisait un peu sa victoire ; il délivra le bras mince, qui ne réclamait point sa liberté, et brouillant, à coups de havenet, toute la flaque claire :

— Oh ! elle reviendra… Il n'y a qu'à attendre…

2

Ils nageaient côte à côte, lui plus blanc de peau, la tête noire et ronde sous ses cheveux mouillés, elle brûlée comme une blonde, coiffée d'un foulard bleu. Le bain quotidien, joie silencieuse et complète, rendait à leur âge difficile la paix et l'enfance, toutes deux en péril. Vinca se coucha sur le flot, souffla de l'eau en l'air comme un petit phoque. Le foulard tordu découvrait ses oreilles roses et délicates, que les cheveux abritaient pendant le jour, et des clairières de peau blanche aux tempes qui ne voyaient la lumière qu'à l'heure du bain. Elle sourit à Philippe, et sous le soleil d'onze heures le bleu délicieux de ses prunelles verdit un peu au reflet de la mer. Son ami plongea brusquement, saisit un pied de Vinca et la tira sous la vague. Ils « burent » ensemble, reparurent crachant, soufflant, et riant comme s'ils oubliaient, elle ses quinze ans tourmentés d'amour pour son compagnon d'enfance, lui ses seize ans dominateurs, son dédain de joli garçon et son exigence de propriétaire précoce.

— Jusqu'au rocher ! cria-t-il en fendant l'eau.

Mais Vinca ne le suivit pas, et gagna le sable proche.

— Tu t'en vas déjà ?

Elle arracha son bonnet comme si elle se scalpait, et secoua ses raides cheveux blonds :

— Un monsieur qui vient déjeuner ! Papa a dit qu'on s'habille !

Elle courait, toute mouillée, grande et garçonnière, mais fine, avec de longs muscles discrets. Un mot de Phil l'arrêta.

— Tu t'habilles ? et moi ? je ne peux pas déjeuner en chemise ouverte, alors ?

— Mais si, Phil ! Tout ce que tu veux ! D'ailleurs, tu es beaucoup mieux, décolleté !

Le petit masque mouillé et hâlé, les yeux de la Pervenche exprimèrent tout de suite l'angoisse, la supplication, un revêche désir d'être approuvée. Il se tut avec morgue et Vinca gravit le pré de mer fleuri de scabieuses.

Phil grommela, tout seul, en battant l'eau. Il se souciait peu des préférences de Vinca. « Je suis toujours assez beau pour elle… D'ailleurs, elle n'est jamais contente, cette année ! »

Et l'apparente contradiction de ses deux boutades le fit sourire. Il se renversa à son tour sur la vague, laissa l'eau salée emplir ses oreilles d'un silence grondant. Un petit nuage couvrant le soleil haut, Phil ouvrit les yeux et vit passer au-dessus de lui les ventres ombrés, les grands becs effilés et les pattes sombres, repliées en plein vol, d'un couple de courlis.

« Fichue idée, se disait Philippe. Non, mais, qu'est-ce qui lui a pris ? Elle a l'air d'un singe habillé. Elle a l'air d'une mulâtresse qui va communier… »

À côté de Vinca, une petite sœur, à peu près pareille, ouvrait des yeux bleus dans un rond visage cuit, sous des cheveux blonds en chaume raide, et appuyait sur la nappe, à côté de l'assiette, des poings clos d'enfant bien élevée. Deux robes blanches pareilles habillaient la grande et la petite, repassées, empesées, en organdi à volants.

« Un dimanche à Tahiti, railla Philippe en lui-même. Je ne l'ai jamais vue si laide. »

La mère de Vinca, le père de Vinca, la tante de Vinca, Phil et ses parents, le Parisien de passage cernaient la table de chandails verts, de blazers rayés, de vestons en tussor. La villa, louée tous les ans par les deux familles amies, sentait ce matin la brioche chaude et l'encaustique. L'homme grisonnant, venu de Paris, représentait, parmi ces baigneurs bariolés et ces enfants noircis, l'étranger délicat, pâle et bien vêtu.

— Comme tu changes, petite Vinca ! dit-il à la jeune fille.

— Parlons-en, marmotta Phil hargneux.

L'étranger se pencha vers la mère de Vinca pour lui avouer à mi-voix :

— Elle devient ravissante ! Ravissante ! Dans deux ans… vous la verrez !

Vinca entendit, jeta un vif regard féminin sur l'étranger, et sourit. La bouche pourpre se fendit sur une lame de dents blanches, les prunelles, bleues comme la fleur dont elle portait le nom, se voilèrent de cils blonds, et Phil lui-même fut ébloui. « Eh !… qu'est-ce qu'elle a ? »

Dans le hall tendu de toile, Vinca servit le café. Elle évoluait roidement et sans heurt, avec une sorte de charme acrobatique. Un coup de vent ayant bousculé la table fragile, Vinca retint du pied une chaise renversée, du menton un napperon de dentelle qui s'envolait, et ne cessa point de verser, en même temps, un jet impeccable de café dans une tasse.

— Voyez-la ! s'extasia l'étranger.

Il la traita de « tanagra », l'obligea à goûter de la chartreuse, lui demanda les noms des amoureux qu'elle désolait au casino de Cancale…

— Ah ! ah ! le casino de Cancale ! Mais il n'y a pas de casino à Cancale !

Elle riait, montrant le demi-cercle solide de toutes ses dents, virait comme une ballerine sur la pointe de ses souliers blancs. La ruse lui venait, avec la coquetterie ; elle ne tournait pas son regard vers Philippe, qui, sombre derrière le piano et le grand bouquet de chardons planté dans un seau de cuivre, la contemplait.

« Je m'étais trompé, s'avoua-t-il. Elle est très jolie. Voilà du nouveau ! »

Comme l'étranger, au son du phonographe, proposait à Vinca de lui apprendre le *balancello*, Philippe se glissa dehors, courut vers la plage et tomba en boule dans un creux de dune, où il mit sa tête sur ses bras et ses bras sur ses genoux. Une Vinca nouvelle, pleine d'insolence voluptueuse, persistait sous ses paupières fermées, Vinca coquette, bien armée, accrue tout à coup d'une chair ronde, Vinca méchante et rebelle à souhait…

— Phil ! mon Phil ! Je te cherchais… Qu'est-ce que tu as ?

La séductrice, haletante, était auprès de lui, et lui tirait ingénument les cheveux à poignée pour l'obliger à relever le front.

— Je n'ai rien, dit-il d'une voix enrouée.

Il ouvrit les yeux avec crainte. Agenouillée dans le sable, elle froissait ses dix volants d'organdi et se traînait comme une squaw.

— Phil ! je t'en prie, ne sois pas fâché… Tu as quelque chose contre moi… Phil, tu sais bien que je t'aime mieux que tout le monde. Parle-moi, Phil !

Il cherchait sur elle la splendeur éphémère qui l'avait irrité. Mais ce n'était plus qu'une Vinca consternée, une adolescente chargée, trop tôt, de l'humilité, des maladresses, de la morne obstination du véritable amour… Il lui arracha sa main qu'elle baisait :

— Laisse-moi ! Tu ne comprends pas, tu ne comprends jamais rien !… Lève-toi, voyons !

Et il cherchait, lissant la robe froissée, nouant le ruban de la ceinture, calmant les raides cheveux dressés dans le vent, il cherchait à remodeler sur elle la forme de la petite idole entrevue…

3

— Les vacances, à présent, c'est l'affaire d'un mois et demi, quoi !…

— Un mois, dit Vinca. Tu sais bien que je serai le vingt septembre à Paris.

— Pourquoi ? Ton père est libre jusqu'au premier octobre, tous les ans.

— Oui, mais maman et moi, et Lisette, nous n'avons pas trop de temps, du vingt septembre au quatre octobre, pour les affaires d'automne, – une robe pour aller au cours, un manteau, un chapeau pour moi, et la même chose pour Lisette… Je voulais dire nous, les femmes, enfin…

Phil, couché sur le dos, jeta des poignées de sable en l'air.

— Ah ! la la… « Vous, les femmes… » Vous en faites des embarras, pour tout ça !

— Il faut bien… Toi, tu trouves ton complet préparé sur ton lit. Tu t'occupes juste de tes chaussures, parce que tu les achètes chez un marchand où ton père te défend d'aller ; le reste, ça te pousse tout seul. C'est bien commode, vous, les hommes !…

Philippe s'assit d'un coup de reins, prêt à répondre à l'ironie. Mais Vinca ne se moquait pas. Elle cousait, bordant d'un feston rose une robe en crépon du même bleu que ses yeux. Ses cheveux blonds, taillés à la Jeanne d'Arc, allongeaient lentement. Elle les divisait quelquefois sur la nuque, et liait de rubans bleus deux courts balais couleur de blé, au long de chaque joue. Depuis le déjeuner, elle avait perdu un de ses rubans, et la moitié de sa chevelure battait, en rideau déployé, la moitié de son visage.

Philippe fronça les sourcils :

— Dieu, que tu es mal peignée, Vinca !

Elle rougit sous son hâle de vacances et lui jeta un humble regard en repoussant ses cheveux derrière l'oreille :

— Je sais bien… Je serai mal coiffée tant que mes cheveux seront trop courts. Cette coiffure-là, c'est en attendant…

— La laideur temporaire, ça t'est égal… dit-il durement.

— Je te jure que non, Phil.

Honteux de tant de douceur, il se tut, et elle leva sur lui des yeux étonnés, car elle n'attendait point de mansuétude. Lui-même crut à une trêve passagère de susceptibilité et s'apprêta aux reproches, aux sarcasmes enfantins, à ce qu'il appelait l'« humeur lévrière » de sa petite compagne. Mais elle sourit mélancoliquement, d'un sourire errant qui s'adressait à la mer calme, au ciel où le vent haut dessinait des fougères de nuages.

— J'ai, au contraire, très envie d'être jolie, je t'assure. Maman dit que je peux encore le devenir, mais qu'il faut patienter.

Ses quinze ans fiers et gauches, entraînés à la course, salés, durcis, maigres et solides, la rendaient souvent pareille à une houssine cinglante et cassante, mais ses yeux d'un bleu incomparable, sa bouche simple et saine étaient des œuvres achevées de la grâce féminine.

— Patienter, patienter…

Phil se leva, gratta du bout de son espadrille la dune sèche, perlée de petits escargots vides. Un mot détesté venait d'empoisonner sa sieste heureuse de lycéen en vacances, dont les seize ans vigoureux s'accommodaient d'oisiveté, de langueur immobile, mais que l'idée d'attente, de patiente évolution exaspérait. Il tendit les poings, bomba sa poitrine demi-nue, défia l'horizon :

— Patienter ! Vous n'avez que ce mot-là à la bouche, tous ! Toi, mon père, mes « prof's »… Ah ! bon Dieu…

Vinca cessa de coudre, pour admirer son compagnon harmonieux que l'adolescence ne déformait pas. Brun, blanc, de moyenne taille, il croissait lentement et ressemblait, depuis l'âge de quatorze ans, à un petit homme bien fait, un peu plus grand chaque année.

— Et que faire d'autre, Phil ? Il faut bien. Tu crois toujours que de tendre tes deux bras et de jurer : « Ah ! bon Dieu », ça y

changera quelque chose. Tu ne seras pas plus malin que les autres. Tu te représenteras à ton bachot et, si tu as de la chance, tu seras reçu…

— Tais-toi ! cria-t-il. Tu parles comme ma mère !

— Et toi comme un enfant ! Qu'est-ce que tu espères donc, mon pauvre petit, avec ton impatience ?

Les yeux noirs de Philippe la haïssaient, parce qu'elle l'avait appelé « mon pauvre petit ».

— Je n'espère rien ! dit-il tragiquement. Je n'espère surtout pas que tu me comprennes ! Tu es là, avec ton feston rose, ta rentrée, ton cours, ton petit train-train… Moi, rien que l'idée que j'ai seize ans et demi bientôt…

Les yeux de la Pervenche, étincelants de larmes d'humiliation, réussirent à rire :

— Ah ! oui ? tu te sens le roi du monde, parce que tu as seize ans, n'est-ce pas ? C'est le cinéma qui te fait cet effet-là ?

Phil la prit par l'épaule, la secoua en maître :

— Je te dis de te taire ! Tu n'ouvres la bouche que pour dire une bêtise… Je crève, entends-tu, je crève à l'idée que je n'ai que seize ans ! Ces années qui viennent, ces années de bachot, d'examens, d'institut professionnel, ces années de tâtonnements, de bégaiements, où il faut recommencer ce qu'on rate, où on remâche deux fois ce qu'on n'a pas digéré, si on échoue… Ces années où il faut avoir l'air, devant papa et maman, d'aimer une carrière pour ne pas les désoler, et sentir qu'eux-mêmes se battent les flancs pour paraître infaillibles, quand ils n'en savent pas plus que moi sur moi… Oh ! Vinca, Vinca, je déteste ce moment de ma vie ! Pourquoi est-ce que je ne peux pas tout de suite avoir vingt-cinq ans ?

Il rayonnait d'intolérance et d'une sorte de désespoir traditionnel. La hâte de vieillir, le mépris d'un temps où le corps et l'âme fleurissent, changeaient en héros romantique cet enfant d'un petit industriel parisien. Il tomba assis aux pieds de Vinca et continua à se lamenter :

— Tant d'années encore, Vinca, pendant lesquelles je ne serai qu'à peu près homme, à peu près libre, à peu près amoureux !

Elle posa sa main sur les cheveux noirs que le vent rebroussait, au niveau de ses genoux, et contint tout ce qu'une sagesse

de femme agitait en elle. « À peu près amoureux ? On peut donc n'être qu'à peu près amoureux ?… »

Phil se tourna violemment vers son amie.

— Toi, toi, qui supportes tout ça, qu'est-ce que tu comptes faire ?

Sous le noir regard, elle reprit sa petite figure incertaine :

— Mais la même chose, Phil… Je ne passe pas mon bachot, moi.

— Tu seras quoi ? Tu te décides ou non, pour le dessin industriel ? Ou la pharmacie ?

— Maman a dit…

Il rua de colère comme un poulain, sans se lever :

— « Maman a dit… ! » Oh ! quelle graine d'esclave ! Qu'est-ce qu'elle a dit, « maman » ?

— Elle a dit, répéta Vinca docilement, qu'elle a des rhumatismes, que Lisette n'a que huit ans, et que sans aller chercher si loin j'ai de quoi m'occuper chez nous, que bientôt je tiendrai les comptes de la maison, je devrai diriger l'éducation de Lisette, les domestiques, tout ça, enfin…

— Tout ça ! Trois fois rien !

— … Que je me marierai… »

Elle rougit, sa main quitta les cheveux de Philippe, et elle sembla espérer un mot qu'il ne prononça pas.

— … Enfin que, jusqu'à ce que je me marie, j'ai de quoi m'occuper…

Il se retourna, la toisa avec dédain.

— Et ça te suffit ? Ça te suffit pour… voyons, cinq, six ans, peut-être plus ?

Les yeux bleus vacillèrent, mais ne se détournèrent pas.

— Oui, Phil, en attendant… Puisqu'on n'a que quinze et seize ans… Puisqu'on est forcés d'attendre…

Il reçut le choc du mot détesté et faiblit. Encore une fois la simplicité de sa petite compagne et la soumission qu'elle osait avouer, cette manière femelle de révérer des lares anciens et modestes, le laissaient muet, déçu, mais vaguement apaisé. Eût-il accepté Vinca exubérante, le nez tourné vers l'aventure et piétinant, comme une cavale à l'entrave, devant le long et dur passage de l'adolescence ?…

Il appuya sa tête contre la robe de son amie d'enfance. Les genoux fins tressaillirent et se serrèrent, et Philippe songea, avec une fougue soudaine, à la forme charmante de ces genoux. Mais il ferma les yeux, livra le poids confiant de sa tête et demeura là, en attendant…

4

Phil atteignit le premier le chemin – deux ornières de sable sec, mobile comme une onde, un talus médian d'herbe rare et rongée de sel – par où les charrettes viennent chercher le goémon, après les grandes marées. Il s'appuyait sur les perches des deux havenets et portait en bandoulière les deux paniers à crevettes, mais il avait abandonné à Vinca les deux minces gaffes appâtées de poisson cru et son blazer de pêche, loque précieuse amputée de ses manches. Il s'accorda un repos bien gagné, et consentit à attendre sa petite compagne fanatique qu'il venait d'abandonner dans le désert de rocs, de flaques et d'algues que découvrait la grande marée d'août. Il la chercha des yeux avant de se laisser glisser au creux du chemin. En bas de la plage déclive, parmi les feux de cent petits miroirs d'eau d'où rejaillissait le soleil, un béret de laine bleue, décoloré comme un chardon des dunes, marquait la place où Vinca, obstinée, cherchait encore la crevette et le tourteau rosé.

— Si ça l'amuse !… souffla Philippe.

Il se laissa glisser, épousa délicieusement, de son torse nu, l'ornière de sable frais. Près de sa tête il entendait dans les paniers le chuchotement humide d'une poignée de crevettes et le grattement intelligent des pinces d'un gros crabe contre le couvercle…

Phil soupira, atteint d'un bonheur vague et sans tache auquel la fatigue agréable, la vibration de ses muscles encore tendus par l'escalade, la couleur et la chaleur d'un après-midi breton chargé de vapeur saline, versaient, chacune, leur part. Il s'assit, les yeux éblouis par le ciel laiteux qu'ils avaient contemplé

et revit avec surprise le bronze nouveau de ses jambes, de ses bras – bras et jambes de seize ans, minces, mais d'une forme pleine d'où le muscle sec n'avait pas encore émergé et qui pouvaient enorgueillir une jeune fille autant qu'un jeune homme. Il essuya, de la main, sa cheville qui saignait, écorchée, et lécha sur sa main le sang et l'eau marine qui mêlaient leur sel.

La brise, soufflant de terre, sentait le regain fauché, l'étable, la menthe foulée ; un rose poussiéreux, au ras de la mer, remplaçait peu à peu le bleu immuable qui régnait depuis le matin. Philippe ne sut pas se dire : « Il est peu d'heures dans la vie où le corps content, les yeux récompensés et le cœur léger, retentissant, presque vide, reçoivent en un moment tout ce qu'ils peuvent contenir, et je me souviendrai de celle-ci » ; mais il suffit pourtant d'une clarine fêlée et de la voix du chevreau qui la balançait à son cou, pour que les coins de sa bouche tressaillissent d'angoisse, et que le plaisir emplît ses yeux de larmes. Il ne se tourna pas vers les rochers mouillés où errait son amie, et de son émotion pure ne s'exhala point le nom de Vinca ; un enfant de seize ans ne saurait appeler, au secours d'un délice inespéré, une autre enfant, peut-être pareillement chargée…

— Hep ! petit !

La voix qui l'éveilla était jeune, autoritaire. Phil se tourna, sans se lever, vers une dame tout de blanc vêtue qui enfonçait, à dix pas de lui, ses hauts talons blancs et sa canne dans le chemin du goémon.

— Dis-moi donc, petit, je ne peux pas mener mon auto plus loin dans ce chemin-là, n'est-ce pas ?

Par politesse, Philippe se leva, s'approcha, et ne rougit que quand il fut debout, en sentant sur son torse nu le vent rafraîchi et le regard de la dame en blanc, qui sourit et changea de ton.

— Pardon, monsieur… je suis sûre que mon chauffeur s'est trompé. J'ai eu beau l'avertir… Cette route finit en sentier et ne va que vers la mer, n'est-ce pas ?

— Oui, madame. C'est le chemin du goémon.

— Du Goémon ? Et à quelle distance se trouve le Goémon ?

Phil n'eut pas le temps de retenir un éclat de rire que la dame blanche imita complaisamment :

— J'ai dit quelque chose de drôle ? Prenez garde, je vais vous retutoyer : vous paraissez douze ans, quand vous riez.

Mais elle le regardait dans les yeux, comme un homme.

— Madame, le goémon, ce n'est pas le Goémon, c'est… c'est du goémon.

— Lumineuse explication, approuva la dame blanche, et dont je vous suis bien obligée.

Elle raillait d'une manière virile, condescendante, qui avait le même accent que son regard tranquille, et Philippe se sentit tout à coup fatigué, penchant et faible, paralysé par une de ces crises de féminité qui saisissent un adolescent devant une femme.

— Vous avez fait bonne pêche, monsieur ?

— Non, madame, pas beaucoup… C'est-à-dire… Vinca a plus de crevettes que moi…

— Qui est Vinca ? Votre sœur ?

— Non, madame, c'est une amie.

— Vinca… Un nom étranger ?

— Non… C'est-à-dire… Ça signifie Pervenche.

— Une amie de votre âge ?

— Elle a quinze ans. J'en ai seize.

— Seize ans… répéta la dame blanche.

Elle ne fit aucun commentaire, et ajouta un moment après :

— Vous avez du sable sur la joue.

Il s'essuya la joue avec emportement, à s'écorcher la peau, puis son bras retomba. « Je ne sens plus mes bras, songea-t-il. Je crois que je vais me trouver mal…

La dame blanche délivra Philippe de son regard tranquille et sourit :

— Voici Vinca, dit-elle en désignant le tournant du chemin où la jeune fille apparaissait, halant un filet à cadre de bois et le veston de Philippe. Au revoir, monsieur… ?

— Phil, dit-il machinalement.

Elle ne lui tendit pas la main et le salua d'un signe de tête deux ou trois fois répété, comme une femme qui répond « oui,

oui » à une pensée cachée. Elle n'était pas encore hors de vue quand Vinca accourut.

— Phil ! Qu'est-ce que c'est que cette dame ?

Des épaules et de tout le visage, il exprima qu'il n'en savait rien.

— Tu ne la connais pas et tu lui parles ?

Phil toisa sa petite amie avec une malice qui renaissait en lui et secouait un joug passager. Il percevait joyeusement leur âge, leur amitié déjà troublée, son propre despotisme et la dévotion hargneuse de Vinca. Ruisselante, elle montrait des genoux meurtris de saint Sébastien, parfaits sous leur épiderme balafré ; des mains d'aide-jardinier ou de mousse ; un mouchoir verdi la cravatait et son blouson sentait la moule crue. Son vieux béret poilu ne luttait plus avec le bleu de ses yeux et, sauf ces yeux anxieux, jaloux, éloquents, elle ressemblait à un collégien déguisé pour une charade. Phil se mit à rire et Vinca frappa du pied, en lui jetant son blazer à la figure :

— Veux-tu me répondre ?

Il passa nonchalamment ses bras nus dans les emmanchures vides du veston.

— Bête, va ! C'est une dame avec son auto, qui se trompait de route. Un peu plus, l'auto s'enlisait ici. Je l'ai renseignée.

— Ah…

Assise, Vinca vidait ses espadrilles d'où pleuvaient les graviers mouillés.

— Et pourquoi est-ce qu'elle est partie si vite, juste au moment où je venais ?

Philippe prit son temps avant de répondre. Il goûta de nouveau, en secret, l'assurance sans gestes, le ferme regard de l'inconnue, et son sourire méditatif. Il se souvint qu'elle l'appelait « monsieur » gravement. Mais il se souvint aussi qu'elle avait dit « Vinca » tout court, d'une manière trop familière et un peu injurieuse. Il fronça les sourcils et son regard protégea l'innocent désordre de son amie. Il rêva un moment et trouva une réponse ambiguë qui satisfaisait en même temps son goût du secret romanesque et sa pudibonderie de jeune bourgeois :

— Elle a aussi bien fait, répondit-il.

5

Il essaya de la prière :

— Vinca ? regarde-moi ! Donne-moi la main… Pensons à autre chose !

Elle se détourna vers la fenêtre et retira doucement sa main :

— Laisse-moi. Je suis découragée.

La grande marée d'août, amenant la pluie, emplissait la fenêtre. La terre finissait là, à la lisière du pré sableux. Encore un effort du vent, encore un soulèvement du champ gris labouré d'écumes parallèles, et la maison, sans doute, voguerait comme une arche… Mais Phil et Vinca connaissaient la marée d'août et son tonnerre monotone, la marée de septembre et ses chevaux blancs échevelés. Ils savaient que ce bout de prairie demeurait infranchissable, et leur enfance avait nargué, tous les ans, les lanières savonneuses qui dansaient, impuissantes, au bord rongé de l'empire des hommes.

Phil rouvrit la porte vitrée, la referma avec effort, fit tête au vent et tendit son front à la pluie fine, vannée par la tempête, la douce pluie marine un peu salée qui voyageait dans l'air comme une fumée. Il ramassa sur la terrasse les boules cloutées d'acier et le cochonnet de buis, abandonnés le matin, les tambourins et les balles de caoutchouc. Il rangea dans une resserre ces jouets qui ne l'amusaient plus, comme on range les pièces d'un déguisement qui doit servir longtemps. Derrière la fenêtre les yeux de la Pervenche le suivaient et les gouttes glissantes, le long de la vitre, semblaient ruisseler de ces yeux anxieux, d'un bleu qui ne dépendait ni de l'étain jaspé du ciel, ni du plomb verdi de la mer.

Phil plia les fauteuils de bois, retourna la table en rotin. Il ne souriait pas, en passant, à sa petite amie. Depuis longtemps ils n'avaient plus besoin de se sourire pour se plaire, et rien aujourd'hui ne les conduisait à la joie.

« Encore quelques jours, trois semaines », se dit Phil. Il essuya le sable de ses mains à une touffe de serpolet mouillé, chargée de fleurs et de petits frelons saisis par la pluie, qui attendaient, engourdis, le prochain rayon. Il respira sur ses paumes le frais parfum chaste, et résista à une vague de faiblesse, de douceur, à une tristesse d'enfant de dix ans. Mais il regarda contre la vitre, entre les longues larmes de la pluie et les corolles tournoyantes des volubilis défaits, le visage de Vinca, ce visage de femme qu'elle ne montrait qu'à lui, et qu'elle cachait à tous derrière ses quinze ans de jeune fille raisonnable et gaie.

Une éclaircie retint l'averse dans la nue, entrouvrit au-dessus de l'horizon une plaie lumineuse, d'où s'épanouit un éventail renversé de rayons, d'un blanc triste. L'âme de Philippe s'élança au-devant de cette trêve, quêtant le bienfait, la détente que ses seize ans tourmentés revendiquaient naïvement. Mais, tourné vers la mer, il sentait derrière lui la fenêtre fermée et Vinca appuyée à la vitre.

« Encore quelques jours, se répéta-t-il. Et nous serons séparés. Que faire ? »

Il ne songea même pas que la fin des vacances, l'an dernier, avait fait de lui un jeune garçon malheureux, puis calmé par le retour à Paris et l'externat, et résigné à des consolations dominicales. L'année dernière, Philippe avait quinze ans ; chaque anniversaire relègue, dans un passé trouble et misérable, tout ce qui n'est pas Vinca et lui. L'aime-t-il donc à ce point ? Il s'interrogea, ne trouva pas d'autre mot que le mot amour, et rejeta rageusement ses cheveux hors de son front.

« Ce n'est peut-être pas que je l'aime tant que ça, mais elle est à moi ! Voilà ! »

Il se retourna vers la maison et cria dans le vent :

— Vinca ! Viens ! Il ne pleut plus !

Elle ouvrit la porte et se tint sur le seuil comme une malade, en haussant une épaule contre son oreille d'un air craintif.

— Viens, voyons ! La mer redescend, elle va remporter la pluie !

Elle banda ses cheveux d'un foulard blanc noué sur la nuque et ressembla à une blessée.

— Viens jusqu'au Nez, au moins, c'est sec sous le rocher.

Elle le suivit sans mot dire, dans le sentier de la douane en corniche à flanc de falaise. Ils foulaient l'origan poivré et les derniers parfums du mélilot. Au-dessous d'eux, la mer claquait en drapeaux déchirés et léchait onctueusement les rocs. Sa force repoussait vers le haut de la falaise des bouffées tièdes, qui portaient l'odeur de la moule et l'arôme terrestre des petites brèches où le vent et l'oiseau sèment, en volant, des graines.

Ils parvinrent à leur retraite, sèche, bien abritée sous une proue de rochers, aire sans rebords d'où l'on semblait voguer vers la haute mer. Philippe s'assit à côté de Vinca, qui appuya sa tête à son épaule. Elle paraissait épuisée et ferma aussitôt les yeux. Ses joues brunes, roses et rondes, sablées de grains roux, veloutées d'un duvet ras d'une suavité végétale, avaient pâli depuis le matin, de même que sa bouche fraîche, toujours un peu fendillée comme un fruit mordu par l'ardeur du jour.

Après le déjeuner, au lieu d'opposer aux plaintes de son « amoureux d'enfance » son bon sens habituel de petite bourgeoise intelligente, têtue et douce, elle avait éclaté en larmes, en aveux désespérés, en amères constatations qui haïssaient leur jeunesse, l'avenir hors d'atteinte, la fuite impossible, la résignation inacceptable… Elle avait crié : « Je t'aime ! » comme on crie « Adieu ! » et : « Je ne peux plus te quitter ! » avec des yeux pleins d'horreur. L'amour, grandi avant eux, avait enchanté leur enfance et gardé leur adolescence des amitiés équivoques. Moins ignorant que Daphnis, Philippe révérait et rudoyait Vinca en frère, mais la chérissait comme si on les eût, à la manière orientale, mariés dès le berceau…

Vinca soupira, rouvrit les yeux sans soulever sa tête :

— Je ne te fatigue pas, Phil ?

Il fit signe que non, admirant, si près des siens, ces yeux bleus dont le bleu, chaque fois plus doux à son cœur, palpitait entre des cils à pointes blondes.

— Tu vois, dit-il, la tempête descend. Il y aura encore grosse mer à quatre heures du matin… Mais nous tenons l'éclaircie, et ce soir un beau lever de pleine lune…

D'instinct, il parlait d'embellie, d'apaisement, menait Vinca vers des images sereines. Mais elle ne répondit rien.

— Tu viendras, demain, jouer au tennis chez les Jallon ?

Elle dit non de la tête, les yeux refermés, avec une fureur soudaine, comme si elle refusait à jamais le boire, le manger, le vivre…

— Vinca ! pria Philippe sévèrement. Il le faut. Nous irons.

Elle entrouvrit la bouche, promena sur la mer un regard de condamnée :

— Nous irons donc, répéta-t-elle. À quoi bon n'y pas aller ? À quoi bon y aller ? Rien ne changera rien.

Ils songèrent tous les deux au jardin des Jallon, au tennis, au goûter. Ils songèrent, amants purs et forcenés, au jeu qui les déguiserait, demain encore, en enfants rieurs, et se sentirent recrus de fatigue.

« Encore quelques jours, se dit Philippe, et nous serons séparés. Nous ne nous éveillerons plus sous le même toit, et je ne verrai Vinca que le dimanche, chez son père, chez le mien ou au cinéma. Et j'ai seize ans. Seize et cinq vingt et un. Des centaines, des centaines de jours… Quelques mois de vacances, c'est vrai, mais dont la fin est atroce… Et pourtant elle est à moi. Elle est à moi… »

Il s'aperçut alors que Vinca glissait de son épaule. D'un mouvement doux, insensible, volontaire, elle glissait, les yeux fermés, sur la pente du plateau de rochers, si étroit que les pieds de Vinca ballaient déjà dans le vide… Il comprit et ne trembla pas. Il pesa l'opportunité de ce que tentait son amie, et resserra son bras autour des reins de Vinca, pour ne se point délier d'elle. Il éprouva, en le serrant contre lui, la réalité bien vivante, élastique, la vigoureuse perfection de ce corps de jeune fille prêt à lui obéir dans la vie, prêt à l'entraîner dans la mort…

« Mourir ? À quoi bon ?… Pas encore. Faut-il partir pour l'autre monde sans avoir véritablement possédé tout cela, qui naquit pour moi ? »

Sur ce roc incliné, il rêva de possession comme en peut rêver un adolescent timide, mais aussi comme un homme exigeant, un héritier âprement résolu à jouir des biens que lui destinent le temps et les lois humaines. Il fut, pour la première fois, seul

à décider du sort de leur couple, maître de l'abandonner au flot ou de l'agripper à la saillie du rocher, comme la graine têtue qui, nourrie de peu, y fleurissait…

Il hissa, resserrant ses bras en ceinture, le gracieux corps qui se faisait lourd, et éveilla son amie d'un appel bref :

— Vinca ! Allons !

Elle le contempla debout, au-dessus d'elle, le vit résolu, impatient, et comprit que l'heure de mourir était passée. Elle retrouva, avec un ravissement indigné, le rayon du couchant dans les yeux noirs de Philippe, ses cheveux désordonnés, sa bouche et l'ombre, en forme d'ailes, que dessinait sur sa lèvre un duvet viril, et elle cria :

— Tu ne m'aimes pas assez, Phil, tu ne m'aimes pas assez !

Il voulut parler, et se tut, car il n'avait pas de noble aveu à lui faire. Il rougit et baissa la tête, coupable d'avoir, – alors qu'elle glissait vers le lieu où l'amour ne tourmente plus, avant le temps, ses victimes, – traité son amie comme l'épave précieuse et scellée dont le secret seul importe, et refusé Vinca à la mort.

Librio

DUMAS

Gabriel Lambert, le bagnard de l'Opéra

TEXTE INTÉGRAL



Dans la même collection

Madame d'Aulnoy, *La Belle aux cheveux d'or*, Librio n° 1103
Barbey d'Aurevilly, *Le Bonheur dans le crime* suivi de *La Vengeance d'une femme*, Librio n° 196
Barbey d'Aurevilly, *Une histoire sans nom*, Librio n° 1384
Colette, *Le Blé en herbe*, Librio n° 7
Colette, *L'Entrave*, Librio n° 44
Colette, *La Fin de Chéri*, Librio n° 15
Colette, *Sido* suivi de *Les Vrilles de la vigne*, Librio n° 1396
Dumas, *La Femme au collier de velours*, Librio n° 58
Gautier, *La Morte amoureuse* suivi de *Arria Marcella*, Librio n° 263
Hugo, *Claude Gueux et autres textes sur la peine de mort*, Librio n° 1039
Hugo, *Le Dernier Jour d'un condamné*, Librio n° 70
Maurice Leblanc, *Arsène Lupin*, Librio n° 1010
Madame Leprince de Beaumont, *La Belle et la Bête et autres contes*, Librio n° 1090
Maupassant, *Aux champs et autres nouvelles*, Librio n° 1179
Maupassant, *Bel-Ami*, Librio n° 1178
Maupassant, *Boule de suif et autres nouvelles*, Librio n° 27
Maupassant, *Contes de la bécasse*, Librio n° 1143
Maupassant, *L'Odyssée d'une fille et autres aventures amoureuses*, Librio n° 1029
Maupassant, *La Parure et autres nouvelles réalistes*, Librio n° 1104
Maupassant, *La Petite Roque et autres contes noirs*, Librio n° 217
Maupassant, *Pierre et Jean*, Librio n° 151
Maupassant, *Une partie de campagne et autres nouvelles*, Librio n° 29
Maupassant, *Une vie*, Librio n° 109
Mérimée, *Carmen*, Librio n° 13
Mérimée, *La Vénus d'Ille et autres nouvelles*, Librio n° 236
Perrault, *Contes de ma mère l'Oye*, Librio n° 32
Sand, *La Mare au diable*, Librio n° 78
Sand, *La Reine Coax et autres contes*, Librio n° 1402
Verne, *Les Forceurs de blocus*, Librio n° 66
Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, Librio n° 31
Voltaire, *Zadig ou la Destinée* suivi de *Micromégas*, Librio n° 77
Zola, *Pour une nuit d'amour*, Librio n° 1339
Zola, *La Mort d'Olivier Bécaille et autres nouvelles naturalistes*, Librio n° 42

Alexandre Dumas

Gabriel Lambert, Le Bagnard de l'Opéra

Librio

En couverture : Jean Béraud, Altercation dans les couloirs de l'Opéra (détail), huile sur toile, 1889, musée Carnavalet. CC0 Paris Musées / Musée Carnavalet – Histoire de Paris

© E.J.L., 2025

EAN : 9782290435786

I

Le forçat

J'étais vers le mois de mai de 1835 à Toulon.

J'y habitais une petite bastide qu'un de mes amis avait mise à ma disposition.

Cette bastide était située à cinquante pas du fort Lamalgue, juste en face de la fameuse redoute qui vit, en 1793, surgir la fortune ailée de ce jeune officier d'artillerie qui fut d'abord le général Bonaparte, puis l'empereur Napoléon.

Je m'étais retiré là dans l'intention louable de travailler. J'avais dans la tête un drame bien intime, bien sombre, bien terrible, que je voulais faire passer de ma tête sur le papier.

Ce drame si terrible c'était *Le Capitaine Paul*.

Mais je remarquai une chose : c'est que, pour le travail profond et assidu, il faut les chambres étroites, les murailles rapprochées, et le jour éteint par des rideaux de couleur sombre. Les vastes horizons, la mer infinie, les montagnes gigantesques, surtout lorsque tout cela est baigné de l'air pur et doré du Midi, tout cela vous mène droit à la contemplation, et rien mieux que la contemplation ne vous éloigne du travail.

Il en résulte qu'au lieu d'exécuter *Paul Jones*, je rêvais *Don Juan de Marana*.

La réalité tournait au rêve, et le drame à la métaphysique.

Je ne travaillais donc pas, du moins le jour.

Je contemplais, et je l'avoue, cette Méditerranée d'azur, avec ses paillettes d'or, ces montagnes gigantesques belles de leur terrible nudité, ce ciel profond et morne à force d'être limpide.

Tout cela me paraissait plus beau à voir que ce que j'aurais pu composer ne me paraissait curieux à lire.

Il est vrai que la nuit, quand je pouvais prendre sur moi de fermer mes volets aux rayons tentateurs de la lune ; quand

je pouvais détourner mes regards de ce ciel tout scintillant d'étoiles ; quand je pouvais m'isoler avec ma propre pensée, je ressaisissais quelque empire sur moi-même. Mais, comme un miroir, mon esprit avait conservé un reflet de ses préoccupations de la journée, et, comme je l'ai dit, ce n'étaient plus des créatures humaines avec leurs passions terrestres qui m'apparaissaient, c'étaient de beaux anges qui, à l'ordre de Dieu, traversaient d'un coup d'aile ces espaces infinis ; c'étaient des démons proscrits et railleurs, qui, assis sur quelque roche nue, menaçaient la terre ; c'était enfin une œuvre comme *La Divine Comédie,* comme *Le Paradis perdu* ou comme *Faust*, qui demandait à éclore, et non plus une composition comme *Angèle* ou comme *Antony*.

Malheureusement je n'étais ni Dante, ni Milton, ni Goethe.

Puis, tout au contraire de Pénélope, le jour venait détruire le travail de la nuit.

Le matin arrivait. J'étais réveillé par un coup de canon. Je sautais en bas de mon lit. J'ouvrais ma fenêtre, des torrents de lumière envahissaient ma chambre, chassant devant eux tous les pauvres fantômes de mon insomnie, épouvantés de ce grand jour. Alors je voyais s'avancer majestueusement hors de rade quelque magnifique vaisseau à trois ponts, le *Triton* ou le *Montebello*, qui, juste devant ma villa, comme pour ma récréation particulière, venait faire manœuvrer son équipage ou exercer ses artilleurs.

Puis il y avait les jours de tempête, les jours où le ciel si pur se voilait de nuages sombres, où cette Méditerranée si azurée devenait couleur de cendre, où cette brise si douce se changeait en ouragan.

Alors le vaste miroir du ciel se ridait, cette surface si calme commençait à bouillir comme au feu de quelque fournaise souterraine. La houle se faisait vagues, les vagues se faisaient montagnes. La blonde et douce Amphitrite, comme un géant révolté, semblait vouloir escalader le ciel, se tordant les bras dans les nuages et hurlant de cette voix puissante qu'on n'oublie pas une fois qu'on l'a entendue.

Si bien que mon pauvre drame s'en allait de plus en plus en lambeaux.

Je déplorais un jour cette influence des objets extérieurs sur mon imagination devant le commandant du port, et je déclarais que j'étais tellement las de réagir contre ces impressions, que je m'avouais vaincu, et qu'à partir du lendemain j'étais parfaitement

décidé, tout le temps que je resterais à Toulon, à ne plus faire que de la vie contemplative.

En conséquence, je lui demandai à qui je pourrais m'adresser pour louer une barque : une barque étant la première nécessité de la nouvelle existence que, dans sa victoire sur la matière, l'esprit me forçait d'adopter.

Le commandant du port me répondit qu'il songerait à ma demande et qu'il aviserait à y satisfaire.

Le lendemain, en ouvrant ma fenêtre, j'aperçus à vingt pas au-dessous de moi, se balançant près du rivage, une charmante barque, pouvant marcher à la fois à la rame et à la voile, et montée par douze forçats.

Je réfléchissais à part moi que c'était justement là une barque comme il m'en faudrait une, lorsque le garde-chiourme, m'apercevant, fit aborder le canot, sauta sur le rivage, et s'achemina vers la porte de ma bastide.

Je m'avançai au-devant de l'honorable visiteur.

Il tira un billet de sa poche et me le remit.

Il était conçu en ces termes :

« Mon cher métaphysicien,

Comme il ne faut pas détourner les poètes de leur vocation, et que jusqu'à présent vous vous étiez, à ce qu'il paraît, mépris sur la vôtre, je vous envoie la barque demandée ; vous pourrez, tout le temps que vous habiterez Toulon, en disposer depuis l'ouverture jusqu'à la fermeture du port.

Si parfois vos yeux, lassés de contempler le ciel, tendaient à redescendre sur la terre, vous trouverez autour de vous douze gaillards qui vous ramèneront facilement, et par leur seule vue, de l'idéal à la réalité.

Il va sans dire qu'il ne faut laisser traîner devant eux ni vos bijoux, ni votre argent.

La chair est faible, comme vous savez, et comme un vieux proverbe dit qu'"il ne faut pas tenter Dieu", à plus forte raison ne faut-il pas tenter l'homme, surtout quand cet homme a déjà succombé à la tentation.

Tout à vous. »

J'appelai Jadin, et je lui fis part de notre bonne fortune. À mon grand étonnement, il ne reçut pas la communication avec l'enthousiasme auquel je m'attendais : la société dans laquelle nous allions vivre lui paraissait un peu mêlée.

Cependant, comme après un coup d'œil jeté sur notre équipage il aperçut, sous les bonnets rouges dont elles étaient ornées, quelques têtes à caractère, il prit assez philosophiquement son parti, et, faisant signe à nos nouveaux serviteurs de ne pas bouger, il porta une chaise sur le rivage, et, prenant du papier et un crayon, il commença un croquis de la barque et de son terrible équipage.

En effet, ces douze hommes qui étaient là, calmes, doux, obéissants, attendant nos ordres et cherchant à les prévenir, avaient commis chacun un crime :

Les uns étaient des voleurs ; les autres, des incendiaires ; les autres, des meurtriers.

La justice humaine avait passé sur eux ; c'étaient des êtres dégradés, flétris, retranchés du monde : ce n'étaient plus des hommes, c'étaient des choses ; ils n'avaient plus de noms, ils étaient des numéros.

Réunis, ils formaient un total : le total était cette chose infâme qu'on appelle le bagne.

Décidément le commandant du port m'avait fait là un singulier cadeau.

Et cependant je n'étais pas fâché de voir de près ces hommes, dont le titre seul, prononcé dans un salon, est une épouvante.

Je m'approchai d'eux, ils se levèrent tous et ôtèrent vivement leur bonnet.

Cette humilité me toucha.

— Mes amis, leur dis-je, vous savez que le commandant du port vous a mis à mon service pour tout le temps que je resterai à Toulon ?

Aucun d'eux ne répondit, ni par un mot, ni par un geste. On eût dit que je parlais à des hommes de pierre.

— J'espère, continuai-je, que je serai content de vous ; quant à vous, soyez tranquilles, vous serez contents de moi.

Même silence.

Je compris que c'était une chose de discipline.

Je tirai de ma poche quelques pièces de monnaie, que je leur

offris pour boire à ma santé, mais pas une seule main ne s'étendit pour les prendre.

— Il leur est défendu de rien recevoir, me dit le garde-chiourme.

— Et pourquoi cela ? demandai-je.

— Ils ne peuvent avoir d'argent à eux.

— Mais vous, dis-je, ne pouvez-vous leur permettre de boire un verre de vin, en attendant que nous soyons prêts ?

— Ah ! pour cela, parfaitement.

— Eh bien ! faites venir à déjeuner de la guinguette du fort, je paierai.

— Je l'avais bien dit au commandant, fit le garde-chiourme en secouant d'un même mouvement la tête et les épaules, je l'avais bien dit que vous me les gâteriez… Mais enfin, puisqu'ils sont à votre service, il faut bien qu'ils fassent ce que vous voulez… Allons, Gabriel… un coup de pied jusqu'au fort Lamalgue… Du pain, du vin et un morceau de fromage.

— Je suis au bagne pour travailler et non pour faire vos commissions, répondit celui auquel cet ordre était adressé.

— Ah ! c'est juste, j'oubliais que tu es trop grand seigneur pour cela, monsieur le docteur ; mais comme il s'agissait de ton déjeuner aussi bien que de celui des autres…

— J'ai mangé ma soupe et je n'ai pas faim, répondit le forçat.

— Excusez… Eh bien ! Rossignol ne sera pas si fier… Va, Rossignol, va, mon fils.

En effet, la prédiction du vénérable argousin se réalisa. Celui auquel il adressait la parole, et qui sans doute devait son nom à l'abus qu'il avait fait de l'instrument ingénieux à l'aide duquel on est parvenu à remplacer la clef absente, se leva, et traînant après lui son camarade, car, ainsi qu'on le sait, tout homme au bagne est rivé à un autre homme, il s'achemina vers le cabaret qui avait l'honneur de nous alimenter.

Pendant ce temps je jetai un coup d'œil sur le récalcitrant, dont la réponse médiocrement respectueuse n'amenait, à mon grand étonnement, aucune suite fâcheuse ; mais il avait la tête tournée de l'autre côté, et, comme il gardait cette position avec une persévérance qui semblait le résultat d'un parti pris, je ne pus le voir.

Cependant je le remarquai à ses cheveux blonds et à ses favoris roux… Je rentrai dans la bastide en me promettant de l'examiner dans un autre moment.

J'avoue que la curiosité que j'éprouvais à l'endroit de mon répondeur me fit hâter le déjeuner.

Je pressai Jadin, qui ne comprenait rien à mon impatience, et je revins au bord de la mer.

Nos nouveaux serviteurs n'étaient pas si avancés que nous. Du vin du fort Lamalgue, du pain blanc et du fromage formaient pour eux un extra auquel ils n'étaient point habitués, et ils prolongeaient leur repas en le savourant. Rossignol et son compagnon surtout paraissaient apprécier au plus haut degré cette bonne fortune.

Ajoutons que le garde-chiourme, de son côté, s'était humanisé au point de faire comme ses subordonnés : seulement ses subordonnés avaient une bouteille pour deux, tandis que lui avait deux bouteilles pour un.

Quant à celui que l'argousin avait désigné sous le nom poétique de Gabriel, sans doute son compagnon de boulet, qui n'avait pas voulu renoncer au repas, l'avait forcé de s'asseoir avec les autres ; mais, toujours en proie à son accès de misanthropie, il les regardait dédaigneusement manger sans toucher à rien.

En m'apercevant, tous les forçats se levèrent, quoique, comme je l'ai dit, leur repas ne fût point achevé ; mais je leur fis signe de finir ce qu'ils avaient si bien commencé, et que j'attendrais.

Il n'y avait plus moyen pour celui que je voulais voir d'éviter mes regards.

Je l'examinai donc tout à mon aise, quoiqu'il eût évidemment rabattu son bonnet jusque sur ses yeux pour échapper à cet examen.

C'était un homme de vingt-huit à trente ans à peine ; au contraire de ses voisins, sur la rude physionomie desquels il était facile de lire les passions qui les avaient conduits où ils étaient, lui avait un de ces visages effacés dont, à une certaine distance, on ne distingue aucun trait.

Sa barbe, qu'il avait laissé pousser dans tout son développement, mais qui était rare et d'une couleur fausse, ne parvenait pas même à donner à sa physionomie un caractère quelconque.

Ses yeux, d'un gris pâle, erraient vaguement d'un objet à l'autre sans s'animer d'aucune expression ; ses membres étaient grêles et semblaient n'avoir été destinés par la nature à aucun travail fatigant ; le corps auquel ils s'attachaient ne paraissait capable d'aucune énergie physique.

Enfin, des sept péchés capitaux qui recrutent sur la terre au nom de l'ennemi du genre humain, celui sous la bannière duquel il s'était enrôlé devait être évidemment la paresse.

J'eusse donc détourné bien vite mes regards de cet homme, qui, j'en étais certain, ne pouvait m'offrir pour étude qu'un criminel de second ordre, si un vague ressouvenir n'avait murmuré à ma mémoire que je ne voyais pas cet homme pour la première fois.

Malheureusement, comme je l'ai dit, c'était une de ces physionomies dans lesquelles rien ne frappe, et qui, à moins de raisons particulières, ne peuvent produire en passant devant nous aucune impression.

Tout en demeurant convaincu que j'avais déjà vu cet homme, ce que sa persistance à fuir mes regards me démontrait encore, il m'était donc impossible de me rappeler où et comment je l'avais vu.

Je m'approchai du garde-chiourme, et lui demandai le nom de celui de mes convives qui faisait si mal honneur à mon repas.

Il s'appelait Gabriel Lambert.

Ce nom n'aidait en rien à ma mémoire : c'était la première fois que je l'entendais prononcer.

Je crus que je m'étais trompé, et, comme Jadin apparaissait sur le seuil de notre villa, j'allai au-devant de lui.

Jadin apportait nos deux fusils, notre promenade n'ayant pas d'autre but ce jour-là que de faire la chasse aux oiseaux de mer.

J'échangeai quelques paroles avec Jadin ; je lui recommandai d'examiner avec attention celui qui était l'objet de ma curiosité.

Mais Jadin ne se rappelait aucunement l'avoir vu, et, comme à moi, ce nom de Gabriel Lambert lui était parfaitement étranger.

Pendant ce temps nos forçats venaient d'achever leur collation et se levaient pour reprendre leur poste dans la barque ; nous nous en approchâmes à notre tour.

Et comme, pour l'atteindre, il fallait sauter de rochers en rochers, le garde-chiourme fit un signe à ces malheureux, qui entrèrent dans la mer jusqu'aux genoux, afin de nous aider dans le trajet.

Mais je remarquai une chose, c'est qu'au lieu de nous offrir la main pour point d'appui, comme auraient fait des matelots ordinaires, ils nous présentaient le coude.

Était-ce une consigne donnée d'avance ?

Était-ce dans cette humble conviction que leur main était indigne de toucher la main d'un honnête homme ?

Quant à Gabriel Lambert, il était déjà dans la barque avec son compagnon, à son poste accoutumé, et tenant son aviron à la main.

II

Henry de Faverne

Nous partîmes ; mais, quel que fût le nombre de mouettes et de goélands qui voltigeaient autour de nous, mon attention était attirée vers un seul but. Plus je regardais cet homme, plus il me semblait que, dans des jours assez rapprochés, il s'était d'une façon quelconque mêlé à ma vie.

Où cela ? comment cela ? voilà ce que je ne pouvais me rappeler.

Deux ou trois heures se passèrent dans cette recherche obstinée de ma mémoire, mais sans amener aucun résultat.

De son côté, le forçat paraissait tellement préoccupé d'éviter mon regard, que je commençai à être peiné de l'impression que ce regard paraissait produire sur lui, et que je m'attachai à essayer de penser à autre chose.

Mais on connaît l'exigence de l'esprit lorsqu'il veut s'attacher à un point ; malgré moi, j'en revenais toujours à cet homme.

Et, chose qui m'affermissait encore dans cette conviction que je ne me trompais pas, c'est que, chaque fois qu'après avoir détourné les yeux de dessus lui j'avais pris sur moi de les fixer d'un autre côté et que je me retournais vivement vers cet homme, c'était lui à son tour qui me regardait.

La journée s'écoula ainsi : deux ou trois fois nous prîmes terre. J'étais occupé à cette époque à coordonner les derniers événements de la vie de Murat, et une partie de ces événements s'était passée sur les lieux mêmes où nous nous trouvions ; tantôt c'était un dessin que je désirais que Jadin prît pour moi, tantôt c'était une simple investigation des lieux que je voulais faire.

À chaque fois je m'approchais du garde-chiourme avec l'intention de l'interroger ; mais à chaque fois je rencontrais le regard de Gabriel Lambert si humilié, si suppliant, que je remis à un autre moment l'explication que je voulais demander.

À cinq heures de l'après-midi nous rentrâmes.

Comme le reste de la journée devait être pris par le dîner et par le travail, je congédiai mon garde-chiourme et sa troupe, en lui donnant rendez-vous pour le lendemain matin à huit heures.

Malgré moi, je ne pus penser à autre chose qu'à cet homme. Il nous est arrivé parfois à tous de chercher dans notre souvenir un nom qu'on ne peut retrouver, et cependant ce nom on l'a parfaitement su. Ce nom fuit pour ainsi dire devant la mémoire ; à chaque instant on est prêt à le prononcer, on en a le son dans l'oreille, la forme dans la pensée ; une lueur fugitive l'éclaire, il va sortir de notre bouche avec une exclamation, puis tout à coup ce nom échappe de nouveau, s'enfonce plus avant dans la nuit, arrive à disparaître tout à fait ; si bien qu'on se demande si ce n'est point en rêve qu'on a entendu ce nom, et qu'il semble qu'en s'acharnant davantage à sa poursuite l'esprit va se perdre lui-même dans l'obscurité, et toucher aux limites de la folie.

Il en fut ainsi de moi pendant toute la soirée et pendant une partie de la nuit.

Seulement, chose plus étrange encore, ce n'était pas un nom, c'est-à-dire une chose sans consistance, un son sans corps, qui me fuyait : c'était un homme que j'avais eu cinq ou six heures sous les yeux, que j'avais pu interroger du regard, que j'aurais pu toucher de la main.

Cette fois, au moins, je n'avais pas de doute : ce n'était ni un rêve que j'avais fait, ni un fantôme qui m'était apparu.

J'étais sûr de la réalité.

J'attendis le matin avec impatience.

Dès sept heures, j'étais à ma fenêtre pour voir venir la barque.

Je l'aperçus qui sortait du port pareille à un point noir, puis à mesure qu'elle s'avançait sa forme devint plus distincte.

Elle prit d'abord l'aspect d'un grand poisson qui nagerait à la surface de la mer ; bientôt les avirons commencèrent à devenir visibles, et le monstre parut marcher sur l'eau à l'aide de ses douze pattes.

Puis on distingua les individus, puis les traits de leur visage.

Mais, arrivé à ce point, je cherchai vainement à reconnaître Gabriel Lambert ; il était absent, et deux nouveaux forçats l'avaient remplacé, lui et son compagnon.

Je courus jusqu'au rivage.

Les forçats crurent que j'avais hâte de m'embarquer, et sautèrent à l'eau afin de faire la chaîne ; mais je fis signe à leur gardien de venir seul me parler.

Il vint : je lui demandai pourquoi Gabriel Lambert n'était point avec les autres.

Il me répondit qu'ayant été pris pendant la nuit d'une fièvre violente, il avait demandé à être exempté de son service ; ce qui, sur le certificat du médecin, lui avait été accordé.

Pendant que je parlais au garde-chiourme, par-dessus l'épaule duquel je pouvais voir la barque et les hommes qui la montaient, un des forçats sortit une lettre de sa poche et me la montra.

C'était celui qu'on avait désigné sous le nom de Rossignol.

Je compris que Gabriel avait trouvé le moyen de m'écrire, et que Rossignol s'était chargé d'être son messager.

Je répondis par un signe d'intelligence au signe qu'il m'avait fait, et je remerciai le gardien.

— Monsieur désirerait-il lui parler ? me demanda-t-il ; en ce cas, malade ou non, je le ferais venir demain.

— Non, répondis-je ; mais sa figure m'avait frappé, et, ne le voyant pas aujourd'hui au milieu de ses camarades, je m'informais des causes de son absence. Il me semble que cet homme est au-dessus de ceux avec lesquels il se trouve.

— Oui, oui, dit le garde-chiourme, c'est un *de nos messieurs* ; et il a beau faire, cela se voit tout de suite.

J'allais demander à mon brave argousin ce qu'il entendait par un *de ses messieurs*, lorsque je vis Rossignol qui, tout en traînant son compagnon de chaîne après lui, levait une pierre, et cachait la lettre qu'il m'avait montrée sous cette pierre.

Dès lors, comme on le comprend bien, je n'eus plus qu'un désir, c'était de tenir cette lettre.

Je congédiai le garde-chiourme par un mouvement de tête qui signifiait que je n'avais pas autre chose à lui dire, et j'allai m'asseoir près de la pierre.

Il retourna aussitôt prendre sa place à la proue du canot.

Pendant ce temps, je levai la pierre et je m'emparai de la lettre, et, chose étrange, non pas sans une certaine émotion.

Je rentrai chez moi. Cette lettre était écrite sur du gros papier écolier, mais pliée proprement et avec une certaine élégance.

L'écriture était petite, fine, d'un caractère qui eût fait honneur à un écrivain de profession.

Elle portait cette suscription :

« *À monsieur Alexandre Dumas.* »

Cet homme, de son côté, m'avait donc aussi reconnu.

J'ouvris vivement la lettre, et je lus ce qui suit :

« Monsieur,

J'ai vu hier les efforts que vous faisiez pour me reconnaître, et vous avez dû voir ceux que je *faisait* pour ne pas être reconnu.

Vous comprenez qu'au milieu de toutes les humiliations auxquelles nous sommes en butte, une des plus grandes est de se trouver face à face, dégradés comme nous le sommes, avec un homme qu'on a rencontré dans le monde.

Je me suis donc donné la fièvre pour m'épargner aujourd'hui cette humiliation.

Maintenant, monsieur, s'il vous reste quelque pitié pour un malheureux qui, il le sait, n'a même plus droit à la pitié, n'exigez point que je rentre à votre service ; j'oserai même vous demander plus : ne faites aucune question sur moi. En échange de cette grâce, que je vous supplie à genoux de m'accorder, je vous donne ma parole d'honneur qu'avant que vous ne *quittié* Toulon je vous ferai connaître le nom sous lequel vous m'avez rencontré. Avec ce nom, vous saurez de moi tout ce que vous désirez en savoir.

Daignez prendre en considération la prière de *cellui* qui n'ose pas se dire

Votre bien humble serviteur,
Gabriel Lambert. »

Comme l'adresse, la lettre était écrite de la plus charmante écriture anglaise qui se pût voir ; elle indiquait une certaine habitude de style, quoique les trois fautes d'orthographe qu'elle contenait dénonçassent l'absence de toute éducation.

La signature était ornée d'un de ces paraphes compliqués comme on n'en trouve plus qu'au bout du nom de certains notaires de village.

C'était un mélange singulier de vulgarité originelle et d'élégance acquise.

Cette lettre ne me disait rien pour le présent ; mais elle me promettait pour l'avenir tout ce que je désirais savoir. Puis je me sentais pris de pitié pour cette nature plus élevée, ou, comme on le voudra, plus basse que les autres.

N'y avait-il pas un reste de grandeur dans son humiliation ?

Je résolus donc de lui accorder ce qu'il me demandait.

Je dis au garde-chiourme que, loin de désirer qu'on me rendît Gabriel Lambert, j'eusse été le premier à demander qu'on me débarrassât de cet homme, dont la figure me déplaisait.

Puis je n'en ouvris plus la bouche, et personne ne m'en souffla mot.

Je restai encore quinze jours à Toulon, et pendant ces quinze jours la barque et son équipage demeurèrent à mon service.

Seulement j'annonçai d'avance mon départ.

Je désirais que cette nouvelle parvînt à Gabriel Lambert.

Je voulais voir s'il se souviendrait de la *parole d'honneur* qu'il m'avait donnée.

La dernière journée s'écoula sans que rien m'indiquât que mon homme se disposât le moins du monde à tenir sa promesse ; et, je l'avoue, je me reprochais déjà ma discrétion, lorsqu'en prenant congé de mes gens, je vis Rossignol jeter un coup d'œil sur la pierre où j'avais déjà trouvé la lettre.

Ce coup d'œil était si significatif que je le compris à l'instant même ; je répondis par un signe qui voulait dire : C'est bien.

Puis, tandis que ces malheureux, désespérés de me quitter, car les quinze jours qu'ils avaient passés à mon service avaient été pour eux quinze jours de fête, s'éloignaient de la bastide en ramant, j'allai lever la pierre, et sous la pierre je trouvai une carte.

Une carte écrite à la main, mais qu'on eût juré être gravée.

Sur cette carte, je lus :

Le vicomte Henry de Faverne.

III

Le foyer de l'Opéra

Gabriel Lambert avait raison, ce nom seul me disait, sinon tout, du moins une partie de ce que je désirais savoir.

— C'est juste, Henry de Faverne ! m'écriai-je, Henry de Faverne, c'est cela ! Comment diable ne l'ai-je pas reconnu !

Il est vrai que je n'avais vu celui qui portait ce nom que deux fois, mais c'était dans des circonstances où ses traits s'étaient profondément gravés dans ma mémoire.

C'était à la troisième représentation de *Robert le Diable* ; je me promenais pendant l'entr'acte au foyer de l'Opéra, avec un de mes amis, le baron Olivier d'Hornoy.

Je venais de le retrouver le soir même, après une absence de trois ans.

Des affaires d'intérêt l'avaient appelé à la Guadeloupe, où sa famille avait des possessions considérables, et depuis un mois seulement il était de retour des colonies.

Je l'avais revu avec grand plaisir, car autrefois nous avions été fort liés.

Deux fois, en allant et en venant, nous croisâmes un homme, qui à chaque fois le regarda avec une affectation qui me frappa.

Nous allions le rencontrer une troisième fois, lorsque Olivier me dit :

— Vous est-il égal de vous promener dans le corridor au lieu de vous promener ici ?

— Parfaitement, lui répondis-je ; mais pourquoi cela ?

— Je vais vous le dire, reprit-il.

Nous fîmes quelques pas, et nous nous trouvâmes dans le corridor.

— Parce que, continua Olivier, nous avons croisé deux fois un homme.

— Qui vous a regardé d'une singulière façon, je l'ai remarqué. Qu'est-ce que cet homme ?

— Je ne puis le dire précisément, mais ce que je sais, c'est qu'il a l'air de chercher à avoir une affaire avec moi, tandis que moi je ne me soucierais pas le moins du monde d'avoir une affaire avec lui.

— Et depuis quand donc, mon cher Olivier, craignez-vous les affaires ? Vous aviez autrefois, si je me le rappelle bien, la fatale réputation de les chercher plutôt que de les fuir.

— Oui, sans doute, je me bats quand il le faut ; mais, vous le savez, on ne se bat pas avec tout le monde.

— Je comprends, cet homme est un chevalier d'industrie.

— Je n'en ai aucune certitude, mais j'en ai peur.

— En ce cas, mon cher, vous avez parfaitement raison ; la vie est un capital qu'il ne faut risquer que contre un capital à peu près équivalent ; celui qui fait autrement joue un jeu de dupe.

En ce moment la porte d'une loge s'ouvrit, et une jeune et jolie femme fit coquettement signe de la main à Olivier qu'elle désirait lui parler.

— Pardon, mon cher, il faut que je vous quitte.

— Pour longtemps ?

— Non, continuez de vous promener dans le corridor, et avant dix minutes je vous rejoins.

— À merveille.

Je continuai de me promener seul pendant le temps indiqué, et je me trouvais du côté opposé à celui où j'avais quitté Olivier, lorsque j'entendis tout à coup une grande rumeur, et que je vis les autres promeneurs se porter du côté où cette rumeur était née ; je m'avançai comme tout le monde, et je vis sortir d'un groupe Olivier qui, en m'apercevant, s'élança à mon bras en me disant :

— Venez, mon cher ; sortons.

— Qu'y a-t-il donc ? demandai-je, et pourquoi êtes-vous si pâle ?

— Il y a que ce que j'avais prévu est arrivé ; cet homme m'a insulté, et il faut que je me batte avec lui ; mais venez vite chez moi ou chez vous, je vous conterai tout cela.

Nous descendîmes rapidement l'un des escaliers ; l'étranger descendait l'autre ; il tenait son mouchoir sur son visage, et son mouchoir était taché de sang.

Olivier et lui se rencontrèrent à la porte.

— Vous n'oublierez pas, monsieur, dit l'étranger à haute voix, de matière à être entendu de tout le monde, que je vous attends demain à six heures au bois de Boulogne, allée de la Muette.

— Eh ! oui, monsieur, dit Olivier en haussant les épaules ; c'est chose convenue.

Et il fit un pas en arrière pour laisser passer son adversaire, qui sortit en se drapant dans son manteau, et avec la prétention visible de faire de l'effet.

— Oh ! mon Dieu ! mon cher, dis-je à Olivier, qu'est-ce que ce monsieur ? Et vous allez vous battre avec cela ?

— Il le faut pardieu bien !

— Et pourquoi le faut-il ?

— Parce qu'il a levé la main sur moi, parce que je lui ai envoyé un coup de canne à travers la figure.

— Vraiment ?

— Parole ! une scène de crocheteurs, tout ce qu'il y a de plus sale : j'en ai honte ; mais que voulez-vous ? c'est ainsi.

— Mais qu'est-ce que c'est donc que ce manant-là, qui croit qu'on est obligé de donner à des gens comme nous des soufflets pour les faire battre ?

— Ce que c'est ? c'est un monsieur qui se fait appeler le vicomte Henry de Faverne.

— Henry de Faverne ? je ne connais pas cela.

— Ni moi non plus.

— Eh bien ! comment avez-vous une affaire avec un homme que vous ne connaissez pas ?

— C'est justement parce que je ne le connais pas que j'ai avec lui une affaire : cela vous paraît étrange, qu'en dites-vous ?

— Je l'avoue.

— Je vais vous raconter cela. Tenez, il fait beau, au lieu de nous enfermer entre quatre murailles, voulez-vous venir jusqu'à la Madeleine ?

— Jusqu'où vous voudrez.

— Voici ce que c'est : ce monsieur Henry de Faverne a des chevaux superbes et joue un jeu fou, sans qu'on lui connaisse aucune fortune au soleil ; au reste, payant fort bien ce qu'il achète ou ce qu'il perd : de ce côté il n'y a rien à dire. Mais comme il est, à ce qu'il paraît, sur le point de se marier, on lui a demandé quelques explications sur cette fortune dont il fait un usage si éblouissant ;

il a répondu qu'il était d'une famille de riches colons qui avait des biens considérables à la Guadeloupe.

« Alors, justement comme j'en arrive, on est venu aux informations près de moi, et l'on m'a demandé si je connaissais un comte de Faverne à la Pointe-à-Pitre.

« Il faut vous dire, mon cher, que je connais, à la Pointe-à-Pitre, tout ce qui mérite d'être connu, et qu'il n'y a pas, d'un bout de l'île à l'autre, plus de comte de Faverne que sur ma main.

« Vous comprenez, moi j'ai dit tout bonnement ce qu'il en était, sans attacher à ce que je disais d'autre importance. Puis, au bout du compte, comme c'était la vérité, je l'eusse dite dans tous les cas.

« Or, il paraît que mon refus de reconnaître ce monsieur a mis obstacle à ses projets de mariage. Il a crié bien haut que j'étais un calomniateur, et qu'il me ferait repentir de mes calomnies. Je ne m'en suis pas autrement inquiété ; mais, ce soir, je l'ai rencontré comme vous avez vu, et j'ai senti, vous savez, on sent cela, que j'allais avoir une affaire avec cet homme.

« Au reste, mon cher ami, vous êtes témoin que, cette affaire, je l'ai évitée tant que j'ai pu ; mais, que voulez-vous ? je ne pouvais pas faire davantage. J'ai quitté le foyer, j'ai pris le corridor ; en m'apercevant qu'il nous avait suivis dans le corridor, je suis entré dans la loge de la comtesse M…, qui, elle-même, comme vous le savez, est créole, et qui n'a jamais entendu parler de ce monsieur ni de quelque Faverne que ce soit.

« Je croyais en être quitte ; baste ! il m'attendait en face de la porte de la loge ; vous savez le reste : nous nous battons demain, vous l'avez entendu.

— Oui, à six heures du matin ; mais qui donc a réglé cela ?

— Mais voilà encore ce qui prouve que j'ai affaire à je ne sais quel croquant. Est-ce que c'est jamais aux adversaires à régler ces choses-là ? Que restera-t-il à faire aux témoins, alors ? Puis, se battre à six heures du matin, comprenez-vous cela ? Qui est-ce qui se lève à six heures ? Ce monsieur a donc été garçon de charrue dans sa jeunesse ? Quant à moi, je sais que je vais être demain matin d'une humeur massacrante, et que je me battrai très mal.

— Comment, vous vous battrez très mal ?

— Sans doute ; c'est une chose sérieuse que de se battre, que diable ! On prend toutes ses aises pour faire l'amour, et on ne s'accorde pas la plus petite fantaisie en matière de duel ! Moi, je sais

une chose, c'est que je me suis toujours battu à onze heures ou midi, et qu'en général je m'en suis très bien trouvé. À six heures du matin, je vous demande un peu, au mois d'octobre ! on meurt de froid, on grelotte, on n'a pas dormi.

— Eh bien ! mais rentrez et couchez-vous.

— Oui, couchez-vous, c'est facile à dire ; on a toujours, quand on se bat le lendemain, quelque chose comme un bout de testament à faire, une lettre à écrire à sa mère ou à sa maîtresse ; tout cela vous prend jusqu'à deux heures du matin. Puis on dort mal ; car, voyez-vous, on a beau dire, si brave qu'on soit, c'est toujours une mauvaise nuit que la nuit qui précède un duel. Et se lever à cinq heures, car pour se trouver au bois de Boulogne à six heures, il faut se lever à cinq, se lever à la bougie, connaissez-vous rien de plus maussade que cela ? Aussi qu'il se tienne bien, ce monsieur ; je ne le ménagerai pas, je vous en réponds. À propos, je compte sur vous comme témoin.

— Pardieu !

— Apportez vos épées, je ne veux pas me servir des miennes, il pourrait dire qu'elles sont à ma garde.

— Vous vous battez à l'épée ?

— Oui, j'aime mieux cela ; cela tue aussi bien que le pistolet, et cela n'estropie pas. Une mauvaise balle vous casse un bras, il faut vous le couper, et vous voilà manchot. Apportez vos épées.

— C'est bien, je serai chez vous à cinq heures.

— À cinq heures ! Comme c'est amusant pour vous aussi de vous lever à cinq heures !

— Oh ! pour moi, cela m'est à peu près indifférent ; c'est l'heure où je me couche.

— C'est égal, lorsque les choses se passeront entre gens comme il faut et que vous serez mon témoin, faites-moi battre comme vous l'entendrez, mais faites-moi battre à onze heures ou midi, et vous verrez ; parole d'honneur ! il n'y aura pas de comparaison, j'y gagnerai cent pour cent.

— Allons donc, je suis sûr que vous serez superbe.

— Je ferai de mon mieux ; mais, d'honneur ! j'aurais mieux aimé me battre ce soir sous un réverbère, comme un soldat aux gardes, que de me lever demain à une pareille heure ; ainsi, vous, mon cher, qui n'avez pas de testament à faire, allez vous coucher ; allez, et recevez mes excuses au nom de ce monsieur.

— Je vous quitte, mon cher Olivier, mais c'est pour vous laisser tout votre temps à vous-même. Avez-vous quelque autre recommandation à me faire ?

— À propos, il me faut deux témoins : passez au club, et prévenez Alfred de Nerval que je compte sur lui ; cela ne le dérangera pas trop, il jouera jusqu'à cette heure-là, et tout sera dit. Puis il nous faut, je ne sais pas, parole d'honneur ! où j'ai la tête, il nous faut un médecin ; je n'ai pas envie, si je lui donne un coup d'épée, de lui sucer la plaie, à ce monsieur ; j'aime mieux qu'on le saigne.

— Avez-vous quelque préférence ?

— Pour qui ?

— Pour un docteur.

— Non ; je les redoute tous également. Prenez Fabien ; n'est-ce pas votre médecin ? c'est le mien aussi ; il nous rendra ce service avec grand plaisir, à moins cependant qu'il ne craigne que cela lui fasse tort près du roi, car vous savez qu'il vient d'être attaché à la cour par quartier.

— Soyez tranquille, il n'y songera même pas.

— Je le crois, car c'est un excellent garçon ; faites-lui toutes mes excuses de le faire lever à pareille heure.

— Bah ! il y est habitué.

— Pour un accouchement, pas pour un duel. Mais avec cela je bavarde comme une pie, et je vous tiens là dans la rue, sur vos jambes, tandis que vous devriez être dans votre lit. Allez vous coucher, mon cher ami, allez vous coucher.

— Allons, bonsoir et bon courage !

— Ah ! ma foi ! je vous jure que je n'en sais rien, dit Olivier en bâillant à se démonter la mâchoire ; car, en vérité, vous ne vous faites point idée combien cela m'ennuie de me battre avec ce drôle-là.

Et sur ces paroles, Olivier me quitta pour rentrer chez lui, tandis que j'allais au club et chez Fabien.

Je lui avais donné la main en le quittant, et j'avais senti sa main agitée d'un mouvement nerveux.

Je n'y comprenais plus rien. Olivier avait presque la réputation d'un duelliste ; comment donc un duel l'impressionnait-il à ce point-là ?

N'importe, je n'en étais pas moins sûr de lui pour le lendemain.

IV

Préparatifs

Je courus chez le docteur, et de là au club.

Alfred promit de ne pas se coucher et Fabien d'être levé à l'heure convenue : tous deux devaient se trouver chez Olivier à cinq heures moins un quart.

J'y arrivai à quatre heures et demie, pour lui dire que tout était réglé à sa convenance.

Je le trouvai assis devant sa table et achevant d'écrire quelques lettres.

Il ne s'était pas couché.

— Eh bien ! mon cher Olivier, lui demandai-je, comment vous trouvez-vous ?

— Oh ! très mal à mon aise ; vous voyez l'homme le plus fatigué de la terre. Comme je m'en doutais, je n'ai pas eu le temps de dormir une minute. Vous voyez le feu qu'il y a, eh bien ! je n'ai pas pu me réchauffer. Est-ce qu'il fait froid dehors ?

— Non, le temps est humide ; il tombe du brouillard.

— Vous verrez que nous serons assez heureux pour qu'il tombe de l'eau à torrents. Se battre par la pluie, les pieds dans la boue, comme c'est amusant ! Si cet homme n'était pas un goujat, on aurait remis la chose à plus tard, ou l'on se serait battu à couvert ; aussi il peut être tranquille, son affaire est claire, et je le guérirai de l'envie de venir me chercher une seconde fois dispute, je vous en réponds.

— Ah çà ! mais vous en parlez, mon cher, comme si vous étiez sûr de le tuer.

— Oh ! vous comprenez, on n'est jamais sûr de tuer son homme ; il n'y a que les médecins qui puissent répondre de cela. N'est-ce pas, Fabien ? ajouta Olivier en souriant et en tendant la main au docteur, qui entrait ; mais je lui donnerai un joli coup d'épée, voilà tout.

— Dans le genre de celui que vous avez donné, la veille de votre départ pour la Guadeloupe, à cet officier portugais que j'ai eu toutes les peines du monde à tirer d'affaire, n'est-ce pas ? dit Fabien.

— Oh ! celui-là c'est autre chose : celui-là, il avait choisi le mois de mai ; puis, au lieu de me jeter brutalement son heure au nez, il m'avait poliment demandé la mienne. Mon cher, imaginez-vous, c'était une partie de plaisir ; nous nous battions à Montmorency, par une charmante journée, à onze heures du matin. Vous rappelez-vous, Fabien ? Il y avait dans le buisson qui se trouvait à côté de nous une fauvette qui chantait ; j'adore les oiseaux. Tout en me battant j'écoutais chanter cette fauvette ; elle ne s'envola qu'au mouvement que vous fîtes en voyant tomber mon adversaire. Comme il tomba bien, n'est-ce pas ? en me saluant de la main ; c'était un homme très comme il faut que ce Portugais ; l'autre tombera comme un bœuf, vous verrez, en m'éclaboussant.

— Ah çà ! mon cher Olivier, lui dis-je, vous êtes donc un Saint-George pour parler comme cela d'avance.

— Non, je tire même assez mal, mais j'ai le poignet solide, et, sur le terrain, un sang-froid de tous les diables ; d'ailleurs, cette fois-ci, j'ai affaire à un lâche.

— À un lâche… qui est venu vous provoquer ?

— Cela ne fait rien ; au contraire, cela vient à l'appui de mon assertion. Vous avez bien vu qu'au lieu de m'envoyer tranquillement ses témoins, comme cela se fait en bonne compagnie, il a voulu se monter la tête en m'insultant lui-même ; et encore a-t-il passé près de moi deux fois sans faire autre chose que me regarder, puis il m'a vu me détourner de mon chemin, il a cru que j'avais peur, et il a fait le crâne ; c'est un homme qui a besoin de se battre avec quelqu'un de bien placé dans le monde pour se réhabiliter. Ce n'est pas un duel qu'il me propose, c'est une spéculation qu'il entreprend. Au reste, vous verrez tout cela sur le terrain… Ah ! voilà enfin Nerval : j'ai cru qu'il ne viendrait pas.

— Ce n'est pas ma faute, mon cher, dit en entrant le nouvel arrivant ; d'ailleurs je ne suis pas en retard. (Il tira sa montre.) Cinq heures. Imagine-toi que je gagnais quelque chose comme une trentaine de mille francs à Valjuson, et qu'il m'a fallu lui donner revanche sur revanche, jusqu'à ce qu'il n'en perde plus que dix mille. Ah çà ! tu te bats donc ?

— Oh ! mon Dieu ! oui.

— Alexandre est venu me dire cela au moment où je venais d'être décavé de deux cents louis, de sorte que j'ai assez mal écouté. Est-ce que tu n'aurais pas tenu, toi, vingt-neuf par la retourne et premier en main ?

— Certainement j'aurais tenu.

— Eh bien ! je trouve cinq trèfles ; cet imbécile de Larny, qui avait battu les cartes, s'en était donné trois pour lui seul, et bêtement, comme tout ce qu'il fait, en donnant l'as et le roi à un autre. J'y étais déjà de dix mille francs quand j'ai eu la bonne idée de me rattraper à l'écarté avec Valjuson, de sorte que je ne perds ni ne gagne. Vous ne jouez pas, vous, Fabien ?

— Non.

— Vous avez bien raison : je ne connais rien de stupide comme le jeu ; c'est une mauvaise habitude que j'ai prise et que je voudrais bien perdre. Est-ce qu'il n'y aurait pas quelque remède, docteur, mais un remède agréable, un remède moral joint à un bon régime hygiénique ? À propos de cela, mon cher, où diable d'Harville a-t-il pris son abominable cuisinier ? chez quelque ministre constitutionnel ? Il nous a donné hier un dîner que personne n'a pu manger. Tu t'es douté de cela, toi, tu n'es pas venu ; tu as bien fait. Ah çà ! où se bat-on ?

— Au bois de Boulogne, allée de la Muette.

— Oh ! les traditions classiques. Mon cher, depuis que tu es à la Guadeloupe on ne se bat plus là : on se bat à Clignancourt ou à Vincennes. Il y a des endroits charmants que Nestor a découverts ; tu sais, lui, c'est le Christophe Colomb de ces mondes-là : ils se sont battus là avec Gallois ; un duel charmant ! Tu sais comme ils sont braves tous deux ; ils se sont donné trois coups d'épée chacun, et se sont quittés contents comme des dieux : *Numero Deus impare gaudet*. Tu vois, hein ! comme je tiens mon latin. Et quand je pense qu'on a été donner, à mon détriment, le prix de thème à cet imbécile de Larny, qui m'a fait perdre, avec ses trois trèfles, un coup de deux cents louis !

— Tu lui revaudras cela ce soir. Mais je crois, messieurs, continua Olivier, qu'il est temps de partir ; il ne faut pas nous faire attendre.

— Comment allons-nous là-bas ?

— J'ai une espèce de landau avec des épées dedans, repris-je ;

une voiture qui a un air tout à fait honnête : on ne se doutera jamais de ce qu'elle renferme.

— Très bien ! descendons.

Nous descendîmes ; nous prîmes place, et nous ordonnâmes au cocher de nous conduire au bois de Boulogne, allée de la Muette.

— À propos, dit Alfred quand la voiture commença de rouler, je vais peut-être avoir une affaire, moi aussi.

— Et comment cela ?

— À cause de toi.

— À cause de moi ?

— Oui. Tu sais que tu as dit l'autre jour, chez madame de Méranges, que tu ne connaissais à la Guadeloupe aucun monsieur de Faverne.

— Oui, parfaitement.

— J'ai entendu cela tout en faisant un whist : ça m'était entré par une oreille, ça ne m'était pas sorti par l'autre, quand, avant-hier, qui propose-t-on au club ?… Un monsieur Henry de Faverne, qui se fait appeler vicomte, et qui n'est rien du tout, j'en suis sûr. Alors, j'ai dit qu'il était impossible d'admettre cet homme, que les Faverne n'existaient pas, que tu connaissais la Guadeloupe comme ta poche, et que tu n'avais jamais entendu parler de ces gens-là ; de sorte qu'il a été refusé. C'est fâcheux, au reste, parce qu'il est beau joueur ; voilà toute l'affaire : il paraît qu'il a su que je m'étais prononcé contre lui et qu'il m'en veut. À son aise ! Quand il sera las de m'en vouloir, il viendra me le dire ; je l'attends. À propos ! et toi, avec qui te bats-tu ?

— Avec lui.

— Qui, lui ?

— Avec ton monsieur Henry de Faverne.

— Comment ! c'est à moi qu'il en veut, et c'est avec toi qu'il se bat ?

— Oui ; il aura su que les renseignements venaient de moi, et il se sera tout naturellement adressé à moi.

— Oh ! un instant ! un instant ! s'écria Alfred, c'est que je vais lui dire…

— Tu ne diras rien. Ce monsieur est un manant à qui on ne parle pas ; d'ailleurs ton affaire n'a aucun rapport avec la mienne ; il m'a insulté, c'est à moi de me battre : voilà tout. Après moi tu auras ton tour.

— Ah ! oui, avec cela que tu les arranges bien quand tu t'en mêles. Mais celui-là, je t'en prie, ne me le tue pas tout à fait ; ce n'est qu'à cette condition-là que je te le laisse. Veux-tu un cigare ?

— Merci.

— Tu ne sais pas ce que tu refuses ; ce sont de véritables cigares du roi d'Espagne, que Vernon a rapportés de La Havane. Vous ne fumez pas, docteur ?

— Non.

— Vous avez tort.

Et Alfred alluma son cigare, s'accouda dans un coin de la voiture, et, tout entier à l'agréable occupation qu'il venait de se créer, s'abîma dans la volupté de la fumée.

V

L'allée de la Muette

Pendant ce temps-là, un jour pâle et maladif venait de se lever, et l'on commençait d'apercevoir le bois de Boulogne perdu au milieu du brouillard.

Une voiture marchait devant la nôtre, et, comme elle prit la porte Maillot, nous ne doutâmes plus que ce fût celle de notre adversaire ; nous ordonnâmes donc à notre cocher de la suivre. Elle se dirigea vers l'allée de la Muette, au tiers de laquelle elle s'arrêta ; la nôtre la joignit, et s'arrêta à son tour ; nous descendîmes.

Ces messieurs avaient déjà mis pied à terre.

Je jetai alors un coup d'œil sur Olivier.

Un changement complet s'était opéré en lui ; le mouvement nerveux qui l'agitait la veille avait complètement disparu, il était calme et froid ; un sourire de suprême dédain arquait sa bouche, et un léger pli entre les deux sourcils était la seule contraction qu'on pût remarquer sur son visage ; pas un mot ne sortait de sa bouche.

Son adversaire présentait un aspect tout opposé ; il parlait haut, riait avec éclat, gesticulait avec force ; mais, avec tout cela, son visage grimaçant était pâle et contracté ; de temps en temps un spasme nerveux lui serrait la poitrine et le forçait de bâiller.

Nous nous approchâmes de ses deux témoins, qui furent forcés de lui dire de s'éloigner.

Alors il fit en arrière quelques pas en sifflant, et se mit à piquer si violemment dans la terre la badine qu'il tenait qu'il la brisa.

Les préparatifs du combat étaient faciles à régler. Monsieur de Faverne avait indiqué l'heure, Olivier avait choisi les armes, tout arrangement était impossible.

La question était donc purement et simplement de savoir si l'on arrêterait le combat après une première blessure, ou si on lui laisserait telle suite qu'il plairait aux combattants de lui donner.

Page 340

Olivier s'était prononcé à ce sujet, c'était un droit de sa position d'offensé : rien ne devait arrêter les épées, que la chute d'un des deux adversaires.

Les témoins discutèrent un instant, mais furent obligés de céder ; nous ne les connaissions ni l'un ni l'autre ; c'étaient des amis de monsieur Henry de Faverne ; et, à part leur tranchant et leurs manières de sous-officiers, nous les trouvâmes assez au fait des fonctions qu'ils remplissaient.

Je leur présentai les épées, qu'ils examinèrent.

Pendant cet examen, je revins vers Olivier.

Il était occupé à faire remarquer une faute héraldique qui s'était glissée dans le blason, sans doute improvisé, de son adversaire : le vicomte portait couleur sur couleur.

En me voyant, il me prit à part.

— Tenez, me dit-il, voici deux lettres, l'une pour ma mère, l'autre pour…

Il ne prononça point le nom, mais me montra ce nom écrit sur la lettre : c'était celui d'une jeune personne qu'il aimait et qu'il était sur le point d'épouser.

— On ne sait pas ce qui peut arriver, continua-t-il ; s'il m'arrivait malheur, faites porter cette lettre à ma mère ; quant à l'autre, cher ami, ne la remettez qu'en main propre.

Je lui promis.

Puis, voyant que, plus le moment du combat approchait, plus son visage devenait calme :

— Mon cher Olivier, lui dis-je, je commence à croire que ce monsieur a eu tort de vous insulter, et qu'il va payer cher son imprudence.

— Oui, dit le docteur, surtout si votre sang-froid est réel.

Un sourire effleura les lèvres d'Olivier.

— Docteur, dit-il, dans l'état de santé ordinaire, combien de fois le pouls d'un homme qui n'a aucun motif d'agitation bat-il à la minute ?

— Mais, répondit Fabien, soixante-quatre ou soixante-cinq fois.

— Tâtez mon pouls, docteur, dit Olivier en tendant la main à Fabien.

Fabien tira sa montre, appuya son doigt sur l'artère, et, au bout d'une minute :

— Soixante-six pulsations, dit-il ; c'est miraculeux d'empire sur

vous-même ; ou votre adversaire est un Saint-George, ou c'est un homme mort.

— Mon cher Olivier, dit Alfred en se retournant, es-tu prêt ?

— Moi ? dit Olivier, j'attends.

— Eh bien ! alors, messieurs, dit-il, rien n'empêche que l'affaire ne se vide ?

— Oui, oui, s'écria monsieur de Faverne ; oui, vite, vite, sacrebleu !

Olivier le regarda avec un léger sourire de mépris ; puis voyant qu'il jetait bas son habit et son gilet, il ôta les siens.

C'est alors qu'apparut une nouvelle différence entre ces deux hommes.

Olivier était mis avec une coquetterie charmante : il avait fait toilette complète pour se battre ; sa chemise était de la plus fine batiste, fraîche et soigneusement plissée ; sa barbe était nouvellement faite, ses cheveux ondulaient comme s'ils sortaient du fer de son valet de chambre.

Tout au contraire, la chevelure de monsieur de Faverne dénonçait une nuit agitée.

On voyait qu'il n'avait pas été coiffé depuis la veille, et que cette coiffure avait été fort dérangée par l'agitation de la nuit ; sa barbe était longue, et sa chemise de jaconas était évidemment la même que celle avec laquelle il avait couché.

— Décidément cet homme est un manant, murmura Olivier.

Je lui remis une des épées, tandis qu'on remettait l'autre à son adversaire.

Olivier la prit par la lame et eut à peine l'air de la regarder : on eût dit qu'il tenait une canne.

Monsieur de Faverne prit au contraire la sienne par la poignée, fouetta deux ou trois fois l'air avec la lame ; puis il s'enveloppa la main avec un foulard, afin d'assurer d'autant mieux l'épée dans sa main.

Olivier seulement alors ôta ses gants, mais jugea inutile d'user de la précaution que venait de prendre son adversaire ; seulement alors je remarquai sa main : elle avait la blancheur et la délicatesse d'une main de femme.

— Eh bien ! monsieur, dit monsieur de Faverne ; eh bien ?

— Eh bien ! j'attends, répondit Olivier.

— Allez, messieurs, dit Alfred.

Les adversaires, qui étaient à dix pas l'un de l'autre, se rapprochèrent alors ; je remarquai que plus Olivier se rapprochait, plus sa figure devenait douce et souriante.

Tout au contraire, celle de son adversaire prit un caractère de férocité dont j'aurais cru ses traits incapables ; son œil devint sanglant et son teint couleur de cendre.

Je commençai à être de l'avis d'Olivier : cet homme était un lâche.

Au moment où les épées se touchèrent, ses lèvres s'entrouvrirent et montrèrent ses dents convulsivement serrées.

Tous deux tombèrent en garde en face l'un de l'autre ; mais autant la pose d'Olivier était simple, facile, élégante, autant celle de son adversaire, quoique dans toutes les règles de l'art, était raide et anguleuse.

On voyait que cet homme avait appris à faire des armes à un certain âge, tandis que l'autre, en vrai gentilhomme, avait depuis son enfance joué avec des fleurets.

Monsieur de Faverne commença l'attaque : ses premiers coups furent vifs, serrés, précis ; mais, ces premiers coups portés, il s'arrêta comme étonné de la résistance de son adversaire. En effet, Olivier avait paré ses attaques avec la même facilité qu'il eût fait dans un assaut de salle d'armes.

Monsieur de Faverne en devint plus livide encore, si la chose était possible, et Olivier plus souriant.

Alors monsieur de Faverne changea de garde, plia sur ses genoux, écarta les jambes à la manière des maîtres italiens, et recommença les mêmes coups, mais en les accompagnant de ces cris qu'ont l'habitude de pousser, pour effrayer leurs adversaires, les prévôts de régiment.

Mais ce changement d'attaque n'eut aucune influence sur Olivier : sans reculer d'un pas, sans rompre d'une semelle, sans précipiter un seul de ses mouvements, son épée se lia à celle de son adversaire ou la précéda alternativement, comme s'il eût pu deviner les coups que celui-ci allait lui porter.

Il avait véritablement, comme il l'avait dit, un sang-froid terrible.

La sueur de l'impuissance et de la fatigue coulait sur le front de monsieur de Faverne ; les muscles de son cou et de ses bras se gonflaient comme des cordes ; mais sa main se fatiguait

visiblement, et l'on comprenait que si l'épée n'était maintenue à son poignet par le foulard, à la première attaque un peu vive de son adversaire, son épée lui tomberait des mains.

Olivier, au contraire, continuait de jouer avec la sienne.

Nous regardions en silence ce jeu terrible, dont il nous était facile de deviner le résultat d'avance. Comme l'avait dit Olivier, on pouvait deviner que monsieur de Faverne était un homme perdu.

Enfin, au bout d'un instant, un sourire plus caractérisé se dessina sur les lèvres d'Olivier ; à son tour il simula un ou deux coups, puis un éclair passa dans ses yeux ; il se fendit, et d'un simple dégagement, mais si serré, si vif que nous ne pûmes pas le suivre des yeux, il lui passa son épée au travers du corps.

Puis, sans prendre la précaution d'usage en pareil cas, c'est-à-dire de se rejeter en arrière par un pas de retraite, il abaissa son épée sanglante et attendit.

Monsieur de Faverne jeta un cri, porta la main gauche à sa blessure, secoua sa main droite pour la débarrasser de l'épée, qui, liée à son poignet, lui pesait comme une masse, puis, passant d'une pâleur livide à une pâleur cadavéreuse, il chancela un instant et tomba évanoui.

Olivier, sans le perdre tout à fait de l'œil, se retourna vers Fabien.

— Maintenant, docteur, dit-il de son son de voix habituel, et sans que la trace de la moindre émotion se fît reconnaître, maintenant, docteur, je crois que le reste vous regarde.

Fabien était déjà près du blessé.

Non seulement l'épée lui avait traversé le corps, mais elle avait encore été trouer la chemise flottante, tant le coup avait été profond ; le sang remontait à plus de dix-huit pouces sur la lame.

— Tenez, mon cher, me dit Olivier, voici votre épée ; c'est étonnant comme elle est montée à ma main. Chez qui l'avez-vous achetée ?

— Chez Devismes.

— Ayez donc la bonté de m'en commander une paire pareille.

— Gardez celles-ci ; vous vous en servez trop bien pour vous les reprendre.

— Merci, ça me fera plaisir de les avoir.

Puis, se retournant vers le blessé :

— Je crois que je l'ai tué, dit-il ; j'en serais fâché ; je ne sais pourquoi il me semble que ce malheureux-là ne doit point mourir de la main d'un honnête homme.

Puis, comme nous n'avions plus rien à faire là, que monsieur de Faverne était entre les mains de Fabien, c'est-à-dire d'un des plus habiles docteurs de Paris, nous remontâmes dans notre voiture, tandis qu'on portait le blessé dans la sienne.

Deux heures après, je reçus une magnifique pipe turque qu'Olivier m'envoyait en échange de mes épées.

Le soir, j'allai en personne prendre des nouvelles de monsieur de Faverne ; le lendemain, j'envoyai mon domestique ; le troisième jour, ma carte ; puis comme, ce troisième jour, j'appris que, grâce aux soins de Fabien, il était hors de danger, je cessai de m'occuper de lui.

Deux mois après, à mon tour, je reçus sa carte.

Puis je partis pour un voyage, et je ne le revis plus que le jour où je le retrouvai au bagne.

Olivier ne s'était pas trompé sur l'avenir de cet homme.

Librio

ŒUVRE DU MATRIMOINE

Judith Gautier



Isoline

Judith Gautier

Isoline

Librio

ŒUVRE DU MATRIMOINE

© E.J.L., 2022
EAN 9782290365588

Un soir gris descendait sur la mer ; les nuages lourds, que poussait une brise très âpre, s'écroulaient vers l'horizon, faisant craindre une nouvelle averse ; la pluie qui venait de tomber rendait glissante la cale de Saint-Servan, dont la pente s'enfonçait sous l'eau houleuse ; elle assombrissait les pierres grises de la haute tour Solidor, qui semblait avoir pris racine dans les rochers qui lui servent d'assise et ont fourni les matériaux de ses murailles.

De chaque côté de la cale, des bateaux de pêche, la voile à demi ployée, dansaient avec une sorte d'affolement. Des matelots, des femmes chargées de paniers descendaient la pente mouillée et interpellaient d'une voix dolente les barques qui accostaient le quai ; un teinturier, les bras bleus jusqu'au-dessus du coude, trempait diverses loques dans l'eau qui roulait sur la chaussée de pierre et, pour un instant, teintait les premières lames de nuances invraisemblables.

Là, tout près, ballottée d'une façon inquiétante, une vieille embarcation aux planches vermoulues, dont toute trace de peinture avait disparu, emplie déjà de passagers, semblait attendre le moment du départ. Ceux qui s'entassaient dans cette barque étaient des ouvriers en habit de travail, souillés de plâtre et de boue, des paysannes proprettes, le petit fichu de couleur croisé sur la poitrine, la jolie coiffe bretonne, dont chaque bourg change la forme, palpitant sur leurs cheveux. À l'arrière, deux sœurs trinitaires, le visage

encadré d'un bonnet plissé sous le voile noir, faisaient bruire les croix et les chapelets perdus dans les plis de leur robe de bure.

La barque était plus que pleine et pourtant de nouveaux arrivants la hélèrent et sautèrent sur l'avant encombré, sans que les passagers parurent surpris de cette surcharge.

Ils échangeaient seulement quelques phrases insignifiantes :

— Tu ne t'en viens donc pas aujourd'hui ?

— Si bien ! Il est encore temps.

— La marée n'attend pas.

— Tout de même ! Le vent est bon, on marchera.

Et on se serrait encore, les uns s'asseyaient sur le rebord du bateau, d'autres se tenaient debout.

— En route ! cria enfin le patron, que rien dans son costume ne distingue de ses compagnons.

La voile fût hissée par dessus les têtes qui se baissèrent, une grossière voile carrée qui se déploya lentement.

Mais au moment où une pesée sur la gaffe allait éloigner du quai la lourde barque, des pas pressés résonnèrent sur les pavés et deux personnes dévalèrent de la ville : l'une était un prêtre qui faisait des signaux véhéments à l'embarcation prête à s'éloigner ; l'autre, un jeune officier de marine suivi d'un matelot portant une malle sur l'épaule et à la main une valise.

Ceux-ci se dirigèrent vers un joli sloop qui appareillait au bord du quai, tandis que la barque se rapprochait, répondant aux appels du prêtre :

— Il n'était que temps, monsieur l'abbé.

— Vous ne serez guère bien !

— Allons, serrez-vous !

— Comment voulez-vous que j'embarque ? s'écria le prêtre d'une voix brusque. Vous êtes déjà chargés à sombrer !

— Oh ! il n'y a pas de soin, dit le patron.

— Si je mets le pied là-dessus, vous coulez bas sans aucun doute : je suis trop bon chrétien pour vouloir causer la mort de n'importe qui. Comme c'est amusant ! continuait-il avec mauvaise humeur.

Et il jeta un regard vers le sloop dans lequel l'officier de marine venait de sauter.

— Allez-vous à Dinan, capitaine ? lui cria-t-il alors en s'avançant au bord du quai, tandis que le vent tracassait les plis noirs de son manteau.

— Oui, monsieur, je vais à Dinan, répondit l'officier en saluant légèrement.

— Alors donnez-moi une petite place dans votre grand bateau où vous êtes tout seul.

— Soit, monsieur, avec plaisir, dit le jeune marin en dissimulant à peine son peu d'empressement.

Tout en manœuvrant, le plus âgé des matelots hochait la tête et grommellait tout bas contre le sans-gêne de l'homme d'Église.

— Ils sont fous ! dit le prêtre déjà installé dans le sloop, en indiquant la barque surchargée qui prend le large.

Mais le sloop l'avait bientôt rejointe et dépassée. Toutes ses voiles gonflées, il s'inclina, pris le vent et fila comme une flèche. Ce ne fût pas sans embarquer quelques paquets de mer, ni sans rouler violemment.

L'abbé se retient de la main à la banquette.

— Ne prendrons-nous pas quelque ris ? dit-il.

— Avez-vous peur ? ricana le matelot.

Et avec un peu de malice, lorsqu'on quittait l'abri des roches et que la brise redoublait de force, au lieu de filer l'écoute et de venir au vent, il garda la voile bordée et laissa le bateau s'incliner jusqu'à fleur d'eau.

— Je ne suis pas marin ! s'écria le prêtre en se rejetant vivement vers l'autre bord sans que ce déplacement de poids produise aucun effet.

— Nous arriverons plus vite ainsi, dit l'officier, qui laissa errer ses regards sur la baie.

L'admirable panorama se déroulait, en effet, un peu noyé dans les nuées grises : à droite Saint-Malo, enfermée dans ses murailles que dominait la pointe aiguë de son clocher, semblait une de ces villes que l'on voit dans les enluminures des missels, portée sur la main par un roi. Vers la haute mer, les rochers, les îles, que bordait la blancheur de l'écume mouvante, faisaient des taches brunes. À gauche Dinard, coquette avec ses villas cachées dans la verdure, s'accrochait audacieusement aux flancs rocheux des collines.

Mais le bateau, qui bondit, se cabra et retomba dans un éclaboussement d'eau envolée, vira de bord et pris sa route définitive vers la Rance dont la marée montante faisait rebrousser le cours.

Le tableau changea alors ; on crut voir maintenant un lac entouré de coteaux verdoyants. L'horizon était fermé, mais à mesure que l'on avançait, les collines semblaient s'écarter, comme des portants de théâtre, et ouvriraient le passage sur d'autres lacs qui momentanément paraissaient aussi sans issue.

Les flots s'apaisèrent, l'on entra en rivière, et les personnages qu'emportait le fin bateau qui filait maintenant sans secousses commencaient à s'examiner les uns et les autres.

Le prêtre regarda obliquement l'officier et baissa les yeux lorsque celui-ci lèva les siens.

Sans le connaître personnellement, l'abbé savait bien quel était son hôte : le sloop et les matelots qui le conduisaient lui firent deviner, au premier coup d'œil, que ce jeune homme ne pouvait être que Gilbert Hamon, lieutenant à bord d'une frégate de l'État, qu'un congé de convalescence renvoyait pour trois mois dans sa famille. Une mauvaise fièvre, attrapée aux Antilles, avait fait croire qu'on ne le reverrait

plus ; l'abbé Jouan avait entendu parler de cela par madame Aubrée, la propre sœur de Gilbert Hamon ; elle lui avait même fait dire une messe pour le rétablissement de son frère ; mais c'était la première fois que le jeune marin revenait à Dinan depuis que l'abbé Jouan était premier vicaire à l'église Saint-Sauveur, c'est-à-dire depuis trois ans : il le connaissait donc sans l'avoir vu encore. Mme Aubrée étant sa pénitente, il savait même pas mal de choses sur la famille, la fortune et même le caractère de l'officier, il avait parfaitement connaissance par exemple de son indifférence en matière religieuse : c'est pourquoi il ne faisait semblant de rien, n'avait pas l'air de savoir qui il était. Le seul fait de garder à son service ce matelot Eugène Damont, le plus mauvais chrétien de la côte, suffisait d'ailleurs à rendre suspect le maître du bateau. L'abbé Jouan se demanda même s'il n'avait pas agi un peu légèrement en sollicitant l'hospitalité à ce bord ennemi.

Le physique de Gilbert Hamon, qu'il étudiait en dessous, ne lui revint guère. Le jeune homme était très pâle encore de sa maladie récente, comme alangui et vaguement triste ; sa bouche, bien dessinée, était d'un rouge très vif qu'exaltait encore la brûlure de la fièvre. Des favoris courts, des sourcils bruns très nettement tracés sous un front pur, les tons ivoirins des tempes, la correction élégante de l'uniforme, donnaient à l'ensemble de cette physionomie quelque chose de britannique.

— Une vraie figure de papier mâché ! conclut l'abbé à part lui.

Ce qui lui déplaisait le plus, c'était ce regard altier qui jaillissait soudain et communiquait par moments une singulière puissance à un visage presque féminin ; sa flamme directe ne parvenait pas à rencontrer pourtant les coups d'œil louvoyants du prêtre ; mais

le jeune officier paraissait peu curieux du visage de son hôte que charbonnait une barbe de trois jours, de ces yeux gris, inquiets et comme honteux, de cette physionomie qui se fronçait et grimaçait à chaque moment ; cet ensemble ne lui semblait pas très digne d'intérêt et il persistait à regarder rêveusement le paysage.

Le faible écho, aussitôt éteint, qu'éveillaient les phrases jetées par l'abbé, le faisait se réfugier dans une lecture attentive de son bréviaire.

Déjà on avait franchi la grande baie qui s'arrondissait devant Saint-Suliac, curieux village couleur de cendre qui groupait tout au bord de l'eau ses chaumières moussues autour de la tour gothique de sa vieille église. Le port Saint-Jean, le port Saint-Hubert, filèrent à droite et à gauche ; un creux de vallée découvrit un instant le gros bourg de Plouer et de blancs hameaux apparurent dans la verdure, les uns près, les autres plus loin, sur la hauteur.

Après l'écluse du Châtelier, le vent, précédemment si vif, mollit brusquement. La menace de pluie s'était dissipée, le ciel était maintenant d'un gris doux et l'eau calme, argentée, reflètait comme un miroir.

Damont, en mâchonnant des jurons, largua toute la toile ; l'autre matelot, Pirouette, empoigna la godille pour aider aux voiles.

— Voilà du calme, dit l'abbé.

Le paysage changeait à chaque moment. La rivière s'était beaucoup resserrée, elle décrivait de grandes ondes à travers des bois de hauts sapins dont les perspectives noires s'enfonçaient.

Gilbert poursuivait sa rêverie qui s'attristait de plus en plus. Tout en regardant le long reflet des arbres dans l'eau, il interrogeait son cœur qui lui répondait : néant. Et cette sensation de vide lui causait une douleur presque physique. Il cherchait en lui la vibration

d'un sentiment quelconque à l'approche de son foyer et n'éprouvait absolument rien. C'était que les affections puissantes n'étaient plus ; sa mère, pour qui chacun de ses départs était une agonie, avait fini de souffrir ; l'océan avait dévoré son père. Il n'avait plus d'autre famille que celle de cette sœur qui le voyait s'éloigner sans grande tristesse et revenir sans grande joie. Il n'y avait donc pas pour lui, au bout de ces mers sans cesse traversées, un port qu'il désira revoir : le sol natal où il vivait si peu lui était indifférent et les terres lointaines dont il ne connaissait que les rives ne l'avaient séduit que fugitivement. Que lui était-il resté même de ces amours rapides, nouées et dénouées, condamnées en naissant ? Rien qu'un souvenir léger comme celui d'un parfum plus ou moins doux. Il n'avait pas pénétré davantage dans l'intimité de l'âme de ses amantes exotiques qu'il ne s'était enfoncé dans les profondeurs des forêts vierges dont la lisière fleurie lui souriait : à peine quelques pas à travers les lianes emmêlées, à peine quelques fissures au voile tissé par le langage incompris et la frégate, planant vers la haute mer, rouvrait déjà ses larges ailes et reprenait sa proie.

La mer et sa lourde solitude, voilà tout ce qu'il retrouvait dans son cœur ; la terre lui était comme étrangère ; jamais il n'avait la sensation d'être ni loin ni près, rien ne l'aimait et il n'aimait rien ; aussi la mort qui venait de le frôler ne lui avait-elle pas arraché un soupir de regret.

— Tous les marins sont ainsi, se disait-il. Mais sa résignation n'était qu'extérieure et bien souvent, sur la mer calme, sans que son froid visage en laissât rien voir, des tempêtes se déchaînaient en lui.

En ce moment, où il cherchait à éprouver un peu de cette impatience joyeuse du retour, il discernait mieux que jamais le dénuement de son âme.

— Le spleen !

Ce mot lui venait aux lèvres, et il se sentait enveloppé, comme le ciel, dans des nuées grises.

Dinan apparaissait maintenant ; ses grosses tours encore majestueuses, ses remparts puissants, les clochers de ses vieilles églises se découpaient au sommet de la haute colline.

L'abbé ferma son livre et se leva pour dégourdir ses jambes.

— Nous touchons au port, dit-il.

Alors l'officier, un peu honteux de son long silence, s'efforça de dire quelque chose. Il se leva aussi pour mieux voir Dinan.

— Comme cette ville est sombre, dit-il ! Ces vieux murs, cette verdure foncée, ces maisons noires, cette rivière couleur d'encre ! tout est deuil.

— C'est la faute du temps et de l'heure, dit l'abbé, revoyez-la par un ciel bleu.

— Ce n'est pas une ville comme Paris, observa Pirouette.

— Dame ! non, dit Damont, en sautant d'un banc à l'autre pour carguer la voile.

— Ah ! voici Mme Aubrée et ses enfants, dit l'abbé.

— Ma sœur !

On eut vite accosté le quai et Gilbert se trouva dans les bras d'une jeune femme, vêtue d'une robe grise, d'un paletot noir et d'un chapeau un peu défraîchi.

— Te voilà donc ! Mon Dieu, comme tu es blanc ! On voit bien que tu as pâti.

— La fièvre jaune, dit l'officier.

Deux petites filles, l'une de six, l'autre de quatre ans, le regardaient bouche béante.

— Vous ne dites rien à votre oncle ?

— Je leur fais peur.

Le prêtre s'éloignait en faisant de grands saluts.

— Ah ! bonsoir, monsieur l'abbé, lui cria Mme Aubrée avec un sourire aimable. Allons viens-t'en, dit-elle à son frère. Damont portera tes malles.

Ils s'engagèrent dans la vieille rue du Jerzuale, malpropre et pittoresque, rapide comme le lit d'un torrent, pour gagner la rue de l'Horloge où demeurait la famille Aubrée.

Tout au bord de la Rance, en avant de la ville, sous deux gros arbres un peu ébranchés par le vent, s'abritait une cabane des plus modestes. Le toit de chaume qui se projetait d'un côté, un peu en dehors de la muraille, formait une sorte d'auvent soutenu par deux perches. C'était sous cet abri que s'ouvrait la porte de la cahute qui ne contenait que deux pièces, l'une très petite, l'autre plus grande : pour plancher la terre battue, pour meubles une armoire de noyer qu'égayaient quelques plaques de cuivre ; un lit breton, c'est-à-dire une seconde armoire percée d'un trou ovale soigneusement fermé par de petits rideaux à ramages, devant le lit, un banc de chêne que le temps et le frottement avaient rendu luisant et brun comme une châtaigne. Par ce banc, en faisant encore une énorme enjambée, on parvenait à se glisser dans l'intérieur du lit. Une table, quelques chaises de paille à haut dossier, un escabeau sous le manteau de la grande cheminée campagnarde, des ustensiles en grès ou en faïence accrochés aux murs, et c'était tout.

La coiffe blanche de Marie Damont, qui tricotait en surveillant la marmite, était le seul point clair dans ce sombre intérieur qui ne prenait son jour que par la porte, vitrée d'en haut.

Marie était la sœur du matelot Damont, qui, après trente ans de navigation, vivait maintenant près d'elle, de sa maigre pension de retraite et des petits bénéfices que lui procuraient le bateau dont il avait la garde.

La vie de cette fille de soixante ans pouvait se résumer en trois mots : dévouement, misère, résignation.

Elle n'avait rien vu, rien eu, rien espéré. Ses yeux bleus avaient sous leurs arcades profondes une limpidité extraordinaire, un calme séraphique. Elle ne s'était pas mariée parce qu'il avait fallu soigner ses petits frères, puis son père veuf et malade ; et lorsqu'il mourut à quatre-vingts ans, elle avait passé l'âge des amours. Elle se savait atteinte de l'affection au cœur qui avait emporté sa mère et s'attendait, sans terreur aucune, à mourir subitement une nuit.

Quelques jours après son arrivée, Gilbert Hamon, à travers les mauvais chemins et les terres détrempées, gagna les bords de la Rance et poussa la porte vermoulue de la cabane.

— Ah ! monsieur Gilbert, s'écria Marie en se levant vivement, comme c'est aimable de vous souvenir de moi et de venir par une pluie pareille !

— Comment allez-vous, ma bonne Marie ?

— Ma vieille carcasse dure encore malgré le mal, mais c'est peu intéressant, parlons de vous plutôt, vous avez eu bien de la misère, à ce que m'a dit Eugène, vous qui devriez être si heureux.

— Pourquoi donc, Marie ?

— Dame ! vous êtes jeune, bien fait, aisé et lieutenant à votre âge.

— Tout cela ne fait pas que je sois heureux.

— Est-ce possible ? Mais alors nous sommes donc tous sur terre pour souffrir ? On a dû pourtant être bien heureux, chez vous, de vous voir revenir guéri.

— Oui, je le crois ; mais que voulez-vous, j'étouffe dans ce milieu étroit.

— Il faut de l'air aux marins, dit Marie, qui, par discrétion peut-être, ne comprit pas le vrai sens de la phrase. Voyons, je vais mettre une brassée de bois au feu pour vous sécher, reprit-elle, vous êtes trempé, seulement il faut laisser la porte ouverte à cause de la fumée qui nous étoufferait.

Gilbert s'assit sur l'escabeau et s'intéressa à l'embrasement des broussailles qui pétillaient et flambaient clairement.

— Tenez, vous fumez comme les prairies au soleil levant.

Et ils restèrent en face l'un de l'autre de chaque côté de la cheminée, Gilbert plongé dans une sorte de torpeur, Marie respectant cette rêverie et tricotant avec activité.

Le silence fut rompu par un aboi joyeux qui retentit au-dehors et presque aussitôt un grand chien bondit dans la cabane. Il fut suivi bientôt par une jeune fille, qui entra impétueusement et posa un pot à lait sur la table.

— Voilà la laitière ! cria-t-elle, elle veut être payée comptant.

Et elle se jeta au cou de la paysanne avec tant de vivacité, qu'elle faillit la renverser.

— Mais tu m'étrangles ! ma chérie, dit Marie, de sa voix douce.

Gilbert s'était levé et regardait de tous ses yeux cette jeune personne entrée comme un coup de vent. Il la trouvait si charmante, qu'il se croyait abusé par le demi-jour de la cabane. Elle était vêtue en paysanne, mais avec beaucoup de recherche ; sa coiffe était brodée et garnie de dentelles, et elle avait aux mains des gants de Suède sans boutons.

Le chien, un grand terre-neuve noir, gronda contre Gilbert.

— Qui donc est là dans ta cheminée ? dit la jeune fille en se retournant avec un cri.

Et elle darda sur lui un regard plein d'une sorte d'insolence méprisante.

Elle avait ces yeux étranges, bleu clair, bordés de longs cils noirs, assez fréquents chez les Bretons et qui sont d'un effet magique, lorsqu'ils s'ouvrent dans un beau visage.

— As-tu peur d'un marin ? dit Marie. C'est le lieutenant Hamon, avec qui mon frère a navigué longtemps.

— Ah ! je sais ; tu m'as souvent parlé de lui.

Elle fit un pas vers le jeune homme et lui tendit la main.

— Bonjour, Monsieur, lui dit-elle d'un air très grave.

Gilbert serra avec un trouble bizarre cette main gantée, qui lui répondit par une pression franche et forte.

Puis ils ne se dirent plus rien. Elle avait baissé les yeux ; mais, contrariée par ce silence gênant, elle fronça les sourcils, jeta un adieu brusque et s'enfuit.

— Marie, Marie, je crois rêver : quelle est cette enfant extraordinaire ? dit l'officier en s'approchant de la porte, pour tâcher de voir encore la fugitive.

— Ah ! certes, il n'y en a pas deux comme celle-là, dit la paysanne avec un hochement de tête ; elle est méchante et bonne, sage et folle, c'est une belle plante sauvage remplie d'épines.

— Qui est-ce ? Ce n'est pas une paysanne, demanda Gilbert, qui vint se rasseoir les yeux brillant de curiosité.

— C'est Mlle de Kerdréol : vous ne la connaissez pas ?

— Il me semble que ce nom m'est familier.

— Le château de la Conninais, vous savez, à deux pas d'ici, est à sa famille.

— Oui, je me souviens ; n'avez-vous pas élevé cette jeune fille ?

— Justement, mon bon Monsieur, avec l'aide d'une belle chèvre blanche ; elle m'a coûté bien des peines ! c'était un démon qu'on adorait. Voyez, elle m'apporte du lait tous les jours ; à ce qu'elle dit, c'est bon pour mon mal ; je le bois pour lui faire plaisir ; ce serait du fiel, je le boirais encore ; je n'ai jamais fait que ses volontés.

— Quel âge a-t-elle ?

— Vous disiez : c'est une enfant. Mais elle a vingt ans sonnés.

— Comment n'est-elle pas mariée encore ?

— Oh ! elle est bien trop dédaigneuse, tous les gens d'ici lui font hausser les épaules ; ils sont pour elle moins que des chiens. Et puis, sa vie n'est pas celle de tout le monde.

— Je vous en prie, dites-moi ce que vous savez, dit Gilbert, avec un empressement si marqué que Marie leva sur lui un regard inquiet.

— Seigneur ! n'allez pas l'aimer au moins, ce serait vous jeter dans un enfer.

— Ce serait étrange, dit Gilbert en essayant de rire, de prendre feu ainsi comme une poudrière. Il est certain pourtant que je ne m'ennuie plus.

— Vous l'avez vue à peine, ne la revoyez plus, dit Marie.

— Bah ! Les marins ne reculent jamais, dit gaiement le jeune homme, je l'ai vue assez pour ne jamais l'oublier. Elle a des yeux qui éblouissent. Voyons, je vous en prie, continuez votre conte de fée.

— Il y avait de bien mauvaises fées à son berceau alors… dit Marie Damont en soupirant.

Elle s'assit en face de Gilbert, reprit son tricot et demeura un instant silencieuse.

— Voyez-vous, je n'aime pas à parler de cela, ce ne sont pas mes affaires. J'ai toujours eu là-dessus la bouche cousue. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'Isoline n'est pas heureuse. Depuis qu'elle est sortie de mes bras, elle vit seule dans ce grand château désert.

— Ses parents ?

— Elle n'a que son père ; il vient seulement huit jours tous les ans et n'adresse pas la parole à sa fille.

— Serait-il fou ?

Marie secoua la tête.

— Non, mais c'est quelque chose comme cela. Pauvre enfant ! vous l'avez vue presque gaie tout à l'heure, c'est rare, elle a des accès de désespoir affreux,

des colères où elle est comme une Furie. Elle veut savoir les raisons qui la condamnent à vivre ainsi en dehors de l'humanité ; elle ne considère pas ceux d'ici comme en faisant partie. Jamais elle n'a parlé à quelqu'un de son rang ; hors nous et ses fermiers, nul ne connaît le son de sa voix ; aussi j'ai été saisie lorsqu'elle vous a tendu la main. Voyez-vous, elle a pris dans des livres des idées extraordinaires, qu'on ne peut plus lui ôter de la tête. Ah ! oui, c'est un conte de fée, un triste conte ; mais ne parlons pas trop, de peur d'aggraver les peines.

La paysanne se leva et alla vers la porte pour dévorer les larmes qui lui rougissaient les yeux. Elle parla de son frère qui ne rentrait pas, de la pluie qui continuait à tomber et échappa à Gilbert qui voulait l'interroger encore.

— Allons ! je m'en vais, dit-il bientôt ; au revoir, ma bonne Marie. Dites à Damont que je reviendrai.

Il sortit sous la pluie qui tombait doucement et, au lieu de longer la rivière, il s'enfonça sous une allée d'arbres qui montait le coteau presque en face de la cabane.

Il gravit la pente au sol détrempé sans s'apercevoir qu'il marchait.

Son esprit tout à l'heure si vide, mais exalté par un reste de fièvre, avait maintenant un aliment qu'il dévorait comme aurait fait d'une proie un fauve longtemps affamé. Marie avait manqué son but en lui signalant un danger dans la possibilité de s'éprendre de cette jeune fille ; elle avait précipité l'éclosion d'une pensée d'amour qui aurait mis plus de temps à naître. Gilbert se demandait pourquoi il était si terrible d'affronter le charme de ces yeux splendides. Qu'en savait-elle d'abord, cette pauvre paysanne ignorante de la vie ? Isoline avait-elle été aimée déjà ? Était-ce quelque drame romanesque qui lui faisait la vie si sombre ? Il était curieux de revoir ce château de la Conninais

qu'il n'avait jamais regardé que d'un œil indifférent. Si ses souvenirs ne le trompaient pas, la route qu'il avait prise y conduisait.

Il se hâtait sous l'ombrage épaissi sur lequel l'eau tombait avec un bruit régulier. De grands rochers se haussaient d'un côté, veloutés de mousse et d'herbes ; à droite, au-delà des arbres, le terrain se creusait en un étroit vallon dont l'autre versant était couvert de sapins.

Une buée montait, cachant le sol. Tout ruisselait ; sous les branches s'alignaient des rangs de gouttelettes qui brusquement s'unissaient et tombaient, des rigoles couraient entre les pierres qui devenaient rares, le terrain, de plus en plus mou, perdait toute consistance ; c'était un marécage : le vrai chemin breton dans son horreur hivernale.

Bientôt ce chemin descendit, s'encaissa entre deux talus, devint un ruisseau navigable. Gilbert escalada, s'accrochant aux branches trempées ; la terre, cédant sous son pied, s'éboulait en faisant rejaillir l'eau. Des paquets de ronces amassés dans les endroits accessibles, par l'humeur peu hospitalière des paysans, lui déchirèrent les mains, s'accrochèrent à ses habits ; il s'entêta, marcha dans l'herbe où chacun de ses pas laissait un trou qui s'emplissait d'eau ; il faisait de grandes enjambées, sautait, visant une pierre ou un bout de terre qu'il croyait solide et qui le trahissait.

Enfin, suant et hors d'haleine, il reprit pied sur la grande route de Dinan.

Le val de la Conninais descendait à pic de l'autre bord de cette route qui formait à cet endroit une rampe assez raide. Juste en face de l'allée dont le jeune homme débouchait, de l'autre côté de la vallée, en haut de la pente cachée par les grands arbres qui l'escaladaient, le château se montrait à demi dans les feuillages sombres. Des sapins, des chênes verts et autres essences, que l'hiver ne dépouillait pas, semblaient le prendre

d'assaut, l'enfouir dans leur masse impénétrable. On ne voyait qu'une vieille muraille percée d'une porte voûtée, ayant d'un côté une tour carrée coiffée d'un toit moderne en ardoises et de l'autre une petite chapelle gothique. Le bâtiment d'habitation, en retour de la chapelle, ne présentait à la vallée que sa face la plus étroite.

L'horizon était fermé de toutes parts par la haute végétation ; les prés inondés, couverts d'herbe épaisse où luisaient çà et là des flaques d'eau, faisaient de beaux plis amples entre les bouquets de bois.

Gilbert s'avança pour tâcher de découvrir quelque chose de plus ; il descendit la route, traversa un carrefour où se croisaient plusieurs chemins, sorte de pont qui comble la vallée et la traverse. Il vit alors au-delà d'un étang, derrière un fouillis de branches nues, la longue façade grise, percée de fenêtres à carreaux étroits, du château proprement dit. Il s'arrêta et eut le cœur serré devant la mélancolie implacable qui émanait du paysage ; l'étang débordé noyait ses rives et semblait prêt à se verser dans le vallon. Une brume épaisse fumait lente et bleuâtre, et le morne château, qu'elle enveloppait, semblait porté sur un nuage ; les lourdes nuées du ciel croulaient comme pour rejoindre cette vapeur terrestre.

Quoi ! elle vivait là depuis vingt ans, seule, muette, dans cette prison humide, assiégée par cette houle de verdure qui faisait même le regard captif. C'était pire encore que le navire prisonnier des flots sur la mer sans bornes.

Les fenêtres étaient closes, rien ne bougeait, pas un être, pas un bruit !

Gilbert regarda longtemps, puis un vertige s'empara de lui ; il crut que cette demeure mystérieuse, comme trempée de larmes, se dissolvait, s'évaporait ainsi qu'une vision. Il ne la vit plus que comme une conception du rêve, puis elle s'effaça, disparut.

— Suis-je fou ? se dit-il.

Brusquement il se retourna. De tous côtés une blancheur opaque : il était prisonnier du brouillard. Tandis qu'il rêvait, la fusion s'était faite des nuages traînants et de la brume ; la campagne n'était plus que fumée, il lui sembla que la sauvage Isoline opposait ainsi un voile impénétrable à l'indiscrétion de ses regards.

En aveugle, il chercha sa route, péniblement car il craignait de s'empêtrer dans quelque fondrière. Il parvint pourtant après mille zigzags au faubourg de Dinan et rentra dans la ville par la porte Saint-Malo.

Librio
2€

FRANZ KAFKA

•

La Métamorphose

suivi de

Dans la colonie pénitentiaire

TEXTE INTÉGRAL



La Métamorphose

Franz Kafka

La Métamorphose

suivi de Dans la colonie pénitentiaire

Traduit de l'allemand par Bernard Lortholary

Librio
Texte intégral

Cette édition est publiée par E. J. L.
avec l'aimable autorisation des Éditions Flammarion.

© Flammarion, 1988, pour la traduction française

© E.J.L., 2022, pour la présente édition

1

En se réveillant un matin après des rêves agités, Gregor Samsa se retrouva, dans son lit, métamorphosé en un monstrueux insecte. Il était sur le dos, un dos aussi dur qu'une carapace, et, en relevant un peu la tête, il vit, bombé, brun, cloisonné par des arceaux plus rigides, son abdomen sur le haut duquel la couverture, prête à glisser tout à fait, ne tenait plus qu'à peine. Ses nombreuses pattes, lamentablement grêles par comparaison avec la corpulence qu'il avait par ailleurs, grouillaient désespérément sous ses yeux.

« Qu'est-ce qui m'est arrivé ? » pensa-t-il. Ce n'était pas un rêve. Sa chambre, une vraie chambre humaine, juste un peu trop petite, était là tranquille entre les quatre murs qu'il connaissait bien. Au-dessus de la table où était déballée une collection d'échantillons de tissus – Samsa était représentant de commerce –, on voyait accrochée l'image qu'il avait récemment découpée dans un magazine et mise dans un joli cadre doré. Elle représentait une dame munie d'une toque et d'un boa tous les deux en fourrure et qui, assise bien droite, tendait vers le spectateur un lourd manchon de fourrure où tout son avant-bras avait disparu.

Le regard de Gregor se tourna ensuite vers la fenêtre, et le temps maussade – on entendait les gouttes de pluie frapper le rebord en zinc – le rendit tout mélancolique. « Et si je redormais un peu et oubliais toutes ces sottises ? » se dit-il ; mais c'était absolument irréalisable, car il avait l'habitude de dormir sur le côté droit et, dans l'état où il était à présent, il était incapable de se mettre dans cette position. Quelque énergie qu'il mît à se jeter sur le côté droit, il tanguait et retombait à chaque fois sur le dos. Il dut bien essayer cent fois, fermant les yeux pour ne pas s'imposer le

spectacle de ses pattes en train de gigoter, et il ne renonça que lorsqu'il commença à sentir sur le flanc une petite douleur sourde qu'il n'avait jamais éprouvée.

« Ah, mon Dieu », songea-t-il, « quel métier fatigant j'ai choisi ! Jour après jour en tournée. Les affaires vous énervent bien plus qu'au siège même de la firme, et par-dessus le marché je dois subir le tracas des déplacements, le souci des correspondances ferroviaires, les repas irréguliers et mauvais, et des contacts humains qui changent sans cesse, ne durent jamais, ne deviennent jamais cordiaux. Que le diable emporte tout cela ! » Il sentit une légère démangeaison au sommet de son abdomen ; se traîna lentement sur le dos en se rapprochant du montant du lit afin de pouvoir mieux redresser la tête ; trouva l'endroit qui le démangeait et qui était tout couvert de petits points blancs dont il ne sut que penser ; et il voulut palper l'endroit avec une patte, mais il la retira aussitôt, car à ce contact il fut tout parcouru de frissons glacés.

Il glissa et reprit sa position antérieure. « À force de se lever tôt », pensa-t-il, « on devient complètement stupide. L'être humain a besoin de son sommeil. D'autres représentants vivent comme des femmes de harem. Quand, par exemple, moi je rentre à l'hôtel dans le courant de la matinée pour transcrire les commandes que j'ai obtenues, ces messieurs n'en sont encore qu'à prendre leur petit déjeuner. Je devrais essayer ça avec mon patron ; je serais viré immédiatement. Qui sait, du reste, si ce ne serait pas une très bonne chose pour moi. Si je ne me retenais pas à cause de mes parents, il y a longtemps que j'aurais donné ma démission, je me serais présenté devant le patron et je lui aurais dit ma façon de penser, du fond du cœur. De quoi le faire tomber de son comptoir ! Il faut dire que ce ne sont pas des manières, de s'asseoir sur le comptoir et de parler de là-haut à l'employé, qui de plus est obligé d'approcher tout près, parce que le patron est sourd. Enfin, je n'ai pas encore abandonné tout espoir ; une fois que j'aurai réuni l'argent nécessaire pour rembourser la dette de mes parents envers lui – j'estime que cela prendra encore de cinq à six ans –, je ferai absolument la chose. Alors, je trancherai dans le vif. Mais enfin, pour le moment, il faut que je me lève, car mon train part à cinq heures. »

10

Et il regarda vers la pendule-réveil dont on entendait le tic-tac sur la commode. « Dieu du ciel ! » pensa-t-il. Il était six heures et demie, et les aiguilles avançaient tranquillement, il était même la demie passée, on allait déjà sur moins un quart. Est-ce que le réveil n'aurait pas sonné ? On voyait depuis le lit qu'il était bien réglé sur quatre heures ; et sûrement qu'il avait sonné. Oui, mais était ce possible de ne pas entendre cette sonnerie à faire trembler les meubles et de continuer tranquillement à dormir ? Eh bien, on ne pouvait pas dire qu'il eût dormi tranquillement, mais sans doute son sommeil avait-il été d'autant plus profond. Seulement, à présent, que fallait-il faire ? Le train suivant était à sept heures ; pour l'attraper, il aurait fallu se presser de façon insensée, et la collection n'était pas remballée, et lui-même était loin de se sentir particulièrement frais et dispos. Et même s'il attrapait le train, cela ne lui éviterait pas de se faire passer un savon par le patron, car le commis l'aurait attendu au départ du train de cinq heures et aurait depuis longtemps prévenu de son absence. C'était une créature du patron, sans aucune dignité ni intelligence. Et s'il se faisait porter malade ? Mais ce serait extrêmement gênant et suspect, car depuis cinq ans qu'il était dans cette place, pas une fois Gregor n'avait été malade. Sûrement que le patron viendrait accompagné du médecin de la Caisse Maladie, qu'il ferait des reproches à ses parents à cause de leur paresseux de fils et qu'il couperait court à toute objection en se référant au médecin de la Caisse, pour qui par principe il existe uniquement des gens en fort bonne santé, mais fainéants. Et du reste, en l'occurrence, aurait-il entièrement tort ? Effectivement, à part cette somnolence vraiment superflue chez quelqu'un qui avait dormi longtemps, Gregor se sentait fort bien et avait même particulièrement faim.

Tandis qu'il réfléchissait précipitamment à tout cela sans pouvoir se résoudre à quitter son lit – la pendulette sonnait juste six heures trois quarts –, on frappa précautionneusement à la porte qui se trouvait au chevet de son lit. « Gregor », c'était sa mère qui l'appelait, « il est sept heures moins un quart. Est-ce que tu ne voulais pas prendre le train ? » La douce voix ! Gregor prit peur en s'entendant répondre : c'était sans aucun doute sa voix d'avant, mais il venait s'y mêler, comme par en dessous, un couinement douloureux

et irrépressible qui ne laissait aux mots leur netteté qu'au premier instant, littéralement, pour ensuite en détruire la résonance au point qu'on ne savait pas si l'on avait bien entendu. Gregor avait d'abord l'intention de répondre en détail et de tout expliquer, mais dans ces conditions il se contenta de dire : « Oui, oui, merci maman, je me lève. » Sans doute la porte en bois empêchait-elle qu'on notât de l'extérieur le changement de sa voix, car sa mère fut rassurée par cette déclaration et s'éloigna d'un pas traînant. Mais ce petit échange de propos avait signalé aux autres membres de la famille que Gregor, contre toute attente, était encore à la maison, et voilà que déjà, à l'une des portes latérales, son père frappait doucement, mais du poing, en s'écriant : « Gregor, Gregor, qu'est-ce qui se passe ? » Et au bout d'un petit moment il répétait d'une voix plus grave et sur un ton de reproche : « Gregor ! Gregor ! » Et derrière l'autre porte latérale, la sœur de Gregor murmurait d'un ton plaintif : « Gregor ? Tu ne te sens pas bien ? Tu as besoin de quelque chose ? » À l'un comme à l'autre, Gregor répondit « je vais avoir fini », en s'imposant la diction la plus soignée et en ménageant de longues pauses entre chaque mot, afin que sa voix n'eût rien de bizarre. D'ailleurs, son père retourna à son petit déjeuner, mais sa sœur chuchota : « Gregor, ouvre, je t'en conjure. » Mais Gregor n'y songeait pas, il se félicita au contraire de la précaution qu'il avait apprise dans ses tournées et qui lui faisait fermer toutes les portes à clé pour la nuit, même quand il était chez lui.

Il entendait d'abord se lever tranquillement et en paix, s'habiller et surtout déjeuner ; ensuite seulement il réfléchirait au reste, car il se rendait bien compte qu'au lit sa méditation ne déboucherait sur rien de sensé. Il se rappela que souvent déjà il avait ressenti au lit l'une de ces petites douleurs, causées peut-être par une mauvaise position, qui ensuite, quand on était debout, se révélaient être purement imaginaires, et il était curieux de voir comment les idées qu'il s'était faites ce matin allaient s'évanouir peu à peu. Quant au changement de sa voix, il annonçait tout simplement un bon rhume, cette maladie professionnelle des représentants de commerce, aucun doute là-dessus.

Rejeter la couverture, rien de plus simple ; il n'avait qu'à se gonfler un peu, elle tomba toute seule. Mais la suite des opérations était plus délicate, surtout parce qu'il était exces-

sivement large. Il aurait eu besoin de bras et de mains pour se redresser ; or, au lieu de cela, il n'avait que ces nombreuses petites pattes sans cesse animées des mouvements les plus divers et de surcroît impossibles à maîtriser. Voulait-il en plier une, elle n'avait rien de plus pressé que de s'étendre ; et s'il parvenait enfin à exécuter avec cette patte ce qu'il voulait, les autres pendant ce temps avaient quartier libre et travaillaient toutes dans une extrême et douloureuse excitation. « Surtout, ne pas rester inutilement au lit », se dit Gregor.

Il voulut d'abord sortir du lit en commençant par le bas de son corps, mais ce bas, que du reste il n'avait pas encore vu et dont il ne pouvait guère se faire non plus d'idée précise, se révéla trop lourd à remuer ; cela allait trop lentement ; et quand, pour finir, prenant le mors aux dents, il poussa de toutes ses forces et sans précaution aucune, voilà qu'il avait mal visé : il heurta violemment le montant inférieur du lit, et la douleur cuisante qu'il éprouva lui apprit à ses dépens que, pour l'instant, le bas de son corps en était peut-être précisément la partie la plus sensible.

Il essaya donc de commencer par extraire du lit le haut de son corps, et il tourna prudemment la tête vers le bord. Cela marcha d'ailleurs sans difficulté, et finalement la masse de son corps, en dépit de sa largeur et de son poids, suivit lentement la rotation de la tête. Mais lorsque enfin Gregor tint la tête hors du lit, en l'air, il eut peur de poursuivre de la sorte sa progression, car si pour finir il se laissait tomber ainsi, il faudrait un vrai miracle pour ne pas se blesser à la tête. Et c'était le moment ou jamais de garder à tout prix la tête claire ; il aimait mieux rester au lit.

Mais lorsque, au prix de la même somme d'efforts, il se retrouva, avec un gémissement de soulagement, dans sa position première, et qu'il vit à nouveau ses petites pattes se battre entre elles peut-être encore plus âprement, et qu'il ne trouva aucun moyen pour ramener l'ordre et le calme dans cette anarchie, il se dit inversement qu'il ne pouvait pour rien au monde rester au lit et que le plus raisonnable était de consentir à tous les sacrifices, s'il existait le moindre espoir d'échapper ainsi à ce lit. Mais dans le même temps il n'omettait pas de se rappeler qu'une réflexion mûre et posée vaut toutes les décisions désespérées. À de tels instants, il fixait les yeux aussi précisément que possible sur la fenêtre,

mais hélas la vue de la brume matinale, qui cachait même l'autre côté de l'étroite rue, n'était guère faite pour inspirer l'allégresse et la confiance en soi. « Déjà sept heures », se dit-il en entendant sonner de nouveau la pendulette, « déjà sept heures, et toujours un tel brouillard. » Et pendant un moment il resta calmement étendu en respirant à peine, attendant peut-être que ce silence total restaurerait l'évidente réalité des choses.

Mais ensuite il se dit : « Il faut absolument que je sois tout à fait sorti du lit avant que sept heures et quart ne sonnent. D'ailleurs, d'ici là, il viendra quelqu'un de la firme pour s'enquérir de moi, car ils ouvrent avant sept heures. » Et il entreprit dès lors de basculer son corps hors du lit de tout son long et d'un seul coup. S'il se laissait tomber de la sorte, on pouvait présumer que la tête, qu'il allait dresser énergiquement, demeurerait intacte. Le dos semblait dur ; lui n'aurait sans doute rien, en tombant sur le tapis. Ce qui ennuyait le plus Gregor, c'était la crainte du bruit retentissant que cela produirait immanquablement et qui sans doute susciterait, de l'autre côté de toutes les portes, sinon l'effroi, du moins des inquiétudes. Mais il fallait prendre le risque.

Quand Gregor dépassa déjà à moitié du lit – la nouvelle méthode était plus un jeu qu'un effort pénible, il lui suffisait de se balancer sans arrêt en se redonnant de l'élan –, il songea soudain combien tout eût été simple si on était venu l'aider. Deux personnes robustes – il pensait à son père et à la bonne – y auraient parfaitement suffi ; elles n'auraient eu qu'à glisser leurs bras sous son dos bombé, à le détacher de la gangue du lit, à se baisser avec leur fardeau, et ensuite uniquement à le laisser avec précaution opérer son rétablissement sur le sol, où dès lors on pouvait espérer que les petites pattes auraient enfin un sens. Mais, sans compter que les portes étaient fermées à clé, aurait-il vraiment fallu appeler à l'aide ? À cette idée, en dépit de tout son désarroi, il ne put réprimer un sourire.

Il en était déjà au point où, en accentuant son balancement, il était près de perdre l'équilibre, et il lui fallait très vite prendre une décision définitive, car il ne restait que cinq minutes jusqu'à sept heures et quart... C'est alors qu'on sonna à la porte de l'appartement. « C'est quelqu'un de la firme », se dit-il, presque pétrifié, tandis que ses petites

pattes n'en dansaient que plus frénétiquement. L'espace d'un instant, tout resta silencieux. « Ils n'ouvrent pas », se dit Gregor, obnubilé par quelque espoir insensé. Mais alors, naturellement, comme toujours, la bonne alla d'un pas ferme jusqu'à la porte et ouvrit. Gregor n'eut qu'à entendre la première parole de salutation prononcée par le visiteur pour savoir aussitôt qui c'était : le fondé de pouvoir en personne. Pourquoi diable Gregor était-il condamné à travailler dans une entreprise où, à la moindre incartade, on vous soupçonnait du pire ? Les employés n'étaient-ils donc tous qu'une bande de salopards, n'y avait-il parmi eux pas un seul serviteur fidèle et dévoué, à qui la seule idée d'avoir manqué ne fût-ce que quelques heures de la matinée inspirait de tels remords qu'il en perdait la tête et n'était carrément plus en état de sortir de son lit ? Est-ce que vraiment il ne suffisait pas d'envoyer aux nouvelles un petit apprenti – si tant est que cette chicanerie fût indispensable –, fallait-il que le fondé de pouvoir vînt en personne, et que du même coup l'on manifestât à toute l'innocente famille que l'instruction de cette ténébreuse affaire ne pouvait être confiée qu'à l'intelligence du fondé de pouvoir ? Et c'est plus l'excitation résultant de ces réflexions que le fruit d'une véritable décision qui fit que Gregor se jeta de toutes ses forces hors du lit. Il en résulta un choc sonore, mais pas vraiment un bruit retentissant. La chute fut un peu amortie par le tapis, et puis le dos de Gregor était plus élastique qu'il ne l'avait pensé, d'où ce son assourdi qui n'attirait pas tellement l'attention. Simplement, il n'avait pas tenu sa tête avec assez de précaution, elle avait porté ; il la tourna et, sous le coup de la contrariété et de la douleur, la frotta sur le tapis.

« Il y a quelque chose qui vient de tomber, là-dedans », dit le fondé de pouvoir dans la chambre de gauche. Gregor essaya de s'imaginer si pareille mésaventure ne pourrait pas arriver un jour au fondé de pouvoir ; de fait, il fallait convenir que ce n'était pas là une éventualité à exclure. Mais voilà que, comme pour répondre brutalement à cette interrogation, le fondé de pouvoir faisait dans la chambre attenante quelques pas résolus, en faisant craquer ses bottines vernies. De la chambre de droite, la sœur de Gregor le mettait au courant en chuchotant : « Gregor, le fondé de pouvoir est là. – Je sais », dit Gregor à la cantonade, mais sans oser forcer suffisamment la voix pour que sa sœur pût l'entendre.

« Gregor », dit alors son père dans la chambre de gauche, « M. le fondé de pouvoir est là et demande pourquoi tu n'as pas pris le premier train. Nous ne savons que lui dire. Du reste, il souhaite te parler personnellement. Donc, ouvre ta porte, je te prie. Il aura sûrement la bonté d'excuser le désordre de ta chambre. – Bonjour, monsieur Samsa ! » lança alors aimablement le fondé de pouvoir. « Il ne se sent pas bien », lui dit la mère de Gregor sans attendre que son père eût fini de parler derrière sa porte, « il ne se sent pas bien, croyez-moi, monsieur le fondé de pouvoir. Sinon, comment Gregor raterait-il un train ? Ce garçon n'a que son métier en tête. C'est au point que je suis presque fâchée qu'il ne sorte jamais le soir ; tenez, cela fait huit jours qu'il n'a pas eu de tournée, et il était tous les soirs à la maison. Il reste alors assis à la table familiale et lit le journal en silence, ou bien étudie les horaires des trains. C'est déjà pour lui une distraction que de manier la scie à découper. Ainsi, en deux ou trois soirées, il a par exemple confectionné un petit cadre ; vous serez étonné de voir comme il est joli ; il est accroché là dans sa chambre ; vous le verrez dès que Gregor aura ouvert. Je suis d'ailleurs bien contente que vous soyez là, monsieur le fondé de pouvoir ; à nous seuls, nous n'aurions pas pu persuader Gregor d'ouvrir sa porte ; il est si entêté ; et il ne se sent sûrement pas bien, quoiqu'il ait affirmé le contraire ce matin. – J'arrive tout de suite », dit lentement et posément Gregor, sans bouger pour autant, afin de ne pas perdre un mot de la conversation. « Je ne vois pas non plus d'autre explication, chère Madame », disait le fondé de pouvoir, « espérons que ce n'est rien de grave. Encore que nous autres gens d'affaires, je dois le dire, soyons bien souvent contraints – hélas ou heureusement, comme on veut – de faire tout bonnement passer nos obligations professionnelles avant une légère indisposition. – Alors, est-ce que M. le fondé de pouvoir peut venir te voir, maintenant ? » demanda impatiemment le père en frappant de nouveau à la porte. « Non », dit Gregor. Il s'ensuivit un silence embarrassé dans la chambre de gauche, et dans la chambre de droite la sœur se mit à sangloter.

Pourquoi sa sœur ne rejoignait-elle donc pas les autres ? Sans doute venait-elle tout juste de se lever et n'avait-elle pas même commencé à s'habiller. Et pourquoi donc pleurait-elle ? Parce qu'il ne se levait pas et ne laissait pas entrer

le fondé de pouvoir, parce qu'il risquait de perdre son emploi et qu'alors le patron recommencerait à tourmenter leurs parents avec ses vieilles créances ? Mais c'étaient là pour le moment des soucis bien peu fondés. Gregor était toujours là et ne songeait pas le moins du monde à quitter sa famille. Pour l'instant, il était étendu là sur le tapis et personne, connaissant son état, n'aurait sérieusement exigé de lui qu'il reçût le fondé de pouvoir. Or, ce n'était pas cette petite impolitesse, à laquelle il serait d'ailleurs facile de trouver ultérieurement une excuse convenable, qui allait motiver un renvoi immédiat de Gregor. Et il trouvait qu'il eût été bien plus raisonnable qu'on le laissât tranquille pour le moment, au lieu de l'importuner en pleurant et en lui faisant la leçon. Mais voilà, c'était l'inquiétude qui tenaillait les autres et excusait leur attitude.

« Monsieur Samsa », lançait à présent le fondé de pouvoir en haussant la voix, « que se passe-t-il donc ? Vous vous barricadez dans votre chambre, vous ne répondez que par oui et par non, vous causez de graves et inutiles soucis à vos parents et – soit dit en passant – vous manquez à vos obligations professionnelles d'une façon proprement inouïe. Je parle ici au nom de vos parents et de votre patron, et je vous prie solennellement de bien vouloir fournir une explication immédiate et claire. Je m'étonne, je m'étonne. Je vous voyais comme quelqu'un de posé, de sensé, et il semble soudain que vous vouliez vous mettre à faire étalage de surprenants caprices. Le patron, ce matin, me suggérait bien une possible explication de vos négligences – elle touchait les encaissements qui vous ont été récemment confiés –, mais en vérité je lui ai presque donné ma parole que cette explication ne pouvait être la bonne. Mais à présent je vois votre incompréhensible obstination et cela m'ôte toute espèce d'envie d'intervenir le moins du monde en votre faveur. Et votre situation n'est pas des plus assurées, loin de là. Au départ, j'avais l'intention de vous dire cela de vous à moi, mais puisque vous me faites perdre mon temps pour rien, je ne vois pas pourquoi vos parents ne devraient pas être mis au courant aussi. Eh bien, vos résultats, ces temps derniers, ont été fort peu satisfaisants ; ce n'est certes pas la saison pour faire des affaires extraordinaires, et nous en convenons ; mais une saison pour ne pas faire d'affaires du tout, cela n'existe pas, monsieur Samsa, cela ne doit pas exister.

– Mais, monsieur le fondé de pouvoir », s'écria Gregor outré au point d'oublier toute autre considération, « j'ouvre tout de suite, à l'instant même. C'est un léger malaise, un vertige, qui m'a empêché de me lever. Je suis encore couché. Mais à présent je me sens de nouveau tout à fait dispos. Je suis en train de sortir de mon lit. Juste un petit instant de patience ! Cela ne va pas encore aussi bien que je le pensais. Mais je me sens déjà mieux. Comme ces choses-là vous prennent ! Hier soir encore j'allais très bien, mes parents le savent bien, ou plutôt, dès hier soir j'avais un petit pressentiment. Cela aurait dû se voir. Que n'ai-je prévenu la firme ! Mais voilà, on pense toujours surmonter la maladie sans rester chez soi. Monsieur le fondé de pouvoir ! Épargnez mes parents. Les reproches que vous me faites là ne sont pas fondés ; d'ailleurs, on ne m'en a pas soufflé mot. Peut-être n'avez-vous pas regardé les dernières commandes que j'ai transmises. Au demeurant, je partirai par le train de huit heures au plus tard, ces quelques heures de repos m'ont redonné des forces. Ne perdez surtout pas votre temps, monsieur le fondé de pouvoir ; je vais de ce pas me présenter à nos bureaux, ayez la bonté de l'annoncer, et présentez mes respects à notre patron. »

Et tout en débitant tout cela sans trop savoir ce qu'il disait, Gregor, avec une facilité résultant sans doute de son entraînement sur le lit, s'était approché de la commode, et il essayait maintenant de se redresser en prenant appui sur elle. Il voulait effectivement ouvrir la porte, voulait effectivement se montrer et parler au fondé de pouvoir ; il était désireux de savoir ce que les autres, qui le réclamaient avec tant d'insistance, diraient en le voyant. S'ils étaient effrayés, alors Gregor ne serait plus responsable et pourrait être tranquille. Et si les autres prenaient tout cela avec calme, alors Gregor n'aurait plus non plus de raison de s'inquiéter et, en faisant vite, il pourrait effectivement être à huit heures à la gare. Il commença par glisser plusieurs fois, retombant au pied du meuble trop lisse, mais finalement il prit un ultime élan et se retrouva debout ; il ne prêtait plus garde aux douleurs de son abdomen, si cuisantes qu'elles fussent. Puis il se laissa aller contre un dossier de chaise qui se trouvait à proximité, et s'y cramponna de ses petites pattes. Mais, du même coup, il avait retrouvé sa maîtrise de

soi et il se tut, car maintenant il pouvait écouter ce qu'avait à dire le fondé de pouvoir.

« Avez-vous compris un traître mot ? » demandait celui-ci aux parents, « il n'est tout de même pas en train de se payer notre tête ? – Mon Dieu », s'écriait la mère aussitôt en pleurs, « il est peut-être gravement malade, et nous sommes là à le tourmenter. Grete ! Grete ! » À ce cri, la sœur répondit depuis l'autre chambre : « Maman ? » Elles se parlaient ainsi d'un côté à l'autre de la chambre de Gregor. « Tu vas tout de suite aller chercher le médecin. Gregor est malade. Vite, le médecin. Est-ce que tu as entendu Gregor parler, à l'instant ? – C'était une voix d'animal », dit le fondé de pouvoir tout doucement, alors que la mère avait crié. « Anna ! Anna ! » lança le père en direction de la cuisine, depuis l'antichambre, en frappant dans ses mains, « allez tout de suite chercher un serrurier ! » Et déjà les deux filles traversaient en courant l'antichambre dans un frou-frou de jupes – comment avait fait Grete pour s'habiller si vite ? – et ouvraient bruyamment la porte de l'appartement. On ne l'entendit pas se refermer ; sans doute l'avaient-elles laissée ouverte, comme c'est le cas dans les maisons où un malheur est arrivé.

Or, Gregor était maintenant beaucoup plus calme. Certes, on ne comprenait donc plus ses paroles, bien que lui les aient trouvées passablement distinctes, plus distinctes que précédemment, peut-être parce que son oreille s'y était habituée. Mais enfin, désormais, l'on commençait à croire qu'il n'était pas tout à fait dans son état normal, et l'on était prêt à l'aider. L'assurance et la confiance avec lesquelles avaient été prises les premières dispositions lui faisaient du bien. Il se sentait de nouveau inclus dans le cercle de ses semblables et attendait, aussi bien du médecin que du serrurier, sans trop faire la distinction entre eux, des interventions spectaculaires et surprenantes. Pour avoir une voix aussi claire que possible à l'approche de discussions décisives, il se râcla un peu la gorge en toussotant, mais en s'efforçant de le faire en sourdine, car il était possible que même ce bruit eût déjà une autre résonance que celle d'une toux humaine, et il n'osait plus en décider lui-même. À côté, entre-temps, c'était le silence complet. Peut-être que ses parents étaient assis à la table avec le fondé de pouvoir et

chuchotaient, peut-être qu'ils avaient tous l'oreille collée à la porte pour écouter.

Gregor se propulsa lentement vers la porte avec la chaise, puis lâcha celle-ci, se jeta contre la porte et se tint debout en s'accrochant à elle – les coussinets de ses petites pattes avaient un peu de colle –, puis se reposa un instant de son effort. Mais ensuite il entreprit de tourner la clé dans la serrure avec sa bouche. Il apparut, hélas, qu'il n'avait pas vraiment de dents – et avec quoi saisir la clé ? –, en revanche les mâchoires étaient fort robustes ; en se servant d'elles, il parvenait effectivement à faire bouger la clé, sans se soucier de ce qu'il était manifestement en train de se faire mal, car il y avait un liquide brunâtre qui lui sortait de la bouche, coulait sur la clé et tombait goutte à goutte sur le sol. « Tenez, écoutez », dit à côté le fondé de pouvoir, « il tourne la clé. » Ce fut pour Gregor un grand encouragement ; mais ils auraient tous dû lui crier, son père et sa mère aussi : « Vas-y, Gregor », ils auraient dû crier : « Tiens bon, ne lâche pas la serrure ! » Et à l'idée qu'ils suivaient tous avec passion ses efforts, il mordit farouchement la clé avec toute l'énergie qu'il pouvait rassembler. Selon où en était la rotation de la clé, c'était un ballet qu'il exécutait autour de la serrure, il ne tenait plus debout que par sa bouche, tantôt se suspendant à la clé s'il le fallait, ou bien pesant sur elle de toute la masse de son corps. Quand enfin la serrure céda, le son plus clair de son déclic réveilla littéralement Gregor. Avec un soupir de soulagement, il se dit : « Je n'ai donc pas eu besoin du serrurier. » Et il appuya la tête sur le bec-de-cane pour finir d'ouvrir la porte.

Comme il était obligé d'ouvrir la porte de cette façon, en fait elle fut déjà assez largement ouverte avant que lui-même fût visible. Il lui fallut d'abord contourner lentement le panneau, et très prudemment, s'il ne voulait pas tomber maladroitement sur le dos juste au moment de faire son entrée. Il était encore occupé à exécuter ce mouvement délicat et n'avait pas le temps de se soucier d'autre chose, quand il entendit le fondé de pouvoir pousser un grand « oh ! » – on aurait dit le bruit du vent dans les arbres –, et Gregor le vit à son tour, plus près de la porte que les autres, porter la main à sa bouche ouverte et reculer lentement, comme repoussé par une force invisible qui aurait agi continûment. La mère – elle était là, en dépit de la présence

du fondé de pouvoir, avec les cheveux défaits comme pour la nuit, et qui se dressaient sur sa tête – commença par regarder le père en joignant les mains, puis fit deux pas en direction de Gregor et s'effondra au milieu de ses jupes étalées autour d'elle, la face tournée vers sa poitrine et impossible à discerner. Le père serra le poing d'un air hostile comme s'il voulait repousser Gregor dans sa chambre, puis regarda la pièce autour de lui d'un air égaré, puis se cacha les yeux derrière ses mains et se mit à pleurer tellement que sa puissante poitrine tressautait.

Or, Gregor n'entra pas dans la pièce, il s'appuya au battant fixe de la porte, de telle sorte que son corps n'était visible qu'à moitié, couronné de sa tête inclinée de côté pour observer les autres. Il faisait à présent bien plus clair ; on voyait nettement, de l'autre côté de la rue, une portion de l'immeuble d'en face, immense et gris-noir – c'était un hôpital –, avec ses fenêtres régulières qui perçaient brutalement sa façade ; la pluie tombait encore, mais seulement à grosses gouttes visibles une à une et littéralement jetées aussi une à une sur le sol. Le couvert du petit déjeuner occupait abondamment la table, car pour le père de Gregor le plus important repas de la journée était le petit déjeuner, qu'il prolongeait des heures durant en lisant divers journaux. Au mur d'en face était accrochée une photographie de Gregor datant de son service militaire et le représentant en uniforme de sous-lieutenant, la main posée sur la poignée de son sabre, souriant crânement et entendant qu'on respectât son allure et sa tenue. La porte donnant sur l'antichambre était ouverte et, comme la porte de l'appartement l'était aussi, on apercevait le palier et le haut de l'escalier.

« Eh bien », dit Gregor, bien conscient d'être le seul à avoir gardé son calme, « je vais tout de suite m'habiller, remballer ma collection et partir. Est-ce que vous, vous voulez bien me laisser partir ? Eh bien, vous voyez, monsieur le fondé de pouvoir, je ne suis pas buté, je ne demande qu'à travailler ; ces tournées sont fatigantes, mais je ne saurais vivre sans. Où donc allez-vous, monsieur le fondé de pouvoir ? Au bureau ? Oui ? Ferez-vous un rapport en tout point conforme à la vérité ? On peut n'être pas en état de travailler momentanément, mais c'est le moment ou jamais de se rappeler ce qui a été accompli naguère et de considérer qu'une fois l'obstacle écarté l'on en travaillera ensuite avec

d'autant plus de zèle et de concentration. Tant de choses me lient à notre patron, vous le savez fort bien. D'autre part, j'ai le souci de mes parents et de ma sœur. Je me trouve coincé, mais je m'en tirerai. Seulement, ne me rendez pas les choses plus difficiles qu'elles ne sont. Prenez mon parti au bureau. Le représentant n'est pas aimé, je sais. On s'imagine qu'il gagne une fortune et qu'il a la belle vie. C'est qu'on n'a pas de raison particulière de réviser ce préjugé. Mais vous, monsieur le fondé de pouvoir, vous avez de la situation une meilleure vue d'ensemble que le reste du personnel et même, soit dit entre nous, que le patron lui-même, qui en sa qualité de chef d'entreprise laisse aisément infléchir son jugement au détriment de l'employé. Vous savez aussi fort bien que le représentant, éloigné des bureaux presque toute l'année, est facilement victime des ragots, des incidents fortuits et des réclamations sans fondements, contre lesquels il lui est tout à fait impossible de se défendre, étant donné que généralement il n'en a pas vent et n'en ressent les cuisantes conséquences, sans plus pouvoir en démêler les causes, que lorsqu'il rentre épuisé de ses tournées. Monsieur le fondé de pouvoir, ne partez pas sans m'avoir dit un mot qui me montre qu'au moins pour une petite part vous me donnez raison. »

Mais, dès les premiers mots de Gregor, le fondé de pouvoir s'était détourné et ne l'avait plus regardé, avec une moue de dégoût, que par-dessus son épaule convulsivement crispée. Et tout le temps que Gregor parla, il ne se tint pas un instant immobile, mais, sans quitter Gregor des yeux, battit en retraite vers la porte, et ce très progressivement, comme si quelque loi secrète interdisait de quitter la pièce. Il était déjà dans l'antichambre et, au mouvement brusque qu'il eut pour faire son dernier pas hors de la pièce, on aurait pu croire qu'il venait de se brûler la plante du pied. Et dans l'antichambre il tendit la main droite aussi loin que possible en direction de l'escalier, comme si l'attendait là-bas une délivrance proprement surnaturelle.

Gregor se rendit compte qu'il ne fallait à aucun prix laisser partir le fondé de pouvoir dans de telles dispositions, s'il ne voulait pas que sa position dans la firme fût extrêmement compromise. Ses parents ne comprenaient pas tout cela aussi bien ; tout au long des années, ils s'étaient forgé la conviction que, dans cette firme, l'avenir de Gregor était à

jamais assuré, et du reste ils étaient à ce point absorbés par leurs soucis du moment qu'ils avaient perdu toute capacité de regarder vers le futur. Gregor, lui, regardait vers le futur. Il fallait retenir le fondé de pouvoir, l'apaiser, le convaincre, et finalement le gagner à sa cause ; car enfin, l'avenir de Gregor et de sa famille en dépendait ! Si seulement sa sœur avait été là ! Elle au moins était perspicace ; elle avait pleuré tandis que Gregor était encore tranquillement couché sur le dos. Et le fondé de pouvoir, cet homme à femmes, se serait sûrement laissé manœuvrer par elle ; elle aurait refermé la porte de l'appartement et, dans l'antichambre, elle l'aurait fait revenir de sa frayeur. Mais sa sœur n'était justement pas là, il fallait que Gregor agisse lui-même. Et sans songer qu'il ignorait tout de ses actuelles capacités de déplacement, sans songer non plus qu'éventuellement, et même probablement, son discours une fois de plus n'avait pas été compris, il s'écarta du battant de la porte ; se propulsa par l'ouverture ; voulut s'avancer vers le fondé de pouvoir, qui déjà sur le palier se cramponnait ridiculement des deux mains à la rampe ; mais aussitôt, cherchant à quoi se tenir, il retomba avec un petit cri sur toutes ses petites pattes. Dès que ce fut fait, il ressentit pour la première fois de la matinée une sensation de bien-être ; les petites pattes reposaient fermement sur le sol ; elles obéissaient parfaitement, comme il le nota avec plaisir ; elles ne demandaient même qu'à le porter où il voudrait ; et il avait déjà l'impression que la guérison définitive de ses maux était imminente. Mais à l'instant même où, réprimant en oscillant son envie de se déplacer, il se trouvait ainsi étendu sur le sol non loin de sa mère et face à elle, voici que tout d'un coup, alors qu'elle paraissait complètement prostrée, elle bondit sur ses pieds, bras tendus et doigts écartés, criant « au secours, au nom du ciel, au secours ! » penchant la tête comme pour mieux voir Gregor, mais en même temps, au contraire, reculant absurdement à toute allure, oubliant qu'elle avait derrière elle la table dressée et, une fois contre elle, s'y asseyant à la hâte comme par distraction, et ne semblant pas remarquer qu'à côté d'elle la grande cafetière renversée inondait le tapis d'un flot de café.

« Maman, maman », dit doucement Gregor en la regardant d'en bas. Le fondé de pouvoir lui était sorti de l'esprit pour un instant ; en revanche, à la vue du café qui coulait, il

ne put empêcher ses mâchoires de happer dans le vide à plusieurs reprises. Ce qui derechef fit pousser les hauts cris à sa mère, qui s'enfuit de la table et alla tomber dans les bras du père qui se précipitait vers elle. Mais Gregor n'avait plus le temps de s'occuper de ses parents ; le fondé de pouvoir était déjà dans l'escalier ; le menton sur la rampe, il jetait un dernier regard derrière lui. Gregor prit son élan pour être bien sûr de le rattraper, le fondé de pouvoir dut se douter de quelque chose, car d'un bond il descendit plusieurs marches et disparut ; mais on l'entendit encore pousser un « ouh ! » qui retentit dans toute la cage d'escalier. Malheureusement, cette fuite du fondé de pouvoir parut mettre le père, resté jusque-là relativement maître de lui, dans un état de totale confusion car, au lieu de courir lui-même derrière le fondé de pouvoir, ou du moins de ne pas empêcher Gregor de le faire, il empoigna de la main droite la canne que le fuyard avait abandonnée sur une chaise avec son chapeau et son pardessus, attrapa de la main gauche un grand journal qui était posé sur la table, et entreprit, en tapant des pieds, et en brandissant canne et journal, de chasser Gregor et de le faire rentrer dans sa chambre. Les prières de Gregor n'y changèrent rien, ces prières restèrent d'ailleurs incomprises, si humblement qu'il inclinât la tête, son père n'en tapait du pied que plus fort. À l'autre bout de la pièce, sa mère avait ouvert toute grande une fenêtre en dépit du temps froid et s'y penchait dangereusement en se cachant le visage dans les mains. Depuis la rue et l'escalier, il se créa un fort courant d'air, les rideaux volèrent, sur la table les journaux se froissèrent et s'effeuillèrent sur le sol. Son père repoussait Gregor implacablement, en émettant des sifflements de sauvage. Seulement Gregor n'avait encore aucun entraînement pour marcher à reculons, cela allait vraiment très lentement. Si seulement il avait eu la permission de se retourner, il aurait tout de suite été dans sa chambre, mais il craignait d'impatienter son père en perdant du temps à se retourner, et d'un instant à l'autre la canne, dans la main paternelle, le menaçait d'un coup meurtrier sur le dos ou sur la tête. Mais finalement Gregor n'eut tout de même pas le choix, car il s'aperçut avec effroi qu'en marche arrière il ne savait même pas garder sa direction ; il se mit donc, sans cesser de jeter par côté à son père des regards angoissés, à se retourner aussi prompte-

ment que possible, mais en réalité fort lentement. Peut-être son père remarqua-t-il sa bonne volonté, car il s'abstint de le déranger dans sa rotation, qu'il guida au contraire de temps à autre de loin avec le bout de sa canne. Si seulement son père n'avait pas produit ces insupportables sifflements ! Gregor en perdait complètement la tête. Il s'était déjà presque entièrement retourné quand, guettant toujours ces sifflements, il se trompa et fit plus que le demi-tour. Mais lorsque, enfin, il eut bien la tête en face de la porte ouverte, il apparut que son corps était trop large pour passer comme ça. Son père, dans les dispositions où il se trouvait, était naturellement à cent lieues de songer par exemple à ouvrir le second battant pour que Gregor eût la place de passer. Il n'avait qu'une idée fixe, c'était que Gregor devait rentrer dans sa chambre aussi vite que possible. Jamais il ne l'aurait laissé exécuter les préparatifs compliqués qui auraient été nécessaires à Gregor pour se remettre debout et tenter de franchir ainsi la porte. Au contraire, comme s'il n'y avait pas eu d'obstacle, il pressait Gregor en faisant à présent particulièrement de bruit ; déjà, ce que Gregor entendait retentir derrière lui n'était plus seulement la voix d'un seul père ; maintenant, il n'était vraiment plus question de plaisanter et Gregor – advienne que pourra – passa la porte en forçant. Son corps se releva d'un côté, il se trouva de biais dans l'ouverture de la porte, le flanc tout écorché, le blanc de la porte était maculé de vilaines taches, bientôt il fut coincé, et tout seul il n'aurait plus pu bouger, ses petites pattes de l'autre côté étaient suspendues en l'air toutes tremblantes, de ce côté-ci elles étaient douloureusement écrasées sur le sol... c'est alors que son père lui administra par-derrière un coup violent et véritablement libérateur, qui le fit voler jusqu'au milieu de sa chambre, saignant abondamment. Ensuite, la porte fut encore claquée d'un coup de canne, puis ce fut enfin le silence.

MAURICE LEBLANC

Arsène Lupin

Trois histoires énigmatiques



Librio

Maurice Leblanc

Trois histoires énigmatiques

suivi de la pièce

Une nouvelle aventure d'Arsène Lupin

Préface de Jean-Noël Leblanc

Librio

Couverture : Claire Fauvain d'après des images
© Shutterstock / Olga Popova, Zakharchuk, lavendertime,
Tania Anisimova design, dariodraws

© E.J.L., 2012, pour la préface, les commentaires
et la présentation.

© E.J.L., 2022, pour la présente édition.

EAN 9782290384206

L'Évasion d'Arsène Lupin

Nouvelle parue dans le magazine Je sais tout *n° 12 daté du 15 janvier 1906, « L'Évasion d'Arsène Lupin », à la manière de la toute première aventure de notre héros, révèle déjà la fin. L'essentiel réside dans la virtuosité de la méthode.*

Au moment où Arsène Lupin, son repas achevé, tirait de sa poche un beau cigare bagué d'or et l'examinait avec complaisance, la porte de la cellule s'ouvrit. Il n'eut que le temps de le jeter dans le tiroir et de s'éloigner de la table. Le gardien entra, c'était l'heure de la promenade.

— Je vous attendais, mon cher ami, s'écria Lupin, toujours de bonne humeur.

Ils sortirent. Ils avaient à peine disparu à l'angle du couloir, que deux hommes à leur tour pénétrèrent dans la cellule et en commencèrent l'examen minutieux. L'un était l'inspecteur Dieuzy, l'autre l'inspecteur Folenfant.

On voulait en finir. Il n'y avait point de doute : Arsène Lupin conservait des intelligences avec le dehors et communiquait avec ses affidés. La veille encore le *Grand Journal* publiait ces lignes adressées à son collaborateur judiciaire :

« Monsieur,

« Dans un article paru ces jours-ci vous vous êtes exprimé sur moi en des termes que rien ne saurait justifier. Quelques jours avant l'ouverture de mon procès, j'irai vous en demander compte.

« Salutations distinguées,

« Arsène Lupin. »

L'écriture était bien d'Arsène Lupin. Donc il envoyait des lettres. Donc il en recevait. Donc il était certain qu'il préparait cette évasion annoncée par lui d'une façon si arrogante.

La situation devenait intolérable. D'accord avec le juge d'instruction, le chef de la Sûreté M. Dudouis se rendit lui-même à la Santé pour exposer au directeur de la prison les mesures qu'il convenait de prendre. Et, dès son arrivée, il envoya deux de ses hommes dans la cellule du détenu.

Ils levèrent chacune des dalles, démontèrent le lit, firent tout ce qu'il est habituel de faire en pareil cas, et finalement ne découvrirent rien. Ils allaient renoncer à leurs investigations, lorsque le gardien accourut en toute hâte et leur dit :

— Le tiroir… regardez le tiroir de la table. Quand je suis entré, il m'a semblé qu'il le repoussait.

Ils regardèrent, et Dieuzy s'écria :

— Pour Dieu, cette fois, nous le tenons, le client.

Folenfant l'arrêta.

— Halte-là, mon petit, le chef fera l'inventaire.

— Pourtant, ce cigare de luxe…

— Laisse le havane, et prévenons le chef.

Deux minutes après, M. Dudouis explorait le tiroir. Il y trouva d'abord une liasse d'articles de journaux découpés par l'*Argus de la Presse* et qui concernaient Arsène Lupin, puis une blague à tabac, une pipe, du papier dit pelure d'oignon, et enfin deux livres.

Il en regarda le titre. C'était le *Culte des héros* de Carlyle, édition anglaise, et un elzévir charmant, à reliure du temps, le *Manuel d'Épictète*, traduction allemande publiée à Leyde en 1634. Les ayant feuilletés, il constata que toutes les pages étaient balafrées, soulignées, annotées. Était-ce là signes conventionnels ou bien de ces marques qui montrent la ferveur que l'on a pour un livre ?

— Nous verrons cela en détail, dit M. Dudouis.

Il explora la blague à tabac, la pipe. Puis, saisissant le fameux cigare bagué d'or :

— Fichtre, il se met bien, notre ami, s'écria-t-il, un Henri Clet !

D'un geste machinal de fumeur, il le porta près de son oreille et le fit craquer. Et aussitôt une exclamation lui échappa. Le cigare avait molli sous la pression de ses doigts. Il l'examina avec plus

d'attention et ne tarda pas à distinguer quelque chose de blanc entre les feuilles de tabac. Et délicatement, à l'aide d'une épingle, il attirait un rouleau de papier très fin, à peine gros comme un cure-dent. C'était un billet. Il le déroula et lut ces mots, d'une menue écriture de femme :

« Le panier a pris la place de l'autre. Huit sur dix sont préparées. En appuyant du pied extérieur, la plaque se soulève de haut en bas. De douze à seize tous les jours, H-P attendra. Mais où ? Réponse immédiate. Soyez tranquille, votre amie veille sur vous. »

M. Dudouis réfléchit un instant et dit :

— C'est suffisamment clair… le panier… les huit cases… De douze à seize, c'est-à-dire de midi à quatre heures…

— Mais ce H-P, qui attendra ?

— H-P, en l'occurrence, doit signifier automobile, H-P, horse power, n'est-ce pas ainsi qu'en langage sportif on désigne la force d'un moteur ? Une vingt-quatre H-P, c'est une automobile de vingt-quatre chevaux.

Il se leva et demanda :

— Le détenu finissait de déjeuner ?

— Oui.

— Et comme il n'a pas encore lu ce message ainsi que le prouve l'état du cigare, il est probable qu'il venait de le recevoir.

— Comment ?

— Dans ses aliments, au milieu de son pain ou d'une pomme de terre, que sais-je ?

— Impossible, on ne l'a autorisé à faire venir sa nourriture que pour le prendre au piège, et nous n'avons rien trouvé.

— Nous chercherons ce soir la réponse de Lupin. Pour le moment, retenez-le hors de sa cellule. Je vais porter ceci à monsieur le juge d'instruction. S'il est de mon avis, nous ferons immédiatement photographier la lettre, et dans une heure vous pourrez remettre dans le tiroir, outre ces objets, un cigare identique contenant le message original lui-même. Il faut que le détenu ne se doute de rien.

Ce n'est pas sans une certaine curiosité que M. Dudouis s'en retourna le soir au greffe de la Santé en compagnie de l'inspecteur Dieuzy. Dans un coin, sur le poêle, trois assiettes s'étalaient.

— Il a mangé ?

— Oui, répondit le directeur.

— Dieuzy, veuillez couper en morceaux très minces ces quelques brins de macaroni et ouvrir cette boulette de pain… Rien ?

— Non, chef.

M. Dudouis examina les assiettes, la fourchette, la cuiller, enfin le couteau, un couteau réglementaire à lame ronde. Il en fit tourner le manche à gauche, puis à droite. À droite le manche céda et se dévissa. Le couteau était creux et servait d'étui à une feuille de papier.

— Peuh ! fit-il, ce n'est pas bien malin pour un homme comme Arsène. Mais ne perdons pas de temps. Vous, Dieuzy, allez donc faire une enquête dans ce restaurant.

Puis il lut :

« Je m'en remets à vous, H-P suivra de loin, chaque jour. J'irai au-devant. À bientôt, chère et admirable amie. »

— Enfin, s'écria M. Dudouis en se frottant les mains, je crois que l'affaire est en bonne voie. Un petit coup de pouce de notre part, et l'évasion réussit… assez du moins pour nous permettre de pincer les complices.

— Et si Arsène Lupin vous glisse entre les doigts ? objecta le directeur.

— Nous emploierons le nombre d'hommes nécessaire. Si cependant il y mettait trop d'habileté… ma foi, tant pis pour lui ! Quant à la bande, puisque le chef refuse de parler, les autres parleront.

Et de fait, il ne parlait pas beaucoup, Arsène Lupin. Depuis des mois M. Jules Bouvier, le juge d'instruction, s'y évertuait vainement. Les interrogatoires se réduisaient à des colloques dépourvus d'intérêt entre le juge et l'avocat Me Danval, un des princes du barreau, lequel d'ailleurs en savait sur l'inculpé à peu près autant que le premier venu.

De temps à autre, par politesse, Arsène Lupin laissait tomber :

— Mais oui, monsieur le juge, nous sommes d'accord : le vol du Crédit Lyonnais, le vol de la rue de Babylone, l'émission des faux billets de banque, l'affaire des polices d'assurance, le cambriolage des châteaux d'Armesnil, de Gouret, d'Imblevain, des Groseilliers, du Malaquis, tout cela c'est de votre serviteur.

— Alors, pourriez-vous m'expliquer…

— Inutile, j'avoue tout en bloc, tout et même dix fois plus que vous n'en supposez.

De guerre lasse, le juge avait suspendu ces interrogatoires fastidieux. Après avoir eu connaissance des deux billets interceptés, il les reprit. Et, régulièrement, à midi, Arsène Lupin fut amené, de la Santé au Dépôt, dans la voiture pénitentiaire, avec un certain nombre de détenus. Ils en repartaient vers trois ou quatre heures.

Or, un après-midi, ce retour s'effectua dans des conditions particulières. Les autres détenus de la Santé n'ayant pas encore été questionnés, on décida de reconduire d'abord Arsène Lupin. Il monta donc seul dans la voiture.

Ces voitures pénitentiaires, vulgairement appelées « paniers à salade », sont divisées dans leur longueur par un couloir central sur lequel s'ouvrent dix cases, cinq à droite et cinq à gauche. Chacune de ces cases est disposée de telle façon que l'on doit s'y tenir assis, et que les cinq prisonniers, par conséquent, sont assis les uns sur les autres, tout en étant séparés les uns des autres par des cloisons parallèles. Un garde municipal, placé à l'extrémité, surveille le couloir.

Arsène fut introduit dans la troisième cellule de droite, et la lourde voiture s'ébranla. Il se rendit compte que l'on quittait le quai de l'Horloge et que l'on passait devant le Palais de Justice. Alors, vers le milieu du pont Saint-Michel, il appuya, du pied extérieur, c'est-à-dire du pied droit, ainsi qu'il le faisait chaque fois, sur la plaque de tôle qui fermait sa cellule. Tout de suite quelque chose se déclencha, et la plaque de tôle s'écarta insensiblement. Il put constater qu'il se trouvait juste entre les deux roues.

Il attendit, l'œil aux aguets. La voiture monta au pas le boulevard Saint-Michel. Au carrefour Saint-Germain, elle s'arrêta. Le cheval d'un camion s'était abattu. La circulation étant interrompue, très vite ce fut un encombrement de fiacres et d'omnibus.

Arsène Lupin passa la tête. Une autre voiture pénitentiaire stationnait le long de celle qu'il occupait. Il souleva davantage la tôle, mit le pied sur un des rayons de la grande roue et sauta à terre.

Un cocher le vit, s'esclaffa de rire, puis voulut appeler. Mais sa voix se perdit dans le fracas des véhicules qui s'écoulaient de nouveau. D'ailleurs Arsène Lupin était loin déjà.

Il avait fait quelques pas en courant ; mais sur le trottoir de gauche, il se retourna, jeta un regard circulaire, sembla prendre le vent, comme quelqu'un qui ne sait encore trop quelle direction il va suivre. Puis, résolu, il mit les mains dans ses poches, et de l'air insouciant d'un promeneur qui flâne, il continua de monter le boulevard.

Le temps était doux, un temps heureux et léger d'automne. Les cafés étaient pleins. Il s'assit à la terrasse de l'un d'eux.

Il commanda un bock et un paquet de cigarettes. Il vida son verre à petites gorgées, fuma tranquillement une cigarette, en alluma une seconde. Enfin, s'étant levé, il pria le garçon de faire venir le gérant.

Le gérant vint, et Arsène lui dit, assez haut pour être entendu de tous :

— Je suis désolé, monsieur, j'ai oublié mon porte-monnaie. Peut-être mon nom vous est-il assez connu pour que vous me consentiez un crédit de quelques jours : Arsène Lupin.

Le gérant le regarda, croyant à une plaisanterie. Mais Arsène répéta :

— Lupin, détenu à la Santé, actuellement en état d'évasion. J'ose croire que ce nom vous inspire toute confiance.

Et il s'éloigna, au milieu des rires, sans que l'autre songeât à réclamer.

Il traversa la rue Soufflot en biais et prit la rue Saint-Jacques. Il la suivit paisiblement, s'arrêtant aux vitrines et fumant des cigarettes. Boulevard de Port-Royal, il s'orienta, se renseigna, et marcha droit vers la rue de la Santé. Les hauts murs moroses de la prison se dressèrent bientôt. Les ayant longés, il arriva près du garde municipal qui montait la faction, et retirant son chapeau :

— C'est bien ici la prison de la Santé ?

— Oui.

— Je désirerais regagner ma cellule. La voiture m'a laissé en route et je ne voudrais pas abuser…

Le garde grogna :

— Dites donc, l'homme, passez votre chemin, et plus vite que ça.

— Pardon, pardon, c'est que mon chemin passe par cette porte.

Et si vous empêchez Arsène Lupin de la franchir, cela pourrait vous coûter gros, mon ami.

— Arsène Lupin ! Qu'est-ce que vous me chantez là !

— Je regrette de n'avoir pas ma carte, dit Arsène, affectant de fouiller ses poches.

Le garde le toisa des pieds à la tête, abasourdi. Puis, sans un mot, comme malgré lui, il tira une sonnette. La porte de fer s'entrebâilla.

Quelques minutes après, le directeur accourut jusqu'au greffe, gesticulant et feignant une colère violente. Arsène sourit :

— Allons, monsieur le directeur, ne jouez pas au plus fin avec moi. Comment ! On a la précaution de me ramener seul dans la voiture, on prépare un bon petit encombrement, et l'on s'imagine que je vais prendre mes jambes à mon cou pour rejoindre mes amis. Eh bien, et les vingt agents de la Sûreté qui nous escortaient à pied, en fiacre et à bicyclette ? Non, ce qu'ils m'auraient arrangé ! Je n'en serais pas sorti vivant. Dites donc, monsieur le directeur, c'est peut-être là-dessus que l'on comptait ?

Il haussa les épaules et ajouta :

— Je vous en prie, monsieur le directeur, qu'on ne s'occupe pas de moi. Le jour où je voudrai m'échapper, je n'aurai besoin de personne.

Le surlendemain, l'*Écho de France*, qui décidément devenait le moniteur officiel des exploits d'Arsène Lupin – on disait qu'il en était un des principaux commanditaires – l'*Écho de France* publiait les détails les plus complets sur cette tentative d'évasion. Le texte même des billets échangés entre le détenu et sa mystérieuse amie, les moyens employés pour cette correspondance, la complicité de la police, la promenade du boulevard Saint-Michel, l'incident du café Soufflot, tout était dévoilé. On savait que les recherches de l'inspecteur Dieuzy auprès des garçons du restaurant n'avaient donné aucun résultat. Et l'on apprenait en outre cette chose stupéfiante, qui montrait l'infinie variété des ressources dont cet homme disposait : la voiture pénitentiaire dans laquelle on l'avait transporté était une voiture entièrement truquée, que sa bande avait substituée à l'une des six voitures habituelles qui composent le service des prisons.

L'évasion prochaine d'Arsène Lupin ne fit plus de doute pour personne. Lui-même d'ailleurs l'annonçait en termes catégoriques,

comme le prouva sa réponse à M. Bouvier, au lendemain de l'incident. Le juge raillant son échec, il le regarda et lui dit froidement :

— Écoutez bien ceci, monsieur, et croyez-m'en sur parole : cette tentative d'évasion faisait partie de mon plan d'évasion.

— Je ne comprends pas, ricana le juge.

— Il est inutile que vous compreniez.

Et comme le juge, au cours de cet interrogatoire qui parut tout au long dans les colonnes de l'*Écho de France*, comme le juge revenait à son instruction, il s'écria d'un air de lassitude :

— Mon Dieu, mon Dieu, à quoi bon ! Toutes ces questions n'ont aucune importance !

— Comment, aucune importance ?

— Mais non, puisque je n'assisterai pas à mon procès.

— Vous n'assisterez pas…

— Non, c'est une idée fixe, une décision irrévocable. Rien ne me fera transiger.

Une telle assurance, les indiscrétions inexplicables qui se commettaient chaque jour, agaçaient et déconcertaient la justice. Il y avait là des secrets qu'Arsène Lupin était seul à connaître, et dont la divulgation par conséquent ne pouvait provenir que de lui. Mais dans quel but les dévoilait-il ? Et comment ?

On changea Arsène Lupin de cellule. Un soir, il descendit à l'étage inférieur. De son côté, le juge boucla son instruction et renvoya l'affaire à la chambre des mises en accusation.

Ce fut le silence. Il dura deux mois. Arsène les passa étendu sur son lit, le visage presque toujours tourné contre le mur. Ce changement de cellule semblait l'avoir abattu. Il refusa de recevoir son avocat. À peine échangeait-il quelques mots avec ses gardiens.

Dans la quinzaine qui précéda son procès, il parut se ranimer. Il se plaignit du manque d'air. On le fit sortir dans la cour, le matin, de très bonne heure, flanqué de deux hommes.

La curiosité publique cependant ne s'était pas affaiblie. Chaque jour on avait attendu la nouvelle de son évasion. On la souhaitait presque, tellement le personnage plaisait à la foule avec sa verve, sa gaieté, sa diversité, son génie d'invention et le mystère de sa vie. Arsène Lupin devait s'évader. C'était inévitable, fatal. On s'étonnait même que cela tardât si longtemps. Tous les matins le préfet de police demandait à son secrétaire :

— Eh bien, il n'est pas encore parti ?

— Non, monsieur le préfet.

— Ce sera donc pour demain.

Et, la veille du procès, un monsieur se présenta dans les bureaux du *Grand Journal*, demanda le collaborateur judiciaire, lui jeta sa carte au visage, et s'éloigna rapidement. Sur la carte, ces mots étaient inscrits :

« Arsène Lupin tient toujours ses promesses. »

C'est dans ces conditions que les débats s'ouvrirent.

L'affluence y fut énorme. Personne qui ne voulût voir le fameux Arsène Lupin et ne savourât d'avance la façon dont il se jouerait du président. Avocats et magistrats, chroniqueurs et mondains, artistes et femmes du monde, le Tout-Paris se pressa sur les bancs de l'audience.

Il pleuvait, dehors le jour était sombre, on vit mal Arsène Lupin lorsque les gardes l'eurent introduit. Cependant son attitude lourde, la manière dont il se laissa tomber à sa place, son immobilité indifférente et passive, ne prévinrent pas en sa faveur. Plusieurs fois son avocat – un des secrétaires de Me Danval, celui-ci ayant jugé indigne de lui le rôle auquel il était réduit – plusieurs fois son avocat lui adressa la parole. Il hochait la tête et se taisait.

Le greffier lut l'acte d'accusation, puis le président prononça :

— Accusé, levez-vous. Votre nom, prénom, âge et profession ?

Ne recevant pas de réponse, il répéta :

— Votre nom ? Je vous demande votre nom ?

Une voix épaisse et fatiguée articula :

— Baudru, Désiré.

Il y eut des murmures. Mais le président repartit :

— Baudru, Désiré ? Ah ! bien, un nouvel avatar ! Comme c'est à peu près le huitième nom auquel vous prétendez, et qu'il est sans doute aussi imaginaire que les autres, nous nous en tiendrons, si vous le voulez bien, à celui d'Arsène Lupin, sous lequel vous êtes plus avantageusement connu.

Le président consulta ses notes et reprit :

— Car, malgré toutes les recherches, il a été impossible de reconstituer votre identité. Vous présentez ce cas assez original dans notre société moderne de n'avoir point de passé. Nous ne savons qui vous êtes, d'où vous venez, où s'est écoulée votre

enfance, bref, rien. Vous jaillissez tout d'un coup, il y a trois ans, on ne sait au juste de quel milieu, pour vous révéler tout d'un coup Arsène Lupin, c'est-à-dire un composé bizarre d'intelligence et de perversion, d'immoralité et de générosité. Les données que nous avons sur vous avant cette époque sont plutôt des suppositions. Il est probable que le nommé Rostat qui travailla, il y a huit ans, aux côtés du prestidigitateur Dickson n'était autre qu'Arsène Lupin. Il est probable que l'étudiant russe qui fréquenta, il y a six ans, le laboratoire du Dr Altier, à l'hôpital Saint-Louis, et qui souvent surprit le maître par l'ingéniosité de ses hypothèses sur la bactériologie et la hardiesse de ses expériences dans les maladies de la peau, n'était autre qu'Arsène Lupin. Arsène Lupin, également, le professeur de lutte japonaise qui s'établit à Paris bien avant qu'on n'y parlât du jiu-jitsu. Arsène Lupin, croyons-nous, le coureur cycliste qui gagna le Grand Prix de l'Exposition, toucha ses dix mille francs et ne reparut plus. Arsène Lupin peut-être aussi celui qui sauva tant de gens par la petite lucarne du Bazar de la Charité… et les dévalisa.

Et, après une pause, le président conclut :

— Telle est cette époque, qui semble n'avoir été qu'une préparation minutieuse à la lutte que vous avez entreprise contre la société, un apprentissage méthodique où vous portiez au plus haut point votre force, votre énergie et votre adresse. Reconnaissez-vous l'exactitude de ces faits ?

Pendant ce discours, l'accusé s'était balancé d'une jambe sur l'autre, le dos rond, les bras inertes. Sous la lumière plus vive, on remarqua son extrême maigreur, ses joues creuses, ses pommettes étrangement saillantes, son visage couleur de terre, marbré de petites plaques rouges, et encadré d'une barbe inégale et rare. La prison l'avait considérablement vieilli et flétri. On ne reconnaissait plus la silhouette élégante et le jeune visage dont les journaux avaient publié si souvent le portrait sympathique.

On eût dit qu'il n'avait pas entendu la question qu'on lui posait. Deux fois elle lui fut répétée. Alors il leva les yeux, parut réfléchir, puis, faisant un effort violent, murmura :

— Baudru, Désiré.

Le président se mit à rire.

— Je ne me rends pas un compte exact du système de défense que vous avez adopté, Arsène Lupin. Si c'est de jouer les imbéciles

et les irresponsables, libre à vous. Quant à moi, j'irai droit au but sans me soucier de vos fantaisies.

Et il entra dans le détail des vols, escroqueries et faux reprochés à Lupin. Parfois il interrogeait l'accusé. Celui-ci poussait un grognement ou ne répondait pas.

Le défilé des témoins commença. Il y eut plusieurs dépositions insignifiantes, d'autres plus sérieuses, qui toutes avaient ce caractère commun de se contredire les unes les autres. Une obscurité troublante enveloppait les débats, mais l'inspecteur principal Ganimard fut introduit, et l'intérêt se réveilla.

Dès le début, toutefois, le vieux policier causa une certaine déception. Il avait l'air, non pas intimidé – il en avait vu bien d'autres – mais inquiet, mal à l'aise. Plusieurs fois, il tourna les yeux vers l'accusé avec une gêne visible. Cependant, les deux mains appuyées à la barre, il racontait les incidents auxquels il avait été mêlé, sa poursuite à travers l'Europe, son arrivée en Amérique. Et on l'écoutait avec avidité, comme on écouterait le récit des plus passionnantes aventures. Mais, vers la fin, ayant fait allusion à ses entretiens avec Arsène Lupin, à deux reprises il s'arrêta, distrait, indécis.

Il était clair qu'une autre pensée l'obsédait. Le président lui dit :

— Si vous êtes souffrant, il vaudrait mieux interrompre votre témoignage.

— Non, non, seulement…

Il se tut, regarda l'accusé longuement, profondément, puis il dit :

— Je demande l'autorisation d'examiner l'accusé de plus près. Il y a là un mystère qu'il faut que j'éclaircisse.

Il s'approcha, le considéra plus longuement encore, de toute son attention concentrée, puis il retourna à la barre. Et là, d'un ton un peu solennel, il prononça :

— Monsieur le président, j'affirme que l'homme qui est ici, en face de moi, n'est pas Arsène Lupin.

Un grand silence accueillit ces paroles. Le président, interloqué d'abord, s'écria :

— Ah ! Çà, que dites-vous ! Vous êtes fou.

L'inspecteur affirma posément :

— À première vue, on peut se laisser prendre à une ressemblance, qui existe en effet, je l'avoue, mais il suffit d'une seconde d'attention. Le nez, la bouche, les cheveux, la couleur de la

peau… enfin quoi : ce n'est pas Arsène Lupin. Et les yeux donc ! A-t-il jamais eu ces yeux d'alcoolique ?

— Voyons, voyons, expliquons-nous. Que prétendez-vous, témoin ?

— Est-ce que je sais ! Il aura mis en son lieu et place un pauvre diable que l'on allait condamner en son lieu et place… À moins que ce ne soit un complice.

Des cris, des rires, des exclamations partaient de tous côtés dans la salle qu'agitait ce coup de théâtre inattendu. Le président fit mander le juge d'instruction, le directeur de la Santé, les gardiens, et suspendit l'audience.

À la reprise, M. Bouvier et le directeur, mis en présence de l'accusé, déclarèrent qu'il n'y avait entre Arsène Lupin et cet homme qu'une très vague similitude de traits.

— Mais alors, s'écria le président, quel est cet homme ? D'où vient-il ? Comment se trouve-t-il entre les mains de la justice ?

On introduisit les deux gardiens de la Santé. Contradiction stupéfiante, ils reconnurent le détenu dont ils avaient la surveillance à tour de rôle !

Le président respira.

Mais l'un des gardiens reprit :

— Oui, oui, je crois bien que c'est lui.

— Comment, vous croyez ?

— Dame, je l'ai à peine vu. On me l'a livré le soir, et, depuis deux mois, il reste toujours couché contre le mur.

— Mais, avant ces deux mois ?

— Ah ! Avant, il n'occupait pas la cellule 24.

Le directeur de la prison précisa ce point :

— Nous avons changé le détenu de cellule après sa tentative d'évasion.

— Mais vous, monsieur le directeur, vous l'avez vu depuis deux mois ?

— Je n'ai pas eu l'occasion de le voir… il se tenait tranquille.

— Et cet homme-là n'est pas le détenu qui vous a été remis ?

— Non.

— Alors, qui est-il ?

— Je ne saurais dire.

— Nous sommes donc en présence d'une substitution qui se serait effectuée il y a deux mois. Comment l'expliquez-vous ?

— C'est impossible.

— Alors ?

En désespoir de cause, le président se tourna vers l'accusé et, d'une voix engageante :

— Voyons, accusé, pourriez-vous m'expliquer comment et depuis quand vous êtes entre les mains de la justice ?

On eût dit que ce ton bienveillant désarmait la méfiance ou stimulait l'entendement de l'homme. Il essaya de répondre. Enfin, habilement et doucement interrogé, il réussit à rassembler quelques phrases, d'où il ressortait ceci : deux mois auparavant, il avait été amené au Dépôt. Il y avait passé une nuit et une matinée. Possesseur d'une somme de soixante-quinze centimes, il avait été relâché. Mais, comme il traversait la cour, deux gardes le prenaient par le bras et le conduisaient jusqu'à la voiture pénitentiaire. Depuis, il vivait dans la cellule 24, pas malheureux… on y mange bien… on n'y dort pas mal… Aussi n'avait-il pas protesté…

Tout cela paraissait vraisemblable. Au milieu des rires et d'une grande effervescence, le président renvoya l'affaire à une autre session pour supplément d'enquête.

L'enquête, tout de suite, établit ce fait consigné sur le registre d'écrou : huit semaines auparavant, un nommé Baudru Désiré avait couché au Dépôt. Libéré le lendemain, il quittait le Dépôt à deux heures de l'après-midi. Or, ce jour-là, à deux heures, interrogé pour la dernière fois, Arsène Lupin sortait de l'instruction et repartait en voiture pénitentiaire.

Les gardiens avaient-ils commis une erreur ? Trompés par la ressemblance, avaient-ils eux-mêmes, dans une minute d'inattention, substitué cet homme à leur prisonnier ? Il eût fallut vraiment qu'ils y missent une complaisance que leurs états de service ne permettaient pas de supposer.

La substitution était-elle combinée d'avance ? Outre que la disposition des lieux rendait la chose presque irréalisable, il eût été nécessaire en ce cas que Baudru fût un complice, et qu'il se fût fait arrêter dans le but précis de prendre la place d'Arsène Lupin. Mais alors, par quel miracle un tel plan, uniquement fondé sur une série de chances invraisemblables, de rencontres fortuites et d'erreurs fabuleuses, avait-il pu réussir ?

On fit passer Désiré Baudru au service anthropométrique : il n'y avait pas de fiches correspondant à son signalement. Du reste on retrouva aisément ses traces. À Courbevoie, à Asnières, à Levallois, il était connu. Il vivait d'aumônes et couchait dans une de ces cahutes de chiffonniers qui s'entassent près de la barrière des Ternes. Depuis un an cependant il avait disparu.

Avait-il été embauché par Arsène Lupin ? Rien n'autorisait à le croire. Et quand cela eût été, on n'en eût pas su davantage sur la fuite du prisonnier. Le prodige demeurait le même. Des vingt hypothèses qui tentaient de l'expliquer, aucune n'était satisfaisante. L'évasion seule ne faisait pas de doute, et une évasion incompréhensible, impressionnante, où le public, de même que la justice, sentait l'effort d'une longue préparation, un ensemble d'actes merveilleusement enchevêtrés les uns dans les autres, et dont le dénouement justifiait l'orgueilleuse prédiction d'Arsène Lupin : « Je n'assisterai pas à mon procès. »

Au bout d'un mois de recherches minutieuses, l'énigme se présentait avec le même caractère indéchiffrable. On ne pouvait cependant pas garder indéfiniment ce pauvre diable de Baudru. Son procès eût été ridicule : quelles charges avait-on contre lui ? Sa mise en liberté fut signée par le juge d'instruction. Mais le chef de la Sûreté résolut d'établir autour de lui une surveillance active.

L'idée provenait de Ganimard. À son point de vue, il n'y avait ni complicité, ni hasard. Baudru était un instrument dont Arsène Lupin avait joué avec son extraordinaire habileté. Baudru libre, par lui on remonterait jusqu'à Arsène Lupin ou du moins jusqu'à quelqu'un de sa bande.

On adjoignit à Ganimard les deux inspecteurs Folenfant et Dieuzy, et un matin de janvier, par un temps brumeux, les portes de la prison s'ouvrirent devant Baudru Désiré.

Il parut d'abord assez embarrassé, et marcha comme un homme qui n'a pas d'idées bien précises sur l'emploi de son temps. Il suivit la rue de la Santé et la rue Saint-Jacques. Devant la boutique d'un fripier, il enleva sa veste et son gilet, vendit son gilet moyennant quelques sous, et, remettant sa veste, s'en alla.

Il traversa la Seine. Au Châtelet un omnibus le dépassa. Il voulut y monter. Il n'y avait pas de place. Le contrôleur lui conseillant de prendre un numéro, il entra dans la salle d'attente.

À ce moment, Ganimard appela ses deux hommes près de lui, et, sans quitter de vue le bureau, il leur dit en hâte :

— Arrêtez une voiture… non, deux, c'est plus prudent. J'irai avec l'un de vous et nous le suivrons.

Les hommes obéirent. Baudru cependant ne paraissait pas. Ganimard s'avança : il n'y avait personne dans la salle.

— Idiot que je suis, murmura-t-il, j'oubliais la seconde issue.

Le bureau communique, en effet, par un couloir intérieur, avec celui de la rue Saint-Martin. Ganimard s'élança. Il arriva juste à temps pour apercevoir Baudru sur l'impériale de Batignolles-Jardin des Plantes qui tournait au coin de la rue de Rivoli. Il courut et rattrapa l'omnibus. Mais il avait perdu ses deux agents. Il était seul à continuer la poursuite.

Dans sa fureur, il fut sur le point de le prendre au collet sans plus de formalité. N'était-ce pas avec préméditation et par une ruse ingénieuse que ce soi-disant imbécile l'avait séparé de ses auxiliaires ?

Il regarda Baudru. Il somnolait sur la banquette, et sa tête ballottait de droite et de gauche. La bouche un peu entr'ouverte, son visage avait une incroyable expression de bêtise. Non, ce n'était pas là un adversaire capable de rouler le vieux Ganimard. Le hasard l'avait servi, voilà tout.

Au carrefour des Galeries Lafayette l'homme sauta de l'omnibus dans le tramway de la Muette. On suivit le boulevard Haussmann, l'avenue Victor-Hugo. Baudru ne descendit que devant la station de la Muette. Et d'un pas nonchalant il s'enfonça dans le bois de Boulogne.

Il passait d'une allée à l'autre, revenait sur ses pas, s'éloignait. Que cherchait-il ? Avait-il un but ?

Après une heure de ce manège, il semblait harassé de fatigue. De fait, avisant un banc, il s'assit. L'endroit, situé non loin d'Auteuil, au bord d'un petit lac caché parmi les arbres, était absolument désert. Une demi-heure s'écoula. Impatienté, Ganimard résolut d'entrer en conversation.

Il s'approcha donc et prit place aux côtés de Baudru. Il alluma une cigarette, traça des ronds sur le sable du bout de sa canne, et dit :

— Il ne fait pas chaud.

Un silence. Et soudain, dans ce silence un éclat de rire retentit,

mais un rire joyeux, heureux, le rire d'un enfant pris de fou rire, et qui ne peut pas s'empêcher de rire. Nettement, réellement, Ganimard sentit ses cheveux se hérisser sur le cuir soulevé de son crâne. Ce rire, ce rire infernal qu'il connaissait si bien !…

D'un geste brusque, il saisit l'homme par les parements de sa veste et le regarda profondément, violemment, mieux encore qu'il ne l'avait regardé aux Assises, et en vérité ce ne fut plus l'homme qu'il vit. C'était l'homme, mais c'était en même temps l'autre, le vrai.

Aidé par une volonté complice, il retrouvait la vie ardente des yeux, il complétait le masque amaigri, il apercevait la chair réelle sous l'épiderme abîmé, la bouche réelle à travers le rictus qui la déformait. Et c'étaient les yeux de l'autre, la bouche de l'autre, c'était surtout son expression aiguë, vivante, moqueuse, spirituelle, si claire et si jeune !

— Arsène Lupin, Arsène Lupin, balbutia-t-il.

Et subitement, pris de rage, lui serrant la gorge, il tenta de le renverser. Malgré ses cinquante ans, il était encore d'une vigueur peu commune, tandis que son adversaire semblait en assez mauvaise condition. Et puis, quel coup de maître s'il parvenait à le ramener !

La lutte fut courte. Arsène Lupin se défendit à peine, et, aussi promptement qu'il avait attaqué, Ganimard lâcha prise. Son bras droit pendait inerte, engourdi.

— Si l'on vous apprenait le jiu-jitsu au Quai des Orfèvres, déclara Lupin, vous sauriez que ce coup s'appelle udi-shi-ghi en japonais.

Et il ajouta froidement :

— Une seconde de plus je vous cassais le bras, et vous n'auriez eu que ce que vous méritez. Comment, vous, un vieil ami, que j'estime, devant qui je dévoile spontanément mon incognito, vous abusez de ma confiance ! C'est mal… Eh bien, quoi, qu'avez-vous ?

Ganimard se taisait. Cette évasion dont il se jugeait responsable – n'était-ce pas lui qui, par sa déposition sensationnelle, avait induit la justice en erreur ? – cette évasion lui semblait la honte de sa carrière. Une larme roula vers sa moustache grise.

— Eh ! Mon Dieu, Ganimard, ne vous faites pas de bile : si vous n'aviez pas parlé, je me serais arrangé pour qu'un autre parlât. Voyons, pouvais-je admettre que l'on condamnât Baudru Désiré ?

— Alors, murmura Ganimard, c'était vous qui étiez là-bas ? C'est vous qui êtes ici !

— Moi, toujours moi, uniquement moi.

— Est-ce possible ?

— Oh ! Point n'est besoin d'être sorcier. Il suffit, comme l'a dit ce brave président, de se préparer pendant une douzaine d'années pour être prêt à toutes les éventualités.

— Mais votre visage ? Vos yeux ?

— Vous comprenez bien que si j'ai travaillé dix-huit mois à Saint-Louis avec le Dr Altier, ce n'est pas par amour de l'art. J'ai pensé que celui qui aurait un jour l'honneur de s'appeler Arsène Lupin devait se soustraire aux lois ordinaires de l'apparence et de l'identité. L'apparence ? Mais on la modifie à son gré. Telle injection hypodermique de paraffine vous boursoufle la peau juste à l'endroit choisi. L'acide pyrogallique vous transforme en Mohican. Le suc de la grande chélidoine vous orne de dartres et de tumeurs du plus heureux effet. Tel procédé chimique agit sur la pousse de votre barbe et de vos cheveux, tel autre sur le son de votre voix. Joignez à cela deux mois de diète dans la cellule n° 24, des exercices mille fois répétés pour ouvrir ma bouche selon ce rictus, pour porter ma tête selon cette inclinaison et mon dos selon cette courbe. Enfin cinq gouttes d'atropine dans les yeux pour les rendre hagards et fuyants, et le tour est joué.

— Je ne conçois pas que les gardiens…

— La métamorphose a été progressive. Ils n'ont pu en remarquer l'évolution quotidienne.

— Mais Baudru Désiré ?

— Baudru existe. C'est un pauvre innocent, que j'ai rencontré l'an dernier, et qui vraiment n'est pas sans offrir avec moi une certaine analogie de traits. En prévision d'une arrestation toujours possible, je l'ai mis en sûreté, et je me suis appliqué à discerner dès l'abord les points de dissemblance qui nous séparaient, pour les atténuer en moi autant que cela se pouvait. Mes amis lui ont fait passer une nuit au Dépôt, de manière qu'il en sortît à peu près à la même heure que moi, et que la coïncidence fût facile à constater. Car, notez-le, il fallait qu'on retrouvât la trace de son passage, sans quoi la justice se fût demandé qui j'étais. Tandis qu'en lui offrant cet excellent Baudru, il était inévitable, vous entendez, inévitable qu'elle sauterait sur lui, et que malgré les dif-

ficultés insurmontables d'une substitution, elle préférerait croire à la substitution plutôt que d'avouer son ignorance.

— Oui, oui, en effet, murmura Ganimard.

— Et puis, s'écria Arsène Lupin, j'avais entre les mains un atout formidable, une carte machinée par moi dès le début : l'attente où tout le monde était de mon évasion. Et voilà bien l'erreur grossière où vous êtes tombés, vous et les autres, dans cette partie passionnante que la justice et moi nous avions engagée, et dont l'enjeu était ma liberté : vous avez supposé encore une fois que j'agissais par fanfaronnade, que j'étais grisé par mes succès ainsi qu'un blanc-bec. Moi, Arsène Lupin, une telle faiblesse ! Et, pas plus que dans l'affaire Cahorn, vous ne vous êtes dit : « Du moment qu'Arsène Lupin crie sur les toits qu'il s'évadera, c'est qu'il a des raisons qui l'obligent à le crier. » Mais, sapristi, comprenez donc que, pour m'évader… sans m'évader, il fallait que l'on crût d'avance à cette évasion, que ce fût un article de foi, une conviction absolue, une vérité éclatante comme le soleil. Et ce fut cela, de par ma volonté. Arsène Lupin s'évaderait, Arsène Lupin n'assisterait pas à son procès. Et quand vous vous êtes levé pour dire : « cet homme n'est pas Arsène Lupin » il eût été surnaturel que tout le monde ne crût pas immédiatement que je n'étais pas Arsène Lupin. Qu'une seule personne doutât, qu'une seule émît cette simple restriction : « Et si c'était Arsène Lupin ? » à la minute même, j'étais perdu. Il suffisait de se pencher vers moi, non pas avec l'idée que je n'étais pas Arsène Lupin, comme vous l'avez fait vous et les autres, mais avec l'idée que je pouvais être Arsène Lupin, et malgré toutes mes précautions, on me reconnaissait. Mais j'étais tranquille. Logiquement, psychologiquement, personne ne pouvait avoir cette simple petite idée.

Il saisit tout à coup la main de Ganimard.

— Voyons, Ganimard, avouez que huit jours après notre entrevue dans la prison de la Santé, vous m'avez attendu à quatre heures, chez vous, comme je vous en avais prié ?

— Et votre voiture pénitentiaire ? dit Ganimard, évitant de répondre.

— Du bluff ! Ce sont mes amis qui ont rafistolé et substitué cette ancienne voiture hors d'usage et qui voulaient tenter le coup. Mais je le savais impraticable sans un concours de circonstances exceptionnelles. Seulement j'ai trouvé utile de parachever

cette tentative d'évasion et de lui donner la plus grande publicité. Une première évasion audacieusement combinée donnait à la seconde la valeur d'une évasion réalisée d'avance.

— De sorte que le cigare…

— Creusé par moi ainsi que le couteau.

— Et les billets ?

— Écrits par moi.

— Et la mystérieuse correspondante ?

— Elle et moi nous ne faisons qu'un. J'ai toutes les écritures à volonté.

Ganimard réfléchit un instant et objecta :

— Comment se peut-il qu'au service d'anthropométrie, quand on a pris la fiche de Baudru, on ne se soit pas aperçu qu'elle coïncidait avec celle d'Arsène Lupin ?

— La fiche d'Arsène Lupin n'existe pas.

— Allons donc !

— Ou du moins elle est fausse. C'est une question que j'ai beaucoup étudiée. Le système Bertillon comporte d'abord le signalement visuel – et vous voyez qu'il n'est pas infaillible – et ensuite le signalement par mesures, mesure de la tête, des doigts, des oreilles, etc. Là-contre rien à faire.

— Alors ?

— Alors il a fallu payer. Avant même mon retour d'Amérique, un des employés du service acceptait tant pour inscrire une fausse mesure au début de ma mensuration. C'est suffisant pour que tout le système dévie, et qu'une fiche s'oriente vers une case diamétralement opposée à la case où elle devait aboutir. La fiche Baudru ne devait donc pas coïncider avec la fiche Arsène Lupin.

Il y eut encore un silence, puis Ganimard demanda :

— Et maintenant, qu'allez-vous faire ?

— Maintenant, s'exclama Lupin, je vais me reposer, suivre un régime de suralimentation et peu à peu redevenir moi. C'est très bien d'être Baudru ou tel autre, de changer de personnalité comme de chemise et de choisir son apparence, sa voix, son regard, son écriture. Mais il arrive que l'on ne s'y reconnaît plus dans tout cela et que c'est fort triste. Actuellement j'éprouve ce que devait éprouver l'homme qui a perdu son ombre. Je vais me rechercher… et me retrouver.

Il se promena de long en large. Un peu d'obscurité se mêlait à la lueur du jour. Il s'arrêta devant Ganimard.

— Nous n'avons plus rien à nous dire, je crois ?

— Si, répondit l'inspecteur, je voudrais savoir si vous révélerez la vérité sur votre évasion… L'erreur que j'ai commise…

— Oh ! Personne ne saura jamais que c'est Arsène Lupin qui a été relâché. J'ai trop d'intérêt à accumuler autour de moi les ténèbres les plus mystérieuses, pour ne pas laisser à cette évasion son caractère presque miraculeux. Aussi, ne craignez rien, mon bon ami, et adieu. Je dîne en ville ce soir, et je n'ai que le temps de m'habiller.

— Je vous croyais si désireux de repos !

— Hélas ! Il y a des obligations mondaines auxquelles on ne peut se soustraire. Le repos commencera demain.

— Et où dînez-vous donc ?

— À l'ambassade d'Angleterre.

La métamorphose prodigieuse d'Arsène Lupin s'explique donc scientifiquement par des substances chimiques modifiant son métabolisme. En outre, Maurice Leblanc appuie la réalité de son récit sur le système anthropométrique d'Alphonse Bertillon (criminologue français également cité par Arthur Conan Doyle et Sherlock Holmes), fondé sur la mesure des criminels arrêtés et ainsi mis en fiches.

Librio

ŒUVRE DU MATRIMOINE

George Sand



Pauline

George Sand

Pauline

Librio

Couverture illustrée par Catel

© E.J.L., 2023

EAN 9782290388969

I

Il y a trois ans, il arriva à Saint-Front, petite ville fort laide qui est située dans nos environs et que je ne vous engage pas à chercher sur la carte, même sur celle de Cassini, une aventure qui fit beaucoup jaser, quoiqu'elle n'eût rien de bien intéressant par elle-même, mais dont les suites furent fort graves, quoiqu'on n'en ait rien su.

C'était par une nuit sombre et par une pluie froide. Une chaise de poste entra dans la cour de l'auberge du *Lion Couronné*. Une voix de femme demanda des chevaux, *vite, vite !…* Le postillon vint lui répondre fort lentement que cela était facile à dire ; qu'il n'y avait pas de chevaux, vu que l'épidémie (cette même épidémie qui est en permanence dans certains relais sur les routes peu fréquentées) en avait enlevé trente-sept la semaine dernière ; qu'enfin on pourrait partir dans la nuit, mais qu'il fallait attendre que l'attelage qui venait de conduire la malle-poste fût un peu rafraîchi.

« Cela sera-t-il bien long ? demanda le laquais empaqueté de fourrures qui était installé sur le siège.

— C'est l'affaire d'une heure, répondit le postillon à demi débotté ; nous allons nous mettre tout de suite à manger l'avoine. »

Le domestique jura ; une jeune et jolie femme de chambre, qui avançait à la portière sa tête entourée de foulards en

désordre, murmura je ne sais quelle plainte touchante sur l'ennui et la fatigue des voyages. Quant à la personne qu'escortaient ces deux laquais, elle descendit lentement sur le pavé humide et froid, secoua sa pelisse doublée de martre, et prit le chemin de la cuisine sans proférer une seule parole.

C'était une jeune femme d'une beauté vive et saisissante, mais pâlie par la fatigue. Elle refusa l'offre d'une chambre, et, tandis que ses valets préféraient s'enfermer et dormir dans la berline, elle s'assit devant le foyer, sur la chaise classique, ingrat et revêche asile du voyageur résigné. La servante, chargée de veiller son quart de nuit, se remit à ronfler, le corps plié sur un banc et la face appuyée sur la table. Le chat, qui s'était dérangé avec humeur pour faire place à la voyageuse, se blottit de nouveau sur les cendres tièdes. Pendant quelques instants, il fixa sur elle des yeux verts et luisants pleins de dépit et de méfiance ; mais peu à peu sa prunelle se resserra et s'amoindrit jusqu'à n'être plus qu'une mince raie noire sur un fond d'émeraude. Il retomba dans le bien-être égoïste de sa condition, fit le gros dos, ronfla sourdement en signe de béatitude, et finit par s'endormir entre les pattes d'un gros chien qui avait trouvé moyen de vivre en paix avec lui, grâce à ces perpétuelles concessions que, pour le bonheur des sociétés, le plus faible impose toujours au plus fort.

La voyageuse essaya vainement de s'assoupir. Mille images confuses passaient dans ses rêves et la réveillaient en sursaut. Tous ces souvenirs puérils qui obsèdent parfois les imaginations actives se pressèrent dans son cerveau et s'évertuèrent à le fatiguer sans but et sans fruit, jusqu'à ce qu'enfin une pensée dominante s'établît à leur place.

« Oui, c'était une triste ville, pensa la voyageuse, une ville aux rues anguleuses et sombres, au pavé raboteux ; une ville laide et pauvre, comme celle-ci m'est apparue à travers la vapeur qui couvrait les glaces de ma voiture. Seulement, il y a dans celle-ci un ou deux, peut-être trois réverbères, et,

là-bas, il n'y en avait pas un seul. Chaque piéton marchait avec son falot après l'heure du couvre-feu. C'était affreux, cette pauvre ville, et pourtant j'y ai passé des années de jeunesse et de force ! J'étais bien autre alors… J'étais pauvre de condition, mais j'étais riche d'énergie et d'espoir. Je souffrais bien ! ma vie se consumait dans l'ombre et dans l'inaction ; mais qui me rendra ces souffrances d'une âme agitée par sa propre puissance ? Ô jeunesse du cœur ! qu'êtes-vous devenue ?… »

Puis, après ces apostrophes un peu emphatiques que les têtes exaltées prodiguent parfois à la destinée, sans trop de sujet peut-être, mais par suite d'un besoin inné qu'elles éprouvent de dramatiser leur existence à leurs propres yeux, la jeune femme sourit involontairement, comme si une voix intérieure lui eût répondu qu'elle était heureuse encore, et elle essaya de s'endormir, en attendant que l'heure fût écoulée.

La cuisine de l'auberge n'était éclairée que par une lanterne de fer suspendue au plafond. Le squelette de ce luminaire dessinait une large étoile d'ombre tremblotante sur tout l'intérieur de la pièce, et rejetait sa pâle clarté vers les solives enfumées du plafond.

L'étrangère était donc entrée sans rien distinguer autour d'elle, et l'état de demi-sommeil où elle était l'avait, d'ailleurs, empêchée de faire aucune remarque sur le lieu où elle se trouvait.

Tout à coup l'éboulement d'une petite avalanche de cendre dégagea deux tisons mélancoliquement embrassés ; un peu de flamme frissonna, jaillit, pâlit, se ranima, et grandit enfin jusqu'à illuminer tout l'intérieur de l'âtre. Les yeux distraits de la voyageuse, suivant machinalement ces ondulations de lumière, s'arrêtèrent tout à coup sur une inscription qui ressortait en blanc sur un des chambranles noircis de la cheminée. Elle tressaillit alors, passa la main sur ses yeux

appesantis, ramassa un bout de branche embrasée pour examiner les caractères, et le laissa retomber en s'écriant d'une voix émue : « Ah ! Dieu ! où suis-je ? est-ce un rêve que je fais ? »

À cette exclamation, la servante s'éveilla brusquement, et, se tournant vers elle, lui demanda si elle l'avait appelée.

« Oui, oui, s'écria l'étrangère ; venez ici. Dites-moi, qui a écrit ces deux noms sur le mur ?

— Deux noms ? dit la servante ébahie ; quels noms ?

— Oh ! dit l'étrangère en se parlant avec une sorte d'exaltation, son nom et le mien, Pauline, Laurence ! Et cette date ! 10 *février* 182… ! Oh ! dites-moi, dites-moi pourquoi ces noms et cette date sont ici.

— Madame, répondit la servante, je n'y avais jamais fait attention, et, d'ailleurs, je ne sais pas lire.

— Mais où suis-je donc ? comment nommez-vous cette ville ? N'est-ce pas Villiers, la première poste après L… ?

— Mais non pas, madame ; vous êtes à Saint-Front, route de Paris, hôtel du *Lion Couronné*.

— Ah ! ciel ! » s'écria la voyageuse avec force en se levant tout à coup.

La servante épouvantée la crut folle et voulut s'enfuir ; mais la jeune femme, l'arrêtant :

« Oh ! par grâce, restez, dit-elle, et parlez-moi ! Comment se fait-il que je sois ici ? Dites-moi si je rêve ? Si je rêve, éveillez-moi !

— Mais, madame, vous ne rêvez pas, ni moi non plus, je pense, répondit la servante. Vous vouliez donc aller à Lyon ? Eh bien ! mon Dieu, vous aurez oublié de l'expliquer au postillon, et, tout naturellement, il aura cru que vous alliez à Paris. Dans ce temps-ci, toutes les voitures de poste vont à Paris.

— Mais je lui ai dit moi-même que j'allais à Lyon.

— Oh dame ! c'est que Baptiste est sourd à ne pas entendre le canon, et avec cela qu'il dort sur son cheval la moitié du

temps, et que ses bêtes sont accoutumées à la route de Paris dans ce temps-ci…

— À Saint-Front ! répétait l'étrangère. Oh ! singulière destinée qui me ramène aux lieux que je voulais fuir ! J'ai fait un détour pour ne point passer ici, et, parce que je me suis endormie deux heures, le hasard m'y conduit à mon insu ! Eh bien ! c'est Dieu peut-être qui le veut. Sachons ce que je dois retrouver ici de joie ou de douleur. Dites-moi, ma chère, ajouta-t-elle en s'adressant à la fille d'auberge, connaissez-vous dans cette ville Mlle Pauline D… ?

— Je n'y connais personne, madame, répondit la fille ; je ne suis dans ce pays que depuis huit jours.

— Mais allez me chercher une autre servante, quelqu'un, je veux le savoir. Puisque je suis ici, je veux tout savoir. Est-elle mariée, est-elle morte ? Allez, allez, informez-vous de cela ; courez donc ! »

La servante objecta que toutes les servantes étaient couchées, que le garçon d'écurie et les postillons ne connaissaient au monde que leurs chevaux. Une prompte libéralité de la jeune dame la décida à aller réveiller *le chef*, et, après un quart d'heure d'attente, qui parut mortellement long à notre voyageuse, on vint enfin lui apprendre que Mlle Pauline D… n'était point mariée, et qu'elle habitait toujours la ville. Aussitôt l'étrangère ordonna qu'on mît sa voiture sous la remise et qu'on lui préparât une chambre.

Elle se mit au lit en attendant le jour, mais elle ne put dormir. Ses souvenirs, assoupis ou combattus longtemps, reprenaient alors toute leur puissance ; elle reconnaissait toutes les choses qui frappaient sa vue dans l'auberge du *Lion Couronné*. Quoique l'antique hôtellerie eût subi de notables améliorations depuis dix ans, le mobilier était resté à peu près le même ; les murs étaient encore revêtus de tapisseries qui représentaient les plus belles scènes de *L'Astrée ;* les bergères avaient des reprises de fil blanc sur

le visage, et les bergers en lambeaux flottaient suspendus à des clous qui leur perçaient la poitrine. Il y avait une monstrueuse tête de guerrier romain dessinée à l'estompe par la fille de l'aubergiste, et encadrée dans quatre baguettes de bois peint en noir ; sur la cheminée, un groupe de cire, représentant Jésus à la crèche, jaunissait sous un dais de verre filé.

« Hélas ! se disait la voyageuse, j'ai habité plusieurs jours cette même chambre, il y a douze ans, lorsque je suis arrivée ici avec ma bonne mère ! C'est dans cette triste ville que je l'ai vue dépérir de misère et que j'ai failli la perdre. J'ai couché dans ce même lit la nuit de mon départ ! Quelle nuit de douleur et d'espoir, de regret et d'attente ! Comme elle pleurait, ma pauvre amie, ma douce Pauline, en m'embrassant sous cette cheminée où je sommeillais tout à l'heure sans savoir où j'étais ! Comme je pleurais, moi aussi, en écrivant sur le mur son nom au-dessous du mien, avec la date de notre séparation ! Pauvre Pauline ! quelle existence a été la sienne depuis ce temps-là ? L'existence d'une vieille fille de province ! Cela doit être affreux ! Elle si aimante, si supérieure à tout ce qui l'entourait ! Et pourtant je voulais la fuir, je m'étais promis de ne la revoir jamais ! – Je vais peut-être lui apporter un peu de consolation, mettre un jour de bonheur dans sa triste vie ! – Si elle me repoussait pourtant ! Si elle était tombée sous l'empire des préjugés !… Ah ! cela est évident, ajouta tristement la voyageuse ; comment puis-je en douter ? N'a-t-elle pas cessé tout à coup de m'écrire, en apprenant le parti que j'avais pris ? Elle aura craint de se corrompre ou de se dégrader dans le contact d'une vie comme la mienne ! Ah ! Pauline ! elle m'aimait tant, et elle aurait rougi de moi !… je ne sais plus que penser… À présent que je me sens si près d'elle, à présent que je suis sûre de la retrouver dans la situation où je l'ai connue, je ne peux plus résister au désir de la voir. Oh ! je la

verrai, dût-elle me repousser ! Si elle le fait, que la honte en retombe sur elle ! J'aurai vaincu les justes défiances de mon orgueil, j'aurai été fidèle à la religion du passé ; c'est elle qui se sera parjurée ! »

Au milieu de ces agitations, elle vit monter le matin gris et froid derrière les toits inégaux des maisons déjetées qui s'accoudaient disgracieusement les unes aux autres. Elle reconnut le clocher qui sonnait jadis ses heures de repos ou de rêverie ; elle vit s'éveiller les bourgeois en classique bonnet de coton ; et de vieilles figures, dont elle avait un confus souvenir, apparurent toutes renfrognées aux fenêtres de la rue. Elle entendit l'enclume du forgeron retentir sous les murs d'une maison décrépite ; elle vit arriver au marché les fermiers en manteau bleu et en coiffe de toile cirée ; tout reprenait sa place et conservait son allure comme aux jours du passé. Chacune de ces circonstances insignifiantes faisait battre le cœur de la voyageuse, quoique tout lui semblât horriblement laid et pauvre.

« Eh quoi ! disait-elle, j'ai pu vivre ici quatre ans entiers sans mourir ! j'ai respiré cet air, j'ai parlé à ces gens-là, j'ai dormi sous ces toits couverts de mousse, j'ai marché dans ces rues impraticables ! et Pauline, ma pauvre Pauline vit encore au milieu de tout cela, elle qui était si belle, si aimable, si instruite, elle qui aurait régné et brillé comme moi sur un monde de luxe et d'éclat ! »

Aussitôt que l'horloge de la ville eut sonné sept heures, elle acheva sa toilette à la hâte ; et, laissant ses domestiques maudire l'auberge et souffrir les incommodités du déplacement avec cette impatience et cette hauteur qui caractérisent les laquais de bonne maison, elle s'enfonça dans une des rues tortueuses qui s'ouvraient devant elle, marchant sur la pointe du pied avec l'adresse d'une Parisienne, et faisant ouvrir de gros yeux à tous les bourgeois de la ville, pour qui une figure nouvelle était un grave événement.

La maison de Pauline n'avait rien de pittoresque, quoiqu'elle fût fort ancienne. Elle n'avait conservé, de l'époque où elle fut bâtie, que le froid et l'incommodité de la distribution ; du reste, pas une tradition romanesque, pas un ornement de sculpture élégante ou bizarre, pas le moindre aspect de féodalité romantique. Tout y avait l'air sombre et chagrin, depuis la figure de cuivre ciselée sur le marteau de la porte, jusqu'à celle de la vieille servante non moins laide et rechignée qui vint ouvrir, toisa l'étrangère avec dédain, et lui tourna le dos après lui avoir répondu sèchement : « Elle y est. »

La voyageuse éprouva une émotion à la fois douce et déchirante en montant l'escalier en vis auquel une corde luisante servait de rampe. Cette maison lui rappelait les plus fraîches années de sa vie, les plus pures scènes de sa jeunesse ; mais, en comparant ces témoins de son passé au luxe de son existence présente, elle ne pouvait s'empêcher de plaindre Pauline, condamnée à végéter là comme la mousse verdâtre qui se traînait sur les murs humides.

Elle monta sans bruit et poussa la porte qui roula sur ses gonds en silence. Rien n'était changé dans la grande pièce, décorée par les hôtes du titre de salon. Le carreau de briques rougeâtres bien lavées, les boiseries brunes soigneusement dégagées de poussière, la glace dont le cadre en chêne sculpté avait été doré jadis, les meubles massifs brodés au petit point par quelque aïeule de la famille, et deux ou trois tableaux de dévotion légués par l'oncle, curé de la ville, tout était précisément resté à la même place et dans le même état de vétusté robuste depuis dix ans, dix ans pendant lesquels l'étrangère avait vécu des siècles ! Aussi tout ce qu'elle voyait la frappait comme un rêve.

La salle, vaste et basse, offrait à l'œil une profondeur terne qui n'était pourtant pas sans charme. Il y avait dans le vague de la perspective de l'austérité et de la méditation, comme

dans ces tableaux de Rembrandt où l'on ne distingue, sur le *clair-obscur*, qu'une vieille figure de philosophe ou d'alchimiste brune et terreuse comme les murs, terne et maladive comme le rayon habilement ménagé où elle nage. Une fenêtre à carreaux étroits et montés en plomb, ornée de pots de basilic et de géranium, éclairait seule cette vaste pièce ; mais une suave figure se dessinait dans la lumière de l'embrasure, et semblait placée là, comme à dessein, pour ressortir seule et par sa propre beauté dans le tableau : c'était Pauline.

Elle était bien changée, et, comme la voyageuse ne pouvait voir son visage, elle douta longtemps que ce fût elle. Elle avait laissé Pauline plus petite de toute la tête, et maintenant Pauline était grande et d'une ténuité si excessive, qu'on eût dit qu'elle allait se briser en changeant d'attitude ; elle était vêtue de brun avec une petite collerette d'un blanc scrupuleux et d'une égalité de plis vraiment monastique. Ses beaux cheveux châtains étaient lissés sur ses tempes avec un soin affecté ; elle se livrait à un ouvrage classique, ennuyeux, odieux à toute organisation pensante : elle faisait de très petits points réguliers avec une aiguille imperceptible sur un morceau de batiste dont elle comptait la trame fil par fil. La vie de la grande moitié des femmes se consume, en France, à cette solennelle occupation.

Quand la voyageuse eut fait quelques pas, elle distingua, dans la clarté de la fenêtre, les lignes brillantes du beau profil de Pauline : ses traits réguliers et calmes, ses grands yeux voilés et nonchalants, son front pur et uni plutôt découvert qu'élevé, sa bouche délicate, qui semblait incapable de sourire. Elle était toujours admirablement belle et jolie, mais elle était maigre et d'une pâleur uniforme qu'on pouvait regarder comme passée à l'état chronique. Dans le premier instant, son ancienne amie fut tentée de la plaindre ; mais, en admirant la sérénité profonde de ce front mélancolique doucement

penché sur son ouvrage, elle se sentit pénétrée de respect bien plus que de pitié.

Elle resta donc immobile et muette à la regarder ; mais, comme si sa présence se fût révélée à Pauline par un mouvement instinctif du cœur, celle-ci se tourna tout à coup vers elle et la regarda fixement sans dire un mot et sans changer de visage.

« Pauline ! ne me reconnais-tu pas ? s'écria l'étrangère ; as-tu oublié la figure de Laurence ? »

Alors Pauline jeta un cri, se leva, et retomba sans force sur un siège. Laurence était déjà dans ses bras, et toutes deux pleuraient.

« Tu ne me reconnaissais pas ? dit enfin Laurence.

— Oh ! que dis-tu là ? répondit Pauline. Je te reconnaissais bien, mais je n'étais pas étonnée. Tu ne sais pas une chose, Laurence ? C'est que les personnes qui vivent dans la solitude ont parfois d'étranges idées. Comment le dirai-je ? Ce sont des souvenirs, des images qui se logent dans leur esprit, et qui semblent passer devant leurs yeux. Ma mère appelle cela des visions. Moi, je sais bien que je ne suis pas folle ; mais je pense que Dieu permet souvent, pour me consoler dans mon isolement, que les personnes que j'aime m'apparaissent tout à coup au milieu de mes rêveries. Va, bien souvent je t'ai vue là devant cette porte, debout comme tu étais tout à l'heure, et me regardant d'un air indécis. J'avais coutume de ne rien dire et de ne pas bouger, pour que l'apparition ne s'envolât pas. Je n'ai été surprise que quand je t'ai entendue parler. Oh ! alors ta voix m'a réveillée ! elle est venue me frapper jusqu'au cœur ! Chère Laurence ! c'est donc toi vraiment ! dis-moi bien que c'est toi ! »

Quand Laurence eut timidement exprimé à son amie la crainte qui l'avait empêchée depuis plusieurs années de lui donner des marques de son souvenir, Pauline l'embrassa en pleurant.

« Oh ! mon Dieu ! dit-elle, tu as cru que je te méprisais, que je rougissais de toi ? moi qui t'ai conservé toujours une si haute estime, moi qui savais si bien que dans aucune situation de la vie il n'était possible à une âme comme la tienne de se dégrader ! »

Laurence rougit et pâlit en écoutant ces paroles ; elle renferma un soupir, et baisa la main de Pauline avec un sentiment de vénération.

« Il est bien vrai, reprit Pauline, que ta condition présente révolte les opinions étroites et intolérantes de toutes les personnes que je vois. Une seule porte dans sa sévérité un reste d'affection et de regret : c'est ma mère. Elle te blâme, il faut bien t'attendre à cela ; mais elle cherche à t'excuser, et l'on voit qu'elle lance sur toi l'anathème avec douleur. Son esprit n'est pas éclairé, tu le sais ; mais son cœur est bon, pauvre femme !

— Comment ferai-je donc pour me faire accueillir ? demanda Laurence.

— Hélas ! répondit Pauline, il serait bien facile de la tromper ; elle est aveugle.

— Aveugle ? Ah ! mon Dieu ! »

Laurence resta accablée à cette nouvelle, et, songeant à l'affreuse existence de Pauline, elle la regardait fixement avec l'expression d'une compassion profonde et pourtant comprimée par le respect. Pauline la comprit, et, lui pressant la main avec tendresse, elle lui dit avec une naïveté touchante : « Il y a du bien dans tous les maux que Dieu nous envoie. J'ai failli me marier il y a cinq ans ; un an après, ma mère a perdu la vue. Vois comme il est heureux que je sois restée fille pour la soigner ! Si j'avais été mariée, qui sait si je l'aurais pu ? »

Laurence, pénétrée d'admiration, sentit ses yeux se remplir de larmes.

« Il est évident, dit-elle en souriant à son amie à travers ses pleurs, que tu aurais été distraite par mille autres soins

également sacrés, et qu'elle eût été plus à plaindre qu'elle ne l'est.

— Je l'entends remuer », dit Pauline ; et elle passa vivement, mais avec assez d'adresse pour ne pas faire le moindre bruit, dans la chambre voisine.

Laurence la suivit sur la pointe du pied, et vit la vieille femme aveugle étendue sur son lit en forme de corbillard. Elle était jaune et luisante. Ses yeux hagards et sans vie lui donnaient absolument l'aspect d'un cadavre. Laurence recula, saisie d'une terreur involontaire. Pauline s'approcha de sa mère, pencha doucement son visage vers ce visage affreux, et lui demanda bien bas si elle dormait. L'aveugle ne répondit rien, et se tourna vers la ruelle du lit. Pauline arrangea ses couvertures avec soin sur ses membres étiques, referma doucement le rideau, et reconduisit son amie dans le salon.

« Causons, lui dit-elle ; ma mère se lève tard ordinairement. Nous avons quelques heures pour nous reconnaître ; nous trouverons bien un moyen de réveiller son ancienne amitié pour toi. Peut-être suffira-t-il de lui dire que tu es là ! Mais, dis-moi, Laurence, tu as pu croire que je te… Oh ! je ne dirai pas ce mot ! Te mépriser ! Quelle insulte tu m'as faite là ! Mais c'est ma faute après tout. J'aurais dû prévoir que tu concevrais des doutes sur mon affection, j'aurais dû t'expliquer mes motifs… Hélas ! c'était bien difficile à te faire comprendre ! Tu m'aurais accusée de faiblesse, quand, au contraire, il me fallait tant de force pour renoncer à t'écrire, à te suivre dans ce monde inconnu où, malgré moi, mon cœur a été si souvent te chercher ! Et puis je n'osais pas accuser ma mère ; je ne pouvais pas me décider à t'avouer les petitesses de son caractère et les préjugés de son esprit. J'en étais victime ; mais je rougissais de les raconter. Quand on est si loin de toute amitié, si seule, si triste, toute démarche difficile devient impossible. On s'observe,

on se craint soi-même, et on se suicide dans la peur qu'on a de se laisser mourir. À présent que te voilà près de moi, je retrouve toute ma confiance, tout mon abandon. Je te dirai tout. Mais d'abord parlons de toi, car mon existence est si monotone, si nulle, si pâle à côté de la tienne ! Que de choses tu dois avoir à me raconter ! »

Le lecteur doit présumer que Laurence ne raconta pas tout. Son récit fut même beaucoup moins long que Pauline ne s'y attendait. Nous le transcrirons en trois lignes, qui suffiront à l'intelligence de la situation.

Et d'abord, il faut dire que Laurence était née à Paris dans une position médiocre. Elle avait reçu une éducation simple, mais solide. Elle avait quinze ans lorsque, sa famille étant tombée dans la misère, il lui fallut quitter Paris et se retirer en province avec sa mère. Elle vint habiter Saint-Front, où elle réussit à vivre quatre ans en qualité de sous-maîtresse dans un pensionnat de jeunes filles, et où elle contracta une étroite amitié avec l'aînée de ses élèves, Pauline, âgée de quinze ans comme elle.

Et puis il arriva que Laurence dut à la protection de je ne sais quelle douairière d'être rappelée à Paris, pour y faire l'éducation des filles d'un banquier.

Si vous voulez savoir comment une jeune fille pressent et découvre sa vocation, comment elle l'accomplit en dépit de toutes les remontrances et de tous les obstacles, relisez les charmants *Mémoires* de mademoiselle Hippolyte Clairon, célèbre comédienne du siècle dernier.

Laurence fit comme tous ces artistes prédestinés, elle passa par toutes les misères, par toutes les souffrances du talent ignoré ou méconnu ; enfin, après avoir traversé les vicissitudes de la vie pénible que l'artiste est forcé de créer lui-même, elle devint une belle et intelligente actrice. Succès, richesse, hommages, renommée, tout lui vint ensemble et tout à coup. Désormais elle jouissait d'une position brillante

et d'une considération justifiée aux yeux des gens d'esprit par un noble talent et un caractère élevé. Ses erreurs, ses passions, ses douleurs de femme, ses déceptions et ses repentirs, elle ne les raconta point à Pauline. Il était encore trop tôt ; Pauline n'eût pas compris.

SUSANNA BISSOLI



LES FULGURÉS

Page 931

roman SEUIL

LES FULGURÉS

SUSANNA BISSOLI

LES FULGURÉS

roman

Traduit de l'italien
par Nathalie Bauer

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

Ouvrage traduit avec le concours du Centre national du livre

Ce livre est édité par Martine Van Geertruyden

Pour la première citation en exergue :

« Nous nous ferons fort de lire le mystère des choses, /
tels les espions de Dieu. »
William Shakespeare, *Le Roi Lear*, V, 3,
traduction de G. Monsarrat, Paris, Robert Laffont,
« Bouquins », 1995.

Titre original : *I folgorati*
ISBN original : 978-88-06-25582-4
© Susanna Bissoli, 2024
First published by © 2024 Giulio Einaudi editore s.p.a., Torino
This edition is published by arrangement with Susanna Bissoli
in conjunction with its duly appointed agents
Malatesta Lit. Ag., Milan, Italy
and Books And More Agency #BAM, Paris, France.
All rights reserved.

ISBN 978-2-02-158159-1

© Éditions du Seuil, janvier 2026, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À mon père

And [we'll] take upon's the mystery of things,
As if we were God's spies…

William Shakespeare, *King Lear*[1]

Ô saint Éloi ! Qui périt puis a la gueule de bois.

Façon de parler bolognaise

1. « Nous nous ferons fort de lire le mystère des choses, / tels les espions de Dieu. »

Assisté d'une infirmière, l'échographiste me perce le sein gauche, dans la zone supérieure droite, là où je sens depuis plusieurs semaines une grosseur fuselée et mobile. L'aiguille ne parvient pas à pénétrer, c'est trop dur. Le médecin secoue la tête, l'infirmière me tamponne le sein à l'aide d'un linge.

Je pense aux balles de dimanche dernier. Ma nièce fêtait ses dix ans et Nora a tenu à ce que nous allions nous promener au lac de Molveno[1]. Comme d'habitude, mon père a résisté avant d'accepter. Le lac était blême et il faisait un froid de canard, bien qu'on soit maintenant presque en juin. Alice et moi avons roulé plusieurs fois au bas d'une pente. En riant fort. Quand nous nous sommes dirigés vers le bar, ma sœur m'a attirée à l'écart. Dis-le-lui, a-t-elle murmuré en parlant de mon père. Mais je n'en ai pas eu envie. Nous avons commandé du thé et un Coca pour Alice. Il y avait dans un coin de la véranda un distributeur de balles en caoutchouc avec des trucs emprisonnés dedans. Alice en voulait une. Mon père lui a tendu une pièce de monnaie ; une balle contenant une libellule est descendue. J'ai tenté ma chance à mon tour ; un perroquet jaune et vert est tombé.

1. Lac alpin situé dans le Trentin-Haut-Adige.

« Assez dépensé d'argent en conneries ! » a dit ma sœur.

Or mon père voulait lui aussi une balle pour jouer avec le chien.

« Quel chien ? » a lancé Alice.

Mon père a eu un petit rire.

« Vas-y, tourne ! »

Ma nièce a fait *drrrr*, toute contente, et aussitôt a surgi un ver avec une image en noir et blanc en arrière-fond. Mon père a chaussé ses lunettes : « C'est quoi, c'truc ? Une maison ? Un immeuble ? J'comprends pas.

– C'est quoi, papy ? interrogeait Alice.

– C'est la maison du ver », ai-je répondu en lui tirant les cheveux.

Puis nous avons quitté le bar et nous sommes repartis vers le lac. Nora et moi avons accéléré le pas. La tête en avant pour feindre l'indifférence, nous nous cherchions du coin de l'œil.

« Quels fumiers, les types des balles », a sifflé Nora entre ses dents.

Les constructions en arrière-fond étaient de toute évidence des tombes, et on ne peut pas dire que mon père se porte très bien ces derniers temps.

« Je peux lui donner ma balle avec le perroquet », ai-je proposé.

Nora m'a regardée, les yeux écarquillés : « Tu es folle, ou quoi ? Il ne faut pas plaisanter avec le destin.

– Papy, tatie veut te donner son perroquet en échange de ton ver !

– Non, non ! Chacun garde sa balle ! » est intervenue ma sœur d'un ton décidé.

Les yeux rivés à l'écran, le médecin essaie de percer une deuxième fois ; il y parvient enfin à la troisième : il aspire à l'aide de la seringue. L'infirmière me nettoie de nouveau et m'applique une gaze adhésive. Je vais ensuite derrière le paravent, m'assieds sur le banc et commence à me rhabiller.

Je sens sa présence, debout à côté de moi, dans la petite pièce. Je m'apprête à me lever. Mais c'est lui qui s'assied.

« Restez donc là, il n'y a pas d'urgence. »

Je soupire. J'ai des sueurs froides.

« Vous êtes venue seule ? »

J'acquiesce et m'apprête une nouvelle fois à me lever.

« Non, restez là, ne vous inquiétez pas. Restez donc tranquille un moment. »

Je croise les bras. Sa main blanche et charnue vient se poser sur mon visage ; je scrute une radio fixée sur le tableau lumineux, de l'autre côté, tandis qu'un sanglot monte en moi comme une couleuvre. Le médecin est toujours là, assis à côté de moi, il me regarde avec douceur. Du couloir s'élèvent de temps en temps des voix, des ébauches de conversations aussitôt étouffées.

« J'avais juré de me jeter au bas d'un pont si ça recommençait.

– Il se peut que vous ayez plus de chance cette fois, rien ne dit que vous deviez faire une chimiothérapie.

– J'en doute, je n'ai pas de récepteurs pour les traitements hormonaux. Et puis, je pourrais aussi avoir moins de chance, non ? »

Il pince les lèvres. S'il me touche encore, je fondrai en larmes.

Il ne me touche pas.

Olivier Charneux

Une vie probable



SEUIL *Roman*

UNE VIE PROBABLE

DU MÊME AUTEUR

La Grande Vie
roman, Stock, 1995

Les Dernières Volontés
roman, Stock, 1997

L'Enfant de la pluie
récit, Seuil, 1999

« La course au soleil », in *Aimer sa mère*
(collectif)
théâtre, Actes Sud-Papiers, 1999

Être un homme
récit, Seuil, 2001

Nous vivons des vies héroïques
portraits, Stock, 2007

Laissez verdure. Journal de Nohant
Éditions Les Mille univers, 2008

Tant que je serai en vie
récit, Grasset, 2014

Les guérir
biographie romancée de Carl Værnet
Robert Laffont, 2016

Le Prix de la joie. Été 1963, l'affaire Trenet
biographie romancée, Séguier, 2020

Le Glorieux et le Maudit.
Jean Cocteau – Jean Desbordes : deux destins
biographie romancée
prix d'Académie 2024 de l'Académie française
Seuil, 2023

OLIVIER CHARNEUX

UNE VIE PROBABLE

roman

AUX ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

L'auteur a bénéficié d'une aide à la création
du Centre national du livre pour écrire ce projet.

ISBN 978-2-02-159706-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, FÉVRIER 2026

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À tous les anonymes des cimetières.

Sur sa photo de communiante, elle sourit. Elle a onze ans. Elle ressemble à un papillon blanc dans son aube brodée. Son voile met en valeur son visage légèrement rond qui irradie. Son regard est confiant. Elle croise ses longues et fines mains gantées au niveau de sa poitrine timidement naissante. De sa large manche gauche s'échappe une croix suspendue à une chaîne. Le double cordon de l'aube ceint sa taille et finit par tomber sur le côté. Il parachève le portrait d'une sainte. Son visage exprime un optimisme béat dont l'ingénuité touchante nous fait croire à la bonté. Elle croit à la bonté des Hommes. Elle sourit à la vie.

Elle s'appelle Catherine. Elle est ma sœur aînée, onze ans nous séparent, je suis le petit dernier.

J'ai vu cette photo durant toute mon enfance. Encadrée, elle était accrochée sur le mur de sa chambre, en face de son lit. Ainsi s'endormait-elle chaque soir avec

son image de sainte immaculée. Ainsi s'est-elle étouffée devant cette photo sept ans après sa communion, un soir de novembre glacial.

Après sa mort, la photo est restée à sa place. J'allais souvent l'observer durant la journée ou la nuit, son espoir m'apaisait, sa fraîcheur me calmait. J'avais sept ans quand elle s'est tuée. J'occupais la chambre juste à côté, il me suffisait de pousser la porte et je la voyais. Elle apparaissait lumineuse même dans l'ombre du soir. À vrai dire, je n'avais pas besoin de me déplacer. Mon propre lit était dirigé vers ce portrait. Le mur ne m'empêchait pas de le voir comme s'il était accroché face à moi. Le lit de ma sœur disposé dans l'axe du mien me maintenait souvent éveillé après sa mort. Elle s'était étouffée quasi devant moi et je n'avais rien vu ni entendu. Du jour au lendemain, son corps avait disparu mais son lit était toujours prêt derrière le mur, me donnant l'espoir qu'elle reviendrait se glisser entre ses draps blancs. Le sourire éternel de sa photo me rendait confiant, je l'attendais. Elle réapparaissait parfois la nuit, habillée d'une nuisette légère, presque transparente, dévoilant une nudité dont l'extrême beauté interdisait toute représentation vulgaire. Elle brossait ses longs et beaux cheveux soigneusement et s'allongeait sur son lit qui semblait flotter tel un tapis de conte oriental. Elle souriait, jamais la tristesse ne venait troubler la béatitude de son visage.

Cinquante-quatre ans après sa mort, je veux comprendre son suicide. Mon frère aîné me dit au téléphone qu'il existe sans doute de multiples raisons qui pourraient l'expliquer et pas une seule. Dont acte. Je vais essayer de les discerner.

Aujourd'hui, lors d'une promenade, je rencontre un pêcheur près de la maison où l'on m'accueille depuis de nombreuses années dans le Finistère pour écrire (je n'ai pas de maison de famille, je bénéficie de la générosité des autres). La pluie mouille d'une fine pellicule mes vêtements. L'homme étale avec fierté sur un rocher un bar qu'il vient de soulever. Je m'arrête pour regarder le poisson. « Il mesure les cinquante centimètres réglementaires », se justifie-t-il sans que je lui reproche rien. Il se vante d'en attraper de bien plus imposants. Il aime le gros temps pour pêcher. Ainsi ne subit-il pas la concurrence des amateurs qui s'agglutinent aux beaux jours. Il admire sa prise, s'étonne de la beauté de ce poisson qui pourtant agonise devant lui. Il compte le découper en darnes et le faire frire à la poêle. Je regarde le poisson qui étouffe. Ses branchies palpitent, elles réclament l'air. Le pêcheur ne l'a pas tué. Je suis choqué. Je lui demande pourquoi il le condamne à un lent étouffement. Il me répond : « Il aurait fallu l'égorger. » Il laisse sa phrase en suspens. Je pense à ma sœur qui s'est asphyxiée elle-même.

Elle avait tout préparé en cachette. Les cinq sacs en plastique, la cordelette pour les maintenir, elle les avait dissimulés sous son matelas. Elle avait dîné à la table familiale, son silence habituel n'avait pas attiré l'attention. Elle avait débarrassé et lavé la vaisselle comme une bonne servante ; la fille aînée qui s'occupe de tout le monde. Elle m'avait accompagné dans ma chambre, m'avait bordé et embrassé. Elle avait rejoint la sienne qu'elle partageait avec sa sœur cadette qui bientôt irait se coucher elle aussi. La pièce était grande, séparée par un angle de charpente. Catherine s'était déshabillée, avait revêtu sa nuisette, s'était enfouie sous les couvertures, avait retiré son matériel de mort de sous le matelas. Elle avait regardé son portrait de communiante malgré le noir pour ne pas oublier son sourire. Elle n'avait pas songé écrire une lettre pour expliquer son geste ou dire ses au revoir, non, elle étouffait déjà et l'agonie était longue, trop longue, épouvantablement longue, intolérable, il fallait l'abréger. Qu'avait-elle vécu de si pesant dans la vie pour s'effacer elle-même et conclure qu'il valait mieux ne pas la poursuivre ?

Notre vie commence avant notre conception. Le jour de la rencontre de nos parents détermine notre parcours. En voici un des récits possibles.

Nos parents se rencontrent en mai 1951 à Poix-Terron, un petit village ardennais, le lundi de la Pentecôte. Un bal annuel est organisé sur la place de la Mairie à cette occasion.

Notre future mère, Viviane, se pomponne face au miroir de sa coiffeuse dans une des chambres du château familial. Elle a dix-sept ans et son corps réclame. Elle s'attache d'abord à ses sourcils, qu'elle épile avec soin et dessine d'un trait de crayon pour former une arche au-dessus de ses yeux bleus, puis elle se coiffe minutieusement, agence ses boucles. Pour finir, elle applique du fard rose à ses joues avec modération, car son père ne juge pas digne qu'une fille de bonne famille, sa fille aînée de surcroît, se farde trop, ses atouts sont ailleurs : dans le patrimoine qu'elle représente. La famille Durand possède dans le village un château et une fonderie dirigée par le père. Elle enfile ensuite sa robe du dimanche, une robe « réglementaire » au-dessous du genou mais affriolante avec des volants. Elle est prête à en découdre. Elle virevolte face au miroir. Elle attend cet événement populaire depuis qu'elle a mis un terme à ses études un an plus tôt, après son année de seconde chez les bonnes sœurs. Ses parents cherchent dorénavant à la marier. « Sans diplôme, sans travail, seul un mariage avec un bon parti pourrait la sauver, songent-ils. Son corps est une marchandise à faire fructifier. » Elle en a marre des bals guindés organisés au Salon des familles à

Charleville où les notables arrangent les mariages entre eux pour accroître leur capital, assurer sa transmission. Il y a un mois, ils ont essayé de lui mettre dans les pattes un fils d'industriel de la région. Une rencontre a été organisée. Le jeune homme, physique de clerc de notaire, vieux avant l'heure, étriqué dans son costume, mal à l'aise avec les femmes, est resté durant la totalité du repas le nez dans son assiette. Son manque d'intérêt à son égard l'a vexée. Elle a besoin qu'on remarque son corps, veut le donner à celui qu'elle choisira. Son corps lui appartient, non ? Elle ajuste une dernière mèche avant de subir ce qu'elle appelle son « inspection générale » au salon. Elle quitte sa chambre pour s'y rendre. Une étape obligée.

– Tu pars déjà ? s'étonne sa mère Lucienne, abandonnant son canevas pour mieux l'examiner des pieds à la tête. Le bal débute à vingt et une heures et il est à peine vingt heures.

– J'ai rendez-vous avec la fille du garde-barrière.

– Hélène est une bonne fille, bien élevée, je suis contente que tu sois amie avec elle. Enlève un peu de rose avant que ton père ne te fasse des remarques et baisse ta jupe, tu as l'air d'une délurée. Ton frère va vous accompagner. Nous vous rejoindrons dans une heure. Ton père s'occupe du jardin. Demande-lui la permission de sortir.

– J'ai bientôt dix-huit ans, maman.

– Justement. Tu es loin d'être majeure.

– Je ne suis plus une gamine.

– Fais attention à toi. (Elle appelle son fils :) Guy ? Accompagne ta sœur, s'il te plaît !

Viviane exulte, bénéficier d'une heure de liberté lui donne des ailes. Elle descend l'escalier vivement avec son frère à ses basques. Elle paraît devant son père pour la seconde inspection (elle se compare à une prisonnière dont le corps est constamment soumis au contrôle ; son seul but dans la vie : s'échapper). Pierre arrose les hortensias couleur ardoise plantés devant les fenêtres du salon de sa mère et de sa sœur, qui occupent le rez-de-chaussée du château. Va-t-il lui donner le feu vert ? Il pose son arrosoir, jauge sa coiffure, son maquillage, vérifie qu'elle n'a pas de boucles aux oreilles, valide le chemisier, tique un peu sur les volants de sa robe mais se rassure en voyant qu'elle descend bien en dessous du genou, enfin il s'arrête sur ses escarpins dont les talons de cinq centimètres le scandalisent.

– Change-moi ces chaussures, lui ordonne-t-il. Des talons moins hauts feraient honneur à notre réputation.

– C'est jour de fête aujourd'hui ! Je ne vais pas à la messe.

– Arrogante !

Sa grand-mère Marie et sa tante Pierrette se présentent aux fenêtres.

– Laisse-la un peu respirer, Pierre. C'est joli les talons. Avec eux on domine la situation, dit la vieille dame d'un ton pince-sans-rire.

Son fils hausse les épaules.

– Allez file ! On arrive dans une heure. Tiens-toi !

Hélène l'attend au coin de la rue de la Gare. Elle aussi a revêtu sa robe de bal mais la sienne n'a pas de volants. Hélène sort de son sac à main un tube de rouge à lèvres et se maquille sur le trottoir à la va-vite, cette liberté la galvanise, elle aime désobéir à ses parents. Elle le passe à Viviane qui agit pareillement. Les deux copines se racontent leur inspection générale, le contrôle sanitaire, elles rigolent, leurs rires se confondent avec le chant des hirondelles qui accompagne l'avènement de la nuit. Les branches des pommiers en fleur frétillent à leur approche, le parfum des glycines explose dans leurs narines. Elles goûtent le vent qui s'engouffre sous leur robe. Elles sont folles, on n'est pas sérieuses quand on a dix-sept ans. Les garçons, nerveux, sont déjà sur la place de la Mairie, groupés par bandes autour de la buvette. Elles voient leurs mains épaisses lisser leurs cheveux gominés une dernière fois avant qu'elles ne remontent leur sexe qui les démange d'un mouvement brusque qui fait apparaître une bosse flatteuse dans leur pantalon du dimanche maintenu par des bretelles. André, son futur mari, la remarque dès son arrivée. Son air revêche et déterminé lui plaît, sa robe à volants aussi. Ses yeux

clairs surtout le troublent, il les compare à des yeux de chatte. Il reconnaît la fille aînée des Durand, la fille du châtelain du village, le patron de la fonderie. Leurs pères respectifs se regardaient en chiens de faïence dans leur enfance, ils appartenaient à deux bandes rivales : la bande à casquettes (celle des ouvriers) et la bande à chapeaux (celle des bourgeois). Lui aussi s'est habillé pour l'occasion, il a sorti le costume, sa chemise blanche bouffante au niveau des manches et son gilet du dimanche pourvu de presque autant de poches que son gilet de charpentier, comme s'il avait l'intention de crocheter. Décontracté, il tient sa veste par-dessus son épaule. Leurs regards se croisent. Elle sait que c'est le fils de Marceau Charneux, le charpentier-couvreur, qu'il habite chez ses parents une petite maison sur cette place. Il a vingt-trois ans. Il s'appelle André. Elle l'a vu plusieurs fois sur sa moto défier l'immobilité des rues du village. Seul un autre garçon dans le bled, binoclard et sale, possède un engin à moteur. Elle observe ses doigts d'artisan qui glissent dans ses cheveux gominés. Pareil à ses amis, il porte la main à son sexe pour l'ajuster. Il lui sourit d'un rictus légèrement appuyé, sûr de lui, infaillible, irrésistible. Elle détourne la tête, jouant l'ingénue. Sa copine glousse. Viviane l'entraîne du côté des chaises disposées autour du parquet de bal dont le premier rang est déjà occupé par les anciens, qui veulent être aux premières loges pour nourrir leurs commérages.

Viviane hésite sur l'endroit où s'asseoir : à droite, à gauche ou près de la buvette en face de l'estrade ? Elle choisit le côté droit au centre. Des enfants impatients se trémoussent déjà tandis que les musiciens accordent leurs instruments. Les autres villageois convergent vers le bal. Les premières notes retentissent. Est-ce « Le Chat noir », la célèbre marche d'Aristide Bruant, ou « Ça c'est Paris », le paso-doble fétiche de Mistinguett ? La bande d'André se met en branle. Elle se disperse aux quatre coins de la piste avec la ferme intention d'inviter ces demoiselles avant que leurs parents débarquent. Aucun ne s'adresse à la fille du patron de la fonderie, comme si par un accord tacite elle était réservée à leur copain le charpentier-couvreur, Dédé. André vient vers elle sans se presser, le sourire en coin. Il lui propose sa main, elle vérifie aux alentours l'absence de ses parents, ceux qu'elle appelle « mes gardes du corps », remarque que son frère Guy se régale de guimauves devant le stand de confiseries et qu'il s'en moque de la vie de sa sœur. Elle accepte l'invitation à danser sans rechigner, elle veut prouver qu'elle est libre de se donner à qui elle veut. Il marche en avant, elle en arrière. Les jambes d'André l'entraînent puissamment, lui impulsent une rotation, sa robe réagit au quart de tour. D'une impulsion des hanches, il impose une déambulation bras dessus, bras dessous avant d'obliger Viviane à danser à reculons. Elle rit, elle se rend compte qu'être dirigée peut lui

plaire. La danse se termine d'un coup. Il la quitte sans rien dire, ni se retourner. Elle rejoint sa copine aux abords du parquet sans un regard non plus.

– Tiens, voilà mes gardes du corps, annonce-t-elle en voyant débarquer ses parents. Fini la danse.

Ma mère a quatre-vingt-onze ans. Elle vit dans une maison de retraite à Reims, un « établissement pour personnes âgées dépendantes », un EHPAD. J'habite à Paris. Je l'appelle plusieurs fois par semaine en ce moment pour l'interroger sur son parcours et sur celui de sa fille aînée suicidée Catherine. J'enquête pour mon livre. Sa mémoire immédiate est sujette à caution, celle du passé fonctionne mais dépend du sujet abordé. Lorsqu'il s'agit de réciter un poème de Victor Hugo appris à l'école primaire, elle s'en acquitte avec fierté sans problème. Pour ce qui est de sa rencontre avec mon père, son récit est distillé avec parcimonie. Sa mémoire n'est pas en cause, mais repenser à lui déclenche sa colère. J'ai l'impression de lui arracher les mots de la bouche, d'être un dentiste extrayant une mauvaise dent. Je me souviens qu'en 1998, lors de ma première enquête pour écrire *L'Enfant de la pluie* (le récit sur le suicide de mon père), ma mère avait été plus loquace. Aujourd'hui, elle se rétracte comme une huître sous l'effet du citron et cesse de répondre à mes questions. Se rappeler de son mari ne lui apporte aucune satisfaction. Il s'est suicidé deux ans avant ma

sœur en lui abandonnant cinq enfants encore à élever, elle en garde une blessure indélébile. Elle conclut notre échange du jour par un constat et un regret :

– Ton père était beau, certes, mais si j'avais su, j'aurais préféré autre chose…

Elle ne finit pas sa phrase.

– Quoi ?

– J'aurais dû me marier avec le fils de l'industriel.

Silence.

– Maintenant, laisse-moi regarder mon émission préférée, *Le Château de mes rêves*, sur la 6. Ce sont des gens ordinaires qui achètent des châteaux. Ça me rappelle mon enfance.

Viviane et André se rencontrent trois ou quatre fois après le bal du 14 mai. En juin, il l'aborde sur la place de la Mairie où il habite avec ses parents, son frère et ses sœurs. Il est en train de garer sa moto devant chez lui, elle se dirige vers la boulangerie, leurs regards se croisent.

– Tu veux faire un tour ?

Le visage de Viviane s'illumine.

– Pourquoi pas ?

Ils enfourchent la moto.

– Accroche-toi, lui dit-il en démarrant.

Il fait vrombir le moteur. Une fumée les enveloppe. Il la traverse. Elle se tient à ses hanches. La campagne défile. C'est la première fois qu'elle s'échappe

hors du village sans ses parents. Enfin elle respire. Il monte la vitesse jusqu'à cent kilomètres-heure. Le vent ébouriffe leurs cheveux, ses bras enserrent la taille du jeune homme au niveau de la boucle de son blouson en cuir. Elle aimerait que ce moment dure toujours. Il la ramène une demi-heure plus tard là où il l'a prise, sur la place de la Mairie. Quand elle pose les pieds au sol, elle tangue.

Une nouvelle rencontre a lieu après son dix-huitième anniversaire en juillet. Elle ose pénétrer dans le bar du village accompagnée de sa copine, la fille du garde-barrière. Elle sait que la jeunesse masculine se réunit dans ce café et qu'André le fréquente avec ses copains. Les deux amies s'attablent près de la porte d'entrée, commandent un lait. Les garçons parlent et rient fort. André quitte le comptoir et leur demande la permission de s'asseoir à leur table. Il porte ses habits de travail, un pantalon en toile, un gilet à poches sans manches qui met en valeur ses muscles saillants et lui permet de supporter la chaleur de l'été. Viviane regarde ses bras nus avec envie, elle se dit que ses muscles la protégeraient. Elle succombe à ses yeux. Elle joue l'indifférente, lui présente Hélène qui ne peut s'empêcher de glousser quand il lui serre la main. Ils se racontent leur vie devant celle-ci en l'ignorant :

– Je travaille avec mon père. Je passe mon temps sur les toits. J'en ai marre de bosser pour lui, c'est-à-dire

pour pas un rond, il se prend pour un artiste, un artiste de la charpente et de l'ardoise. Moi, j'ai d'autres ambitions.

– Lesquelles ?

– J'aimerais me mettre à mon compte et ne plus être payé en patates ou en gnôle deux fois l'an comme mon père. Moi, je facturerai mes travaux et surtout je travaillerai pour une autre clientèle que celle des paysans-éleveurs qui n'ont jamais un sou. Je mise tout sur les bourgeois de Charleville. Après les bombardements, il y a du boulot en perspective. Et toi ?

– Ma vie se résume à peu de chose. Mes parents m'ont mise en pension dans des écoles de bonnes sœurs très strictes où je devais prier la journée entière avec mes congénères, uniquement des filles. L'enfer !

– Nous, on croit pas en Dieu dans la famille. On va jamais à l'église. Ça doit pas être drôle les études chez les curés.

– Ils m'ont inscrite dans les institutions les plus éloignées du village. Je suis allée jusqu'à la seconde. Je n'ai pas voulu poursuivre.

– Qu'est-ce que tu fais de tes journées ?

– Je me tourne les pouces depuis un an. J'attends.

– Le prince charmant ?

– La liberté.

En octobre, ils se rencontrent à nouveau. Cela fait plus de deux mois qu'ils n'ont pas réussi à se revoir,

Viviane s'est absentée en août pour les vacances et André a été mobilisé par un chantier important à la rentrée. Elle est seule cette fois, sans sa copine, elle gravite autour du bar. Lui est accoudé au comptoir, elle ne veut pas entrer. Il comprend. Il la rejoint. Sans rien se dire, ils enfourchent sa moto. Il roule durant une quinzaine de minutes pour l'emmener dans un bois à la sortie du village. Il gare son engin à l'abri des regards. Il la tient par la main. Ils pénètrent dans le sous-bois, s'arrêtent près d'un chêne dégarni dont les feuilles jonchent le sol. La lumière est crue. Il l'embrasse. Elle se laisse faire. Sa langue conquérante, son empressement à lui serrer la taille, les fesses puis ses seins l'effrayent un peu. Elle tente d'arrêter ses doigts partis à la découverte de son entrejambe sous sa robe. Elle croit entendre sa mère chuchoter à son oreille : « On ne couche pas avec un homme sans être mariée. » Elle effleure son sexe turgescent. Elle le trouve imposant. Elle se dégage de son assaut. D'être repoussé décuple l'excitation d'André, il la rattrape, délivre son sexe de sa braguette et d'un coup s'enfonce et se libère en même temps sans contrôle. Elle récupère sur ses doigts quelques gouttes de sang et de sperme qu'elle essuie sur la mousse au pied de l'arbre, ramasse une feuille morte pour se nettoyer avant de remonter sa culotte. André sifflote en se reboutonnant. « Qu'ai-je fait ? » se demande-t-elle. Sur le chemin du retour,

à califourchon sur la moto, elle se sent à la fois soulagée, atterrée, dégoûtée, exaltée, honteuse et fière. Elle a signé sa libération. Tant pis si elle a trahi ses parents, eux et leur caste n'auront pas son corps. Elle l'a donné à leur rival. Elle se dit : « Je suis passée à l'ennemi. »

Au téléphone ce jour, j'ose poser la question à ma mère :

– La première fois avec papa, étais-tu consentante ?

– Plus ou moins, me répond-elle.

J'accuse le coup. « Plus ou moins. » Que signifie cette réponse ? Je songe à l'époque de ma mère et la compare à la nôtre après #MeToo. L'ignorance de la sexualité était courante chez les jeunes filles de son temps et les moyens contraceptifs réduits faute de pillule. Certaines pratiquaient la méthode Ogino, d'autres utilisaient des préservatifs, d'autres encore croyaient au retrait sans semence, la plupart étaient livrées à elles-mêmes faute de transmission et de dialogue parentaux. L'inexistence du Planning familial, le diktat de la religion prônant l'abstinence comme unique conduite, l'absence de conseils des médecins – en majorité des hommes au service de la domination masculine – rendaient la vie des femmes souvent désespérante. Je ne la relance pas. Sa réponse « Plus ou moins » résonne longtemps dans ma tête. Elle révèle pour moi toute la complexité de l'histoire de

ma mère et celle du début des années 1950. Je brûle d'obtenir des précisions sur la réaction de ses parents à l'annonce de sa grossesse. J'imagine sa solitude, la découverte avec effroi des premiers signes. Pourquoi les règles ne se déclenchent plus ? Pourquoi ces tiraillements dans le bas du ventre, les douleurs aux seins, la nausée ? Je ne pense pas qu'elle s'adresse à sa mère pour obtenir des explications, elle se tourne plutôt vers sa grand-mère. Marie lui a-t-elle conseillé d'uriner dans un verre, d'y ajouter deux pincées de gros sel et d'attendre deux heures ? La dissolution du sel, croyait-on, prouvait qu'elle était enceinte. J'attends le lendemain pour l'interroger, deux entretiens le même jour équivaudraient à du harcèlement.

– Comment ont réagi tes parents quand ils ont appris ton état ?

– Mal, me répond-elle tout aussi laconiquement qu'en 1998, où elle avait employé le qualificatif « furieux ».

En 1951, la question de l'avortement dans une famille catholique ne se pose même pas, juste celle du regard des autres. « Sauver les apparences » est le credo de ce milieu-là.

À partir du moment où ses parents savent, ils la retiennent prisonnière avec interdiction de sortir dans le village. A-t-elle pu retrouver le père de son enfant en cachette ? Son ventre s'arrondit à partir du quatrième

mois. La seule solution est d'organiser son mariage avant que sa protubérance ne soit trop visible, prendre date avant le sixième mois est une nécessité. Tout le monde doit croire qu'elle se marie selon la norme, c'est-à-dire vierge, nul ne doit connaître sa « faute ». Seul son beau-père Marceau est mis au courant le jour de sa convocation au château en vue des préparatifs de la noce. Pierre ordonne au futur beau-père de ne révéler à personne le secret de cette gestation, pas même à sa femme, il en va de leur réputation et de la morale chrétienne. D'ailleurs il prévoit d'exiler les jeunes époux dans une maison meublée louée à ses frais dès l'union célébrée et jusqu'à l'accouchement. Après quoi, au regard des circonstances, il n'envisage pas d'aider le couple à se loger puisque sa propre fille a décidé de rompre avec le foyer familial. Que propose Marceau comme dot avec ses faibles revenus de charpentier-couvreur père de cinq enfants ? Il ne peut offrir aux époux qu'une petite maison qui jouxte la sienne sur la place de la Mairie. Il met dans la balance quelques terres agricoles, un ou deux bois. Pierre s'en contente. Un accord est scellé et la date du mariage retenue pour le 21 avril 1952. Une couturière s'applique à coudre une robe assez lâche pour masquer le ventre de Viviane. Les parents donnent des consignes de cadrage, de lumière et de pose au photographe.

Les deux familles se rencontrent pour la première fois devant la mairie du village juste avant la

cérémonie. Chacune reste de son côté et on se salue poliment. À la lecture de l'article 213 du code civil stipulant que « le mari est le chef de la famille », personne ne trouve à redire. À l'église, Léa, la mère d'André, s'installe au premier rang à côté de son mari Marceau. Quand les mariés se lèvent pour la bénédiction nuptiale face à l'autel, Léa aperçoit la protubérance du ventre de sa belle-fille. Comprenant qu'elle est enceinte, elle s'évanouit et meurt d'une maladie foudroyante trois mois plus tard. Durant le trajet qui mène les convives à la salle de réception square Bayard à Charleville, la nouvelle de la grossesse de Viviane se répand comme un feu dans la garrigue, toutefois chacun fait mine de ne rien savoir. Juste après les agapes, les nouveaux époux s'exilent dans leur location.

Ils reviennent à Poix-Terron peu après la naissance de Catherine le 6 juillet 1952 et trouvent refuge dans la maison offerte par Marceau place de la Mairie, à côté de chez lui. Viviane s'installe dans ces deux pièces sans rechigner. Libérée de l'emprise de ses parents, elle est heureuse et confiante. Cette situation est provisoire : André lui a promis de construire un pavillon au bout du village.

Vingt-quatre mois lui sont nécessaires pour le construire avec l'aide d'amis. Dans ce laps de temps, il lui fait deux autres enfants coup sur coup. En 1954,

ils emménagent dans le pavillon qui ne dispose que de trois chambres, une pour les parents, deux autres pour les derniers-nés, Christine et Francis. Aucune place n'est prévue pour Catherine.

– À l'époque, m'explique ma mère, comme les naissances s'enchaînaient, les gens avaient l'habitude de confier le premier-né à la famille pour alléger la charge des mères. C'était courant. Ma tante n'ayant pas eu d'enfant et ma grand-mère s'ennuyant, nous avons pensé qu'elle serait bien au château. Catherine, âgée de deux ans, est donc partie vivre avec elles.

Les actuels propriétaires du château de la Croix de Saint Lambert, un couple d'homosexuels chaleureux, proposent deux chambres d'hôtes de luxe avec une piscine extérieure. Mis à part ce bassin, la décoration et les meubles, je suppose que rien n'a fondamentalement changé depuis son édification à la fin du XIX^e^ siècle et j'imagine aisément la vie de mes aïeux dans ce lieu. Cet édifice, que l'on a appelé le Manoir, puis le Château – désormais le Domaine –, a été construit en briques rouges avec un toit d'ardoises. Il dispose de sept chambres réparties sur deux niveaux, trois au rez-de-chaussée, quatre à l'étage, les combles étant aménagés en séchoir à linge. Chaque étage possède sa cuisine, son salon, sa salle à manger et son cabinet de toilette. Un bureau complète le rez-de-chaussée. Des cheminées en marbre chauffent les

pièces en plus des radiateurs. Des lits à baldaquin sont réservés aux chambres des parents et de la grand-mère. Des armoires, tables, buffets, bibliothèques, vitrines, chaises, fauteuils de style Louis XV, Louis XVI, Napoléon occupent l'espace. De multiples tableaux représentant des natures mortes ou des paysages ardennais ainsi que des gravures de soldats napoléoniens ou des personnages de la *commedia dell'arte* décorent les murs. C'est dans ce décor bourgeois que ma sœur Catherine va vivre avec son arrière-grand-mère Marie âgée en 1954 de soixante-treize ans et sa grand-tante Pierrette âgée de cinquante ans. Divorcée de son mari, sans enfant, Pierrette accueille avec bonheur la gamine de deux ans et demi qu'elle va pouvoir élever telle une mère tout en exerçant la profession de comptable à la fonderie dirigée par son frère. Elle l'habille, l'accompagne à l'école, éduque son goût à table, lui apprend la politesse, la charité. L'arrière-grand-mère prend le relais durant la journée, s'amuse avec elle, la confond avec une poupée, agence des fleurs dans ses cheveux, la déguise. Elle dispute avec elle des parties de petits chevaux, de jeu de l'oie, puis de dames et de Monopoly quand elle grandit. Catherine n'a personne de son âge à demeure avec qui jouer. Ses trois oncles et sa tante à l'étage sont des adultes qui ont d'autres préoccupations que de s'occuper d'une fillette. La seule enfant qu'elle fréquente hors de l'école est la fille du notaire, on les autorise à se voir chez l'une ou chez l'autre. Catherine

retrouve ponctuellement son frère et sa sœur, cependant on évite des séjours trop longs ou trop réguliers pour qu'elle ne s'habitue pas à la vie d'une autre famille qui est pourtant la sienne. Ainsi vit-elle neuf ans avec des vieilles dames, jusqu'en 1963.

Elle partage avec elles un emploi du temps immuable composé de petits déjeuners et de quatre-heures copieux, de soirées calmes au coin du feu à jouer, à lire, à tricoter, à écouter une ou deux fois par semaine la radio, les informations de Geneviève Tabouis et les jeux avec Zappy Max (la télévision n'était pas encore d'actualité dans les foyers et les tourne-disques à saphir peu répandus). Le jour du Seigneur, la famille au grand complet suit toujours le même rituel. On revêt ses habits du dimanche pour aller à la messe. On joue devant le parvis de l'église en attendant que les parents aient terminé leur discussion avec leurs congénères. On rentre au château pour déjeuner chez Marie au rez-de-chaussée. On part en promenade après le repas. Pierre conduit sa Panhard fièrement. Cette voiture montre aux habitants du village qu'il est le patron de la fonderie et le chef d'une grande famille. La grand-mère préfère son fauteuil et lire tranquillement des romans de Guy des Cars et d'Henri Troyat qu'elle dévore, la voiture la rend malade. Les repas des jours de fête sont élargis à la famille Durand au sens large sans jamais la présence des Charneux, interdits de séjour au château. Durant ces agapes, on

parle de la guerre d'Algérie, du général de Gaulle et de l'avènement de la Cinquième République, un peu de la Seconde Guerre mondiale. La grand-tante autorise Catherine à quitter la table dès qu'elle a fini son assiette. La petite court s'installer dans un fauteuil au salon attenant à la salle à manger, pour jouer à la poupée ou dessiner sur une feuille loin du brouhaha et de la fumée des cigares et des vapeurs d'alcool. Personne ne remarque sa présence, sauf Pierrette qui la rejoint après avoir dégusté son café.

Quand elle retournera vivre chez les Charneux, Catherine s'amusera de la 2CV brinquebalante acquise par son père à l'intention de sa mère. Soucieuse de liberté et d'indépendance, elle a passé son permis de conduire dès qu'elle a pu. Si la Citroën n'a pas le même confort que la Panhard, son allure de jouet plaît à Catherine. Pourquoi les Charneux ne sont-ils jamais conviés au château ? Elle se le demande. Son jeune âge ne lui permet pas de comprendre qu'elle est elle-même la raison de ce bannissement.

Ma mère a mal au ventre aujourd'hui. Elle accuse l'EHPAD, la mauvaise nourriture servie, la vie en communauté, elle n'aurait pas ces douleurs si elle était restée chez elle et si ses propres enfants ne l'avaient pas placée là. Elle cherche à me culpabiliser. J'écoute ses griefs sans rien dire et m'attache à nouveau à son histoire. Peut-elle me décrire sa vie pendant ces neuf

ans sans Catherine ? Elle résume au plus vite. Elle a eu un quatrième puis un cinquième enfant, moi en l'occurrence. Point.

– Si j'avais pu choisir, j'aurais préféré ne pas avoir de gosses, me dit-elle. (Je devine la suite. Elle rabâche les mêmes arguments depuis mon adolescence.) Il n'y avait pas de couches jetables à l'époque, pas de petits pots d'aliments préparés, pas de télévision pour distraire la progéniture. Rien. Je passais mes journées à laver, à étendre, à repasser, à faire les courses, les lits, le ménage, à préparer vos repas. Tout mon temps vous était consacré.

Connaissant par cœur ses griefs contre sa condition, je l'incite à reprendre le récit de la vie de Catherine au château durant les neuf ans où elle y a séjourné (interviewer ressemble au métier d'aiguilleur qui redirige le wagon des mots sur les voies décidées au préalable). Elle me raconte rapidement la faillite de son père, la vente de la fonderie début 1960 à cause d'une mauvaise affaire. Un an plus tard, sa grand-mère Marie mourait. En 1962, ce fut au tour du château d'être cédé. Ses parents déménagèrent dans une maison qu'ils acquirent à Mézières en face de la Meuse, son père fut employé en tant que contremaître dans une fonderie de Charleville. Catherine, âgée de presque onze ans, revint vivre chez nous dans le pavillon au bout du village en juin 1963. Mes parents la recueillirent pour s'occuper de moi qui venais de naître.

J'étais le cinquième enfant et le dernier, ma mère en était certaine, il n'y en aurait pas d'autres, de mômes, c'était fini, elle était exténuée, rincée, dégoûtée. Elle se fera ligaturer les trompes en Suisse quelques mois après ma naissance.

Sur la seule photo qui existe de Catherine à Poix-Terron, on la voit poser devant la maison construite par mon père. Elle a douze ou treize ans, les cheveux courts d'un garçon, un pull en laine grossière sans forme, une jupe de fermière, un sourire figé, des yeux effrayés. Son retour chez les Charneux la rend mélancolique. Regrette-t-elle sa vie au château avec ses beaux vêtements de princesse, ses longs cheveux soignés, sa chambre individuelle, elle qui doit la partager désormais avec ses deux sœurs ? Était-ce « plus une Durand qu'une Charneux », selon les affirmations de certains ? D'après ma sœur Sylvie, c'était elle qui s'occupait de moi mes deux premières années, elle qui me baignait tous les jours, elle qui me changeait et lavait mes couches, elle qui me donnait à manger, elle qui m'offrait sa tendresse, elle qui me chatouillait pour m'entendre rire, elle qui me berçait pour arrêter mes pleurs, elle qui me chantait des berceuses, elle qui me montrait le monde en poussette, elle qui accueillait mes premiers pas, elle qui m'offrait ses yeux aimants et attendris.

roman

TROIS FOIS JACQUELINE

HADIA DECHARRIERE



Alma EDITEUR

TROIS FOIS JACQUELINE

DE LA MÊME AUTRICE

*

Grande section, Lattès, 2017.
Arabe, Lattès, 2019.
Formol, Alma Éditeur, 2023.

Hadia Decharriere

TROIS FOIS JACQUELINE

ALMA ÉDITEUR

© Éditions du Seuil, janvier 2026, sous la marque Alma Éditeur.
ISBN : 978-2-36279-648-7

Pour M. D.

Peut-être qu'un jour,
hors des ruines de cette civilisation construite
dans le sang,
surgira un monde nouveau,
façonné par des mains plus douces,
guidé par des rêves moins brutaux.

Virginia Woolf, *Trois Guinées*

PARIS

En l'écoutant parler, je me figurai que cette jeune femme aurait pu être ma fille, une amie de ma fille, ou encore une enfant que j'aurais fait naître au début de mon exercice, et je cherchais, derrière son implacable dialectique, les raisons pour lesquelles la vie l'avait tant déçue, déçue au point qu'elle décida, le jour de sa majorité, qu'en aucun cas elle ne la transmettrait. Son visage était serein et ses mots réfléchis, son dos reposait sur le dossier de la chaise qui faisait face à mon bureau, et ses mains décroisées ne trahissaient aucune angoisse latente. Elle n'était habitée par nulle haine ni dédain, elle venait simplement me demander de lui ligaturer les trompes pour graver en elle une conviction qui l'habitait depuis l'enfance : jamais elle ne serait mère. Ma responsabilité de médecin m'obligeait à lui rappeler que l'acte était irréversible, ce à quoi elle m'avait répondu que faire un enfant l'était tout autant, irréversible, et qu'aucun argument ne viendrait la convaincre qu'il est plus préjudi-

ciable de s'être rendue stérile qu'accueillir un enfant non désiré, ou pire encore, imposer le monde tel qu'il évoluait à un enfant désiré. La contraception n'était pas une option, elle n'était pas une girouette.

Alice Primon venait de fêter ses dix-huit ans. Depuis 2020, je m'interrogeais systématiquement sur ce que le Covid avait, pour chacune de mes patientes, mis entre parenthèses, comme si la vie avait redémarré après s'être arrêtée cette année-là. Rabattant quatre doigts dans la paume de ma main, j'en déduisis qu'à quatorze ans, Alice Primon fut confinée l'année de sa 4e, l'année des tests et des rébellions adolescents. Quand les consultations reprirent après les vagues épidémiques successives, quelque chose avait changé dans la dynamique de soins. La routine avait, d'une certaine façon, disparu ; les frottis de contrôle annuels étaient désormais vécus comme des examens de dépistage cancéreux, et les femmes enceintes considéraient leurs grossesses comme d'inquiétants états pathologiques. Mon exercice s'enrichit alors d'une forte dimension psychologique ; il fallait, plus que jamais écouter, épauler, seconder. Et surtout, considérer, considérer les demandes nouvelles sans forcément chercher à les comprendre. Pour ma part, le plus gros bouleversement professionnel consécutif à l'épisode Covid s'inscrivit dans le renversement des consultations de fertilité. Les jeunes couples en mal d'enfant se raréfiaient, tandis qu'une nouvelle tendance voyait le jour, les demandes de stérilisa-

tion précoces. Nos enfants ne désirent plus d'enfants et il faut se rendre à l'évidence, la vie terrestre n'a plus la cote.

Ma vie personnelle avait été tout autant chamboulée par la contrainte de l'enfermement. Arthur travaillait depuis la maison et Nina suivait les cours de 6e à distance, sur un ordinateur portable, planquée dans une cabane en carton au milieu du salon. Pour prendre l'air et s'exercer un peu, nous sortions courir tous les trois, en respectant le périmètre toléré de 1 km ; dans nos poches, une autorisation de sortie sur un papier plié en quatre. Nous longions la Seine. Nina baptisait les cygnes qui investissaient le calme nouveau de leur habitat. Arthur la faisait sautiller sur ses épaules et tous deux s'esclaffaient de la possibilité de courir sur la route en l'absence de trafic automobile. Le scintillement du soleil sur la Seine me rappelait combien l'eau me manquait. Je n'avais encore jamais cessé de nager depuis que j'avais sérieusement commencé lors de mon externat. Les horaires de cours et les vacations hospitalières m'offraient alors peu de temps, et une infirmière de nuit qui travaillait au CHU m'avait parlé, lors d'une garde, d'une piscine dont les horaires avaient été aménagés afin d'accueillir les travailleurs nocturnes. Elle devint mon sanctuaire et je m'y étais rendue à l'aube, quatre matins par semaine, jusqu'au confinement. La pandémie avait fermé les portes des bassins, et j'avais, quant à moi, fermé celles de mon cabinet pour exercer comme vacataire à l'hôpital. Le hasard m'attribua une place dans le CHU où avait exercé mon père. Je n'avais pas remis les pieds dans

le service de pneumologie depuis plusieurs années, depuis l'annonce de son cancer. Les souvenirs que l'on garde d'un lieu du haut de ses six ans lui confèrent sacre et immensité. La première fois que j'y suis retournée, les couloirs me semblèrent étroits, et le plafond, bas. Un des confrères et ami cher de mon père m'accueillit, lui aussi avait accepté des vacations pour fuir des mois de retraite encloisonnée. J'avais bien grandi et lui, forcément, avait vieilli, et l'idée que mon père serait aussi âgé s'il était encore en vie me sidéra. Plus je considérais sa chevelure blanche et l'épaisseur de ses joues, plus l'image de mon père, éternellement quadragénaire, s'effaçait dans mes souvenirs, et dans mes rêves.

Fiction & Cie

Néhémy Dahomey

L'ordre immuable des choses

roman



Seuil

L'ORDRE IMMUABLE DES CHOSES

Du même auteur

Rapatriés
prix Révélation SGDL 2017
prix Carbet des lycéens de la Caraïbe 2018
prix Cino Del Duca de l'Académie française 2018
Seuil, 2017
et Caraïbéditions, 2023

Combats
Seuil, 2021

Fiction & Cie



Néhémy Dahomey

L'ORDRE IMMUABLE DES CHOSES

roman

Seuil
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

L'auteur a bénéficié d'une bourse de création
du Centre national du livre

Albert Camus, *L'Étranger*, © Gallimard, 1972

Voltairine de Cleyre, *De l'action directe*, © Les éditions L'Alchimiste, 2024

Marc Exavier, *Chansons pour amadouer la mort*, © Presses nationales d'Haïti, 2005

Sándor Márai, *Les confessions d'un bourgeois*, © Albin Michel, 1993

ISBN 978-2-02-160171-8

© Éditions du Seuil, janvier 2026

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

1

Bousculé par quelque chose d'inhabituel, j'ouvris soudain les yeux. C'était un mercredi matin. Les premiers frères et sœurs dans le Seigneur s'installaient dans la pièce voisine pour leur journée de jeûne et de prière. C'était au moment le plus dévot du jeûne, puisqu'en arrivant, les bien-aimés chrétiens se saluaient à peine, tout bas, s'allongeaient à plat ventre sur leurs modestes nattes de pénitents. Ils se confondaient en soupirs, autant d'adresses gutturales destinées à l'oreille et au cœur de Dieu le Père, si tant est que le Très-Haut ait un cœur et qu'il soit assez large pour accueillir tant de plaintes, toutes ces doléances qui monteraient vers lui à présent et le restant du jour. Mon propre organe cardiaque, lui, bien réel et non hypothétique, faisait des petits bonds irréguliers contre ma peau. J'étais long, maigre, allongé sur le dos. Je regardais devant moi ce changement irréfutable. Mon affaire, ma partie, ce qu'à l'école on appelait mon appareil génital n'était plus le même, sexe d'enfant servant à faire pipi, à jouer et à faire rire. J'avais sous les yeux un amoncellement rigide de veines saillantes, tordues et boursouflées, chapeautées par un gland turgescent qui semblaient tous, et les veines,

et le gland, avoir émergé du néant pendant la nuit, tant leur volume avait quadruplé, plus rien à voir avec la veille.

Cette sorte de membre oblong, spongieux et épais, dont la dureté m'infligeait une agréable douleur, m'impressionnait à un tel point que sous ma peau se musardait une légère panique. Dans la brume du réveil, transi, je sentis s'installer un malheur désirable ; une douce et mauvaise nouvelle avec laquelle je devrais vivre tout le reste de ma vie, comme une plaie incurable à lécher sur la patte d'un chien. J'observai l'affaire pendant un certain temps. Puis, de toute évidence, je portai ma main droite sur le nouvel handicap, la difformité, le fardeau disproportionné pour le tout jeune homme que voilà, et j'engageai un tremblant mouvement de haut en bas, de bas en haut. Alors que, de l'autre côté du mur, dans cette pièce qui prolongeait l'église de mon oncle, Église de Dieu Saint-Temple des Oliviers du révérend Pierre-Voyance Pierre, les frères et sœurs en Christ faisaient monter leurs lamentations, hélaient l'Éternel de toute leur âme fervente pour qu'il vienne au secours des pécheurs d'ici-bas, tandis que la plupart des adultes que je connaissais alors entamaient leur journée de purification, je m'adonnai, corps fiévreux, à ma première expérience non moins dévote de masturbation intempestive. J'apprenais à me branler.

Ce n'était pas la première fois que je croisais un sexe d'homme, ni même le désir sexuel. Déjà bien plus petit, quand j'étais à l'école primaire et à partir de mes neuf-dix ans, je précipitais mes retours de classe pour venir combler d'affection mon oreiller.

J'étais scolarisé à La Bergerie Kindergarten, sise à la Cité

Militaire. Une école fondée avec ma promotion, dirigée par un consortium de femmes, toutes sœurs ou cousines. Elles avaient la particularité d'être les unes plus grosses que les autres, c'est-à-dire qu'elles étaient belles et rassurantes. Elles portaient cheveux longs et soyeux à propos desquels je découvris des années plus tard, à ma plus grande déception, qu'il ne s'agissait que d'ajouts factices, d'ersatz capillaires. Le seul homme de l'école, au début, était le père Adrien, mari de la directrice connue de ce fait sous le nom de madame Adrien. Petit, je ne me demandais pas pourquoi madame et le père Adrien portaient le même nom. Je n'avais pas fait le rapprochement entre ces deux êtres singuliers, participant à notre éducation de leur absence très différente l'une de l'autre.

Madame Adrien était pour tous les élèves une référence invisible, suprême recours, celle qu'on ne voyait qu'aux seules occasions de sentence : remise des bulletins ou grave punition. Si un élève contrevenait d'une manière tordue et inventive aux règles tellement élémentaires qu'elles n'étaient écrites nulle part, il était envoyé chez madame Adrien. Très sévère, la punition pouvait être alors qu'il ne se passe rien, que madame Adrien te garde derrière son bureau dans la direction toute la sainte journée, assis sur l'une des chaises impressionnantes pour les enfants que nous étions, sinon debout dans un coin de la pièce à souffrir les allées et venues de la directrice, son regard indifférent et son bienveillant silence. À la fin des fins, les parents te rejoignaient dans ce bureau pour écouter devant toi le récit de tes méfaits. Puis on te demandait de sortir. Un conciliabule se tenait entre adultes où se

décidait ton sort. Tu souffrais le martyre, pleurant ou perdant ton souffle, en découvrant le visage de ta mère qui revenait de la direction. Une fois, mon camarade de classe Allande François, plus familier que moi des extrêmes courroux, m'assura qu'à la maison ses parents ne lui avaient rien dit, rien fait. La seule mise en scène de sa perdition, le visage déçu de sa famille et les railleries à peine voilées de sa fratrie suffirent à le calmer – tout étant relatif ici-bas – pour au moins une bonne semaine. La punition pouvait néanmoins être, après la longue journée chez madame Adrien, ton renvoi pur et simple de l'établissement scolaire, ce qui voulait dire ce que cela voulait dire, sans que personne, aucun des petits condisciples ni même ta maîtresse de classe, ne te revoie plus jamais et n'ait plus aucune nouvelle de toi. Bannissement de notre petite société, de telle sorte que la peur qui fendait chacun de se retrouver puni chez madame Adrien était la peur transposée de notre communauté elle-même de perdre un de ses membres, de voir disparaître sans aucune possibilité de deuil un enfant qui aurait dépassé les bornes.

Sans compter, le long de la punition, l'épique possibilité de tomber sur madame Polo en personne, en chair et en os mais surtout en chair, et qui déciderait, madame Polo – puisque pour être à cette heure en ce lieu il fallait avoir été fautif d'une façon ou d'une autre – elle déciderait de t'infliger la correction digne de ton atroce péché dont elle ne savait rien.

*

10

Cathy Karsenty

La fille de ma mère



SEUIL *Roman*

LA FILLE DE MA MÈRE

DE LA MÊME AUTRICE

Bienvenue à l'Agence
Jean-Claude Gawsewitch éditeur, 2011

Pop Memories
Delcourt, 2017

Souvenirs pop
Hélium, 2018

Nager aide à vivre
(et rend intelligent)
Hélium, 2019

Presque
Seuil, 2021

CATHY KARSENTY

LA FILLE DE MA MÈRE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

ISBN 978-2-02-160294-4

© Éditions du Seuil, janvier 2026

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Claudine, naturellement.

« À peine aperçue, voilà qu'elle s'en va
La seule qui savait ce que je n'sais pas »

Le monde s'écroule,
Julien Baer

1

Je pense à écrire un livre sur ma mère. Je prends des notes, j'en parle un peu autour de moi. L'Algérie, l'histoire clandestine avec un homme marié, mon père, puis Alzheimer, Rothschild. Oui mais ce sera drôle, je précise.

Je suis fille unique de parent unique. Ma mère était la maîtresse d'un homme marié qui avait laissé femme et enfants en France pour venir travailler en Algérie, dans l'administration. C'est là qu'ils se sont connus. Lui avait une double vie et ma mère une demi-vie, du moins l'ai-je pensé. Après leur retour en France, elle est tombée enceinte et a décidé de garder l'enfant plutôt que le père. Elle m'a élevée seule, je ne lui connais pas d'amoureux, nous étions juste toutes

les deux, parfois avec un chien, fox-terrier, bichon, cairn terrier (Oscar, Nina, Lola). Nous n'étions pas complices, secrètes de mère en fille. J'ai quitté la maison dès que j'ai pu, avec son aide. D'ailleurs elle m'a toujours aidée financièrement, levant les yeux au ciel devant mon inconséquence. Je peux tenir une liste de tout ce qu'elle n'a pas été à mes yeux, mais elle a toujours été là. Apparemment c'est à moi d'être là pour elle. Pourquoi je n'y arrive pas ?

Hadrien Laroche

La mort clandestine



SEUIL *Roman*

LA MORT CLANDESTINE

Du même auteur

au pire
MEM/artefact, 1990

Le Dernier Genet.
Histoire des hommes infâmes
Seuil, 1997 ; Flammarion, « Champs Biographie », 2010

Le Miroir chinois
Seuil, 1999

Les Orphelins
Allia, 2005 ; J'ai Lu, 2006

Les Hérétiques
Flammarion, 2006

La Restitution
Flammarion, 2010

Duchamp Déchets.
Les hommes, les objets, la catastrophe
Éditions du Regard, 2014

Qui va là ! Un conte
Rivages, 2015

HADRIEN LAROCHE

LA MORT CLANDESTINE

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

Le chapitre 6 de la cinquième partie de ce livre est librement inspiré de l'ouvrage d'Abdelmalek Sayad, *La Double Absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Seuil, « Liber », 1999.

Pour les citations en exergue :
La citation d'Abdulrazak Gurnah est extraite d'un article paru dans *Libération* le 9 juillet 2022.
Clarice Lispector, *Correspondance* (éd. intégrale), traduction du portugais (Brésil) par Didier Lamaison, Claudia Poncioni et Paulina Roitman, *des femmes*-Antoinette Fouque, 2021.
Léon Tolstoï, *La Guerre et la paix*, t. 3, traduction du russe par Irène Paskévitch, Hachette, 1901.

ISBN 978-2-02-158663-3

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2026

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Une relation mixte ne peut être que clandestine.

Abdulrazak Gurnah

Dis-lui qu'elle ne s'attende pas à me voir arriver avec des rires et des sauts de joie. On n'a jamais vu quelqu'un sortir de prison en riant : la joie est beaucoup plus profonde.

Clarice Lispector

Plus il s'absorbait dans la contemplation de cet avenir mystérieux qui se dévoilait devant lui, plus il se détachait inconsciemment de tout ce qui l'entourait, plus s'abaissait cette barrière qui sépare la vie de la mort et qui n'est terrible que par l'absence de l'amour.

Léon Tolstoï

La corniche

Au moment de partir, à l'aéroport, de quitter le pays où fortuitement je suis né, pour venir ici, mon fils aîné, se souvenant certainement de l'exergue du livre de Montaigne, avant que je ne passe la douane, ou, plutôt, la sécurité, m'a déclaré maintenant, papa, tu peux aller tout entier nu.

Sinon, à quoi bon être parti seul dans ce désert ?

Et je me suis vu alors, parmi les voyageurs avec leurs valises à roulettes, devant les douaniers, franchir le portique entièrement nu. Quel moyen le plus simple et le plus sûr de traverser une frontière ?

*

J'ai pris l'habitude d'aller marcher sur la corniche avant le crépuscule du soir. Ce jour d'octobre, un mois après mon arrivée, songeant à ceux que j'avais quittés, j'ai traversé le marché philippin, un ensemble

de baraques à frites, de foire, de châteaux gonflables pour les enfants, de chaises et de tables disposés sur le gazon – brochettes de viande, boulettes, poissons, marinés dans le même piment de teinte orange.

Toutes les gargotes étaient fermées, rideaux tirés, étalages vides, chaises empilées sur l'herbe à côté des baraques.

J'ai poursuivi vers la corniche, sous les quelques grands arbres dispersés dans le jardin public qui jouxte la promenade, des femmes vêtues de noir étaient assises en cercle, avec un homme, les pieds nus, et des enfants à proximité.

Il y avait à cet endroit un sous-bois, comme l'entrée d'une forêt minuscule. Sous un arbre, un gardien en chemise blanche, un pied sur le banc replié contre lui, l'autre sur le sol, était assoupi.

Derrière lui, j'ai aperçu par une porte dessinée dans la verdure un petit bâtiment, ou plutôt une courette au milieu des arbres, qu'un toit protégeait, à l'entrée de laquelle se trouvait une paire de chaussures abandonnée, et, au fond, toujours visible dans l'encadrement de la forêt, où, à une courte distance, je m'étais maintenant arrêté, un homme, les genoux à terre.

Une mosquée sous la charmille, me dis-je.

Tandis que je passais à droite de ce bâtiment noyé de verdure, pour le contourner, j'ai entendu le bruit caractéristique d'un homme qui se mouche au robinet avec ses doigts.

10

J'ai continué le long de la façade aveugle, où, dans une sorte de niche, une cabine logée dans ce mur, à l'extérieur du bâtiment, veillaient deux jeunes femmes d'Asie du Sud en vêtement rose fait de cette toile synthétique bon marché dans laquelle sont taillées indifféremment les robes sans grâce ni forme des nurses, des nounous ou des agentes de surface employées ici.

L'une d'elles était appuyée contre le mur, ses deux mains sur son téléphone dont elle a brièvement levé les yeux pour me regarder passer, le visage brun, les cheveux noirs, les yeux noirs aussi, d'aussi loin que je pouvais le deviner.

La seconde s'était calée sur un coin de table, le dos rond, un pied sur le plateau, nu, genou contre son visage, qu'elle enserrait de l'un de ses bras, tandis que de l'autre elle tenait dans une main son téléphone, l'autre pied, également nu, se balançant sous la table.

Elles semblaient écrasées par l'ennui plus que par la chaleur, durant cette pause qui durait tout le jour ou presque, seulement interrompue par le nettoyage des lieux publics.

Les deux bâtiments abouchés étaient une mosquée et les toilettes, comme je l'avais remarqué déjà, dans les galeries commerciales, les hôtels de luxe, et donc maintenant les jardins publics, la salle de prière jouxtait les toilettes, la mosquée les chiottes, sans doute pour le point d'eau, les gargarismes, les ablutions et se purifier.

11

J'ai poursuivi, traversé un massif de plates-bandes, coupé à travers le gazon arrosé, jusqu'au bord de l'eau. La lumière était assez forte pour que je lise encore quelque temps assis sur le parapet devant la mer.

À quelques mètres de moi un homme a surgi dans le soir. Il a posé devant lui trois gros sacs plastique, dans lesquels il y avait des sachets de chips, de l'eau et d'autres denrées pour la plage.

Un couple a acheté deux bouteilles d'eau que le marchand a sorties du sac sans doute lesté de glaçons. Il les a échangées contre trois ou quatre coupures. Je l'ai hélé. Il s'est retourné. Il a semblé heureux de pouvoir sans se déplacer une nouvelle fois vendre encore une bouteille d'eau. Je lui ai donné deux billets.

Le soir tombait.

De la mer est arrivé un boutre, une embarcation de bois, avec un salon aménagé sur le pont, conduit par trois Indiens, qui s'est dirigé tout droit vers nous.

Une femme vêtue de noir qui jetait des parts de gâteau dans l'eau, de mauvaise grâce, s'est déplacée, afin que le bateau puisse s'arrimer aux anneaux situés derrière le parapet.

Du bateau est descendu un Indien. Sur le quai, ses camarades lui ont tendu un vélo, qu'il a posé sur le sol. Lui aussi portait un sac plastique qu'il a fixé sur le guidon, puis il a enfourché sa bicyclette, il est parti

en roulant doucement en diagonale, en direction de la ville.

Le reste de l'équipage a achevé d'amarrer la barque géante puis a jeté un pont de bois sur la corniche qui reliait maintenant pour les clients le salon flottant et la promenade.

Deux garçons, douze et quinze ou seize ans, aussitôt se sont retrouvés de l'autre côté du parapet, les pieds dans l'eau, sur le flanc du bateau, où à cet endroit une corde était suspendue.

Une sandale flottait.

Le petit riait, l'autre, tenant d'une main la corde, avançait dans l'eau peu profonde et de sa main libre tentait d'approcher la sandale. Le petit riait encore plus fort. L'autre en short noir a récupéré la chaussure.

Maintenant revenu sur le bord avec son butin, il a enlevé son T-shirt, plongé dans l'eau et fait quelques longueurs en regardant vers la jetée s'il était vu. Je lui ai souri.

Sur le parapet est monté un homme vêtu d'une chemise blanche avec inscrit *SECURITY* dans son dos. Pantalon noir, il avait la peau noire, sa présence sans mot indiquait aux enfants avec calme qu'il fallait remonter sur la jetée.

Au-dessous de lui, le petit, dans la main duquel était apparue une fleur de jasmin – échappée du bateau où elle agrémentait d'un parfum entêtant le cabaret flottant ? –, en riant l'a tendue avec un très large sourire

au flic, que je voyais de dos, avant, sans ralentir son geste, et comme se ravisant, de la jeter d'un geste vif dans la mer, où les quatre pétales blancs ont flotté doucement le long de la coque.

Le soleil orangé a disparu derrière le squelette d'une tour sur un chantier abandonné dans le lointain.

Je ne pouvais plus lire. Lorsque j'ai relevé la tête, j'ai aperçu la lune pleine au-dessus de l'embarcation qui éclairait la mer.

C'est là qu'elle est apparue.

Pluie de pétales dans le désert
la manne
fine comme du givre sur le sol

Je m'étais levé. J'allais en direction des jardins. Sur l'esplanade, devant la mer, ce soir d'octobre, j'ai croisé un vendeur de roses à vélo. Les fleurs enveloppées dans un film transparent étaient disposées devant lui dans un panier fixé sur le cadre au-dessus de la roue avant.

Peu après j'ai reçu une notification WhatsApp : mon fils vient de m'offrir une rose. L'écran de mon téléphone s'est éclairé dans le noir. J'ai lu son texto accompagné d'une vue sombre de l'endroit où elle se trouvait sur la corniche.

J'avais croisé le vendeur de roses peu avant elle.

14

Jamais encore nous ne nous étions donné rendez-vous depuis notre rencontre, trois semaines plus tôt, peu après mon arrivée.

Ce soir-là, sur la corniche, nous étions éloignés de quelques dizaines de mètres, pas plus. Elle était présente parmi ces femmes dans la nuit.

J'ai poursuivi dans l'autre sens. J'avais mes écouteurs. Elle m'a demandé de l'appeler. Je l'ai fait. Elle s'était mise un peu à l'écart de son fils. Je lui ai dit de faire attention ; j'ai raccroché.

Au retour, avec elle en tête, à proximité de ma tour maintenant, sur l'avenue, je suis passé devant l'hôtel en réfection au moment du shift.

Les bus de marque indienne TATA attendaient moteur allumé le long du trottoir, à l'intérieur desquels, derrière la vitre embuée par le froid qui contrastait avec la chaleur nocturne de l'air extérieur, on pouvait distinguer des visages flous.

Venant de l'hôtel désossé, vidé patiemment par cette armée qui faisait les trois-huit, sortaient les travailleurs, Indiens du Kerala pour la plupart, Népalais, Pakistanais, en tenue de chantier, casque blanc sur le flanc, un sac maintenant vide qui avait contenu le repas dans une main, le visage buriné mais rieur, par grappes ou couples, devisant dans leur langue en avançant sans courir vers les bus.

D'autres étaient assis sur le bord du trottoir, avec une bouteille d'eau ou une cigarette à la main, attendant peut-être un autre bus, pour un autre camp de travailleurs.

Quand j'ai tiré les rideaux depuis mon appartement, j'ai pu encore voir, de l'autre côté de l'avenue, dans le bâtiment vide, certaines des chambres de l'hôtel désert illuminées, dans la poussière desquelles, éclairées au néon, s'agitaient sans bruit, comme derrière une vitrine ou dans un aquarium, mais sans vitres ni fenêtres, des ombres fugitives.

Kinga Wyrzykowska

Princesse



SEUIL *Roman*

PRINCESSE

De la même autrice

Patte blanche
Seuil, 2022
et Points nº 5968

Jeunesse

De nos propres ailes
Bayard jeunesse, 2017

Memor
Bayard jeunesse, 2015

KI GA WYRZYKOWSKA

PRINCESSE

ÉDITIO S DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

ISBN 978-2-02-160768-0

© Éditions du Seuil, janvier 2026

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Cette œuvre dans son intégralité, podcast compris, est jusqu'à preuve du contraire une fiction. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait fortuite, pour l'instant, à l'exception de personnalités publiques dont l'évocation reste strictement romanesque et sans valeur documentaire. Les propos ou actes qui leur sont attribués relèvent uniquement de l'imaginaire de l'auteur.

ZÉRO

À bouffer, celui-là ! Tout là-haut, dans la boîte en bois, avec ses oreilles duveteuses qui retombent, sa fourrure tachetée et ses yeux tristes – adorables – comme s'il n'attendait que ça, qu'on le descende, qu'on le touche, qu'on l'adopte. Un chiot, plus vrai que nature. C'est irrésistible. Possible de le voir de plus près ? Non, pas lui, celui à côté, oui, le crème et marron, que la vendeuse, juchée sur une échelle, saisit avec circonspection, il est très cher, précieux, surtout destiné aux collectionneurs, mais si vous insistez, elle le dépose délicatement et avec une sorte de réticence dans les mains tendues, aux ongles crânement tipsés qui oublient de dire merci. Elles ont mieux à faire : caresser la petite boule d'amour pour vérifier si elle est aussi douce que promis, lui gratter le haut de la tête, la renifler, est-ce qu'elles préfèrent celui-ci ou le précédent ? Peut-être un autre encore, il ne faudrait pas passer à côté du bon, ils sont tous tellement mignons, tous

tellement vivants, la cliente n'avait pas remarqué le gris, là ! Elle fond. À quelques jours du jour J, elle est à fleur de peau. Pour leur premier, c'est normal, les futurs parents veulent ce qu'il y a de mieux. Lesquels les aident à faire leurs nuits ? s'enquiert l'homme, pragmatique, parce que c'est quand même à ça qu'ils servent, non ? Effectivement, ils ont tous été conçus pour le bien-être des nourrissons, ils dégagent des phéromones animales et maternelles réconfortantes, assure la commerçante qui préfère toutefois prévenir, c'est la dernière peluche qu'elle montre, malheureusement, elle s'excuse mais elle ferme à 18 h 30 et il est déjà 18 h 35, bientôt 18 h 40, avec le sourire, ça passe mieux. Elle doit encore courir chez Auchan, à l'autre bout du centre commercial, le temps qu'elle y arrive, à cette heure c'est bondé, la queue aux caisses, elle a promis à ses petites qu'elle serait de retour avant 20 heures pour passer un peu de temps avec elles.

À bouffer, vraiment, répète la cliente rouge griffue qui a rabattu son masque sur son menton pour renifler le doudou avant de le déposer dans les bras de son compagnon, l'un marqué d'un prénom, l'autre d'un serpent qui se mord la queue. On le prend ? En guise de réponse, s'étire au-dessus de la petite bête un baiser humide que l'homme interrompt pour adresser, les lèvres encore moites, un regard ombrageux à l'employée trop pressée qui passe un coup de serpillière devant la caisse. Il coûte combien ? Ah oui, quand même ! Le futur chef de famille grimace, il ne veut pas

perdre la face mais il n'est pas non plus du genre à se laisser pigeonner. Il a quoi de plus que les autres ? Quatre-vingts pour cent cachemire, vingt pour cent véritables poils de cocker, la garantie est d'un an sur tout le magasin. Aux Nounours Enchantés, on ne vend que des produits de haute qualité, fabriqués en France ou en Europe, à base de fourrure naturelle sans aucune cruauté exercée sur les animaux. La contrepartie, c'est le prix, explique la vendeuse avec la patience qui lui reste, des miettes éparses, voilà pourquoi il vaut mieux prendre son temps pour se décider, ne pas se précipiter, revenir, parce que là, elle ferme, dans un sourire qui ne sourit plus du tout. Oui, revenez dans quelques jours. Des nouveautés, elle en reçoit tous les mardis – des chatons, des bisons, des lapereaux, des marcassins, des en veux-tu en voilà, des à croquer, des à torturer, des à cajoler, des à abandonner, des comme vous voulez, obèses, décharnés, il y en a pour tous les goûts, pour tous les vices, tous les besoins. Vous trouverez celui qu'il vous faut. Celui dont votre bébé a besoin. Leurs mains enlacées autour du ventre gonflé de fierté et de vie, les deux amoureux ne semblent pas disposés à bouger. Pas encore. Vous pouvez nous mettre de côté celui-ci d'ici samedi ? La vendeuse acquiesce, elle opinerait à tout pour qu'ils dégagent, elle transmettra l'information à son collègue, pas de souci, parce qu'elle ne travaille pas le week-end, il ne manquerait plus que ça. Et vous vous appelez comment, madame ? Le tatoué, prudent, sort son iPhone.

11

Vanessa.

Il va noter son nom, au cas où. Pour pas qu'elle la lui fasse à l'envers.

*

Quelque trente minutes plus tard, Vanessa franchit, essoufflée, le portique de sécurité de l'hypermarché Auchan de Noyelles-Godault, le plus vaste de France, 21 850 mètres carrés de surface commerciale, l'infini zébré de néons, elle en pleurerait maintenant qu'elle n'a plus à faire risette, maintenant qu'elle est en retard, maintenant qu'elle ne tiendra pas sa promesse, comme d'habitude. Elle commence par le rayon ménager, ça va vite, chaque fois les mêmes produits, ceux placés sur l'étagère du bas, les premiers prix, il faut s'accroupir pour les attraper, comme ça les vieux pauvres n'y arrivent pas et ils sont obligés d'acheter plus cher. Sauf pour le Cif. Pour le Cif, Vanessa ne jure que par la marque, avec les autres gels, je suis obligée de m'y reprendre à deux ou trois fois. La javel, des éponges, le lot de six, de la lessive, le panier de linge sale déborde, et tant pis si Vanessa a l'air de parler toute seule, l'essentiel c'est le rythme, ne pas se déconcentrer, ne pas se laisser distraire, envahir par les pensées sombres, ses gamines seules à la maison, cette impression qu'elle a de pédaler au-dessus du vide, pour joindre les deux bouts, mais les deux bouts de quoi ? D'un fil qu'elle aurait lâché en route entre deux rivages disparus

depuis longtemps de son champ de vision. Rien derrière, rien devant, elle se perd dans les rayons parcourus mille fois, ils ont encore changé l'emplacement des packs de lait. Vanessa fait comme elle peut, du mieux qu'elle sait – est-ce qu'elle a le choix ?

C'est une chance, sa Lolotte se débrouille incroyablement bien à la maison. À huit ans, une vraie petite maman, capable de rester seule avec sa sœur, de lui préparer un chocolat chaud en attendant. Lolotte a le numéro de la voisine au cas où, mais elle ne l'a encore jamais appelée. Pas besoin. Elles sont si gentilles, toutes les deux. À bouffer, comme disait l'autre. Elles ne râlent jamais. Elle leur prendra les Flantastik au caramel pour la peine. Quatre, pour ce soir et demain. Et des glaces pour samedi, pour le dessin animé qu'elles regarderont toutes les trois, sans que Vanessa scrolle sur le portable, promis. Elle se consacrera entièrement à ses filles. Sans s'énerver pour des broutilles. Elles sont si mignonnes. Pâtes (coquillettes, spaghettis et alphabet), purée de pommes de terre, riz basmati, lentilles corail, moutarde forte, huile de tournesol et d'olive, fromage râpé, petits-suisses, beurre allégé, crème liquide. Saucisses, cordons-bleus et du jambon pour ce soir. Vanessa veut faire plaisir. Alors elle décide de se lâcher et troque le cuit supérieur sans couenne estampillé Pouce contre l'emballage Plaisir Gourmet Jambon à l'étouffée de Louis Ange (*Le paradis à portée de bouche*). Le paquet pèse son poids de bonne bouffe, normal, c'est de la qualité. Quelques

légumes, carottes, poireaux, tomates, et elle aura terminé. Sa copine Nora, en caisse prioritaire, lui fait signe de passer devant. Et hop, cinq minutes de gagnées. Sans la solidarité, on crèverait la gueule ouverte.

Elle grappille quelques minutes encore au GPS sur ce tronçon d'autoroute sans radar qu'elle pourrait emprunter les yeux fermés. Parfois elle tente le diable, une, deux secondes aveugles, décharge d'adrénaline, palpitant qui cavale, elle dessille – Charlotte et Lucie, Charlotte et Lucie, Charlotte et Lucie. Chérie FM à fond, elle chante en pressant l'accélérateur, viser la lune, ça ne lui fait pas peur. Vanessa conduit comme un pilote de formule 1 : un vrai mec, fanfaronnait le père de sa deuxième, auquel elle préfère ne pas penser, trop douloureux, mais il ressurgit chaque fois qu'elle franchit la barre des cent cinquante kilomètres-heure, surtout quand c'est Goldman qui passe. Il ne le supportait pas, l'obligeait à éteindre la radio dès qu'il entendait le chanteur à midinettes, là. Maintenant Vanessa a tout le loisir de geindre dans sa bagnole avec Jean-Jacques et de rêver à la solitude des gens qui n'ont personne, à part les moineaux et les chats, cet isolement véritable à l'opposé de la solitude farcie, obstruée, sans repos de la mère célibataire.

Elle rêverait tellement de faire un break, même court, même quelques heures, qu'elle manque de rater la sortie 11 et doit freiner brutalement dans la boucle qui précède le péage. Elle accélère de nouveau dans la ligne droite en passant à côté du McDo où elle refuse d'emmener les gamines et bientôt gare

sa voiture au pied de l'immeuble, elle adore Alain Souchon alors, malgré le temps qui file, elle attend que Jim se réveille dans le paradis clair d'une chambre d'hôpital pour éteindre le moteur. Elle a le droit à son espace blanc, elle aussi.

Politesse irritée, pardon, pardon, en fendant le groupe de jeunes qui squatte dans la cage d'escalier. Y a pas de mal, Vanessa monte les marches deux par deux jusqu'au troisième étage, les clés déjà sorties. Un coup de sonnette, léger, reconnaissable, pour prévenir – un code entre elles, ce n'est pas le loup, c'est maman chèvre –, des embrassades, les questions sur l'école, le goûter, le chemin du retour, y a personne qui vous a embêtées ? Et à 20 h 19, lait qui bout, table mise, carottes râpées. Elle fait au mieux. *La Mère suffisamment bonne*. Elle a revendu tous ses livres de psycho, sauf Winnicott, son préféré, unique vestige de ses années de fac, avec Charlotte.

Ça avait bien commencé, licence et Brioche Dorée, moite-moite et elle y arrivait. Des profs qui la soutenaient. Elle les touchait avec ses cernes et son opiniâtreté. L'un d'eux en particulier. Parisien, la quarantaine ébouriffée et en duffle-coat, l'ironie à fleur de lèvres. Un cœur d'artichaut à partager avec d'autres étudiantes, qui s'est durci quand elle lui a fait « un enfant dans le dos ». Ses mots. Il a obtenu une mutation l'année suivante, celle de la naissance de Charlotte, et il a décampé sans se retourner. Sans même regarder ce qui lui avait poussé derrière. Sans leur donner la moindre chance.

15

Et alors ? Alors, Vanessa ne s'en est pas si mal sortie.

Brave.

Il suffit de regarder les bouilles de ses filles, leurs yeux qui brillent, et cette gravité par en dessous, bouleversante. Tu vas bien, maman ? Tu n'es pas trop fatiguée ?

Pas du tout, et elle le prouve en vidant son sac de courses. Le menu du jour pour ces dames : un jambon-purée de qualité exceptionnelle. *Le paradis à portée de bouche*. Vanessa pose la barquette sur la table avec cérémonie. Tadam ! D'un geste sec, avec les ciseaux de cuisine avec lesquels elle tranche le poulet rôti du dimanche (un rituel), elle coupe l'emballage. Vous m'en direz des nouvelles, mesdemoiselles. Les gamines, ravies, observent leur mère, ses mouvements précis, la gravité dans sa voix, sa concentration gourmande, ce n'est plus leur mère d'ailleurs, c'est la patronne, la cheffe d'un grand restaurant qui, avec déférence, détache l'opercule comme on soulève la cloche au-dessus d'un mets rare pour des clientes d'exception : mesdames, servez-vous. Une main s'approche du paquet, hésite, se ravise. L'autre la supplante mais idem recule, intimidée. Alors ? Vous n'osez pas ? Vous le méritez, mesdames, vous le valez bien. Allez-y, après vous pourrez même en reprendre.

Mais maman. Ce n'est pas du jambon.

C'est un doigt.

Un doigt d'honneur tout rose.

Fiction & Cie

Matthias Zschokke

Pierre le Gris



Seuil

P I E R R E L E G R I S

Du même auteur

Max
Jacqueline Chambon, 1989
et « Zoé poche » n° 29

L'Heure bleue ou la nuit des pirates
Zoé, 1993

Bonheur flottant
Zoé, 2002

Berlin, l'éternel faubourg : et autres textes
Zoé, collection « MiniZoé » n° 61, 2004

Maurice à la poule
prix Femina étranger 2009
Zoé, 2009

La Commissaire chantante. L'Ami riche. L'Invitation
Zoé, 2009
et « Points », n° P2447

Circulations
Zoé, 2011

Courriers de Berlin
Zoé, 2014

L'Homme qui avait deux yeux
Zoé, 2015

Trois saisons à Venise
Zoé, 2016

Quand les nuages poursuivent les corneilles
Zoé, 2018
et « Florides helvètes »

Le Gros Poète
Zoé, 2021
et « Florides helvètes »

Fiction & Cie



Matthias Zschokke

PIERRE LE GRIS

roman

Traduit de l'allemand (Suisse)
par Isabelle Rüf

Seuil
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Titre original : Der graue Peter
Éditeur original : © 2023, Rotpunktverlag, Zurich
ISBN original : 978-3-85869-977-0

Pour la citation en exergue : Éric Chevillard,
L'Autofictif et les trois mousquetaires,
© L'Arbre Vengeur, 2019.

ISBN 978-2-02-160933-2

© Éditions du Seuil, janvier 2026

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« Évidemment, j'écris toujours le même livre. Puisque personne ne l'a lu, je serais bien sot de me fatiguer à inventer autre chose. »

Éric Chevillard

Une policière pénétra dans son bureau et lui dit – après qu'il eut confirmé être celui qu'elle cherchait – qu'elle devait lui transmettre une triste information : son fils avait été écrasé par un camion et il était mort.

Il n'avait pas l'habitude de frayer avec la police, alors, à son entrée, il s'était relevé à moitié de son siège, restant ainsi, légèrement penché et – comme il s'y était accoutumé, assis à son bureau – la ceinture détachée et le bouton du haut du pantalon ouvert. Parce qu'il était lent, lent aussi à s'effrayer, à ce moment-là seulement, il recouvrit du plat de sa main droite la ceinture ouverte du pantalon. Il esquissa une petite révérence maladroite et dit :

« Oh, que… Veuillez m'excuser… Voudriez-vous… Il était pourtant si petit ? Dans un cas pareil, on meurt sûrement sur-le-champ ? Petit comme un moustique, minuscule. Même pas une seconde, je l'espère. Pas le temps d'avoir mal… Ce minuscule, minuscule… Voudriez-vous vous asseoir ? Pardonnez-moi de ne

pas vous l'avoir demandé… Ça doit être affreusement désagréable de devoir annoncer de telles nouvelles. »

Puis il dit à l'homme assis au bureau en face de lui, « à tout à l'heure », reboutonna son pantalon, boucla la ceinture, se redressa et se dirigea vers la porte où sa veste était suspendue à un crochet, sur un cintre. Il la prit, arrachant au passage le cintre qui tomba au sol avec fracas. « À chaque fois », murmura-t-il, il se pencha, raccrocha le cintre, enfila la veste et dit :

« Maintenant, j'aimerais mieux m'en aller. Un grand merci. »

(Avait-il passé une nuit blanche ? Mentionner peut-être l'inquiétude qu'on éprouve quand on a un enfant, l'inquiétude qui vous fait dormir d'un sommeil toujours très léger et vous oblige à vous lever de temps en temps pour contrôler sa respiration et prêter l'oreille aux monstres qui guettent ? Mentionner que désormais l'absence de sommeil sera différente.)

Le regard baissé, il traversa les couloirs de l'administration qui l'employait. La policière le suivit. Tous les quelques mètres, il hochait la tête, un tressaillement plutôt. À plusieurs reprises, il vérifia de la main droite si sa veste était boutonnée. Dans le hall, juste avant la porte de sortie, la policière murmura dans son dos :

« Si vous le désirez, je peux demander une prise en charge psychologique. »

Il dit tout bas : « Ça ne regarde personne. »

10

Dans la rue, il se tourna vers elle et lui demanda à brûle-pourpoint si elle aussi avait toujours mal aux pieds. Puis il expliqua qu'il n'appréciait pas la cantine de la maison et qu'il aimait bien quitter parfois son lieu de travail et sortir au grand air. Dans son bureau, on ne pouvait pas ouvrir les fenêtres. Malheureusement, ces derniers temps, il avait mal aux pieds, c'est pourquoi il ne fréquentait que l'établissement le plus proche où ni le café ni les gâteaux n'étaient à recommander. Tout d'abord, il n'avait pas pris les douleurs au sérieux et ne savait donc pas quand exactement elles avaient commencé, mais depuis peu ses chaussures le comprimaient, toutes sans exception. Maintenant aussi. Elle-même, à qui on avait confié l'ingrate mission de l'oiseau de mauvais augure, connaissait-elle cela, des pieds douloureux, et comment s'en accommodait-elle ? Quelles chaussures portait-elle ? Être obligé d'annoncer de telles nouvelles devait certainement être très difficile à supporter. Pourvu, pourvu que ça se soit déroulé très vite, très très vite…

(Mentionner peut-être le fait qu'à trois heures de l'après-midi, il avait rendez-vous chez la pédicure ? Et à quel point il détestait avoir un rendez-vous à trois heures de l'après-midi et devoir demander à l'administration l'autorisation de s'absenter. Mais la pédicure ne donnait rendez-vous ni le matin ni le soir. Elle venait de Russie et parlait très mal l'allemand, c'est pourquoi,

pour simplifier les choses, elle avait pris l'habitude de fixer ses rendez-vous sans tenir compte des objections, car ce serait devenu trop compliqué du point de vue de la langue. Elle ne disait jamais que : toi venir telle et telle heure. Et – quand il lui demandait si ça ne serait pas possible en fin de matinée ou de journée, elle disait : non, pas aller, là et là seulement. Elle écrivait alors l'horaire sur un petit billet qu'elle lui glissait dans la main.

Il n'avait jusque-là aucune idée de la complexité du lit de l'ongle et de la plante du pied. Il avait toujours pensé qu'il suffisait de couper les ongles le plus droit possible, et qu'ainsi, c'était réglé. Avec les années, ses pieds avaient commencé à lui poser des problèmes et il avait ressenti le désir de marcher encore une fois dans sa vie sans difficultés, mais cet espoir s'éloignait toujours davantage, jusqu'à se dissoudre à l'horizon.

En dépit de tout cela, étant donné que le bain de pieds, la taille méticuleuse des ongles, le grattage, le limage et le crémage de la Russe étaient un bienfait et lui procuraient toujours, pendant une demi-heure, un moment de détente rêveuse, il pensait même parfois qu'il accorderait volontiers ce bonheur à quelqu'un qu'il aimerait bien.)

Puis ce fut comme si quelqu'un lui avait donné un coup au creux du genou. Il s'effondra telle une de ces poupées articulées qui se tiennent droites grâce

à des fils élastiques, jusqu'à ce que quelqu'un appuie le pouce sur le dessous du socle sur lequel elles sont fixées, entraînant leur effondrement. Et il gisait sur le trottoir.

« Je vous prie de m'excuser, dit-il, se retournant sur le ventre et se relevant à moitié sur les genoux. Sur ce tronçon, les dalles du trottoir sont mal posées. On l'a déjà signalé et il devrait y être remédié. J'ai trébuché ici, il y a quelques semaines, et je suis tombé. »

La policière glissa les mains sous ses aisselles pour l'aider à se remettre debout. Il tressaillit, la repoussa d'un geste et dit tout bas :

« Non, je vous en prie. » Tout en jetant un coup d'œil vers le kiosque à journaux devant lequel il était tombé, il se releva avec agilité comme un jeune garçon et, tapotant les jambes de son pantalon, il dit :

« C'est ici que j'achète tous les jours mon journal. Aujourd'hui non. Le propriétaire est turc. Avez-vous un radiotéléphone ? On devrait informer ma femme. C'est sa mère. Il faut certainement le déclarer à l'administration. »

(Demander à la police qui on envoie chez les proches de la victime dans le cas d'un accident de voiture mortel. Y a-t-il des formules officielles qu'on vous inculque au cours de la formation en vue de telles situations ? Comment les agents de la circulation déterminent-ils qui sont les parents d'un enfant écrasé et où travaille son père pendant la journée ? De nos jours, les enfants portent-ils des plaques autour du cou ou du poignet

sur lesquelles sont indiqués le nom, le numéro de téléphone et l'adresse ?)

C'est ainsi qu'il avançait dans la vie, se rendant à peine compte qu'il passait à côté de grands et de petits drames. Il se laissait prendre par les chants d'adieu déchirants que d'autres entonnaient quand ils apprenaient que leur fils avait été écrasé par un camion. Il lisait d'épais romans bouleversants que d'autres avaient écrits sur les coups du destin qui mettaient leurs héros à terre, et il se disait : ça, pour rien au monde je ne voudrais avoir à le supporter. Pourtant, quand il perdit son fils, il ne sut ce qu'il ressentait, parfois il ne parvenait même pas à se souvenir d'en avoir eu un car, en dernier ressort, ça ne regardait personne.

Une fois – il était encore un enfant –, au moment où un homme, qui le guettait derrière un remblai, en jaillit, se cramponna à lui par-derrière et lui murmura à l'oreille, l'haleine brûlante, alors, petit bout de Zan, on va baiser tous les deux jusqu'à ce que tu entendes résonner les cloches de Jéricho, il se demanda, alors qu'on le transportait par-dessus les rails et qu'on le jetait dans les broussailles, où peut bien se situer Jéricho ?

Après que l'homme, derrière le remblai, se fut calmé et détaché du garçon, le laissant tranquille, celui-ci se releva et dit, s'il vous plaît, ne me guettez plus jamais où que ce soit. Je préférerais ne plus vous rencontrer et vous oublier. J'aime mieux rouler en camion.

14

(Mentionner qu'à l'époque, à côté de la maison de ses parents, la rue avait été goudronnée et que le plus beau, pour lui, c'était d'être hissé en l'air par les camionneurs et posé dans la cabine, sur le siège du passager et, trônant là-haut, d'avoir le droit de les accompagner quand il fallait aller chercher du goudron frais.)

Et comme il en était ainsi, il avait pris l'habitude de fixer son attention sur ceux qui réagissaient comme lui, à qui il manquait, en quelque sorte, un chromosome du sentiment, également persuadés que leurs affaires ne regardaient personne. Il commença donc à raconter ses histoires de la façon dont il pensait qu'ils ressentaient les leurs et les restitueraient, dans l'espoir qu'ils le comprennent et qu'il trouve en eux des semblables. C'est comme ça qu'il se mit à rendre compte en deux phrases d'un petit pain rassis qui, selon lui, avait mauvais goût, puis en deux phrases, du fait que sa mère aurait préféré ne pas le mettre au monde, puis en deux autres, de la peau derrière les oreilles de sa femme, qui était si fine et d'un bleu translucide. Car que sait-on à la fin, hormis le fait qu'on voudrait aussi être mort.

Un beau jour, la patronne du café qu'il fréquentait depuis qu'il avait mal aux pieds avait tout modifié et installé dans la salle une petite table d'enfant

et deux chaises minuscules. Sur la table, il y avait des livres d'images. Elle expliqua qu'elle avait une petite fille. Celle-ci était entrée à l'école et ne voulait plus de meubles d'enfant. La patronne trouvait amusant de placer ces meubles miniatures au milieu de ceux des adultes.

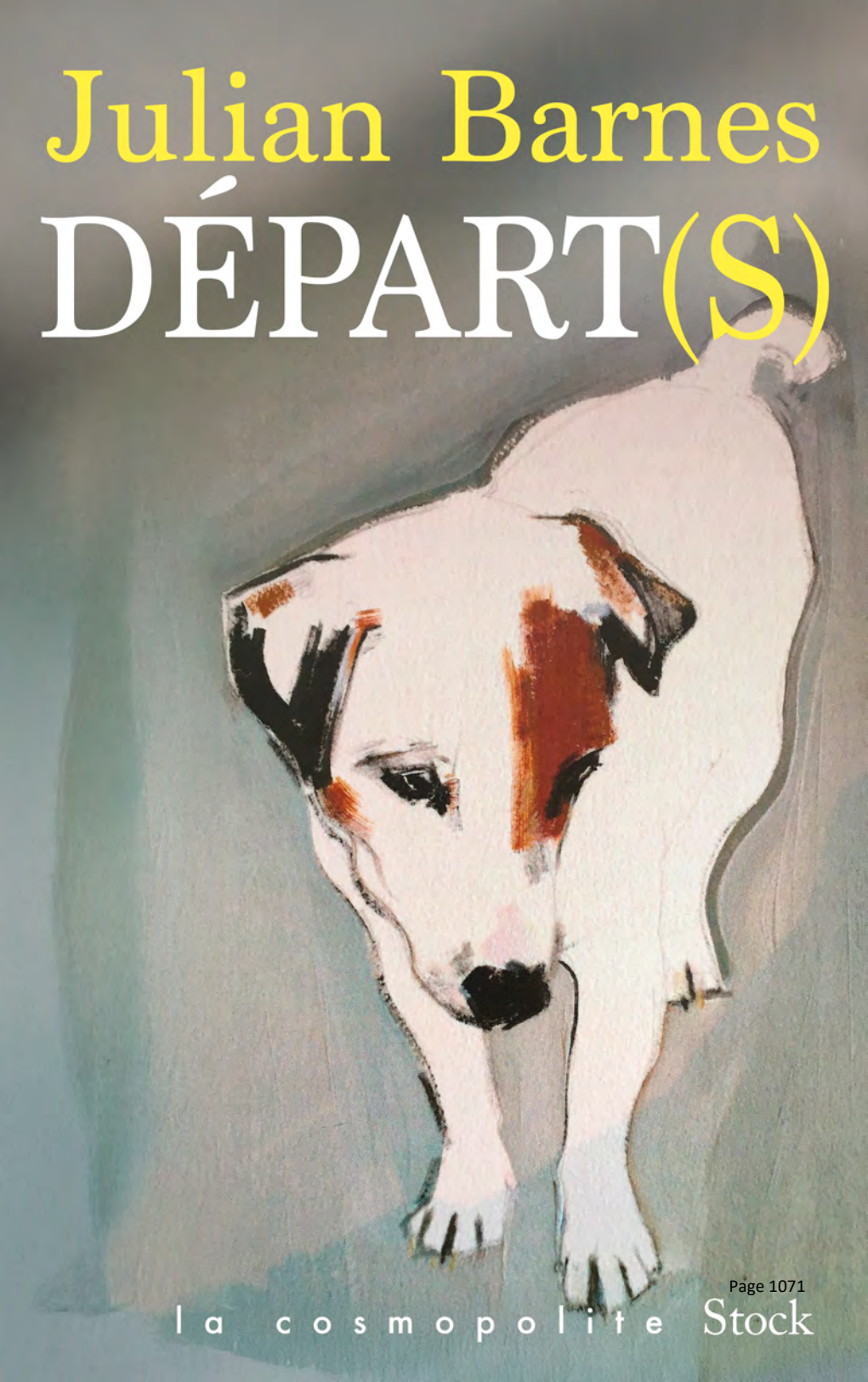
Il était troublé par le changement et ne savait plus où s'asseoir. Il resta debout devant le comptoir, regarda la patronne d'un air sévère et dit qu'à son avis, on n'avait pas le droit de changer son environnement quotidien sans nécessité. Sinon, tout le monde se sentirait partout étranger et sinistré. Cela provoquait de l'anxiété et épuisait les gens. La patronne s'assit sur une des petites chaises, se laissa basculer en arrière, se balança d'avant en arrière et dit en riant, tiens donc, quelque chose de nouveau.

Certains ont des histoires passionnantes à raconter et d'autres n'ont rien à raconter. Ou ils pourraient avoir beaucoup à raconter mais ne savent rien d'eux-mêmes parce qu'ils ne laissent rien pénétrer en eux, tout perle sur eux comme sur une cape de pluie. Ils se lèvent le matin et se disent, bon, me voilà debout. Puis ils boivent un café et pensent, voilà, café bu. Et le soir, ils vont se coucher et pensent, voilà, voilà… et sont submergés par le sommeil.

16

Julian Barnes

DÉPART(S)



la cosmopolite Stock

Départ(s)

DU MÊME AUTEUR

Au Mercure de France
England, England, 2000
Dix ans après, 2002
Quelque chose à déclarer, 2004
Un homme dans sa cuisine, 2005
La Table citron, 2006
Arthur & George, 2007
Rien à craindre, 2009
Pulsations, 2011
Une histoire du monde en 10 chapitres 1/2, 2011
(*Première édition Stock, 1990*)
Une fille, qui danse, 2013
Quand tout est déjà arrivé, 2014
Par la fenêtre, 2015
Le Fracas du temps, 2016
Ouvrez l'œil !, 2017
La Seule Histoire, 2018
L'Homme en rouge, 2020
Elizabeth Finch, 2022

Aux éditions Denoël
Avant moi, 1991
Love, etc., 1992, prix Femina étranger
Le Porc-Épic, 1993
Metroland, 1995
Lettre de Londres, 1996
Outre-Manche, 1998

Aux éditions Gallimard
Romans, collection « Quarto », 2021

Aux éditions Stock
Le Perroquet de Flaubert, 1986, prix Médicis essai ; *deuxième édition suivie de* Changer d'avis, 2025
Le Soleil en face, 1987

Julian Barnes

Départ(s)

traduit de l'anglais par
Jean-Pierre Aoustin

Stock
la cosmopolite

TITRE ORIGINAL :

Departure(s)

Jaquette : © Raphaëlle Faguer
Illustration : © Sally Muir

ISBN : 978-2-234-09921-0

First published by Jonathan Cape in 2026.
Copyright © Julian Barnes 2026.

© 2026, Éditions Stock pour la traduction française.

Racheleli

1

LE GRAND *I AM*

L'autre jour, j'ai découvert une possibilité inquiétante. Non, pire que cela : un fait inquiétant.

J'ai une vieille amie, radiologue de profession, qui m'envoie depuis longtemps des articles du *British Medical Journal*. Elle sait que mon intérêt tend à se porter sur les cas morbides et extrêmes. Dans ma mémoire – ce lieu où dégradation et embellissement se chevauchent – sont ainsi répertoriés les cas de patients qui ont explosé lorsqu'un scalpel chauffé a enflammé leurs gaz corporels, et d'autres datant des premiers temps de l'IRM, quand des agrafes métalliques internes étaient projetées comme des éclats d'obus dans la chair tendre. Ces articles sont parfois illustrés de photos : par exemple, celle d'un homme qui, par sa faute, avait des ongles d'orteils d'une telle longueur incurvée – plusieurs mètres, si je me souviens bien – que depuis des années il ne pouvait plus marcher. Et puis il y a, pour les médecins et les chirurgiens, la tâche quotidienne qui consiste à retirer des objets inattendus qui ont été soit avalés – comme des clous ou sachets de clous –, soit

introduits de force dans le rectum. (C'était alors volontiers, autrefois, chez nous en Angleterre, un buste miniature de Napoléon, une pratique qui ajoutait sans nul doute du patriotisme au plaisir.) Et un cas dont je me souviens particulièrement, celui d'un homme équipé d'une canule à la gorge après une trachéotomie. Lors d'un check-up, les médecins furent intrigués par les taches jaunâtres autour du trou dans lequel la canule était insérée. Il s'avéra que le patient était un fumeur invétéré qui, ne pouvant plus fumer par la bouche, avait découvert que s'il retirait la canule, la cigarette s'ajustait parfaitement au trou ; il n'avait plus qu'à l'allumer et à gonfler les poumons. Les hommes (et la plupart de ces actes bizarres étaient commis par des hommes) peuvent être fort ingénieux, même – ou surtout – quand cela va à l'encontre de leur propre et meilleur intérêt.

L'article le plus récent envoyé par mon amie Jacky portait, de façon appropriée, un titre littéraire : « Proust et madeleine dans le thalamus ». Naturellement, je l'ai lu. « "Madeleine", comme vous le savez, n'était pas le grand amour de Proust, mais le nom d'un biscuit qui, trempé dans une infusion de thé, produisait la réminiscence que nous appelons *involuntary autobiographical memory* ou *IAM*[1]. » La source de l'article était la revue

1. Souvenir (ou, parfois, mémoire) autobiographique involontaire. Au pluriel : des *IAM*. (*Les notes sont du traducteur*.)

Neurology Clinical Practice, et son sujet, un homme de quarante-cinq ans victime d'une hémorragie cérébrale avec lésion du thalamus postérieur gauche. Les conséquences en étaient bien plus extrêmes et singulières que l'émoi suscité chez Proust (et son narrateur) par le goût d'une madeleine – laquelle n'était pas exactement un « biscuit », mais « un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille Saint-Jacques ». Le patient expliquait que le goût d'une tarte aux pommes déclenchait des souvenirs de toutes les tartes aux pommes qu'il avait mangées jusque-là ; ils lui revenaient en tête de façon chronologique et en succession rapide, « comme en cascade ».

Ainsi que je le disais, ma première réaction a été un sentiment d'inquiétude : imaginez de tels assauts précipités de souvenirs oubliés, une avalanche surgie du passé déferlant sur votre perception du présent et fracassant jusqu'à la manière dont vous vous percevez vous-même. Et si, comme l'a fait remarquer un ami, et si l'élément déclencheur n'était pas aussi… positif que de manger une tarte aux pommes ? Et si, a-t-il dit, on lâchait un pet (même silencieux) et se voyait alors rappeler, dans l'ordre chronologique, chacun des pets qu'on a lâchés au cours de sa vie ? Et ainsi de suite – vous pouvez fournir vos propres exemples sans difficulté. Imaginez l'épuisant rappel – avec ou sans images

– de quelques milliers de sandwichs au bacon se succédant en rafale dans votre conscience. (Et leur qualité et leurs différences, *plus* vos réactions à celles-ci, vous seraient-elles aussi rappelées ?)

J'ai maintenant soixante-quinze ans passés et, comme la plupart des gens âgés, je suis parfois barbé par moi-même – par quoi j'entends mes ressassements d'idées et d'actes et, en particulier, d'opinions. (Et ceux qui ne se barbent jamais eux-mêmes, qui continuent d'être publiquement captivés et divertis par leur propre existence et leurs anecdotes répétées, sont généralement les pires raseurs au monde. Des hommes là aussi, le plus souvent.) Mais l'ennui frénétique et agressif d'innombrables *IAM* en accéléré est, pour le moment du moins, inimaginable. Est-ce que cela ne donnerait pas envie de se tuer ?

Ma seconde réaction a été plus réfléchie, et plus littéraire. Ces *IAM* seraient certainement utiles d'un point de vue autobiographique. On pense avoir gardé un souvenir « véridique » de quelque chose ; plus on se l'est remémoré et raconté, plus on a été persuadé de sa véracité. Mais… et si, maintenant, on était repris et corrigé par… son propre cerveau ? Et s'il pouvait nous présenter toutes nos remémorations successives et démontrer à quel point, progressivement mais systématiquement, nous nous sommes éloignés de notre souvenir initial ? Ne serait-ce pas étrange et déroutant ? Mais aussi

utile : on pourrait difficilement rejeter le verdict de son propre thalamus, n'est-ce pas ?

Et si notre cerveau ne contenait pas seulement une liste chronologique de toutes les tartes que nous avons mangées, mais celle de nos actions et omissions morales ? Chaque fois qu'on a dit « Je t'aime » sincèrement ou non. Chaque fois qu'on ne l'a pas dit quand on aurait dû le dire, quand on le voulait, sans pouvoir le faire. Comment faire face au rappel – chronologique – de tous nos mensonges, de toutes nos hypocrisies et cruautés à la fois évitables et (apparemment) inévitables, nos oublis blessants, nos dissimulations, nos promesses non tenues, nos infidélités en parole ou en acte ? Pas seulement les fautes réelles, mais les fautes imaginées et désirées. Souvenez-vous de la célèbre interview du président Jimmy Carter sur le sujet dans le magazine *Playboy*, au cours de laquelle il avoua hardiment : « J'ai commis bien des fois l'adultère dans mon cœur. » Nous sommes nombreux à l'avoir fait aussi, tout en ayant tendance à ne retenir dans notre mémoire consciente que les plus charmants, et les moins susceptibles de nous faire sentir coupables, de nos fantasmes. Mais *quid* de ces plus embarrassants, inadmissibles, scabreux adultères du cœur que nous avons préféré oublier ?

Il y avait une suite au célèbre aveu du président Carter, qui me paraît encore plus hardie. Après avoir avoué ses péchés virtuels, il ajouta : « C'est

quelque chose que Dieu sait bien que je ferai – comme je l'ai fait – et Dieu me le pardonne. » Ce qui semble, aux yeux d'un incroyant, pour le moins présomptueux. Non seulement le Tout-Puissant pardonnera à Jimmy Carter le jour du Jugement dernier, mais Il lui pardonne *au fur et à mesure*, chaque fois que bat son cœur adultère. Mais peut-être les présidents ont-ils une meilleure compréhension que nous de la nature et de la magnanimité de la Divinité.

Voici donc une autre question qui se pose : et s'il y avait une façon de produire des *IAM* sans que le patient – vous, moi – ait à subir d'abord un catastrophique AVC ? Les humains, après tout, se trépanent à l'occasion depuis le néolithique – perçant un trou dans le crâne pour laisser sortir les démons, les mauvais esprits et la folie, pour atténuer la pression dans le cerveau, pour calmer l'épilepsie et les autres troubles mentaux. Au début du XVI^e^ siècle, dans l'art pictural de l'Europe du Nord, il y avait un thème secondaire mais populaire : « L'extraction de la pierre de folie ». Dans l'exemple le plus connu, un tableau de Jérôme Bosch, on voit un vieux paysan corpulent assis, renversé en arrière, sur un haut siège en bois, et un chirurgien, coiffé d'un entonnoir, occupé à percer le front de son patient. (Mais l'entonnoir indique apparemment que le chirurgien est un charlatan.)

Et si, donc, un petit trou bien net était percé dans le crâne, avec un minimum de dégâts, afin de provoquer une pleine libération de nos souvenirs ? On imagine, certes, difficilement un neurochirurgien acceptant de recourir à un tel procédé ou convaincu de ses avantages (« Je voudrais me souvenir mieux de ma mère » ou « Cela m'aiderait beaucoup pour écrire mon autobiographie » étant des raisons peu susceptibles de convaincre). Il y a aussi une longue, quoique généralement médiocre, chronique de cas d'autotrépanation, alors peut-être quelque vaillante âme souffrant d'amnésie ou de démence précoce pourrait-elle se persuader – et, là encore, l'imprudent candidat serait probablement un homme – d'y avoir recours. Une fraise de dentiste semble être un moyen prisé de se trépaner soi-même. Les fadas le font pour « améliorer la circulation du sang dans le cerveau » ; et aussi pour créer – presque littéralement – ce « troisième œil » grâce auquel on est censé accéder à la connaissance et la révélation spirituelle.

Mais imaginez que cela devienne un jour à la fois chirurgicalement et légalement réalisable : seriez-vous tenté ? Peut-être qu'au début les volontaires – supposant que ce ne serait pas pire que de vendre leur sang – pourraient être payés pour cela.

IAM n'est qu'un sigle commode. Mais séparez la première lettre des deux autres et vous obtenez *I AM – JE SUIS*. Ce qui est pertinent. La mémoire

est l'identité, comme nous nous le répétons souvent. Auquel cas, tous les *IAM* en nous constituent l'être et la chose que nous sommes et avons été. Et il y a aussi l'expression *The Great I AM*, une façon de faire référence au Dieu chrétien. Qui nous punissait ou récompensait parce qu'Il se souvenait de chacun de nos actes, de chacune de nos pensées et de nos émotions. Si beaucoup croient encore qu'un Jugement dernier les attend après leur mort, il y a maintenant un jugement rival potentiellement disponible avant la mort, actualisé et laïcisé. La liste de nos péchés n'est pas inscrite dans le registre monumental de saint Pierre, mais quelque part dans notre cerveau ; il ne faudrait, peut-être, qu'une équipe de neurologues pour y accéder.

Mais qui, alors, jouerait les divinités ? Pas le chirurgien en chef, qui ne serait qu'un facilitateur qualifié. Nous resterions donc les seuls juges. Ce qui pourrait mener à la complaisance envers soi-même. À moins, au contraire, que cela ne nous force à devenir plus adultes.

J'en ai découvert davantage au sujet de l'homme qui se souvenait soudain de toutes les tartes aux pommes qu'il avait mangées. Ses *IAM* avaient commencé à se produire quelques mois après son AVC ; ils pouvaient venir de sa première année (que nous sommes censés ne pas pouvoir nous rappeler) comme de tout autre moment de sa vie jusqu'à

l'instant présent. Ils pouvaient être déclenchés par le toucher, l'odorat, le goût ou la vue. En une occasion, l'odeur de pâte à pain fit remonter un souvenir d'enfance – celui de marcher pieds nus dans la cuisine de sa grand-mère en tenant la main de sa mère ; il revoyait le tablier de sa grand-mère et retrouvait la sensation de la plante de ses pieds sur le sol. Tout cela rend un son très proustien.

Mais une « cascade » de souvenirs survenait parfois sans aucun élément déclencheur sensoriel spécifique ; un jour il se souvint, dans tous ses détails, d'une visite en famille à l'Exposition universelle de Montréal en 1967, quand il avait trois ans. En outre, et curieusement peut-être, il s'avéra que sa mémoire à court terme s'améliorait après son AVC. Il s'aperçut aussi qu'il pouvait arrêter ses rafales d'*IAM* s'il le voulait. Une telle possibilité serait vraisemblablement un grand réconfort pour quiconque souffre du même phénomène ; et si, mettons, vous écriviez votre autobiographie, vous pourriez interrompre çà et là et démêler la litanie d'informations que vomit votre cerveau. Et peut-être qu'à un certain moment une manœuvre inverse pourrait être trouvée, et vous pourriez accéder à *tout* votre passé comme, et quand, vous le souhaiteriez. Une question : voudriez-vous savoir absolument tout sur vous-même ? Serait-ce une bonne ou une mauvaise idée ?

Ce qui mène à une autre question. Est-il correct de parler de « souvenirs » à propos de la cascade

mentale de toutes les tartes qu'on a mangées au fil des ans ? Parce que ce qu'on entend habituellement par *souvenir* est quelque chose qu'on s'est rappelé, fréquemment ou non, au cours de sa vie, et qui a subi une petite mutation à chaque rappel jusqu'à se figer finalement en une version dont on se persuade qu'elle correspond à la vérité. Mais quand le sujet de ce rapport clinique revivait en détail tout le lointain épisode de la visite à l'Exposition de Montréal, on présume qu'il s'agissait de quelque chose dont il ne s'était pas souvenu entre-temps (même si ses parents lui en avaient sûrement parlé). Donc ce n'était pas un souvenir normalement altéré, mais plutôt une re-présentation de l'expérience originelle, une vivante répétition non de ce dont l'homme adulte se souvenait, mais de ce que le cerveau du bambin avait perçu, ce jour oublié, tant d'années auparavant. Plus encore qu'un « souvenir vierge », c'était *l'événement lui-même*, tel qu'absorbé et traité par le cerveau à l'époque. Seriez-vous alors peut-être tentés par une petite autotrépanation ?

Deux choses à mentionner à ce stade :

1. Il y aura une histoire – ou une histoire dans l'histoire –, mais pas tout de suite ; et
2. Ceci sera mon dernier livre.

J'ai supposé que l'assaut répété et furieux d'*IAM* en rafale non désirés – ou du moins non sollicités – pourrait donner envie de se tuer. Peut-être est-ce une exagération. Mais à moins de pouvoir, comme l'homme aux tartes, trouver comment arrêter cela, nul doute que votre vie normale en serait perturbée. Dans son étude classique *Une prodigieuse mémoire*, le neuropsychologue soviétique A. R. Luria a décrit le cas de « S. », auquel il en vint à s'intéresser dans les années 1920. S. avait, de fait, une mémoire prodigieuse, dont le fonctionnement et les techniques furent examinés en laboratoire pendant une trentaine d'années. Il était capable de mémoriser de longues suites de chiffres ou de lettres, de mots ou groupes de mots, avec une extraordinaire exactitude, et pouvait se rappeler ces tests en détail et parfaitement plus d'une décennie après. Une méthode qu'il utilisait consistait à associer des images eidétiques à des mots-clés :

> Disons qu'on me donne le mot *éléphant* : je vois un zoo. Si on me disait *Amérique*, je verrais une image de l'Oncle Sam ; si c'était *Bismarck*, l'image serait une statue de Bismarck ; et si c'était le mot *transcendant*, je verrais mon professeur Sherbiny debout et regardant un monument.

S. souffrait aussi de synesthésie, qui ajoutait une charge à son fardeau quotidien. Chaque son qu'il entendait était accompagné de lumière et de couleur. Se souvenait-il de cette clôture ? Bien sûr, répondait-il : « Elle a un goût si salé et elle est si rugueuse ; et elle a un son si aigu et perçant. » S'il allait au restaurant : « Je décide de ce que je vais manger en fonction du nom de l'aliment, de la sonorité du mot. Il est sot de dire que la mayonnaise a bon goût. Le *z* [comme dans le mot russe] gâche le goût – ce n'est pas un son agréable. […] Et si un menu est mal écrit, je ne peux pas manger – il a l'air si dégoûtant. » Tout cela semble épuisant, et ça l'était ; tout bruit soudain ou toute distraction quand il essayait d'accéder à un souvenir provoquait des « bouffées de vapeur » ou des « éclaboussures » qui brouillaient ce qu'il tentait de voir. Et puisque, inévitablement, S. est devenu un phénomène de music-hall, les efforts bienveillants ou malveillants du public pour l'aider ou le gêner produisaient un incroyable stress.

Et quel était l'effet de tout cela sur sa personnalité et sa vie privée ? L'impression initiale de Luria fut d'avoir affaire à « un homme plutôt pataud et timide », mais dont « les souvenirs de la petite enfance étaient incomparablement plus riches que les nôtres ». Au cours de sa vie adulte, il changea d'emploi des dizaines de fois avant de devenir un « mnémoniste » professionnel, gagnant sa vie grâce

à ses prouesses dans ce domaine et à son aptitude à résoudre des problèmes. Mais en dehors de ça, son étrange don le handicapait souvent. Par exemple, il était quasiment incapable de lire un roman, parce que des personnages semblables d'autres histoires ne cessaient de s'incruster dans le texte. Il lui était presque impossible de lire de la poésie, car la pensée et le langage métaphoriques le déconcertaient. Comme il l'a dit plus d'une fois à Luria : « Je ne peux comprendre que ce que je peux visualiser. » Et il ne pouvait pas *ne pas* se souvenir ; il ne pouvait pas désactiver cette partie de son cerveau. Aux yeux des autres, il avait toute l'apparence d'un rêveur ; il ne voyait pas le temps passer. Sa conversation était émaillée d'interminables digressions : il était foncièrement incapable de s'en tenir à un sujet donné. Ainsi, si le mot *cheval* était prononcé devant lui : « Il y a aussi sa couleur et son goût dont il me faut tenir compte. »

Cette tendance à être aisément distrait lui donnait un air d'impuissance, qui incitait les gens à le prendre pour « un garçon terne, gauche, quelque peu absent ». Luria nota qu'il avait une famille – « une bonne épouse et un fils donnant toute satisfaction » – mais cela aussi, il le percevait comme à travers un brouillard. « De fait, concluait Luria, on serait en peine de dire ce qui était le plus réel pour lui : le monde de l'imagination dans lequel il vivait, ou le monde de la réalité où il était un hôte

temporaire. » Ce qui semble être un sort terriblement peu enviable : être un hôte temporaire dans sa propre vie.

Le fameux épisode de la madeleine trempée dans une infusion de thé et savourée par le narrateur de Proust n'est pas précisément, comme il est suggéré dans le texte, un souvenir autobiographique involontaire ou, en français, SAI ; c'est plutôt un souvenir très nonchalant, semi-autobiographique et semi-volontaire ou STNSASV, un sigle peu facile à mémoriser. À plusieurs moments dans le roman, « Marcel » a conscience d'une sorte de réalité essentielle et plus profonde qui est là quelque part – en lui sans doute –, généralement inaccessible mais attendant d'être capturée, ou recapturée. Le premier de ces moments quasi transcendants arrive tôt dans le roman. Marcel songe à Combray, le village où il passait ses vacances avec ses parents et ses grands-parents dans son enfance, et où ses promenades le menaient dans deux directions – le *côté de chez Swann*[*1] et le *côté de Guermantes*[*] –, « côtés » qui préfigurent symboliquement les deux classes sociales entre lesquelles sa vie ultérieure se partagera : la riche bourgeoisie cultivée, et une

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

aristocratie qui méprise les classes moyennes, mais qui finira par être absorbée par elles.

Marcel constate que lorsqu'il essaie de se remémorer Combray, seule la plus frustrante sorte de mémoire entre en jeu ; il n'en revoit qu'un « pan lumineux, découpé au milieu d'indistinctes ténèbres ». Et il revoit chaque fois les mêmes scènes. C'est, comprend-il, parce qu'elles sont fournies « seulement par la mémoire volontaire, la mémoire de l'intelligence », et puisque « les renseignements qu'elle donne sur le passé ne conservent rien de lui », il n'a plus guère envie de « songer à ce qui reste de Combray » : « Tout cela était en réalité mort pour moi. »

Mais alors une chose merveilleuse se produit. Ce jour-là, bien des années après son enfance, d'humeur morose, il est rentré à la maison et sa mère adorée, voyant qu'il a froid, propose de lui faire prendre, « contre son habitude », un peu de thé. Elle envoie chercher une *petite madeleine* *. Il en laisse s'amollir un morceau dans le thé, et porte une cuillerée à ses lèvres. Alors, un plaisir délicieux l'envahit. Bien plus qu'une sensation gustative, c'est une transformation de tout son être. Il cesse de se sentir « médiocre, contingent, mortel » et accède, avec une « puissante joie », à quelque essence de lui-même.

Et Combray ? Pas si vite. Il boit une seconde gorgée, où il ne trouve rien de plus que dans la première ; puis une troisième, qui lui apporte un peu

moins que la seconde. « Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. » Il réfléchit longuement, et s'efforce de retrouver ce joyeux moment où la première gorgée mêlée des miettes du gâteau a touché son palais. Alors, il sent tressaillir en lui quelque chose qui « voudrait s'élever » : « je ne sais ce que c'est, mais cela monte lentement ; j'éprouve la résistance et j'entends la rumeur des espaces traversés ». Quelque chose semble sur le point d'apparaître, puis retombe dans l'abîme. Il essaie *dix fois* de hisser ce que cela peut être de là où cela pouvait être.

« Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. » Ce n'est pas un effet de « la mémoire volontaire, la mémoire de l'intelligence », mais quelque chose de plus profond et de plus lointain. Ce n'est pas la vue de la madeleine qui l'a suscité – il en a vu des milliers depuis son enfance –, mais quelque chose de plus primitif et essentiel : « l'odeur et la saveur », « plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes ». Et c'est ainsi qu'il se retrouve transporté à Combray, lorsqu'il allait voir sa tante Léonie dans sa chambre le dimanche matin et qu'elle lui donnait un morceau de madeleine trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. « Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amusent à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés s'étirent, se contournent, se colorent, se

différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin […] et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé. »

Quelques remarques à ce sujet. D'abord, Proust distingue « la mémoire volontaire, la mémoire de l'intelligence » de la mémoire involontaire, qui permet d'accéder à quelque chose de plus profond et de plus essentiel. Pourtant, tel qu'il le décrit, le processus implique bien la volonté – Marcel essaie *dix* fois de tirer ces souvenirs enfouis de lui-même. Cela peut être involontaire dans un premier temps (l'inattendue combinaison thé-madeleine), mais cela semble impliquer une bonne dose de volonté – choisir de suivre telle odeur ou saveur, tirer sur l'aussière de la mémoire. Ensuite, quand il parvient à récupérer ses plus clairs souvenirs de Combray, il s'avère que, tels qu'ils sont décrits, ils ne paraissent pas qualitativement différents de ceux fournis par la banale et plus limitée mémoire volontaire : « les bonnes gens du village et leurs petits logis », etc. Ce que Marcel nous dit qu'il voit ou revoit maintenant est plus complet que ce que sa mémoire volontaire a précédemment montré. Mais y a-t-il là plus d'« essence » et de « réalité » ? Pas aux yeux de ce lecteur.

Peut-être mon scepticisme vient-il du fait que je n'ai jamais eu ce genre de transcendante réminiscence ; je me suis contenté des dures biscottes de la mémoire volontaire. J'ai posé la question à quelques amis proches, et ils n'avaient pas eu non plus de révélation proustienne. Je suppose que, de nos jours, ceux qui veulent accéder à un lointain passé oublié peuvent essayer la psychothérapie ou quelque drogue psychotrope comme le LSD pour ouvrir les portes de la mémoire et de la perception. Essaierais-je moi-même cela ? Sans doute pas. Mais je ne me suis jamais senti, comme Marcel se sentait, frustré par les limites de la mémoire de l'intelligence ; et je doute que, si je pouvais réaccéder à mon district londonien d'il y a soixante-dix ans, tout s'ouvrirait comme une fleur en papier japonaise dans l'eau, me rappelant des choses oubliées et un bonheur oublié. Je ne peux non plus deviner quelle sensation soudaine pourrait avoir un tel effet sur moi : sûrement pas le goût fortuit d'un morceau de gâteau imbibé de thé. Plus probablement l'odeur de la colle et du vernis que j'utilisais en construisant des maquettes d'avions, ou un arôme de bacon frit, ou l'odeur d'un golden retriever au poil humide.

Dans son essai *Une esquisse du passé*, Virginia Woolf (qui admirait et enviait Proust) relia « Combray » à un possible futur monde d'*IAM* avec une étrange et brillante prescience :

> Je suppose que ma mémoire fournit ce que j'ai oublié, de sorte que cela semble arriver de manière indépendante, même si c'est moi qui le fais arriver. Dans certains états d'esprit favorables, les souvenirs – qu'on a oubliés – remontent à la surface. Alors, n'est-il pas possible – je me le demande souvent – que des choses qu'on a ressenties avec une grande intensité aient une existence indépendante de notre esprit ; existent en fait toujours ? Et s'il en est ainsi, ne sera-t-il pas possible, un jour, d'inventer un moyen de les capter ? Je le vois, le passé, comme une avenue derrière moi ; un long ruban de scènes, d'émotions. Là encore, au bout de l'avenue, sont le jardin et la nursery. Au lieu de me rappeler ici une scène et là un son, je brancherai une prise dans le mur, et j'écouterai le passé. Je mettrai plus fort août 1890. Je sens qu'une forte émotion doit laisser sa trace ; et ce n'est qu'une question de découvrir comment nous pouvons nous y rattacher, afin de pouvoir revivre notre vie depuis le début.

Outre les *IAM* en cascade, il existe un phénomène appelé « mémoire autobiographique hautement supérieure » ou MAHS. Il n'y a qu'une centaine de personnes au monde qui jouissent, ou souffrent,

de cette faculté. L'une d'elles est une Canadienne de dix-huit ans qui peut décrire non seulement ce qu'elle a fait n'importe quel jour de sa vie, mais les vêtements qu'elle portait et ce qu'elle a mangé. Chaque jour, dit-elle, est rangé dans son cerveau comme un « petit film » qu'elle peut repasser à volonté. Il est difficile d'imaginer quelque bon côté à une telle surabondance de données sur soi-même, mais facile de voir un inconvénient majeur – celui de ne pouvoir retoucher, réduire ou rejeter des souvenirs indésirables. Sans parler des plus pénibles : alors que, pour nous, le temps peut émousser leur tranchant, et même nous permettre d'oublier, pour elle ils resteront toujours aussi désagréablement vivaces qu'au premier jour. Et puis, à quoi pourrait bien servir à quelqu'un d'avoir tout son passé continuellement disponible, si ce n'est pour présenter un numéro à la télévision ou au music-hall, comme le « mnémoniste » d'A. R. Luria ?

Nous parlons des « tours que nous joue notre mémoire » – mais qui envierait la personne dotée de MAHS ? Pas le moindre tour, rien qu'une mémoire constante, inéluctable, parfaite… On ne tarderait sûrement pas à envier ceux qui ont une mémoire « normale », c'est-à-dire défectueuse, peu fiable, voire maligne. Un des plus mauvais tours que peut jouer le cerveau est la *cryptomnésie*, à savoir le fait de ne pas pouvoir reconnaître un souvenir oublié et d'y voir quelque chose de nouveau et d'original.

Ce phénomène, d'abord identifié en 1874 par un spirite anglais répondant au nom crypto-spirite de Stainton Moses, est – sans surprise – souvent associé au plagiat et à l'imposture. Mais le plus célèbre, et apparemment authentique, cas de cryptomnésie est celui de Nietzsche, qui a repris mot pour mot, dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, un épisode figurant dans un livre publié cinquante ans plus tôt. Plagiat ? Pas du tout, d'après la sœur de Nietzsche, qui confirma que son frère avait bien lu le texte original entre douze et quinze ans, âge auquel sa mémoire était déjà remarquable. Mais, lorsqu'il écrivit *Zarathoustra*, il souffrait d'une grave dégénérescence cognitive, associée à une monomanie. Sa sœur était persuadée que ce « souvenir resurgi » lui avait paru être une création originale de son esprit. Oublier pour de bon ses propres souvenirs, ou plutôt, s'approprier les mots d'autrui et les prendre pour des idées toutes neuves, c'est un comble. Parfois, on croirait que le cerveau joue tout simplement avec nous.

L'existence des *IAM* et la conscience qu'on en a changent aussi, je m'en rends compte, notre relation avec notre propre cerveau. Il est difficile de réfléchir au cerveau, parce que cela implique d'utiliser ce même organe pour le faire : une entreprise compliquée et peut-être, finalement, vaine. Pourtant nous avons presque tous l'impression d'être plus

ou moins maîtres de notre cerveau, à peu près – bien que cela puisse être une métaphore inappropriée – comme un commandant de sous-marin est maître de son navire. Périscope ! Scrutez l'horizon ! Ennemi en vue ! et ainsi de suite. Nous imaginons que nous disons à notre cerveau dans quelle direction pointer les torpilles, et quand les tirer. Mais une telle présomption de maîtrise et de contrôle de notre part ne résiste pas à l'examen. Notre cerveau en sait bien plus sur nous que nous n'en savons sur lui : il sait tout ce que nous savons, alors que nous ne savons qu'une partie de ce qu'il sait.

On nous dit qu'un cerveau traite en moyenne soixante-quatorze gigaoctets de données chaque jour. Ou, pour le dire autrement, produit 70 000 pensées. Il turbine sans arrêt, nuit et jour. Nous dormons mais pas lui. Il peut réduire son activité la nuit, mais il ne cesse de fonctionner que lorsque nous finissons par cesser nous-mêmes de fonctionner. (Non, inversez cet ordre de priorité : nous finissons par cesser de fonctionner lorsqu'il cesse lui-même de fonctionner.) Une autre façon de penser au cerveau est donc de le considérer comme le roi des superordinateurs. Nous avons besoin de savoir des choses, et le cerveau nous informe, plus vite que Google.

Mais cela peut être aussi la mauvaise image. Elle nous laisse encore trop de libre arbitre. Elle nous fait encore imaginer que nous sommes maîtres de

notre cerveau, et de ce que nous en attendons. Mais nous sommes bien plus passifs que ça. Comme une amie philosophe me l'a fait remarquer, le cerveau ne peut pas nous communiquer toutes les données qu'il traite à chaque instant : cela nous ferait crouler sous beaucoup trop d'informations, nous réduisant à l'état de créature tremblante et gémissante. Le cerveau, a-t-elle ajouté, ne nous dit que ce qu'il nous faut savoir. Voilà qui est bien plus près de la réalité, et suggère une autre métaphore, une autre de mes certitudes temporaires. Pensez à l'espionnage, au monde de John le Carré. Comparez le cerveau au *Circus*, le nom que donne le romancier au quartier général des services de renseignement britanniques. Comparez notre *moi* à un agent en opération, à qui l'on ne dit qu'une petite partie de tout ce qui est en jeu, juste assez pour qu'il puisse agir correctement et remplir sa mission. Cependant, comme on sait, les agents en opération peuvent être lâchés, désavoués, privés de fonds et d'informations, trahis. Le *Circus* nous manipule. Mais en même temps nous « sommes » notre cerveau. Même le Carré ne peut rivaliser avec toutes les complications et les subterfuges que cela implique.

J'ai écrit les deux paragraphes précédents (un premier jet) à 4 h 50 un jeudi matin, avec ma machine à écrire électrique, près d'une fenêtre ouverte, faisant le seul bruit dans une rue enténébrée. Et cela parce que j'avais été éveillé dans mon lit, mon cerveau

tournant au ralenti, quand celui-ci m'avait soudain fait réentendre les mots « ce qu'il nous faut savoir », que mon amie philosophe avait prononcés vers 8 heures du soir le mardi précédent. (Cela en fait-il un souvenir involontaire, ou semi-volontaire ?) Mais je ne pouvais être sûr – ayant souvent eu la preuve du contraire – que mon cerveau me ferait m'en souvenir au réveil. Alors je me suis levé et j'ai noté ces mots, et les pensées qui y menaient et qui en découlaient. Si vivace que soit une idée au milieu de la nuit, on ne peut s'attendre à ce que son cerveau se la rappelle – et nous la rappelle – quelques heures plus tard. Il n'est pas, après tout, notre factotum.

Une dernière réflexion, quelque peu vétilleuse. Comment l'homme aux tartes (ou l'observateur médical) pouvait-il être sûr que sa cascade de réminiscences contenait *toutes* les tartes qu'il avait mangées jusque-là ? Certaines avaient pu être oubliées ; d'autres, imaginées. Et il n'était pas possible de prouver qu'elles arrivaient dans un ordre chronologique exact (ou même à peu près exact) ; peut-être quelque processus modificateur ou quelque affaiblissement synaptique avait-il eu lieu à son insu, et ne lui était-il remontré qu'un certain pourcentage de pâtes à tarte et de leur contenu ? Mais malgré tout…

Le célèbre épisode de la madeleine de Proust vient à la fin de l'« ouverture » du premier volume

d'*À la recherche du temps perdu*. Il est immédiatement suivi des cent cinquante pages de « Combray », où le village, ses habitants et leurs activités sont décrits avec une précision chirurgicale – ou proustienne. Mais imaginons-nous réellement que tous ces souvenirs sont sortis d'une tasse de thé ? Proust croit manifestement à l'effet puissamment libérateur du goût et de l'odorat sur notre mémoire : dans le deuxième volume, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, il répète que « la meilleure part de notre mémoire est hors de nous, dans un souffle pluvieux, dans l'odeur de renfermé d'une chambre ou dans l'odeur d'une première flambée ». Mais peut-être ce fameux épisode, si réel qu'il ait pu être dans sa vie, devrait-il être considéré autant comme un procédé romanesque que comme une clé transcendante. Peut-être Proust était-il un romancier en quête d'une théorie pour échafauder son œuvre – ce qui serait quelque chose de très français.

Nous pouvons et devons croire les romanciers quand ils nous racontent les beaux mensonges de leur fiction. Mais nous pouvons être cordialement sceptiques lorsqu'ils parlent de leurs méthodes de travail (ces heures de dur labeur qu'ils prétendent tous y consacrer) et révèlent « d'où leur viennent leurs idées ». Proust, par exemple, a toujours soutenu qu'il s'était inspiré des réflexions du philosophe Henri Bergson sur la mémoire involontaire. Puisque Bergson était un cousin par alliance de

Proust, et qu'il a beaucoup écrit sur la mémoire, cela a longtemps paru incontestable. Pourtant c'est devenu moins plausible, pour deux raisons. La première est que, si Bergson fait bien la distinction entre mémoire volontaire et mémoire « spontanée » (qui révèle subitement des perceptions et impressions passées), il ne parle jamais de « mémoire involontaire » au sens proustien de l'expression. La seconde raison est liée à un séjour désastreux de six semaines que fit Proust dans une clinique-sanatorium près du bois de Boulogne.

Bien qu'il fût – ou, peut-être, parce qu'il était – un fils de médecin, le romancier ne croyait pas à la médecine, n'y voyant qu'un « compendium des erreurs successives et contradictoires des médecins ». Il promettait régulièrement à sa mère de chercher à se guérir de son asthme chronique, mais il ne le fit que lorsqu'elle eut disparu, en 1905. La clinique choisie était dirigée par un des plus brillants élèves du grand neurologue Charcot, Paul Sollier, qui a écrit sur un grand nombre de sujets : l'hystérie, l'alcoolisme, l'épilepsie, le hoquet, l'anorexie mentale, le *tabes dorsalis*, l'addiction au jeu, l'état mental des mourants, les miracles en science. Dans ses travaux sur le retard intellectuel, il s'est révélé être un précurseur du test pour mesurer le QI. Proust avait préféré Sollier à d'autres neurologues parce que le traitement proposé était plus court, et aussi en raison de l'intérêt

du thérapeute pour l'homosexualité. Il s'agissait théoriquement d'isoler les patients – alités la première semaine – et de ne les nourrir que de lait. Ce régime, dit *au lit et au lait**, était habituel à l'époque : ce fut de cette façon que Jules Renard, souffrant en 1909 d'emphysème et d'artériosclérose, passa la dernière année de sa vie. Dans le cas de Proust, la théorie était que cela provoquerait une régression psychologique, qui rendrait le patient plus dépendant de son médecin et ainsi plus facile à soigner.

Mais le séjour de six semaines commença mal. Pendant leur première conversation, Proust entendit Sollier dire, à propos de Bergson qu'il avait été « obligé de lire » puisque leur « domaine était le même » : « Quel esprit confus et borné ! » Proust écrivit plus tard à un ami : « J'ai senti un sourire vincien, d'orgueil intellectuel, passer sur ma figure. Et cela n'a pas ajouté au succès du traitement psychothérapeutique. » Pas plus que n'allait le faire la résistance obstinée de l'écrivain à la « thérapie par l'isolement ». Sollier, prenant sans doute conscience du caractère intraitable de son patient, l'autorisa à continuer de s'atteler chaque jour à son énorme correspondance, en dictant ou en écrivant lui-même ses lettres ; et les visites étaient permises pendant deux heures le mardi, le jeudi et le samedi après-midi. Proust se plaignit de ce que son séjour à la clinique fût non seulement

inutile, mais contre-productif ; et, de retour chez lui, déclara : « Je suis d'ailleurs rentré ici plus malade que je n'étais parti. » Ce qui peut être vrai ou non. George Painter, le biographe de Proust, a écrit qu'il « se comportait avec eux [les médecins] comme avec son père, avec une soumission apparente mais une réelle envie de se dérober ».

Le nom de Sollier est tombé depuis longtemps dans l'oubli, surtout depuis la destruction de son établissement et de nombreuses archives par un bombardement allié sur les usines Renault toutes proches en mars 1942. Mais le séjour de Proust fut loin d'être « contre-productif », comme il le prétendait. Sollier était fasciné par la notion de mémoire involontaire. Il a écrit que le mécanisme de récupération volontaire du passé est bien moins efficace que nous l'imaginons : « Notre volonté entre en réalité pour si peu de chose dans l'évocation des souvenirs ; c'est une illusion de croire que c'est sous l'influence de nos efforts libres et volontaires qu'elle a lieu. » Par exemple : « J'éprouve une violente émotion à propos d'un accident dont je suis témoin, et cet état émotionnel évoque en moi le souvenir de faits sans aucun rapport avec l'accident actuel, mais ayant déterminé chez moi un trouble émotif analogue. » Il paraît inconcevable que Proust n'ait pas acquis certaines de ses idées au contact de Sollier lui-même ou en lisant ses ouvrages. Mais la seule mention sous sa plume

du nom du clinicien le trahit. Dans le *Carnet de 1908* de Proust, à côté de quelques notes sur la mémoire involontaire, le voici : « Sollier ».

Christophe Boltanski

Le trait de côte



Stock
roman

Le trait de côte

DU MÊME AUTEUR

Romans et nouvelles

La Cache, *Stock, 2015 ; Folio, 2017*
Le Guetteur, *Stock, 2018 ; Folio, 2020*
Personnes, *avec Christian Boltanski, Centre Pompidou, 2019*
Les Vies de Jacob, *Stock, 2021*

Essais et récits

Les Sept Vies de Yasser Arafat, *avec Jihan El-Tahri, Grasset, 1997*
Chirac d'Arabie. Les mirages d'une politique française, *avec Éric Aeschimann, Grasset, 2006*
Minerais de sang. Les esclaves du monde moderne, *photographies de Patrick Robert, Grasset, 2012 ; Folio, 2014*
King Kasaï, *Stock, 2023 ; Folio, 2024*
La Fermière tuée par sa vache et autres faits divers, *Zadig/Autrement, 2024*

Christophe Boltanski

Le trait de côte

Stock

Illustration de bande : © Virginie Trabaud,
« Tempête sur Belle-Île-en-Mer »
Maquette de couverture : Le Petit Atelier

ISBN 978-2-234-09609-7

© Éditions Stock, 2026

« Qui tente de s'approcher de son propre passé enseveli doit faire comme un homme qui fouille. Il ne doit pas craindre de revenir sans cesse à un seul et même état de choses – à le disperser comme on disperse la terre, à le retourner comme on retourne le royaume de la terre. »

Walter Benjamin, *Fouille et souvenir*

« Bartleby était de ces individus dont on ne peut rien apprendre de certain sinon en remontant aux sources et, en l'occurrence, celles-ci sont fort réduites. »

Herman Melville, *Bartleby le scribe*

« *Le Père*. On est à la recherche d'un auteur.

Le Metteur en scène. D'un auteur ? Quel auteur ?

Le Père. N'importe lequel, monsieur […]

Le Metteur en scène. Non mais vous plaisantez ?

Le Père. Non, au contraire, monsieur. On traîne un drame bouleversant. »

Luigi Pirandello,
Six personnages en quête d'auteur

Station 1

La maison du douanier

Ils sont cinq et ils me regardent. Ils flottent au milieu de la photo dans un paysage nébuleux évoquant une tonnelle ou une charmille. Une lumière venue d'on ne sait où forme autour d'eux un halo trouble. Ils planent dans un au-delà luminescent. Je les ai toujours vus là, accrochés dans la première pièce en entrant, au-dessus du secrétaire en acajou. Enfermés dans leur guérite rectangulaire, ils gardent les lieux. Je les retrouve à chaque séjour, étonnamment présents, à la fois vifs et hiératiques, dégageant un envoûtant magnétisme, paraissant même rajeunir à mesure que je vieillis.

Je me trouve chez eux. Je vis parmi leurs meubles. Je dors dans leurs draps en lin, brodés de leurs initiales. Je mange dans leur vaisselle. Je prends soin des objets qui rythmaient leur quotidien. Il y a encore

le baromètre qu'ils devaient tapoter du doigt chaque matin en regardant le ciel, le bac en terre cuite, posé près de la porte d'entrée, où ils égouttaient leurs parapluies, les livres qu'ils lisaient, achetés dans des éditions bon marché, la batterie de boîtes en fer-blanc, alignées par taille décroissante sur le chambranle de la cheminée, où ils conservaient leurs épices, et les parures qu'ils sortaient aux grandes occasions, comme ce haut-de-forme, dans un état quasi neuf, réservé aux mariages et aux enterrements, protégé dans du papier cristal, le même probablement qui l'enrobait à l'origine. Quand j'écris sur ma petite table, je leur tourne le dos et je sens leurs têtes de porcelaine blanche pointées vers moi.

Leurs corps soudés, pareils à des statues, dessinent une pyramide. Le père, en veste croisée, cravate épaisse et chemise blanche à col rond, trône au sommet de la composition. Dans un geste tendre, protecteur ou peut-être convenu, sa main gauche repose sur l'épaule de sa jeune épouse. Celle-ci, assise sur une chaise de paille placée en biais, porte dans ses bras la dernière-née, recouverte d'une profusion de broderie blanche. À droite, deux autres enfants fixent la boîte à soufflet avec inquiétude. Sans doute se prêtent-ils pour la première fois à l'exercice. Leur fils, déguisé en matelot, d'un tricot rayé bicolore et d'un caban, s'agrippe à sa sœur, une fillette en robe de dentelle. Cherche-t-il à la retenir ? Elle seule esquisse un pas de côté, comme si elle voulait fuir.

L'air indécis, le maintien raide et compassé, l'homme paraît hésiter sur l'attitude à prendre. Une paire de moustaches brunes aux pointes recourbées, un front haut, le nez pointu, des traits fins, délicats, il doit avoir une trentaine d'années. La femme, légèrement plus jeune, arbore deux masses de cheveux symétriques, retenus par un chignon haut, qui font ressortir l'ovalité de son visage. Des sourcils arqués, probablement retouchés à la mine de plomb, couronnent ses grands yeux bruns. Le reste du corps disparaît sous d'amples tissus. Une jupe noire couvre ses pieds. Un corsage de couleur claire à collerette lui remonte jusqu'au cou. Sa tenue austère tranche avec son aisance apparente. Au milieu de ces regards pénétrés par l'importance du moment, elle ébauche un sourire teinté d'ironie, comme si, contrairement aux autres, elle ne cédait pas à la magie opérée par le clair-obscur du cabinet, la chambre noire posée devant eux, les doigts serrés du laborantin autour de la poire en caoutchouc, le claquement de l'obturateur annonçant leur libération et toute une machinerie invisible destinée à capturer leur reflet pour l'éternité.

Pas de famille sans photographie. Chaque maison convenable possédait la sienne, forcément froide et conventionnelle, obéissant à une mise en scène standard, organisée autour des mêmes lignes de force : la verticalité du père, la diagonale des enfants et de la mère. Le premier en noir, couleur du sérieux et de l'autorité, les seconds en blanc immaculé, comme

la pureté et l'innocence. Une preuve par l'image, attestant la réalité d'un foyer, pareille à un certificat d'état civil. La figure imposée, la reproduction en grand format, le cadre en bois sculpté, l'emplacement en hauteur, bien en évidence, dans la salle principale, lui confèrent la dignité froide d'un portrait officiel.

D'après la signature inscrite au revers, les deux jeunes époux et leur progéniture posent dans le studio d'un dénommé Lucien Roustan, place du Château, à Valognes. Ils ont revêtu leurs plus beaux atours, ceux des jours de fête. On ne peut que deviner le récit muet qu'ils sont venus fixer sur la plaque de verre. À leur réserve, on perçoit un rang à tenir, un besoin de se distinguer de la paysannerie dont ils sont issus et une foi dans l'avenir.

Difficile de dater le cliché avec précision. Je penche pour l'année 1913. À la veille du conflit mondial. Il y a quelque chose du monde d'avant dans ces visages pleins d'espoir. Notre monde n'a pas encore sombré dans la boue des tranchées. Le leur non plus.

Il s'agit de mes ascendants directs et je ne les connais pas. Ils me sont familiers dans le sens où ils font partie des murs qui m'entourent, et en même temps étrangers, c'est-à-dire loin de moi. J'ai été habitué à les tenir à distance, à les observer avec un respect mêlé d'effroi.

Je me faisais, jusqu'à récemment, une idée vague du lien qui m'unissait à eux. Je les situais à peu près dans l'ordre des générations, relégués à des années-lumière, parmi une communauté de paysans et de pêcheurs. J'aurais été, en revanche, bien en peine de les disposer à plat sur un arbre généalogique, de les rattacher à une longue lignée inscrite dans des tombes et des terres. Je n'aurais même pas pu les retrouver séparément dans un jeu de photos, au milieu d'une interminable théorie d'ancêtres aux visages graves.

Je me doutais que ma grand-mère, Jeanne, figurait parmi eux, mais, ignorant leurs dates de naissance respectives, je ne pouvais pas la désigner avec certitude. Était-elle cette fillette juchée sur les genoux de sa mère ? Ou plutôt son aînée à l'air craintif, debout, à gauche ? Pris dans la focale de l'objectif, ces cinq êtres figés comme la pierre ne formaient qu'une masse confuse et indistincte. À l'exception du patriarche, dépeint en majesté, au-dessus de sa smala, j'étais incapable de dire qui était qui. Son épouse, son fils, ses filles, du moins l'une d'entre elles (mais laquelle des deux ?), demeuraient pour moi de parfaits inconnus. J'ignorais jusqu'à leurs prénoms. Je ne savais strictement rien de la vie qui avait été la leur. Durant mon enfance, j'avais peut-être entendu quelqu'un mentionner leur existence, en passant, à mots couverts, lors d'une conversation entre adultes, sans jamais évoquer leur destin, celui-ci, je l'avais vite senti, étant trop triste,

trop brutal pour être raconté. Mes aïeux n'étaient que des fantômes réduits au silence.

Un jour où je les contemplais plus attentivement que d'ordinaire, ma mère, estimant sans doute que j'étais enfin en âge de comprendre, m'avait dit avec sa voix rauque et étouffée de fumeuse de Gauloises :

– Quelques années après, ils sont presque tous morts de la tuberculose.

Je n'avais aucune idée du mal qui les avait emportés, mais je sus enfin pourquoi leur portrait de groupe suscitait un tel trouble. Il montrait moins une famille que des victimes. C'était un autel funéraire. Plusieurs de ces gens qui frappaient par leur jeunesse allaient bientôt périr. La minute d'éternité saisie par l'appareil ne faisait que souligner le peu de temps qui leur restait à vivre. Une photo que l'on encadre marque un événement passé, généralement festif. Celle-ci commémorait un malheur à venir, quelque chose de funeste qui, au moment où elle avait été prise, n'était pas encore survenu.

Il paraît que nous mourons deux fois : la première, à l'instant où notre cœur s'arrête ; la seconde, et celle-ci de façon moins violente, mais définitive, lorsque plus personne ne se souvient de nous. Sur les cinq personnages qui formaient ce tableau, deux avaient survécu. À la maladie et, surtout, à l'oubli. Effacés des mémoires, les trois autres ne subsistaient

qu'à l'état de silhouettes éthérées sur du papier argentique.

Je peux enfin les nommer. Mon savoir est récent.

*

Jusque-là, ils savaient se montrer discrets. Ils ne faisaient pas de bruit. Ils n'importunaient personne. Ils ne cherchaient pas à s'échapper de leur bordure vermoulue. Ils se tenaient bien sagement les uns à côté des autres, chacun dans le rôle qui lui était imparti. Témoins muets, ils se contentaient de m'épier à travers leur lucarne. Je ne leur prêtais qu'une attention épisodique et distraite. Plus maintenant.

Ils débordent. Ils emplissent la maison. Ils m'obsèdent. Je ne vois plus qu'eux. Pis, je les entends. Ils m'interpellent pour la première fois. Ça devait arriver un jour. Disparus de façon brutale, passés sous silence, arrachés à leur lignée, ils relèvent de ce qu'on appelle la malemort, ce sort funeste, synonyme de rupture et d'incomplétude. Ils laissent une vie inachevée et une mort tragique. Les mauvais défunts sont ceux dont on ne parvient pas à entretenir la mémoire et qui, pour cette raison, finissent par nous visiter de manière intempestive. Ils se rappellent à nous parce que nous ne les appelons pas.

Il y a, ici, quelque chose de lourd, de tombal et, en même temps, de protecteur et d'enveloppant. Est-ce dû à la topographie ? Je me trouve au bout d'une presqu'île, une fin de terre effilée, un recoin loin de tout. Depuis ma naissance, je passe mes vacances sur une rive repliée sur elle-même. Une sorte de récif troglodytique. D'un côté, une digue, de l'autre, un quai. Entre ces deux remparts, un hameau blotti autour de son église, entouré par l'immensité. Le village de Barfleur s'enfonce dans l'eau. Il fait corps avec son soubassement rocheux. Tout est en pierre, jusqu'aux toitures en schiste vert.

Derrière ses gros blocs de granit, ma maison empile des pièces à vivre, des cases couvertes de lambris, à peine plus grandes que des cabines de bateau, qui semblent avoir été conçues pour remplir chacune de leurs fonctions respectives dans le moins d'espace possible. Ses escaliers en colimaçon et sa charpente en bois craquent sous mes pas. La nuit, les faisceaux d'un phare balayent ses fenêtres les plus hautes. Ses portes grincent. Les jours de tempête, tout se met à vibrer. La pluie tambourine sur la véranda. Des bourrasques poussent des plaintes aiguës dans la cheminée. Hors saison, le lieu se métamorphose en abri solitaire, en vigie illuminée, entourée de volets clos. Au fond, je l'ai toujours su : j'habite une maison hantée.

Ou plutôt non, je ne l'habite pas – mieux vaut réserver ce verbe à ceux qui l'habitent vraiment. Je

l'occupe, comme un clandestin. Je n'y entrepose aucune affaire personnelle. En partant, j'efface soigneusement les traces de ma venue. J'en détiens la propriété sans jamais avoir pu la faire mienne. Je me contente de veiller sur elle. Je me prends pour son régisseur. Je m'efforce, dans une tentative dérisoire, fatalement vouée à l'échec, de la maintenir en état, sans y apporter un quelconque changement. Je la repeins à l'identique. J'enduis ses parois humides de plâtre en sachant qu'il ne tiendra pas. Je masque ses fissures avec du mastic et, lorsque le trou est trop grand, je le dissimule derrière un meuble. Je rafistole ses objets cassés à la colle forte, au lieu de les remplacer. Je la répare avec des bouts de ficelle. Je l'enrobe de bandelettes comme une momie afin de maintenir l'illusion qu'elle échappe à l'usure du temps.

Je conserve tout ou presque. J'éprouve une difficulté quasi maladive à me séparer de ses appareils électroménagers, pour la plupart obsolètes. Je regrette encore son poêle à charbon et son réfrigérateur en tôle émaillée qui portait une marque d'avion défunte et transformait les moindres aliments en blocs de glace. Avec son papier peint jauni aux motifs festonnés, sa toile cirée vichy, incrustée de crasse, son buffet, ses chaises et tables en formica, son vieux moulin à café, sa bassinoire en cuivre pleine de bosses, la bâtisse tout entière semble avoir été cryogénisée au milieu du siècle dernier.

J'entretiens un musée. Mais de quoi ? De l'enfance ? De la piété filiale ? Ou d'un mal-être ? Le musée de mes névroses, de l'inquiétante étrangeté qui m'assaille dans un lieu que je fréquente depuis toujours ? Je ne suis que le dépositaire d'un héritage qui me dépasse. Un gardien temporaire. Dans cette maison, je ne fais que passer. Cela peut paraître absurde, incompréhensible, mais encore récemment je ne savais pas ce qu'elle contenait. Je n'osais pas explorer ses recoins. Je n'en connaissais que la partie émergée. Je n'ouvrais ses tiroirs qu'avec réticence, lorsque je ne pouvais pas faire autrement, et je m'empressais de les refermer. J'évitais de fouiller, d'aller trop loin. Je restais à la surface des choses, au seuil de l'obscurité. Par peur de ce que je pouvais découvrir ou par respect d'une intimité dont je me sentais exclu ?

Je souffrais d'une forme d'amblyopie. Lorsqu'il existe une trop grande différence de vision entre nos yeux, l'un d'eux cesse de fonctionner. On le dit alors fainéant ou paresseux. Le cerveau, incapable de concilier les images contradictoires qu'il reçoit, décide d'ignorer celles qui divergent le plus. Enfant de divorcés, j'étais tiraillé entre deux familles que tout opposait. Pour le dire vite, entre, d'une part, des Juifs immigrés, communistes, bohèmes, ne respectant aucune règle, du moins celles communément admises, à l'hygiène douteuse et aux mœurs frugales, et de l'autre, des Normands, terriens, dévoués corps et âme au général de Gaulle, et d'autant plus attachés

à la vie matérielle, à l'ordre, à la propreté, aux longs repas débordant de viande rouge, qu'ils y voyaient un remède ou un exutoire à la maladie. Fatigué de voir double, mon cortex avait, tout simplement, désactivé l'œil tourné du côté maternel.

Il paraît que le seul traitement possible consiste à recouvrir le bon œil d'un cache, à l'aveugler avec un bandeau, et à attendre que l'autre se réveille.

*

Dans mon cas, le déclic se produisit lors d'une autre épidémie, celle du Covid. Après un long huis clos parisien, je décidai de passer le second confinement au bout de ma presqu'île. J'espérais que mes filles se sentiraient moins à l'étroit au bord de la mer. Ce ne fut pas le cas. Elles s'ennuyaient toujours autant. Cloîtrées dans cette maison imprégnée de souvenirs nébuleux, elles entreprirent de la retourner de fond en comble. Le résultat de leur initiative jonchait le sol comme après une descente de police. Dans tout ce fatras, elles firent, un jour, une découverte : On a trouvé des poèmes ! cria l'une d'elles. En perquisitionnant le grenier, elles étaient tombées sur un objet métallique mangé par la rouille. Elles avaient sans doute été attirées par la formule gravée sur le couvercle, réservée autrefois aux emballages non consignés : « Boîte perdue ».

Perdue, la boîte qui contenait à l'origine des biscuits de la marque Gondolo, devait l'être depuis une éternité. Elle renfermait un tas de vieux papiers. En haut de la pile se trouvait une feuille pliée en quatre, parcourue d'une écriture ferme, méticuleuse, déliée. La mise en pages, soignée, rectiligne, ménageant des blancs, comme pour faire entrer l'air, frappait par sa beauté formelle. Une marge à gauche, un passage à la ligne systématique, des mots groupés en sections de longueur variable, débutant à chaque fois par une lettre majuscule. Pas de rime régulière ni de strophe. C'étaient des vers libres.

Calligraphiés à l'encre bleue, ils couraient sur les volets d'une page jaunie par le temps et piquée, çà et là, de petites traces d'humidité. Ils ne comportaient presque aucune rature. Ce n'était pas quelque chose de griffonné à la hâte, mais un travail abouti, du moins jugé comme tel et retranscrit soigneusement, avec la qualité d'un imprimé.

Le premier poème s'intitulait *La Lampe*. Une *lampe dure*, violente, qui *perce les choses noires qui rampent* et *se cogne aux murs blancs de la chambre*, une *lampe curieuse*, impudique, qui peint sur le plâtre des *diables étonnés*, des *têtes chevelues* et des *doigts fous*, une lampe trompeuse *qui crée des mensonges / À force de chercher trop loin la vérité.* Le livret commençait par une lumière dans les ténèbres, par des ombres projetées sur les murs, par la nuit et *ses jeux de fantôme*.

Quatre autres morceaux suivaient, la plupart dénués de titre et pourvus d'une date. Classés du plus récent au plus ancien, ils avaient été composés sur une période rapprochée, durant douze mois, entre juin 1929 et mai 1930. Leur ordre antéchronologique indiquait qu'ils avaient été réunis et recopiés ultérieurement. À partir de quoi ? D'un brouillon ? D'une brochure ? Des retouches, ici et là, plaidaient pour la première hypothèse. Et par qui ? Aucun nom n'apparaissait.

Depuis combien de temps attendaient-ils un lecteur ? Ils gisaient dans un coffret en perdition, lui-même enfermé dans une malle en bois qui traînait en bas d'un placard aménagé sous les combles. Ils étaient enfouis dans une série de contenants de plus en plus grands, selon la méthode récursive de la poupée gigogne, inhumés au fond d'un fond, dans une tombe d'une obscurité absolue, comme s'ils ne devaient jamais être retrouvés.

À l'intérieur de leur dernier cercueil, ils reposaient, curieusement, sur un lit de faire-part. Trois avis de décès, bordés de noir, couverts de patronymes qui m'étaient inconnus, remontant également à l'entre-deux-guerres. L'ensemble évoquait le deuil, à croire que toute la boîte avait pour seule raison d'être de commémorer des disparus.

La mort dominait ces fragments anonymes : « *Et viendra-t-elle, la lumière indolente / S'épandre à jamais sur les horizons morts ?* » « *Trop longtemps vous fûtes / Ma vie avec votre mort.* » « *Le grand chien du doute hurle à la mort.* » « *Le souvenir est mort. C'est la seconde mort.* » Le mot revenait sans cesse, comme un mantra. D'autres motifs suggéraient les ténèbres, la tombe, des esprits frappeurs ou la gueule d'un monstre : « *De grands trous noirs sur le sol ouvrent leurs puits* », « *Des ombres affamées de nuit* », « *Et percent les choses noires qui rampent* », « *Et les dents brillantes de loups…* »

Il ne s'agissait pas de rimaillerie naïve ou sentimentale. Rien à voir avec un passe-temps adolescent ou un exercice scolaire. Leur auteur savait ce qu'il faisait. Il piétinait les règles classiques, négligeait la symétrie, privilégiait l'assonance à la rime et recourait fréquemment à l'anaphore. Je fus aussitôt séduit par sa façon d'écrire avec ses yeux. Il donnait à voir. Il recherchait des chocs visuels, des images éclatantes, à la fois ordinaires et surprenantes. Aux expressions précieuses ou savantes, il préférait des mots simples et durs, près de la matière. De toute évidence, il connaissait bien la poésie de son époque. Son phrasé limpide, synthèse de sons et de couleurs, rappelait un peu celui de Pierre Reverdy ou, plus loin dans le temps, d'Émile Verhaeren. Ses vers ne sonnaient jamais faux. Vifs, fiévreux, ils semblaient, au contraire, relever d'une nécessité.

Pourquoi, après les avoir rassemblés et mis au propre, leur créateur ne les avait-il pas signés ou seulement paraphés ? On authentifie ce qui est voué à la lumière. Ses textes étaient-ils condamnés à ne jamais sortir de leur boîte ? Les considérait-il comme inachevés, imparfaits, peut-être inconvenants, porteurs d'une vérité inavouable ? Il ne pouvait pas les divulguer ou alors il préférait les garder pour lui-même ? En l'absence de nom, ses poèmes restaient à l'état d'ébauche, ils revêtaient un caractère privé, quelque chose de strictement personnel. Ils touchaient au plus profond de l'intime.

J'avais la sensation de plonger dans une vie intérieure, d'entrer par effraction dans un jardin secret. J'avais quelqu'un devant moi. Je suivais la progression de sa pensée à travers ses coupes, ses ajouts, ses remaniements : un hémistiche à la place d'un autre, une allitération inversée, un adjectif transformé en pronom. Des changements à la marge qui témoignaient d'une exigence jamais satisfaite. Un passage entier était souligné. Signe d'approbation ou de contrariété ?

À partir d'un morceau de papier, je découvrais un être dont j'ignorais tout. Je sentais sa présence. J'en étais alors convaincu : les vers qui défilaient sous mes yeux avaient été produits ici même, dans cette vieille baraque de bord de mer, aux odeurs de sel et de boiserie, par l'un des fantômes qui l'habitent. L'un de mes personnages sépia me parlait. Il s'adressait à moi

dans une langue ancienne, une langue que je ne maîtrise pas et que j'allais devoir apprendre, une langue qui a justement pour vocation de rendre visible l'invisible. La poésie, cette vieillerie délaissée, tournée en ridicule, que l'on rabâche aux enfants des écoles, sert à cela, à dévoiler le caché.

Je ne me retrouvais pas face à une langue morte. Ce que j'avais devant moi était bien vivant, ça éclatait sous mes yeux, pareil à des bulles d'air échappées d'un fond vaseux. Ça vibrait, ça chantait, ça criait. Ce n'était pas non plus quelque chose d'hermétique ou de solitaire. La personne qui avait écrit ces lignes dialoguait à travers elles. Elle n'exerçait pas une activité isolée, coupée du monde. Elle communiquait avec ses semblables par poèmes interposés.

La boîte perdue contenait bien d'autres poèmes recopiés à la main ou ronéotés au moyen d'un stencil. Ceux-là étaient signés par des auteurs oubliés ou inconnus. L'un de mes ancêtres collectionnait en particulier le travail d'une femme, une certaine Marguerite Joubert. Son nom ne me disait rien. Ses dizaines de poèmes, reproduits sur des feuilles à grands carreaux, parlaient d'amour, de deuil, de désirs, de nature, de rêves. Des sujets éternels, traités sans éloquence, dans un style ramassé. Quelques stances étaient annotées à l'encre rouge, comme à l'école. Les commentaires, portés à la marge, émanaient manifestement d'un tiers. D'un maître ou d'un ami. N'est-ce pas beau ? s'exclamait celui-ci. Et cela ?

J'aime particulièrement ce passage. Qui était cet admirateur et à qui destinait-il ses remarques enthousiastes ? Connaissez-vous celui qui commence par *Le sang rouge de la terre / Trône au front de la nuit opaque* ? Si vous ne l'avez pas, je vous l'enverrai pour compléter votre collection, proposait-il à son correspondant. Cette poétesse qui ne figurait dans aucun recueil d'anthologie semblait susciter auprès de ses deux lecteurs un véritable engouement.

Dans cet antre condamné au silence, j'entendais des voix multiples. Je lisais des vers. Je m'immisçais dans un débat entre poètes. Je résidais dans un livre et je ne le savais pas.

*

Les villageois, du moins les plus anciens, voient cet endroit autrement. Je me souviens de la surprise d'un patron pêcheur à la retraite lorsque je lui ai dit où j'habitais. Il m'a répondu, d'un ton soudain méfiant : Ah ! Vous êtes dans la maison du douanier ?

Cela n'avait rien d'un compliment. Autrefois, toute cette côte sauvage s'adonnait au trafic avec les îles. À marée de morte-eau, quand les courants étaient moins forts et la lune à peine visible, les barques traversaient le raz, chargées de produits illicites : vin, gnole, taffetas, cigarettes… Les criques abritaient des ports clandestins. Les grottes, au pied

des falaises, servaient d'entrepôts. Les chemins creux, à travers la lande, permettaient de déjouer les contrôles. De paisibles villageois se muaient la nuit tombée en créatures fugitives, bondissant de roc en roc. On trouve encore des caches à tabac creusées dans les pignons de quelques fermes.

Le douanier. Autant dire l'ennemi dans cet ancien pays de naufrageurs et de contrebandiers. Un taxateur impitoyable. Un empêcheur de commercer en rond. Un pinailleur qui interdit même de ramasser les débris échoués sur la plage. Dans les histoires, on joue avec lui au chat et à la souris, on le sème, on le ridiculise, on lui jette un sort. Parfois, on lui inflige une bonne leçon, on le bouscule, on l'estourbit. « Le douanier, on le salue à midi, on le roue de coups à minuit », proclame un dicton local. Même parqué dans des bureaux, loin des campagnes, et devenu de ce fait plus discret, il continue de susciter la crainte et la moquerie, surtout parmi les gens de mer.

À Barfleur, ce fonctionnaire abhorré qui collectionne les sobriquets, le gabelou, le maltôtier, le requin, le détrousseur et je ne sais quoi encore, c'était mon arrière-grand-père. Il ne s'en cachait pas. Au contraire, comme le prouvait l'abondant courrier exhumé par mes filles. Les lettres qu'il recevait étaient toujours adressées au nom de « Monsieur Ernest Clouet, sous-brigadier des douanes ». Même ses proches prenaient soin de décliner dans leur correspondance son grade et son corps de rattachement

afin, sans doute, de flatter son amour-propre. Manifestement, l'homme était fier d'appartenir à l'administration des finances et des contributions indirectes.

Quand j'étais plus jeune, je lui faisais porter la responsabilité de l'isolement dans lequel nous vivions. Ma mère et, avant elle, mes grands-parents entretenaient peu de rapports avec le voisinage. Au-delà du cercle familial, ils n'invitaient presque jamais personne. Ils manifestaient à l'égard des gens du cru, dont ils faisaient pourtant partie, une réserve qui pouvait paraître hautaine. Ils n'aimaient pas que nous traînions dans la rue transformée en aire de jeux dès les premiers beaux jours. Ils ne voulaient pas être vus. Les portes vitrées et les fenêtres, toujours closes, étaient doublées de rideaux opaques.

Je revois ma grand-mère effectuant sa ronde dans un cliquetis de métal, actionnant chaque serrure. Elle régnait sur un arsenal de clefs, longilignes, plates, cuivrées, lisses ou dentelées, qu'elle suspendait, flanquées d'une étiquette indiquant leur destination, aux crochets d'une armoire fermée à son tour et à laquelle elle seule avait accès. Elle verrouillait tout, comme si la moindre boîte recelait un secret. Elle passait aussi ses journées à épousseter le sol à grands coups de balai. La douane n'avait rien à voir avec son obsession du ménage et son délire obsidional. Elle ne livrait pas seulement un combat contre le sable et la poussière apportés par le vent.

Elle luttait contre quelque chose d'invisible. Elle tentait de rétablir un ordre rompu.

Cinq fantômes. Cinq poèmes. Ces vers anonymes faisaient partie, probablement, d'un corpus plus vaste. D'une œuvre enterrée quelque part autour de moi. Pour la première fois, je ressentis le besoin d'en savoir plus. Ce manuscrit et ces âmes errantes réclamaient une suite.

Le village flottait ce jour-là dans un nuage de vapeur à la couleur d'ambre. Il n'y avait plus ni ciel, ni terre, ni mer. Le brouillard épais donnait aux fenêtres l'apparence d'un verre dépoli. Sur le trottoir opposé, la lumière d'un réverbère formait un petit point jaune sur un fond laiteux. Quelques passants, aux contours indéfinis, glissaient dans la rue sans faire de bruit. On n'entendait que la corne de brume, longue plainte étouffée venue du phare. L'atmosphère cotonneuse se prêtait aux grands ménages. Je consacrai le reste de la journée à vider la boîte Gondolo et à éplucher son contenu, puis, les jours suivants, à explorer malles et tiroirs. Je me plongeai dans une montagne de lettres, d'actes notariés, de devis, de récépissés. Comme moi, Ernest gardait tout. La maison du douanier n'était plus un musée, mais une station archéologique, un chantier à fouiller, selon la méthode dite du damier, carré par carré.

Olivia
Elkaim

La disparition des choses

CÉCILE PEREC, MÈRE DE GEORGES

Stock
roman

La disparition des choses

DE LA MÊME AUTRICE

Les Graffitis de Chambord, *Grasset, 2008*
11 femmes *(collectif), J'ai lu, 2008*
Les Oiseaux noirs de Massada, *Grasset, 2011*
Un convoi pour Juan-Les-Pins, *Moteur, 2011*
Nous étions une histoire, *Stock, 2014*
Sur le divan *(collectif), Stilus, 2017*
Je suis Jeanne Hébuterne, *Stock, 2017*
Le tailleur de Relizane, *Stock, 2020*
Fille de Tunis, *Stock, 2023*

Olivia Elkaim

La disparition des choses

roman

Stock

L'autrice a bénéficié d'une bourse du Centre national
du livre pour l'écriture de ce roman.

Couverture : Julia Bourdet, Le Petit Atelier

© Éditions Stock, 2026

ISBN : 978-2-234-09724-7

Pour Ulysse

« Nos yeux reçoivent la lumière d'étoiles mortes. »

André Schwarz-Bart, *Le Dernier des Justes*

Un

Je l'imagine gare de Lyon, quai numéro 11, un petit matin froid de l'automne 1941. Silhouette frêle, cheveux noirs coiffés en chignon. Elle serre la main de son fils dans la sienne. Ils rejoignent le convoi de la Croix-Rouge en direction de Grenoble.

Il n'en partira pas d'autres. Les Allemands l'ont interdit, certains que ces opérations permettent aussi à des Juifs, des clandestins, de s'enfuir. Paris leur appartient.

Cécile rajuste le bonnet à pompon.

– Ne perds pas tes moufles, range-les dans les poches avant de ton manteau, mon chéri, et surtout n'oublie pas notre adresse. Tu t'en souviendras ?

Il ne lui répond pas, comme s'il était déjà loin. Elle insiste.

– Promets-moi, Georges… Promets-moi de t'en souvenir.

*

J'imagine le hurlement qu'elle retient pour ne pas affoler l'enfant, en pinçant l'intérieur de son poignet entre le gant en cuir et la manche de son manteau en velours bordeaux, lorsqu'au coup de sifflet les portes à clapets se ferment. Elle embrasse la vitre voilée de crasse, le visage de son fils une dernière fois.

Le train s'ébranle. Le petit garçon se tient sagement derrière le carreau. Il agite la main.

– Au revoir *mamé*, au revoir *mameshi* !

Une pancarte avec son nom, son prénom, sa date de naissance, 7 mars 1936, pend à son cou.

Dans la précipitation, Cécile omet de dire à l'infirmière de la Croix-Rouge qu'il n'a que cinq ans et peur du noir.

– Il est le plus fragile de tous, le plus précieux, mon fils.

Peut-elle – je vous en supplie, mademoiselle – lui tenir la main jusqu'à l'arrivée du train, le cajoler ?

Mais dans le brouhaha des mères et de leurs enfants, des piles de valises à hisser en hâte sur la plateforme, elle oublie.

*

Le « cri » du peintre Edvard Munch est le sien en cet instant, mains posées sur les oreilles pour ne pas entendre les pleurs des autres mères sur le quai, le chuintement métallique du train qui roule lentement puis de plus en plus vite vers le sud de Paris, le sud de la France, la zone libre.

Le convoi disparaît dans un tunnel.

La bouche de Cécile ouverte, large, ne dégage que de la buée, aucun son.

Deux

Pourquoi Cécile laisse-t-elle partir son fils dès l'automne 1941 ?

Cette question hante mes cauchemars.

Je me lève, avance pieds nus dans le couloir, évite les lattes qui grincent, les jouets par terre. J'entre dans la chambre de mon fils de cinq ans.

Il est là.

Il dort, visage couvert de son doudou lapin mâché. Je m'assois sur la petite chaise du bureau d'enfant, jambes repliées sur ma poitrine. Je le regarde et respire à son rythme apaisé.

*

1941

Tout est compliqué. On a beau lire les journaux, on ne comprend pas. On ne sait pas de quoi

demain sera fait. On a peur. Si les convois humanitaires sont interdits, quelles seront, à l'avenir, les possibilités de fuir la capitale ?

Je réécris l'histoire, capture des images sur l'écran de mon téléphone. J'imprime frises chronologiques, grandes dates de l'occupation de Paris et de la persécution des Juifs en France.

J'ouvre les fenêtres en grand. Mon fils, les voisins, la ville dorment encore. Il fait chaud, des nuits, des jours caniculaires.

*

Cécile pressent un danger pour son enfant mais n'en cerne pas les contours. En cet automne 1941, la menace est diffuse, l'entreprise génocidaire indécelable. On ne parle pas du mot « Juif » cousu au revers du manteau, de cette étoile jaune qui deviendra obligatoire dès six ans. La rafle du Vel d'Hiv n'a pas eu lieu.

On peut se mentir à soi-même – c'est si confortable –, se convaincre qu'on échappera à la logique arbitraire des arrestations, à celle de la guerre, même si l'ennemi occupe la rue, se pavane aux terrasses des cafés et défile au pas de l'oie sur les grands boulevards.

Nul ne connaît la fin de l'histoire, ni ne peut l'envisager. Alors pourquoi ? Pourquoi laisse-t-elle partir son fils *si tôt* ?

*

Paris-Grenoble, 685 kilomètres.

Qui conseille à Cécile de mettre son unique enfant à l'abri ? Qui réprouve son choix, si tant est que le mot « choix » soit approprié en ces circonstances ?

Elle consulte sa voisine, Mme Rayda, la cartomancienne au numéro 12 de la rue Vilin. Elle passe outre la querelle qui les a opposées quelques mois plus tôt. Mais peut-on faire confiance à l'art divinatoire ? Et à celle dont on dit qu'elle a perdu la tête en 1916, quand un obus a détruit la maternité Baudelocque où elle venait d'accoucher, et d'où elle est revenue sans son nouveau-né ?

– Je vous en conjure, madame Rayda, dites-moi la vérité. Est-ce que mon fils aura de quoi se nourrir ? Est-ce que je parviendrai à le rejoindre là-bas ?

La voisine grimace.

– Je me trouve bien trop gentille avec vous, madame Peretz. Vous recevoir chez moi…

Elle s'exprime lentement.

– Vous me considérez comme un oiseau de malheur. Mais qu'est-ce que j'y peux, moi, hein, si la mort… ? Qu'est-ce que j'y peux ? Vous m'en voulez à cause de la mort…

Pointe un index menaçant.

– Je sais lire dans les cartes mais aussi dans vos pupilles. Pourquoi vous me faites pas confiance ?

Les mains de Cécile tremblent sur le napperon en dentelle. L'inquiétude s'enroule autour de sa gorge, sa voix se brise. Elle a besoin de savoir.

– Qu'est-ce que mon fils va devenir ?

– Vous avez tiré l'Impératrice parce qu'elle vous ressemble… Si l'homme se permet des analyses qu'il croit futées, l'Impératrice possède un pouvoir dont il est dépourvu, un pouvoir qui scrute l'avenir : l'intuition.

La voyante glisse la liasse de billets que lui tend Cécile dans une pochette brodée d'or fixée à sa ceinture. Elle se lève pour signifier la fin de la consultation.

– Allez, allez, vous inquiétez donc pas. Vous le retrouverez, votre fils, quand toute cette histoire sera terminée.

Cette soi-disant « Cécile », Mme Rayda ne l'apprécie pas, comme elle n'apprécie aucun de ces Israélites dont on dit qu'ils possèdent des

diamants et de l'or cachés sous les lattes de leurs planchers.

Elle a gonflé son prix, les temps sont durs pour tout le monde.

*

685 kilomètres.

Je vérifie les différents trajets possibles sur l'application « Plan » de mon smartphone, en prenant l'autoroute ou par les nationales – temps de voyage entre sept et onze heures. À pied, il faut compter quinze jours, pour un bon marcheur.

Qu'aurais-je décidé à la place de Cécile ? Mue par le désespoir, aurais-je cru que je retrouverais mon fils « quand toute cette histoire serait terminée » ?

*

L'enfant regarde la silhouette de sa mère s'éloigner sur le quai numéro 11 de la gare de Lyon. Il ne connaît rien de l'Histoire en marche, ni de son intérêt supérieur. Il la regarde qui le laisse, sans savoir le cri d'épouvante qu'elle retient.

L'enfant se sent abandonné. Un creux se forme au milieu de son ventre, une douleur qui s'amplifie et qui n'est pas la faim. Mais il fait semblant

que tout va bien. Il agite longtemps la main pour dire au revoir, bien après le tunnel, quand il ne distingue plus les rails qui convergent vers la gare.

Et cette mère, soudain, c'est moi, moi, Cécile Perec, et cet enfant petit, d'à peine cinq ans, qui a peur du noir et des dragons, c'est le mien.

*

À Belleville, on ne voit plus les enfants des Juives polonaises. Du jour au lendemain, elles déambulent, spectrales, maris au front ou prisonniers au stalag, les petits on ne sait où. Depuis leurs seize ans, elles traînaient à leur suite des nez pleins de morve, des jambes crottées, et désormais plus personne ne s'accroche à leurs jupes.

Elles travaillent à l'usine pour envoyer de l'argent, loin de Paris, dans des pensions où leurs enfants grandissent sans elles. Elles veulent les préserver du bruit des bombes, des sirènes qui retentissent la nuit, des caves dans lesquelles on se terre comme des taupes sans rien à boire ni à manger.

Sont-elles de mauvaises mères qui abandonnent leur progéniture, des nourrissons pas encore sevrés, comme le rabbin le leur reproche le samedi

matin, à la synagogue de la rue Julien-Lacroix ? Ou se montrent-elles simplement prévoyantes ?

Elles partent tôt le matin, rentrent le soir tard, avalent un bouillon avant de se coucher. Elles baissent la tête, ne s'attardent pas dans la rue pour éviter les questions auxquelles il faudrait bien répondre.

– Vos enfants, comment ils vont, madame Wajntrob ?

– Ça fait bien longtemps qu'on ne les a pas vus jouer par ici, madame Poznanski ?

– Ça n'a pas l'air d'aller très fort ces temps-ci, madame Roitmann ?

Ces femmes sont devenues des ombres, fluettes dans leurs robes noires et longues. Sur leurs visages de plâtre, dans leurs yeux profonds, se concentre une angoisse indicible, indicible comme la tristesse qui étreint leur cœur.

*

Le bruit d'une nouvelle guerre à l'est de l'Europe me transperce. Je suis réveillée par le sifflement des missiles, des drones, sur les terres des grands massacres, de la Shoah par balles, de l'assassinat d'un million et demi de Juifs d'Ukraine.

Recommence la guerre et revient la menace. Que faire, parviendrai-je à protéger mon enfant ?

À l'automne 1941, Cécile rejoint le cortège des mères muettes et moi, par-delà le siècle qui nous sépare, je voudrais qu'elle me parle et m'indique du doigt un chemin.

Trois

1972

Les éditions Julliard publient un livre de Georges Perec au titre étrangement orthographié : *Les Revenentes*. Toutes les voyelles sont bannies du texte sauf une, le *e*. Cela s'appelle un monovocalisme, jeu littéraire remis au goût du jour par les coquins de l'Ouvroir de littérature potentielle, l'Oulipo, mouvement littéraire fondé en 1960 par le mathématicien François Le Lionnais et l'écrivain Raymond Queneau, que Perec rejoint sept ans après sa création.

Les Revenentes. J'ignorais l'existence de ce texte – ce n'est pas l'un de ses plus connus – jusqu'à ce qu'un libraire le sorte de la deuxième rangée d'un rayonnage caché et me le tende.

– Lisez !

Georges Perec s'y autorise de nombreux écarts avec la langue française. À mesure que le texte progresse, de plus en plus licencieux, plein de fautes, son contenu devient pornographique.

Que veut-il nous dire, *me* dire ?

*

La veille du départ de son fils, Cécile glisse dans sa besace, une gourde, du pain et une revue, *Les Aventures acrobatiques de Charlot*. Sur la couverture, Charlot se jette dans le vide en tenant ses bretelles en guise de suspentes pour son parachute.

Elle apprend à Georges l'adresse de son salon de coiffure qui est aussi celle de leur logement, un deux-pièces sans lavabo, vue sur le puits et les clapiers à lapins, dans une courette insalubre. Mais il sort la revue du barda, l'agite comme un éventail.

– Calme-toi et répète : 24 rue Vilin, dans le vingtième arrondissement de Paris.

L'enfant scrute le plafond, une « étoile d'araignée », la désigne de l'index.

– Écoute-moi.

Cécile se penche,

– Écoute bien.

Il perçoit dans son débit de paroles une inquiétude sauvage.

– Nous ne sommes plus des *yidn*. D'ailleurs, avec ton père, nous ne l'avons jamais vraiment été. Pour nous, Dieu n'existe pas. Seul ton grand-père y croit.

Aaron est un hassid qui espère la venue du Messie tous les matins. Désormais, il dissimule ses tephillin et son châle de prière sous son traversin et prie en secret.

– Personne ne doit savoir. Tu es breton, c'est tout. Saint Perec, fils du roi Glywys de Glamorgan, a refusé de prendre la succession de son géniteur pour se consacrer à sa foi. C'est ta glorieuse ascendance désormais. Oublie le reste.

*

L'enfant ignore où se trouve la Bretagne. Il est fils d'un héros au nom imprononçable, non celui d'un Juif polonais arrivé en France à la fin des années vingt.

Mais qui est-il s'il n'est plus le fils de son père ?

Il ne réclame pas à sa mère qu'elle lui explique à nouveau cette énigmatique histoire de Bretons, de peur qu'elle ne lui demande d'un ton doucereux, mais regard fou,

– Réponds, Georges, est-ce que tu es *yid* ?

et qu'à la moindre hésitation de sa part

– Breton, je suis breton, c'est bien ça, *mameshi* ?

elle ne lui colle une torgnole si fort qu'il voltige dans un coin de la cuisine.

– Est-ce que tu es *yid* ? Non, tu réponds non, quelle que soit la violence du coup qu'on te porte, quelle que soit la menace et même si on te raconte que je suis morte. Tu vas souffrir, pleurer. Mais moi, je veux que tu vives, tu m'entends, que tu vives le plus vieux possible et un siècle après ma mort, d'accord ?

L'enfant se tait. Il compte les fissures sur les tommettes couleur brique. Qu'un mot, une interjection en yiddish lui échappent dans la rue, et elle le frappe sur la bouche.

– Chez nous, on parle français, compris ? Dehors, c'est maman, uniquement maman. Je ne suis pas *mamé*, pas *mameshi*.

Il ne réclame pas de faire un puzzle ni de jouer à cache-cache avec elle comme quand il n'y avait pas la guerre. Il s'amuse en silence avec son yo-yo, assis en tailleur sur le lit. Ce jouet est identique à celui en bois peint de mon fils.

L'enfant de Cécile et le mien ont le même âge, un air mutique, des gestes maladroits. Ils pourraient être camarades de classe, à l'école de la rue

des Couronnes, faire ensemble les quatre cents coups dans les ruelles de Belleville. L'un et l'autre veulent un compagnon de jeu, un petit frère, un animal de compagnie.

Si Georges est sage, sa mère lui promet d'adopter un chaton à son retour. Il pourra vérifier ce que son grand-père Aaron lui affirme avec un œil pétillant de certitude : les chats miaulent en yiddish, partout dans le monde.

*

Quels mots prononce une mère pour protéger son enfant de l'irruption du tragique dans leur vie ? Que passe-t-elle sous silence ?

Il part à la montagne avec d'autres garçons. Des flocons blancs irisés de bleu et de rose fondront dans sa main.

– C'est merveilleux, c'est la liberté.

Puis il reviendra à Paris en sachant construire des cabanes et allumer des feux de camp.

– Une colonie de vacances, ça passe tellement vite.

Il reviendra et,

– Ta vie sera une fête de tous les instants, Georges, tout ira pour leur mieux.

Mais sa voix tremble d'incertitude.

– Peut-être que je viendrai te chercher là-bas, dans la montagne, qui sait ? Je viendrai te chercher. Je viendrai, mon fils.

Ils mangeront des sandwichs au pastrami, des cornichons et des bretzels parce que l'opulence sera revenue. Elle tartinera un bagel de moutarde au raifort. Assis sur les bancs de troisième classe, ils admireront les cascades céruléennes figées dans la glace. Puis il fera la sieste sur son épaule.

À la maison, rue Vilin, un petit chat roux l'attendra. L'enfant voudra lui donner un prénom hébraïque pour faire plaisir à son grand-père. Menahem. Menahem le consolateur.

– Tu te souviens de ce que je t'ai dit, Georges ? Nous ne sommes pas des *yidn*. Nous l'appellerons Caramel comme tous les chats roux.

*

Le matin du départ, Cécile inscrit à l'encre noire, sur l'avant-bras gauche de son enfant, leur adresse à Belleville. Peut-être s'égarera-t-il dans une foule anonyme – il est tellement étourdi – et lui sera renvoyé dès demain, après-demain.

Et si elle le perdait pour toujours ?

Cette éphémère pensée lui intime de le retenir, de ne pas le laisser monter dans le wagon de la Croix-Rouge. Mais Bianca, la fille de sa belle-sœur

Esther, se tient à ses côtés sur le quai numéro 11. Du talon droit, elle tapote le bitume, rythmant les au revoir, tac tac. Il ne faut pas que cette affaire dure trop longtemps, sinon le gamin ne voudra plus s'en aller, tac tac, il fera un caprice, s'accrochera à sa mère. Esther a demandé à sa fille de se montrer intransigeante face aux atermoiements de la jeune femme, de s'assurer que Georges grimpe dans le convoi.

– Allez, allez, à bientôt, mon cousin chéri.

Cet enfant est l'unique fils du frère d'Esther, ce frère cadet mort au combat. Il doit vivre à tout prix – vivre pour perpétuer la mémoire et le nom des Peretz, l'histoire de leur lignée, de Lubartów à Paris.

– Sois courageuse, Cécile, c'est la meilleure décision pour le petit.

*

« Près des crèches en grève, les fenêtres fermées, cent bébés tètent le nestlé qe tendent des mémés empressées. »

Le *e* est partout, dans *Les Revenentes*, au mépris des règles orthographiques. Il gêne les yeux, entrave la lecture.

Je me demande qui sont ces « revenentes ». Sont-elles les fantômes qui hantent Georges, et dont il ne parvient pas à se débarrasser ? Sont-elles le contraire des femmes jamais revenues, celles qu'il a aimées, qui le quittent, l'obsèdent, et sa mère, l'absente de tout bouquet ? Celles dont il continue d'espérer le retour ?

Il y a tant de questions, tant de choses disparues, recouvertes de silences, que je ne connais pas.

Je glane des informations sur Internet. Dans un carnet Moleskine que m'a offert mon père, « pour tes projets d'écrivain », je griffonne quatre noms, quelques mots.

Jacques Lederer, rencontré au lycée Geoffroy-Saint-Hilaire d'Étampes, ancien ouvrier maoïste devenu écrivain.

Marcel Bénabou, membre de l'Oulipo, ancien secrétaire « définitivement provisoire et provisoirement définitif » du mouvement littéraire, écrivain.

Claude Burgelin, professeur de littérature à l'université, biographe de Georges Perec, écrivain.

Robert Bober, ancien tailleur, devenu réalisateur, écrivain.

J'inscris les titres de leurs ouvrages, passe un coup de fil à mon libraire pour les commander. Je consulte leurs dates de naissance : 1933, 1939, 1940, 1931.

Ces quatre vieux messieurs, des proches de Georges, viennent d'une époque où l'on s'envoyait des bristols, des correspondances à la plume, qui commençaient par : « Cher, très cher, admirable et charmant ami… »

Ont-ils une boîte mail, un smartphone ? Savent-ils lire les textos, en rédiger ? Une amie me confie le courriel de Robert Bober – adresse qui porte le prénom de son épouse défunte. J'envoie un premier message laconique intitulé « Georges », une bouteille à la mer.

Quatre

Je piste les biographes de Georges, ses traducteurs, les spécialistes de la langue et de la culture yiddish, les exégètes, ceux qui se réunissent au sein d'une confrérie baptisée Association Georges Perec (AGP), créée quelques mois après sa mort, avec le dessein de « promouvoir la lecture, l'étude et le rayonnement » de son œuvre, comme l'explique le site internet.

Je veux débusquer les « perecquiens », « perecologues », « perecophiles » et « georgeolâtres » comme ils se définissent eux-mêmes. Mes mails voyagent entre Lyon, Melbourne et Québec, de la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris, à l'université de Princeton, aux États-Unis. J'en trouve partout – passionnés, intarissables, sympathiques – même dans l'immeuble du magazine où je travaille et dans le hameau, à Belle-Île-en-Mer, où j'écris ces lignes.

Je ne rencontre étrangement que des hommes.

De visu ou en visioconférence, je les enregistre. Je pose les mêmes questions en préambule.

– Georges parlait-il de sa mère ? La nommait-il ? Disait-il « maman », « ma mère », « Cécile » ?

J'énonce « Georges » comme s'il était l'un des miens, un grand frère mort trop jeune, sans que j'aie eu le temps de m'habituer à son absence. Aucun de mes interlocuteurs ne me demande de justifier ma démarche, pourquoi lui, pourquoi vous. Je serais bien en peine de leur répondre.

J'écris peut-être pour essayer de comprendre ce qui me lie à lui ? Ce qui nous tous, ses nombreux lecteurs, nous lie à lui – puisque sa gloire posthume ne cesse de croître, dans le monde entier ? À ce stade, j'avance dans le noir.

*

Robert Bober finit par me répondre. Il me mène à Jacques Lederer, Marcel Bénabou, Claude Burgelin.

Ils forment un gang de jeunes vieux messieurs – respectivement 92, 91, 85 et 84 ans quand je les rencontre –, pleins de verve et heureux de convoquer leurs souvenirs de Georges.

Au cours de l'hiver 2024, je les rejoins chez eux ou au café. Je plonge dans la guerre, les années

cinquante, soixante et soixante-dix – quarante ans d'histoire de France et de littérature.

Puis je suis rattrapée par la vie, mes obligations familiales et professionnelles. Il me faut plusieurs mois pour les réécouter.

*

Un matin brumeux de l'hiver 2025, la nuit s'étire en lambeaux dans le ciel parisien. Les timbres chevrotants des jeunes vieux messieurs emplissent mon appartement, s'évadent par les interstices et me reviennent, avec leurs mains tavelées, des yeux embués derrière des verres de lunettes à monture d'écaille, des rides aussi profondes que les méandres du vingtième siècle.

Le peu qu'ils savent du destin de Cécile m'accable.

Un bruit de froissement s'échappe du dictaphone. Marcel Bénabou farfouille dans un tiroir de son bureau. Il exhume des feuillets conservés dans une pochette plastifiée sur lesquels Georges a annoté des exercices d'écriture qu'ils ont faits ensemble dans les années soixante.

– On se marrait comme des fous, vraiment, on crevait de rire.

Une cuiller tinte sur une assiette. Robert Bober me sert des biscuits au beurre et un thé noir.

– Vous sucrez ou vous mettez du miel ?

Sur son visage plissé de rides se déploie un air d'enfant heureux. Il partage avec moi un trésor : une enveloppe kraft remplie de dizaines de photos en noir et blanc de Georges et de leurs pérégrinations dans la baie de New York pour tourner *Récits d'Ellis Island* en 1979.

– Il ne sait pas ce que c'est qu'être juif, à quoi ça le rattache, c'est pour ça qu'on fait ce voyage ensemble.

Tout est juvénile en Jacques Lederer, son phrasé, ses gestes, sa passion pour le jazz, l'amour qu'il éprouve pour sa compagne. Mais ses mots l'accrochent à l'Histoire comme une ancre.

– Je suis un frère en Shoah de Georges.

Son père est mort en déportation. Jacques me montre une photographie de cet homme au visage carré, colosse tant aimé qu'il a attendu des semaines dans le hall du Lutetia, voyant approcher des ombres qui n'étaient pas celle espérée.

Claude Burgelin me donne rendez-vous dans un café près de la gare de Lyon. Dans l'enregistreur, sa voix se mêle à celle du serveur, au brouhaha des conversations de comptoir, à la pluie qui

tombe sur la verrière. De notre table, nous apercevons la tour de l'Horloge, et devinons les quais, celui d'où Georges est parti, quatre-vingt-trois ans avant notre rencontre.

– Il ne parlait jamais de sa mère.

*

Georges monte dans le convoi de la Croix-Rouge, et ne dit plus « maman ». Il ne parle pas le *mame-lushn*, terme yiddish pour désigner la « langue de maman ». Il ne se souvient pas d'avoir appelé sa mère « *mamé* », « *mameshi* », et qu'elle se retourne pour lui répondre :

– Oui, de quoi as-tu besoin, mon *bubele* ?

Quand les vieux messieurs – qui sont de très jeunes messieurs à l'époque, vingtenaires habillés de costumes à carreaux, cravate en laine tressée, pull-over sans manches sur chemise empesée –, quand ils rencontrent Georges, ils sont traversés par l'énergie de l'après-guerre. Ils sont hantés par l'Algérie – seront-ils mobilisés ? comment aider le FLN ? –, mais portés par un élan collectif : on fait table rase du passé ; on savoure les joies des Trente Glorieuses, les nouvelles commodités, la vie moderne.

Georges ne se présente pas comme juif.

– Je suis écrivain, dit-il, même s'il n'a encore publié aucun ouvrage.

Ce n'est pas de la vantardise, juste une identité qu'il se choisit – une identité et une évidence : il vit et vivra dans les mots, pour ces heures où, penché sur ses feuillets, la plume leste, il se sent si incroyablement bien, suspendu entre l'éternel et l'éphémère.

Le questionnement tourmenté sur son identité juive vient plus tard, quand, allongé sur son lit, il compte pendant des heures les lézardes au plafond, et rumine, et se plaint d'avoir si mal aux dents, et se lamente que l'histoire, la culture, l'espoir ne lui aient pas été transmis.

Nul ne devine l'empreinte laissée par la disparition de sa mère. Mais plus le temps passe, plus l'absence se creuse indéfiniment et l'aspire.

Les mots de Claude Burgelin ricochent sur les murs de mon appartement en ce matin d'hiver 2025 :

– Du vide traîne dans tous ses livres et dans ce vide, aucun fantôme, aucun fantôme de sa mère, juste le vide lui-même.

La tristesse monte telle une marée. J'ai envie de prendre ce vieux monsieur frêle et érudit dans mes bras. Mais comme avec mon père quand il se lance dans les récits de son enfance en Algérie, je fais

« comme si » : comme si l'émotion ne devenait pas une matière palpable, comme si cette histoire ne m'affectait pas. Je me répète : Blinde-toi, ma pauvre fille, blinde-toi. Mais quel étrange mot, « blinder » : je descends dans un abri connu de moi seule pour échapper à la fureur du monde et scelle la porte et parfois pleure loin des regards.

Claude Burgelin m'entend-il penser ? Il pose une main amie sur la mienne et soudain le silence s'installe, une douceur.

*

En novembre 1941, le train disparaît dans le tunnel et tout s'embrase dans une brume grise. Des flammes rouges lèchent le bleu acier des verrières et des arches métalliques.

Sur le cadran de la grosse horloge, les aiguilles se figent au moment où le convoi s'éloigne – 11 heures. La sueur perle sur les tempes de Cécile. Elle va rester là et attendre le retour de Georges. Mais Bianca lui attrape le bras d'une main ferme. Il faut avancer vers la sortie.

– Marchons, demande la jeune femme.

Elle redoute le métro depuis la grande rafle du mois d'août. David, le père de Bianca, y a échappé de justesse, ce genre de chance ne repasse pas deux fois.

*

« La police française a pris enfin la décision de purger Paris et de mettre hors d'état de nuire les milliers de Juifs étrangers, roumains, polonais, tchèques, autrichiens qui faisaient leurs affaires aux dépens des nôtres. »

Cécile découpe *Je suis partout*, lit l'article à son père pour lui ouvrir les yeux sur la situation.

Les premières arrestations ont lieu, la peur se répand aussi vite que la rumeur. Mais les paupières d'Aaron restent collées.

– Tu as conscience que nous sommes des Juifs étrangers nous aussi ?

Certains voisins, des artisans, des livreurs, ne réapparaissent pas à Belleville. Si on sait lire entre les lignes – et à cette époque, c'est une question de survie –, on comprend que demain on sera le prochain sur la liste.

*

Pour le maréchal Pétain, le Juif n'est pas assimilable. Le Juif est l'ennemi de l'intérieur. Il ne fallait pas se déclarer au commissariat en tant que Juif, ni figurer dans le fichier à la Préfecture – ce fichier que tout le monde désigne comme le « fichier juif ».

Dans l'entourage de Cécile on parlemente.

– Ils savent désormais où nous trouver, nom, date de naissance, profession, adresse, pays d'origine.

Les Polonais sont les plus nombreux, 250 000 qui ont débarqué en France après la Première Guerre mondiale.

– Et vous savez ce qu'on dit de nous, les Juifs polonais ? Ils pilleront vos maisons, voleront votre travail et feront subir les pires outrages à vos filles. Il faudra les renvoyer sans état d'âme pour qu'ils retrouvent leur pays natal sans avoir le temps de comprendre.

Mais qu'y a-t-il à comprendre ? Plus aucune des valeurs qui fondent ce pays ne résiste. Dans le chaos, on n'a pas le temps ni le loisir de comprendre. On est submergé, on devient une proie.

Il aurait fallu désobéir, ignorer la convocation de la police, ne pas se rendre au commissariat comme un seul homme, comme les 149 734 Juifs du seul département de la Seine, doigt sur la couture du pantalon. Mais *la personne qui ne se présenterait pas aux jours et heures fixées s'exposerait aux sanctions les plus sévères*.

– Peut-être aurait-on dû fuir dès les premières exclusions des Juifs des professions publiques ?

– Pour aller où ? T'as l'argent, toi, pour t'exiler en Amérique, refaire ta vie dans un pays que tu connais pas, dont tu parles pas la langue, où personne t'attend avec des *gefilte fish* et du raifort le soir de shabbat ?

– L'argent, c'est une chose, sans parler de la force d'âme qu'il te faut pour tout quitter et tout recommencer.

Voilà ce que clament les discoureuses à la synagogue et les parleurs qui, au lieu de travailler, tiennent les murs de la rue Vilin, mais aussi Aaron, le père de Cécile, engoncé dans son caftan bleu-noir, Esther et David qui a pourtant failli être raflé dans le métro. Dieu seul sait dans quel baraquement de Pithiviers ou de Beaune-la-Rolande il croupirait à l'heure qu'il est.

Malgré les menaces, la peur, les lois régissant le statut des Juifs qui se succèdent, on n'a pas le courage de s'exiler à nouveau. On veut continuer de croire en la France, en ses valeurs universelles, à la force intangible des droits de l'homme.

Étienne
de Montety

Il y a
une autre rive



Stock

Page 1177 roman

Il y a une autre rive

DU MÊME AUTEUR

Romans

L'Article de la mort, *Gallimard, 2009*
La Route du salut, *Gallimard, 2013 ; Folio, 2016 – prix des Deux-Magots 2014*
L'Amant noir, *Gallimard, 2017 ; Folio, 2019 – prix Jean-Freustié 2017*
La Grande Épreuve, *Stock, 2020 ; Folio, 2022 – Grand Prix du roman de l'Académie française 2020*
La Douceur, *Stock, 2023 ; Folio, 2024 – prix Jean-d'Ormesson*

Essais

Thierry Maulnier, *Julliard, 1994 ; Tempus, 2013*
Salut à Kléber Haedens, *Grasset, 1996*
Des hommes irréguliers, *Perrin, 2006 ; Tempus, 2015*

Histoire

Honoré d'Estienne d'Orves. Un héros français, *Perrin, 2001 ; Tempus, 2016*
Notre histoire, *conversation avec Hélie de Saint Marc et August von Kageneck, Les Arènes, 2002.*
Le Figaro. 200 ans de liberté, *La Martinière, 2025*

Recueils

Encore un mot. Billets du Figaro, *Chiflet, 2012*
Billets du Figaro. L'actualité au fil des mots, *Points, 2016*

Étienne de Montety

Il y a une autre rive

roman

Stock

Illustration © Alex Caminker.
All Rights Reserved 2025 / Bridgeman Images

ISBN 978-2-234-09702-5

© Éditions Stock, 2026

« Aime. Sors de ta nuit. »

Verlaine

« Mais dites-le-moi, par pitié, où
trouverai-je une famille et un Dieu dans
la société individuelle et philosophique
que vous me proposez ? Dites-le-moi et
je vous suis ; sinon ne trouvez pas mauvais
que je me couche dans la tombe du Christ,
seul abri que vous m'avez laissé
en m'abandonnant. »

Chateaubriand

I

« Ibrahim a eu un accident. Appelle-moi. Je t'embrasse. » Rahman avait reçu ce message de son cousin Redouane, via Facebook, alors qu'il était en réunion avec Tom Astier-Lebrun.

Cela faisait des années qu'il n'avait pas eu de nouvelles de son père. Aussitôt, il avait téléphoné à Redouane pour avoir des précisions. Ibrahim l'ancien taxi parisien – il disait *taxieur* comme au pays – était devenu le chauffeur de l'imam de Mediana. Il le convoyait quand celui-ci prêchait dans les mosquées de la région.

Alors qu'ils étaient sur le chemin du retour, Ibrahim avait vu surgir un camion qui en doublait un autre. Pas de visibilité, route étroite, bas-côté dégradé, il n'avait pas pu l'éviter. Le choc avait été violent et les occupants de la voiture, imam et chauffeur, tués sur le coup. « Le destin », avait

conclu Redouane : le mauvais endroit, au mauvais moment. « Mektoub' la volonté de Dieu. »

Rahman avait été surpris évidemment. Mais chagriné, non. Son père, il l'avait perdu quinze ans plus tôt quand celui-ci avait quitté le domicile familial. L'eût-il revu, l'aurait-il seulement appelé papa ?

Conformément à la tradition islamique, les obsèques d'Ibrahim In Salah devaient avoir lieu au plus vite. Et sa présence s'imposait. Vraiment ? Il avait aussitôt téléphoné à sa grand-mère, qu'il appelait Oumi et qui habitait dans le même village, aux portes de Mediana. Celle-ci avait insisté : il fallait absolument qu'il soit là.

Le voyage avait pour motif un deuil familial, un visa lui fut donc délivré en quelques heures par l'ambassade d'Algérie. Rahman avait trouvé un billet sur Lastminuteflight, et s'était enregistré sur un vol Paris-Alger qui partait le lendemain.

Ce voyage impromptu faisait remonter en lui bien des souvenirs d'enfance. Jusqu'à la séparation d'Ibrahim et Halima, les In Salah se rendaient tous les étés en Algérie : au programme, Mediana où vivait la famille In Salah, et Aïn Témouchent où avait vécu celle d'Halima et où elle avait encore des parents. Dès qu'arrivaient les beaux jours, l'excitation montait chez Rahman. Quelle expédition ! Ils prenaient un autocar aux portes de Paris. Ils n'étaient pas les seuls. Nombreux étaient, début

juillet, les Algériens qui se rendaient au pays. On aurait dit que tout le monde s'était donné rendez-vous le même jour. Tous étaient lourdement chargés de bagages. Les chauffeurs passaient un long moment à remplir les coffres, fixant même certains colis volumineux sur le toit du véhicule. Le car déposait les In Salah à Marseille, d'où ils prenaient le ferry assurant la liaison avec Alger. Il fallait encore qu'un cousin soit à l'arrivée pour les prendre en charge. Le voyage durait presque deux jours.

Plus tard, les In Salah se rendraient en Algérie en voiture, le lumineux du taxi paternel recouvert d'une housse noire. C'était moins pittoresque, plus confortable.

L'avion de Rahman avait atterri à l'heure. L'aéroport bourdonnait de monde, en ce début d'été ; des hommes d'affaires côtoyaient des familles en partance, costumes sombres et lunettes de soleil mêlés aux hidjabs, étudiantes au travail, l'ordinateur sur les genoux, voyageurs poussant des chariots de valises et de sacs, vieillards assoupis devant les larges baies donnant sur les pistes de décollage. Il ne se souvenait pas que les lieux étaient si vastes.

Pour la première fois depuis longtemps, il entendait parler dardja autour de lui. Une langue volubile et rauque par laquelle les gens s'interpellaient

sans qu'on sache si c'était une altercation ou une comédie. Les sonorités gutturales et emphatiques, le rythme, l'intonation, ces seules perceptions suffisaient à faire naître une certitude en lui : « Je suis de retour en Algérie. »

Rahman avait grandi tard. Long, maigre, les cheveux courts, le teint mat, le sourire accentué par des lèvres charnues, il était vêtu de la même manière semaine et week-end, arborant la tenue du jeune urbain, élégant et décontracté : jean impeccable, sweat noir à capuche et chaussures de sport.

Au comptoir de l'agence de location de voitures, l'employé lui tendit son contrat avec le sourire.

— Soyez le bienvenu.

L'homme avait prononcé cette phrase avec une légère solennité qui n'excluait pas la sincérité. Il avait vu que son client était domicilié en France. « Le bienvenu », il entendrait souvent ça au cours de son séjour. C'était visiblement une manière engageante de se concilier un visiteur rendu méfiant par soixante ans d'informations négatives sur l'Algérie. Rahman en fut touché.

Il avait pris la route qui allait vers l'Atlas. Le ciel était gris. Pendant le trajet, une pensée ne le quittait pas : où l'accident avait-il eu lieu précisément ? Sur cette autoroute qui l'emmenait à Mediana ? Non, Redouane avait parlé de mauvaise visibilité. Évidemment ici la circulation automobile n'était

pas la même qu'en France. Plus chaotique, pleine d'imprévus. Il fallait être vigilant. Dès qu'on s'éloignait d'Alger, on assistait à des scènes insolites. Un homme âgé, descendu de l'autocar, traversait la chaussée pour rentrer chez lui. Ses aïeux l'avaient fait depuis des millénaires. Pourquoi ce large lacet d'asphalte qu'est une autoroute aurait-il changé ses habitudes ? Il y survenait parfois des accidents dramatiques : à qui la faute ?

Plus loin Rahman sourit en voyant un 4x4 vert et blanc, rampe de feux allumée, arrêté sur la bande d'arrêt d'urgence : des gendarmes discutaient avec un homme dont les chèvres broutaient paisiblement, les obligeant à faire ralentir les voitures et à les faire passer sur la voie de gauche pour éviter une collision. En Algérie, des mondes s'entrechoquaient sans cesse.

Quand il lut sur un immense panneau rédigé en arabe et en français « La Wilaya de Mediana vous souhaite la bienvenue », il sut que le douar, le hameau familial, n'était plus très loin.

Cette imminence ravivait en lui des voix, des couleurs et des lumières : les vacances de son enfance. Sitôt arrivés, dans les cris et les effusions, Rahman et les enfants de son âge s'égaillaient dans les alentours. La surveillance des parents s'estompait, ils pouvaient fureter partout dans la maison, jouer dans le jardin et dans le hameau, qui devenaient leur royaume. Flanqué de ses cousins Redouane et

Yazid, il était livré à lui-même, chose impensable en France. Parfois un ancien les arrêtait. « Tu es le fils d'Ibrahim ? Tu habites Paris ? Alors, c'est bien là-bas ? C'est trop grand, hein ? On est mieux ici, pas vrai ? »

Le village d'Oumi se trouvait sur les hauteurs de Mediana. Il se composait d'un groupe de maisons, les plus anciennes construites en pierres, les plus récentes en parpaings, pas toujours achevées. Des tiges d'acier tors sortaient des murs, donnant l'impression d'un chantier sans fin.

La maison familiale était belle, solide et fraîche. Rahman avait quelques souvenirs épars, mais très nets. Des murs soigneusement chaulés. Des céramiques de couleur. Et une image : chaque matin, une vieille femme au visage creusé de profonds sillons venait arroser les lauriers – roses du jardin, contribuant à sa beauté et à sa fraîcheur. La vieille Leïla était-elle toujours là ? Quel âge avait-elle à l'époque ?

Son cousin Yazid lui ouvrit, l'embrassa et le fit entrer dans la maison silencieuse. Rahman reconnut aussitôt le patio qui desservait toutes les pièces. Sa grand-mère vint à lui, le visage marqué par le chagrin. Elle semblait avoir rapetissé. Les oncles, les tantes, les cousins l'entouraient. Accolades, mots murmurés à voix basse.

— Tu dois être fatigué. Tu n'as pas bonne mine. Je vais te montrer ta chambre. Est-ce que tu as faim ?

— Oumi, laisse-le tranquille le pauvre, il vient de voyager.

Il avait aussitôt été attablé et restauré : thé, soda, gâteaux au miel, griwechs, l'aïeule s'activait, de la cuisine au salon, apportant plat sur plat. « Mais j'ai mangé dans l'avion… » Il observait les visages fermés, les larmes mal dissimulées sur le visage des femmes. Il répondait machinalement aux condoléances, offrant un pâle sourire à ceux qui le consolaient. Il ne ressentait rien, aucune peine. Il agissait comme un automate, programmé pour un rôle. Oumi parlait toujours :

— Je suis heureuse que tu sois là, Rahman. Depuis combien de temps n'es-tu pas venu en Algérie ?

— Je ne sais même plus.

— Ce n'est pas bien. Tu aurais pu rendre visite à ton père…

— Et lui ? Depuis combien de temps il ne m'avait pas donné de ses nouvelles ?

— Ne parle pas comme ça, Rahman. Pas aujourd'hui.

Les questions le taraudaient depuis l'annonce de la mort d'Ibrahim : Qu'est-ce qu'un père ? Un homme qui donne la vie ? Et après ? Qui apprend à un enfant à marcher, à faire du vélo, à chasser

les oiseaux au lance-pierres, à jouer au baby-foot ? Qui l'encourage ? Est-ce quelqu'un qu'on admirera, à qui on s'opposera, quitte à le détester, avant d'établir avec lui des rapports amicaux ? Qu'avait-il reçu d'Ibrahim ? Tout avait été interrompu net par le divorce de ses parents…

La mosquée était un petit édifice où il se rappelait s'être rendu avec son père, ses oncles et ses cousins. Enfant, il aimait ce moment de la journée qu'il trouvait si pittoresque. À l'appel du muezzin, chacun interrompait ses activités et prenait le chemin de la mosquée. Ici, la plupart des habitants pratiquaient, au point que pour Rahman la religion était indissociable du douar, comme les vêtements que portaient les habitants : djellaba pour les hommes, haïk et aadjar pour les femmes. On était fidèle à la prière parce que tout le monde faisait ainsi. C'était la vie. Rahman se contentait de suivre les autres. À l'époque il n'aurait jamais osé avouer qu'en France, et même parmi ses amis musulmans, personne ne respectait vraiment les prescriptions de la religion : impossible de s'y tenir. On proscrivait le porc, l'alcool, on suivait le ramadan ; chacun faisait de son mieux. Au douar tout allait de soi. Pourquoi ?

Dans la mosquée, des voix s'élevaient, graves, des mots surgissaient, qui lui revenaient en mémoire : « *Subhana Rabbiyal Adheem* » (Gloire à mon

Seigneur le Très Grand) et « *Sami' Allahu liman hamidah, Rabbana lakal hamd* » (Allah entend celui qui Le loue, notre Seigneur, à Toi la louange). Il entendait ces phrases qu'il trouvait magnifiques, pleines de poésie.

Le cortège avait pris le chemin du cimetière. Au premier rang, à ses côtés, ses oncles et ses cousins, Yazid, Redouane. Seuls les hommes assistaient aux obsèques. Les femmes s'y rendraient le lendemain. Le cimetière était adossé à la montagne. D'innombrables pierres se dressaient, plantées de façon anarchique dans une sorte de champ qui dominait le village. Des coquelicots, des fleurs violettes et jaunes égayaient l'endroit. Certaines stèles étaient ouvragées. Sur la plupart, on lisait un simple sigle sous un nom : DCD. Rahman avait joué là naguère, dans les herbes folles, entre les tombes. Comment aurait-il pu concevoir que son père y reposerait un jour ? À dix ans, on ne pense pas à la mort.

Le rite funéraire était immuable. Quatre hommes avaient soulevé le brancard où reposait le corps d'Ibrahim, recouvert d'un linceul. Pas de cercueil ; la tradition est formelle, le défunt doit reposer en pleine terre. En marchant, l'assistance continuait la récitation en boucle de la *shahada*, la profession de foi des croyants : « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mohammed est Son prophète. » Le

cortège grossissait au fur et à mesure : tous ceux qui croisaient le cortège funèbre s'y joignaient jusqu'au cimetière.

Devant la fosse, l'imam avait prononcé la prière des morts, une série de glorifications d'Allah, suivie de la récitation de la Fatiha, la sourate d'ouverture du Coran, par les hommes. Enfin était venue la prière sur le Prophète et celle pour le repos de l'âme du mort. Le visage d'Ibrahim fut découvert. Rahman eut un choc ; ce visage gris, figé, sans expression, il eut peine à le reconnaître. Impossible de faire le lien entre ce cadavre et les images de son enfance. Il écoutait les paroles de compassion en hochant la tête sans mot dire.

Ibrahim fut descendu dans la tombe et placé selon la prescription de l'islam : sur le côté droit, le visage tourné vers la Ka'aba, le cube noir de la grande mosquée de La Mecque.

Le deuil dura trois jours. Sa grand-mère se rendait tous les jours au cimetière. Elle recevait des condoléances, le voisinage la visitait, conformément à la tradition. Rapidement Rahman voulut s'extraire de cette atmosphère pesante et alla retrouver ses cousins dans le village.

Redouane habitait chez ses parents, ou plutôt à l'étage de la maison que son père, le frère aîné d'Ibrahim, avait fait construire à cent mètres de chez Oumi. C'était un grand garçon aux larges

épaules, énergique et chaleureux. Ce jour-là, il portait un costume bien coupé, sur une chemise blanche ; sa barbe impeccablement taillée lui donnait l'air d'un sage.

On accédait à son logement par une ruelle à l'écart de la rue principale. Dès qu'on en avait franchi le seuil et refermé la lourde porte vernie sertie de gros clous, le bruit de l'extérieur s'évanouissait et l'on entrait dans un espace qui sentait la propreté, le frais, chargé d'une délicate odeur de cannelle.

Son cousin le prit par les épaules et lui donna une accolade fraternelle. Derrière lui, une jeune femme aux cheveux clairs, avec de beaux yeux marron : Souad. Elle avait un enfant dans les bras et un autre accroché à son pantalon ; un garçonnet intimidé par la venue d'un inconnu. Discrètement maquillée, elle portait une élégante tunique safran ouvragée, et sur les épaules une étole. Vraiment jolie, la cousine, songea Rahman.

Eux aussi s'étaient connus enfants ; Souad et lui avaient joué ensemble et puis l'âge les avait séparés, chacun était parti vers les jeux de son sexe. Il ne reconnaissait pas dans la gracieuse épouse de Redouane la fillette aux longues jambes maigres et aux genoux écorchés qui rivalisait avec lui à la course.

— Il a fallu la mort d'Ibrahim pour que tu reviennes au pays…

Était-ce un constat ou un reproche que lui adressait Souad ? Rahman sourit et s'assit sur le sofa recouvert de plaids chamarrés.

— Mon pays, c'est la France tu sais…

— Non, c'est ici, Rahman, que tu le veuilles ou pas.

— Mais je n'ai jamais vécu en Algérie, à part pour des vacances, alors…

— Ça c'est des histoires. Tes racines sont en Algérie. Paris, tu pourrais y vivre cent ans, tu ne seras jamais français, tu es de Mediana. À ta mort, tu seras enterré ici, n'est-ce pas ?

— De quoi tu me parles ? J'y ai pas réfléchi.

— Rahman, la terre qui te recouvrira doit être musulmane. Tu dois être enterré dans ton pays, à côté de tes pères. Va au cimetière, tu verras toutes les tombes In Salah. Tu as fait la ziyara, la visite pieuse ?

— Pardon ?

— Tu es allé prier pour les morts de la famille ? C'est important pour qu'Allah – Son Nom soit loué – leur pardonne les péchés.

Oui il était retourné au cimetière, il avait vu les pierres sous lesquelles reposait sa famille : Aziz In Salah (1913-1967), Yamina In Salah (1923-2007), Lamine In Salah (1940-1971). Celle du grand-père de qui lui venait son prénom était constituée d'une stèle écaillée où le nom se distinguait à grand-peine. Sur la tombe de son père, la pierre était peinte mais pas encore gravée.

— On ne pourrait pas changer de sujet, Souad ? Ce n'est pas gai.

— Ne parle pas comme un mécréant !

Rahman ne savait pas si elle parlait au premier ou au deuxième degré, si le mot était prononcé avec ironie. Le regard de la jeune femme s'était enflammé.

— Personne ne sait quand il mourra, alors, toi, moi, Redouane, il faut s'y préparer tous les jours. « Changer de sujet ? » Si Ibrahim t'entendait… C'est la main d'Allah qui t'a conduit ici. Il fait du malheur de la mort de ton père – Souad réprima un sanglot – un bienfait : te voici de retour à Mediana. Tu sais, tu trouverais sans mal un travail, Redouane a toujours besoin d'aide au magasin. Il y a un appartement libre dans la rue de derrière, tu pourrais l'occuper, je connais le propriétaire, qui est un ami de Redouane. Je l'appelle ce soir.

— Souad, je travaille dans le numérique…

— Dans quoi ?

— Je vends des NFT, des certificats de propriété numériques.

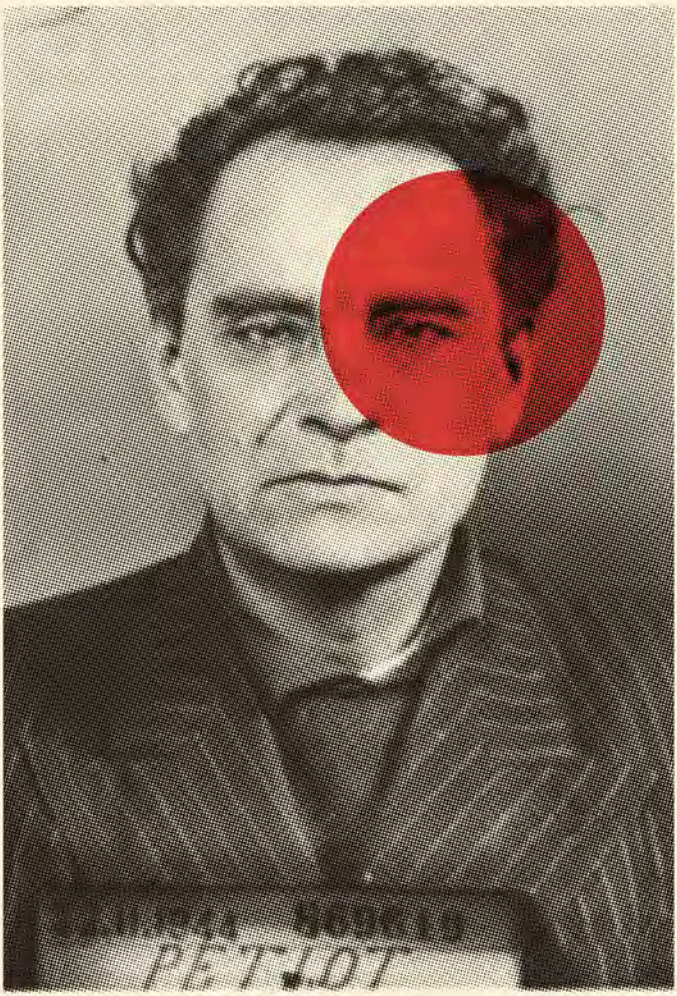
— Je ne sais pas bien ce que c'est mais je suis sûre que ce n'est pas un vrai métier.

Rahman renonça à arrêter le flot de paroles de l'impétueuse.

— Le commerce, ça c'est sérieux. Redouane te l'apprendra.

TOBIE NATHAN

L'assassin du genre humain



Stock
roman

L’assassin du genre humain

DU MÊME AUTEUR

(non exhaustif)

ŒUVRES LITTÉRAIRES

Et si c'était une nuit, *roman, Stock, 2023 et Le Livre de Poche, 2026*

La Société des Belles Personnes, *roman, Stock, 2020 et Le Livre de Poche, 2023*

L'Évangile selon Youri, *roman, Stock, 2018 et Le Livre de Poche, 2021*

Ce pays qui te ressemble, *roman, Stock, 2015 et Le Livre de Poche, 2017*

Les Nuits de Patience, *roman, Rivages, 2013 et Rivages/Noir, 2015*

Qui a tué Arlozoroff ?, *roman, Grasset, 2010 et Points Seuil, 2011*

Mon patient Sigmund Freud, *roman, Perrin, 2006 et Points Seuil, 2011*

Serial Eater, *roman, Rivages, 2004 et Rivages/Noir, 2008*

613, *roman, Odile Jacob, 1999 et Rivages/Noir, 2004*

La Damnation de Freud *(avec Isabelle Stengers et Lucien Hounkpatin), pièce en 4 actes, Les Empêcheurs de penser en rond, 1997*

Dieu-Dope, *roman, Rivages, 1995 et Rivages/Noir, 1997*

Saraka Bô, *roman, Rivages, 1993 et Rivages/Noir, 1994*

(*Suite en fin d'ouvrage*)

Tobie Nathan

L'assassin du genre humain

roman

Stock

Couverture : Julia Bourdet

ISBN 978-2-234-09685-1

© Éditions Stock, 2026

À la mémoire du docteur
Philippe Gérin, mon ami,
mon frère choisi, mon alter ego,
lui qui m'a appris à aimer la France

« Jeanne, ne sais-tu pas que la France est battue,
Que l'ennemi en tient une immense moitié,
Que c'est pire qu'au temps où tu chassas l'Anglais,
Que même notre ciel est clos et sans issue ?

Victorieuse toi, et te mêlant à nous,
Insensible au bûcher qui jusqu'ici rayonne,
Apprends-nous à ne pas nous brûler chaque jour
Et à ne pas mourir du chagrin d'être au monde. »

Jules Supervielle,
Poèmes de la France malheureuse

« Chante, chante ! Prends ta harpe, vide, creuse et légère,
Sur ses cordes fines jette tes doigts pesants,
Cœurs lourds de douleur, et chante le dernier chant,
Chante les derniers Juifs d'Europe sur cette terre. »

Yitskhok Katzenelson,
Le Chant du peuple juif assassiné

« Nous avons appris par la presse
Qu'un docteur tout petiot petiot,
Pour ses clients plein de tendresse,
Les chauffait dans un grand fourneau
Il n'faisait jamais d'ordonnances,
Son remède était radical…

Je vous jur' qu'en ces moments d'crise
Pour pouvoir trouver du charbon.
Monsieur l'Juge, il faut que j'vous l'dise
J'ai subi beaucoup d'privations.
Non, vraiment, c'est moi la victime,
N'croyez pas que j'sois un farceur,
Mais c'que l'on qualifie de crime
Mérit'rait la Légion d'Honneur. »

Petiot s'explique !
sur l'air du Pendu,
Paroles de Jules Hubert

Le Naufrageur

Paris, le lundi 18 mars 1946.

Paris avait été libéré depuis un an et demi et les Français avaient de plus en plus faim et de plus en plus froid. La vie était encore plus difficile que durant l'Occupation. L'hiver qui se terminait avait été glacial, plus que les précédents. Le charbon manquait, très peu d'appartements étaient chauffés. Il restait l'espérance : à Lille, on annonçait l'arrivée de quatre mille soldats polonais démobilisés qui viendraient bientôt travailler dans les mines du Nord pour augmenter la masse de charbon disponible.

Cette semaine, les Français auraient droit à 150 grammes de viande de conserve ou 100 grammes de charcuterie, les travailleurs de force à 100 grammes supplémentaires. Quant à la viande fraîche, on annonçait dans la presse que le ticket B3 de mars validé pour 100 grammes ne serait honoré qu'au fur et à mesure de l'approvisionnement des bouchers.

Ce jour-là, au palais de justice de Paris, s'ouvrait le procès du docteur Marcel Petiot, accusé de vingt-sept assassinats. La plupart des journaux, à cette époque il y en avait bien une cinquantaine, s'étaient fendus d'un papier en première page sur deux ou trois colonnes. C'est dire si l'affaire passionnait le public.

Il était à peine une heure de l'après-midi. L'appariteur avait d'abord installé les invités de marque, les personnalités en vue, les belles dames serrées les unes contre les autres, leur chef surmonté d'invraisemblables chapeaux. Il y avait des élus, des députés, des maires et des présidents, en veux-tu en voilà, présidents de cours, de tribunaux, de comités, et la grosse masse noire d'avocats qui, ne plaidant pas ce jour-là, n'avaient pas résisté à la promesse du spectacle. Ceux-là avaient eu droit aux premiers rangs, aux bancs et aux chaises rembourrées. Et la cohue de ceux qui arrivaient encore, obstruant les travées en quête d'une place assise. Les gardes qui les dirigeaient en criant faisaient virevolter les chaises au-dessus des têtes… Et les appels de rangée à rangée, les salutations, les cris, glousse-ments et embrassades… On aurait pu se croire à une première à l'Opéra ! Après l'installation des personnalités et des invités, les gardiens de la paix ouvrirent les deux portes du fond de la grande salle du palais et ce fut la ruée des petites gens, des quidams, de ceux qui faisaient la queue depuis le matin. Piétinements, bousculades, hurlements. La

plupart se retrouvèrent debout, serrés comme des sardines derrière les bancs de bois. Une fois tout ce monde en place, ce fut l'arrivée des journalistes, la presse étrangère par la droite, d'Angleterre, d'Espagne, d'Italie, d'Amérique aussi, bien sûr, certains en uniforme avec une étiquette épinglée : « *War Correspondent* », la presse française par la gauche, des dizaines parmi les plus célèbres, le caustique Géo London, les yeux vifs et la bedaine proéminente, qui avait couvert tous les grands procès depuis 1920, sauf durant l'Occupation où il avait dû se cacher, étant juif. Une célébrité, celui-là, il avait même interviewé Al Capone dans les années 1930. On reconnaissait Pierre Bénard au souffle court, l'exceptionnel rédac-chef du *Canard enchaîné*, et Pierre Scize du *Figaro*, Jean-Pierre Gautier, la plume la plus assassine de Paris, et, cela va de soi, Madeleine Jacob, la langue de vipère communiste. Louis-Ferdinand Céline, le sulfureux écrivain collabo dont elle couvrit le procès au Danemark, l'appelait « la muse des charniers ». Grande tricoteuse devant l'Éternel, elle terminait ses robes en lainage durant les procès qu'elle suivait pour *Franc-Tireur* et *Libération*, des robes comme celle qu'elle portait ce jour-là, justement, qui ressemblait, je dois le dire, à une nappe campagnarde…

La salle s'impatientait, le brouhaha enflait, cette espèce de grondement qui précède les grands spectacles, comme avant le lever de rideau au cirque Medrano… Car tout ce monde papotait, échangeait

des impressions, des infos, des rumeurs… « On m'a dit qu'il les violait avant de les dépecer… » « Comme Landru ! » « Il a un rire terrifiant, c'est pas pour rien qu'on l'appelle docteur… Satan. » « La magie noire, je vous dis, il récoltait le sang de ses victimes pour sa magie noire ! » « Il a des yeux perçants, il vous hypnotise n'importe qui en quelques secondes ! » On sortait des casse-croûte, on décapsulait des bouteilles de bière d'un litre.

Le silence s'est doucement fait depuis l'estrade. Les regards ont scruté les allées. Un homme en toge faisait son entrée, majestueux, et dans la foule on entendit un nom : « Floriot ! » Maître Floriot, en majesté, l'as du barreau qui allait défendre Petiot, s'avançait d'un pas de sénateur, suivi de ses assistants en file indienne, les *Floriot's boys*, comme on les appelait. L'homme était conscient de sa réputation. Effets de manche, sourires, regard alentour à la recherche des photographes… Les gens se levaient pour apercevoir la vedette, d'autres criaient : « Assis, assis, nom de Dieu ! » Il y eut même une jeune femme, une élégante, pour se dresser devant la foule, exhibant un journal illustré pour revendiquer son statut de maîtresse du maître.

Faisant face, les avocats des parties civiles, une quinzaine, assez ternes, en ordre dispersé, on pressentait qu'ils auraient du mal à s'opposer au commando Floriot… à l'exception de l'un d'entre eux aux allures de baroudeur, Pierre Véron, trente-

cinq ans à peine, ayant gagné ses décorations et sa barrette rouge dans les combats clandestins de la Résistance – un vrai, celui-là !

– Messieurs, la cour !

À l'entrée des hommes en rouge, toute la salle se dressa d'un même mouvement. En tête, le président, Marcel Leser, les joues aussi rouges que sa robe, l'air jovial du moine porté sur la bouteille, suivi de ses deux assesseurs, puis de l'avocat général, même robe rouge, visage osseux, chevelure blanche coiffée en arrière, un faux air sévère, puis les sept jurés qui s'installèrent de part et d'autre, quatre d'un côté, trois de l'autre. Les spectateurs s'assirent à leur tour, du moins ceux qui avaient eu la chance de trouver une place.

Et puis ce fut un frémissement, l'objet de leurs noirs fantasmes prenait soudain corps. Par une petite porte, on venait d'introduire l'accusé, Marcel Petiot, le docteur assassin. Murmures effrayés, on se dressait sur la pointe des pieds pour l'apercevoir. L'homme, très brun, s'avançait lentement en regardant le public, cheveux noirs en bataille laissant apparaître un large front dégarni, la peau bistre, la bouche sans lèvres, figée dans un rictus de dédain. Ses yeux cernés de noir évoquaient le maquillage des personnages du *Cabinet du docteur Caligari*, ce film de Robert Wiene, sorti en 1920, qui mettait en scène un hypnotiseur fou expédiant un somnambule commettre ses crimes. Ah, les yeux de Petiot, on en avait tant parlé, des yeux qui

transpercent, qui fascinent, des yeux inquiétants, diaboliques, qui vous envoûtent… La vérité était que Petiot avait acquis la maîtrise du regard fixe, sans parler, sans bouger, sans ciller, si bien que l'interlocuteur, gêné, finissait par détourner les yeux.

Le garde, qui dépassait Petiot d'une tête, lui retira ses menottes. L'accusé plia son manteau, le disposa sur le dossier de sa chaise, méticuleusement, et se présenta au public en tournant le dos au jury. Complet croisé de bonne coupe, large nœud papillon de médecin de famille. Dans la description du bonhomme, la presse du lendemain y alla de ses hyperboles : « bouche fine cruellement arquée », « tête de poète maudit », « mains d'étrangleur, énormes, rouges, au pouce retourné, aux doigts en spatule », rendant compte de la frayeur que produisit son apparition aux premières minutes du procès. En vérité, il était difficile d'être objectif tant les fantasmes avaient circulé à son sujet.

Devant le box, comme une nuée de pigeons, s'abattit aux pieds de l'accusé une meute de photographes. Les éclairs de magnésium crépitèrent, aveuglant la foule. Dans un premier geste, Petiot brandit ses mains en avant pour se protéger puis, soudain conscient de l'enjeu, bomba le torse, prit la pose, amorça un sourire.

– Allons, allons ! Messieurs, voyons ! S'il vous plaît ! feignit-il de se plaindre.

La foule se précipita pour jouir du spectacle. Des cris fusèrent. « Assis ! On ne voit rien ! » Au premier rang, Mme Gouin, l'épouse de Félix Gouin, l'actuel président du Gouvernement provisoire de la République, s'éventait, choquée par le désordre ambiant.

Après l'appel des quatre-vingts témoins, M. Wilmès, l'honorable greffier en fin de carrière, lut dans sa barbe majestueuse à la Jean Jaurès l'interminable acte d'accusation, d'une voix monocorde.

Petiot était accusé d'avoir volontairement donné la mort, et pour des motifs crapuleux, à vingt-sept personnes. En premier lieu des Juifs, les victimes les plus nombreuses, mais aussi des personnes qui sentaient sur leur cou le souffle de la Gestapo, des résistants, des truands, poursuivis par la police ou menacés par le milieu. Après avoir vérifié qu'ils étaient riches, il les attirait en leur promettant d'organiser leur fuite en Argentine, leur rappelant qu'ils devaient se munir de toutes leurs liquidités… Ces gens-là, après être arrivés chez Petiot, avaient disparu corps et biens, c'est le cas de le dire !

Pour les corps, d'après l'accusation, les fragments de cadavres découverts le 11 mars 1944 dans le calorifère du 21 rue Le Sueur, scalpés, les sourcils et les lèvres découpés, disséqués, brûlés à la chaux et en grande partie calcinés, étaient bien ceux des disparus. Quelques jours plus tard, au cours d'une audience, l'ingénieux Pierre Véron,

avocat de la veuve d'une victime de Petiot, décrivit sa méthode d'une saisissante métaphore :

– Il existe une légende bretonne, vous la connaissez sans doute, celle des naufrageurs. Des hommes cruels, des bandits, allumaient sur les falaises du littoral des feux pour attirer les navigateurs en détresse à la recherche d'un port. Et les navigateurs, confiants, incapables d'imaginer une telle ignominie, se lançaient sur les récifs, détruisant leurs embarcations. Alors, les bandits, les naufrageurs, se précipitaient sur les épaves pour les piller. Ceux-là mêmes qui donnaient l'illusion du salut s'enrichissaient ensuite des dépouilles des marins qu'ils avaient égarés. Eh bien, c'est exactement Marcel Petiot, un faux sauveur, proposant un faux refuge à de pauvres gens pleins d'espoir qu'il assassinait après leur avoir promis le salut et qu'il dévalisait.

Assassin mais aussi détrousseur de réfugiés, pour preuves, les encombrantes pièces à conviction, soixante-treize valises amoncelées en une sorte de mur derrière le dos du greffier. Elles avaient été retrouvées chez un ami de Petiot, Albert Neuhausen, marchand de cycles à Coursonles-Carrières, dans l'Yonne, chez qui Petiot les avait laissées en dépôt. Arrêté par la police, Neuhausen avait reconnu avoir vendu des costumes des disparus, s'être lui-même habillé avec le contenu des valises, ainsi que sa femme et son fils.

Durant la lecture de l'acte d'accusation, Petiot regardait ailleurs, scrutait le public, observait lesdites valises… celles de Joachim Guschinow, le fourreur juif de la rue Caumartin, dont on a extrait les peaux de zibeline qu'il rêvait de vendre en Amérique, celles du docteur Paul-Léon Braunberger, médecin juif interdit d'exercice par les lois antisémites de Pétain, dont la femme brandit à l'audience le chapeau, celles des époux Wolf, Juifs allemands réfugiés en Hollande puis en France, dont on pouvait distinguer les initiales sur le linge récupéré, celles des époux Basch, des Stevens, des Anspach, autant de réfugiés juifs en quête de salut, des époux Kneller aussi, et de leur petit garçon René, seulement âgé de sept ans. On avait retrouvé dans l'une de ces valises le pantalon de pyjama de l'enfant, lui aussi disparu dans le four crématoire privé du sinistre docteur.

Le regard de Petiot passait des valises à la salle, s'attardant sur le visage des femmes, ne prêtant aucune attention au jury, encore moins à la longue litanie de l'acte d'accusation.

Le président perdit patience :

– Allez-vous finir par me regarder, à la fin ?

Petiot adressa une mimique navrée à la foule et se retourna lentement vers le jury.

Il y avait quelque chose du clown chez Petiot, qui ne manquera pas d'utiliser le tribunal comme un cirque, injuriant la cour, faisant rire la salle de ses pitreries et de ses saillies.

– Levez-vous, Petiot ! Il résulte des documents qui viennent d'être lus que vous êtes accusé de vingt-sept assassinats. Vous êtes passible de la peine de mort.

Petiot fixa le président Leser, un rictus de haine sur le visage.

Après cela, comme dans tout procès, on commença l'interrogatoire d'identité.

– Vous êtes bien Marcel, André, Henri, Félix Petiot ? Quel âge avez-vous ?

– Euh… quarante-huit… non ! Quarante-neuf ans, je crois.

– Vous êtes né le 17 janvier 1897 à Auxerre, dans l'Yonne, ce qui vous fait quarante-neuf ans et deux mois, de Félix Petiot et de Marthe Bourdon. C'est bien cela ?

Il ne répondit pas.

– Quelle est votre profession ?

– Docteur en médecine… et médecin de l'état civil.

– Médecin marron ! attaqua l'avocat général Dupin.

– Je ne vous permets pas ! le coupa Petiot.

Il ajouta aussitôt que si l'acte d'accusation qu'on venait de lire n'était pas entièrement faux, il l'était tout de même à quatre-vingts pour cent…

Il allait poursuivre quand l'avocat général tenta de l'interrompre. C'est alors qu'on vit poindre la nature de Petiot. Il se dressa, rouge de fureur, brandissant le poing :

– Soyez assez poli pour me laisser terminer ma phrase, Dupin !

– Je vous interdis de me parler sur ce ton, répliqua l'autre.

Avec une grimace de dégoût, il fit un geste de la main, comme s'il chassait un importun *:*

– Va donc ! Procureur de l'État français !

Puis, tournant le dos au jury, il contempla un moment l'effet produit sur la salle. Silence de mort. Tout le monde avait compris qu'il venait de rappeler que les hommes qui prétendaient le juger servaient, il y a peu de temps encore, la justice de Pétain. L'avocat général ne trouva rien à répondre. On le vit s'affaisser sur son fauteuil, accablé.

Parcourant le curriculum vitae de Petiot, le président s'arrêta sur son passé psychiatrique. Il fit remarquer que les conclusions des trois psychiatres qui avaient examiné l'accusé, les docteurs Gourioux, Genil-Perrin et Heuyer, étaient d'une justesse étonnante :

– « L'inculpé est un homme intelligent, de volonté forte, nettement pervers et amoral, exempt actuellement de troubles mentaux, et dont tout le passé psychiatrique est plus que suspect, ses contacts avec les psychiatres militaires ou civils ayant toujours lieu à l'occasion de difficultés avec la justice… Nous n'avons constaté chez lui aucun trouble mental digne de ce nom. Nous avons acquis la conviction qu'il s'agissait d'un amoral et d'un pervers… Les anomalies psychiques que

l'on peut relever chez lui (amoralité et perversions instinctives) ne sont pas de nature à atténuer sa responsabilité pénale. »

– On prend souvent les génies pour des fous ! s'amusa Petiot.

– Pour être plus précis, les experts disent plutôt que vous ne l'êtes pas.

Plus avant, Petiot nia avoir jamais assassiné le moindre réfugié, les morts qu'on pouvait lui imputer étaient des salauds, des gestapistes et des collabos… Il en rajouta même une pleine louche :

– On me reproche vingt-sept assassinats, en vérité, j'ai tué soixante-trois personnes, tous Boches, nazis ou traîtres…

Et lorsque le président l'interrogea sur les corps retrouvés dans sa maison du 21 rue Le Sueur, il répondit :

– Regardez-moi, Leser, là, dans les yeux, d'homme à homme, les yeux dans les yeux… (Le président détourna le regard.) Croyez-vous que j'aie une tête d'assassin ?

– La tête, la tête… balbutia l'autre. Au final, ce sont messieurs les jurés qui décideront de votre tête !

Le lendemain, dans la presse, rapportant la première journée du procès, on pouvait lire dans *L'Aube* : « Cynique, ironique ou violent, Petiot tient tête au tribunal. »

Et dans *L'Aurore* : « Insolent et haineux, esquivant les questions précises, Petiot prétend diriger les débats. »

Combat titrait sur une citation de Petiot : « Je suis accusé de vingt-sept assassinats. Quand je serai acquitté, je parlerai des autres. »

L'Humanité, qui ordinairement négligeait les faits divers, chargeait plus encore la barque : « Petiot, 63 fois assassin, parle, insulte, s'agite… et se fait convaincre de mensonge. »

Incroyable théâtre où Marcel Petiot, dans la maison duquel on avait retrouvé les fragments d'au moins dix cadavres, selon l'expertise du célèbre médecin légiste, le docteur Charles Paul, et les cendres de dizaines d'autres, qui ne fut interpellé qu'à l'issue d'une cavale de six mois, signant sa culpabilité, avait décidé de faire le spectacle à lui seul.

Jade

De nos jours à Paris, un matin d'été dans les couloirs du métro Luxembourg.

Un certain port de tête, la démarche sûre, le pas décidé… À peine vingt-deux ans, mais de dos, à ses cheveux tirés, son tailleur bleu marine, sa jupe au ras des genoux, ses chaussures plates, on lui en donnerait au moins trente… Elle laisse traîner derrière elle un parfum de roses aux épices. Jade se rend chez le professeur Nagral qui habite, lui a-t-il dit, une grande meulière à Saint-Rémy. « Vous ne pouvez pas vous tromper, c'est la plus grande maison de la rue et elle a un toit pointu. » Long voyage dans un RER B brinquebalant, plongée dans son traité de criminologie. Elle surligne un passage : « Comprendre un meurtre, c'est aussi comprendre le contexte politique et social dans lequel se sont déroulés les faits. »

Lors du dernier cours, elle avait eu le courage de lui demander de préparer un doctorat sous sa direction. Son sujet, elle l'avait longuement mûri :

« Personnalité et meurtres du docteur Marcel Petiot (1897-1946). Description de l'époque, analyse des faits. Essai d'interprétation. »

Le traumatisme est fait d'inattendu, de surprise, de frayeur, celui de Jade, elle s'en souvient, est survenu à l'instant précis où ses yeux ont croisé pour la première fois ceux d'Augustin Nagral. Elle a sursauté… Le sursaut, voilà une autre caractéristique du moment traumatique. Les anciens pensaient que c'était le signe de la fuite de l'âme hors du corps. Son âme s'était-elle échappée ce jour-là ? Qu'elle ait été effrayée, c'est certain. Mais par quoi ? Elle se souvient de son souffle coupé, de l'affolement de son cœur, d'une sorte d'étourdissement suivi de vertiges. Elle serait tombée si elle n'avait pas été assise. C'était il y a deux ans déjà, son premier cours de criminologie. Depuis ce jour-là, elle suit Nagral partout, assiste à ses cours, ses conférences, l'épie durant les instants fugaces qu'il passe au bar du café Les Facultés, rue d'Assas. Ne vous méprenez pas, Jade n'est pas une sorte d'érotomane qui se serait emmêlé la cervelle de fantasmes amoureux ! Non ! C'est seulement la présence de Nagral qui produit cet effet, comme si elle en était électrisée. Le reste du temps, quand elle ne se trouve pas en cours face à lui, elle n'a rien d'une névrosée. Elle mène sa vie d'étudiante en droit, comme il y en a tant, sérieuse, bosseuse et un peu snobe. Rue d'Assas, il y en a beaucoup qui lui ressemblent. On la voit

discuter avec ses condisciples, se disputer sur des sujets d'actualité…

Pourtant, si vous interrogiez ses camarades, ils vous diraient que cette fille n'est pas comme les autres. Ils ne sauraient peut-être pas préciser sa singularité, mais des phrases leur viendraient, comme : « Pour qui elle se prend, celle-là ? » « Elle se croit supérieure, ou quoi ? » Ou bien encore : « Elle sait des choses, c'est certain, mais c'est pas une raison ! » Ses camarades ne la comprennent pas. Il est vrai qu'elle refuse de signer les pétitions, se montre insensible aux mots d'ordre, aux pensées automatiques, aux injonctions syndicales, à la modernité des temps. Un jour, elle a même fait scandale. Elle s'est insurgée avec virulence contre une jeune fille voilée accompagnée de trois hommes en keffieh : « Si tu crois que tu m'impressionnes avec ton habit de Belphégor… » L'autre s'est mise à hurler : « Alors quoi ? T'es juive ? T'es juive, c'est ça ? » La fille, on n'apercevait que ses yeux. Ils étaient clairs, ils étaient bleus. « Et toi ? T'es albinos ?… Connasse ! »

Jade avait expliqué, comme elle le faisait souvent, d'un ton magistral qui horripilait les autres : « Il y a des gens qui pensent à gauche, disons quinze à vingt pour cent ; il y en a qui pensent à droite, encore quinze à vingt pour cent… Et les autres qui, ne pensant rien, pensent comme tout le monde. C'est ça, une connasse d'albinos ! Comme toi ! »

Cette année, l'enseignement de master du professeur Nagral avait pour intitulé « La France et ses meurtres ». Et dessous, en plus petit, un sous-titre : « Existe-t-il une façon française d'empoisonner, d'égorger, d'assassiner par arme à feu ? » Dès son premier cours, Nagral avait cité *Les Techniques du corps* de Marcel Mauss : « On reconnaît un Anglais à sa façon de tenir sa fourchette… On reconnaît de prime abord un pieux musulman : même lorsqu'il a une fourchette et un couteau, il fera tout pour ne se servir que de sa main droite… Pour savoir pourquoi il ne fait pas tel geste et fait tel autre, il ne suffit ni de physiologie ni de psychologie de la dissymétrie motrice chez l'homme, il faut connaître les traditions qui l'imposent. »

Et Nagral avait ajouté, l'air princier : « Pour le crime, c'est la même chose. Il faut connaître les traditions qui imposent sa forme ! »

Tout au long de l'année, Jade avait suivi son cours avec passion. Elle avait écouté ses exposés sur la tribu tueuse de l'Inde, les Thugs qui adoraient Kali, Kali la Noire, la déesse de la mort, sur les Jivaros, les réducteurs de têtes d'Amazonie, les Dayaks coupeurs de têtes de l'île de Bornéo, la secte des Haschischins, les inventeurs au XII^e^ siècle, en Iran, de l'assassinat ciblé… Pour traiter la culture française du crime, il avait pris l'exemple de Landru, « Henri Désiré Landru », comme il l'appelait toujours, ce tueur en série

qui avait commis ses meurtres durant la guerre de 14-18. Il lui avait consacré quatre conférences. Elle n'en avait pas manqué une miette, pas une parole, toujours au premier rang, notant chaque mot sur son cahier tout en l'enregistrant avec son iPhone, le reprenant ensuite, relisant, réécoutant à l'infini cette voix qui la pénétrait jusqu'au ventre si bien qu'elle aurait pu réciter des passages entiers de mémoire. C'est cet exemple qui l'avait inspirée, qui lui avait donné l'idée de consacrer une thèse au docteur Petiot.

Le RER est sale, les vitres, couvertes de poussière, à peine translucides, le wagon bondé.

Je l'aperçois, je m'écrie dans mon cœur : *Jade, ma petite Jade… Il est encore temps. Tu peux rebrousser chemin, descendre du train au prochain arrêt, téléphoner au professeur pour t'excuser, réfléchir un instant à ton avenir plutôt que t'engouffrer tête baissée…*

Elle repense à sa brève entrevue lors du dernier cours. Les partiels se dérouleraient dans une salle anonyme, elle le savait, surveillés par un appariteur. Les notes seraient affichées sur le mur du département de criminologie. Elle ne le reverrait plus. Elle ne pouvait supporter l'idée de le perdre. C'est alors qu'elle a osé, les étudiants étaient tous sortis, elle a osé se présenter à lui, lui a demandé de s'inscrire en doctorat sous sa direction… tout cela dit d'un seul trait, le cœur prêt à exploser.

Il a baissé ses lunettes, l'a regardée un long moment. Ses yeux étaient couleur de glycine délavée.

– Un doctorat ? Fichtre ! Avez-vous au moins pensé à un sujet ?

– Oui, oui, bien sûr !

Et elle lui a tendu un petit dossier. Elle pensait qu'il ne pourrait pas refuser. C'était un sujet en or, en parfait accord avec son cours.

– Non, pas ici ! Je n'ai pas le temps.

Il lui a proposé de la recevoir chez lui pour discuter plus avant…

Et le train fait un bruit d'enfer.

Saint-Rémy-lès-Chevreuse. Terminus. Longue marche, scotchée à Google Maps. Elle sonne à la grille. Elle attend des minutes, et encore… une éternité ! Essaie de voir à travers les barreaux. Elle entend des pas qui approchent, crissant sur le gravier. Enfin !

Une femme, les mains sur les hanches, la coiffure en bataille, a entrouvert le portail.

– Vous vous appelez comment ?

– Jade, madame, Jade Joselewicz ! J'ai rendez-vous avec le professeur.

Un chat en profite pour lui filer entre les jambes. Elle se retourne pour le regarder s'échapper sous une voiture.

Jade a un côté effronté, elle montre le chat du doigt :

– Et lui, il s'appelle comment ?

– Farouk !

– Ah, c'est un garçon…

– Non, répond la femme, plutôt transgenre, vous voyez ? Il n'y a pas si longtemps qu'on l'a opéré. Il n'a pas l'air de s'en être rendu compte. Toutes les nuits il s'en va courir la gueuse. Entrez !

Elle traverse le jardin. La maison est immense. Sur le côté, une tour ronde au toit pointu, rappelant un donjon. Sous son toit, des quantités d'alvéoles. Un pigeonnier… C'est quoi ce truc ? se demande Jade. Il élève des pigeons ou quoi ? Elle n'aperçoit aucun oiseau. La maison s'étale sur deux étages et un troisième de chiens-assis sous les toits. Elle contemple la façade et compte au moins douze fenêtres. Elle suit la femme qui traverse la pelouse, contourne la maison et là apparaît une seconde maison, dans le même style, un peu plus petite. On la fait entrer. Au rez-de-chaussée, un salon avec des rayonnages de livres et de revues. Deux petits fauteuils de cuir.

Il y a donc deux maisons. L'une pour habiter, l'autre pour travailler, sans doute… ou sinon quoi d'autre ?

– Si vous voulez bien patienter ici. Le professeur va vous recevoir.

Va-t-elle lui parler de son truc, cette bizarrerie qui, dans les moments de tension, lui fait voir en un flash ce qui surviendra à la minute suivante, dans l'heure suivante ? Une sorte de saute brutale dans le déroulement du temps. Parce que là, tout

de suite, ça vient de se reproduire ! Elle a vu qu'elle lui dira un mot, qu'il lui tiendra longuement la main, qu'il lui jettera un regard ambigu…

Jade est née dans une famille bourgeoise dans le seizième arrondissement de Paris. Ses parents s'aimaient d'amour. Pour l'un comme pour l'autre, c'était un second mariage. Clotilde était veuve, son premier mari mort subitement, d'une rupture d'anévrisme alors qu'il avait à peine trente-deux ans. Quant à Samuel, il venait de divorcer. Au début, ils ont pansé leurs plaies ensemble, l'amour est arrivé ensuite. Jade est née trois ans après le mariage. De son premier lit, Samuel avait eu un premier enfant, un garçon, âgé de six ans à la naissance de Jade. Pierre vivait chez sa mère, son père n'en parlait jamais. Tout au long de son enfance, Jade n'avait jamais rencontré ce frère aîné, pas même croisé… jusqu'à ses dix-sept ans. Jusqu'à ce matin de juin, pendant qu'elle révisait son bac. Elle était seule, il a sonné à l'interphone, comme ça, sans prévenir. C'est Pierre !… Qui ça ?… Pierre, ton frère !…

Il est entré, le beau jeune homme aux yeux en amande, vêtu à la diable d'un vieux pantalon de velours et d'un pull qui en avait vu. Il s'est affalé sur le grand fauteuil du salon, celui de son père, a posé les pieds sur la table basse en poussant un long soupir.

Elle ne savait que dire…

– Vous êtes donc Pierre ?

– Oui ! Parce que j'étais la première pierre sur laquelle il devait bâtir son église, sa famille… Et puis il est parti, ce con ! Et vous ? C'est Jade, n'est-ce pas ? Il devait avoir une passion pour les pierres…

Elle connaissait son existence, malgré tout, nappée d'un brouillard de secrets. Sa mère lui en avait parlé quelquefois, toujours chuchotant. « Tu comprends, cet enfant a des problèmes… Il faut dire qu'il n'a jamais accepté les nouveaux maris de sa mère… Parce que, vois-tu, c'était la grande valse des maris… et quand je dis "maris", tu vois, c'est une façon de parler… »

Les mains du jeune homme tremblaient. Lorsqu'il a saisi le verre de whisky, des gouttes s'en sont échappées en clapotant.

C'était la première fois qu'elle avait ressenti ce truc étrange, de voir ce qui allait survenir l'instant suivant. En un éclair, elle l'a vu surgir de son fauteuil, se jeter sur elle pour l'embrasser. Devant cette image, elle a rougi. Puis elle a souri, peut-être pour s'excuser. C'est alors qu'il s'est cru autorisé…

Elle l'a repoussé, bien sûr, l'a raisonné, lui a parlé d'amour, qui, à ses yeux, était la condition première, même d'un simple baiser. Il avait ricané, lui lançant :

– L'amour, l'amour… tu sais ce que c'est au moins ? « L'infini mis à la portée des caniches. »

Il a attendu un moment, guettant sa réaction, avant d'ajouter :

– C'est du Céline. J'imagine que tu l'as lu…

Elle ne l'avait pas lu, non ! Céline faisait partie des auteurs interdits à la maison, tout comme Brasillach, Rebatet ou Paul Morand. Elle l'a gentiment reconduit à la porte. Il s'est laissé faire, le grand Pierrot désarticulé ! Il lui a juste glissé un mot avant de s'éclipser :

– Après ça, on est vraiment frère et sœur ! Tu ne m'oublieras plus jamais.

Et c'est ce qui s'est passé ! Depuis ce moment, depuis cette étreinte avortée, Pierre a hanté ses nuits, elle sentait sa présence, regardait sous son lit en entrant dans sa chambre, il apparaissait dans ses rêves, l'approchait, toujours par surprise, l'effrayait, l'embarquait dans de folles embardées automobiles… On eût dit qu'il gardait les portes de ses nuits. Et ça a duré ! Jusqu'à sa deuxième année de fac, jusqu'à ce qu'Augustin Nagral, son professeur de criminologie, vienne le déloger.

Le professeur ouvre la double porte donnant sur son bureau. Il porte à même la peau un cachemire au col échancré. À l'annulaire, une bague étrange, avec une pierre verte. « Jade ? » demande-t-il, comme s'il avait oublié son visage. Confuse, elle lui rappelle qu'elle vient lui présenter un sujet de thèse.

Il se ravise, s'avance vers elle, lui prend la main qu'elle tendait timidement pour le saluer, la garde un moment, plongeant cet étrange regard au fond des yeux de Jade.

– Oui, Jade Joselewicz, je sais ! Je peux déjà vous annoncer que vos notes de master sont excellentes. Entrez !

Il lui présente un fauteuil, ne s'installe pas derrière son bureau, vient la rejoindre dans le second fauteuil. Ils sont tout proches, à se toucher. Le cœur de Jade bat la chamade.

– Vous semblez émue. Voulez-vous un verre d'eau ? Un café ?

Elle pose ses notes sur ses genoux, pour se rassurer. Et, d'une traite, lui débite son sujet.

– Je veux travailler sur les crimes du docteur Petiot, dans la perspective de votre cours, monsieur ! Ce médecin marron a assassiné, durant l'Occupation, près d'une centaine de personnes, c'est ma propre évaluation, en vérité on ne connaît pas le nombre exact de ses victimes. Arrêté en 1944, jugé en 1946, à la va-vite, comme les procès de ces temps aux tribunaux encombrés, il a été condamné à mort et guillotiné. Il n'a jamais avoué des crimes pourtant patents, on n'a jamais su de quelle manière il avait tué ces pauvres gens, on n'a jamais retrouvé l'argent qu'il leur a subtilisé. Et quand, au matin de son exécution, l'avocat général Dupin lui a encore demandé de s'expliquer, d'avouer, pour soulager enfin sa conscience, il a répondu : « Je suis un voyageur qui emporte ses bagages. »

– Vous avez raison, Petiot est un cas unique. Il s'agit très certainement d'un tueur en série comme

on n'en avait jamais vu auparavant. Mais je n'ai pas vraiment saisi… Que voulez-vous démontrer au sujet de cet assassin sur lequel on a déjà tant écrit ?

– Ce n'était pas un simple assassin, monsieur, non, une sorte de baromètre, un sociographe, comme on dit d'un sismographe qu'il enregistre les séismes, lui c'étaient les horreurs de la société qu'il enregistrait, il les absorbait comme l'air du temps. Ce temps où les plus débrouillards volaient, pillaient, assassinaient, où les autorités de Vichy mentaient, emprisonnaient, torturaient, où l'armée d'Occupation spoliait, déportait, fusillait, pendait…

Éric Reinhardt

L'imparfait



MA NUIT AU MUSÉE

STOCK

L’imparfait

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'Amour et les Forêts, 2014. Prix Renaudot des lycéens 2014, Prix du roman France Télévisions 2014, Prix du roman des étudiants France Culture Télérama 2015 (Folio n° 6059 et Écoutez lire)
La Chambre des époux, 2017 (Folio n° 6689)
Comédies françaises, 2020. Prix Les Inrockuptibles 2020 (Folio n° 7069)
Sarah, Susanne et l'écrivain, 2023 (Folio n° 7458 et Écoutez lire)

Aux Éditions Stock

Le Moral des ménages, 2002 (Folio n° 7382)
Existence, 2004 (Folio n° 5553)
Cendrillon, 2007 (Folio n° 6690)
Le Système Victoria, 2011 (Folio n° 5554)
Élisabeth ou l'Équité, 2013

Aux Éditions Actes Sud

Demi-sommeil, 1998 (Points Seuil n° 2444)

(*Suite en fin d'ouvrage*)

Éric Reinhardt

L'imparfait

Stock

Photographie : © Galleria Borghese/ph. Luciano Romano
Couverture : Atelier 25

ISBN 978-2-234-09726-1

© Éditions Stock, 2026

À Marion

« Le Souvenir se Présente à l'Imparfait. »

Francis Ponge

1

Cela commençait par un concert. Gloria entrait sur scène, suivie de ses trois musiciens.

J'ai dit à Alina : J'ai eu une idée. Je veux dormir avec l'*Hermaphrodite* de la Galleria Borghese.

Tu connais l'importance des images dans mes livres. Hermaphrodite assoupie sur son matelas de marbre, j'aimerais jeter sur elle une couverture, lui faire un lit puis m'y glisser pour y passer la nuit.

L'histoire se passait au Puy-en-Velay. Gloria y vivait. Elle y était chanteuse. Elle venait d'un pays lointain. Applaudissements, sifflets joyeux sous la voûte de la salle de concert, une cave étroite et longue.

J'ai dit à Alina : J'aimerais entremêler le récit de ma rencontre avec l'*Hermaphrodite* et un conte fantastique que j'ai en tête.

Nous étions en terrasse d'une brasserie, boulevard du Montparnasse. Elle buvait un thé, moi de l'eau pétillante. Il allait bientôt pleuvoir.

Alina m'a dit : Tu sais, cela peut se révéler compliqué d'obtenir l'autorisation d'un musée italien. Il est possible que l'on se heurte à un refus. Mais on peut toujours essayer.

Je lui ai répondu : Je peux demander au directeur de la Villa Médicis, Sam Stourdzé, s'il connaît la directrice de la Galleria Borghese. C'est sa voisine après tout, la Villa Médicis jouxte la Villa Borghese, peut-être qu'ils se fréquentent. Il peut sans doute nous aider.

Si tu veux.

La Villa Médicis, imposant palais du XVI^e^ siècle, propriété de l'État français, abrite l'Académie de France à Rome et à ce titre accueille des artistes

en résidence depuis 1803, peintres, sculpteurs et musiciens au commencement, lauréats du Grand Prix de Rome. Aujourd'hui, ce Grand Prix a disparu et toutes les disciplines sont représentées. Le séjour dure en général une année.

J'avais fait la connaissance de Sam Stourdzé lorsqu'il dirigeait, à Arles, les Rencontres de la photographie, où j'avais été convié, en juillet 2019, à faire une performance devant les œuvres d'une photographe. Je l'ai appelé pour lui parler de mon désir de passer la nuit enfermé dans la Galleria Borghese afin d'écrire un livre destiné à la collection « Ma nuit au musée » créée par Alina Gurdiel.

Il m'a confirmé qu'il connaissait sa directrice, Francesca Cappelletti, dont il était l'ami, et qu'il pouvait lui téléphoner. À son avis elle dirait oui, c'était une femme hors du commun à qui ce type d'aventure littéraire atypique pourrait plaire. Je lui ai dit que si cela devait se produire, j'aimerais passer quelques jours à la Villa Médicis. Je voulais pouvoir fixer, dès le lendemain de ma réclusion, en demeurant dans la même atmosphère, le

plus de pensées et d'impressions possible. Il m'a dit oui. Il allait appeler Francesca Cappelletti et me tiendrait au courant.

Un été, me rendant en Provence en voiture, comme j'avais dormi la veille dans un village de Haute-Loire, je m'étais arrêté au Puy-en-Velay pour déjeuner. Une douceur en émanait, une innocence, que je trouvais charmante. Le jardin public était un rêve de jardin public : bassin où glissaient des cygnes, serres, rocailles, kiosque à musique, ménagerie, longue allée d'arbres. Je m'étais assis sur un banc. Tout jardin public digne d'intérêt active en moi le sortilège des premières pages du *Maître et Marguerite* et ce fut le cas au Puy-en-Velay. Si le souvenir du jus d'abricot tiède à l'odeur de salon de coiffure avalé à l'ombre des tilleuls par Berlioz et son comparse au tout début de ce roman magique de Boulgakov n'envahit pas mon esprit dès lors que je pénètre dans un jardin public, c'est qu'il manque à celui-ci quelque chose d'essentiel. J'avais eu du mal à quitter mon banc et à repartir de cette localité. Je m'étais offert un vase, un vase ovale et rouge, renflé, à l'orifice étroit, chez un céra-

miste estampillé meilleur ouvrier de France dont la boutique à la mystérieuse devanture moderniste semblait vouloir faire pénétrer sa clientèle, remuant les décennies, dans la substance même des années cinquante. La ville était dominée par une église bâtie sur un piton rocheux, mais aussi par la statue monumentale de la Sainte Vierge portant l'Enfant Jésus dans ses bras, de vingt-deux mètres de haut, disposée au sommet d'une aiguille volcanique.

Vingt minutes plus tard, Sam m'a rappelé pour me dire qu'il venait d'avoir la directrice de la Galleria Borghese au téléphone. Elle disait oui avec enthousiasme et serait heureuse de m'accueillir dans son musée pour y passer la nuit. Elle adorait l'idée. Je devais lui envoyer un message pour la remercier, évoquer des dates possibles, voir avec elle de quelle façon officialiser cette aventure.

Les réponses de Francesca à mes messages, le surlendemain : impétueuses, exclamatives.

Bonjour Éric !!! Merci pour votre mail et votre message. Oui !!! J'ai déjà répondu à Alina et le

projet est super ! Je suis vraiment heureuse de pouvoir le soutenir !!! Pardonnez-moi pour le retard de ma réponse mais je suis bouleversée par mon boulot !!!

Nous avons choisi ensemble la nuit du 30 avril au 1er mai. Le 30 avril était un mardi. J'arriverais à la Villa Médicis le lundi dans l'après-midi et en repartirais le samedi 4 mai. Elle m'a écrit que ce serait son assistante, Anastasia Diaz, qui serait notre interlocutrice, parce qu'elle-même était très occupée et voyageait beaucoup.

Alina m'a dit : Voilà une affaire rondement menée ! Elle allait écrire à Anastasia pour établir la convention, régler les questions d'assurance et expédier le lit de camp sur lequel je dormirais.

Une fois sur scène, Gloria entamait sa première chanson, après que son batteur eut frappé l'une contre l'autre, à quatre reprises, ses baguettes de bois blond. Elle portait en bandoulière une guitare blanche que sa gracile silhouette rendait démesurée.

2

Un taxi me dépose devant la Villa Médicis. Sa façade est une falaise autoritaire qui érigée sur la colline de la Trinité-des-Monts domine la ville de Rome et son récit de pierres et de coupoles. Après avoir réglé la course et salué le chauffeur, je m'approche des soubassements épais de la Villa en tirant ma grosse valise sur les pavés.

On pénètre dans l'édifice par une porte à ce point minuscule qu'elle oblige le visiteur à se courber pour la franchir. Il s'agirait d'un exercice d'humilité voulu par son lointain commanditaire, dit-on. Je sonne et m'annonce à l'interphone. La porte s'ouvre, actionnée par un bras motorisé. La franchir en m'inclinant déclenche une effusion de souvenirs et d'émotions.

Gloria interprétait sur scène sa dernière chanson.

On ferait bientôt la connaissance d'Emmanuelle et de Bruno, qui résidaient également au Puy-en-Velay, la première parce qu'elle y était née trente-quatre ans plus tôt, le second parce que souhaitant quitter Paris de la façon la plus catégorique, pour des raisons sentimentales probablement, il avait décidé d'y déplacer son cabinet de chirurgie dentaire. Il y a longtemps que j'ai envie de me venger de la corporation des dentistes en la séquestrant dans un personnage expiatoire dont les épreuves qu'il traverserait me serviraient de cruel exutoire. Ce personnage serait passé par toutes les strates et les nuances possibles de la souffrance humaine. Mais je me suis réconcilié avec mon dentiste, qui est un type formidable, ensuite le personnage de Bruno est appelé à devenir une sorte de double de moi-même, je ne veux pas le faire souffrir. Alors pourquoi cet homme exerce-t-il la profession (j'allais dire le loisir) de chirurgien-dentiste ? Je l'ignore. Mais il faut se faire confiance quand on

commence un livre et sans doute ce choix cocasse finira-t-il par s'éclaircir.

Parvenu à l'accueil, déclarant qu'une chambre m'a été réservée, je donne mon nom et tends mon passeport. La jeune femme fait défiler des enveloppes sur lesquelles sont écrits des patronymes, ceux des hôtes que la Villa s'apprête à héberger, j'imagine. Elle les inspecte à différentes reprises. Elle me semble soucieuse. Je ne quitte pas son visage des yeux. Elle pianote quelque chose sur son ordinateur, regarde l'écran, fait défiler, je le suppose, à l'aide de sa souris, un tableau Excel qui énumère les arrivées et les départs.

Voilà. Ils m'ont oublié. J'aurais dû m'en douter. C'était trop beau pour être vrai.

La jeune femme, qui a bien vu ma grosse valise, la housse de mon costume et ma mine dépitée (je me dépite aisément, la démonstration de ma superfluité peut m'être administrée de façon foudroyante), paraît déjà sincèrement navrée de la catastrophe à laquelle il ne fait à présent aucun

doute qu'elle est sur le point d'assister, impuissante.

Le directeur m'a dit oui par SMS, à la suite de quoi il a omis d'en avertir ses équipes. Voilà, bien sûr, c'est ça qui s'est passé…

Il n'y a qu'à moi que ce genre de choses arrive. C'est logique après tout, je resterai quoi qu'il arrive un écrivain entré par effraction, c'est mon destin, en sursis perpétuel.

Emmanuelle, elle, était psychanalyste. Cela, je savais pourquoi, comme la suite de l'histoire le montrerait. Elle s'était établie comme psychanalyste quelque six ans plus tôt.

Les applaudissements retentissaient dans la longue cave voûtée où Gloria venait d'achever son ultime chanson. Emprisonnée dans la chaleur étouffante des projecteurs, elle saluait, s'inclinait, invitait ses trois musiciens à la rejoindre sur le devant de la scène.

La jeune femme à l'accueil me dit, avec un accent italien : Écoutez, je ne trouve rien, vous êtes sûr que c'était… cette semaine ?

Foudroiement. Mon corps s'est vidé de toutes ses forces. Je m'imagine déjà à la recherche d'un hôtel à Rome la veille du week-end du 1er mai, alors même que c'est demain ma nuit avec l'*Hermaphrodite*, il me faudrait me reposer, être apaisé et concentré…

La jeune femme me regarde bizarrement. Ma pétrification paraît l'impressionner.

Un instant, me dit-elle.

Elle s'empare d'un téléphone et après s'être prudemment détournée du comptoir se met à chuchoter quelques mots d'italien. Puis elle garde le silence. Elle attend. Je suppose que la personne à qui elle téléphone téléphone ou s'adresse à son tour à une troisième, dans la même pièce ou sur une autre ligne. Je vais me fendiller. Puis elle reprend la parole, sì sì, capito, va bene, puis raccroche.

Elle me sourit.

Elle se lève et farfouille à l'intérieur d'un tiroir qu'elle a ouvert derrière elle, glisse une carte magnétique dans une enveloppe sur laquelle elle écrit, appliquée : *Camera Turca*.

Emmanuelle et Bruno s'étaient rencontrés sur un banc du jardin public du Puy-en-Velay par une lourde journée d'été. Emmanuelle aimait venir y déjeuner, elle se préparait des salades qu'elle transvasait dans un récipient en verre. Bruno, lui, quand il n'optait pas pour un plat du jour à la brasserie la Trifolle, dévorait un sandwich à l'ombre des tilleuls avant d'ouvrir un livre, il aimait les romans. C'est ce roman qui avait servi de prétexte à Emmanuelle pour l'aborder, ce genre d'homme n'était pas pour lui déplaire. Il lisait *Le Maître et Marguerite.* C'était l'un des livres préférés d'Emmanuelle. Elle avait été à deux doigts de courir au G20 pour en ramener des jus d'abricot tièdes. Mais le fait est qu'au lieu d'avoir jamais été amants (ce que, intrépide et déterminée, Emmanuelle n'avait

pas dissimulé à Bruno qu'elle aurait bien voulu qu'ils devinssent, en dépit du fait qu'elle ne s'était jamais imaginé faire sa vie ou l'amour avec un chirurgien-dentiste, mais en même temps qui peut envisager sérieusement cette hypothèse, à froid, sans être déjà enivré par les débuts impétueux d'un puissant sentiment amoureux ?), ils avaient entamé une amitié que les années n'allaient pas démentir. Ils étaient devenus inséparables, sans avoir couché l'un avec l'autre.

La jeune femme à l'accueil tient à me faire savoir, soulagée de ce chanceux dénouement : C'est une très belle chambre.

Je lui dis : Oui. Je sais. Je la connais.

Elle précise que l'ascenseur se trouve derrière moi, qu'il faut aller au troisième étage puis emprunter l'escalier en pierre de la tour. Quand vous ne pouvez plus aller plus haut, c'est là.

Je la remercie.

Autre chose. Qui a son importance. Quand la cabine s'immobilise (son français est vraiment somptueux), il faut attendre que se fasse entendre un petit *tchonc*, avant de tirer la porte. Autrement l'ascenseur se bloque. *Tchonc*. Compris ?

Je lui dis : Ah OK. Sinon l'ascenseur se…

Tout à fait. Il se bloque. Impossible d'en sortir. N'oubliez pas. *Tchonc*. Voilà votre clé, ajoute-t-elle en me tendant l'enveloppe. Bon séjour.

L'ascenseur est minuscule, c'est, après la porte d'entrée génuflexive et l'omission directoriale, la troisième épreuve d'humilité consécutive, mais des années cinquante celle-ci, lente et grillagée.

Emmanuelle et Bruno dînaient dans un restaurant qu'ils affectionnaient. Ils parlaient d'amour et de rencontres. C'était l'un de leurs sujets de prédilection. Homme romantique, si tant est que ce vocable eût un sens, Bruno se languissait de rencontrer la femme avec laquelle il pourrait faire sa vie – qui est pourtant bien entamée ! ne pouvait s'empêcher de persifler Emmanuelle,

laquelle, à l'inverse, refusait de se ruiner l'existence avec ce type de considérations. Elle préférait s'en remettre au hasard, vivre au jour le jour et découvrir ou explorer de temps en temps de nouvelles personnalités. Elle se décrivait comme étant d'une nature aventureuse. Sa curiosité l'emportait sur tout désir de stabilité. Papillonner d'une femme à l'autre non seulement ne l'intéressait pas mais l'ennuyait prodigieusement, ou plutôt l'angoissait, même, lui répliquait Bruno, tandis qu'Emmanuelle revendiquait sa liberté de femme émancipée et assumait l'allégresse qu'elle retirait des liaisons fugitives qu'elle s'octroyait. Elle ne tenait pas à tomber amoureuse. Cette divergence dans leur façon d'envisager la vie les amusait, c'était devenu une pomme non de discorde, mais d'amicale complicité et de moqueries réciproques sur l'erreur que commettait l'autre, soit de chercher quelque chose qui n'existait pas (le grand amour), soit de laisser filer ses jours dans l'inessentiel.

La salle où Gloria s'était produite se situait dans un quartier voisin de celui où dînaient Bruno et Emmanuelle. Ces trois-là allaient même se croiser

dans une ruelle du centre-ville, mais sans encore se connaître. Gloria ignorait qu'elle serait bientôt la patiente d'Emmanuelle. Elle la choisirait après avoir tapé « Puy-en-Velay psychanalyste » dans son moteur de recherche une nuit où sa déréliction lui paraîtrait insurmontable. Comme la première occurrence se présenterait sous des atours patronymiques qui respiraient le pseudonyme, la plaisanterie ou la promesse éhontée : *Nelly Paradis* (Gloria n'en demandait pas tant, ni ne pensait réaliste l'espoir d'une telle destination, sur le plan mental ou psychologique s'entend) (cela sonnait plutôt comme le nom d'une onglerie), elle chercherait quelle tête pouvait avoir la deuxième occurrence (on trouvait d'elle plusieurs portraits sur Internet) et le visage d'Emmanuelle lui avait plu.

Encombré de ma grosse valise, de la housse de mon costume et du tote bag qui contient mon ordinateur, un pull et quelques livres, je gravis péniblement, essoufflé, l'escalier en pierre de la tour, avant de parvenir devant la porte de la chambre turque. La dernière fois que j'en ai franchi le seuil, quelque sept ans plus tôt, c'était,

car dans le cadre d'une résidence qui nous réunissait on lui avait attribué cet appartement comme étant le plus spectaculaire de la Villa, réservé aux hôtes de marque, c'était pour travailler, donc, avec Isabelle Adjani.

C'est dire l'opulence des impressions qui m'assaillent quand je pénètre de nouveau dans ce lieu.

Le salon, aménagé dans la tour nord en 1833 par le peintre Horace Vernet, est un décor islamique (sorry Jordan) : carreaux de faïence à motifs géométriques, boiseries de style arabo-andalou, peintures murales d'inspiration ottomane, ornements orientaux, plafond en forme de voûte. Deux grandes fenêtres cintrées, dans le renfoncement desquelles ont été placées des banquettes garnies de tissu satiné, offrent de la ville de Rome une vue à couper le souffle. Deux autres, pratiquées dans le mur orthogonal, donnent sur les jardins de la Villa Médicis puis au-delà sur ceux de la Villa Borghese, où je passerai la nuit du lendemain. Deux grandes chambres en enfilade complètent l'appartement, procurant à ses hôtes le même panorama d'éter-

nité. Ce refuge aménagé au sommet de la tour nord de la Villa Médicis est le point culminant de la ville.

Je n'en reviens pas d'être là. J'en suis tout incrédule. Ayant ouvert la fenêtre, je m'extasie sur le spectacle qu'il m'est donné de contempler, empli d'une profonde gratitude.

Je vois la basilique Saint-Pierre de Rome, souveraine, indifférente, émerger de la ville à mes pieds. Le ciel est couvert. Il va sans doute pleuvoir.

À vingt-deux ans, profitant d'être à Venise pour une durée de quatre semaines (ainsi que je le raconte dans *Sarah, Susanne et l'écrivain*), j'étais allé passer trois jours à Rome où je n'avais cessé d'être attiré par la façade de la Villa Médicis, me promettant d'en être un jour pensionnaire. Cela n'a pas été le cas – aurais-je candidaté, je n'aurais pas été choisi, c'est sans doute en raison de cette intime certitude que je me suis abstenu. En revanche, grâce à un certain nombre de hasards et de rencontres, j'ai vécu à la Villa Médicis des

moments à ce point importants que j'en conçois la même intense nostalgie que si j'avais été officiellement pensionnaire. En 2014, j'y ai corrigé les épreuves de mon roman *L'Amour et les Forêts*, ne descendant dans Rome qu'à la tombée de la nuit pour y dîner, expérience à laquelle il ne m'est pas possible de repenser sans être étreint par le sentiment que j'aurai rarement été aussi heureux, de toute mon existence, que durant ces cinq jours monacaux, c'en est même déchirant. L'année suivante, le directeur d'alors m'a invité à faire partie du jury du concours d'admission, ce qui m'a permis d'y retourner plusieurs fois durant les mois qui ont suivi. D'autant que l'un des pensionnaires avait décidé d'adapter pour le théâtre *L'Amour et les Forêts*, spectacle dans lequel Isabelle Adjani, qui m'avait fait savoir son désir de voir porter ce roman à la scène, avait souhaité tenir le rôle de narratrice. D'où ces séances qui nous avaient valu, au metteur en scène et à moi, assis sur une banquette de la chambre turque, d'avoir la chance d'entendre Isabelle Adjani lire des extraits de mon roman, émerveillés.

Lors de ce séjour, nous nous étions rendus à la Galleria Borghese en compagnie d'une Adjani noir-lunettée et savamment disposée sous un bob. Comme tout touriste, nous nous étions laissé subjuguer – en toute intimité, sans fausse pudeur – par les sculptures du Bernin inspirées des *Métamorphoses* d'Ovide, en particulier Daphné se transformant en laurier à l'instant même où son poursuivant (dont je tairai le nom) l'attrapait par les hanches pour l'immobiliser (pour la violer), écho primal à la situation d'emprise masculine que subissait l'héroïne du spectacle que nous étions en train d'élaborer. Au terme de la visite, Isabelle s'était attardée à la librairie du musée, de laquelle elle était sortie en emportant un grand rouleau cartonné. Je lui avais demandé ce qu'elle avait acheté, elle m'avait répondu un poster, je lui avais demandé mais un poster de quoi, elle m'avait répondu de l'*Hermaphrodite*, alors j'avais été assez audacieux (indiscret, inconséquent, mais comme la figure de l'*Hermaphrodite* me hantait déjà, je n'avais pu m'en empêcher, frôlant la grossièreté) pour lui demander mais pourquoi, pourquoi l'*Hermaphrodite*, alors Isabelle m'avait répondu, presque en silence, sacralisant sa phrase,

timbre adjanien : L'*Hermaphrodite* m'a toujours fascinée – et je n'avais pas osé aller plus loin.

En 1990, j'avais alors vingt-cinq ans, le tout premier voyage que nous avons fait, ma femme et moi, a eu Rome pour destination. Nous étions ensemble depuis deux mois. C'était à Pâques, il a plu massivement, sans discontinuer, pendant toute la durée de notre séjour, ce qui aura contribué à le rendre encore plus irréel, légendaire, à la lisière du fantastique, que ce qu'est déjà par essence tout premier voyage en amoureux. Commotionnée par le décès de sa maman, sujette à de fréquents accès de panique, incapable de prendre un bus ou le métro, Marion n'avait plus franchi les frontières de son arrondissement depuis des mois – alors ne parlons pas du train, nous étions partis à Rome en train couchette, je m'étais muni d'une petite bouteille de champagne que j'avais ouverte à peine avions-nous quitté la gare de Lyon, je redoutais qu'elle ne succombe à une crise de panique, elle était terrifiée. Ce voyage avait donc ceci de spécifique que ce n'était pas seulement le premier que nous ferions, il était aussi, pour elle, un réapprentissage de ses mou-

vements dans l'espace. Nous étions allés nous promener, abrités sous un grand parapluie, le long de la Villa Médicis, rêvant d'y vivre un jour. On y vivrait un jour, nous nous le promettions, comme je m'en étais moi-même fait le serment trois années plus tôt, lors de mon premier voyage.

Ce sont tous ces souvenirs qu'être élevé à la hauteur des cieux romains par le refuge de cette tour nord fait affluer dans mon esprit, réveillant une connivence ancienne avec cette ville, son histoire, son atmosphère, ses monuments. J'aperçois la Villa Borghese à travers les branches des pins. Ce rendez-vous du lendemain m'intimide. Figé devant cette fenêtre, je me tiens dans l'image même que rêvait le jeune homme que j'étais lorsqu'il venait se recueillir le long de la villa, aussi ardent qu'inquiet, les yeux levés vers la façade – et c'est tout juste si en cet instant de trouble, nous ne nous regardons pas tous deux dans les yeux.

3

Bruno avait donné rendez-vous à Emmanuelle dans un café près du jardin public du Puy-en-Velay.

Il lui disait que les chances de tomber par hasard sur la femme qui pourrait satisfaire ses attentes les plus anciennes étaient tellement minimes qu'il se demandait parfois s'il n'était pas illusoire d'espérer rencontrer, comment dire… Il y avait toujours un ingrédient qui finissait par lui manquer, ou par se révéler rédhibitoire. Comme si toi tu étais parfait ! ironisait Emmanuelle, non mais on rêve !

C'était pour cette raison qu'elle allait de mec en mec, reprenait Emmanuelle en levant vers Bruno son verre de margarita, parce qu'elle savait qu'il

convenait de ne pas attendre d'autrui ce qu'autrui n'a pas vocation à nous procurer : exaucer des attentes ou un rêve. Personne ne devait être l'outil ou l'instrument de quoi que ce soit ou de quiconque. Il fallait se débrouiller seul avec ses préférences ou ses fantasmes et ne rien attendre de l'autre : juste se délecter de sa personne et lui offrir de soi en retour ce qu'on a de meilleur. Il ne doit pas y avoir d'idéal préalable, mais seulement celui que l'on a la faculté de se façonner face à l'être humain que l'on vient de rencontrer et qui commence à nous plaire. En tout cas, elle ne se faisait aucune illusion. Elle savait que l'homme idéal n'existait pas. Au contraire, elle pensait qu'il fallait se laisser réinventer par ce que l'on se surprenait à découvrir de soi dans son propre regard posé sur l'autre. Et non pas chercher dans la personne que l'on vient de rencontrer ce que l'on espère y trouver.

Tu ne crois pas ?

Quand je me suis réveillé de ma première nuit dans la chambre turque, j'étais encore tout habité par un cauchemar que j'avais fait, si cruel

et sans issue qu'il m'avait réveillé à trois heures du matin.

Je m'étais glissé le long du corps glacial de l'*Hermaphrodite*. J'avais touché son sexe, mais d'une façon qui n'avait pas été érotique, c'était plutôt de l'ordre de la curiosité, l'interdit et l'attraction sensorielle de la texture neigeuse du marbre se révélant le plus souvent irrésistible et pas seulement chez les enfants. Ainsi touchais-je la verge de l'*Hermaphrodite* – pas du tout, donc, en me projetant dans une fiction amoureuse, ou un délire priapique, mais dans une relation technique à la statue, bien conscient d'être en train de vivre une expérience destinée à devenir un récit publié dans la collection « Ma nuit au musée ».

Mes doigts se sont refermés sur la verge de l'*Hermaphrodite*. Naturellement, je me demande si c'est solide, je me demande si la pierre est aussi résistante qu'on se l'imagine ordinairement. Il me semble que la ténuité de ce bref segment de marbre dont à mon corps défendant je me suis mis à éprouver peu à peu la résistance n'est peut-être pas aussi robuste que pourrait l'être le *David* de

Michel-Ange pour ne prendre qu'un seul exemple – et tandis que je me dis ceci, tout en sachant le danger extraordinaire de cette insidieuse interrogation, je ne suis déjà plus en mesure de contrôler le désir diabolique d'augmenter sensiblement la pression que je fais subir au joli membre de ma future fiancée et soudain – crac – je me retrouve avec le sexe de l'*Hermaphrodite* de la Galleria Borghese de Rome entre les mains, ça a cassé, ça a cassé connement comme l'anse d'une tasse en porcelaine, merde, putain, c'est pas possible, qu'est-ce que j'ai fait, non mais quel débile – et en cet instant mon malaise est bien pire que celui éprouvé la veille à l'accueil de la Villa Médicis, c'est la quatrième épreuve d'humilité consécutive mais celle-ci risque fort de me valoir de la prison, comment je vais faire, putain comment je vais faire ? J'essaie de recoller, avec de la salive, le sexe de l'*Hermaphrodite*, mais je me rends compte de la suprême stupidité de cette tentative de réparation. Alors je pose le bout de marbre le long de la statue, à l'aplomb de la cassure, pour faire croire qu'il a pu tomber tout seul durant la nuit (ainsi qu'une dent de lait) (elles sont si vieilles ces sculptures, il faut bien qu'à un moment

ou à un autre elles montrent des signes de faiblesse structurelle ou de putrescence minérale), mais je me dis que personne ne croira à cette hypothèse, je panique, j'ai chaud, je retire mon sweat-shirt et me retrouve torse nu. Aide-moi putain, dis-je à l'*Hermaphrodite*, trouve une idée quoi merde ! Je fais les cent pas dans la Galleria Borghese, en proie à une angoisse croissante. Un certain nombre d'Apollons exhibent leur ablation génitale, je ne suis donc pas le premier crétin à avoir brisé le membre d'une statue antique, par maladresse ou par inadvertance, je recommence à respirer… J'hésite à appeler Alina, ou encore Anastasia, l'assistante de la directrice, mais je n'ai pas envie de me retrouver, tel Dominique Strauss-Kahn, verdâtre et menotté, piteux, escorté vers le commissariat central de Rome sous les flashs des appareils photo du monde entier. « Un écrivain français de seconde zone brise net le sexe de l'*Hermaphrodite* de la Galleria Borghese », lit-on en une d'un journal qui m'est hostile – et c'est alors que je me réveille en sursaut, violenté par la brutalité de la formulation bien davantage encore que par la culpabilité de ce forfait impardonnable.

Oui, peut-être. Peut-être que tu as raison. Tu es bien plus intelligente que moi, répondait Bruno à Emmanuelle.

Bruno enchaînait en lui disant que de toute façon il traversait une drôle de période. Il se sentait dominé par un rêve récurrent qu'il ne cessait de faire depuis l'adolescence.

Un rêve !? un rêve récurrent que tu ne cesses de faire !? mais tu dois me raconter ! c'est ma spécialité, les rêves, c'est mon métier ! s'exclamait Emmanuelle. Justement, lui répondait Bruno. C'est justement parce que c'est ton métier, et que tu n'es pas mon analyste, que je ne souhaite pas te raconter ce rêve. On ne va pas tout mélanger : notre amitié, et la psychanalyse. Mais ce rêve, poursuivait-elle. Où est le problème avec ce rêve ? Il me hante, il me poursuit, il a pris possession de mon imaginaire et de ma vie, lui répondait Bruno. À un point que tu ne peux pas concevoir. Je l'ai fait de nombreuses fois au cours de ma vie, à tous les âges, depuis l'adolescence, peut-être même depuis l'enfance. Une fois de

temps en temps, tous les trois ou quatre ans, il revient me visiter, et j'adore ça quand ce rêve ancien réapparaît dans mon sommeil, comme un ami familier, voyageur. Il me réconcilie brièvement avec moi-même. Depuis quelque temps, je fais ce rêve plusieurs fois par semaine. De sorte que durant les journées qui suivent, comme aujourd'hui, je continue de vivre et de respirer dans ses capiteux sortilèges. Mon désir, mes attirances sexuelles et amoureuses ne sont plus réglés que par lui, par le contenu intime de ce substrat onirique. Je suis hanté par la femme particulière, unique et ineffable qu'abrite ce rêve depuis toujours et qui, pourrait-on dire, en est l'objet autant que le sujet. Elle m'attend et elle m'appelle tout à la fois, depuis les profondeurs de ce rêve. Je veux la rencontrer. Je me dis que rêver d'elle aussi assidûment indique son existence. C'est peut-être imminent. Elle est forcément quelque part.

Il me faut une longue douche, au réveil, pour m'extraire du souvenir de ce cauchemar.

J'ai mis de la musique, en l'occurrence un album que je n'avais pas écouté depuis long-

temps et dont j'ignore pour quelle raison il s'est ainsi imposé à mon esprit quand il a fallu choisir les chansons que j'avais envie d'entendre (je n'aime pas me doucher sans musique) : *Play*, de Moby, sorti en 1999. C'est un album que j'écoutais chaque matin à haut volume sonore quand j'écrivais mon deuxième roman, *Le Moral des ménages*. Je ne me souvenais plus qu'il était aussi mental et envoûtant, en particulier ses ultimes chansons, de lentes rêveries en suspension. Sous la douche, essayant de me défaire de la terreur où ce cauchemar a entraîné mon esprit, je me laisse secourir par la puissante nostalgie intrinsèque de cet album inconsolable.

Qu'est-ce que c'est, cette musique ? demandait à Bruno la jeune femme qu'il avait invitée à venir passer la soirée chez lui.

Ils avaient fait connaissance lors d'une fête chez des amis communs. L'attirance avait paru réciproque dès les premiers regards, confirmée par la conversation qu'ils avaient eue ensuite sur le balcon, à l'abri des décibels. Ils avaient pris un verre le vendredi suivant dans une bras-

serie du centre-ville puis convenu de se revoir rapidement. Bruno, qui aimait cuisiner, lui avait proposé de venir dîner dans son appartement.

Ah, ça ? C'est un album de Moby, un vieux truc de la fin des années quatre-vingt-dix, tu aimes ? lui demandait Bruno. Bof, non, pas trop, lui répondait la jeune femme. Ah, mince, désolé, je vais mettre autre chose, c'est vrai que c'est un peu spécial, ça me rappelle ma jeunesse ! Ça plane un peu ! Qu'est-ce que tu aimes comme musique ? Tu écoutes quoi ? lui demandait Bruno.

Elle était grande, il aimait les femmes grandes. Elle était robuste, il aimait les femmes robustes. Elle était rousse, il aimait les femmes rousses. Elle avait des oreilles rondes, il aimait les oreilles rondes. Il aimait les petites poitrines, elle avait une petite poitrine. Il aimait les ongles roses, nacrés, de la forme d'un menhir, elle avait les ongles roses, nacrés, de la forme d'un menhir. Il adorait les constellations de grains de beauté sur les cieux blancs des épidermes, il était sûr qu'une multitude de grains de beauté la constellait, et punaisait sa nudité.

Tu fais pitié à lister comme ça dans ton petit tableau Excel ce que tu aimes, ce que tu aimes moins, ce que tu n'aimes pas chez les femmes que tu rencontres, lui disait Emmanuelle. Faut que t'arrêtes avec ce truc. On dirait un maniaque. Mais c'est pas un tableau Excel ! protestait Bruno. N'importe quoi ! Qu'est-ce que tu racontes ! Ce sont juste mes goûts ! On a le droit d'avoir des goûts ou pas ?

Si tu continues je vais t'appeler Bruno Excel.

Je sors de ma douche. J'attrape la serviette et commence à m'essuyer.

Je n'aime pas la musique, répondait la jeune femme. Tu n'aimes pas la musique ? Mais comment c'est possible de ne pas aimer la musique ? Aucune musique ? s'étonnait Bruno. Je suis une femme très singulière, lui répondait son invitée. Je n'en doute pas, je m'en étais d'ailleurs… c'est pour ça que je, que nous… lui répondait Bruno. Je n'aime pas qu'il y ait de la musique dans les endroits où je me tiens, poursuivait la jeune

femme. La musique d'ambiance est une convention sociale qui nous éloigne de nous-mêmes et de la vérité des situations. Les gens ne supportent pas le silence parce qu'il les confronte à leur vie intérieure et que cette solitude avec eux-mêmes leur est insoutenable. Les gens se fuient, moi pas. Tu veux que je coupe ? lui demandait Bruno. Je veux bien, si cela ne te dérange pas. Pour faire connaissance, on sera mieux sans musique. Mais même dans ton intimité ?… même du classique ? s'obstinait Bruno. Même Schubert ? Schubert, quand même… Jamais, quelle que soit la musique. C'est un choix, je suis une femme qui fait des choix, c'est une question de discipline, on ne peut pas tout embrasser ni tout connaître. L'espace qu'a libéré la suppression de la musique, je l'ai mis à profit pour faire de l'introspection. Je suis une femme qui se connaît extrêmement bien.

Ah, super, répondait Bruno. Je reviens, il faut que je surveille la cuisson des haricots. Tu aimes les haricots j'espère ! demandait Bruno sur le ton de l'humour. Je ne mange jamais de légumes verts, la couleur verte est néfaste pour la flore intestinale, mais c'est pas grave, j'ai peu d'appé-

tit, je suis une femme qui a peu d'appétit, je ne suis pas sur Terre pour manger. La couleur verte a… ça alors… s'étonnait Bruno, qui ne savait pas que la *couleur* des aliments… Tu ne savais pas ? lui demandait la jeune femme. Si on se revoit, tu te rendras compte que je suis une femme qui sait énormément de choses que beaucoup de personnes ignorent.

Je reviens, lui disait Bruno. Fais comme chez toi.

Je ne me le permettrai pas, répondait la jeune femme.

Je sors de la salle de bains. J'ouvre les volets intérieurs de ma chambre et m'absorbe dans la contemplation de la ville de Rome, ciel et cité réunis dans le même gris diffus et général. J'essaie d'identifier, à leurs dômes, à leurs clochers, à leurs frontons, les églises les plus fameuses. Je me frictionne les cheveux pour les sécher, il fait frais, j'ai un peu froid, je ne voudrais pas avoir le nez qui coule quand je parlerai à l'*Hermaphrodite* ! L'averse semble imminente. Je crois

localiser San Luigi dei Francesi, où se trouve *La Vocation de saint Matthieu* du Caravage. J'aime qu'aujourd'hui il fasse mauvais, la ville semble être une crypte humide, une crypte antique que j'emprunterai, ce soir, cette nuit, pour remonter le temps et la mémoire de notre monde.

Bruno croquait un haricot pour en vérifier la cuisson (encore quelques minutes), avant d'écrire à Emmanuelle : Emmanuelle, à l'aide, viens à la maison vers 22 heures, fais comme si tu passais à l'improviste, je ne suis pas seul, reste prendre un verre, fais ça pour moi, je t'expliquerai.

Revenu dans le salon, Bruno s'approchait de la jeune femme, qui examinait sa bibliothèque. Tu n'as pas de livres de philosophie ? lui demandait-elle. Si, ils sont dans ma maison de campagne, répondait Bruno. Non, je blague, je n'ai ni maison de campagne, ni livres de philosophie. Elle semblait doublement déçue. (Triplement même, si le fait qu'il ait tenté une blague de cette nature, nulle et inutile, l'ait éclairé d'une lumière désavantageuse.) Ah… faisait-elle, les dentistes ne lisent pas de philosophie ? Les dentistes je ne

sais pas, il faudrait le leur demander, moi, en tout cas, non, lui répondait Bruno. Mais il faudrait que je m'y mette, tu as raison, ça fait un moment que je… tu me conseilles quoi ? Tu ne voudrais pas, avant, te mettre à l'aise, enlever ce truc… lui disait-elle en désignant des yeux sa veste de costume. Ça t'arrive souvent de dîner chez toi en complet veston ? Un samedi pour ne rien gâcher ? (Elle pouffait de rire, la main à plat devant la bouche, doigts écartés, paume orientée vers Bruno afin d'éloigner d'elle, peut-être, de supposés mauvais esprits.) Euh, non… jamais… À vrai dire, c'est que, bégayait Bruno. En réalité, je l'ai acheté pour notre dîner. Comme tu es une femme élégante… et que je suis tombé sur ce costume vintage que je trouvais… Mais je peux… tu n'aimes pas ? Pas trop, lui répondait la jeune femme. Il me met mal à l'aise ce costume, j'ai l'impression qu'il me ment. Je suis quelqu'un de très franc, de très direct, je dis toujours ce que je pense, c'est ma principale qualité. L'honnêteté. C'est important d'être honnête avec l'autre, tu ne crois pas ? Si… bien sûr, tu as raison, lui répondait Bruno. Je préfère les pulls, les hommes en pull, lui disait la jeune femme. Les pulls ? Les

hommes en pull ? Tu veux que j'aille mettre un pull plutôt ? demandait Bruno. J'ai plein de pulls tu sais ? Non, bien sûr que non, ça ira pour ce soir. Dis Bruno, tu aimerais avoir des enfants ? Tu veux des enfants ? On n'en a jamais parlé en fait.

Je suis une femme qui sait exactement ce qu'elle veut.

Je reviens, lui disait Bruno. Les haricots, il faut que je surveille les haricots.

J'ouvre la porte de l'armoire et en décroche la housse de mon costume, que j'allonge sur le lit. La housse est blanche, d'origine. Il est écrit dessus, en bleu pâle : Francesco Smalto.

En prévision de mon rendez-vous avec l'*Hermaphrodite*, j'ai décidé, en février dernier, de me mettre en quête d'une tenue. Je voulais faire honneur à cette nuit du 30 avril en me présentant dans des vêtements élégants que je n'aurais encore jamais portés et qui, pour cette raison, en capteraient à jamais la mémoire. L'idée

m'était venue de chercher sur des sites de vente en ligne un costume Francesco Smalto des années soixante-dix. J'adore, j'avoue, euclidiennement taillés et ajustés, les complets Francesco Smalto tels qu'on les voit sangler les protagonistes arithmétiques des films de Luis Buñuel. Est-ce que je n'allais pas me métamorphoser moi-même en personnage de fiction ? Est-ce que cette nuit n'allait pas être un long-métrage dont je serais l'un des protagonistes (aux côtés d'Hermaphrodite, de Daphné et de Proserpine, de ces salopards de Pluton et Apollon, aux côtés de David, de Bacchus, de saint Jérôme), assujetti à la dramaturgie qui s'enclencherait lorsque les portes de la Galleria Borghese se refermeraient ainsi que s'éteignent les lumières d'une salle de cinéma ?

J'ai trouvé, par chance, un costume anthracite à fines rayures violettes datant des années quatre-vingt. La doublure elle aussi est violette, épiscopale. La laine est fine, la veste est d'un dessin d'une admirable exactitude, très près du corps, larges revers, becs du revers à l'angle hyper aigu, double fente d'aisance à l'arrière. Les épaules, étroites, ont un débord accentué vers le haut qui

leur confère un aspect presque protocolaire. La ceinture est confectionnée dans la même étoffe que le costume, avec l'envers et les œillets en cuir. Ainsi ressemblerai-je, cette nuit, à un bandit italien contemporain du tournage de *Et vogue le navire…* (1984), l'un de mes films préférés.

Je remonte la fermeture éclair de la housse et décide que je revêtirai mon costume Francesco Smalto au tout dernier moment. Je le suspends de nouveau dans l'armoire et enfile un pull en laine.

À présent, il me faut choisir un restaurant où déjeuner, j'ai envie de spaghetti alle vongole, je connais une trattoria où ils sont délicieux (que fréquentait Fellini justement, en contrebas de la chambre turque), après quoi je m'accorderai une petite sieste.

Je dois retrouver Alina, Anastasia ainsi qu'un photographe à dix-neuf heures à la Galleria Borghese. Il est question que je dîne à la cafétéria du musée, on m'a demandé d'arriver dès dix-huit heures quarante-cinq afin de pouvoir passer commande de mon repas avant qu'elle ne ferme ses

portes et que la nourriture ne soit rangée dans des placards réfrigérés. D'après ce que j'ai compris, je pourrai m'attarder dans le foyer jusque vers dix-neuf heures trente. Comme il va certainement pleuvoir, un taxi m'a été réservé pour dix-huit heures trente devant la Villa Médicis.

Mon téléphone sonne, c'est Alina, elle est encore à Paris, son avion décolle en début d'après-midi, elle me demande si je vais bien mais sans attendre la réponse que je m'apprête à formuler elle me dit qu'un SMS d'Anastasia vient de l'informer que je dois faire parvenir d'urgence au musée une attestation d'assurance privée. Qu'est-ce que c'est que ça, une attestation d'assurance privée ? Mais comment je vais faire pour me procurer, dans la journée, une attestation d'assurance privée ? Ils n'auraient pas pu y penser avant ??!! Je suis bien d'accord avec toi, me répond Alina. Ils veulent simplement vérifier, avant de te laisser seul avec leurs trésors, que tu es bien assuré. Au cas où… Il faut que tu appelles ton assurance tout de suite. (Mon cauchemar a connu un tel retentissement dans les cieux romains que ses images se sont répercutées jusque dans le cerveau de la directrice

de la Galleria Borghese, qui a été réveillée au milieu de la nuit par la vision d'un fragment de corps antique entre mes doigts.) J'espère qu'ils ne vont pas me demander, à la MAIF, la valeur de ce pour quoi je dois être assuré ! Tu imagines le délire ! Ils ne voudront jamais ! Je les appelle tout de suite.

Réponse d'Emmanuelle : Non mais ça va pas la tête ? Tu te démerdes avec ta ROUSSE ROBUSTE ! Ça t'apprendra à les choisir sur des critères aussi débiles. Allez, passe une bonne soirée quand même mon gros loup ;)

Colombe
Schneck

Philip & moi

Stock
roman

Philip et moi

DE LA MÊME AUTRICE

L'Increvable Monsieur Schneck, Stock, 2006. Prix Murat 2007
Sa petite chérie, Stock, 2007
Val de Grâce, Stock, 2008. Grand prix de l'Héroïne Madame Figaro 2009
Une femme célèbre, Stock, 2010. Prix Anna de Noailles de l'Académie française 2011
La Réparation, Grasset, 2012. Prix Thyde Monnier de la Société des gens de lettres 2012
Mon petit Calder, avec Emanuel Javal, illustrations d'Iris de Moüy, Hélium, 2013
Mai 1967, Robert Laffont, 2014. Prix Messardière du roman de l'été 2014
Dix-sept ans, Grasset, 2015
Les Guerres de mon père, Stock, 2018. Prix Marcel Pagnol 2018
La Tendresse du crawl, Grasset, 2019
Nuits d'été à Brooklyn, Stock, 2020
Deux petites bourgeoises, Stock, 2021
Mensonge au paradis, Grasset, 2023. Prix Cabourg du roman 2023

Colombe Schneck

Philip et moi

Stock

Maquette de couverture : Julia Bourdet

ISBN 978-2-234-09601-1

© Éditions Stock, 2025

En souvenir de ma mère,
née Hélène Marie Ève Apatchevsky
(1932-2001)

Lettre de Philip Roth à ses parents (non datée)

« Vous avez compris maintenant que mes romans sont, de manière égale, autant inspirés par la vie qu'ils ne sont pas inspirés par la vie. »

Lettre de Philip Roth à Francine du Plessix (30 novembre 1977)

« Je te prête cette citation du regretté Søren K, mais ne me la vole pas, elle m'appartient.

"Être un poète, c'est avoir sa vie personnelle, sa réalité, dans des catégories bien différentes de celles de son œuvre poétique, n'être relié à l'idéal que par l'imagination, de sorte que sa vie personnelle est, plus ou moins, une satire de la poésie et de soi-même." »

« N'est-il pas vrai que, contrairement à une idée répandue, ce soit la *distance* entre la vie et l'œuvre qui intrigue le plus, dans l'imagination de l'auteur ? »

Philip Roth, *La Contrevie*

Si un linguiste s'était amusé à analyser les noms propres utilisés par Francine, il aurait remarqué son vocabulaire, précis, parfois précieux, qui note sa classe sociale, son éducation. À quel moment elle clame, appuie, accélère, à quel autre le rythme de ses phrases ralentit ? Quand sa phonétique se trouble, sur quelle locution elle bute ? Ses phrases sont-elles interrogatives ? Rarement. Affirmatives ? Le plus souvent. Son accent français ajoute, aux États-Unis, sa terre d'adoption, une langueur étonnante. Là où elle vit, une région rurale du nord de la Nouvelle-Angleterre, fermes de la fin du XVIII^e^, lacs, forêts d'érables, villages construits autour d'un green, prairie collective afin de faire paître les animaux, on n'a pas l'habitude d'un tel ton. Elle sait ce que cela provoque d'étonnement. Elle en abuse avec tranquillité, étirant ses phrases, certaine de son droit. Chez Francine, notre lexicologue se serait aussi étonné que le prénom revenant tel un leitmotiv dans son discours ne soit pas celui d'un des membres de sa famille proche, son mari Simon, sa fille Thea, mais celui d'un voisin, nommé Philip.

Il n'aurait pas eu de mal à comprendre pourquoi. Philip est un écrivain célèbre, or dans un groupe social donné, une célébrité agit comme un accélérateur. Tel le moteur d'un manège, il augmente l'intensité des relations, les personnages qui l'entourent s'adaptent à son rythme, à sa discrétion, c'est un révélateur. Malgré son absence, sa volonté d'être caché, il reste central, et chacun pour se faire remarquer va montrer des aspects plus ou moins reluisants de sa personnalité.

Jamais Francine du Plessix, cette Française installée dans le Connecticut, ne se serait définie comme une groupie, il est important pour elle de se démarquer de toute association. L'histoire de ses parents, l'aura de sa famille, ses publications dans des revues prestigieuses, le cercle dans lequel elle évolue par sa naissance, par sa carrière, il est naturel qu'elle parle de Philip comme de son cher ami. Ces mots, « mon cher ami », elle les a choisis avec soin. Utilisant un sonographe pour repérer le type d'intonation employée par Francine, l'universitaire a déduit, par la fréquence associée à une certaine langueur dans les phonèmes, une forme de dépendance psychologique forte entre le locuteur et son objet, entre Francine et ce voisin.

Esther, une Française de dix-neuf ans qui passe le mois de juillet 1991 chez elle comme jeune fille au pair, finira par la rejoindre sur ce point, l'emploi de « mon cher ami » en moins.

Cet été 1991, étudiante de deuxième année en linguistique et communication à l'université de Nanterre, j'avais pris comme modèle Francine du Plessix et passais mon temps à l'épier. Elle était une journaliste réputée qui travaillait pour le *New Yorker*, elle avait écrit sur les femmes soviétiques, avant la chute du mur de Berlin, sur Klaus Barbie, l'ancien nazi, alors qu'un procès contre lui était inenvisageable. Et elle publiait des livres, ça me paraissait du domaine de l'inaccessible, il ne valait mieux pas que j'en rêve, mais journaliste, pourquoi pas ?

J'espérais donc avoir un jour la même vie que Francine et j'ai plus ou moins réussi. Je suis devenue journaliste à la télévision puis dans la presse écrite, et je suis l'autrice de plusieurs livres. J'ai peu d'imagination, je me contente de raconter des choses vécues, des souvenirs que je transforme quand cela m'arrange. Je m'attache à des événements infimes, mon histoire n'a rien de grandiose. Il faut dire que je n'ai pas le pedigree de Francine.

Elle n'avait pas caché sa déception quand je lui ai raconté le métier de mon père.

Elle avait confondu mon nom de famille avec celui d'un universitaire qui a traduit du grec ancien *La République* de Platon pour les éditions Gallimard. C'est la raison pour laquelle elle m'avait choisi parmi d'autres candidates pour parler français avec sa fille. Mon père était chirurgien plastique, et quand j'ai prononcé le mot « plastique », j'ai eu l'impression de déverser une poubelle à ses pieds.

Sa meilleure amie était la grande comédienne britannique Claire Bloom, l'épouse de Philip Roth. Francine évoquait « Claire et Phil », mais je n'avais pas saisi ce qui la liait véritablement à eux. Je voyais une amitié entre voisins, une connivence intellectuelle que j'enviais. Pourtant, je dois admettre que malgré mon âge, ou plutôt en raison de mon âge, j'avais joué, cet été-là, mon rôle.

En trente ans, j'ai progressé.

Mon dernier livre, « *L'Histoire de mon utérus* par l'autrice française Esther Lender », a été traduit aux États-Unis et, à l'occasion de la sortie, Leslie Chemtoff, mon éditrice, a organisé une fête dans sa maison de Brooklyn.

J'avais embarqué en douce des fromages de chèvre dans ma valise, mes vêtements en avaient conservé une odeur aigre. Leslie avait invité des

auteurs réputés et ses anciens étudiants devenus à leur tour auteurs, éditeurs ou critiques littéraires – Leslie enseigne un semestre par an l'analyse culturelle à l'université de Columbia.

Elle me présentait aux uns et aux autres, me glissant ce que faisait chacun, en quoi il pouvait m'être utile pour le succès du livre. Parmi eux, j'ai retrouvé des membres du petit clan croisé cet été 1991.

Ils se sont exclamé « OMG ! » sans se souvenir que je leur avais servi en robe rouge une soupe à l'oseille à un dîner chez Francine du Plessix auquel Philip Roth était présent.

À la fin de la soirée, nous avions parlé d'eux, Francine et Philip, de leur amitié, passant du désir au rejet, de l'humiliation à la haine. Ils étaient devenus des ennemis. Cela avait duré quarante ans, jusqu'à leur mort à quelques mois d'intervalle, lui en 2018, elle début 2019.

« N'est-ce pas un signe de la force de leur lien ? »

Après avoir bu trois verres, j'avais osé poser la question.

« Est-ce qu'ils avaient couché ensemble ?

– Elle était si belle, il n'avait pas pu résister, s'était exclamé l'un.

– Est-ce que Francine était amoureuse ? »

J'ai renchéri :

« Pourquoi la détestait-il ?

Philip en était persuadé : le couronnement du prix Nobel lui avait été refusé en raison de sa

prétendue « misogynie » et Francine en était la première responsable, sa première accusatrice. Les invités étaient lancés sur le sujet « Francine et Phil », rien ne les arrêtait.

« Le problème de Francine était que Philip couchait avec tout le monde, sauf avec elle.

– Le problème de Francine était qu'elle aurait été la dernière sur la liste.

– Le problème de Francine était qu'il préférait des femmes qu'elle jugeait socialement et intellectuellement inférieures à elle.

– Francine était snob. »

J'ai rétorqué :

« Depuis quand être snob est-il un crime ? Est-ce que nous ne le sommes pas tous ?

– Je me souviens d'avoir entendu Francine, émue, réciter en russe du Pouchkine, et lui n'était pas un saint de vitrail.

– Philip était le meilleur ami qui soit.

– Philip aimait Claire et Francine a brisé leur mariage.

– Francine a répandu des rumeurs mensongères sur Philip.

– Francine était une femme jalouse et frustrée.

– Philip était un type dégoûtant qui se comportait mal avec les femmes, avait ajouté une étudiante.

– Il était cruel. »

Dès que la discussion faiblissait, ou changeait de cours, je la relançais, ne négligeant aucune question, même les plus superficielles. S'il la détestait

aussi violemment, c'était parce qu'il l'avait aimée. Elle était très belle, très intelligente. Sa haine était une forme de défense.

Ils décrivaient un combat absurde mais obstiné de l'un envers l'autre, s'acharnant, se transformant en une lutte tragique, ou l'inverse, et je m'accrochais au récit, il y avait deux lignes, de deux vérités qui s'opposaient, se contredisaient et se nourrissaient. À les entendre, la vérité, la morale, la justice, l'amour, la bienséance s'affrontaient, sans conciliation possible. Si un fil représentait une valeur, chacun tenait un bout fermement, certain d'être du bon côté, et l'autre était forcément l'incarnation du mal.

Cela aurait pu être le résumé d'un roman de Roth : des intellectuels américains au XX^e^ siècle, ceux que le monde entier regarde avec envie, s'engueulent. Mais ce que j'entendais, d'un côté le gentil, de l'autre la méchante, ne ressemblait pas à ce qu'il aurait accompli. La haine avait tout pétrifié, l'autre n'existait pas.

En rentrant, ce que j'avais entendu rebondissait, se cognait contre les échos métalliques des wagons du métro, j'étais très agitée, les exclamations, les affirmations, les rires, j'aurais voulu prendre des notes sur mon téléphone mais je n'osais pas le sortir de mon sac, j'aurais voulu que cette soirée ne s'arrête pas, j'étais exténuée, je revenais en 1991,

mes dix-neuf ans, est-ce que j'avais vraiment vécu ce que j'avais vécu ? Je sais combien les souvenirs sont mensongers, je les confondais peut-être avec ce que j'avais lu dans les romans de Roth, l'avidité, la vitalité de ses héros, leur noirceur, leur capacité d'autodestruction et de destruction ? À moitié vrai, à moitié inventé, aurait-il dit.

Je voyais bien ce qu'il y avait là d'alléchant, le grand écrivain, sa réputation, Francine, sa volonté. Est-ce que Francine du Plessix méritait la haine de Philip Roth ? Est-ce que sa détestation était justifiée ? Pourquoi ni lui ni elle n'avaient-ils jamais lâché l'affaire ? Pourquoi n'avait-elle pas accepté qu'il ne l'aimait pas et qu'il ne l'aimerait jamais ? Pourquoi, jusqu'à la fin, l'avait-il poursuivie de sa hargne ?

J'étais prise, je voulais savoir, j'allais écrire un roman dans lequel j'utiliserais à ma guise un des plus grands écrivains de son temps. Jusqu'à présent, je m'étais contentée de rester à ma place, il avait fallu une soirée en compagnie d'intellectuels américains qui m'avaient offert trois heures durant l'illusion d'être des leurs pour m'imposer désormais avec arrogance. La peur de déplaire, l'angoisse de rater, de ne pas être à la hauteur, le souhait d'afficher une modestie bienséante, qui jusque-là me corsetaient, ajoutaient au contraire des couches à l'excitation, au lieu de me freiner ils me provoquaient, j'écrivais de petits livres

avec des mots simples, des phrases transparentes, quand lui vous cannibalisait dans une prose charnelle, opulente, explosive, vigoureuse, foisonnante, pourtant j'étais pressée, je voulais y aller, m'y confronter.

Tout cela, il en était responsable, est-ce que ce n'est pas ce qu'il me dictait ? Sortez de vos gonds !! Faites enrager vos détracteurs !! Ajoutant des points d'exclamation interdits par la bienséance littéraire. J'allais aussi retrouver Francine du Plessix dont j'avais la certitude qu'elle aurait été ravie d'être l'héroïne d'un roman français, et enfin ma propre biographie dont j'explorerais les fautes, en donnerais ma version, personne pour me contester. Je serais « l'autrice de ces lignes » et je jugerais seule ce que j'ai à en faire. On me reprochait d'écrire de maigres récits bien peu romanesques : « après *Martine à la plage*, Esther Lender écrit *Martine avorte* », avait glosé un critique, j'allais persévérer, mais en pire, utilisant ma vie et celle d'autres sans m'attendre à être absoute ni me justifier.

J'étais impatiente comme je l'avais rarement été.

Être la maîtresse d'une histoire dont à dix-neuf ans je n'avais été qu'une figurante, celle d'une époque, d'un clan qui m'avait façonnée et me fascinait, cette Amérique au centre du monde qui imposait sa culture, était en passe de disparaître. J'avais été une jeune femme du XX^e^ siècle, ballottée

par les mœurs, mon genre, les normes. Face aux pages qui se déroulaient devant moi, je détenais enfin le pouvoir.

Ou, en tout cas, j'en avais l'illusion.

1

Cet été 1991, Esther a été recrutée comme jeune fille au pair pour le mois d'août par une famille du Connecticut.

Francine, la mère, d'origine française, l'a choisie sur catalogue. Celui d'un organisme franco-américain qui fournit des étudiantes sur mesure, ce sont le plus souvent des filles, et permet à des familles des deux côtés de l'Atlantique de s'offrir quelques heures par jour une présence linguistique agréable contre le gîte et le couvert. Il faut envoyer une lettre de motivation, une photo d'identité et préciser ses activités préférées. Francine a sélectionné avec soin l'adolescente qui aura le privilège de passer l'été chez eux, la possibilité de la rencontrer, elle Francine, mais aussi ses amis.

Esther a mentionné « lecture et équitation » dans la partie loisirs de sa lettre. Sur le portrait en noir et blanc, on peut deviner des yeux clairs et un sourire qui se veut boudeur. Francine a repéré la naïveté du jeu, mais l'a mal interprétée. La personne chargée de mettre en relation les jeunes et les familles a encouragé Esther, elle a

beaucoup de chance. Francine, la mère de famille, est « une célèbre journaliste », Simon, son mari, est « un peintre reconnu », « ils fréquentent du beau monde, la région est magnifique. Si tu t'entends bien avec Thea, leur fille, tu vas beaucoup t'amuser ».

Esther est contente, elle rêve de devenir journaliste. Ce n'est pas le métier que ses parents espèrent pour elle, « tu connais les salaires dans la presse ? ».

Francine, vêtue d'un jean Levi's blanc et d'un T-shirt Fruit of the Loom de la même couleur, vient chercher Esther à la gare routière dans un coupé Mercedes, il fait trente-cinq degrés et elle ne transpire pas. Elle est un décalque de Marie-Claude, sa mère, juge Esther, seules les couleurs diffèrent. Ce même nez découpé et poli, ces cheveux repassés, châtains pour Francine, blonds pour Marie-Claude, ces yeux étirés, au même regard vernissé, l'un à la pupille noisette, l'autre bleu foncé, habillés par des cils opaques, elles imposent à tous, leurs époux et leurs filles compris, une distance immédiate.

Esther ressemble à sa mère en plus ronde. On pourrait ajouter, si on était sévère, avec quelques points en moins, les traits élargis d'un millimètre d'épaisseur, un profil flou, malléable. Peut-être est-ce dû à sa jeunesse ou à cette frange ? L'erreur d'un apprenti coiffeur dont Esther a accepté

d'être le cobaye. Ou le choix de vêtements d'un style encore enfantin et trop étroits ? Ce haut à fleurettes fermé jusqu'au cou, ce short jaune poussin taché ? Sa serviette déborde, elle a coincé un morceau de papier toilette de mauvaise qualité.

Francine, soixante et un ans, et Esther, dix-neuf, se saluent. La jeune fille hésite à embrasser, à serrer la main, oscille d'un mouvement à l'autre, laissant la décision à l'aînée qui se penche pour une bise du bout des lèvres et recule aussitôt. Le premier point du match est clair.

Esther se juge durement, cela lui passera.

Dans la voiture, Esther répond aux questions affûtées et piégeuses de Francine, métier de ses parents, quartier, école, fréquentations.

Le père d'Esther, Jean, dit Johnny, est chirurgien plastique, il possède une clinique à Paris dans le seizième arrondissement. Sa mère, Marie-Claude, en est responsable des relations publiques, c'est-à-dire que dans certains lieux choisis avec soin, au rayon lingerie de chez Franck et Fils, à la piscine du Racing, elle repère les femmes de son âge, la fin de la cinquantaine soignée et l'air dépité. Elle les regarde attentivement, elle est capable de juger l'élasticité de la peau sans avoir à la toucher, sa faculté de résistance, de photographier l'ensemble, de la voir dans un an, deux ans, dix ans, et ce que

l'opération apporterait. Déterminée à répandre le bien, mais n'est-ce pas le cas de chacun, Marie-Claude, fermée, ailleurs, élégante, bleu marine, beige, noir, offre sa compassion, la divination de blessures secrètes, ce nez si laid, ce front fripé. Ces futures patientes sont convaincues que sa beauté russe peut déteindre sur elles.

Esther tente de compenser l'origine de ses parents et s'affirme « ravie de découvrir le Connecticut, il paraît que la région est très belle ». Elle a du mal à s'exprimer, les arbres dont elle ne connaît pas le nom, les lacs et les étangs, demande : « On peut s'y baigner ? Est-ce qu'il y a des bêtes dans l'eau ? » Une copine qui participe au même programme a eu la chance de tomber sur une famille qui vit à Manhattan et possède une maison au bord de la mer dans les Hamptons avec une piscine et l'océan en face. Elle pourra faire des allers-retours, profiter de la ville, de ses musées (Esther pense boîtes de nuit et boutiques) et de la plage, le week-end. Francine l'interrompt :

« Mon mari et moi, nous avons fui ce monde que j'ai trop connu enfant. »

« Je suis une ancienne de Spence » est un motif qu'Esther entendra souvent cet été-là. Spence est l'école privée qui éduque les filles de la grande bourgeoisie new-yorkaise. Sa fille Thea va au lycée public, « c'est important pour nous qu'elle rencontre des enfants de toutes origines sociales ».

Et Francine ajoute, comme si cela avait un rapport et venait renforcer sa défense de l'école publique :

« Notre maison est dans la famille depuis cinquante ans et nous ne fréquentons que de vrais amis. »

Francine se retient de le mentionner.

Placer le prénom de Philip, un écrivain sur la short list pour le prix Nobel, un écrivain célèbre dans le monde entier, serait plus fort si elle le faisait plus tard, par inadvertance, comme si cela n'avait aucune importance. Elle en cite d'autres.

« Elizabeth Hardwick. »

Et jette un coup d'œil à Esther qui ne réagit pas.

« Une grande poétesse, et la fondatrice avec son ex-mari et poète Robert Lowell de la *New York Review of Books*. William Styron, le célèbre romancier, et sa femme Rose. »

Cette fois, la jeune fille reconnait le nom. Elle a lu son roman *Le Choix de Sophie*. L'histoire d'une rescapée de la Shoah détruite par un médecin sadique qui, à l'arrivée à Auschwitz, lui demande de choisir entre ses deux enfants. Lequel sera gazé tout de suite ? Lequel survivra ? William Styron est devenu pour elle la personnification d'un ami compréhensif, quelqu'un à qui se confier. Elle aurait aimé que ses parents, surtout sa mère, le rencontrent, elle aurait été moins seule.

Esther pense à un album pour enfants, une histoire avec des animaux qui se termine par cette exclamation : « Ah les bons, les bons amis ! » Combien cela est rassurant, le toit de chaume, la grande table où sont attablés les cochons roses et propres, les affectueux poulets, les joyeux moineaux. Elle imagine, autour de Francine, des lionnes à la crinière dorée, des tigres patients, des aigles racés et protecteurs.

La maison de Francine, vaste et blanche, est le décor d'une comédie d'été, un film réjouissant qui se terminerait bien. Un panneau installé au-dessus de la porte d'entrée, un cadre rond, comme un petit portrait, sur lequel est indiquée la date de construction : 1799. L'ensemble est la démonstration d'une famille ancienne, heureuse, cultivée, rejetant le bon goût tel qu'il est étalé dans les magazines, un certain snobisme, comme celui de Marie-Claude et Johnny qui s'affirment attachés à la mode et qui par la seule dénégation « nous n'en sommes pas » le sont tout autant.

Les pièces du rez-de-chaussée fraîches, le plafond bas aux poutres apparentes. Dans le salon, deux canapés et deux fauteuils, larges, mous, tapissés d'un tissu identique, grosses fleurs roses et vertes, se font face dans une silencieuse conversation. Les murs couverts de tableaux, leurs auteurs sont connus, Francine précise que ce sont des cadeaux offerts par les peintres, ou des achats en signe de soutien alors qu'Untel n'était qu'au début de sa carrière et que personne ne croyait à son

avenir. Elle détaille les listes des expositions, les solides critiques de chacun. Des livres empilés, en anglais, en russe, en français, indiquent les véritables valeurs de la maison.

Simon, le mari de Francine, accueille Esther avec gentillesse, il lui prend la main, il la tient longuement en la regardant dans les yeux, embarrassant Esther sans le faire exprès. La jeune fille n'a pas l'habitude qu'on lui demande comment elle va. Le voyage ? Est-elle heureuse ? Rassurée ? Ou le contraire ? C'est une évidence pour Marie-Claude et Johnny. Elle a de quoi se nourrir, elle est à l'abri. Et cet étranger, Simon, beau et blond comme un acteur, larges épaules, gestes tranquilles, parole posée, paume douce, ongles coupés ronds, s'inquiète.

Esther sait que Simon est peintre, son atelier est dans le jardin, à quelques mètres de la maison. Elle se dit que par politesse elle doit montrer de l'intérêt pour son travail, il reste évasif. Elle insiste, elle ne veut pas qu'il imagine qu'elle n'est là que pour Francine. Il répond : « Plus tard. »

Ses tableaux sont à l'opposé de ce qu'il montre ; son allure affable, sa voix tranquille, tout cela est déchiqueté par de grandes morsures, des déchirures violettes, rouges et orange.

La valise posée dans l'entrée, Francine ordonne à Esther de mettre la table, un « article important » l'attend.

Esther ouvre les placards les uns après les autres, fouille dans la cuisine, elle a l'impression d'être un agent de police déçu par la médiocre qualité des preuves : des plats en terre cuite épaisse aux motifs floraux, certains ébréchés, les couteaux dépareillés. Elle finit par trouver dans un buffet bas entre la cuisine et la salle à manger un assortiment d'assiettes en porcelaine au liseré doré, de l'argenterie. Elle hésite, Simon arrive à temps pour lui expliquer, cette vaisselle est réservée aux invités. Il sort du congélateur des paquets colorés et les enfourne. Le dîner sera prêt dans quinze minutes.

À table, les paquets se révèlent être des macaronis au fromage. Alors qu'Esther s'empare de sa fourchette, Francine propose comme si elle lui demandait le sel :

« Ma chère Esther, avant de commencer à dîner, nous avons cette habitude, déclamer chacun à notre

tour un poème, car il nous est impossible de vivre sans poésie. »

Francine se tait, baisse la tête et s'exclame d'un ton qui se veut à la fois joyeux et inspiré :

« Amusez-vous de vin, de poésie, d'amour à votre guise ! Ce soir c'est à toi l'honneur puisque tu viens d'arriver. »

Esther ne connaît par cœur qu'un seul texte, une invention de Jacques Prévert pour les enfants qui ont oublié d'apprendre leur poésie. La juxtaposition des noms des rois de France et de leur chiffre, Louis I, Louis II, Louis X dit le Hutin, et qui se termine ainsi :

« Qu'est-ce que c'est que ces gens-là qui ne sont pas foutus de compter jusqu'à vingt ? »

Simon et Thea ont la gentillesse de rire. Francine reprend vite la parole, braque sur chacun son projecteur, c'est le tour de Thea.

Thea mastique avec force, ses lèvres sont très pâles, il faut du temps pour comprendre que les claquements proviennent d'un endroit invisible. Sa fille oblige Francine à descendre du monde des « hautes idées » pour se concentrer sur des sujets moins prestigieux, ses cuisses grumeleuses, ses joues roses, son ventre rebondi. Francine passe une partie de chaque repas à tenter de la dompter et calculer les calories qui entrent dans la bouche petite et claire de sa fille.

L'été, elle part le matin à 8 heures dans un *day camp* et revient à 16 heures, tout est organisé pour qu'elle échappe à sa mère.

Selon son contrat, Esther doit parler français avec la fille de Francine deux heures par jour. Dès le premier après-midi, de retour de son *day camp*, Thea, qui fait la même taille qu'Esther mais conçue à l'opposé dans un bloc solide, massif, inébranlable, quand le corps d'Esther est mou et renflé, lui fait comprendre qu'elle est la bienvenue pour participer à ses jeux, fumer des joints, éventuellement lui montrer ses seins, ce qu'elle refuse. Les deux heures programmées de conversation quotidienne s'arrêtent là. Elle a catalogué le regard de groupie d'Esther et se méfie d'elle, la considère comme une espionne au service de sa mère, elle n'a pas tort.

Thea retourne à ses mystérieuses obsessions, enfermée dans sa chambre dont elle sort à la nuit tombée.

Francine a baptisé sa fille d'un prénom aristocratique, Theodora, fille d'un dompteur de bêtes sauvages et d'une courtisane devenue impératrice, et Thea conteste ce fardeau. Elle a atteint le mauvais âge où il est impossible de prendre une jolie photo d'elle ou de citer des réflexions, des actions, des traits, comme des démonstrations de son « exceptionnelle intelligence », de sa « radieuse beauté ». Sa mère aurait voulu une gentille pleureuse aux membres fins. Francine ne peut rien y faire, même en tordant les faits, Thea n'est pas mignonne.

Quand elle était petite, Francine attendait avec impatience qu'elle progresse, qu'elle puisse échanger avec elle des conseils littéraires, lui offrant de grands classiques qui l'avaient sauvée, elle, *Le Grand Meaulnes*, *Madame Bovary*, *Illusions perdues*. Thea, les yeux brillants, se serait enfermée avec dans sa chambre.

Avant son arrivée, Francine espère que cette Esther qui vit à Paris, qui mentionne la lecture dans ses activités préférées, obligera Thea à acquérir un vernis, quelques mots en français. Elle rêve

de phrases prononcées sans accent, d'un livre de poche sur son lit, ou encore mieux sur la table basse du salon qui serait vu par leurs invités. L'un s'exclamerait : « C'est toi qui relis Flaubert en français ? » et Francine, agacée ou, encore mieux, faussement indifférente, « c'est Thea qui laisse traîner ses affaires », puis se ressaisissant, jouerait son rôle : « Je ne sais plus quoi faire pour qu'elle range derrière elle. »

En cette fin du XX^e^ siècle, une femme doit être une bonne mère, une mère attentive, une mère présente, une mère dont l'enfant est le seul sujet, elle doit le répéter, le démontrer, Francine joue mal ce rôle.

Thea a grandi, son français est bien trop faible, elle refuse même de regarder des films français quand le câble en programme. Elle ânonne sa lecture annuelle obligatoire, cette année *1984* de George Orwell, négocie : « j'ai lu un paragraphe », « j'ai lu une heure la semaine dernière », comme si c'était un exploit.

Leur histoire a pourtant bien commencé, Francine se souvenait de l'avoir couchée chaque soir, dans son lit rose, lui lisant à haute voix une histoire, assise en tailleur sur le sol, vite fatiguée, il lui arrivait d'accélérer, de sauter des pages, mais elle l'avait fait, jour après jour, avec le sentiment de lui accorder ce qu'elle-même n'avait pas eu, une mère présente, et d'investir dans son avenir. Elle ne se fait aucune illusion, sauf miracle (elle a rencontré,

par l'intermédiaire de Philip, Alain, un intellectuel français qui lui a confié qu'il n'avait rien lu à part des comics jusqu'à ses dix-sept ans et s'était mis à lire car il avait remarqué que savoir déclamer des citations plaisait aux filles). Francine se résigne, peut-être réussira-t-elle ailleurs, dans la finance, comme certains fils de leurs amis, rivalisant de maisons de plus en plus grandes. Mais Thea est une fille. Avec un peu de chance, elle épousera un riche mari. L'idée du futur mari de Thea, d'une bonne alliance, l'excite. Elle établit une liste des fils d'amis promis à un bon avenir. À quinze ans, on peut déterminer le futur d'un jeune bourgeois, patrimoine, scolarité, centres d'intérêt.

L'argent intéresse Francine, il lui arrive de parler immobilier, le prix des maisons dans la région augmente, des New-Yorkais s'y achètent des résidences pour le week-end, elle se passionne pour les montants élevés dans le voisinage. Elle compare selon les villages, la proximité avec leur propriété, calcule, évalue ce que leur maison vaut désormais, ils sont potentiellement riches. L'immobilier dépasse dans les conversations à table le temps qu'elle consacre à l'actualité politique, à détester certains élus conservateurs, se gaussant de leur absence de culture, ou aux nouvelles parutions éditoriales, jalousant ou admirant tel ou tel auteur pour des raisons qui n'ont pas forcément de rapport avec leurs textes, mais ce qu'ils représentent.

MICHÈLE AUDIN
LA MAISON HANTÉE



LA MAISON HANTÉE

DE LA MÊME AUTRICE



LA MAISON HANTÉE, *2025*

Dans L'Arbalète / Gallimard

UNE VIE BRÈVE, *2013*
CENT VINGT ET UN JOURS, *2014*
MADEMOISELLE HAAS, *2016*
COMME UNE RIVIÈRE BLEUE, *2017*
OUBLIER CLÉMENCE, *2018*
JOSÉE MEUNIER, 19, RUE DES JUIFS, *2021*
PARIS, BOULEVARD VOLTAIRE, *suivi de* PONTS, *2023*

Chez d'autres éditeurs

SOUVENIRS SUR SOFIA KOVALEVSKAYA, Calvage et Mounet, *2008*
LA FORMULE DE STOKES, ROMAN, Cassini, *2016*
EUGÈNE VARLIN, OUVRIER RELIEUR 1839-1871, Libertalia, *2019*
LA SEMAINE SANGLANTE. Mai 1871, légendes et comptes, Libertalia, *2021*
RUE DES PARTANTS, éditions terres de Feu, *2024*

MICHÈLE AUDIN

LA MAISON HANTÉE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 2025/2026 by Les Éditions de Minuit
7, rue Bernard-Palissy, Paris VI^e

Ayant perdu toute mémoire
Un myosotis s'ennuyait.
Voulait-il conter une histoire ?
Dès le début, il l'oubliait.
Pas de passé, pas d'avenir,
Myosotis sans souvenir.

Robert Desnos,
« Le myosotis », *Chantefleurs*

i

Je suis entrée pour la première fois dans l'immeuble en 1992. L'agente immobilière m'a désigné la façade, ses balcons et ses doubles fenêtres, elle a appuyé sur la sonnette « Klempner », poussé la lourde porte de verre et de métal, nous avons monté six marches. Sur le palier, elle m'a dit « c'est un rez-de-chaussée surélevé » et « il y a un médecin », en m'indiquant la porte à gauche, puis nous avons pris l'escalier face à nous. Mlle Klempner nous attendait au premier, nous nous sommes saluées et présentées, « je vous accompagne », a-t-elle dit et nous sommes montées jusqu'au troisième étage. L'agente a sonné à la porte de gauche. La locataire nous a ouvert. C'était une très mignonne et souriante petite femme de quatre-vingt-cinq ans, Mme Roessler. Sa propriétaire profitait de son départ pour ce qu'on appelait encore une « maison de retraite » et vendait l'appartement. Nous l'avons visité. Meubles, housses jaunies, consoles, guéridons, napperons, vases, bibelots, rideaux noircis, tableaux, cadres de photographies,

quelques « beaux » livres, il était bien rempli. Le petit-fils de la locataire allait tout déménager, ont-elles précisé. Il y avait encore une cave et une mansarde, qui seraient vidées elles aussi. L'agente immobilière a fait son travail en me détaillant les qualités du lieu. Nous allions partir quand la vieille dame m'a dit « revenez si vous voulez ». J'ai entendu là comme une prière. J'ai dit oui, bien sûr, et merci.

Nous sommes allées, l'agente et moi, visiter un autre appartement, dans un immeuble plus récent, avec un escalier en béton nu et un ascenseur.

J'avais trente ans. J'étais arrivée dans la ville un mois plus tôt, presque par hasard. La mort subite et brutale de ma mère, suivant d'à peine un an celle de mon frère aîné, m'avait privée de tout lien à Paris – ou presque. Je suis bibliothécaire. J'ai demandé une mutation, on m'a proposé la bibliothèque d'un laboratoire de l'université de Strasbourg, j'ai dit oui, j'ai loué un studio meublé. Et j'ai commencé à visiter des appartements.

Je suis retournée rue Dunat-Diehr l'après-midi même. J'ai appuyé sur la sonnette « Roessler », j'ai pris le temps de regarder l'escalier, sa céramique mouchetée, la mosaïque géométrique de ses paliers, les marbrures en trompe-l'œil sur la peinture jaune-beige de ses murs. Mme Roessler m'a proposé du café. Je l'ai accompagnée dans la cuisine. J'ai contemplé le sol, semblable à celui de l'escalier, dont j'ai décrété la céramique, malgré ses noms italiens, granito, terrazzo, « très strasbourgeoise ».

Elle a frotté une allumette et mis une casserole à chauffer sur la cuisinière à gaz qui ressemblait beaucoup à celle qu'avait utilisée ma grand-mère. Elle a vu que j'examinais les canalisations : évidemment il y avait de sérieux travaux de modernisation à entreprendre.

– Vous regardez les tuyaux… Ils font pas mal de bruit.

Dans la casserole, le liquide brunâtre a commencé à frémir. Elle a éteint le feu, empli de ce breuvage deux tasses de porcelaine et elle m'a entraînée dans le salon, une soutasse dans chaque main. Je l'avais remarqué le matin, le plancher était bruyant. Les portes grinçaient. J'ai pensé qu'il me faudrait un bon chef de travaux. J'ai sorti mon cahier et j'ai noté : canalisations, planchers, portes. Mon hôtesse, qui ignorait l'adage « café bouillu café foutu », dégustait le sien en y trempant une madeleine de supermarché. J'avais refusé la madeleine comme le sucre, après avoir accepté une goutte de lait – je ne mets de lait dans mon café qu'en cas de nécessité absolue, mais je ne le lui ai pas dit. J'ai regardé ses livres, *L'Alsace vue du ciel*, *Strasbourg bombardé*, *Glückliches Elsass*, *Weihnacht im Elsass*… « Oui, bien sûr, je lis l'allemand, m'a-t-elle dit, dans ma génération, vous savez. » Elle a ajouté que, dans son métier d'infirmière, elle avait surtout utilisé l'alsacien. J'ai examiné une volumineuse prise de courant en porcelaine qui devait avoir l'âge de la maison (construite en 1931, m'avait dit la propriétaire) et j'ai demandé s'il y avait déjà eu des travaux sur l'installation électrique.

– Ah ! Vous croyez qu'ils peuvent entrer aussi par les prises ?

Le café était dégueulasse. Et cette charmante vieille dame qui me fixait de ses grands yeux très bleus était en train de me dire que la maison était hantée. Je ne crois pas aux fantômes, mais il me semble qu'ils doivent être les victimes d'un crime très ancien. J'ai pensé, et je l'ai dit, que soixante et un ans, c'était peut-être un peu jeune, pour une maison hantée. Elle a protesté. Il s'en passe, des choses, en soixante ans… Elle m'a dit qu'elle était arrivée dans l'immeuble tout de suite après la guerre. Elle a posé sa madeleine, a réfléchi, et elle a ajouté :

– Ce n'est pas parce qu'on n'en parle pas que cela n'a pas eu lieu.

ii

J'ai aimé la grande salle de séjour en coin, l'appartement, la maison, son emplacement, proche du centre et à la bonne distance, un quart d'heure à pied, de mon lieu de travail. Je n'ai pas beaucoup négocié le prix : la vente de l'appartement de ma mère en banlieue parisienne suffisait, même en ajoutant le coût des travaux. Je payais comptant, et cela a accéléré les choses. L'appartement était trop grand, mais c'était la façon la plus simple de « placer » cet argent. J'ai signé une promesse, puis un acte de vente. Lors de la signature, le notaire m'a remis une pile de papiers, parmi lesquels le règlement de copropriété, que j'ai lu comme un roman.

C'est l'histoire d'un ferblantier, Gauthier Klempner, qui gagne assez d'argent pour désirer en gagner plus. Il choisit un terrain, pas trop éloigné, ni de chez lui, ni du centre de la ville, près du beau bâtiment de la Bourse, laissé en chantier pendant la guerre et qu'on vient de terminer. Le quartier est en construction. C'est encore presque la campagne,

des terrains vagues, un stade, une fabrique de chocolat, une usine de conserves d'« escargots à l'alsacienne » face à une fabrique de poupées en celluloïd, alsaciennes elles aussi… Il embauche un architecte, Théodore Schmitt, et voilà que s'élève un immeuble de rapport comme on les construit alors, nous sommes en 1931, à l'allure sage et cossue, six étages et un rez-de-chaussée surélevé, un toit à combles brisés et à mansardes, des doubles fenêtres, des volets roulants, des balcons en saillie et une lourde porte en verre et ferronneries, encadrée de deux hexagones à crossettes. Les salles d'eau donnent, comme les cuisines, sur une cour cimentée. L'immeuble est alors le dernier construit du côté impair de la rue Dunat-Diehr, qui porte le nom de deux manufacturiers associés au temps de la France et du Second Empire. Le propriétaire se réserve et bientôt occupe un vaste appartement de cinq pièces au premier étage gauche – gauche sur le palier en arrivant par l'escalier, mais droite quand on regarde l'immeuble depuis la rue –, il a ainsi des fenêtres sur les deux façades et un grand salon en coin avec vue sur les rues Dunat-Diehr et Haubohm. Cinq pièces, pour lui, sa femme et leurs enfants nés ou à naître, ce n'est pas trop, mais c'est assez.

Il meurt en 1974, quelques années après son épouse. L'immeuble est alors divisé entre ses héritiers et mis en copropriété. J'ai appris qu'il avait aussi possédé l'immeuble, quai des Bateliers, où se trouvait son entreprise, mais j'ignore ce qu'immeuble et entreprise étaient devenus. C'est

le successeur de maître Wittmer, son notaire, qui a établi le règlement. Et c'est le successeur de ce successeur qui m'a remis cette photocopie. Les copropriétaires originels étaient donc ses deux enfants vivants, Paul et Jeannette, celle à qui j'ai acheté mon appartement (je l'ai appris ensuite, il avait eu un autre fils, mort pendant la guerre sans avoir eu d'enfant).

La copropriété se compose d'un cabinet médical au rez-de-chaussée (Klempner aurait préféré une étude d'avocat, m'a dit sa fille, mais l'environnement populaire du quartier avait imposé un médecin), de douze appartements (deux à chaque étage, du rez-de-chaussée au cinquième, dont les portes de bois verni se font face), de onze petites chambres mansardées que j'ai d'abord cru être d'anciennes chambres de bonnes, au sixième étage, avec des toilettes et un point d'eau (qui ne sont plus en service), de deux greniers incluant deux séchoirs (chaque famille montait sa corbeille de lessive, à tour de rôle), de combles, de trois cheminées et, au sous-sol, de treize caves, d'une buanderie, du local de la chaudière et d'un appartement désaffecté, désormais utilisé comme garage à vélos, que l'on appelait, et que l'on appelle toujours « l'appartement du concierge ».

Je suis devenue et restée quelque temps l'unique copropriétaire « non-Klempner » de la maison. Paul Klempner était mort dans un accident de voiture, sa fille habitait Nancy, sa sœur Jeannette et son fils Félix, qui possédaient les trois-quarts des millièmes, habitaient l'immeuble.

À cette toute première histoire de la maison, j'ajoute celle des fenêtres de l'escalier. Elles sont composées de petites vitres rectangulaires dépolies de couleurs désordonnées, roses, jaunes, bleues, vertes, mauves. Un jour que je m'en étonnais, Jeannette Klempner m'a dit que c'était un souvenir « des bombardements », sans plus de précision. Aucune bombe n'avait atteint la maison, mais beaucoup étaient tombées tout près. Toutes les vitres étaient brisées. Quand la guerre a été finie, tout le monde a eu besoin de verre en même temps. Le propriétaire a accepté le verre cathédrale de couleur, peut-être avec l'idée de changer les vitres plus tard… et elles sont toujours là.

Les travaux ont commencé dans mon appartement aussitôt l'acte signé. Des carreleurs ont remplacé le revêtement « strasbourgeois » de la cuisine et de la salle de bains par des carreaux plus ordinaires, des plombiers ont rénové les sanitaires, des électriciens ont encastré de nouveaux fils, posé des interrupteurs et des prises modernes, des peintres ont décollé le papier peint bleu-vert, enduit et repeint les murs en blanc, un menuisier a refait la porte d'entrée en chêne, des parqueteurs ont arraché la moquette, poncé et verni les longues lames de pitchpin du plancher.

J'ai quitté le studio meublé de la rue du Dôme où j'avais passé six mois. L'ami avec lequel je vivais à Paris m'a aidée à transporter mes livres, deux étagères, quelques bricoles. J'avais demandé ma mutation sans en parler avec lui. Il est resté dans

l'appartement où nous avions vécu tous les deux. Nous avons continué à nous voir, ici ou là-bas, un peu, puis moins, puis plus du tout. Appelons ça un ratage sentimental.

Mme Roessler m'avait laissé une enveloppe contenant des timbres qui me permettraient d'avoir une réduction lors de mes prochains achats à la Coopé (la supérette voisine). Elle est morte une semaine après mon emménagement, comme je l'ai appris par un faire-part affiché dans l'entrée de l'immeuble. Je ne crois pas plus à « l'âme » qu'aux fantômes, pourtant, malgré tous ces travaux, il me semble qu'il est resté quelque chose de la vieille dame dans cet appartement. Après tout, elle y a vécu presque cinquante ans. J'ai utilisé ses timbres. Le plancher a continué à craquer sous mes pas et j'entends ceux des voisins du dessus. Les tuyaux de chauffage et les canalisations d'eau ne se sont pas tus non plus.

Même si cela semble contradictoire avec l'achat d'un grand appartement, je n'avais pas pris de décision, je crois que je pensais rester à Strasbourg quelques années, puis « rentrer ». Trente ans ont passé. Le mot rentrer a perdu son sens. Je suis restée.

iii

Le travail n'était pas très intéressant. J'étais l'unique bibliothécaire, je recevais et classais des journaux spécialisés en physiologie animale, au contenu desquels je ne comprenais rien. Il y avait dans ce laboratoire deux secrétaires à la vie familiale très occupée et une dizaine de chercheurs qui me voyaient à peine. Tous étaient nés dans la région. Chercheurs et « administratives » ne se fréquentaient pas. J'ai travaillé là deux années. Je n'ai jamais été invitée chez personne.

Je faisais du vélo et j'allais à l'opéra, ce qui était plus facile qu'à Paris. Je vivais la ville en touriste, j'y faisais d'ailleurs du tourisme, avec telle ou telle amie parisienne en visite. J'ai d'abord appris que le 22 novembre, dont une grande rue portait le nom, était le jour, en 1918, de l'entrée triomphale d'un général français dans la ville. Puis que le « maire Kuss » de la rue et du pont face à la gare, était mort de chagrin au moment, en 1871, où ses collègues députés abandonnaient la ville et sa région, bombardées, incendiées, au Reich allemand. Les deux

bornes de la période allemande (1871-1918) étaient bien inscrites dans la toponymie.

Pourtant la ville me restait étrangère – de même que je lui étais étrangère. L'agente immobilière, puis les clercs de notaire, les artisans, tous m'ont fait répéter, puis épeler, mon nom, Delphine Maugein, pour en produire des versions difficilement reconnaissables : il y avait le au, qu'il fallait comprendre o, le g, qui n'était pas un j, le ein, qui ne se prononçait pas comme *ein*, « un » en allemand… J'ai pris l'habitude, pour les choses peu importantes, comme réserver au restaurant, de dire « Muller, Delphine Muller, M-U-deux L-E-R ». La boulangère et les clientes changeaient de langue quand j'entrais dans la boutique. J'étais traitée poliment et gentiment. Comme une étrangère. Dans la maison aussi. Il est vrai qu'il y avait beaucoup de vieux.

Au deuxième étage, Mme Bernhardt, une femme majestueuse, je parle de sa corpulence, m'avait attirée chez elle dès qu'elle avait trouvé un prétexte. Le facteur l'avait aidée, qui lui avait laissé un paquet pour moi.

– Entrez, entrez, ne restez pas devant la porte. Ah, vous regardez les murs. C'est tout sombre maintenant, mais c'était si gai, quand on a posé les papiers peints, avec ces petites fleurs bleues, comment s'appellent-elles, déjà, et ces feuillages. J'avais neuf ans, je me souviens, je suis rentrée de l'école et c'était déjà fini, dans ma chambre, même la colle sentait bon. Enfin on avait retrouvé la maison, et elle prenait l'air tout neuf. On avait emménagé là

en juin, l'année d'avant. C'était en 1939. Maman avait choisi la tapisserie, papa avait acheté les rouleaux, mais on n'a pas eu le temps de les coller, il y a eu l'évacuation.

C'était une bavarde impénitente. Elle m'a offert du thé, j'ai refusé, j'ai dit que je n'avais pas le temps, mais elle voulait savoir. J'ai esquivé les questions sur ma vie familiale et sur ma vie sentimentale, mais je n'ai pas évité son « vous êtes de quelle religion ? » auquel j'ai choisi de répondre « pas de religion », ce qui l'a surprise. J'ai eu la présence d'esprit de demander « et vous ? », pour ne pas parler de moi. « Catholique, m'a-t-elle répondu, mais mon mari est protestant, ne le dites pas, personne ne le sait. » Et elle m'a raconté, assez longuement, leur histoire. Elle se promenait avec une amie protestante, elles avaient fréquenté quelques années la même école, elles avaient aussi fait, ensemble, des collectes, pour les pauvres, en hiver, m'a-t-elle dit, et je n'avais pas identifié le moment dont elle parlait, bref, les voilà devenues des jeunes filles, la catholique et la protestante se promènent en ville, bras dessus bras dessous, et rencontrent, se promenant eux aussi dans les parages, deux jeunes gens. Tous les trois, Gitta et les deux garçons, se mettent à parler du culte et de leurs pasteurs, et elle, la pas encore Mme Bernhardt, qui s'appelle Zélie Spiess, serre son châle contre son cou, de sorte que sa belle croix (catholique) en or n'est pas visible, elle fait les yeux doux à ce beau luthérien, et le jeune Christian Bernhardt se laisse prendre dans ses filets. Tant et si bien que les parents de la

jeune fille – ceux du jeune homme étaient morts – et le curé de Sainte-Madeleine ont fermé les yeux, les enfants seront catholiques et n'en parlons plus.

Elle parlait de son mariage. J'ai calculé. Si elle avait neuf ans en 1940, ce devait être à la toute fin des années 1940 ou même plutôt dans les années 1950. Elle m'a dit qu'elle était restée dans l'appartement de ses parents, qui partaient habiter à la campagne, que le propriétaire, M. Klempner, celui qui avait fait construire la maison, leur avait fait un bail sans augmenter le loyer, c'était son cadeau de mariage. Les Klempner étaient devenus des amis. D'ailleurs, avait-elle ajouté, un de leurs fils, Paul, qui était en Russie avec mon futur mari, était un de nos témoins quand nous nous sommes mariés.

La plus ancienne habitante de l'immeuble, qui était aussi la plus âgée, s'appelait Mme Spaeth. J'ai fait sa connaissance le lendemain de mon emménagement, en l'aidant à monter jusqu'au cinquième étage un cabas de courses bien trop lourd pour elle. Elle m'a demandé en alsacien qui j'étais. Je me suis excusée de lui répondre en français.

– Vous êtes jeune, m'a-t-elle dit.

Elle m'a raconté, et elle se tenait à la rampe en montant lentement les marches, qu'autrefois, il y avait beaucoup de jeunes dans la maison, des sous-locataires. C'est ainsi que j'ai appris que les mansardes qui nous servent de greniers n'avaient jamais été des chambres « de bonnes ». Elles étaient sous-louées par une veuve, elle-même locataire au premier étage. À des Polonais, des Roumains, il

y avait même eu un Grec et un Américain. Surtout des garçons, bien sûr, pour venir d'aussi loin. Mais elle se souvenait aussi de quelques jeunes filles. Elle m'a fait une description assez joyeuse, on entendait toutes les langues, dans l'escalier, les dialogues d'Emma la concierge (en alsacien) et Hélène, une locataire polonaise (en yiddish), à propos du chat d'Hélène, faisaient rire tout le monde. Ainsi j'ai découvert qu'il y avait eu une concierge et qu'elle s'appelait Emma. Beaucoup d'israélites, continuait Mme Spaeth, et elle a précisé que c'était le cas de deux jeunes hommes de Lituanie, à qui sa mère avait loué une chambre de leur appartement, Girsas et Israel, qui avaient à peu près le même âge qu'elle. « Bonjour M. Girsas. – Bonjour Mlle Berthe. Dès que possible, je vous emmène à Kaunas », il me disait, « vous ne voudrez jamais repartir, c'est joli, Strasbourg, mais Kaunas, c'est tellement… » Elle m'a dit qu'ils cherchaient du travail, mais que les temps étaient difficiles, il y avait beaucoup de chômage, et bien des patrons refusaient d'embaucher des juifs. J'avais réussi à faire quelques évaluations et soustractions mentales et compris qu'elle me parlait des années 1930. Et en effet, elle arrivait à 1939, « l'évacuation, la guerre, l'annexion, je ne sais pas où ils sont partis. Nous n'avons jamais eu de nouvelles. Ils ont dû retourner à Kaunas, vous ne croyez pas ? Mais je radote, je vous fais perdre votre temps, c'est gentil d'être montée jusque-là ». En cherchant ses clefs, elle m'a dit qu'elle avait quatre-vingt-cinq ans et se débrouillait seule. Elle s'était mariée, avait eu des enfants, sans jamais

quitter l'immeuble. Sa mère était morte. Son fils, puis sa fille étaient partis. Son mari était mort lui aussi.

Et puis, deux ans plus tard, son cœur s'est arrêté. Tout simplement. Elle est tombée dans l'escalier, là, avant d'arriver chez elle. Elle avait un chat, dont ses enfants n'ont pas voulu. Ils m'ont dit qu'elle l'appelait Kätzchen. Je l'ai adopté, sous le nom de Franz – comme Liszt. En dépit de toute vraisemblance, j'ai vu en lui un descendant du chat d'Hélène, auquel j'avais imaginé le nom polonais de Chopin. Franz a été mon premier chat.



Plan de Strasbourg (d'après un plan de 1932)

1. clinique Adassa
2. rue de l'Ail
3. Archives d'Alsace
4. rue d'Austerlitz
5. Baggersee
6. quai des Bateliers
7. rue des Bouchers
8. place de la Bourse
9. place Broglie
10. rue Brûlée
11. cathédrale
12. place de la Cathédrale
13. place du Corbeau
14. pont du Corbeau
15. rue du Dôme
16. église Saint-Pierre-le-Vieux
17. église Saint-Thomas
18. église Sainte-Madeleine
19. rue du Fossé-des-Tanneurs
20. rue du Fossé-des-Treize
21. rue des Francs-Bourgeois
22. ancienne gare
23. gare
24. gare du Neudorf
25. chemin Goeb
26. rue des Grandes-Arcades
27. Grand'Rue
28. place Gutenberg
29. rue des Halles
30. place de l'Homme-de-Fer
31. hôpital civil
32. île aux Épis
33. Koenigshoffen
34. place Kléber
35. quai Kléber
36. Lingolsheim
37. rue du Maire-Kuss
38. Maison Kammerzell
39. médiathèque André-Malraux
40. rue du Marais-Vert
41. pont du Marché
42. rue du Marché
43. rue de la Mésange
44. Neudorf
45. Orangerie
46. rue de Pâques
47. quai des Pêcheurs
48. Robertsau
49. palais Rohan
50. Schiltigheim
51. rue Sellénick
52. rue des Serruriers
53. synagogue rue Kageneck
54. synagogue quai Kléber
55. Temple neuf
56. rue Thiergarten
57. rue des Tonneliers
58. usines Mathis
59. rue du Vieil-Hôpital
60. rue du Vieux-Marché-aux-Grains
61. rue du 22-Novembre
62. parc du Wacken

LA MAISON HANTÉE 9

PLAN DE STRASBOURG 162
CHRONOLOGIE 165
SOURCES ET REMERCIEMENTS 177



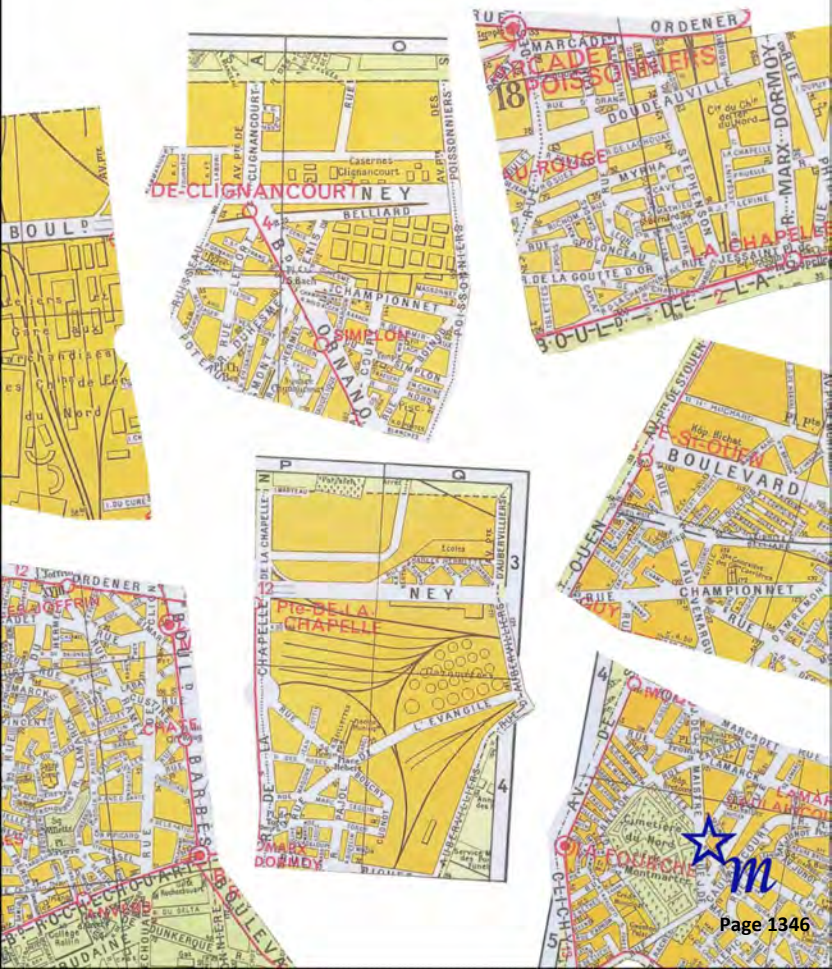
Cette édition électronique du livre
La Maison hantée de Michèle Audin
a été réalisée le 12 décembre 2025
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707355966).

© 2026 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
Photo de couverture : © Robert Doisneau / Gamma Rapho.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707357366

THOMAS CLERC

PARIS, MUSÉE DU XXIe SIÈCLE

LE DIX-HUITIÈME ARRONDISSEMENT



PARIS
MUSÉE DU
XXI^{e} SIÈCLE

DU MÊME AUTEUR



PARIS, MUSÉE DU XXIe SIÈCLE. Le dix-huitième arrondissement, 2024

Dans L'Arbalète / Gallimard

PARIS, MUSÉE DU XXIe SIÈCLE. Le dixième arrondissement, 2007

L'HOMME QUI TUA ROLAND BARTHES et autres nouvelles, 2010

INTÉRIEUR, 2013

POEASY, 2017

CAVE, 2021

Chez d'autres éditeurs

MAURICE SACHS LE DÉSŒUVRÉ, Allia, 2005

NOUIT, Éditions Mix + Frac Aquitaine, 2009

L'ARTISTE COMME MODÈLE, Éditions du Centre Pompidou, 2012

SEPT ET HUIT NEUF, Imec, 2021

THOMAS CLERC

PARIS MUSÉE DU XXIe SIÈCLE

LE DIX-HUITIÈME ARRONDISSEMENT



LES ÉDITIONS DE MINUIT

En couverture :

Photomontage. Source : Photo12 / Alamy / Antiqua Print Gallery ; Éditions A. Leconte, D.R.

© 2024/2026 by Les Éditions de Minuit
7, rue Bernard-Palissy, Paris VI^e^

Pour Bruno Gibert

À dire le vrai pourtant, il n'y a pas de propriétaires aux buttes Montmartre.

GÉRARD DE NERVAL

Je ne voulais pas non plus faire un film abstrait.

CHANTAL AKERMAN

I

RUE MARC-SÉGUIN

Depuis mars 2018, j'habite rue M.-S., dans le 18e arrondissement de Paris. Après le 10e arrondissement, si minéral, et la rue du Faubourg-Saint-Martin, où j'avais vécu quinze ans, j'éprouvai le besoin de déménager. J'avais envie de neuf, de nouveauté. Les déménagements rajeunissent, comme les décisions, pourtant je ne savais pas où je voulais vivre, dans ce Paris où j'ai toujours vécu. Sans attirance pour un quartier en particulier, je visitai donc un grand nombre d'appartements, des mois durant. Je me rappelais un ami qui avait acheté le premier appartement qu'il avait vu, à l'étonnement de l'agent immobilier qui connaît le caractère aléatoire de la pierre humaine. Pour ma part, j'ai visité 72 appartements avant de me fixer sur celui que j'habite et où j'écris ces lignes. Le chiffre 72 paraîtra sans doute disproportionné à la plupart des gens qui, comme l'ami que je viens d'évoquer, se décident vite en ce domaine ; mais je garde un sens de l'idéal qui me coûte. Au cours de mes plongées dans divers coins de Paris (hors le 10e, que j'avais épuisé) je trouvais toujours un

détail qui freinait mon élan. *Que choisir ?* est le nom d'un magazine, c'était devenu la devise provisoire de ma vie. Les agents immobiliers me relançaient, je ne donnais pas suite. Parfois, je visitais un appartement, dépourvu de toute envie réelle de l'habiter, pour le simple plaisir de voir des lieux neufs, d'imaginer d'autres existences, sous l'œil soupçonneux d'un homme en costume gris qui me voyait dire « non » au bout de quelques minutes, sinon de quelques secondes. Puis, un beau jour, à la faveur d'une erreur de rendez-vous dans un immeuble de grande hauteur, les choses prirent une autre tournure ; j'avais passé ma vie dans des immeubles anciens, et pour la première fois l'idée d'habiter dans du moderne me séduisit. Vivre dans un immeuble des années 1970, ceux dont j'avais souvent fustigé la laideur dans mon livre sur le 10e arrondissement, où la rubrique *AFS* (*à faire sauter*) frappait avec trop de complaisance les immeubles nés, comme moi, dans ces années du modernisme triomphant, m'apparut soudain comme une conquête sur mon préjugé. Je fus saisi par la clarté de ces volumes qui résonnait avec mon désir d'espace. Le Corbusier n'avait-il pas décrit la devise de l'avenir mental et architectural *soleil / espace / lumière* ? Moi aussi j'avais besoin, comme tout le monde, de perspectives nouvelles. À peu près au milieu du gué de mes visites, je décidai de me fixer exclusivement sur des appartements construits entre 1950 et 1980. J'avais changé d'avis, une attitude mentale qui me correspond et fait souvent du bien.

Le désir de changement me poussait à partir du centre ancien du vieux Paris, que je connaissais trop bien. Si je devais m'installer dans du neuf, ou plutôt

du semi-récent, pour employer le langage de la profession de marchand de biens, autant faire coup double et découvrir les régions du Nord de Paris. Je m'installai donc dans un 18e arrondissement entièrement vierge pour moi, à Marx-Dormoy, dans le quartier de La Chapelle ; je connaissais en revanche, depuis mon enfance, le 18e de Clignancourt, mes grands-parents Clerc ayant vécu rue Ramey de 1939 à 1990. Je n'ignorais pas les connotations de pauvreté, de saleté voire d'insécurité attachées à La Chapelle, mais je ne m'en souciais pas, a fortiori lorsqu'elles se trouvaient colportées par des gens qui n'y avaient jamais mis les pieds et qui habitaient sur la rive gauche ou dans les quartiers branchés ou bourgeois que j'avais connus et que je souhaitais quitter. Je dirais même que ces aspects de pauvreté, de saleté, de danger, m'attiraient parce que j'aime le côté louche des choses. Par une obstination caractéristique des natifs du signe du Taureau (qu'on veuille bien excuser cette croyance absurde qui recèle peut-être un fond de vérité), je m'accrochai à cette idée de fuite vers le Nord, que parmi mes proches, on accueillit avec scepticisme – comme si l'on savait ce qui nous pousse à changer de territoire. Je fus converti à la beauté locale un soir de printemps, sur le pont Riquet, qui surplombe majestueusement les voies ferrées, à cet endroit extrêmement larges, et donne le sentiment exact d'un avenir et d'une amplitude qui n'existe guère à Paris, ville fermée, dense et resserrée sur elle-même. À travers le fin grillage du pont qui relie le 18e au 19e arrondissement, mon regard scrutait les rails qui mènent de la prose à la poésie, et du XXe au XXIe siècle. Il était sept heures du soir. Le bleu pétrole

du ciel, un vent fort, un air de grand large, presque maritime, s'empara de moi, sensation qu'il est aisé de se procurer en faisant l'expérience de cette traversée. Je fermai les yeux, et après une parenthèse de quelques mois dans le 14e arrondissement, je me retrouvais dans un territoire nouveau. Je respirais.

De la **RUE MARC-SÉGUIN (405 × 12 m)**, le magnifique *Dictionnaire historique des rues de Paris* de Jacques Hillairet m'apprend qu'elle s'appela autrefois *rue des Francs-Bourgeois*, puis *rue du Four* – on est pourtant loin du Marais ou de Saint-Germain-des-Prés. Les rues changent de noms ; on se contente de changer de rues. Celles et ceux qui changent de nom sont plus radicaux que nous. *Vie antérieure* : ma mère, Jacqueline Bovar, changea, elle, de prénom : elle décida, en 1972, après sa séparation d'avec mon père, qui l'appelait *Jacquie*, de se faire appeler *Barbara*. Ma mère eut donc trois prénoms, en plus de « maman ». *Signe* : le quartier de La Chapelle est le 72e de Paris. La rue Marc-Séguin est elle-même composée de trois tronçons ; le premier part de la rue Cugnot jusqu'à la rue Pajol ; le dernier va de l'Évangile à La Chapelle, et celui du milieu, le mien, de Pajol à l'Évangile. Je me poste, pour commencer, à 320 pas de chez moi, devant l'immeuble du 1. *Esthétique matérielle* : deux plaques de rue sont posées sur la façade ; la plus haute est la plus ancienne, elle est légèrement brisée, la fente passant au milieu du U de « rue » et du S de « Séguin » ; la moderne, au-dessous, en tôle émaillée, n'apporte pas d'information neuve ; aucune des deux n'est surmontée du « 18e arrondissement », peut-être parce que le 18e arrondissement n'existe pas encore. Avant la

construction des immeubles de la rue Cugnot, circa 1990, le bout de ma rue donnait sur le chemin de fer. De la rue au rail, on devait avoir la sensation d'une fuite possible. *Bande-son* : j'entends depuis ma chambre, le bruit des trains qui ralentissent. Quel impact sur les rêves ? Un gros chantier frappe, du 3 au 9, le foyer africain qui fait honte quand on passe devant, avec sa façade saumon périmé et ses 150 fenêtres grillagées contre lesquelles s'empilent des balais-serpillières. Ce foyer, où des Maliens vivent à plusieurs dans chaque chambre, est actuellement divisé en deux parties : l'ancienne, vétuste, vit ses derniers moments ; la nouvelle, en briques blanches, est une *BAC* (*belle architecture contemporaine*) flambante. La collocation des deux corps de bâtiment crée un contraste éloquent ; entre celui qui va mourir et celui qui vient de naître, je prends le parti, comme tout le monde, de celui qui vient de naître. *Mystère social* : le matin, de mon balcon, il m'arrive de voir sortir du foyer, très tôt, les travailleurs africains qui se dirigent vers les beaux quartiers où ils sont gardiens, plongeurs, cuisiniers, ouvriers de la France. *Archive* : je regarde la page *Marc Séguin* de l'Annuaire 1978 que j'ai trouvé au marché aux puces de la porte de Clignancourt ; au 3-9, à l'époque s'élevait la société *Méditerranée Transports. Titre* : *Le Cercueil marin*. Transfigurée, refaite, la « résidence sociale » rend à ces Africains un peu de la dignité qui n'est pas la couleur favorite de notre époque. *Contact* : j'avise un homme en boubou assis sur une borne ; il me dit qu'il apprécie la nouvelle résidence, où il n'habite pas ; il est peu loquace, « je ne fais pas de politique », dit-il quand je lui demande maladroitement ce qu'il

pense de la situation au Mali. Je vois que je n'arriverai pas à le faire parler. Je quitte les lieux construits par ADOMA et surveillés par PRODOMO. Au croisement de la rue Pajol, on peut contempler mon immeuble qui fait l'angle ; je vérifie que mon double ne me regarde pas du haut de mon balcon. *Méthode* : que veut dire exactement *écrire en surplomb* ? Ça commence à partir de quel étage ? Au 15, un bel immeuble années 1930, en diagonale au mien, exsude son style colonial-moderne. *Visite d'appartement* : par un hasard géographique, c'est ici que j'ai visité mon premier appartement lorsque j'ai entamé mes recherches immobilières ; je n'avais pourtant pas l'intention de m'installer dans ce quartier mais j'étais attiré par l'architecture « paquebot » de cet immeuble classé, et la modicité relative du prix proposé (500 000 euros pour 90 mètres carrés, soyons précis). *Montmartre du crime* : j'ignorais qu'il avait reçu la visite, en 1984, de Thierry Paulin, qui y assassina la pauvre madame Benaïm, dans cette suite de meurtres perpétrés pour la plupart d'entre eux dans le 18e arrondissement. Je traverse ce croisement Marc-Séguin / Pajol que *Le Parisien* du 31 octobre 2018 décrivait comme une « zone de non-droit » ; je laisse un peu patienter le lecteur à cet endroit, ou bien je l'invite à se rendre directement rue Pajol. *Méthode* : vous faites un montage, un découpage, ou un reportage ? Au 14-16, l'immeuble où j'habite, résidence construite en 1972, l'année de la ruine de mon père, s'élève dans un style qui me séduisit tout de suite, mais qui séduit rarement, il faut bien le dire, les spécialistes et/ou les visiteurs·ses confronté·es à cette façade de crépi grisâtre, ces balcons filants marrons

et ce tablier simple pourvu de fenêtres que l'on n'ose pas appeler « baies vitrées ». *Mobilier de norme* : le conseil syndical a, contrairement à mon avis, modifié l'entrée de l'immeuble pour empêcher que des garçons s'installent sur le rebord extérieur qui prolongeait en saillie l'entrée vitrée. Il n'y a plus la place pour une fesse humaine mais pour des canettes de bière. Ce jour, tout est calme et j'avance avec énergie dans cette rue pleine d'un soleil septembral qui chauffe encore bien fort. Nous passons devant l'imprimerie BAF, au 22, où j'ai fait réaliser mon affiche « Casablanca », que je produirai en temps voulu. En face, un énorme parking sert d'entrepôt arrière au supermarché chinois de la rue de l'Évangile. *Figures locales* : tous les soirs, des grappes humaines s'agglutinent autour des containers, chargeant dans leurs cabas les invendus, les produits périmés, les fruits et légumes défraîchis du jour, dans une espèce de marché parallèle. *Image mentale* : *Les Glaneurs et la Glaneuse*, Agnès Varda (1985). *Scène* : un postérieur remue le fond de l'énorme container et sort enfin pour exhiber une salade. Si on tournait cette scène, on pourrait mettre l'accent soit sur la misère, soit sur l'habileté du chiffonnier, récompensé par son geste. *Figure locale* : parmi les glaneuses, je reconnais ma voisine du rez-de-chaussée, pimpante vieille petite algérienne de 1,54 m, qui remplit son chariot à ras bord de légumes. *Naturama* : j'arrive au croisement de la rue de l'Évangile, qui dans un quartier chic serait une zone de charme puisqu'elle comporte trois jardins : à gauche le parc Marc-Séguin, à droite le square de l'Évangile et au milieu le square de la Madone. *Poème de site* : *ô les triangles verts*. N'est-il

pas rare de bénéficier d'un triangle vert ? Mais l'atout se retourne en son contraire car ces petits squares servent essentiellement de reposoirs aux blessés de la vie. *Figure locale* : je croise Philippe, un de ces rois déchus, vêtu de son spencer bleu et blanc, de son jean trop grand pour lui, cheveux au vent, qui me salue avec chaleur depuis que je lui ai donné une bouteille de *Label 5* qui se morfondait dans mon meuble corsaire (→ *Intérieur*, p. 218) ; du coup il me voue une reconnaissance éternelle, me remerciant à chaque fois que je passe « pour le whisky » et tenant absolument à faire le coup de poing avec moi, ce *geste d'époque* post-covid. J'arrive devant le G20 qui me sert de *general store* pour les produits d'entretien de mon intérieur (papier hygiénique, nettoyants ménagers) et de moi (eau minérale, mouchoirs). Ce supermarché qui se trouve à 508 pas de mes pénates occupe le bas d'un grand immeuble d'angle courbe construit dans les années 1990. Mon ami Bruno Gibert, qui vit non loin (→ rue Boucry), m'apprend qu'à cet endroit s'élevait l'atelier de l'affichiste Cassandre, grand metteur en scène de la rue. L'affichisme est un art en déclin, le papier lui-même traversant une crise pétrolière, mais il faudrait demander confirmation au spécialiste incollable de l'affiche, Alain Weill (→ rue du Poteau). Je pousse jusqu'au croisement de la rue de La Chapelle où l'agence immobilière *Auburtin* (agence de quartier) se remarque à son bi-chromatisme orange / noir flashy. *Méthode* : je fais demi-tour et passe une deuxième couche sur ma rue, comme un peintre sur sa toile. *Image mentale* : *puisque je le vaux bien*. Le dernier tronçon devient magiquement le premier, le premier sera logiquement le dernier mais

celui du milieu restera celui du milieu. Au 40, je passe devant l'*hôtel de Belfort* (une étoile), qui serre le cœur avec sa façade décrépite couverte de panneaux publicitaires, ses persiennes grises d'où s'échappe une lumière jaune. *Les visites sont interdites dans les chambres.* Une fille maigre en capuche et jeans entre ; deux types en sortent avec des sacs plastiques. Je repasse devant le square Marc-Séguin, le G20, le square de la Madone en travaux, mais mon regard est capté par la grande et belle structure de l'immeuble industriel du 24, qui, à l'angle Évangile, abrite *France terre d'asile. Image mentale* : *Staten Island. Apparition* : je croise Hans, un de mes anciens étudiants qui travaille pour cette association. Les lettres mènent à tout. L'angle de cet immeuble de 4 étages est surmonté d'une guérite qui accueille une énorme pendule, arrêtée depuis des années sur 11 h 31, une bonne heure pour travailler. Devant le garage du supermarché chinois, les glaneurs ont disparu ; en revanche, un embouteillage s'est formé, dû aux camions poubelles. *Bande-son* : les klaxons, très prompts à rugir dans le secteur. Sur la plaque de rue, je vois le I de Séguin surmonté d'un cœur autocollant à la place du point. *L'ignoriez-vous ?* Marc Séguin est l'inventeur du pont suspendu. *Mobilier de norme* : tandis qu'une poubelle nouvelle génération, placée au milieu de la rue, attire inévitablement les détritus et les dépôts sauvages, j'envisage de la détruire ; de même, sur le trottoir est garée depuis dix jours une Mercedes abandonnée ; je rêve de la repeindre, j'imagine le visage du propriétaire s'épanouir à la nouvelle qu'on l'a retrouvée d'une autre couleur que ce bleu nuit. *Projet de performances* : déboulonner la poubelle,

décorer la Mercedes, cela n'est pas dans mes cordes, et c'est pourquoi j'aimerais le faire. Perdu dans mes songes de modification du réel, je n'ai pas vu, à cent mètres devant moi, les habituelles silhouettes des palabreurs qui, au pied de mon immeuble, se servent des scooters comme fauteuils de rue. Je lève la tête, en face de chez moi, au 19, l'immeuble en briques rouges est habité au 3e étage par une famille nombreuse selon les critères modernes. L'immeuble voisin, lui, est habité par un grand nombre de personnes qui se répartissent sur plusieurs petites surfaces. *Visite d'appartement (performance)* : je visite le 4e étage de ce 17 sans aucune intention d'acheter, mais parce qu'il offre une bonne vue sur mon appartement. Je rentre à la maison. Plus tard, un ami que j'ai mis dans le secret visite à son tour l'appartement et me prend en photo sur mon balcon, à l'insu de l'agent immobilier, qui ignore que j'habite en face. Les photo prises, hélas, sont voilées.

II

MON QUARTIER, LA CHAPELLE

La **RUE D'AUBERVILLIERS (1 820 × 30 m)**, la plus orientale du 18e arrondissement, est très longue mais limitrophe du 19e, qui a gardé toutes les habitations pour lui, le côté 18e étant constitué par le seul jardin d'Éole, qu'on peut prendre si on veut croiser des déviants en nombre ; si l'on veut jouir d'un trottoir large, on se contentera de le longer. *Panorama* : la vue est ici splendide, dégagée par le vaste ciel, les voies ferrées, les immeubles en retrait du parc, et cette absence de vis-à-vis qui fait que le jardin lui-même, augmenté du rail, semble repousser la ville dans des terres lointaines. C'est pour ce genre de beauté trouée qui ne rappelle en rien Paris (on se croirait à Berlin ou dans une ville de Calvino) que j'ai choisi de vivre par ici, de fuir l'étroitesse d'une ville fermée, bourgeoise, qui n'a plus grand-chose à donner au monde. Au croisement du pont Riquet, poste-frontière qui relie les deux arrondissements, les voies sont cachées par les entrepôts *Tafanel*, marque de bière que je n'ai jamais bue nulle part. Un grand mur orné de fresques éphémères accompagne mes

pas ; ce qu'il y a de bien dans le *street art*, c'est le repentir permanent. *Danger* : les frères Kouachi ont vécu au 156 ; je ne devrais pas le mentionner, je ne le fais qu'en passant et pour racheter cette incursion dans un arrondissement ennemi, je fais un *geste votif* car je me trouve ici (c'est-à-dire à l'intersection Crimée / Aubervilliers) au point le plus nord-est de notre 18e. *Distorsion sensorielle* : l'air, le ciel, les nuages, un paysage mêlé de barres 1970 et de blocs contemporains qui fait très peu parisien, obligent à redéfinir ce qui est parisien. *Air de Paris* : *Paname, on t'a chanté sur tous les tons…* Je prends sur la gauche la fin de cette rue qui se mue en tunnel, tunnel qui ne m'angoisse pas parce qu'il est court et ajouré, et se conteste donc en tant que tunnel, puis je sors dans un paysage complètement remodelé par les travaux du Grand Paris : à droite le nouveau quartier Rosa-Parks (où j'ai failli vivre au lieu d'acheter mon appartement actuel, ce qui fait que ce texte se serait appelé *Le Dix-Neuvième Arrondissement* et aurait eu une tout autre figure) ; à gauche, construite sur une éminence, la féérique zone industrielle *Cap 18*, qui vit peut-être ses dernières heures car les travaux du CDG EXPRESS l'ont déjà éventrée. *Distorsion sensorielle* : la route, comme dirait un non-Parisien, monte en courbe, le flot des voitures est dirigé comme dans un jeu vidéo selon des trajectoires schématiques. On se trouve à présent à l'angle du boulevard Ney et de la porte d'Aubervilliers, dans ces zones où Jean Rolin m'a précédé et qui se ressemblent toutes : gros trafic, échangeurs, ponts routiers. La rue se prolonge logiquement en **AVENUE DE LA PORTE-D'AUBERVILLIERS (325 × 30 m)**, qui mène, moins logiquement, à Pantin.

Peu avant le pont autoroutier, une mystérieuse structure années 1930 se dresse au départ d'une rue construite dans ces mêmes années, mais je ne fléchis pas et j'avance, je suis à présent sur le pont de l'autoroute A1. *Scène* : je m'arrête pour regarder les voitures comme d'autres contemplent les avions ; je suis au balcon du modernisme. *Absorption temporaire* : le fleuve à trois voies, où les voitures ne s'arrêtent jamais, m'hypnotise. *Poème de site* : *le cycle permanent / de la machine auto.* Je retrouve la naïveté de l'enfant qui, avant de faire rouler ses petites voitures, se contentait de les regarder. Un migrant marche le long du périf ; des klaxons crient, le vent souffle ; des banalités se passent. *Animalerie* : sur les bas-côtés du pont, un rat se mêle aux décombres ; il est seul parce qu'il est diurne. Sur ma droite s'étend l'ingrate place Skanderberg, héros national de l'Albanie, auquel j'ajoute un « r » qui sonne mieux. *Projet* : aller à Tirana, bien que j'y sois presque. Je m'avance jusqu'à une zone indéterminée, la future gare *Fillettes-Mines*, bâtie sur l'ancienne, fer de lance d'un « nouveau quartier » encore bien vague. Je m'aventure sur le chantier, je salue l'agent de sécurité, son chien aboie, pour le faire taire je lui dis « la caravane passe ». Des bâtiments se construisent sans stratégie claire, où l'argent manque autant que l'ambition. Il n'y a aucun piéton, aucun signe historique ou symbolique auquel je puisse me raccrocher. Je me sens libre, détaché de tout territoire. Derrière moi, accroché à un lampadaire, le panneau *Paris* se pare d'un réalisme irréel. *Image mentale* : les photos noir et blanc d'Anka Ptaszkowska, les panneaux d'entrée PARIS et de sortie ~~PARIS~~, intitulée *Six mètres avant Paris*. Je rentre au

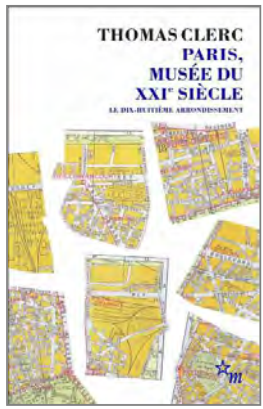
pays. La **RUE BOUCRY (300 × 12 m)** n'a l'air de rien, elle est pourtant beaucoup. On peut la prendre depuis la jolie place Hébert et traverser le square Paul-Robin, l'un des plus agréables du quartier, qui lui donne son air champêtre et provincial. Moi qui suis anti-provincial, j'aime paradoxalement les coins provinciaux à Paris ; il n'y a pas de « coin parisien » en province. *Voix-off* : « Paris devenait international et sans âme ; on se rabattait sur les derniers coins possibles, qualifiés de "provinciaux" en désespoir de cause. » À l'orée de la rue, on aperçoit, à travers les bâches des travaux en cours, le centre des impôts en briques, qui a déménagé (→ rue Vauvenargues) ; on ne verra plus les queues joyeuses des contribuables. *Mystère social* : que deviendront ces briques ? La destination future du site se perd dans le bruit du ravalement. *Panorama* : elle est trop grande pour qu'on la voie depuis la rue – qui ? – la tour Boucry. Blanche et carrée, médiévale quoique moderne, cachée depuis des mois par une opération anti-amiante, sa structure de 99 mètres de haut écrase les environs immédiats tout en créant de loin un repère dans le paysage – ainsi de ma cuisine, où je compte ses étages en partant du haut puisque je ne la vois pas intégralement ; à hauteur de trottoir, c'est l'inverse, je ne vois que sa base. *Intrusion* : il pousse la grille, il prend l'escalator qui mène au perron de la tour, il entre dans le hall géant, il regarde la maquette d'architecte qui reproduit la tour datant de 1972, il salue le gardien dans son sas de verre, il prend l'ascenseur des numéros impairs, il ne dit rien aux gens qui montent avec lui, il s'arrête au 11e étage, il y en a 29, il sonne, on lui ouvre, il sort deux heures plus tard, il prend l'ascenseur qui

I RUE MARC-SÉGUIN 9
II MON QUARTIER, LA CHAPELLE 21
III LA GOUTTE-D'OR 169
IV CLIGNANCOURT ET MONTMARTRE 255
La rue Ramey et ses alentours 257
Clignancourt et ses artères 291
Au pied de la Butte 391
L'attaque de la Butte 426
V LES GRANDES CARRIÈRES 457
Autour de la place Clichy et du cimetière Montmartre 459
Nord 475
Au cœur des carrières 509
Du boulevard de Clichy aux Abbesses 536
Les derniers kilomètres 582
BORNES 605
VOIES 609

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX-HUIT DÉCEMBRE DEUX MILLE VINGT-CINQ DANS LES ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.À LONRAI (61250) (FRANCE)

N° D'ÉDITEUR : 8014
N° D'IMPRIMEUR : 2505087

Dépôt légal : janvier 2026



Cette édition électronique du livre
Paris, musée du XXIe siècle. Le dix-huitième arrondissement
de Thomas Clerc
a été réalisée le 16 janvier 2026
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707357304).

© 2026 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707357328

LAURENT MAUVIGNIER

LA MAISON VIDE

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

LA MAISON VIDE

DU MÊME AUTEUR



LOIN D'EUX, *roman*, 1999 (“double”, n° 20)
APPRENDRE À FINIR, *roman*, 2000 (“double”, n° 27)
CEUX D'À CÔTÉ, *roman*, 2002
SEULS, *roman*, 2004
LE LIEN, 2005
DANS LA FOULE, *roman*, 2006 (“double”, n° 60)
DES HOMMES, *roman*, 2009 (“double”, n° 73)
CE QUE J'APPELLE OUBLI, 2011
TOUT MON AMOUR, *théâtre*, 2012
AUTOUR DU MONDE, *roman*, 2014 (“double”, n° 105)
RETOUR À BERRATHAM, *théâtre*, 2015
CONTINUER, *roman*, 2016 (“double”, n° 112)
UNE LÉGÈRE BLESSURE, *théâtre*, 2016
HISTOIRES DE LA NUIT, *roman*, 2020 (“double”, n° 126)
L'ORAGE, adapté d'Alexandre Ostrovski, *théâtre*, 2023
PROCHES, *théâtre*, 2023
QUELQUE CHOSE D'ABSENT QUI ME TOURMENTE, entretiens avec Pascaline David, 2025 (“double”, n° 149)

Aux éditions Capricci

VISAGES D'UN RÉCIT, 2015 (livre et DVD)

LAURENT MAUVIGNIER

LA MAISON VIDE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE À QUATRE-VINGT-DIX EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETERIES SCHLEIPEN NUMÉROTÉS DE 1 À 90 PLUS HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE H.-C. I À H.-C. VIII

L'auteur tient à remercier le Centre national du livre pour son soutien.

© 2025 by Les Éditions de Minuit
7, rue Bernard-Palissy, Paris VI^e^

Des paroles ou des bruits entendus, et qui nous ont pénétrés, peut-être à notre insu, remuent en nous un monde ignoré de nous-mêmes.

René BOYLESVE

PROLOGUE

Fouillé – j'ai fouillé partout où j'étais pour ainsi dire sûr de la retrouver les yeux fermés ; j'ai fouillé partout où j'étais certain qu'elle se cachait, puis dans les endroits où j'étais convaincu que je ne la trouverais pas mais où je me suis raconté qu'elle avait pu échouer par je ne sais quel coup du hasard, me doutant bien qu'il était impossible qu'elle y soit sans que personne l'y ait mise – et depuis quand aurait-elle atterri là ?

Je la revois dans les tiroirs de la commode – c'est par ici qu'il fallait commencer, j'en étais sûr, par cette commode centenaire héritée de mon père, avec son plateau de marbre gris et rose fendu à l'angle supérieur gauche, son triangle presque isocèle qui n'a jamais été perdu et qui reste là, flottant comme un îlot en forme de part de tarte ou de pizza – mais cassé depuis quand et par qui ? – et qui n'a jamais été perdu ni jeté, même si la commode, en un siècle, n'a sans doute pas subi un seul déménagement, ou quelques-uns qu'elle n'aura vécus qu'à l'intérieur de la maison, passant peut-être, traînée par deux saisonniers réquisitionnés pour l'occasion, du

rez-de-chaussée au couloir de l'étage pour finir ici, dans la chambre du cerisier, qu'on appelle *chambre du cerisier* depuis toujours, en sachant que ce *toujours* a commencé bien avant moi et avant mon père, qui lui aussi l'appelait *chambre du cerisier – depuis toujours* nous a-t-il affirmé, sorte de vérité antédiluvienne nimbée d'une aura qu'on percevait dans l'intonation qu'il avait en prononçant ce *toujours*, l'air impressionné par le mot –, surpris même qu'on lui demande confirmation, comme s'il était indigné qu'on ait pu imaginer, nous, ses enfants, un *avant* le cerisier, un *avant* la chambre, comme si dans son esprit chambre et cerisier étaient liés depuis l'éternité. Pour nous, *c'est* la chambre du cerisier et ce le sera encore longtemps, même si plus personne n'habite cette maison en hiver, les uns et les autres ne revenant s'y prélasser que pendant les vacances scolaires en avril, parfois des week-ends avant que débarque toute la fratrie, les femmes et les enfants d'abord, mais aussi les cousins, les cousines, les amis et les amies d'amis, tout ce petit peuple d'été qu'on retrouve tous les ans, sirotant à l'ombre du cerisier ou des magnolias des Negronis et des Spritz pour les plus citadins d'entre eux, du rosé pamplemousse pour ceux qui sont restés vivre à une encablure de la maison.

Mais cette chambre restera celle du cerisier aussi longtemps que l'arbre aura assez de vigueur pour balayer de ses branches la fenêtre dont il obstrue la vue quasiment toute l'année, y compris en hiver, tant ses branches effrayantes comme de longues griffes noirâtres s'étendent jusqu'à frotter les vitres et les volets, jusqu'à y casser les pointes mortes et élimées de sa ramure. La nuit, on entend parfois

le crissement de la pointe des branches contre le volet et on retrouve au sol, au petit jour, des copeaux de peinture racornis comme des miettes de pain sec. Pourtant, personne ne songe à couper les branches du cerisier ; on est trop content de pouvoir tendre les mains par la fenêtre pour arracher quelques fruits quand c'est la saison, rêvassant que, fenêtre ouverte, les branches viennent porter leurs cerises d'un rouge presque noir jusqu'à nous, assoupis au fond du lit, qui n'aurions plus qu'à tendre la main pour les cueillir. Mais non, les branches cassent d'elles-mêmes, fatiguées de s'élancer si loin. Parfois, une fois tous les dix ans, un gaillard – cette fois rémunéré et non pas réquisitionné comme au temps où la famille avait du pouvoir sur tout le canton – vient pour tailler et remettre les branches dans le droit chemin pour que le cerisier reprenne de la vigueur.

Cette médaille – non, je ne l'ai pas retrouvée. Je finis par me demander si je ne l'ai pas inventée, mais je la revois – sûr – dans les tiroirs de la commode, et je ne m'explique pas pourquoi je ne la retrouve pas, pourquoi tout est là sauf elle, comme si elle n'avait jamais existé que dans mon imagination et dans le récit de mes parents. D'une certaine manière, on peut dire qu'elle est présente quand on arrive dans le cimetière du village ; une preuve écrite est là, sur le monument aux morts, inscrite dans la pierre. Parmi les noms, celui de mon arrière-grand-père paternel – du côté de la mère de mon père –, gravé dans un cartouche au-dessus d'une liste exagérément longue quand on songe à ce que devaient être ce village et ces hameaux il y a plus de cent ans, avec ces garçons fauchés en trois ou quatre ans,

laissant derrière eux un vide impossible à combler qu'on aura essayé de calfeutrer avec un monument surplombé d'un soldat sculpté et peint, au-dessus d'une liste de noms gravés pour masquer le désarroi du vide, les noms de ceux du canton qui, comme mon arrière-grand-père Jules, ont péri au front. Mais la différence, c'est que lui ne tient pas figé dans son héroïsme seulement par la force de la restitution de son patronyme, repeint tous les dix ans en lettres dorées, mais par l'ombre que portent sur sa descendance les quelques mots grandiloquents et sentencieux qui bouleversent l'ordre des hiérarchies – *Jules Chichery, né à Bournan en 1880, mort pour la France en 1916, a tenu l'ennemi en respect pendant quarante-huit heures, avec cinquante autres héros, permettant aux troupes françaises de sauver une position stratégique pour la Défense de Notre Souveraineté*. Ce n'est pas moi qui agite les majuscules au-dessus de l'histoire et les brandis comme un titre de gloire, c'est le zèle de l'employé du ministère de la Guerre ; peut-être inventant ça tout seul ou obéissant aux ordres d'un gradé, d'un sous-préfet, d'un directeur de cabinet, pourquoi pas d'un ministre. C'est écrit en toutes lettres, et notre père nous a souvent laissé entendre que le Poilu peint en bleu, moustaches marron et baïonnette en avant, c'était lui qui l'avait inspiré au sculpteur, mon arrière-grand-père Jules, mort et auréolé de sa Croix de guerre, de sa Légion d'honneur reçue à titre posthume, *notre* Jules, tombé le 18 mai 1916 dans le bois d'Avocourt, près de l'Argonne.

Pourquoi j'ai passé ma matinée à la chercher, cette Légion d'honneur, je ne me le rappelle même plus,

seulement que soudain il a fallu que je la trouve, que je la prenne entre mes doigts comme si s'était immiscé un doute, une incertitude quant à sa réalité, comme si elle n'avait pu exister que dans un tiroir de mon imagination. Pourtant c'est sûr, j'ai vu ici, touché, soupesé, il n'y a encore pas si longtemps – quelques semaines, quelques mois, moins d'un an il me semble –, ce tissu rouge vaguement moisi, l'étoile à cinq rayons doubles émaillée de blanc et surmontée de sa couronne de chêne et de laurier, au revers le drapeau et l'étendard, la devise « Honneur et Patrie ». Je l'ai vu et ce n'est pas un fantasme ou la vague réminiscence d'un rêve, non, alors j'ai fouillé de fond en comble, comme un forcené, dans la commode. J'ai ouvert tous les tiroirs, j'ai même cherché parmi les serviettes et les draps – n'importe quoi – dans l'armoire normande de l'autre chambre, celle du fond, du côté du jardin et des trois chênes qui bordent la clôture. Bien sûr je n'y ai rien trouvé, alors je suis revenu à la commode, accélérant presque le pas, comme si une fraction de seconde c'était la commode elle-même que j'aurais pu avoir inventée, et pourquoi pas les souvenirs de mon père dans leur boîte d'un bois brun dégageant une senteur de miel, poussiéreuse, un relent de sous-bois contenant les reliques que je connais le mieux – des objets que je l'ai vu porter, que j'ai vus vivre avec lui, des boutons de manchettes, une pince à cravate argentée à motif tartan –, reliques qui signent pour ainsi dire sa mort en le figeant dans ses quarante-six ans ; mon père, avec ses lunettes aux bordures dorées et noires, son peigne démêloir en corne blanchâtre, son portefeuille, son permis de conduire et sa carte d'identité, et ces autres objets, minuscules, bien plus vieux ceux-là, qui dorment

comme des enfants sages comme des images, là où on les a laissés ; tous ces papiers militaires avec les insignes de pompier, les grades, mais aussi les médailles d'ancien combattant d'Afrique du Nord qui signaient déjà une part de sa mort du temps où, la mort, il ne se l'était pas encore donnée, mais où donc on la sentait à l'œuvre, quand elle laissait surgir des traces de cette jeunesse disparue près de Sidi Bel Abbes, qu'il taisait pour ne pas dire sa guerre d'Algérie.

La commode est là, coincée entre la porte et la fenêtre, collée contre le mur qui sépare la chambre du couloir. La commode : comme un cercueil pour certaines pièces du dossier familial. Elle a dû arriver ici directement depuis chez le menuisier – et c'est peut-être même Jules qui l'a construite de ses propres mains, dans la menuiserie familiale qu'il a dirigée. Je n'ai jamais connu intacte la plaque de marbre ; je connais parfaitement son triangle cassé, coincé et retenu en partie par le mur du fond. D'aussi loin que mes souvenirs remontent, j'entends la voix des adultes me recommandant de faire attention à ne pas la faire tomber, à ne pas la briser davantage. Et comme une relique, ce beau morceau de marbre tient sa place dans la grâce de sa fragilité, avec la même force paisible et résolue que la commode elle-même, confiante dans sa présence et dans sa solidité. Ainsi, la commode, je la revois face à moi, avec ses colonnes semi-détachées, et je sais que ce n'est jamais sans une certaine appréhension que j'en ai toujours ouvert les tiroirs, même lorsqu'il ne s'agissait que d'y saisir un vieux maillot de bain. C'est comme ça que je me souviens de l'avoir ouverte il n'y a encore pas si longtemps, cherchant

sans doute une paire de lunettes de soleil, une montre ou même simplement pour laisser mes yeux traîner dans toutes ces vieilleries. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un fantasme quand je me vois retrouvant, il y a donc quelques mois – possible –, quelques semaines – possible aussi –, cette Légion d'honneur avec son bout de moire rouge puant le renfermé.

Je reconnais mes mains et le contact du tissu sur la pulpe des doigts. Ce sont des mains d'adulte, je devrais dire *mes mains d'adulte* ; je suis sûr que ce sont mes mains parce que mon regard est coincé entre elles, qui se ferment sur chaque bouton et tirent pour ouvrir le tiroir du haut, le premier, celui des quatre dans lequel personne n'a jamais rangé de vêtements mais où ont toujours dormi des objets et des boîtes, des écrins plutôt, contenant d'autres écrins et d'autres objets – boîtes à bijoux, boîtes à secrets, coffrets du temps de mes parents –, un boîtier de montre Lip, une timbale d'argent, une ménagère dont les couverts n'ont jamais servi et des papiers dans des enveloppes jaunes – pas de lettres, pas de cartes postales, pas de mots doux, mais une longue mèche de cheveux blonds bouclés et très fins, les miens, quelques photos aussi –, un photomaton noir et blanc de la tante Colette avec sa coiffure yéyé en forme de choucroute, mon grand-père André avec son béret, et puis, très vieilles, des images de visages inconnus dont le noir et blanc se confond avec le jaune du papier photo, qui a viré jusqu'à devenir presque ocre – brûlé par le temps.

Si l'on tombe sur des photos ici, c'est par hasard qu'elles y sont arrivées, car les albums de famille sont rangés au rez-de-chaussée, dans la salle à manger, ou, pour être plus précis, dans le buffet, ou, plus précis encore,

dans le tiroir du bas à gauche, et même dans le tiroir à l'intérieur du tiroir de gauche, et puis au fond de ce dernier tiroir, là, donc, où depuis plusieurs générations dort le gros des troupes de la mémoire familiale, les photos, la vraie mémoire des visages et des noms – on trouve dans le buffet de la salle à manger les visages de mes sœurs et frères, le mien, ceux des cousins et des cousines, de nos parents et les leurs – presque tous les leurs –, oncles, tantes, etc., de ces photos qui remontent de si loin que plus personne ne sait nommer ceux qui y posent, faisant front à l'oubli, des gens qui nous regardent de leur parcelle de temps comme s'ils défiaient leur mortalité ou nous provoquaient d'où ils étaient il y a un siècle ou même davantage, mon arrière-grand-mère Marie-Ernestine et son mari Jules – le héros de la famille –, que j'ai l'impression de connaître même si je ne les ai bien sûr jamais rencontrés ni l'un ni l'autre, mais que je crois reconnaître sur cette image précieuse parce qu'elle les réunit, eux deux mais pas seulement : entre eux, dans les bras de Marie-Ernestine, le dos serré contre sa poitrine, un bébé, sa fille unique : sans doute la seule photographie de Marguerite, ma grand-mère.

La photo doit dater de 1913, année de sa naissance.

Sur ce bébé joufflu, il faut s'arrêter : avec ma grand-mère Marguerite, quelque chose se joue de la violence muette de la famille. Ce bébé qui semble froncer les sourcils, bébé rondouillard au visage ingrat qui semble mécontent d'être là, engoncé dans des vêtements blancs, c'est le seul endroit d'où il peut encore nous signaler sa présence – à part la tombe de graviers sur laquelle on trouve encore un affreux pot de fleurs en plastique au rouge décoloré, ayant

depuis longtemps viré au rosâtre, au gris-rose, recouvert de poussière, de salpêtre, et les nom, prénom, dates de naissance et de mort – 1913-1954 – dans un cœur métallique blanc rouillé par les années et les intempéries. Sa tombe est presque le seul endroit qui signale encore qu'elle a vécu, qu'elle a, pendant quarante et une années, respiré l'air des vivants.

Ce qui compte, quand on voit la photo de Marie-Ernestine et de Jules avec leur bébé Marguerite, c'est qu'il s'agit de la seule photo du temps de leur *bonheur* – appelons ça bonheur, quelque chose d'assimilable au bonheur si on considère comme tel la durée si courte qui les aura réunis tous les trois. Car c'est aussi la seule photo où on les voit en couple avec leur bébé, entourés de leurs proches, pour nous seulement des silhouettes – des paysans à grosses moustaches noires ou grises, à peaux rêches et visages durs, carrés, des hommes vêtus d'habits de toile épaisse dans lesquels ils semblent flotter, pendant que des femmes exagérément cubiques, presque toutes vieilles, sourient à l'objectif de leurs yeux très clairs, leurs cheveux blancs attachés ou cachés par des fichus, les plus jeunes portant le chignon pendant que des nuées de gosses endimanchés, la raie sur le côté, les genoux sales, indifférents au photographe, se vautrent au bas des jupes de leurs mères, aux souliers des pères et parfois à ceux des rares adolescents qui, sérieux et figés, attendent de reprendre leur respiration. Mais le vrai intérêt de cette image, c'est qu'elle est la seule photo de ma grand-mère qui aura échappé à l'autodafé ; la seule d'elle qui aura échappé au silence qu'on lui a imposé et qu'elle aussi aura peut-être désiré, car parfois, sur d'autres images de mariages, grises et noires, prises en extérieur, le plus

souvent en été, on devine sa présence : un corps de femme dans une robe qui nous apparaît grise mais qui est peut-être bleue, verte, pourquoi pas d'un certain rouge vineux ou d'un violet pastel, une silhouette presque coquette, mince et de petite taille. Mais des ciseaux ont taillé et coupé la forme d'un ovale, laissant à la place de son visage un trou, un espace vide – rien.

Le visage de Marguerite a disparu.

Quelqu'un, dans la famille, avec obstination et résolument, a choisi de tuer Marguerite symboliquement, comme si supprimer les gens des photos c'était les tuer mais surtout affirmer qu'on les tue, signer le geste de tuer en l'exhibant plutôt qu'en essayant de cacher les traces de son crime. Mais il y a aussi cette autre image, où le visage de Marguerite n'est pas lacéré ni découpé ; sur celle-ci, c'est une autre agression, non moins définitive : son visage a été griffonné au stylo à bille jusqu'à ce qu'il disparaisse complètement dans l'encre noire. On sent – on pressent plutôt – la rage qui anime la pression sur le stylo, la colère ou la concentration haineuse qu'il a fallu pour aller au bout du geste, pour que rien ne puisse lui échapper, pas même un cheveu ni un millimètre de peau ; celle du cou, au niveau du col d'un chemisier fermé, probablement blanc ou jaune pâle, peut-être d'un rose très clair, est aussi recouverte entièrement. On a pris soin de longer l'arrondi du col comme si on avait voulu éviter de tacher celui-ci. Mais de la peau du visage, des mains et les cheveux aussi, rien n'a été laissé visible, comme s'il avait fallu asphyxier chaque pore de la peau, la rendre à ce point méconnaissable qu'il aurait été impossible à la moindre parcelle de chair de révéler sa présence ; mais le tout est scolaire, exécuté trop proprement.

On se demande bien si c'est le visage qu'on veut détruire, si ce sont ses traits ou la filiation qui s'y inscrit avec ce jeu des ressemblances, soudain à ce point insupportable qu'il aurait fallu pour ainsi dire *défigurer* Marguerite et couper tous les liens entre les générations. Toujours est-il qu'entre 1913 et 1954, années respectives de sa naissance et de sa mort, les photos où elle aurait dû apparaître sont si peu nombreuses qu'il est probable que certaines images aient été détruites. On se dit que la demi-sœur de mon père – Colette, qui n'était pas sa demi-sœur, seulement la fille de la seconde femme de son père –, ou sa sœur – Henriette –, en ont peut-être gardé quelques-unes, mais on sait que non ; la petite Colette, comme on l'appelle, celle à la coiffure choucroute de ses années yéyé dont on trouve le photomaton dans le portefeuille de mon père, n'a jamais connu Marguerite que par ce qu'on en disait, qu'elle entendait au hasard, ou par ce que mon père et sa sœur pouvaient raconter de ce qu'ils devaient avoir entendu d'elle quand ils étaient enfants par leur père ou par des voisins, des amis de la famille, par la famille elle-même, par ce qu'ils pensaient et savaient – ou croyaient savoir –, sans qu'il y ait jamais eu besoin qu'on le leur dise, de leur mère.

Jamais il ne se sera agi d'aborder Marguerite autrement qu'en évoquant la consternation et le désarroi dans lesquels elle a laissé la famille, ce qui empêche d'avoir gardé dans ces vieux albums des images où l'on pourrait la voir sous une autre lumière que celle qui semble ne pas avoir laissé à sa vie le droit à un souvenir – l'opprobre toujours recommencé, et l'infamie comme seule perspective ; on préfère ne pas parler d'elle, les voix baissent d'un ton, se font murmures, prennent un air désolé ; la tante Henriette,

qui quand j'écris en ce mois de février 2022 atteint la rive du très grand âge, ne se souvient plus de rien et s'en satisfait ; Colette, la fille de Marceline, n'a, elle, rien à révéler sur Marguerite et peut juste me dire qui était André, mon grand-père, beau-père tyrannique pour qui elle n'a jamais semblé éprouver ni sympathie ni compassion. La vérité, c'est que des photos de Marguerite, je crois qu'on a choisi de supprimer toutes celles où sa vie s'étalait comme une évidence impossible à nier ou à rejeter par un coup de ciseaux.

Cette disparition des photos fait que de mon grand-père André aussi, par la force des choses, il ne reste presque rien. Mais si l'on s'aventurait à penser que c'est lui, autant que Marguerite, qu'on avait voulu supprimer de la mémoire familiale, on serait obligé de se rendre à cette évidence : son visage réapparaît une fois que sa femme est morte, on le retrouve quand André se remarie quelques années plus tard avec Marceline. Les photos sur lesquelles on peut rencontrer André resurgissent au tournant de 1955 et ne sont plus des images prises à l'extérieur, à l'exception de celle où mon père et ma mère, elle dans sa robe de mariée, lui en costume noir, sortent de la mairie et vont rejoindre l'église, suivis par leurs familles respectives – mes grands-parents maternels avec mes oncles et tantes, et, du côté de mon père, les quelques oncles et grands-oncles, Lucien, son fils Rubens, André et sa seconde femme Marceline, sa fille à lui, Henriette, et sa fille à elle, Colette. On les voit marchant derrière les mariés, avançant par deux, endimanchés sous un soleil de printemps, avec cette élégance surannée si particulière aux années cinquante.

S'il manquait des images – je m'entends demander à ma

mère qui pouvait être la femme sans visage sur les photos de famille –, il m'a fallu plus de temps pour comprendre qu'il manquait aussi les autres preuves de son passage sur terre, ces objets insignifiants qu'on s'obstine, le long d'une vie, à garder par-devers soi quand bien même ils n'intéressent personne et ne présentent aucune autre valeur que sentimentale, mais qu'on s'entête à léguer aux générations suivantes comme un prolongement de nos pensées et de notre intimité. D'elle, il n'y avait rien parmi les écrins, les dentelles, les bijoux. Rien – absolument. Et c'est de ce rien que paradoxalement sa présence a fini par s'imposer avec une force presque plus aveuglante que celle, pourtant puissante, mais auréolée de la douceur des vieilleries de brocante, surlignée par ses objets, de mon arrière-grand-mère Marie-Ernestine. Ses babioles à elle, Marie-Ernestine, dominent tout dans le tiroir de la commode et laissent, comme dans une alcôve qui lui était réservée depuis toujours, un peu de place à ce petit-fils que sans nul doute elle a beaucoup aimé et beaucoup plaint – mon père.

D'un bout à l'autre d'un siècle trop court, ils sont posés l'un en face de l'autre, se répondent, dialoguent par-dessus la béance que laisse Marguerite, fille de l'une et mère de l'autre. Moi, de mon côté de la rive du temps, j'aperçois tout ça comme le seul récit diffracté d'un monde dont la gloire a été – par la mort de Jules – le signe avant-coureur de la catastrophe familiale qui a nourri le récit qu'aujourd'hui quelque chose en moi cherche à comprendre, comme pour en reconstituer le puzzle – vieux cliché que l'image du puzzle, mais si limpide et évidente qu'elle s'impose avec une force telle que je me refuse à la révoquer, oui, l'image d'un puzzle dans

une histoire du temps que j'ai cherché depuis ce matin à reconstituer en retrouvant le certificat de Légion d'honneur dressé en 1920 sur lequel on fait le panégyrique d'un Jules parmi les autres, mort dans la boue de la Grande Guerre avec ces majuscules tonitruantes comme une charge de cavalerie.

Je revois mes mains, donc, fouillant, brassant et remuant des breloques, des vieilleries, soulevant aussi des odeurs, sans trouver ce qu'elles cherchaient. Ma mèche de cheveux, des lunettes ayant appartenu à l'un de mes frères, des montres que nous avons portées ; plus haut les affaires de mon père, quelques bricoles ayant appartenu au grand-père André – une pipe, un étui à cigarettes – et puis le vide et le silence de Marguerite ; puis, enfin, plus haut dans le temps, non pas la médaille mais le certificat de Légion d'honneur de Jules, les quelques bijoux et tissus de Marie-Ernestine, qui aura déposé là ses reliques quand la commode était encore à elle, qui aura été l'une des premières à y ranger ses secrets parfumés à la violette, ses éventails aux senteurs de citron et de bergamote, un camée en agate monté en broche avec le profil à l'antique d'une jeune femme dont elle devait avoir l'âge et les vertus qu'on lui prête. Parmi ce fatras qu'elle aura laissé, ce premier objet d'elle, Marie-Ernestine, née Proust en août (le 27) 1885 et de toute sa vie n'ayant probablement jamais entendu parler de son illustre homonyme – sans qu'il soit même permis de rêver à un quelconque lien de parenté –, cet objet minuscule, quelques grammes d'or pur ; pas de doute, il s'agit bien de son alliance à elle, puisque celle de Jules a été engloutie dans la fange de la cote 304 en mai de l'année 1916 ;

Jules fait partie de ceux qui ont porté une alliance au front, de ceux qui ont tous les jours trouvé une minute pour la regarder, la tourner d'un tour ou deux sur le doigt, pour réfléchir ou pour oublier. Et ça, il est facile de l'imaginer, ce moment à l'abri des regards quand bien même le geste se ferait devant toute la tranchée mais comme isolé d'elle, ne se voyant peut-être pas accomplir ce mouvement infime – faire tourner son alliance contre sa peau –, comme j'imagine le doigt de Marie-Ernestine et l'alliance qu'elle porte, gardant secrète et protégée, gravée à l'intérieur de l'anneau, la date de son mariage, le 17 juin 1905. Si je retrouve l'alliance de Marie-Ernestine dans tout ce fatras, je me dis depuis ce matin que je devrais retrouver aussi cette Légion d'honneur qu'elle aura gardée parmi ses dentelles, ses bijoux hérités de quelles vieilles femmes parties en laissant peut-être un nom sur un arbre généalogique que personne n'aura songé à écrire.

De Marie-Ernestine, j'ai vu les nombreuses photos ; elle sature l'espace de sa présence comme sa fille de son absence. Le portrait de Marie-Ernestine se confond avec la grisaille des images, le flou des portraits de groupe pour des mariages d'inconnus ou de quasi-inconnus. Mais il est un endroit où elle devient aussi mystérieuse que sa fille, qui aura été sa honte et le signe de l'effondrement de ce en quoi elle avait cru toute sa vie, car c'est bien ça qui apparaît au fur et à mesure que la jeune Marie-Ernestine laisse place à cette autre, qui se plante devant nous vêtue de noir, sans plus rien de gracile ni de fragile, et nous scrute d'un air sévère, l'œil presque fermé, comme si Marie-Ernestine avait été aveuglée par le soleil au moment où le photographe avait pris la famille et les amis le jour d'une fête que

je suis incapable d'identifier. Cette photo, parmi d'autres, dort dans son album noir et vert, avec son papier cristal protégeant chaque page de l'effacement ou de nos regards.

De Jules, on retrouve quelques photos – en plus de celle où il pose à côté de Marie-Ernestine et du nourrisson Marguerite –, le fameux certificat de sa Légion d'honneur, protégé dans le même porte-vues que les mots d'un préfet et une lettre officielle de la mairie, et puis, enjambant le vingtième siècle comme on passe d'une pierre affleurante à l'autre pour traverser un ruisseau, de l'autre côté du siècle, nous voilà soudain au milieu des années cinquante avec les médailles de mon père, les décorations d'ancien d'Algérie, les bibelots avec le sigle des AFN, des balles de la taille d'une dent changées en pendentifs dans une boîte à boutons de manchettes, mais aussi, plus proches de nous, datant des années soixante-dix ou du début des années quatre-vingt, les insignes de pompier, les décorations que je l'ai vu porter à des occasions dont ne me reste que l'ennui des discours. Et moi, à l'autre bout du vingtième siècle, déjà embringué dans le suivant sans même avoir eu le temps de le croire, me voilà aujourd'hui embrassant cette histoire d'un seul coup d'œil, avec, étalée devant moi, l'évidence qu'il s'agit bien d'une seule et même histoire diffractée en différentes parties reliées par une unité souterraine, j'en suis sûr, dont la ligne de force est portée par l'élan de la vie de Marie-Ernestine, creusée par le silence de Marguerite et, d'un coup brutal, achevée par la mort de mon père.

Mais d'abord, pour commencer quelque part sans se laisser aveugler par la gloire de l'illustre Jules tué au combat en 1916, dont la légende veut qu'il soit mort en

héros en préservant l'intégrité d'une position stratégique avec cinquante autres soldats qui, comme lui, n'avaient que leur vie à perdre, il faut remonter le temps et inventer sa tête de jeune homme trop gros rencontrant le propriétaire, ce monsieur Proust, père de Marie-Ernestine, mon arrière-arrière-grand-père, perdu déjà si loin dans le temps que je ne vois de lui qu'une vague description comme celles qu'on trouve dans les romans du dix-neuvième siècle, homme massif, ventru et vêtu d'une redingote de drap noir et d'un gilet ouvert sur une chemise à petits plis, fier comme un magistrat avec ses favoris gris cendre, qui ne fume pas, ne prise pas, ne prend ni alcools forts ni liqueurs, cultive une sorte de propreté morale dont la rigueur devait se voir rien qu'à la rigidité de son pas, même quand il portait des bottes crottées au milieu de ses champs, car on était chez lui empreint d'une gravité biblique depuis que, d'une génération plus lointaine encore, un jeune exalté de la naissante République, son ancêtre, avait suivi l'autre fou de Bonaparte jusqu'à ce qu'il devienne Napoléon, s'était fait tuer pour lui, avait eu droit à la Légion d'honneur dont longtemps la famille avait gardé la fierté et un goût pour le mépris envers tous ceux qui ne s'étaient illustrés en rien.

Ce vieil ancêtre François, mort à vingt-deux ans sur un champ de bataille et à qui l'Empereur lui-même aurait dit son admiration pour un fait d'armes dont plus personne ne sait ce qu'il avait pu être, ce vieil ancêtre François, foudroyé en pleine jeunesse, avait connu une gloire si jeune et si définitive qu'il aurait eu du mal à imaginer combien celle-ci serait bénéfique et aurait des conséquences sur plus d'un siècle et demi pour sa famille, pour ses descendants

– ou plutôt ceux de ses frères et sœurs qui, eux, n'avaient pas eu la chance de s'être fait trucider sur un champ de bataille –, car ses descendants avaient eu droit à un alignement de circonstances post-révolutionnaires, notamment parce que, une fois dépouillés de leurs biens et voués aux gémonies, à la boucherie ou à l'exil, les nobles du coin avaient abandonné ces terres dont on avait fait don au jeune cadavre de François, ou plutôt à sa jeune épouse, à ses parents, à ses frères et sœurs, sans accorder à personne un titre de noblesse qui n'aurait pas été vu d'un bon œil autour de chez nous, mais seulement les titres de propriété des fuyards et des expropriés, ceux-ci étant suffisamment nombreux pour que, un siècle plus tard, monsieur Firmin Proust puisse encore en être reconnaissant à l'Empereur et à Dieu, grâce à qui on n'avait plus jamais eu à travailler la terre mais seulement à organiser sa prospérité bourgeoise, ce que, de père en fils, on avait su faire en louant des bras pour nourrir les champs et assurer leur rendement, puis en donnant à des fermiers le droit de s'y installer, de construire des étables, des écuries, des soues à cochons, d'élever des maisons, de bâtir des remises, quelques hameaux autour d'un village entier avec ses ruelles, ses venelles, sa placette, sa minuscule église et son carré de cimetière, son lavoir et sa fontaine, pourvu qu'ils s'acquittent de loyers suffisamment élevés pour enrichir plus que de raison les parvenus du canton.

Ainsi, tout irait bien tant que les locataires fermiers auraient l'intelligence de reverser une partie du fruit de leur travail pour que les aïeux de Firmin, Firmin lui-même et les siens dans la foulée puissent en faire fructifier la vente sur les marchés et dans les commerces naissants ; tout irait bien

tant que les locataires trouveraient intérêt à développer l'élevage des bovins et la culture du blé, celle du foin, de l'avoine, en louant leurs lieux de travail, en reversant une partie de son résultat ; et tout irait bien encore tant qu'ils auraient l'impression qu'il vaut mieux payer des loyers et se soumettre aux bourgeois du coin plutôt que se lancer dans une émancipation coûteuse et risquée. Chacun y avait mis tant de zèle pendant le premier quart du dix-neuvième siècle que les arrière-grands-parents de Firmin, puis son grand-père, avaient pu concevoir l'idée de faire bâtir une maison en plein milieu du nulle part où ils régnaient sans aucune concurrence à surveiller ni à craindre. Une maison qui n'aurait pas eu la prétention de rivaliser avec les grands châteaux d'une noblesse qu'on s'enorgueillissait encore de mépriser, comme un ancien monde qu'on s'évertuait à copier tout en s'obstinant à prétendre le contraire. On avait voulu construire une belle maison pour régner sur un petit peuple qui s'évertuait à vivre, s'échinait à travailler, à se multiplier, à engranger autour de la famille des ancêtres de Marie-Ernestine Proust, au milieu, donc, de mes ancêtres à moi aussi, eux qui me semblent tellement loin que j'ai un mal infini à les concevoir, à leur dessiner un semblant de visage, car de ces anciens dont aucun n'avait pu être pris en photographie, parce que celle-ci avait tardé à naître et à s'enfoncer dans nos campagnes, à quitter la gloire de la capitale et à se répandre dans nos fermes et sous nos latitudes, il est difficile d'imaginer que d'une manière ou d'une autre ils nous sont liés, qu'ils *me* sont liés, et qu'ils ont pu se pencher sur le berceau de Firmin, le fixer dans les yeux, échanger avec lui des œillades quand son regard à lui, trop clair, gris, métallique, rehaussé à la pointe sèche, nous

parvient par le biais d'une photographie grise et pâle enfermée dans un cadre miteux et protégée par un verre jauni et piqué de chiures de mouches, le montrant avec sa grosse tête presque carrée, mise en valeur par un passe-partout ovale d'un bleuté fatigué.

Et de tous ces anciens, de Firmin Proust, mon arrière-arrière-grand-père, et de sa femme – ombre chétive hantant quelques photos, errant à l'arrière-plan de quelques clichés dont on ne voit plus grand-chose –, d'eux et de ceux qui les précèdent, leurs parents et leurs grands-parents, en remontant ainsi jusqu'à se trouver nez à nez avec l'histoire et l'ancêtre François, à vrai dire plus personne ne sait rien. L'acte héroïque de François, la naissance de la fortune familiale, du temps de Firmin, tout le monde avait déjà fini de l'oublier et de le considérer comme un lointain pittoresque, non pas un événement mais une bravade normale dans une famille tellement *à part*. François n'était plus la cause de la réussite familiale, mais seulement l'un de ses éléments constitutifs, une sorte d'épiphénomène ou de révélateur, comme si la fortune de la famille n'était pas le résultat de son héroïsme mais son héroïsme un symptôme de la singularité de cette famille, une conséquence naturelle, innée, de ce qui bouillait dans ce sang familial si particulier et fort, à défaut d'être noble. Si quelqu'un avait dû s'attarder à repenser à François et à sa bravoure, personne n'aurait osé imaginer que ce récit trop entendu soit celui de l'histoire de la famille de Marie-Ernestine, car personne n'aurait accepté l'idée consistant à prétendre que d'une famille quelconque avait pu surgir un jeune dingue dont l'héroïsme, ou pour tout dire le fanatisme et la témérité sanguinaire avaient à ce point déplacé les lignes et

transformé la route de sa famille, la sortant de l'anonymat pour lui donner un semblant de vernis bourgeois, car ça aurait été admettre une origine dont on ne s'était extrait que par le coup d'une audace liée à un seul, et non par le mérite qu'on croyait pouvoir reconnaître en chacun. Mais dès l'enfance de Marie-Ernestine, personne ne se serait posé la question de savoir d'où venaient ces terres et cette opulence qui nous séparaient des autres sans que personne n'ait rien fait pour ça, sans avoir hérité d'un sang noble, parce que tout le monde s'en moquait, comme chacun se moquait d'imaginer ce qu'avait été la vie ici avant la Révolution ; ce passé, il n'en reste qu'un fouillis trop flou pour intéresser qui que ce soit. Cette histoire, dont on se souvient ou croit se souvenir comme d'un rêve, on n'est même plus sûrs de ne pas s'être tous ensemble monté la tête au coin du feu, un soir où l'hiver aurait été trop rigoureux, en se la répétant jusqu'à y croire, parce qu'elle était plus jolie à entendre que cette vérité singulièrement plate qui aurait voulu que des ancêtres paysans et journaliers auraient arraché chaque lopin de terre à des voisins moins malins, pour une bouchée de pain, le tout en quelques siècles ou en quelques années, mais sans le prestige d'un jeune héros napoléonien pour justifier la mainmise sur le territoire de gens qui, au départ, étaient nos semblables.

Pourtant, aujourd'hui encore, on se dit que tout n'est pas faux dans cette histoire que quelques recherches sur internet renouvellent pour nous, en 2022, en lui redonnant une forme d'actualité, presque de soudaineté. Mais pour Marie-Ernestine, au contraire, ce n'était rien, plus rien du tout, il ne restait du prestige de François qu'une sombre défroque, celle d'un récit dont on ne captait plus l'origine

ni le sens. Ce n'était même pas le souvenir d'un récit, et il se peut qu'elle n'y ait jamais cru, ou même qu'elle n'en ait jamais entendu parler. Ce récit, qui l'avait transmis en dernier ? Qui l'avait relaté jusqu'à Firmin ? Il y avait eu le grand héros François que, d'une génération à l'autre, on s'était ingénié à décrire sabre au clair, avec casque en cuivre et crinière rouge, guêtres blanches ou grises, collant sur des images de Chassériau, de Delacroix, de Géricault, sa tête à lui, que personne n'avait jamais vue. Et puis tout ça s'était tu ; Firmin avait peut-être été le dernier dépositaire de l'histoire de François, pas encore aussi indifférent que sa fille aurait pu l'être si elle avait été au courant, mais suffisamment pour ne pas éprouver le besoin de lui transmettre cette glorieuse histoire morte, ni à elle ni à aucun de ses deux frères, Paul et Anatole.

Ce qui reste aujourd'hui pour nous dire que tout ça est arrivé, qu'il y a eu un François qui est mort pour que ce soit possible, une Révolution française et un Napoléon, des arrière-arrière-grands-parents et oncles pour que ce soit possible, c'est que la maison est là, et que, même vieillie, abîmée, meurtrie par le temps, elle se tient toujours debout et trône sur son promontoire d'où elle domine toute la vallée en contrebas, avec l'air de veiller sur elle quand, pendant longtemps, elle avait dû se vanter de la toiser. Ce qui reste encore aujourd'hui pour nous dire que tout ça a eu lieu, c'est qu'au-dessus de la vieille porte d'entrée aux battants de chêne, gravée dans la pierre sur le linteau, on peut encore lire la date de 1854, le quatre étant pourtant bizarrement écrit à l'envers et un peu plus bas que les autres chiffres, mais à la même hauteur que les lettres majuscules qui le suivent : FBP, suivies d'un espace puis, de nouveau,

de trois lettres : FMP. Il aura fallu du temps et quelques recherches pour comprendre que les trois premières lettres signifient Fait Bâti Par, et que les secondes sont les initiales du père de Firmin, François-Marie Proust.

La maison est encore là, trônant sur le flanc d'un village à moitié abandonné aujourd'hui, traversé par une départementale qui n'a qu'une hâte, fuir le bourg pour rejoindre la nationale reliant les villes entre elles, qui nous tournent le dos et nous ignorent. Tout ça persiste sous forme de ruines, malgré la disparition de la gloire de François – que j'ai découvert à cette table où j'écris aujourd'hui. Je l'ignorais comme nous l'avions tous ignoré depuis que la mort de Jules, le vrai héros, avait effacé tout ce qui s'était passé avant elle, renvoyant dans les limbes le prestige de François, ses guerres napoléoniennes et tout le reste, les Restauration, République, Second Empire et autres coups de théâtre et d'éclat révolutionnaire ; tout le folklore renvoyé dans la grisaille de contes ancestraux et de fables par une gloire plus grande encore, plus macabre pourtant et moins picturale, mais plus imposante parce que plus tragique, plus improbable aussi, celle de Jules, ce drôle de type qui devait marquer la maison à jamais – du moins aussi longtemps qu'on voudrait bien se raconter sa légende.

I

1

Mais c'est avec Marie-Ernestine que tout commence. C'est avec elle, avant Jules lui-même, que tout peut commencer.

Il faut d'abord voir Marie-Ernestine, enfant de onze ans qui n'attend rien depuis qu'elle pense ne pas être digne de Dieu car que son frère aîné, le plus vieux des trois, soit l'élu, c'est assez pour qu'une petite fille se croie inapte à servir le Très-Haut et à rivaliser avec un frère dont elle entend depuis toujours qu'il est le plus intelligent des trois et même de la famille entière ; Paul, l'aîné, n'avait pas l'âme d'un fermier ni d'un gestionnaire, pas la force pour prendre la relève de ce père si parfaitement accompli pour ce genre de vie, et c'est pourquoi on lui avait fait suivre des études – comme on s'y était résigné pour les deux autres –, avec dans l'idée que le sacerdoce auquel il s'était très tôt destiné était pour lui une solution prestigieuse et bien commode – nourri logé blanchi –, et, se disait Firmin, le père, ce serait bien agréable d'avoir un évêque ou un cardinal

dans la famille, qui nous ouvrirait les portes jusqu'alors closes sur les prétentions de la maison, celles des bonnes familles du département et peut-être même de plus loin, là où l'on pourrait se vanter d'avoir un fils à tu et à toi avec le bon Dieu.

Ça, c'était le plan de Firmin : un fils, l'aîné, chez les curés.

Le deuxième, Anatole, Firmin le formerait lui-même pour que, le jour venu, l'héritier puisse reprendre les affaires de la maison aussi naturellement que s'il en avait eu l'idée tout seul. Ce que Firmin avait voulu pour Anatole, c'était le préparer, le façonner, lui donner les outils moraux et psychologiques pour surveiller les paysans à qui on louait le fermage, pour commander les saisonniers et le personnel sans flancher au moment de renvoyer une servante engrossée par n'importe quel noceur, sans se soucier de ce qu'elle se retrouve à la rue sans famille ni personne pour les accueillir, elle et son bâtard ; lui donner la force et l'intelligence pour régenter pareillement la famille, mais cette fois avec patience et bienveillance, bien sûr, pour qu'à son tour Anatole sache en assurer la multiplication, l'air de rien, en calculant des combinaisons, en manigançant des fiançailles, en échafaudant de bons et fructueux mariages, en orchestrant les rencontres avec, pour se justifier, toujours le même air bon enfant, dissimulant le calcul sous un air enjoué et un grand besoin de festivités. C'est ce que voulait inculquer Firmin à Anatole, qu'il sache s'associer aux personnes capables de faire croître les gains et l'influence de la maison. Firmin voulait en faire un homme, avec un tas de critères passés au tamis de son intransigeance, c'est-à-dire

un être taillé dans le bois brut, aveugle aux chichis des femmes et sourd aux jérémiades des employés, âpre au gain et insensible à la débauche. C'est ce à quoi l'enfant numéro deux, Anatole, avait été assigné alors même qu'il n'avait pas quitté le ventre de sa mère, alors même qu'à l'intérieur de celui-ci son corps n'avait pas encore forme humaine ; c'était une vie en or, une vie rêvée, le rêve de Firmin, et peu importe ce qu'en penserait la réalité. Firmin voyait loin, surtout pour ses enfants, se répétant tous les jours que ce n'est pas pour leur plaisir qu'on les éduque et les instruit, mais pour la seule et unique nécessité de notre maison.

Mais si Paul avait préféré l'église à la ferme, Anatole avait fait pire encore : l'enfant avait été une calamité, vraie *fille manquée* jouant à la poupée, poussant des cris quand on démêlait à la brosse ses cheveux trop fins ; effrayé de tout, par tout, par les chevaux et les chiens, suffoquant près des bouses de vache et des écuries, refusant l'air trop vif des champs et les jeux de garçons pour se tenir les deux menottes agrippées aux jupes de sa mère et à celles de la bonne, dans la cuisine, dans la buanderie, l'enfant n'était jamais là où on aurait aimé le trouver, ne regardant son père qu'avec un fond de terreur dans les yeux qui le rendait idiot et muet, incapable de prendre la moindre décision et de montrer sans répugnance qu'il aurait été capable de diriger l'exploitation, les affaires – et le mot même d'affaires n'évoquait rien d'autre pour lui que la lingerie des bonnes femmes, les *bonnes affaires* dans les magasins, au grand désespoir de son père. Alors, quand Anatole, après des études où il était devenu mince et raffiné jusqu'à l'outrance, avait parlé à son père de *monter à la capitale* pour y travailler dans un grand magasin et vendre à des dames

et des demoiselles bien nées des colifichets et toutes sortes de cochonneries que Firmin, y voyant les prémices de passions inavouables, regardait avec effroi, ce dernier n'avait plus eu qu'à se résigner, presque heureux de se débarrasser de ce fils dont il n'avait jamais su se résoudre à penser qu'il avait *sérieusement* pu être le père.

C'est pourquoi, à la déception causée par ce fils qui n'en était pas vraiment un, comme à l'évaporation du premier qui était parti sur les routes du Vatican avec une ferveur qui avait agacé Firmin à un tel degré qu'il avait secrètement commencé à prendre Dieu et ses hommes en robe non pas en grippe, mais un peu de haut, c'est pourquoi, donc, Firmin avait reporté tous ses espoirs et son amour sur celle qu'il appelait sa *petite Boule d'Or*, vers qui tous les regards s'étaient tournés, la magnifique *petite dernière*, née trois ans après Anatole : Marie-Ernestine.

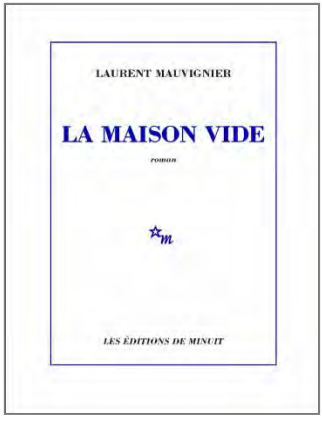
Marie-Ernestine avait été pour Firmin comme une consolation car elle ne vivait avec aucune spéculation angoissante sur les épaules, n'avait aucune mission à porter. Firmin trouvait un réconfort immense à regarder vivre sans arrière-pensée sa Boule d'Or, créature chétive et distrayante dont il avait craint dans sa petite enfance qu'elle ne passerait pas l'hiver, ni le premier ni les suivants, parce qu'elle avait les yeux ternes, comme voilés, et qu'elle avait un teint de peau presque terreux. Il s'était amusé de la voir déjouer tous les pronostics, car la fillette s'était montrée d'une agilité et d'une vivacité redoutables, elle dont toute l'enfance s'était amusée à faire des pieds de nez à la mort et à la maladie chaque fois promise et chaque fois repoussée ; dès qu'elle avait su marcher elle s'était mise à courir, à

passer sa vie entre les boutons d'or et les orties, les ronces et les fraises des bois, les herbes folles – petite Boule d'Or qui s'amusait en robe d'indienne à chasser les grenouilles avec des gamins idiots, à cracher du haut des balcons dans les citernes où dormait une eau verdâtre sur laquelle, graciles, des éphémères et des cousins semblaient faire du patin à glace. Firmin aimait sa fille, avec une ferveur pour lui inédite de candeur ou de naïveté. Il admirait sa vivacité parce qu'elle tenait du miracle, que l'enfant possédait une grâce dans sa fragilité même, dans sa façon de ne lui prêter aucune importance. Marie-Ernestine n'avait pas plus peur de sa fragilité, de la maladie ou de la mort que de courir sous les vaches ou de prendre une averse en revenant d'une promenade.

Firmin l'aimait aussi, cela va sans dire, par contraste, à la mesure de l'amertume et de la consternation qu'avaient laissées en lui l'effarouché Anatole et l'évaporé Paul.

2

Donc : il serait dit que Marie-Ernestine irait à l'école comme ses frères ; il serait dit qu'elle aussi aurait droit à une éducation. Firmin se disait qu'il faudrait nourrir cette petite tête *bien faite* qu'il adorait malgré ses yeux toujours ternes. Il serait dit aussi qu'on ferait attention que la petite Boule d'Or ne prenne pas trop goût aux choses de l'esprit ; il faudrait lui inculquer juste ce qu'il faut d'éducation pour lui permettre de tenir une conversation et surprendre ses prétendants – ou plutôt leurs pères et mères – par une rapidité d'esprit que les parents sauraient reconnaître comme



Cette édition électronique du livre
La Maison vide de Laurent Mauvignier
a été réalisée le 23 mai 2025
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707356741).

© 2025 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707356765

PAULINE PEYRADE

LES HABITANTES

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

LES HABITANTES

PAULINE PEYRADE

LES HABITANTES



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE À VINGT EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETERIES SCHLEIPEN NUMÉROTÉS DE 1 À 20 PLUS HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE H.-C. I À H.-C. VIII

L'autrice a bénéficié d'une aide à la création littéraire de la Région Grand Est.
Elle remercie pour leur soutien le Centre national du livre,
Les Quinconces et L'Espal – Scène nationale du Mans,
ainsi que la Villa La Brugère.

© 2026 by Les Éditions de Minuit
7, rue Bernard-Palissy, Paris VI^e^

pour Rémy Barché

La nuit noircit autour de moi
Les vents sauvages soufflent froid
Mais un sort tyran m'a liée
Et je ne peux pas, ne peux pas partir

Emily Jane Brontë,
novembre 1837.

Elles disent, si je m'approprie le monde, que ce soit pour m'en déposséder aussitôt, que ce soit pour créer des rapports nouveaux entre moi et le monde.

Monique Wittig,
Les Guérillères.

LA MAISON

Il y a environ cent soixante millions d'années, la terre d'ici baignait dans une mer tiède et peu profonde, peuplée de coraux. Des souches diverses grandissaient les unes près des autres, en bouquets multicolores. À leur mort, certaines devenaient poussière ou plancton. D'autres, aux squelettes calcaires, se changeaient en pierre. Avec le temps, leurs corps minuscules, accumulés, ont formé des falaises. Certaines affleurent, ouvrent les pentes douces des collines, troublent le confort des forêts. La plus grande s'écoule sur une vallée discrète, à peine marquée, quelques dizaines de mètres creusés jusqu'à une petite clairière inondée, cachée dans un pli, abreuvée par une source. Les blocs qui la composent ressemblent à des animaux étranges, dinosaures, baleines bleues sculptées de tatouages, bas-reliefs à moitié gommés, anémones géantes, poulpes à cent

tentacules. Leur peau est lisse, polie par plusieurs millénaires de vent et de pluie. L'oreille contre leur corps, on entend les continents se fendre, comme la mer rugir au fond d'un coquillage.

13 juin

Chère Emily,

Nous t'écrivons pour t'informer que nous entamons la procédure pour vendre la maison de Moune. Conformément à l'article 6 de la loi n° 2009-526 du 12 mai 2009, en tant que propriétaires aux trois quarts, ta sœur Anna, désormais majeure, et moi-même, sommes libres de nous passer de ton accord. À moins que tu ne changes d'avis, le bien sera mis aux enchères. Ta part te reviendra alors comme de droit. Nous en tirerions sans doute un meilleur prix si nous arrivions à nous entendre. Tu as trois mois, à compter de la réception du courrier du notaire, pour nous faire part de ta décision. Nous restons à ta disposition pour en parler.

Bien à toi,

Y.

Alors que la pluie a noyé le champ et les fossés, le chemin a séché étrangement vite. La terre, enrobée d'une fine poussière, arbore une teinte de lait. Au nord, les tiges de chanvre en levée. De l'autre côté, les feuilles des trembles gouttent les unes sur les autres au-dessus des clôtures grillagées couvertes de végétations sombres et touffues, des échos des averses qui ont trempé la nuit. Le jour se lève. Le ciel est gris clair, chargé d'humidité et de lumière. Les rayons du soleil fondent sur la campagne. Une chaleur saisit ma cheville, elle est balayée en une seconde par la fraîcheur du vent.

Je dépasse la remise de jardin peinte en bleue, me faufile dans les sous-bois. Loyse surgit derrière moi. Elle me bouscule, brusque de joie, cingle mon mollet de sa queue. Comme chaque matin, nous allons nager à la source. Aucun sentier ne permet

d'y accéder. Les gens qui tombent dessus par hasard croient à une bouche d'évacuation des eaux usées à cause de l'odeur de la vase. Pour la trouver, il faut quitter le chemin, pénétrer tout droit dans le bois, tracer une diagonale nette en direction du ravin. Le « croc », comme on l'appelle ici, fend le flanc de la colline, au pied du chaos de rochers. Ces derniers, des grès et des calcaires, forment une falaise basse qui marque l'orée de la forêt ancienne. Celle-ci est traversée par un ruisseau, affluent de la Sereine, une rivière sombre et fraîche qui sillonne la vallée. L'eau surgit en torrent depuis le fond d'une grotte ouverte sur un étang de la taille d'un petit lac, irrigué de soleil.

Ma chienne va d'un arbre à l'autre, renifle les troncs minces des bouleaux. Elle s'accroupit, dépose ici et là quelques gouttes. Je marche en travers de sa piste. Mes bras, mes jambes sont nus, je porte mon maillot de bain sous un grand t-shirt, un short, une serviette sur les épaules. Le sol est meuble, des bogues séchées perlent sur l'humus. Je les écrase, elles dégueulent des fruits pourris, je dérange les mèches alignées des châtaignes, leurs coques imbriquées comme des oisillons au creux d'un nid, d'un petit coup de pied. Une branche s'accroche à mon lacet. Je la ramasse, la brandis au-dessus de ma tête.

Loyse !

Je lance le bâton, il tournoie dans les airs. Loyse bondit, dérape, l'attrape d'un coup de gueule, revient se coller à mes jambes.

Lâche.

Je le lui reprends, jette à nouveau. Elle détale de tout son corps, puis revient, sa prise entre les dents. Elle m'entoure, commence à trotter à côté de moi.

Le terrain s'incline. Nous nous arrêtons sur un rocher saillant, au-dessus de la ravine. Elle ressemble à la tombe d'un géant relevé de la mort. Des arbres minces, assiégés par des herbes coupantes, frangent son pourtour, leurs ramures tressent un dais au-dessus du trou. Un éboulement a redessiné le fond, des éclats de bois et des plantes en décomposition charriés par la pluie obstruent notre passage habituel. Je me déplace sur la crête, cherche un autre accès qui me paraisse sûr. Loyse s'ébroue derrière moi, titillée par les humeurs mélangées de la fosse. Elle halète, la langue affalée sur ses canines, ses babines en vagues noires, crénelées, découvrent ses gencives.

Recule.

Je pose le pied sur une pierre plate, descends à petits pas le long de la pente. Ma chienne me suit des yeux. Le dévers s'aggrave rapidement, mes mollets gonflent et chauffent, je tente de maîtriser mon allure. J'avance, corps en biais, semelles perpendiculaires à la côte. Autour de moi houle une mer friable,

j'aperçois un cadavre de rongeur découpé par les fourmis. Soudain, ma chaussure disparaît dans les feuilles mortes, je perds l'équilibre, plonge la tête la première dans l'écume brune.

Une racine s'enfonce dans ma poitrine. Je pousse sur mes bras, mes paumes s'arrachent du sol, criblées de brindilles et d'empreintes de cailloux. Une douleur floue sourd au niveau de mon genou. Ma jambe droite ne plie plus. Je respire l'air relâché par la tourbe, la salive envahit ma bouche. Un glapissement mord mon oreille. Je me hisse sur un coude, bascule sur le dos. Ma chienne toupine au bord du vide, gronde et grogne, gratte la roche, oreilles dressées, cherche un passage pour me rejoindre.

Loyse ! Non !

Une goutte d'eau froide s'écrase sur mon front. Je cligne des paupières, regarde en direction du ciel. Entre les branches, un rayon blanc crève les nuages. Un trou net, éblouissant, comme une étoile.

LA MAISON 11
LA LOI 47
L'ÉTANG 71
LA FENÊTRE 113
LOYSE 129
LES ROUTES 137
LES HABITANTES 177



Cette édition électronique du livre
Les Habitantes de Pauline Peyrade
a été réalisée le 10 décembre 2025
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707357205).

© 2026 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707357229

YVES RAVEY

QUE DU VENT



QUE DU VENT

DU MÊME AUTEUR



BUREAU DES ILLETTRÉS, *roman, 1992*
LE COURS CLASSIQUE, *roman, 1995*
ALERTE, *roman, 1996*
MOTEUR, *roman, 1997*
MONPARNASSE REÇOIT, *théâtre, 1997*
LA CONCESSION PILGRIM, *théâtre, 1999*
LE DRAP, *roman, 2003* (« double », n° 128)
DIEU EST UN STEWARD DE BONNE COMPOSITION, *théâtre, 2005*
PRIS AU PIÈGE, *roman, 2005*
L'ÉPAVE, *roman, 2006*
BAMBI BAR, *roman, 2008*
CUTTER, *roman, 2009*
ENLÈVEMENT AVEC RANÇON, *roman, 2010*
(« double », n° 87)
UN NOTAIRE PEU ORDINAIRE, *roman, 2013*
(« double », n° 98)
LA FILLE DE MON MEILLEUR AMI, *roman, 2014*
(« double », n° 103)
SANS ÉTAT D'ÂME, *roman, 2015*
TROIS JOURS CHEZ MA TANTE, *roman, 2017*
(« double », n° 117)
PAS DUPE, *roman, 2019* (« double », n° 122)
ADULTÈRE, *roman, 2021* (« double », n° 132)
TAORMINE, *roman, 2022* (« double », n° 136)
QUE DU VENT, *roman, 2024*

Chez d'autres éditeurs

LA TABLE DES SINGES, *roman*, Gallimard, *1989*
PUDEUR DE LA LECTURE, Les Solitaires intempestifs, *2003*
CARRÉ BLANC, Les Solitaires intempestifs, *2003*

Autour d'Yves Ravey

YVES RAVEY. Une écriture de l'exigence, sous la direction de Dominique Viart, textes réunis par W. Asholt, J. Fortin et J.-B. Vray, *Revue des sciences humaines*, n° 325, Presses Universitaires du Septentrion, *2017*

YVES RAVEY

QUE DU VENT



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 2024/2026 by Les Éditions de Minuit
7, rue Bernard-Palissy, Paris VI^e^

à Tristan
à Baptiste
à Hadrien

1

Devant chez moi, c'était un grand parc bordé par la route au talus couleur ocre, et, tout au fond de l'allée qui me faisait face, c'était la maison de Sally et Miko. Plus loin, vers la droite, plein ouest, on apercevait une autre parcelle, une maison et des cabanes en bois couvertes de plaques de tôle et de fibrociment. C'était chez Samantha et Steve. Je connaissais bien Steve, responsable d'élevage canin, qui me proposait souvent d'aller boire des verres avec lui au Dusty's Bar, parfois en compagnie de Samantha.

J'ai aperçu Miko. Il traversait la pelouse de sa propriété et se dirigeait vers moi, pour me saluer. Miko et sa femme Sally venaient tout juste de procéder aux aménagements de leur piscine et avaient confié la végétalisation de leur terrasse à des ouvriers paysagistes. Pourtant, nous n'avions pas encore fait connaissance. Sally, je ne l'avais pas encore vraiment rencontrée. La jeune femme m'avait adressé, la première fois, un signe d'ignorance, très lointain et désabusé, puis m'avait

gratifié, au cours de la semaine suivante, d'un petit geste amical, mais toujours distant, qui n'engageait à rien. Miko, c'était un peu mieux, il avait esquissé un salut de sa voiture, et je lui avais en retour adressé un petit signe de sympathie. C'était un jour où il se rendait à sa blanchisserie en ville, siège du groupe Miko-Laundry.

Miko a ouvert sa grille métallique. Il m'a demandé si j'avais besoin d'aide. La veille, il avait aperçu, du fond de sa propriété, le camionneur qui déchargeait les stocks de produits ménagers, et les déposait au pied du hangar qui me servait d'entrepôt.

Il m'a demandé comment marchaient les affaires. J'ai répondu que tout allait bien, j'étais en plein travail de logistique : organisation, livraison des produits discount d'entretien ménager dans mon entrepôt. Vous pouvez jeter un coup d'œil, si ça vous intéresse, ai-je dit à Miko.

Il a traversé la rue, puis longé ma grille avant d'entrer dans la cour. Il s'est ensuite dirigé vers mon entrepôt, portes ouvertes. À distance, mains sur les hanches, il a contemplé les piles de produits de récurage en poudre, et de nettoyants vaisselle. Puis il s'est gratté la nuque, et s'est tourné vers moi. Il m'a demandé, un peu hésitant, si je comptais vendre ce stock de produits d'entretien ménager dans la semaine ?

J'ai préféré lui répondre que ce lot, qui serait vendu dans les deux jours, était destiné à un distributeur de produits discount. Dès que le hangar serait vide, un grossiste me livrerait un autre lot à

prix coûtant. Je peux vous expliquer en détail si ça vous intéresse. Je vends des produits soldés, fabriqués à prix cassés dans certains pays d'Afrique et d'Asie du Sud-Est.

Il s'est arrêté devant mon véhicule de secours. J'ai décidé de devancer ses questions, et je lui ai mentionné la présence de l'ambulance : J'ai monté une entreprise de transport en rapport avec les assurances sociales et les services d'urgence des hôpitaux, il y a une dizaine d'années. Auparavant, j'ai été agent d'entretien, puis brancardier à l'hôpital Kennedy. Ce véhicule, c'est ce qui m'est resté après la saisie.

Au cours de la discussion, j'ai expliqué à Miko que j'étais à la tête d'une flotte de vingt ambulances, j'en ai tout juste sauvé une quand la compagnie est tombée en faillite. Un petit différend avec l'administration fiscale, ensuite avec la banque. J'ai évoqué par la suite les différentes étapes vers la faillite, la concurrence, le découvert en banque, le contrôle du liquidateur. Miko est resté silencieux au milieu de la cour. J'ai continué. Je ne crois pas que ça puisse vous intéresser, Miko. Je l'ai appelé familièrement par ce qui devait être son prénom.

Dites donc, a-t-il repris enfin, ça fait un moment que je vous observe, je ne comprends pas grand-chose à votre commerce de gros et vos prix au rabais… mais on pourrait traverser la route tous les deux, on longerait ma propriété et on boirait un verre à la maison. Je vous ferai visiter. Ma femme sera ravie de vous accueillir.

2

M'est revenu, à cet instant, le portrait de Sally, sa chevelure abondante à reflets roux, comme je l'avais déjà observée, toujours de loin, d'un côté de la route à l'autre. J'ai, de ce fait, répondu volontiers, avec davantage d'empressement, à l'invitation de Miko à boire un verre, et à rencontrer sa femme.

Nous avons marché ensemble en direction de la propriété de Miko. J'avais sans cesse à l'esprit le départ définitif de Josefa, ma femme. Je pensais à elle en prenant garde, néanmoins, de ne rien perdre de la conversation avec Miko, que j'ai accompagné, tout en discutant, jusqu'à sa maison, le long de l'allée. Et puis la silhouette de Sally sortant sur la terrasse a jeté le trouble.

Mais avant tout, je me suis mis à craindre, m'avançant vers elle, qu'elle ne me pose des questions aussi insistantes que celles posées par Miko. Et ce parce que je n'avais aucune envie de parler de ma femme, ce qui, de fil en aiguille, aurait impliqué l'évocation de son départ avec un autre homme, un matin de septembre. Ma décision était prise. Pour

que j'aie la paix, le mieux serait d'éviter carrément tout ce qui, de près ou de loin, concernerait Josefa.

J'étais séduit, je ne vois pas d'autre mot, par le charme qu'exerçait Sally, et par ses questions. Nous avons bu plusieurs verres, le temps que mon esprit s'échauffe. De fait, j'ai oublié toute retenue concernant ma vie privée. Résultat des courses : l'heure suivante, on en arrivait presque à se tutoyer, et je n'étais pas loin d'avouer que j'étais célibataire depuis un certain temps, que j'avais un fils, David, dont j'étais séparé. Peut-être, la présence de Sally procurait à la conversation un climat propre aux épanchements. C'est pourtant Miko qui a ordonné à sa femme de cesser avec ses questions. Tu ne vois pas que monsieur Trapp ne le montre pas, mais il est embarrassé ? Tu devrais comprendre, Sally, monsieur Trapp n'a aucune envie d'évoquer quelque aspect que ce soit de sa vie privée, lui a-t-il dit d'un ton compréhensif à mon égard.

Miko, lui, je crois qu'il ne s'intéressait pas vraiment à ce qui se passait chez ses voisins. Mais Sally, c'était différent. Elle a fait allusion à quelques visites récentes, mais sans entrer dans le détail. Et elle n'a pas tardé à demander, sur le ton de la confidence, qui lui procurait une certaine forme d'innocence, si cet homme qui venait me rendre une petite visite, parfois, ne serait pas à tout hasard quelqu'un de la famille, car il me ressemblait. Et je me suis contenté, un peu vexé, d'indiquer le plus vraisemblable, ce pour les éloigner du sujet, que j'avais beaucoup d'amis, ce qui était faux. Cette simple remarque de ma part a suffi pour que Sally

me questionne sur la nature des différentes relations que j'entretenais avec mes proches, et je me suis vu dans l'obligation de ne rien répondre.

Pour en finir, j'ai demandé à Sally si elle était au courant de chaque visite à mon domicile. Elle a poursuivi, regardant ailleurs, comme si elle n'avait rien entendu, déclarant qu'elle m'enviait d'avoir tant d'amis, ce qui a dû agacer Miko, mais il n'a manifesté aucune réaction, et nous sommes passés, verre en main, de la terrasse au carré de pelouse synthétique bordant les installations de la piscine.

Plus tard, la soirée s'éternisant, Sally a souhaité me faire visiter les différentes pièces, puis les nombreuses dépendances, dont l'atelier de son mari, à l'arrière de la maison. Miko, muni de son smartphone, a donné quelques appels, avant de se rendre à son bureau, qui donnait sur l'atelier, puis il a disparu. Sally et moi avons poursuivi la conversation. De la terrasse, on apercevait la façade est de ma maison, et, si on se déplaçait un peu plus à droite, du côté du salon, on pouvait distinguer l'entrée et une partie de l'arrière-cour et de l'entrepôt, aussi quelques branches fleuries de mon tulipier de Virginie.

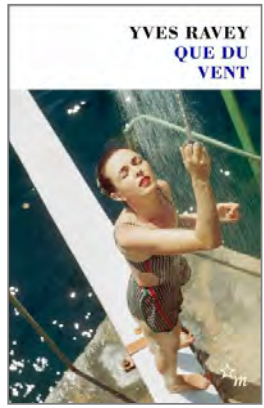
Sans que je lui demande quoi que ce soit, elle est ensuite allée jusqu'à énoncer qu'ici, elle s'ennuyait, car il n'y avait rien à faire dans cet endroit isolé, et les journées étaient interminables. Elle s'est désespérée de constater ceci : elle n'habitait pas le coin depuis si longtemps que ça, eh bien, déjà, elle s'ennuyait fermement. Pire que cela, a-t-elle mentionné mon prénom, elle ne supportait pas sa solitude.

J'ai réfléchi : Josefa, parfois, se laissait aller elle aussi à de tels propos, qui n'ont rien d'original, quand elle discutait avec nos amis et qu'elle abordait sa vie de couple. Donc la mienne. Était-ce aussi un signe ?

Sally a sorti une cigarette du paquet posé sur la table. Elle a rappelé, sans perdre le fil de la conversation, que la plupart du temps, les heures se déroulaient au ralenti. Parfois il lui arrivait d'accompagner, en en faisant le décompte, le déplacement saccadé de l'aiguille des minutes sur leur vieille horloge pendue au mur de la cuisine, héritage maternel. L'ennui qui s'emparait d'elle, et que la jeune femme relatait, je l'avais aussitôt pressenti, et je l'évoquais d'une manière sensiblement différente. C'est-à-dire que, soyons plus précis : j'avais eu déjà maintes occasions d'observer Sally à son insu, j'étais allé jusqu'à me servir de mes jumelles de montagne, traces de mon passage dans les sections spéciales en Irak, du côté de Mossoul. Ce qui me permettait de détailler, vu la qualité des lentilles et des objectifs, le grain de sa peau à hauteur, disons, du haut de son maillot de bain. Je m'y appliquais en toute tranquillité, masqué par l'enchevêtrement des feuillages, et je dis ici que ce fut une des raisons d'une scène avec Josefa qui, lors d'une visite à l'improviste, m'avait découvert à mon poste dans l'épaisseur végétale du tulipier de Virginie. Ça l'écœurait, cette attitude, elle avait du mal à comprendre comment un homme – surtout si c'était son mari à elle, Josefa –, pouvait éprouver du plaisir à contempler une femme à demi nue avec des jumelles.

Mais voilà, avec un type dans mon genre, on pouvait s'attendre à tout, particulièrement à des histoires de drague, de sexe, a-t-elle ajouté, ce qui était une expression lourde de sens et de sous-entendus, chez quelqu'un comme Josefa, qui, du temps où nous vivions encore ensemble, avait collectionné les amants, je n'hésite pas à le mentionner, je ne vais pas non plus l'absoudre de toute faute, car je crois, si mes calculs sont bons, que c'est justement à cette époque que ma femme a dû courir après une relation exclusive avec un certain professeur d'histoire qu'elle admirait tant, au point de m'en parler d'abord comme d'un ami très cher, mais lointain, avec qui il ne se passait jamais rien.

Un jour, d'ailleurs, elle m'a rapporté les paroles d'une de ses connaissances qui avait fait une allusion à ces obsédés sexuels, comme cela avait été dit, qui se servent de l'exiguïté des parcelles de lotissement pour observer les femmes à leur insu, et j'ai bien compris que cette allusion m'était destinée. Il est néanmoins vrai que, souvent, l'écho domestique du couple Miko me parvenait, et, nombre de fois, j'avais réussi à localiser Sally, étendue dans sa nudité en plein soleil sur sa chaise longue, ou se promenant, à une bonne distance de leur pelouse, au milieu des champs délimités au nord par la ligne de peupliers, du côté de la sablière.



Cette édition électronique du livre
Que du vent d'Yves Ravey
a été réalisée le 12 décembre 2025
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707355171).

© 2026 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
Photo de couverture : Jacques Henri Lartigue, "Florette Lartigue, Monte-Carlo Beach, Roquebrune-Cap-Martin, 1958" (détail)
© Ministère de la Culture (France), MPP-AAJHL.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707357601

JONAS SOLLBERGER

VIENS ÉLIE

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

VIENS ÉLIE

JONAS SOLLBERGER

VIENS ÉLIE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE À VINGT EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETERIES SCHLEIPEN NUMÉROTÉS DE 1 À 20 PLUS HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE H.-C. I À H.-C. VIII

© 2026 by Les Éditions de Minuit
7, rue Bernard-Palissy, Paris VI^e^

j'ouvre les yeux et je ne vois rien

L'ARCHE RUSSE,
film d'Alexandre Sokourov

laisse partir mon peuple

EXODE 5, 1

L'arbre. Il est là, debout. Le père tient une masse dans ses mains, il frappe. Dans le tronc il y a une fente, et dans la fente il y a un coin d'abattage, c'est là que le père frappe avec sa masse. Il frappe avec puissance, et quand il frappe, il gémit avec le bruit du choc métallique. À chaque coup de masse, le tronc essaye de résister de son poids. Mais plus il y a de coups, plus la tension grandit et plus la sève se met à couler. Alors il y a un craquement qui vient de l'intérieur de l'arbre, de l'intérieur du tronc, et tout de suite le père s'éloigne. Le soleil est dans l'air, l'arbre est toujours debout, dans son immensité, son équilibre. Tout en haut, les feuilles se mettent à bruire, comme si un petit vent

traversait la cime, la pointe se met à bouger, et maintenant tout l'arbre suit ce petit mouvement, comme bercé par le vent, sauf qu'il n'y a pas de vent. Le tronc, les feuilles, les branches, tout l'arbre se met à pencher, et le bois craque plus fort, la charnière se déchire, l'arbre est pris dans une chute, l'arbre tombe, l'arbre tombe de plus en plus vite, alors que le père regarde tranquillement, le tronc tombe, les branches tombent, les feuilles tombent, l'arbre s'écrase au sol, il frappe le sol tellement fort qu'il rebondit, et il y a un souffle, un souffle fait de feuilles, de vent et de branches qui craquent et puis c'est fini. L'arbre est abattu. Le père s'approche, maintenant il tient une scie dans la main et il scie les branches. De la maison, la mère arrive, elle traverse le jardin, un verre d'eau à la main, elle le tend au père qui arrête de scier.

Il faut boire, dit la mère. Il faut beaucoup boire quand il fait chaud comme ça.

Oui, dit le père, il fait très chaud.

J'ai trop chaud, dit la mère, je n'arrête pas de transpirer et cette chaleur me fatigue.

Mais il fallait abattre cet arbre, dit le père.

Oui, dit la mère, il fallait l'abattre. C'est bien qu'il soit abattu.

Comme il nous embêtait, cet arbre, dit le père.

Oui, qu'est-ce qu'il nous embêtait, cet arbre, dit la mère. Mais maintenant on n'est plus embêtés par cet arbre.

Non, maintenant on n'est plus embêtés par cet arbre, dit le père, regarde toute cette place qu'on aura.

Oui, maintenant on aura toute cette place, dit la mère.

Oui, on se sent vraiment mieux sans cet arbre, dit le père.

Et le père demande si leur fille avance dans ses études, ses études en littérature de langue allemande. La mère répond que oui.

Oui, elle avance dans ses études en littérature de langue allemande. Il y a beaucoup à lire, il y a beaucoup à écrire, à étudier, mais regarde là-haut, regarde. Elle étudie sur le balcon. Regarde comme elle travaille bien.

Et le père regarde le balcon et appelle sa fille qui sort aussitôt la tête de ses livres pour lui

faire un signe et un sourire, alors le père fait un signe et un sourire en retour à sa fille, puis sa fille se penche à nouveau sur ses livres et continue à étudier.

Ça doit être difficile d'étudier la littérature de langue allemande, dit la mère.

Oui, ça doit être très difficile, dit le père, surtout avec cette chaleur. Elle a beaucoup de courage, elle étudie vraiment bien. Mais où est Élie, demande le père.

Et la mère dit qu'elle ne sait pas, que peut-être Élie s'occupe encore de Moïse. Dans tous les cas, la mère doit y aller maintenant, elle doit préparer le souper. Il y aura des pommes de terre, du fromage et de la salade. La mère reprend le verre et retourne dans la maison, et le père se remet à son travail. Les dents coupent dans le bois et la sève coule, elle mouille l'herbe. Le père scie, il découpe, il démembre l'arbre, et, derrière lui, Élie arrive dans le jardin avec Moïse et sur l'herbe du jardin il y a la cime les feuilles le tronc les branches tout est découpé en morceaux éparpillés là par terre et dans sa tête Élie reconnaît chaque morceau de l'arbre oui Élie

peut même assembler les morceaux de l'arbre éparpillés et voir l'image de l'arbre entier là debout le vieil arbre du jardin qui a toujours été là oui et c'était bien le premier arbre dans lequel Élie avait grimpé et même s'il avait toujours été vieux c'était un arbre solide avec un tronc solide et des branches fortes à l'une desquelles était une fois suspendue la balançoire en bois et même s'il avait toujours été vieux chaque année l'arbre donnait une belle touffe de feuilles mais maintenant le vieil arbre n'est plus debout non maintenant il est par terre découpé en morceaux et ce n'est plus un vieil arbre mais du bois et des feuilles

Tu étais où ?

demande le père en soulevant une branche puis en s'arrêtant pour regarder Élie dans les yeux

Tu étais où Élie, je voulais aller te chercher, j'ai besoin de toi. Il faut que tu m'aides. Est-ce que tu peux m'aider à porter le bois ?

demande le père en dégageant la branche plus loin dans l'herbe tandis que de la sueur luit sur ses bras et sur son front mais Élie ne peut pas

aider son père tout de suite non Élie doit d'abord prendre soin de Moïse qui a trop chaud oui il faut qu'Élie emmène Moïse dans un endroit plus frais il faut aller faire un tour oui dit Élie au père mais d'abord je dois

> Écoute-moi bien. Je vais te dire une chose, Élie. Tu sais, dans une famille on doit s'entraider. Il faut se donner un coup de main. Tu crois que je coupe du bois pour le plaisir ? Non, Élie, non. Je ne coupe pas du bois pour le plaisir. Ce bois, je dois le couper parce qu'on va le brûler cet hiver. En hiver il fait froid, il faut chauffer la maison. Et la maison, elle ne se chauffe pas toute seule. Le bois, il ne va pas se couper tout seul en bûches. Les bûches ne vont pas s'empiler toutes seules les unes sur les autres. Ce n'est pas comme ça que les choses se passent.

et oui Élie devrait aider son père à porter le bois oui mais Élie ne peut pas se mettre à porter du bois maintenant puisqu'il fait tellement chaud se dit Élie que Moïse a de la peine à respirer alors il faut absolument qu'Élie et Moïse aillent se

promener au bord de la forêt et Élie dit oui pardon mais

> Tu dois apprendre, Élie. Tu dois apprendre, et porter le bois ça t'entraînera pour demain. C'est important, pense à demain. Est-ce que tu as fait assez d'entraînement pour demain ? Parce qu'il faudra faire les meilleurs résultats demain. Il faudra donner tout ce que tu as. Et tu sais quoi ? Il faudra même donner plus. Tous les hommes passent par là. C'est comme ça.

dit le père et c'est demain c'est déjà demain et toujours il faut que le père parle du recrutement militaire depuis que la convocation est arrivée mais d'abord oui maintenant il faut aller se promener avec Moïse au bord de la forêt et demain Élie devra aller au recrutement militaire qu'Élie le veuille ou non puisque c'est obligatoire et puisque c'est écrit noir sur blanc dans la lettre et comment ça va être demain comment ça sera là-bas

> C'est une expérience qu'on ne fait qu'une seule fois dans sa vie. C'est déterminant pour la suite. Tu verras, c'est quelque

chose. Ah, je m'en souviens, moi. C'était quelque chose. Tu peux vraiment te réjouir, Élie.

dit le père mais maintenant Moïse a trop chaud et il faudrait aller au bord de la forêt là où il fait un peu plus frais pour que Moïse puisse enfin se rafraîchir oui dit Élie je me réjouis oui ça va être quelque chose demain et bien sûr qu'Élie va aider le père avec le bois mais maintenant je dois vraiment y aller je reviens tout de suite et Élie sort du jardin avec Moïse et maintenant il n'y aura plus jamais de vieil arbre dans le jardin car c'en est fini pour toujours du vieil arbre dans lequel Élie avait grimpé pour la première puis de nombreuses autres fois dans les branches les unes après les autres presque jusque tout en haut ou jusqu'à ce que la mère s'en aperçoive et accoure tout de suite au pied de l'arbre pour demander à Élie de bien vouloir descendre puis implorant Élie de descendre puis allant chercher le père pour ordonner à Élie de descendre du vieil arbre désormais éparpillé en morceaux par terre sur l'herbe du jardin et Élie se dit qu'il est temps que Moïse prenne enfin l'air oui il faut

emmener Moïse au bord de la forêt parce que là-bas il fait un peu plus frais comme ça Moïse pourra enfin se calmer et se rafraîchir mais Élie entend qu'on l'appelle et pourquoi on m'appelle se demande Élie qui se retourne et qui voit sa mère en haut à la fenêtre

Élie !

crie la mère

Élie, je ne retrouve pas les ciseaux. Ils ne sont pas à leur place. C'est toi qui as pris les ciseaux ?

mais Élie ne se souvient pas peut-être crie Élie oui c'est possible mais je ne sais plus où je les ai mis

Il faut ranger les affaires à leur place.

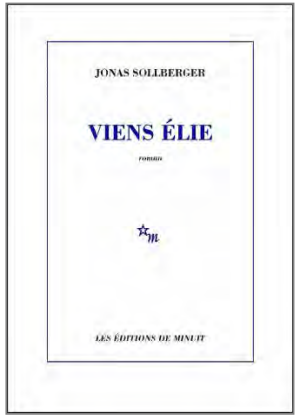
crie la mère

Chaque objet a sa propre place. Si on ne range pas les affaires à leur place, on ne peut plus se retrouver et on se perd. Tu ne voudrais pas te perdre dans ta propre maison ?

crie la mère et Élie crie quoi

Est-ce que tu veux te perdre dans ta propre maison ?

Dépôt légal : janvier 2026



Cette édition électronique du livre
Viens Élie de Jonas Sollberger
a été réalisée le 10 décembre 2025
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707357250).

© 2026 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707357274

Maram al-Masri

Je te menace d'une colombe blanche

Éditions Bruno Doucey

Je te menace d'une colombe blanche

Une première édition de ce livre est parue en 2008,
dans la collection « Autour du monde » des Éditions Seghers,
sous la direction de Bruno Doucey

Je te menace d'une colombe blanche est le deux cent soixante-seizième ouvrage publié par les Éditions Bruno Doucey

Éditions Bruno Doucey
Cour d'Alsace-Lorraine
67, rue de Reuilly
75012 Paris
www.editions-brunodoucey.com

© Éditions Bruno Doucey, 2026, pour le texte en langue arabe,
la traduction et l'appareil critique
ISBN : 978-2-36229-557-7

Maram al-Masri

Je te menace d'une colombe blanche

Traduit de l'arabe (Syrie)
par François-Michel Durazzo
en collaboration avec l'autrice

Postface de Lambert Schlechter

Éditions Bruno Doucey

Note de l'éditeur

Les poèmes de Maram al-Masri que comporte ce recueil sont parus pour la première fois en langue arabe en 1984, aux Éditions du Ministère de l'éducation de Damas. Le livre réunissait alors trois poètes syriens : Maram al-Masri, son frère Monzer Masri et Muhammad Sayida, aujourd'hui décédé.

Nous tenons à préciser que le titre de cet ouvrage collectif, *Je t'ai menacé d'une colombe blanche*, n'était pas emprunté à la poésie de Maram al-Masri, mais à celle de Muhammad Sayida. Les poèmes de la section consacrée à Maram al-Masri étaient alors rassemblés sous le titre *Habitante de la Terre*.

Cette édition bilingue comporte deux parties : la première, *Habitante de la Terre*, reprend scrupuleusement le titre et l'ordonnancement des poèmes publiés à Damas en 1984. La seconde présente un ensemble de huit poèmes de la même époque, intitulé *Surtout quand le soir tombe*.

À Monzer
et Muhammad

واحدة من سكّان الأرض

Habitante de la Terre

١

مرتبكة
أدندن أمامكَ
بضع أغانٍ حفظتُها عن الحب
تشجعني
فأرفع صوتي

أنتَ يا من يحبني
ولا يريد منّي شيئاً
جلست مبتهجاً
على مائدة جسدي
بين أطباق لحمي
وأكواب دمي

1

Un peu gênée
je chantonne devant toi
quelques chansons d'amour par cœur
Tu m'encourages
et j'élève la voix

Toi qui m'aimes
et ne désires rien de moi
tu t'es installé exultant
au banquet de mon corps
parmi les plats de ma chair
et les coupes de mon sang

٢

مشغولة أنا
منذ الصباح حتى الصباح
أكتب لكَ أشعاراً
لا تنال رضاكَ

أنتظر
منهارة القوى
التي حشدتُها لِما خُلق الشعر لأجله
لاحول لي ولا قوى
على تخوم عطفك

2

Occupée
jour et nuit
à t'écrire des poèmes
qui n'obtiennent pas ton approbation

j'attends
mais toutes les forces que j'avais déployées
pour écrire de la poésie sont anéanties
Je n'ai plus ni courage ni pouvoir
sur le front de ton affection

٣

أتيتكَ، لا أتعطر برائحة
ولا أتزين بحلية
أتيتك
على حقيقتي
دون إطارٍ
دون زيف
أتيتك
واحدةً من سكّان الأرض

3

Je suis venue à toi sans me parfumer
sans me parer de bijoux
je suis venue à toi
telle que je suis réellement
tableau sans cadre
sans fausseté
je suis venue à toi
en habitante de la Terre

٤

أحمل قلبي حقيبةً
وآتي إليك

وقبل أن يبتدئ الوقت
تَهرَع أنت تريد أن ترى
ما أحضرت لكَ من حلوى
ولأَهرَع أنا
أترك لديكَ حقيبتي
وأمضي

4

Je porte mon cœur comme un sac à main
et je viens à toi

Avant l'heure du rendez-vous
tu es pressé tu as envie de voir
ce que je t'ai apporté de doux
Et moi dans ma hâte
je te laisse mon sac
et je m'en vais

٥

لا تذهب بعيداً
اِبقَ قُربي
الغُول ذو الأنياب الطويلة
ربما كان امرأة
امرأةً جميلة
تَخطِفُكَ منّي

ابق قربي
لا لا تذهب بعيداً
فالغول ذو الأنياب الطويلة
ربما
ربما كان رجلاً
رجلاً طيباً
يَخطِفُني مِنك

5

Ne t'éloigne pas
reste près de moi
L'ogre aux longs crocs
peut-être était une femme
une belle femme
qui t'emporte loin de moi

Reste près de moi
non ne t'éloigne pas
car l'ogre aux longs crocs
peut-être
peut-être était un homme
un homme bon
qui m'emporte loin de toi

٦

تعبتُ كثيراً
لأسطو على قلبكَ
لا لشيء
سوى أن
أنام فيه

أنا التي
شدَّت قبضتها على زرّ
وربطت مصيرها
بابتسامة

6

J'ai fait beaucoup d'efforts
pour ravir ton cœur
sans nulle autre raison
que de m'endormir
sur lui

Je suis celle
qui s'est accrochée à un de tes boutons
et a lié son destin
à un sourire

٧

بعد أن نفضتَ عني
الحبَّ والبهجة
الحزن والأمل
وبَنَوْتُ كشجرةٍ عارية
من الأوراق والثمار
والعصافير

نزعتُ أزراري من عُراك
وقررتُ
نسيانك

7

Lorsque tu as secoué de moi
l'amour et la joie
la tristesse et l'espoir
je suis apparue comme un arbre dénué
de feuilles et de fruits
d'oiseaux

J'ai arraché mes boutons de tes boutonnières
et j'ai décidé
de t'oublier

٨

بعتُ أساوري وأقراطي
ولم أدفع قسط المدرسة

إلى أين لقدميَّ أن تصل
وماذا لأصابعي القصيرة
أن تقطف
وأنت تعلم
ليس لقدمي عجلات
وليس لساعدي
أجنحة

8

J'ai vendu mes bracelets mes boucles d'oreilles
et je n'ai pas payé mes frais de scolarité

Jusqu'où peuvent me porter mes pieds
et que peuvent cueillir mes doigts
si courts
Tu le sais
mes pieds n'ont pas de roues
et mes bras n'ont pas
d'ailes

٩

حطَّ الربيع بجانبي
ولم يتسلق جِذعي
وأمام عيني
وَزَّعَ حُبَّه بالتساوي
على عشيقاته الأشجار حولي
ثم تربَّع عالياً
تفاحةً
حمراءَ
لامعة
لا تستطيع أن تَطُولَها أغصاني.

9

Le printemps s'est posé près de moi
et n'a pas grimpé à mon tronc
et sous mes yeux
il a partagé son amour entre tous ses amants
arbres autour de moi
puis il a perché tout en haut
une pomme
rouge
brillante
Mes branches ne peuvent l'atteindre

١٠

لدي مُتَّسِعٌ من الوقت
للحزن
متسعٌ من الوقت
للذكريات
لكني جئتُكَ
كما يجيء النهر إلى البحر
هاجراً طفولته
وفاقداً عذوبة مائه
لأن لا مجرى لي
إلا انحدارك
ولا مصبَّ إلا
شاطئك

10

J'ai beaucoup de temps
pour la tristesse
beaucoup de temps
pour les souvenirs
Mais je suis venue à toi
comme le fleuve va à la mer
laissant derrière lui son enfance
et perdant la douceur de ses eaux
car je n'ai pas d'autre cours
que celui de ton lit
ni d'autre estuaire
que ta plage

١١

اِنتَظَرتُكَ ولم تَأتِ
يالله كم أنا حزينة
لقد ذبلت للتو
الأزهار التي أحضرتها معي
لِتَتَعَرَّفَ عليك

11

Je t'ai attendu et tu n'es pas venu
Mon Dieu que je suis triste
Elles ont fané aussitôt
les fleurs que j'avais apportées
pour qu'elles fassent ta connaissance

١٢

أنت يا من
غالباً يذهب
ليغيب طويلاً
غير مُبالٍ
بأمسيات قلبي الكئيبة

أنت
يا من يلتفت ببراعة
تنساب لها الدموع
دموع عيني المعبأتين بالملح
لتنمحي
خطوط وجهكَ الدقيقة
وينقفل
بعقدة مفاجئة
حاجباكَ القاسيان

بقلبٍ واجفٍ أعلم
أن الشتاء قادمٌ لا محالة
وأنا لا أملكٍ لاستقباله
سوى خمسة
عيدانِ كبريتٍ
رطبة

12

Toi
celui qui s'en va souvent
pour s'absenter longtemps
sans se soucier
des tristes soirées de mon cœur

Toi
l'homme qui détourne ses regards avec une prestesse
qui fait couler ces larmes
les larmes de mes yeux pleines de sel
pour que s'effacent
les traits fins de ton visage
et que se froncent
soudain noués
tes sourcils sévères

Avec appréhension j'apprends
que l'hiver approche sûrement
et je n'ai pour l'accueillir
que cinq
allumettes
humides

١٣

جاء الشتاء
ولم يحمِل معه
سوى البَرد والعواصف
وجميعكم هكذا بِبَساطة
غفرتم له

أما أنا
التي حملتُ لكم قلبي
كوردةٍ متفتِحة
أو ربما
كوردةٍ محطّمة
لم تفكروا سوى بسؤالي
من أين قَطَفتِها

13

L'hiver est arrivé
sans rien d'autre
que le froid et la tempête
et vous tous si simplement
vous l'avez pardonné

Quant à moi
qui vous ai apporté mon cœur
comme une rose épanouie
ou peut-être
comme une rose piétinée
avez-vous seulement pensé à me demander
où je l'avais ramassée

Bruno Doucey

Glaciers

Éditions Bruno Doucey

Glaciers

Un livre publié à l'occasion
de l'Année Internationale de la Préservation des Glaciers

Glaciers est le deux cent soixante-treizième ouvrage
publié par les Éditions Bruno Doucey

Éditions Bruno Doucey
Cour d'Alsace-Lorraine
67, rue de Reuilly
75012 Paris
www.editions-brunodoucey.com

© Éditions Bruno Doucey, 2025
ISBN : 978-2-36229-548-5

Bruno Doucey

Glaciers

Typoglace, Esther Szac / Maison Sz

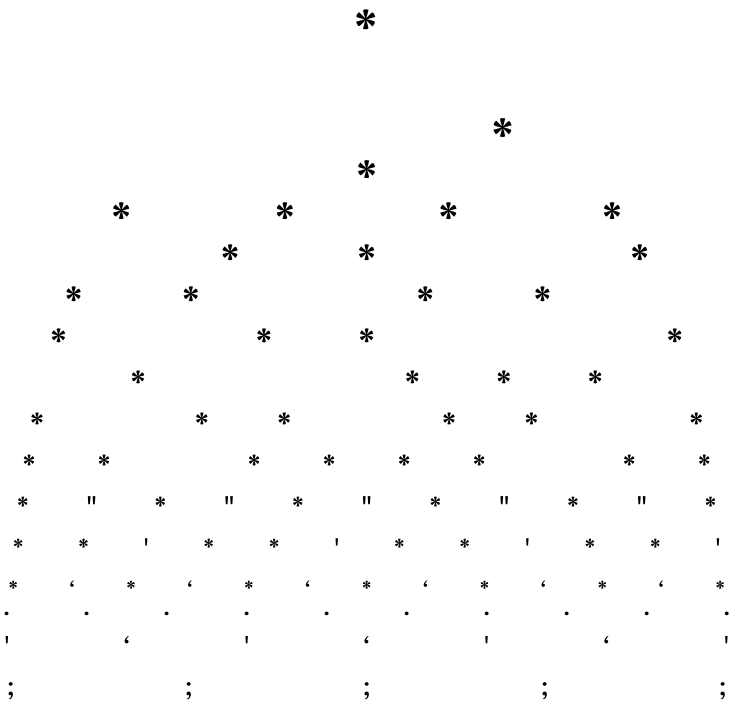
Éditions Bruno Doucey

À Yvette et Jean
mes parents
dans ce temps qui est à l'œuvre

La marche lente des glaciers

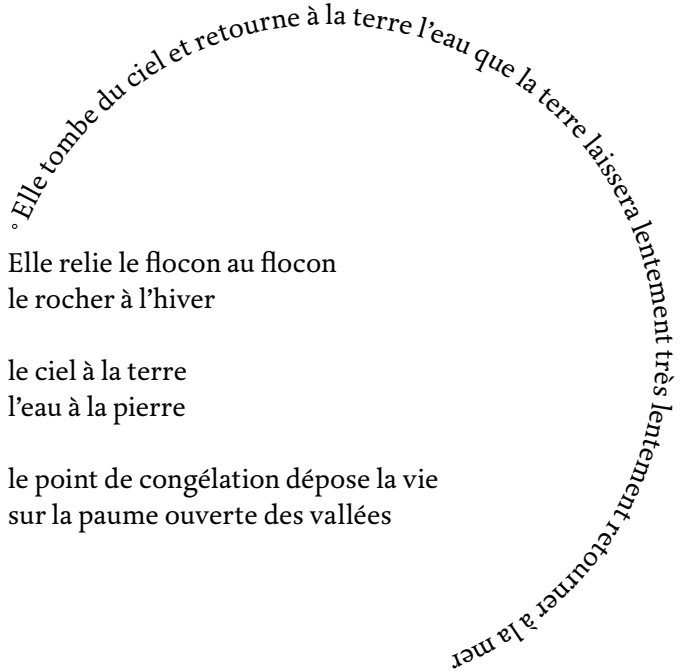
« On voit le beau glacier qui porte le nom du village d'Argentière, descendre en zigzag jusqu'au fond de la vallée. »
Horace Bénédict de Saussure,
Voyages dans les Alpes, 1796.

« Le temps altère toutes choses ; il n'y a pas de raison pour que la langue échappe à cette loi universelle. »
Ferdinand de Saussure,
Cours de linguistique générale, 1995.



f l o c
v o l è t e
la vri lle dan se la
trille apo stille au nu age
babille flottille l'air a l'air
de suspendre son souffle rien ne
retient l'infiniment léger flocon perle de givre
dévalant à cloche-pied les escaliers de verre en spirale du temps

◦ Elle tombe doucement
la neige
qui tombe doucement
.
tombe doucement
.
douce
ment
tombe
.
OMBRES BLANCHES
.
OMBRES LÉGÈRES
.
.
.



Elle relie le flocon au flocon
le rocher à l'hiver

le ciel à la terre
l'eau à la pierre

le point de congélation dépose la vie
sur la paume ouverte des vallées

◦ Neige fraîchement tombée
flocons en forme d'étoile

sait-on qu'il n'existe pas
deux flocons de neige identiques

que leur forme est conditionnée
par la température de l'air

que la structure des flocons
dépend des conditions météorologiques
qu'ils connaissent durant leur traversée

un peu comme un visage
un corps
une silhouette humaine
sont modelés par la traversée de la vie

◦ La voici
devenue
neige
l'eau qui
ruisselait
sur les
roches

devenue
neige
sur la
neige
l'eau
qui neige
et neige
encore
sur la neige

la voici
devenue
glace
la neige
qui perlait
sur la
pierre

glace
durcie
sous la
glace
dur
glacis
des surfaces
glaciaires

la voici
devenue
pierre
la glace
qui
absorbe
la pierre
source
pétrifiée
givre
tenace
verglas
vert glace

ce qui
durcit
durcit
durcit
finira bien
par
é cla ter

Flocon de neige
agrégat de cristaux de glace
des millions de fois plus petits que lui

là-haut
dans les nuages
de microscopiques gouttelettes ont gelé

elles perlent
se détachent
sortent du ventre vaporeux

grésil grêlons flocons
flocons grésil
flocons grêlons
grésil flocons
flocons

l'atmosphère dicte sa loi

Il neige

des étoiles par milliers
tapissent le sol

la nuit blanche du froid
isole la terre de son envers

il neige

un choucas traverse le ciel
son cri griffe le paysage

paraphe dans les
marges

l'oiseau plus vaste que le ciel

◦ De 0 à -4 °C
les flocons ressemblent à de fines assiettes hexagonales

de -4 à -6 °C
ils prennent la forme d'aiguilles

de -6 à -10 °C
ces aiguilles deviennent colonnes creuses

lorsque la température s'abaisse encore
de -10 à -12 °C
de -12 à -16 °C
surgissent les flocons
à six pointes
les fleurs de givre
et de gel

d'autres encore
dendrites filiformes

étoiles dendrites
aiguilles
colonnes creuses pointes
fleurs de givre
et de gel
assiettes hexagonales
toutes pêle-mêle
par milliers

par centaines de milliers
mille et mille centaines de milliers
        sur le sol

si nombreuses
si fortement collées les unes aux autres

que nul regard humain
ne peut les distinguer

◦ Vapeur d'eau condensation
saturation
selon la température et le vent
elle tombe en flottant
ou tombe drue

neige grêle grésil
en grains roulée mouillée
fines particules cristallisée
en poudrerie

la neige réinvente la neige
à tous les étages de son apparition

elle ne possède
ni la neutralité de la pluie
ni la violence de la foudre

elle est la neige
qui neige
neige
neige

formant mouton après mouton
le grand troupeau qui recouvre la terre

◦ Il neige dans les crevasses
et l'on s'enfonce
un peu plus
chaque jour
dans la blancheur obscure

dans l'étrange blancheur
obscure des profondeurs

le temps
ne soupèse rien
ni l'oiseau
ni le sein

il va sa route de nulle part
indifférent à l'imaginaire des gouffres

ce n'est pourtant pas le néant
puisque la neige
tombe
tombe
tombe
dans les crevasses
du temps
.
.

◦ Glace
izotza
jää
jäätä
ghiaccio
gheață
baraf
hielo
eis
jég
lód
chullunku
ice
is
ijs
siku
akulli
ях
мөс
led
мұз
πάγος
קרח
лід
الثلج
冰
얼음
बरफ

Mille et mille mots
pour désigner la glace
mais une seule fonte
une seule frontière
pour passer
d'un état à l'autre

partout dans le monde
l'eau se solidifie à 0 °C

Quart d'heure
de lecture national.

Bonne lecture !
#10marsjelis

MINISTÈRE
DE LA CULTURE

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

Librio
FONDATION SEPT ANS sous égide de la Fondation de France
Libération
Le Point
PSYCHOLOGIES
france•tv